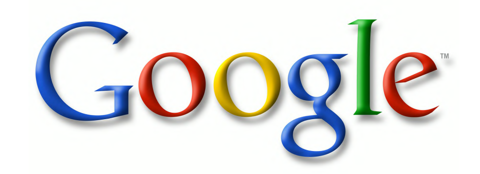




ŒUVRES

DE SYNÉSIUS

POITIERS. — TYP. DE A. DUPRÉ.

ŒUVRES

DE

SYNÉSIUS

Évêque de Ptolémaïs, dans la Cyrénaïque
au commencement du V[e] siècle

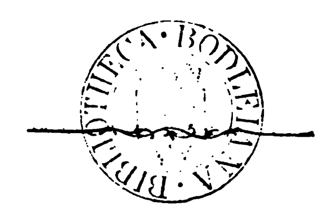
TRADUITES ENTIÈREMENT, POUR LA PREMIÈRE FOIS, EN FRANÇAIS

ET PRÉCÉDÉES D'UNE

ÉTUDE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

PAR

H. DRUON



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C[ie]
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1878

A M. EGGER,

MEMBRE DE L'INSTITUT,

PROFESSEUR D'ÉLOQUENCE GRECQUE A LA SORBONNE.

Mon cher maître,

C'est vous, promoteur infatigable des études grecques, qui m'avez encouragé à faire passer dans notre langue un écrivain dont jusqu'ici quelques œuvres seulement avaient été traduites. Je vous dois donc l'hommage de ce livre. Je le place sous votre bienveillant patronage, et je désire qu'il n'en soit pas trop indigne. Votre approbation, si je l'obtiens, sera précieuse à

Votre ancien et respectueux élève

H. DRUON.

ŒUVRES

DE SYNÉSIUS

nobles : il la fait remonter jusqu'à Eurysthène, descendant d'Hercule, qui vint avec les Doriens s'établir dans le Péloponèse, onze siècles avant J.-C. On lisait, dans les registres publics de Cyrène, la succession de ses ancêtres, et l'on montrait encore leurs tombeaux (1). Souvent, faisant allusion à ces souvenirs, il appelle Sparte sa patrie. A ce compte, sa race aurait eu plus de quinze cents ans d'antiquité; nul au monde n'aurait pu, j'imagine, se glorifier d'une généalogie aussi reculée (2).

Le paganisme devait être, pour le descendant d'Hercule, une religion de famille. Quoique le nouveau culte dominât alors dans la Cyrénaïque, Synésius fut élevé dans les anciennes croyances. Il perdit sans doute ses parents de bonne heure, car il n'en parle nulle part. Son père, homme riche, avait eu, je pense, du goût pour la littérature, puisqu'il laissa des livres, héritage que son fils recueillit précieusement et qu'il s'efforça d'accroître (3). Synésius eut un frère plus âgé que lui, auquel il adresse un grand nombre de lettres, Évoptius, qui lui succéda sans doute comme évêque de Ptolémaïs (4). Cet Évoptius, qui vivait tantôt à Alexandrie, tantôt

qu'il soit né en 350. D'un autre côté, comment admettre qu'il n'ait eu que dix-huit à dix-neuf ans quand il fut député à Constantinople, en 397? Dans son discours prononcé devant Arcadius, au plus tard en 400, pour expliquer la liberté de son langage, il revient à plusieurs reprises sur ce point qu'il s'adresse à un jeune prince : cela se comprendrait-il si lui-même eût été aussi jeune, plus jeune même que l'Empereur? Parmi les nombreuses raisons qu'il donne pour refuser l'épiscopat, en 409, il n'allègue point sa trop grande jeunesse; loin de là, dans deux lettres écrites, l'année suivante, à Auxence (lett. 113 et 114), il invoque son âge mûr. La date 370, que nous avons fixée approximativement, nous paraît concilier toutes les difficultés.

(1) *Contre Andronicus*, 8; *Catastase*, II, 5; Lett. 24.

(2) Gibbon, dans son *Histoire de la décadence de l'empire romain* (t. VI de l'édition de M. Guizot, p. 9 et suiv.), parle du peu d'ancienneté des maisons patriciennes, à Rome, vers la fin du quatrième siècle. Tous les grands noms avaient disparu. La famille Anicienne, qui tenait le premier rang, depuis l'extinction de tant de familles illustres, ne remontait pas au delà de deux siècles avant l'ère chrétienne.

(3) *Dion*, 18.

(4) Il y eut du moins, parmi les Pères qui assistèrent au concile d'Éphèse, en 431, un Evoptius, évêque de Ptolémaïs. — Lenain de Tillemont, dans son *Histoire ecclésiastique* (Vie de Synésius, t. XII), dit qu'Evoptius était le plus jeune des deux frères. Mais le texte auquel il renvoie prouve, ce me semble, tout le contraire : Ὅτι μὲν ἡμᾶς εἴκειν ἡγῇ τοῖς σαυτοῦ προστάγμασιν (οὕτω γὰρ γέγραφας), καλῶς γε ποιεῖς, καὶ δίκαια περὶ ἡμῶν φρονεῖς, καὶ πολλὰ κἀγαθά σοι γίνοιτο διὰ τοῦτο · ὡς ἀπέχομέν γε τὴν χάριν, εἰ δή τις ὀφείλεται καὶ νεωτέρῳ παρ' ἀδελφοῦ πρεσβυτέρου τοῦ πείθεσθαι χάρις (lett. 88). Le P. Pétau suppose que Synésius eut un autre frère, nommé Anastase : « Mais, observe » justement Tillemont, c'est dans un seul endroit que Synésius parle de

à Cyrène, fut sénateur dans cette dernière ville, honneur pesant, car Synésius demande qu'on en délivre son frère (1). Il avait aussi une sœur, nommée Stratonice, célèbre pour sa beauté; il lui éleva une statue, et mit au bas cette inscription :

C'est la belle Vénus, si ce n'est Stratonice.

Cette sœur avait épousé Théodose, un des officiers de l'Empereur (2). Nous trouvons encore dans les lettres de Synésius les noms de quelques personnes qui lui étaient attachées par les liens du sang et de l'amitié. Il cite avec éloge Hérode et Diogène; ce dernier, fils de Maximin, avait été un magistrat distingué; à la tête des troupes, il s'était signalé dans la Cyrénaïque (3). Un autre de ses parents, Alexandre, s'était acquis comme philosophe une certaine célébrité (4).

Élevé avec un compagnon de son âge, appelé Auxence (5), Synésius passa sans doute ses premières années à Cyrène. Dès qu'il fut en âge de porter les armes, il suivit probablement la carrière militaire; du moins un passage d'une de ses lettres peut le faire croire (6). Mais l'étude avait pour lui plus d'attraits; ses progrès furent rapides, car bientôt il dut aller chercher au loin des maîtres que sa patrie ne pouvait lui fournir. « Si chère que me » soit Cyrène, dit-il quelque part, je dois convenir qu'elle est deve- » nue, je ne sais comment, insensible à la philosophie (7). »

Entrepôt du commerce d'Orient, Alexandrie offrait aussi un asile à toutes les sciences. Puissante, populeuse, embellie par les merveilles des arts, et fière de ses richesses intellectuelles, elle appelait à elle des étrangers de tous les pays. Toutes les idées et toutes les nations se trouvaient représentées à Alexandrie; les marchands affluaient à son port, comme les disciples à ses écoles.

» son frère Anastase, et dans une lettre déjà écrite à un Anastase; et ce » qui donne encore plus sujet de craindre qu'il n'y ait faute, c'est que, » dans son hymne VIII, il prie Dieu de lui conserver son frère et sa sœur. » Pourquoi ne demandait-il pas pour ses deux frères, s'il en avait deux? » Si ce mot ἀδελφός, dans la lettre 124, ne s'est point introduit par une erreur de copiste, il ne faut y voir qu'une expression de tendresse de Synésius pour Anastase. D'ailleurs lui-même dit formellement quelque part : « Nous ne sommes que deux frères, ὄντες ἀδελφοὶ δύο » (lett. 78).

(1) Lett. 130. — (2) Lett. 76. — (3) Lett. 77, 78, 79. — (4) Lett. 83. — (5) Lett. 114.

(6) Οἶσθα τὸν νεανίσκον ὑπὸ τοὺς αὐτοὺς ἡμῖν χρόνους ἐπὶ στρατοπέδου διαγαγόντα (lett. 64). — (7) Lett. 6.

A côté de l'observatoire bâti par les Lagides, s'élevait cette fameuse bibliothèque dont les collections s'étaient accrues sous plusieurs empereurs. Les deux cultes opposés avaient chacun leur enseignement, leur université, pour ainsi dire. Tandis que les chrétiens professaient au modeste Didascalée qu'ils avaient ouvert, le Musée, avec ses trésors scientifiques, appartenait toujours aux hellénistes. Mathématiques, histoire, philosophie, littérature, il n'était aucune connaissance humaine qui n'eût sa place dans cette somptueuse école. La population tout entière semblait animée d'une vive ardeur pour la science : ingénieuse, subtile, avide de doctrines, elle se pressait autour de la chaire d'un professeur; quelquefois même, dans la rue, le premier venu retenait la foule attentive à ses leçons improvisées. Des portefaix enseignaient la philosophie.

Tel avait été, en effet, le métier qu'exerça d'abord le fondateur de l'école néoplatonicienne. Comme c'était surtout à Alexandrie que cette école compta des disciples, Alexandrie fut le siége de la nouvelle philosophie. Synésius vint pour y étudier les doctrines alors florissantes (1). A défaut de successeurs inspirés, Ammonius Saccas, Plotin, Porphyre, Jamblique avaient d'habiles interprètes; on méditait leurs idées; leurs ouvrages étaient lus, expliqués, commentés dans les chaires publiques. Mais de tous les maîtres qui enseignaient le néoplatonisme, nul n'était aussi célèbre qu'une femme, Hypatie. Elle exerça sur l'esprit de Synésius une grande influence, qu'il est facile de comprendre, comme nous allons le voir.

Fille de Théon d'Alexandrie, célèbre mathématicien, Hypatie eut pour premier maître son père. Douée d'une rare intelligence, à l'âge où, d'ordinaire, on aborde à peine les sérieuses études, elle avait déjà approfondi les mathématiques et la philosophie. Dans le déclin des mœurs païennes, la femme, depuis longtemps, avait cessé de se renfermer dans l'intérieur du gynécée : à l'exemple

(1) Le séjour de Synésius à Alexandrie est antérieur à son voyage à Constantinople ; car dans son discours à Pæonius, composé pendant son ambassade, il parle des leçons qu'il avait reçues d'Hypatie : Ὅσα μοι συνευπόρησεν ἡ σεβασμιωτάτη διδάσκαλος (ch. 5). C'est entre ces deux époques que doit se placer sa visite à Athènes ; car, dans une lettre écrite d'Attique à son frère, il parle d'Hypatie en homme qui la connaît (lett. 13) ; d'un autre côté, on ne peut guère reculer ce voyage après son ambassade ; car, à dater de 397, on connaît assez exactement les circonstances de sa vie, et on ne voit pas en quelle année il aurait été en Grèce. D'ailleurs n'est-il pas naturel de croire qu'il dut se rendre dans les écoles d'Athènes peu de temps après avoir quitté celles d'Alexandrie, pour comparer les deux enseignements?

d'Asclépigénie, dont elle avait sans doute été la disciple à Athènes, avant de devenir son émule, Hypatie monta dans la chaire du professeur. Bientôt de nombreux auditeurs se pressèrent aux leçons de cette jeune fille, vêtue du manteau de philosophe. Elle éclipsa les maîtres les plus savants ; elle ne pouvait sortir qu'environnée d'une foule d'admirateurs qui lui faisaient cortége. Plus d'une fois elle dut s'arrêter sur la place publique pour expliquer Platon et Aristote. Sa beauté, sa science, le charme de sa parole, tout en elle justifiait ce titre de Muse que lui décerna souvent l'enthousiasme de ses contemporains. Les grâces de sa personne durent sans doute ajouter beaucoup aux séductions de son éloquence : comment ne point aimer la sagesse sortie d'une telle bouche ? A l'admiration que faisait naître Hypatie se joignit souvent un sentiment plus tendre ; elle l'inspira, mais sans l'éprouver jamais. En renonçant à cette existence obscure et modeste qui sied si bien à la femme, elle n'avait pas voulu garder les passions de son sexe ; elle s'était retirée tout entière dans les choses de l'esprit. Nul soupçon contre la pureté de sa vie ne se mêla à ce concert d'applaudissements qui s'élevait vers elle d'une foule ardente et enivrée. Elle se maria, mais sans se donner jamais, dit-on, à son époux ; la femme resta vierge : la jeune néoplatonicienne n'avait voulu voir dans le mariage qu'une union des intelligences.

Hypatie enseigna longtemps. Elle devint une puissance dans Alexandrie : on invoquait son crédit ; les magistrats la consultaient sur les affaires publiques. Mais cette autorité causa sa perte. Le préfet d'Égypte, Oreste, qui passait pour se conduire d'après ses conseils, eut des démêlés avec le patriarche Cyrille. Le peuple souffrait de cette mésintelligence : il accusa Hypatie, contre laquelle l'indisposait d'ailleurs la passion religieuse. A quelque idée qu'elle obéisse, si pures que soient les doctrines au nom desquelles elle prétend agir, la populace est la même dans tous les pays et dans tous les temps. Au mois de mars 415, une bande de furieux, excités par un lecteur chrétien nommé Pierre, arracha Hypatie de son char, tandis qu'elle se rendait à son école. On l'entraîna dans l'église Césarée : dépouillée de ses vêtements, elle fut tuée avec des débris de vases et mise en pièces. Ses membres déchirés furent traînés dans les rues et livrés enfin aux flammes sur la place Cinaron. Cyrille eut à verser des larmes sur ce crime affreux qui déshonorait son église.

Telle fut la fin de cette femme dont l'enseignement avait jeté tant d'éclat. Elle était jeune encore quand Synésius vint écouter ses

leçons : l'impression qu'elle fit sur lui fut profonde et durable. Plus tard, rentré dans la Cyrénaïque, il se félicite avec un de ses amis d'avoir connu ce prodige : « Homère, écrivait-il, dit, pour célébrer » Ulysse, qu'il apprit beaucoup dans ses longs voyages, et connut » les mœurs et les villes d'un grand nombre d'hommes ; mais c'é- » taient des Lestrygons et des Cyclopes, peuplades sauvages : com- » ment aurait-il donc chanté notre voyage, nous à qui il a été » donné de vérifier des merveilles dont le récit nous paraissait in- » croyable ? Nous avons vu, nous avons entendu celle qui préside » aux mystères sacrés de la philosophie (1). » Ailleurs il dit qu'elle est sainte et chère à la Divinité ; ses auditeurs sont le chœur heureux qui jouit de sa voix divine (2).

Synésius fut remarqué par Hypatie : il s'établit entre eux une de ces amitiés qui ne finissent qu'avec la vie. Il nous reste de cette liaison sept lettres adressées *à la philosophe*, c'est le titre qu'elles portent : τῇ φιλοσόφῳ. Toutes témoignent de la vive affection de Synésius pour Hypatie ; il la nomme « sa bienfaitrice, son maître, sa » sœur, sa mère ; il lui donnerait un autre titre s'il pouvait en » trouver un qui témoignât mieux sa vénération (3). Quand même » les morts oublieraient dans les enfers, lui dit-il, moi je m'y » souviendrais encore de ma chère Hypatie. C'est pour vous seule » que je pourrais dédaigner ma patrie (4). » Il recommande à son crédit des jeunes gens auxquels il s'intéresse (5) ; c'est par son entremise qu'il fait parvenir les lettres qu'il adresse à ses amis d'Alexandrie. Il la consulte sur ses ouvrages, et déclare s'en remettre au jugement qu'elle portera, tout prêt à les offrir aux poëtes et aux orateurs, ou à les ensevelir dans l'oubli, selon qu'elle doit les approuver ou les condamner (6). Enfin c'est auprès d'elle que dans ses chagrins il cherche des consolations (7) ; le cœur d'Hypatie est, avec la vertu, son plus sûr asile (8).

A l'exemple d'Hypatie, dont il suivait les leçons, Synésius ne se livra point exclusivement à la philosophie. Avide de science, et recherchant la réputation que procurent les lettres, il passait avec une égale facilité de l'astronomie à l'éloquence, des mathématiques à la philosophie. Les ouvrages qu'il nous a laissés attestent à chaque instant la flexibilité de son esprit et la variété de ses connaissances.

(1) Lett. 4. — (2) Lett. 16. — (3) Lett. 157. — (4) Lett. 24. — (5) Lett. 154. — (6) Lett. 63. — (7) Lett. 156, 157.
(8) Καί σε μετὰ τῆς ἀρετῆς ἀγαθὸν ἄσυλον ἀριθμῶ (lett. 154).

Ce fut sans doute peu de temps après son voyage à Alexandrie que Synésius voulut visiter les écoles d'Athènes. Quoique déchue de son ancienne splendeur, Athènes restait consacrée, pour ainsi dire, par le souvenir toujours vivant de ses grands hommes. Des maîtres nombreux y distribuaient l'enseignement à des jeunes gens venus de tous les côtés de l'empire. C'est là qu'environ quarante ans auparavant, assis non loin de Julien, le futur César, Basile et Grégoire de Nazianze, échappant à la société de leurs bruyants condisciples, avaient, sur les bancs, contracté cette amitié qui ne devait finir qu'au tombeau. Autour de la chaire des professeurs il se formait de véritables partis. Chaque sophiste comptait des élèves passionnés, qui couraient, recruteurs volontaires, à certaines époques de l'année, se mettre en embuscade dans les diverses parties de l'Attique, pour saisir les nouveaux venus et les enrôler sous la bannière de leur maître. Quelquefois même, dans cette république tumultueuse des écoles, les rivalités d'enseignement dégénéraient en luttes sanglantes (1).

Si stérile que fût pour les lettres ce mouvement et cette activité, Athènes gardait encore par là sa vieille réputation. « On ne pou- » vait se dispenser de visiter la patrie de Platon et de Démosthène, » dit Libanius, la ville chérie des hommes et des dieux. — Les » maîtres avaient vieilli dans le luxe et la mollesse, ajoute le même » écrivain ; eux-mêmes auraient eu besoin de maîtres pour ap- » prendre à combattre avec la parole, et non pas avec les armes .. » Mais les jeunes gens devaient toujours achever leurs études dans » cette terre privilégiée, pour revenir en apparence, sinon en réa- » lité, plus instruits. (Lett. 627.) » Synésius fit comme tant d'autres. Il avait alors besoin de chercher dans l'éloignement un refuge contre les chagrins que lui donnait le triste état de son pays ; d'ailleurs, d'après certains songes, on l'avait menacé de quelque malheur s'il ne se hâtait de faire ce voyage. Mais ce qui le poussait surtout vers la Grèce, c'était le désir de n'avoir plus à vénérer, pour leur science, ceux qui revenaient d'Athènes : « Ce sont, écri- » vait-t-il à son frère, de simples mortels comme nous autres ; ils » ne comprennent pas mieux que nous Aristote et Platon ; et ce- » pendant ils se regardent parmi nous comme des demi-dieux » parmi des mulets, fiers qu'ils sont d'avoir vu l'Académie, et le

(1) On peut consulter, sur les mœurs singulières des écoles à Athènes, Libanius, *De Vita* ; S. Grégoire de Nazianze, *Poème sur sa vie*, et *Oraison funèbre de S. Basile* ; Eunape, *In Prohær.*

servi à contrôler les résultats que nous obtenions. Mais malgré la juste confiance que peut inspirer un historien si scrupuleux et si exact, nous avons cru quelquefois, après mûr examen, devoir nous écarter de son opinion. Il est un mérite que nous pouvons revendiquer, parce qu'il est humble : la biographie de Synésius n'est, dans Tillemont, qu'une faible partie d'un immense travail (1) : il nous a été facile d'être plus complet sur le sujet particulier que nous avions choisi.

Les deux questions principales que nous nous proposons de résoudre dans cette étude sont celles-ci : Quelle est la valeur littéraire de Synésius? Convient-il de le ranger parmi les écrivains chrétiens?

(1) *Histoire ecclésiastique des six premiers siècles.*

ÉTUDES SUR SYNÉSIUS.

PREMIÈRE PARTIE.

VIE DE SYNÉSIUS.

le règne du faible Arcadius, la province, laissée à peu près sans défense, était exposée aux fréquentes incursions des peuplades barbares qui la dévastaient : en 395, les Ausuriens et les Maziques avaient couvert le pays de ruines (1). A leur suite était venue la famine. A tous ces maux s'ajoutait souvent la mauvaise administration des gouverneurs : les lois violées, les tribunaux impuissants, le plus faible opprimé par le plus fort, les honnêtes citoyens calomniés et poursuivis par des délateurs, voilà le spectacle qu'à cette époque offrait la Cyrénaïque. On résolut de s'adresser à l'Empereur pour solliciter quelque soulagement à tant de misères. On demandait l'envoi de troupes plus considérables pour résister avec succès à l'ennemi, et la remise d'une partie des impôts que la détresse publique ne permettait point d'acquitter.

Sous l'influence des idées chrétiennes, les empereurs, cherchant, pour ainsi dire, à se mettre en communication plus fréquente avec leurs sujets des provinces les plus éloignées, avaient voulu que leurs réclamations pussent arriver aisément au pied du trône. Ils aimaient que des extrémités de l'empire les plaintes et les vœux de leurs peuples vinssent jusqu'à leurs oreilles, sans passer par des intermédiaires, souvent intéressés à dissimuler une partie de la vérité. Aussi, à partir de Constance, des lois avaient été portées pour ordonner aux gouverneurs de laisser à cet égard toute liberté aux provinces ; rien ne devait entraver le droit de pétition. Plus tard même, pour éviter aux villes des dépenses trop considérables,

» diores cernuntur, et tanto volant pennarum stridore ut aliæ alites credantur; solemque obumbrant, sollicitis suspectantibus populis, ne » suas operiant terras. Sufficiunt quippe vires, et tanquam parum sit » maria transisse, immensos tractus permeant, diraque messibus contegunt nube, multa contactu adurentes; omnia vero morsu erodentes, » et fores quoque tectorum... In Cyrenaica regione lex etiam est ter anno » debellandi eas. » (XI, 29.) On peut voir encore, sur leurs terribles effets, S. Augustin (*Cité de Dieu*, III, 31) et Julius Obsequens (ch. 90). Qui ne se rappelle enfin que la huitième des plaies d'Égypte consista dans une invasion de sauterelles?

(1) Une partie de la vie de Synésius se passa à repousser ces ennemis qui revenaient sans cesse harceler la Pentapole, et quelquefois la mettre dans un très-grand danger. La première invasion de ces barbares dont l'histoire fasse mention eut lieu au temps de Jovien, de Valens et de Valentinien (ann. 364 et 370). Ausuriens, Austoriens, Maziques, Macètes, les auteurs anciens varient un peu sur les noms, mais ils s'accordent dans le récit des calamités causées par ces brigands. On pourrait trouver des traits nombreux de ressemblance entre ces peuplades errantes et les Bédouins de nos jours : « Barbari in discursus semper expediti veloces, » dit Ammien-Marcellin, « vivereque assueti rapinis et cædibus, paulisper » pacati in genuinos turbines revoluti sunt. (XXVIII.) »

les frais de transport de leurs députés pouvaient être mis à la charge de l'État (1).

L'exercice de ce droit semble avoir été entouré de plus de difficultés au temps d'Arcadius, comme le prouvent les dispositions nouvelles prises par le successeur de ce prince. Mais un appel direct à l'Empereur était la seule ressource qui restait aux Cyrénéens : Synésius fut chargé de porter leurs réclamations à Constantinople (2). Cet honneur suscita sans doute contre lui la jalousie de quelques citoyens puissants ; car dans une de ses lettres (3) il se plaint d'un certain Jules qui s'était fait son adversaire à l'occasion de l'ambassade. En effet, outre l'honneur qu'on retirait d'une telle mission, le plaisir de voir de près une cour célèbre, et l'espoir de rapporter pour soi-même quelqu'une de ces récompenses que l'Empereur manquait rarement d'accorder aux députés des villes, devaient assez naturellement éveiller l'envie.

Synésius partit vers la fin de 397 (4). Ses concitoyens lui avaient

(1) *Loi de Constance,* année 355 : « In Africanis provinciis, universis consiliis liberam tribuo potestatem, ut congruente arbitrio studii condant omnia decreta, aut commodum quod credunt consulant sibi, quod sentiunt eloquantur decretis conditis missisque legatis. Nullus igitur obsistat cœtibus dictator, nemo consiliis obloquatur. » (Cod. Théod., liv. XII, tit. XII, l. 1.) — *Loi de Théodose le Grand,* année 382 : « Sive integra diocœsis in commune consuluerit, sive singulæ inter se voluerint provinciæ convenire, nullius judicis potestate tractatus utilitati earum congruus differatur ; neque provinciæ rector, aut præsidens vicariæ potestati, aut ipsa etiam præfectura decretum æstimet requirendum. Illud etiam addimus, ut si integra diocœsis unum vel duos elegerit, quibus desideria cuncta committat, rhedæ cursualis unius iisdem tribuatur evectio ; si vero singulæ provinciæ separatim putaverint dirigendos, singularum angariarum copia præbeatur..... » (Cod. Théod., liv. XII, tit. XII, l. 9.)

(2) Synésius fut-il envoyé seul, ou lui adjoignit-on plusieurs collègues? Devait-il parler au nom de toute la province, ou de la seule ville de Cyrène? Chaque cité avait-elle son député? — Ces détails ne seraient peut-être pas sans intérêt, car ils serviraient à faire connaître exactement de quelle manière procédait une province qui voulait réclamer auprès de l'Empereur. Quoiqu'on ne puisse, après avoir lu Synésius avec attention, rien affirmer de positif à cet égard, il me paraît cependant très-probable qu'il fut député seul à Constantinople, car nulle part nous ne trouvons d'allusion à aucun compagnon. J'ajoute que, bien qu'il ne parle que de Cyrène au commencement du discours qu'il prononça devant Arcadius, ἐμέ σοι πέμπει Κυρήνη (C. 3), il devait cependant être chargé des intérêts de toute la province ; car il dit en terminant ce discours qu'il parlera plus tard des demandes que font les villes, περὶ ὧν αἰτοῦσιν αἱ πόλεις. D'ailleurs, dans plusieurs de ses lettres (19, 63, 131), il dit que son voyage a été utile aux villes de la Cyrénaïque. (Voir aussi le *Traité des Songes,* ch. 18.)

(3) Lett. 88.

(4) Basnage (*Annales de l'Église,* t. III, ch. V) place l'ambassade de Synésius en 399. Mais il se contredit lui-même, car au chapitre X il la re-

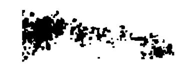
remis une couronne d'or qu'il devait offrir à l'Empereur, usage dont nous trouvons plusieurs exemples dans les historiens anciens (1). S'il avait espéré revenir promptement après s'être acquitté de sa mission, il avait compté sans les lenteurs accoutumées de la cour d'Arcadius. Cette cour, où dominaient tour à tour d'indignes ministres, Eutrope l'eunuque et Gaïnas le chef des barbares, se pressait assez peu d'écouter les justes réclamations de la Cyrénaïque. Dans les trois années que Synésius passa à Constantinople, il fut témoin d'événements nombreux : après avoir essuyé peut-être les dédains des favoris, il assista au spectacle de leur chute; il vit les magnificences ruineuses d'Eudoxie, plongée tout entière, avec ses courtisans, dans l'enivrement des plaisirs et des fêtes; il entendit les protestations de Jean Bouche-d'Or; et qui sait si, dans le souvenir de la lutte soutenue par l'archevêque contre l'Impératrice, lui-même ne puisa pas un peu de ce courage qu'il eut à déployer plus tard dans ses démêlés avec un gouverneur de la Pentapole? Peut-être qu'un dessein secret de la Providence envoyait ce Grec païen recevoir à Constantinople des leçons d'héroïsme chrétien.

Les lettres que Synésius dut écrire à ses parents et à ses amis de Cyrène pendant son séjour en Thrace seraient sans doute au nombre des plus intéressantes: malheureusement il ne nous en reste aucune. Ce que nous savons, c'est qu'il éprouva beaucoup d'ennuis dans le cours de sa légation. Plus tard, il comptait parmi les plus tristes années de sa vie le temps qu'il avait passé à Constantinople (2). « O roi du vaste univers, s'écrie-t-il, je viens m'ac-
» quitter du vœu que j'ai fait en Thrace, où pendant trois ans j'ai
» habité près de la royale demeure qui commande à la terre. In-
» fortuné! que de fatigues, que de tourments j'ai endurés, quand
» je portais sur mes épaules tout le poids de la patrie qui m'a
» donné la naissance! Chaque jour, dans les luttes que je soute-

porte en 394. Moréri dit que Synésius alla à Constantinople en 400. Toutes ces dates sont inexactes. Synésius quitta Constantinople (lett. 21) l'année où Aurélien était consul, c'est-à-dire en 400. Il y était resté trois ans, comme lui-même l'atteste en plusieurs endroits (*Hymn.*, III, v. 431; — *Des Songes*, ch. 18). C'est donc en 397 qu'il dut partir pour son ambassade.

(1) L'usage avait même fini par passer en loi, comme nous le voyons dans le Code Théodosien, liv. XII, tit. XIII, où il est question de l'*aurum coronarium*, sorte de tribut qui devait être payé, dans certaines circonstances, par les provinces à l'Empereur. Ce qui n'était d'abord qu'un hommage volontaire était devenu un véritable impôt, à ce point que souvent la couronne était remplacée par de l'argent monnayé.

(2) *Des Songes*, ch. 18.



» nais, la terre était arrosée de la sueur de mon corps; chaque » nuit, ma couche était arrosée des ruisseaux de larmes qui cou» laient de mes yeux. J'allais dans tous les temples élevés à ta » gloire, ô Tout-Puissant! Suppliant, je me prosternais; je mouil» lais le sol de mes pleurs, et je conjurais les dieux, tes ministres, » de ne point permettre que j'eusse entrepris en vain ce voyage..... » Mon âme était défaillante, mes membres languissants: c'est toi, » souverain du monde, qui as ranimé la vigueur de mon corps » et rendu à mon âme une force nouvelle (1). »

Synésius poursuivit avec opiniâtreté, et sans se laisser rebuter par aucune fatigue, l'objet de sa mission. Il semble, d'après une de ses lettres (2), qu'il dut quelquefois coucher sous le portique du palais, enveloppé dans un grand tapis égyptien, qu'il donna plus tard à un tachygraphe de la cour, pour le remercier de ses bons offices. S'il faut l'en croire, il eut à se garantir des sortiléges et des enchantements, dont il fut averti en songe (3). Lié avec quelques-uns des hommes qui passaient pour les plus instruits à Constantinople (4), il cherchait des distractions dans l'étude, et c'est à cette époque que furent composés plusieurs de ses ouvrages. Ces amitiés, toutes littéraires, l'aidèrent sans doute à se concilier la bienveillance de quelques protecteurs qui pouvaient seconder ses démarches. Pour lutter contre l'indifférence de la cour, il eut l'appui de Pæonius, personnage en crédit, auquel il offrit un astrolabe, ou globe céleste d'argent, en accompagnant ce don de l'envoi d'un ouvrage qui nous est resté. Aurélien, qui fut consul en 400, et trois fois préfet du prétoire en 399, en 402 et en 414, l'admit dans son intimité, et peut-être même lui donna l'hospitalité dans sa demeure (5). Pour célébrer les vertus de cet ami, dont il ne parle jamais qu'avec enthousiasme, Synésius commençait à écrire sous ses yeux le livre *De la Providence*, qu'il lui dédiait. Troïle, sophiste illustre qui jouissait de la plus grande considération, et dont les avis, pendant la minorité de Théodose le jeune, furent religieusement écoutés d'Anthémius, tuteur de l'Empereur, mit aussi toute son influence au service du littérateur philosophe, dont les talents sans doute l'avaient séduit.

(1) *Hymn.*, III, 427 et sqq.
(2) Ὁπηνίκα με πρὸ τῶν μεγάλων ἀρχείων ἔδει καθεύδειν (lett. 21). Peut-être à la rigueur veut-il dire seulement qu'il était logé près du palais.
(3) *Des Songes*, ch. 18. — (4) Lett. 34.
(5) C'est du moins ainsi que j'interprète la qualification de τῷ ῥήτορι τῷ συντρόφῳ, que Synésius se donne à lui-même en écrivant à Aurélien (lett. 17).

son absence ; qu'est-il devenu ? comment se passer d'un chef aussi intrépide ? Les plus hardis marchent cependant au devant des barbares qu'ils ne rencontrent point : l'alerte avait été donnée faussement. Jean se montre alors, revenant, disait-il, d'un voyage qu'il avait entrepris pour porter secours sur d'autres points. Il se met à la tête de l'expédition, promettant, si l'on joint l'ennemi, de faire merveilles. Voilà que vers le soir des pâtres accourent effrayés, poursuivis de loin par quelques cavaliers mal montés, mal armés. Jean le matamore tourne bride, et, pressant son cheval de la voix, du fouet, de l'éperon, il franchit les fossés, les haies, les collines, et se réfugie dans le fort de Bombæa, remportant au moins, dans sa course rapide, le prix de l'équitation (1).

Les barbares furent enfin repoussés, et Synésius put aller vivre à la campagne, selon ses goûts. Une fortune assez grande pour qu'il n'eût pas besoin de l'administrer avec une vigilante économie lui permettait de se livrer sans réserve à son penchant pour l'étude et pour le plaisir : « Je ne suis point riche, ô mon ami, » écrivait-il à Pylémène en l'engageant à venir demeurer chez lui ; « mais ce » que je possède peut suffire pour Pylémène et pour moi. Si vous » habitiez avec moi, peut-être même serions-nous dans l'opulence. » D'autres, avec un héritage comme le mien, ont plus que de » l'aisance; mais moi je m'entends assez mal en économie domes- » tique. Cependant, malgré mon insouciance, mon patrimoine » subsiste encore, assez considérable pour les besoins d'un philo- » sophe; et s'il était administré avec soin, vous ne le trouveriez pas » si médiocre (2). » En se retirant dans ses domaines, Synésius n'y portait donc point les préoccupations intéressées d'un riche, jaloux d'accroître la valeur de ses champs ; s'il aimait l'agriculture, c'est pour les plaisirs variés qu'elle procure à l'esprit sans le fatiguer. « Mes doigts, dit-il quelque part, sont usés à manier la bêche » plutôt que la plume » (3). Ce qu'il demande aux travaux champêtres, c'est le repos de l'intelligence, « car l'homme, ajoute-t-il, » ne peut être toujours tourné vers la contemplation (4). » Aussi, en partageant les occupations du fermier, il ne s'associe point à ses calculs; il ne se demande point si les moissons rempliront les granges. Ce n'est pas en propriétaire, c'est en poëte qu'il jouit de la campagne : la solitude des bois, la verdure des prairies, le murmure d'un ruisseau, les loisirs pleins de fraîches pensées, voilà les

(1) Lett. 22. — (2) Lett. 80. — (3) *Éloge de la Calvitie*, ch. 4. — (4) *Dion*, ch. 10.

inestimables richesses que lui rapportent les champs. Quand il vante les charmes de cette vie délicieuse, vous croiriez entendre quelquefois comme un écho lointain de Virgile. Écoutez si le même sentiment qui a inspiré les vers des Géorgiques n'a pas aussi dicté ce passage d'une lettre que Synésius adresse à son frère, alors malade à Phyconte, port de mer dans le voisinage de Cyrène : « Viens goûter chez nous un air plus pur; quel charme peut-on » trouver à se coucher sur le sable du rivage? Ici tu peux te re- » poser à l'ombre des arbres, passer de l'un à l'autre, d'un bois » à un autre bois. Quel bonheur de franchir un ruisseau qui coule » à travers la prairie ! Combien est agréable le zéphyr qui agite » doucement les branches ! Le gazouillement des oiseaux, les tapis » de fleurs, les arbustes des prés, rien ne manque à nos plaisirs. » A côté des travaux du laboureur, les dons spontanés de la nature. » L'air est embaumé de parfums, la terre riche en sucs généreux. » Et cette grotte qu'habitent les nymphes, comment la louer digne- » ment? C'est ici qu'il faudrait un Théocrite (1). »

Dans cette douce retraite, où Synésius ne demande « d'autre » témoin de son bonheur que Dieu, où les astres eux-mêmes sem- » blent le regarder avec amour (2) », il consacre une partie de ses jours à la prière, à l'étude de l'homme, de la Divinité, des lois qui régissent le monde. Sa pensée, dégagée des soucis qui la troublaient à Constantinople ou à Cyrène, s'élève plus pure vers l'auteur de toutes choses. Initié aux mystères sacrés de la philosophie, il se plonge avec délices dans la contemplation; il s'efforce de remonter, sur les ailes de l'intelligence, jusqu'à la source éternelle des êtres. Souvent, appelant l'astronomie au secours de sa méditation, il interroge le ciel; il cherche à lire, sur le front des astres, le secret de l'univers; il passe des nuits entières les yeux fixés sur la voûte étoilée (3); il suit la marche des sphères. Puis, dans l'enthousiasme qu'éveille en lui le sublime spectacle auquel il vient d'assister, il laisse déborder librement son âme trop pleine, et du fond de la Libye il élève un hymne vers Dieu, hymne d'admiration, d'allégresse et de reconnaissance tout à la fois.

C'est en effet de cette époque que paraissent dater plusieurs des chants composés par Synésius (4). D'autres fois, s'exerçant sur des sujets moins graves, il écrivait de petites pièces destinées à char-

(1) Lett. 46. — (2) Lett. 34. — (3) *Catast.*, II, ch. 5.
(4) Voir plus loin, sur l'époque probable de la composition des *Hymnes*, seconde partie, ch. II. C'est surtout dans ces poëmes qu'il faut chercher l'ensemble des idées de Synésius sur les objets que je viens d'indiquer.

mer les jeunes gens. Son talent facile et varié prenait à sa volonté toutes les formes, s'il faut en croire le témoignage qu'il se rend lui-même dans son *Dion* (1). L'*Éloge de la Calvitie* succédait aux *Cynégétiques*, poëme aujourd'hui perdu, dans lequel il célébrait les plaisirs de la chasse. Un tel sujet était merveilleusement en harmonie avec ses goûts. Passionné pour ces rudes exercices, Synésius y retrouvait l'image de la guerre : des fatigues, souvent endurées à la poursuite des bêtes sauvages, l'avaient sans doute utilement préparé au métier des armes, quand il fallut repousser les barbares. Parmi les rustiques populations, le hardi chasseur qui délivrait la campagne des animaux féroces, et offrait à ses convives, les jours de festin, des chairs délicates et variées, n'était pas peu considéré : on le vantait volontiers dans des chants simples et agrestes. Le chien, son fidèle compagnon, n'était pas non plus oublié : s'il étranglait les loups; si, malgré ses blessures, il bravait les hyènes, on le tenait en estime singulière; on l'associait aux louanges données au maître (2). Veut-on savoir avec quelle ardeur Synésius aime la chasse? C'est peu d'y consacrer une partie de ses journées : souvent même il en rêve la nuit (3); et plus tard, quand il repoussera l'épiscopat, un des motifs de son refus sera qu'il ne peut se résoudre à quitter ses exercices favoris, à se séparer de ses chiens, de ses chevaux (4).

En se dérobant aux agitations de la ville, Synésius n'avait pas prétendu se soustraire aux obligations qu'impose la société. Si cher que lui soit son repos, on le voit toujours prêt à le sacrifier dès qu'il s'agit d'être utile. Il renonce volontiers aux honneurs, à l'administration (5), mais non au plaisir de rendre service : tel est son désir d'obliger, qu'il ne s'appartient plus à lui-même, et que ses amis l'appellent *le bien d'autrui* (6). Une injustice a-t-elle été commise? il use de son crédit pour la faire réparer. Un citoyen honorable a-t-il besoin de quelque appui à Constantinople, à Alexandrie? Synésius intervient en sa faveur (7), et le plus souvent avec succès, grâce à la considération qu'on accorde à ses vertus. Il est heureux du bonheur de ceux qui l'entourent : ses esclaves mêmes trouvent en lui plutôt un compagnon de travaux et d'étude qu'un maître impérieux, et semblent lui obéir moins par contrainte que par un libre effet de leur volonté : c'est de leur

(1) Ch. 21. — (2) Lett. 93. — (3) *Des Songes*, ch. 18. — (4) Lett. 110. — (5) Lett. 34, 35, 48, 110; *Hymnes*, I, 29, 32. — (6) Lett. 154. — (7) Lett. 25, 36, 37, 50, 55, 61, 62, 77, 78, 83, 105, 106, 107, 119, 120, 121, 134, 154, etc.

plein gré qu'ils restent auprès de lui. Il cherche à les instruire ; et si quelque esprit trop rebelle refuse de se plier à la règle, Synésius ne recourt point à de rigoureux châtiments : pour toute punition, il renvoie son esclave (1). Avec des dispositions naturellement si bienveillantes pour tous, on peut juger combien il chérit ses amis : aussi sa correspondance avec eux abonde en témoignages de vive affection. « Synésius, tant qu'il vivra, se doit tout entier » à ses amis », dit-il lui-même (2). Souvent il leur envoie des présents, tantôt des produits de ses champs (3), tantôt un cheval élevé par lui-même (4), tantôt des animaux rares qu'il a pris à la chasse (5).

Rien ne devait troubler cette fête perpétuelle dans laquelle se passait la vie de Synésius (6), que le récit des injustices et des violences dont la Cyrénaïque paraît avoir été souvent le théâtre à cette époque. « Dans mes chagrins », écrivait-il plus tard lorsqu'il était retiré en Égypte, « je m'estime encore trop heureux d'être » délivré d'amis et d'ennemis de cette espèce. Je veux rester » éloigné d'eux, n'avoir plus de rapports avec aucun d'eux. Je » vivrai plutôt sur une terre étrangère. J'étais séparé d'eux par le » cœur avant de l'être par les distances. Je pleure sur le sort de » mon pays : Cyrène, autrefois le séjour des Carnéade et des Aris- » tippe, est livrée maintenant aux Jean, aux Jules, dans la société » desquels je ne puis vivre. J'ai bien fait de m'expatrier (7). » Le dégoût que lui inspirait ce voisinage vint-il en effet l'arracher à sa retraite? le désir de rejoindre à Alexandrie son frère Évoptius contribua-t-il à son départ? Quoi qu'il en soit, il quitta la Cyrénaïque, et vint s'établir en Égypte, sans doute vers le commencement de 403 (8).

Synésius retrouvait à Alexandrie, outre son frère, de fidèles

(1) Lett. 7, 41. — (2) Lett. 65. — (3) Lett. 59, 80. — (4) Lett. 56.
(5) Lett. 60, 80. C'est ainsi qu'il leur envoie, comme objet de curiosité, des autruches apprivoisées comme des poules.
(6) Ὥσπερ ἐν πανηγύρει σεμνῇ διεξάγων τὸν βίον. (*Contre Andronicus*, 4.)
(7) Lett. 66. Le Jean dont il vient d'être question, et qui paraît avoir été, à une certaine époque, l'ami de Synésius, était même accusé d'avoir tué son propre frère Émile (voir lett. 65).
(8) Pour préciser assez exactement cette date, nous avons deux données certaines : d'abord Synésius resta deux ans à Alexandrie, τῇ πατρίδι δὲ ἐπιδημήσας ἀπὸ τῆς Αἰγύπτου, καὶ δυοῖν ἐνιαυτῶν ἐπιστολὰς ἅμα ἀνεγνωκώς (lett. 71); ensuite il était revenu lors du siége de Cyrène. Ce siége eut lieu l'année qui suivit le consulat d'Aristénète (lett. 73), c'est-à-dire en 405, et commença cette période de sept ans de malheurs dont parle Synésius dans sa Catastase (II, 1), prononcée en 412. Or, quand les barbares vinrent menacer Cyrène, il y avait peu de temps qu'il était de retour : en effet, aux

amis et surtout Hypatie. Les leçons de la jeune païenne lui restaient toujours chères; mais, à côté des séductions du néoplatonisme, il rencontra un autre enseignement sur lequel sans doute il n'avait pas compté. Théophile occupait alors le siége patriarcal d'Alexandrie. Animé d'une ardeur de prosélytisme qui allait souvent jusqu'à la violence, habile, adroit, éloquent, quand la passion ne l'emportait point, il ne put voir, je pense, sans un secret désir de le conquérir au christianisme, ce descendant d'une illustre famille, riche, considéré, célèbre par ses talents. Comment s'établirent les relations de Synésius avec Théophile ? Nous l'ignorons; mais elles durent être assez intimes, à en juger par le respect et la reconnaissance que Synésius témoigne partout pour l'archevêque d'Alexandrie. Ce fut peut-être à la suite de ces entretiens que les premiers germes de la foi chrétienne furent déposés dans son âme; ses croyances platoniciennes allaient insensiblement faire place à des dogmes plus positifs, et, dès lors, sous le philosophe commença à apparaître le néophyte. A l'autorité de ses conseils le patriarche ajouta un moyen de persuasion plus doux, mais non moins sûr : lui-même il maria Synésius (1). Lui donner une épouse chrétienne, n'était-ce pas déjà le gagner à moitié à la cause du christianisme? Sur une âme tendre et aimante l'influence de la femme devait à la longue être irrésistible : c'était comme un apôtre attaché au foyer domestique.

Dans les lettres qui nous sont restées de Synésius, il est rarement question de sa femme ; nous ne savons même pas son nom. Nous voyons seulement qu'il ressentit pour elle une vive et durable affection. Tout lui souriait : un mariage suivant ses goûts; l'amitié

premières alarmes que cause leur invasion, Synésius n'avait encore qu'un fils, τὸ παιδίον (lett. 74), le seul qui vint au monde en Égypte; mais le second, qui naquit certainement dans la Cyrénaïque, allait naître; car c'est dans l'intervalle qui s'écoula entre la conception et la naissance de cet enfant que Synésius quitta Alexandrie, πόλεως ἐν ᾗ τοὺς παῖδας ἐγεννησάμην (lett. 67). Bientôt après il parle de ses enfants, τῶν παιδίων (lett. 85), qu'il recommande à son frère. Puisqu'il revint vers la fin de 404 ou le commencement de 405, il avait été habiter Alexandrie à la fin de 402 ou dans les premiers mois de 403. (Voir, au surplus, notre Appendice sur l'ordre chronologique des lettres.)

(1) Ἡ ἱερὰ Θεοφίλου χεὶρ γυναῖκα ἐπιδέδωκε (lett. 110). — Basnage commet une erreur évidente ; il prend ce Théophile, non point pour le patriarche, mais pour un habitant d'Alexandrie, beau-père de Synésius : « Socerum virum » nobilem habuit, nomine Theophilum, cujus filiam duxerat. (*Annales* » *politico-ecclesiastici*, t. III, cap. x, p. 240.) » — Les mariages entre gentils et chrétiens étaient assez fréquents ; ils servaient même à propager le christianisme. Voyez ce que dit saint Augustin de sa mère Monique, qui avait épousé un païen.

que lui portaient les hommes les plus distingués, parmi lesquels Pentadius, préfet d'Égypte; les succès littéraires (c'est à cette époque qu'il compose *Dion* et le *Traité des Songes*) : la naissance d'un fils vint ajouter à son bonheur.

Après deux ans de séjour à Alexandrie, vers la fin de 404 ou le commencement de 405, Synésius retourna dans la Cyrénaïque, où son frère l'avait précédé. A peu près à la même époque sans doute, arrivait, comme gouverneur de la Pentapole, Céréalius, homme cupide et lâche, dont la honteuse administration livra de nouveau la province à toutes les horreurs de la guerre. Uniquement occupé du soin de s'enrichir, Céréalius dispensait du service militaire les indigènes qui lui donnaient de l'argent; ceux qui n'avaient pu acheter leur congé lui servaient à rançonner le pays : il les envoyait tenir garnison, non point dans les endroits les plus exposés aux attaques de l'ennemi, mais parmi les populations les plus riches. Pour s'affranchir des charges qu'entraînait pour elles le séjour trop prolongé de ces troupes presque indisciplinées, les villes s'empressaient d'offrir de l'or au gouverneur. Ainsi le peu de soldats qui restaient servaient moins à défendre la contrée qu'à l'opprimer. En agissant de la sorte, Céréalius semblait conspirer pour les barbares : aussi, dès qu'ils apprirent l'état de faiblesse où se trouvait réduite la Cyrénaïque, les Macètes se hâtèrent d'accourir avec d'autres peuplades sauvages. Les chevaux et les chameaux qu'ils enlevèrent de tous côtés ne suffisaient pas pour emporter leur butin; ils emmenèrent en esclavage un grand nombre de femmes et d'enfants (1). Maîtres de la campagne, ils menacèrent bientôt les villes et les places fortifiées où s'étaient retirés tous ceux qui avaient pu échapper. Cyrène fut assiégée. Au lieu de faire face aux périls qu'il avait provoqués lui-même, Céréalius se réfugia sur un vaisseau, après avoir eu soin toutefois d'y faire transporter ses richesses; de là, tranquille spectateur de cette guerre, comme s'il eût voulu que tout le monde l'imitât dans sa lâcheté, il faisait passer aux Cyrénéens l'ordre de n'engager aucun combat. Mais on ne tint point compte de ses prescriptions; la nécessité d'ailleurs forçait les habitants à tenter des sorties. On manquait d'eau dans la ville. Synésius prit une part active aux fatigues et aux travaux des assiégés : tantôt, accablé de sommeil, il veille sur les remparts, observe les signaux des forteresses voisines, allume lui-même des feux ; tantôt il fait construire des machines

(1) Lett. 72, 75.

pour lancer de grosses pierres ; tantôt enfin, quand l'ennemi commence à s'éloigner, avec quelques jeunes gens choisis, et à la tête d'une troupe de soldats Balagrites, devenus d'excellents archers depuis que Céréalius leur a ôté leurs chevaux, il parcourt les collines qui environnent Cyrène, et va reconnaître la campagne (1).

Cyrène fut délivrée ; mais la guerre continua encore pendant quelques années, avec des chances diverses. Il est difficile d'en suivre bien exactement toutes les vicissitudes : l'histoire de la Pentapole, pendant ces quatre années (de 405 à 409), est assez confuse. Seulement nous voyons que, dès qu'il s'agit de combattre contre les barbares, Synésius est toujours prêt : il réunit des laboureurs autour de lui ; ils n'ont que des massues, que des haches : il fait fabriquer pour eux des lances, des flèches, des épées tranchantes (2). Et comme son frère, moins hardi que lui, à ce qu'il paraît (car Synésius lui reproche quelque part sa timidité), objecte qu'une loi interdit aux particuliers de se défendre eux-mêmes et de fabriquer des armes (3), Synésius montre autant d'indépendance à l'égard d'une loi déraisonnable que de courage contre l'ennemi : « Vraiment tu plaisantes, répond-il à Évoptius, de vouloir nous empêcher de fabriquer des armes, tandis que l'ennemi ravage la contrée, égorge chaque jour des populations entières, et que nous n'avons pas un soldat pour nous défendre. Quoi ! dans cette extrémité, tu viendras encore soutenir que de simples particuliers ne peuvent prendre les armes ! Si c'est un crime d'essayer de nous sauver, nous pourrons mourir pour apaiser le courroux de la loi. Eh bien ! alors même j'emporterai du moins la satisfaction de ne céder qu'à la loi, et non à d'infâmes brigands. De quel prix n'achèterai-je point le bonheur de voir la paix refleurir, le peuple s'empresser autour des tribunaux, d'entendre le héraut ordonner le silence ! Oui, je veux bien mourir dès que ma patrie aura recouvré sa tranquillité passée (4). »

Synésius avait raison de compter, avant tout, sur le dévouement des particuliers; car il ne paraît pas qu'on eût à attendre de l'armée beaucoup de services. « Chose singulière, écrit-il quelque part, nous entretenons des troupes, et c'est nous qui sommes forcés de les défendre (5). » Un jour, tandis que les soldats effrayés se cachaient dans les montagnes, des prêtres, après avoir célébré

(1) Lett. 73, 74, 75. — (2) Lett. 85.
(3) Voir Code Théodosien, liv. XV, tit. xv.— (4) Lett. 86.— (5) Lett. 72.

les saints mystères, rassemblent les paysans et marchent contre les pillards. Ils les rencontrent dans le Val aux Myrtes, gorge étroite et boisée. Le diacre Faustus, qui marchait le premier, n'avait point d'armes : il saisit une pierre, et, se jetant sur l'un des ennemis, l'en frappe à coups redoublés sur la tête ; il l'abat, le dépouille, et avec les armes qu'il vient de conquérir il tue plusieurs de ces barbares. La victoire fut complète, et on éleva un trophée dans la vallée (1).

Synésius eut à souffrir dans sa fortune pendant cette guerre. Les ennemis occupaient ses biens et sa maison de campagne, et s'en servaient comme d'une citadelle contre Cyrène. Pour les repousser plus sûrement, il aurait voulu que la défense du pays ne fût plus confiée à des mercenaires et à des étrangers ; ensuite il fit émettre le vœu que le commandement militaire local fût aboli, et qu'on en revînt à l'ancien état de choses, c'est-à-dire que la Libye fût replacée sous l'autorité immédiate du préfet d'Égypte (2). Ces vœux ne furent point écoutés. Toutefois la Pentapole semble avoir respiré un peu sous l'administration de Gennadius, homme intègre et habile. Ce fut dans les intervalles de paix dont Synésius jouit alors qu'il put se livrer à l'éducation de ses enfants. Outre le fils qu'il avait eu à Alexandrie, deux autres lui étaient nés depuis son retour (3). Avec ses trois fils, il avait auprès de lui son neveu Dioscore, un peu plus âgé, enfant dont les rapides progrès le charmaient (4). Dioscore avait été laissé dans la Cyrénaïque par Évoptius, qui était allé de nouveau se fixer en Égypte, sans doute pour échapper aux charges curiales (5).

Il semblait qu'une fois délivré des soucis de la guerre, Synésius pourrait s'abandonner tout entier à son amour du repos et aux joies de la famille ; mais d'autres soins l'attendaient, dans la nouvelle carrière qui allait tout à coup s'ouvrir devant lui.

(1) Lett. 87. — (2) Lett. 88.
(3) Moréri dit que Synésius eut quatre filles : il commet incontestablement une erreur.
(4) Lett. 98, 99. — (5) Lett. 130.

CHAPITRE III.

Synésius est élu évêque de Ptolémaïs (409). — Ses hésitations. — Il se rend à Alexandrie. — Il finit par accepter l'épiscopat (410).

Le dévouement que Synésius avait montré dans la guerre avait ajouté au respect que lui portaient ses concitoyens; ses services, sa fortune, ses talents, ses vertus, tout attirait sur lui leurs regards. Pour lui donner un témoignage éclatant d'estime et de reconnaissance, on n'attendait qu'une occasion; cette occasion s'offrit bientôt.

L'évêque de Ptolémaïs, métropole de la Cyrénaïque (1), vint à mourir. La coutume alors en vigueur était que le peuple fût appelé à désigner lui-même celui qui devait l'instruire, le guider et le protéger; il fallait ensuite que l'élu de la société chrétienne obtînt du patriarche, ou du métropolitain, ou de leurs délégués, la consécration religieuse. Dans ces temps de trouble et d'anarchie, l'autorité, que ne réglaient point des lois fixes et certaines, dégénérait souvent en tyrannie; le pouvoir n'était guère limité que par la résistance d'hommes élevés en honneur et en dignité. L'Église, ennemie de l'injustice, devait naturellement s'interposer entre l'oppresseur et l'opprimé; aussi l'épiscopat n'apparaissait point seulement comme un sacerdoce, mais comme une sorte de magistrature. Les devoirs d'un évêque étaient nombreux et variés : garder intacts les dogmes sacrés, combattre les hérésies, protéger les faibles, contenir les puissants, intervenir dans tous les actes de la vie civile et politique, pour faire régner partout l'esprit de miséricorde, de justice, de force et de piété, voilà ce qu'attendait de lui la foule. Il était donc naturel que le peuple, d'ailleurs croyant et religieux, concourût au choix de son défenseur. L'élection, disparue du forum, se retrouvait dans l'Église; la société nouvelle avait ses comices.

(1) Il est à peu près impossible de déterminer exactement combien de siéges épiscopaux comprenait la province ecclésiastique de Ptolémaïs au commencement du cinquième siècle; car le nombre en a varié souvent, comme le prouvent les lettres mêmes de Synésius; mais ce nombre ne devait pas s'éloigner de quatorze.

Les habitants de Ptolémaïs désignèrent pour évêque Synésius. A quelle époque avait-il abandonné le paganisme? Nous l'ignorons; toutefois, d'après l'étude de ses écrits, il ne paraît point que sa conversion fût subite; elle fut sans doute l'effet moins d'une inspiration soudaine que de longues réflexions. On peut suivre dans ses ouvrages le travail lent et successif de sa pensée; il passa par la philosophie pour aller du temple à l'église. Mais à l'époque où nous sommes parvenus (fin de 409), il devait être déjà chrétien; car comprendrions-nous qu'on eût choisi, pour l'élever à l'épiscopat, un homme encore attaché aux dogmes du paganisme? Évagrius dit, à la vérité, qu'il n'avait pas reçu le sacrement de la régénération (1); mais il était assez ordinaire de différer le baptême; on ne l'obtenait quelquefois même qu'après de longues années de préparation. Que d'un néophyte on ait fait un évêque, nous ne devons pas nous en étonner davantage; il n'était point rare que le choix des prêtres et du peuple allât trouver un catéchumène. Saint Ambroise n'était pas encore baptisé quand il fut appelé à gouverner l'important diocèse de Milan. D'un autre côté la conversion de Synésius devait être assez récente : lui-même rapporte, il est vrai, qu'il avait reçu son épouse de la main du patriarche Théophile; mais il faut se rappeler que l'Église n'exigeait pas, pour bénir une union, que les deux époux fussent chrétiens. D'ailleurs quelques-uns des écrits de Synésius, postérieurs à son mariage, et composés sous l'influence d'idées que le christianisme ne reconnaît point; ses doutes philosophiques quand il refuse l'épiscopat, et, lorsque enfin il l'a accepté, le reproche qu'il s'adresse de ne point connaître les livres sacrés, tout atteste encore le néophyte en 409. C'est donc, selon nous, à l'an 407 ou 408 qu'il faut rapporter son changement de religion.

Cet hommage, qu'offraient à ses vertus les prêtres et les citoyens de Ptolémaïs, toucha vivement le cœur de Synésius. Le demander pour évêque, n'était-ce point dire, en le remerciant de ses services passés, qu'on attendait de lui plus encore? Et, pour des âmes généreuses, la meilleure manière de leur témoigner de la reconnaissance, c'est d'espérer d'elles de nouveaux bienfaits. Cependant Synésius ne crut point devoir accepter l'honneur qu'on lui décernait; il s'était fait des devoirs d'un évêque une si haute idée, que sa modestie ne lui permettait point de se juger digne du saint ministère. « J'ai pu supporter, disait-il, le fardeau léger de

(1) Πείθουσι δ' οὖν αὐτὸν τῆς σωτηριώδους παλιγγενεσίας ἀξιωθῆναι (I, 15).

» la philosophie, mais je me sens incapable de répondre à l'ex-
» cellence du sacerdoce; ma vie n'est pas innocente, je suis faible
» et couvert de souillures. » D'ailleurs il lui fallait quitter ses études favorites, renoncer à ce doux repos dont il savait si bien jouir, sacrifier tous ses amusements, se vouer tout entier à l'accomplissement d'austères devoirs. Sa vie passée ne l'avait point préparé à d'aussi graves fonctions. « Je me sens beaucoup de goût pour le
» plaisir, écrivait-il à son frère; depuis mon enfance j'ai aimé
» passionnément les armes et les chevaux : je serai donc accablé
» de douleur. De quel œil, en effet, pourrai-je voir mes chiens
» chéris sans les mener à la chasse, et mes arcs rongés par les
» vers? »

Synésius consentait encore à se priver de ces plaisirs; mais la discipline ecclésiastique lui imposait une obligation plus pénible : son mariage était incompatible avec l'épiscopat. Il devait donc se séparer de celle qu'il avait choisie pour être sa compagne inséparable; vivant, il fallait qu'il rompît lui-même des liens que la mort seule aurait dû dissoudre. L'homme du monde se résignait à sacrifier ses goûts, l'époux ne pouvait se résoudre à immoler ses affections. Voici dans quels termes il annonçait son intention de ne jamais quitter sa femme : « Dieu lui-même et la loi m'ont
» donné une épouse de la main sacrée de Théophile. Je le déclare
» donc hautement, je ne veux point me séparer d'elle; je ne veux
» point non plus m'approcher d'elle furtivement, comme un adul-
» tère; car de ces deux actes, l'un répugne à la piété, l'autre est
» une violation de la règle. Je désire, je veux avoir un grand
» nombre d'enfants vertueux. »

Ces obstacles étaient graves sans doute; toutefois il existait des difficultés plus sérieuses encore. Il ne s'agissait pas seulement d'un point de discipline : des dogmes mêmes étaient en question. Plus familier avec Platon qu'avec l'Évangile, Synésius s'accusait d'ignorer ce que doit connaître un évêque. Nouveau chrétien, ses opinions n'étaient pas toujours d'accord avec les principes de l'Église; il n'avait pas abjuré toutes ses idées philosophiques. Ainsi, il ne pouvait se persuader que la naissance de l'âme fût postérieure à celle du corps, ni que le monde et les parties qui le composent dussent périr un jour. Enfin, il était fort éloigné de penser comme le vulgaire sur la résurrection (1).

Tels étaient les motifs de refus qu'il alléguait. Mais en vain il

(1) Lett. 110.

se défendait d'accepter l'épiscopat : les citoyens voulaient le vaincre en redoublant d'instances; les prêtres l'entouraient, le pressaient, lui représentaient que Dieu avait des desseins sur lui. L'un d'eux, vieillard vénérable, blanchi dans l'exercice du sacerdoce, plein d'une pieuse espérance que la consécration ferait de l'évêque un homme nouveau, disait : « L'Esprit-Saint est un esprit » de joie, et il communique sa joie à ceux qui le reçoivent. Les » démons ont disputé à Dieu votre possession; vous les désolerez » en embrassant le meilleur parti; ils pourront vous éprouver, » mais Dieu jamais n'abandonne ses serviteurs. »

« Je n'étais pas assez vain pour m'imaginer, dit Synésius, que » ma vertu pût exciter la jalousie des démons; je craignais plutôt » d'attirer sur moi des malheurs, juste châtiment de ma témérité » à toucher, quoique indigne, les mystères divins (1). » Les combats qu'il eut à soutenir furent cruels; souvent, lui-même le rapporte, il allait se jeter au pied des autels ; seul avec Dieu, il se prosternait la face contre terre, pleurait et suppliait le ciel de lui envoyer la mort plutôt que l'épiscopat. Un instant même il songea à quitter sa patrie (2).

La métropole de Ptolémaïs dépendait du patriarcat d'Alexandrie, qu'occupait encore Théophile. Le peuple avait député vers l'archevêque deux citoyens, Paul et Denys, chargés de poursuivre l'ordination de Synésius (3). De longues négociations s'engagèrent. Comme Évoptius était alors à Alexandrie, Synésius lui écrivit pour lui expliquer son refus; il le chargea de mettre sa lettre sous les yeux de Théophile; il voulut que ce prélat, avant de rien résoudre, connût toutes ses dispositions. Ainsi nul ne pourrait lui reprocher un jour d'avoir trompé l'Église, ni le condamner. Du reste, il déclarait d'avance se soumettre à la volonté du Patriarche et de l'Empereur (4); si, malgré ses scrupules, Théophile persistait à le faire évêque, il regarderait sa voix comme celle de Dieu même.

Comment furent levées ces difficultés? « L'adoption de Synésius », dit un célèbre critique de nos jours, « parut un si grand avantage » aux évêques d'Orient, qu'on eut égard à tous ses scrupules et » qu'on lui permit de garder sa femme et ses opinions. »

(1) *Contre Andronicus*, ch. 5. — (2) *Id.*, *ib.*; Lett. 111. — (3) Lett. 110.
(4) Comme l'épiscopat affranchissait celui qui le recevait des charges curiales, le consentement de l'Empereur était nécessaire pour que le curial devînt évêque. (Voir dans le Code Théodosien, liv. XVI, tit. II, l. 6, *De ordinatione clericorum in curiarum et civitatum præjudicium non facienda.*)

Un illustre écrivain a reproduit presque littéralement ces paroles (1). Mais si imposante que soit l'opinion de MM. Villemain et de Chateaubriand, il nous est impossible de la partager. Sans doute on risque, le plus souvent, de se tromper quand on diffère d'avis avec l'éminent écrivain qui a déployé tant de science et tant d'imagination dans son tableau de l'éloquence chrétienne au quatrième siècle; mais nous croyons que l'exactitude fait ici défaut à M. Villemain. Nous regrettons qu'en adoptant, un peu promptement peut-être, l'assertion, selon nous toute gratuite, des historiens protestants, il ait prêté à une erreur l'appui désintéressé de sa parole.

Nous n'avons pas à traiter ici la question du célibat ecclésiastique dans les quatre premiers siècles de notre ère, question pleine de controverses. Contentons-nous de rappeler quelques points incontestables de l'histoire religieuse. Dès les premiers jours du christianisme se révèle déjà l'esprit de l'Église; le vingt-cinquième canon des apôtres ne permet qu'aux lecteurs et aux chantres, c'est-à-dire à ceux qui sont dans les ordres mineurs, de contracter mariage; et si des prêtres purent continuer de vivre conjugalement avec les femmes qu'ils avaient épousées avant leur ordination, nous ne voyons point que la même liberté fût accordée aux évêques. Avec le progrès des années, la discipline devint de plus en plus précise et rigoureuse; l'homme marié qui entrait dans les ordres sacrés (et les exemples en sont nombreux) devait ou se séparer de sa femme, ou vivre avec elle comme avec une sœur. Cela était vrai de tous, et vrai surtout des évêques. « Toi-même tu re» connais », dit saint Jérôme au moine hérétique Jovinien qui attaquait le célibat ecclésiastique, « toi-même tu reconnais que » celui-là ne peut être évêque qui devient père pendant son épis» copat; on ne verra pas en lui un époux, on le condamnera » comme un adultère (2). » Ailleurs il dit: « Que feront donc les » Églises d'Orient, d'Égypte et du Saint-Siége Apostolique? Elles » n'admettent aux ordres sacrés que des vierges ou des conti-

(1) « On lui laissa sa femme et ses opinions, et on le fit évêque... On lui laissa sa philosophie, et il resta à Ptolémaïde. » (Chateaubriand, 3e *Étude historique*, 3e partie.) — M. de Chateaubriand a pris toute faite, sans la contrôler, l'opinion de M. Villemain. Ces deux autorités reviennent donc à une seule.

(2) « Certe confiteris non posse esse episcopum qui in episcopatu filios faciat; alioqui si deprehensus fuerit, non quasi vir tenebitur, sed quasi adulter damnabitur. » (*Adversus Jovinianum*, lib. I.)

» nents ; ou, s'ils ont des épouses, ils cessent d'être leurs maris (1). » Aussi explicite que saint Jérôme, saint Épiphane, qui vivait comme lui à la fin du quatrième siècle, affirme qu'à moins de renoncer à sa femme, un homme marié n'est point reçu pour être diacre, prêtre, évêque ou sous-diacre ; et si dans quelques pays on trouve des exceptions à cette règle, c'est par une dérogation aux saints canons : encore l'exception ne s'applique-t-elle pas aux évêques (2).

Des témoignages si précis, auxquels on opposerait vainement quelques lignes, assez peu concluantes, d'un écrivain postérieur, et souvent mal informé, l'historien Socrate (3), nous montrent assez avec quelle rigueur le célibat ecclésiastique était observé. D'ailleurs ce qui n'avait été longtemps qu'une tradition apostolique, religieusement, mais volontairement suivie, tendait à devenir une loi de l'Église, loi absolue, qu'on ne pouvait enfreindre sans crime. Dès l'année 305, le concile d'Elvire avait déclaré incompatibles la cléricature et le mariage ; et le principe du célibat, obligatoire pour le prêtre, était, à la fin de ce siècle, si positivement adopté, qu'en 399, c'est-à-dire dix ans avant l'élévation de Synésius à l'épiscopat, les évêques de l'Asie Mineure et de la Scythie avaient déposé, comme indigne et prévaricateur, Antoninus, évêque d'Éphèse, coupable, entre autres griefs, d'avoir vécu conjugalement avec sa femme.

La pratique constante de cette époque, les peines sévères réservées à celui qui enfreignait la règle, l'impossibilité de rapporter un autre exemple d'une semblable dérogation à la discipline (et en effet les écrivains qui veulent prouver que l'épiscopat se conciliait avec le mariage ne citent que le seul nom de Synésius), tout se réunit pour faire croire tout d'abord que Synésius n'a pu être affranchi de la loi commune. Pour admettre, contre toute vraisemblance, que l'Église, en accordant à Synésius un tel privilége, se soit donné à elle-même un si éclatant démenti, il faudrait les autorités les plus graves, les témoignages les plus positifs : or les témoignages font complétement défaut. Pourquoi donc supposer, ce que ne disent pas les historiens anciens, qui n'auraient pas manqué cependant de

(1) « Quid facient Orientis Ecclesiæ, quid Ægypti et Sedis Apostolicæ, quæ virgines clericos accipiunt, aut continentes ; aut si uxores habuerint, mariti esse desistunt ? » (*Adversus Vigilantium.*)

(2) Τὸν ἔτι βιοῦντα καὶ τεκνογονοῦντα, μιᾶς γυναικὸς ὄντα ἄνδρα, οὐ δέχεται (ἡ Ἐκκλησία), ἀλλὰ ἀπὸ μιᾶς ἐγκρατευσάμενον, ἢ χηρεύσαντα, Διακονόν τε καὶ Πρεσβύτερον καὶ Ἐπίσκοπον καὶ Ὑποδιάκονον. (Hæres. LIX.)

(3) *Histoire ecclésiast.*, I, 11.

remarquer un fait si étrange, que dans cette élection les règles disciplinaires auraient été violées, du consentement du patriarche et des évêques de la Libye?

Que Synésius ait été autorisé à garder des opinions entachées d'hérésie, c'est ce qu'on ne pourrait établir davantage. Loin de là : Photius et le scolastique Évagrius, les seuls auteurs qui parlent de l'élection de Synésius, disent, au contraire, qu'on le baptisa encore chancelant dans la foi, mais qu'on avait la ferme espérance que la grâce viendrait aussitôt achever l'œuvre commencée. Et en effet, ajoutent-ils, sur-le-champ sa croyance fut absolue et sans réserve. Sans doute nous n'admettrons point ce récit, mais au moins pouvons-nous en tirer cette preuve qu'on ne doutait point que Synésius se fût conformé aux prescriptions de la loi chrétienne.

Baronius a tenté une autre explication. Il suppose que les prétextes donnés par Synésius n'étaient point sérieux, qu'il recourait à un pieux artifice pour se soustraire à l'épiscopat : il cite l'exemple de saint Ambroise, qui, pour ne pas accepter l'archevêché de Milan, voulut se faire soupçonner d'adultère et de meurtre. Mais cette opinion de l'auteur des *Annales ecclésiastiques* n'a guère rencontré que des contradicteurs : peut-être cependant pourrait-on l'appuyer sur un passage d'une lettre où Synésius, déjà évêque, écrit aux prêtres : « Je n'ai pu vous résister; c'est en vain » que j'ai employé toutes mes forces, toutes les ruses pour éviter » l'épiscopat (1). »

Quoi qu'il en soit de cette opinion, comprendrait-on que l'impétueux Théophile, ce propagateur de la foi si ardent, quelquefois même si emporté, eût jamais cédé sur des points aussi graves de la religion? Mais lui-même, quelques années auparavant, s'était élevé avec véhémence contre les doctrines que partageait le philosophe de Cyrène. Et dans quel intérêt se fût-il ainsi contredit? Sans doute nous pouvons croire qu'on attachait du prix à l'adoption de Synésius, mais à une condition cependant : c'est qu'il devînt chrétien, non-seulement de nom, mais de fait. D'ailleurs n'exagérons rien : après tout Synésius n'était point un Athanase ni un Augustin; et se fût-il même agi d'un de ces hommes de génie qui font la gloire de leur siècle, dans le domaine des choses immuables les transactions ne sont point possibles : il n'est permis de rien sacrifier; c'est par l'inflexibilité des principes que se font les conquêtes morales. A moins de se détruire elle-même, l'Église ne devait point, ne pou-

(1) Lett. 112.

vait ainsi transiger sur les doctrines pour s'attacher des serviteurs : de telles conquêtes, loin de la fortifier, l'eussent perdue : « Quiconque » n'est point avec moi est contre moi », répète-t-elle avec le Christ. Admettons même un instant que Théophile ait été disposé à se montrer moins sévère sur le dogme; mais son propre intérêt lui commandait d'être inflexible. Ses ennemis étaient nombreux : les Joannites, ou partisans de Chrysostome, l'auraient accusé hautement d'une coupable tolérance; et parmi les griefs entassés contre le patriarche d'Alexandrie, nous ne voyons nulle part qu'on lui ait reproché d'avoir consacré un évêque en lui laissant sa femme et ses opinions hérétiques. Quelque chose d'aussi étonnant que l'indulgence de Théophile, ce serait le silenee des historiens.

Quelle preuve reste-t-il pour assurer qu'on passa cette fois pardessus les règles ? Une seule, et qui n'en est pas une : la lettre dont nous avons parlé, adressée par Synésius à son frère. Mais n'oublions pas qu'entre le moment où il écrivit cette lettre et le jour de son ordination plusieurs mois s'écoulèrent. Après avoir soumis ses scrupules au métropolitain, il fut appelé à Alexandrie, et il s'y rendit : car c'est de là qu'après sa consécration il envoya à ses prêtres une sorte de mandement pour ordonner des prières. Là sans doute ses entretiens avec Théophile achevèrent de le décider et de le convaincre; le patriarche consomma l'œuvre qu'il avait commencée; mais ce ne fut point, on peut le croire, sans difficultés : car la foi n'illumina point subitement cette intelligence longtemps retenue dans les ténèbres du paganisme ou le demi-jour de la philosophie alexandrine. Mû par une voix mystérieuse, un Augustin entrait tout d'un coup pleinement dans la vérité; mais Synésius ne s'éleva que par degrés, et à la suite de longues réflexions, au christianisme et à l'orthodoxie rigoureuse.

D'ailleurs ses hésitations durent s'accroître de la nécessité de quitter ce qu'il aimait. Devons-nous nous étonner qu'il ait longtemps gémi, pleuré, avant de se résigner ? Les plus saints même, les plus détachés de ce monde tremblaient souvent devant le ministère sacré. Grégoire de Nazianze, élevé dans la foi catholique et dégagé de tout lien, ne peut cependant, au bout de trente ans, étouffer entièrement une sorte de murmure contre son père qui l'a forcé d'entrer dans l'Église. Combien plus l'âme douce et tendre de Synésius dut être déchirée ! Sept mois entiers (1), ne pouvant se résoudre à une séparation volontaire, il se débattit

(1) Lett. 111.

contre le sacerdoce, preuve irrécusable des devoirs et des sacrifices que lui imposait ce titre. Que la mort vienne briser nos affections, le cœur finit par accepter les immuables décrets de la Providence : mais être pour soi-même aussi impitoyable que la mort, c'est un sacrifice dont les forts seuls sont capables; et Synésius était faible, du moins il le dit. A l'exemple du Christ, dont il allait devenir le ministre, il eut ses larmes, ses terreurs, son agonie; il demanda qu'on détournât loin de lui le calice d'amertumes; mais comme le divin Maître aussi, il obéit, et finit par consentir à sa propre immolation.

Quand on se fut assuré de sa soumission et de sa foi, on l'ordonna : lui-même l'indique assez clairement quand il dit : « Ce n'est pas » vous qui m'avez vaincu; il a fallu la volonté de Dieu pour que » je sois aujourd'hui ce que je n'étais point naguère. — Avec l'aide » de ce Dieu, à qui l'impossible est possible (1), » comme dit encore Synésius en parlant du changement qui vient de s'opérer dans sa vie, ce qui lui paraissait obscur lui devint clair, ce qui était difficile fut aisé. Il imposa silence à toutes ses affections; il n'avait besoin que d'être éclairé, que de connaître la loi positive (c'est le témoignage qu'il se rend plus tard en parlant à Théophile), pour faire violence à sa nature (2) : nouvelle preuve, également incontestable, de sa soumission. Il se sépara donc de sa femme, dont ses lettres et ses ouvrages ne nous entretiennent plus désormais. Il avait voulu se voir entouré de nombreux enfants; quand il eut perdu les fils qui lui étaient nés avant son entrée dans le sacerdoce, il resta seul. Enfin, dans les écrits qu'il composa après son élévation à l'épiscopat, malgré quelques expressions empruntées à ses anciens souvenirs, on ne trouve aucune trace de doctrines contraires aux dogmes chrétiens; le philosophe paraît encore, mais se confondant cette fois avec l'évêque réellement orthodoxe. A moins de le déclarer hypocrite, comment s'expliquer la rigueur qu'il déploya plus tard dans son diocèse contre les hérétiques? La conformité de son langage avec la foi catholique dut être sincère; car rien ne nous autorise à croire qu'il ait pu, qu'il ait voulu jamais déguiser sa pensée. Lui-même avait dit : « J'en prends à témoin Dieu et les hommes : si jamais je suis » élevé à l'épiscopat, je ne feindrai pas d'adhérer à des dogmes » que je n'admettrais point; je ne cacherai point mes croyances, » et jamais ma bouche ne contredira mon cœur (3). »

(1) Lett. 112. — (2) Lett. 122. — (3) Lett. 110.

On avait annoncé à Synésius le jour où il mourrait : c'est ce jour-là qu'il fut fait évêque. La prédiction allait en quelque sorte s'accomplir (1) : en effet, tout changeait dans sa destinée ; il mourait au monde pour naître à une nouvelle existence ; aux doux loisirs du simple particulier succédaient les rudes travaux du pasteur de la cité ; sa vie s'était écoulée jusque-là comme une fête continuelle : elle ne fut plus ensuite qu'un long deuil. Les malheurs privés et publics allaient se réunir pour fondre sur lui ; avec le veuvage entraient dans sa maison les douleurs de l'isolement : l'époux avait dû renoncer à l'épouse ; le père ne conserverait pas même ses enfants.

C'est à Alexandrie que fut consacré Synésius, en 410 (2), sans doute de la main même de Théophile. Il hésitait encore à rentrer à Ptolémaïs, essayant de loin le danger, méditant sur ses nouvelles fonctions, et disposé, s'il ne se sentait point la force de les remplir dignement, à s'expatrier, à fuir en Grèce (3). Écrivant aux prêtres de son diocèse, il leur exposait ses craintes : « Puisque Dieu, dit-il, m'a imposé, non point ce que je désirais, mais ce qu'il » voulait, je le prie de diriger ma vie. Élevez pour moi vers le ciel » vos mains suppliantes ; ordonnez dans toutes les églises des » prières pour moi : si Dieu ne m'abandonne point, alors je » reconnaîtrai que je ne suis point descendu des hauteurs de la » philosophie, mais qu'au contraire je me suis élevé plus haut (4). » — Loin d'oser prier pour le peuple, c'est moi-même qui ai besoin » des prières du peuple : vous qui connaissez les saintes Écritures, » vous avez placé à votre tête un homme qui les ignore (5). »

Synésius revint enfin à Ptolémaïs, où sa présence était nécessaire. A peine avait-il pris la direction de son diocèse, que la tyrannie d'un gouverneur fit connaître à tous ce qu'on pouvait attendre du dévouement et de la fermeté du nouvel évêque.

(1) Lett. 124.
(2) Pour toutes ces dates, consulter l'Appendice sur les lettres, à la fin du volume. Nous avons essayé, dans ce travail, d'établir aussi exactement que possible l'ordre chronologique des faits.
(3) Lett. 111. — (4) Lett. 112. — (5) Lett. 136.

CHAPITRE IV.

Andronicus, gouverneur de la Pentapole. — Sa tyrannie. — Ses démêlés avec Synésius. — Il est excommunié, et plus tard privé de sa charge (410-411).

La Cyrénaïque avait d'abord été placée sous l'administration immédiate du préfet d'Égypte; mais comme les fréquentes incursions des barbares nécessitaient la présence d'un chef, pour défendre la province on avait créé un duc particulier, auquel était en même temps confié le soin de recouvrer les impôts. Après s'être acquitté de ces fonctions avec une vigilante intégrité, le Syrien Gennadius venait de sortir de charge, un peu avant l'époque où Synésius était appelé à l'épiscopat.

Le fils d'un pauvre pêcheur de Bérénice, l'une des cinq villes de la Pentapole, Andronicus (1), avait obtenu, à force d'intrigues, du crédit auprès des grands, à la cour de Constantinople. Telle était la bassesse de son extraction qu'il n'aurait pu dire le nom de son aïeul. De son humble métier il s'éleva jusqu'à la préfecture, qu'il acquit à prix d'argent, et malgré la loi qui interdisait à tout citoyen de prétendre au gouvernement du pays où il était né. Un ancien oracle portait que la Lybie périrait par la méchanceté de ses chefs : Andronicus sembla prendre à tâche de vérifier cet oracle (2).

On l'attendait avec inquiétude : déjà auparavant il s'était montré l'ennemi de plusieurs citoyens distingués, qui différaient avec lui d'opinion dans l'administration des affaires publiques : on redoutait ses vengeances. Gennadius, sans violence, avait fait entrer dans le trésor plus d'argent que ses prédécesseurs : grâce à sa douceur et à sa justice, nul n'avait pleuré; nul, pour s'acquitter, n'avait été contraint de vendre son champ. Aussi Andronicus le détestait : en arrivant il le fit accuser de concussion. Un citoyen honorable refusait de se prêter à cette odieuse calomnie : on le charge de chaînes. A la cruauté le nouveau Verrès joignait la débauche : des femmes

(1) M. Villemain a commis une légère inadvertance en disant qu'Andronicus était Romain : Synésius nomme plusieurs fois sa patrie, qui était Bérénice.

(2) *Contre Andronicus*, ch. 8, 12; Lett. 109.

perdues l'entouraient, et le malheur des innocents était le prix dont il payait leurs complaisances. Des satellites, dignes d'un tel chef, répandaient partout la crainte : il fallait se résigner à être accusateur ou accusé (1).

Deux hommes, Zénas et Jules, étaient tout puissants auprès de lui. L'un avait extorqué aux citoyens un double impôt : c'était à l'affection du gouverneur qu'il devait son crédit. Le second, au contraire, obtenait tout d'Andronicus par l'injure et la menace ; il semblait lui commander plutôt que lui obéir (2).

Mais de tous ces ministres, destinés à faire le malheur de la province, le plus cruel était un certain Thoas, homme audacieux, de geôlier devenu collecteur d'impôts. Il avait été à Constantinople : Anthémius, préfet du prétoire et tuteur de l'empereur Théodose II, était alors gravement malade. Au retour de son voyage, Thoas feignit de rapporter un secret très-important : c'est qu'Anthémius avait été averti en songe qu'il ne pouvait recouvrer la santé, à moins qu'on ne mît à mort Maximin et Clinias, deux des principaux citoyens de la Pentapole, détestés d'Andronicus. Aussitôt Andronicus, pour ôter à ses victimes le pouvoir de s'échapper, ferme les ports de la Pentapole ; il fait arrêter ces deux malheureux, ordonne qu'on les batte de verges autant qu'il est possible sans les tuer ; il les réserve pour des supplices toujours renouvelés : c'était à eux qu'il revenait à défaut d'autres victimes. De cruels démons auraient eu pitié de ces infortunés ; mais Andronicus et Thoas semblaient d'implacables démons (3).

Le féroce gouverneur avait introduit dans la Pentapole un appareil de supplices, un luxe de tortures inconnu jusqu'alors (4). Un portique royal où se rendait jadis la justice était devenu le lieu des exécutions. La cité, dit Synésius, ressemblait à une ville prise d'assaut : on n'entendait que les gémissements des hommes, les hurlements des femmes, les lamentations des enfants. Un grand nombre de citoyens étaient en exil, beaucoup de riches réduits à la pauvreté. Andronicus s'acharnait sur les restes de sa patrie (5). La Cyrénaïque, naguère ravagée par les sauterelles, par l'incendie, par les tremblements de terre, par la guerre, par la peste et par la famine, trouvait un fléau plus terrible encore que tous les autres, son gouverneur. Aussi ceux qui avaient survécu pour être exposés

(1) Lett. 109. — (2) Lett. 124.
(3) Θόας τε καὶ Ἀνδρόνικος οἱ μόνοι δαιμόνων ἀμείλικτοι. (Lett. 124.)
(4) *Contre Andronicus*, ch. 12. — (5) *Ib.*, ch. 6.

aux cruautés d'Andronicus estimaient-ils heureux ceux qui étaient morts dans la guerre (1).

On est effrayé quand on voit à quels excès, souvent impunis, pouvait se porter un préfet. Les garanties que les administrés demandaient en vain à des lois d'ordinaire sans force, on les cherchait dans la religion : le christianisme suppléait alors à l'impuissance des lois; les ministres qui prêchaient un Dieu crucifié devaient compatir à toutes les infortunes, prendre en main la cause de tous les opprimés. Synésius ne faillit point à cette mission à la fois religieuse et politique.

En arrivant à Ptolémaïs, Andronicus avait commencé par professer de la vénération pour Synésius, alors absent; d'ailleurs il lui devait de la reconnaissance; car, grâce à sa protection, deux fois à Alexandrie il avait évité d'aller en prison (2). Mais ces marques de respect disparurent bientôt. Dès que Synésius fut de retour avec la qualité d'évêque, Andronicus ne tint aucun compte des représentations qu'il lui adressa. Il sembla même prendre plaisir à le braver. Jusque-là les recommandations de Synésius auprès des grands avaient toujours été écoutées : pour la première fois ses prières furent inutiles. Obtenir l'appui de l'évêque, c'était le moyen le plus sûr d'encourir la disgrâce du gouverneur (3).

Synésius éprouva d'abord du découragement en voyant qu'il ne pouvait plus donner à ceux qui l'imploraient qu'une stérile pitié. D'ailleurs la lutte répugnait à cette nature si douce, si amie du repos. Puis la mort d'un de ses enfants vint le saisir d'une vive affliction : c'était débuter tristement dans l'épiscopat. Aussi, rempli d'amertume, il se crut abandonné de Dieu; il s'accusait de ne plus éprouver de plaisir à la prière, mais d'être en proie à la douleur, à la colère, à tous les mouvements tumultueux de l'âme (4). On serait même tenté de croire, si l'on voulait presser le sens d'une de ses expressions, que l'idée de se donner la mort se présenta un instant à son esprit (5). Étonnés de ne point trouver en lui l'appui sur lequel ils avaient compté, les habitants de Ptolémaïs se plaignirent hautement. Synésius les entendit : leurs peines firent diversion à ses chagrins domestiques; et, sortant enfin de son abattement, il vint à leur aide avec toute l'énergie qu'on était en droit d'exiger d'un évêque.

(1) *Contre Andronicus*, ch. 12. — (2) Lett. 124.
(3) *Contre Andronicus*, ch. 7, 8. — (4) *Ib.*, ch. 6.
(5) Κᾂν εἰργασάμην αὐτός τι δεινὸν ἐμαυτὸν, οὕτως ἑαλώκειν τοῦ πάθους. (*Contre Andronicus*, ch. 6.) — Κᾂν ἐξήγαγον ἐμαυτὸν κρατηθεὶς ὑπὸ τοῦ πάθους. (Lett. 124.)

L'audace d'Andronicus allait toujours croissant : après avoir persécuté les particuliers, il s'attaqua bientôt à l'Église. Dès la plus haute antiquité, le paganisme avait ouvert ses temples à tous les opprimés comme un refuge inviolable ; le christianisme avait retenu cette bienfaisante coutume. Andronicus ne voulut point que l'autel servît d'asile à ses victimes : il leur défendit d'entrer dans les lieux saints ; et, comme un autre persécuteur de la religion, il menaça les prêtres. Pour comble d'insulte, il fit afficher aux portes mêmes de l'église son infâme décret : « C'était, dit Synésius, crucifier Dieu une seconde fois, et le crucifier non plus sous » un Tibère, mais sous le règne d'un pieux empereur, du petit-» fils de Théodose. Les infidèles passaient et riaient en lisant » l'édit, comme autrefois les juifs en passant devant le Christ (1). » » Aussi rien n'était plus sacré, ni le foyer domestique ni l'autel.

On avait volé à un citoyen, nommé Leucippe, les deniers publics confiés à sa garde. Il paie sur-le-champ la plus grande partie de cette somme. Cependant Andronicus, qui le détestait à cause de Synésius, le fait saisir, battre de verges, et renfermer dans une tour où il le laisse cinq jours sans nourriture. Puis, comme le prisonnier, pour s'acquitter, voulait vendre ses biens, le gouverneur, par des menaces, détourne tous les acheteurs, afin de rester toujours le maître de la vie de ce malheureux (2).

Un des habitants les plus distingués par sa naissance voulait se marier. Andronicus le lui avait défendu : il ordonne de l'arrêter ; on prépare les instruments du supplice ; on le torture en plein midi, sous un soleil brûlant, afin que les bourreaux seuls assistent à cette indigne exécution. Synésius l'apprend : il accourt, suivi de quelques prêtres, vient se placer auprès de cet infortuné, le console, l'encourage. Andronicus, excité par Thoas, se répand en injures et termine en s'écriant : « C'est en vain que ce misérable a » fondé quelque espoir sur l'Église. Non, mes ennemis ne m'é-» chapperont point, quand même ils tiendraient embrassés les » pieds du Christ ! » Et ce blasphème, il le proféra trois fois (3).

La mesure était comble. Il ne restait plus d'espoir de guérison : c'était un membre incurable qu'il fallait retrancher du corps des fidèles. Synésius s'était d'abord adressé, pour obtenir le rappel du gouverneur, au sophiste Troïle, qui jouissait toujours d'un grand crédit auprès d'Anthémius. Mais la lettre qu'il avait écrite, mouillée

(1) *Contre Andronicus*, ch. 12. — (2) *Ib.*, ch. 7 ; Lett. 124.
(3) *Contre Andronicus*, ch. 13.

de ses larmes, n'avait point eu le résultat qu'il en espérait (1). Alors il se décida à user des armes que l'Église lui avait confiées.

Il réunit le peuple dans l'église, et tâcha de faire sortir une instruction religieuse des maux présents : « C'est Dieu lui-même, » dit-il, qui suscite les calamités ; les fléaux qu'il nous envoie sont » les ministres et les instruments de sa colère ; mais ces ministres » lui sont odieux, et il les frappe après s'en être servi pour exercer » ses vengeances... Judas n'avait fait qu'aider à l'accomplissement » de l'arrêt divin qui portait que le Christ devait être mis en croix » pour effacer les péchés des hommes ; mais sa trahison n'en fut » pas moins punie... Du mal Dieu fait sortir le bien : il a voulu » châtier nos iniquités. Il appelle contre nous tantôt une nation » barbare, tantôt un chef impie. » Puis, après avoir rappelé les crimes d'Andronicus, il justifia sa propre conduite ; et, se plaignant des difficultés dont il craignait de se laisser accabler, il demanda qu'on voulût bien lui désigner un successeur, ou au moins un coadjuteur. Le peuple, d'une voix unanime, se récria contre cette demande (2). Alors Synésius, reprenant la parole pour expliquer l'arrêt qu'il allait porter, exposa les derniers attentats du gouverneur ; puis, au milieu de la foule attentive, il lut la sentence d'excommunication qui devait être envoyée dans tous les diocèses. Il est curieux de voir en quels termes un évêque des anciens temps retranchait de la communion chrétienne un coupable.

« L'Église de Ptolémaïs adresse à toutes les Églises de la terre, » ses sœurs, le décret suivant : Qu'Andronicus, Thoas et leurs » complices ne trouvent aucun temple ouvert ; que toutes les de- » meures sacrées, tous les lieux saints leur soient fermés. Le dé- » mon n'a point de place dans le paradis : s'il y entre furtivement, » on l'en chasse. Je prescris donc aux simples citoyens et aux ma- » gistrats de ne point partager avec eux le même toit ni la même » table ; je le prescris surtout aux prêtres, qui devront ne point » les saluer pendant leur vie, ni leur accorder après la mort les » honneurs de la sépulture. Si quelqu'un méprise notre Église par- » ticulière, à cause du peu d'importance de la ville, et recueille » ceux qu'elle excommunie, comme s'il était dispensé de lui obéir » parce qu'elle est pauvre, qu'il sache que c'est diviser l'Église, » une, d'après la volonté du Christ. Quel qu'il soit, lévite, prêtre » ou évêque, nous le mettrons au rang d'Andronicus, nous ne lui » donnerons point la main, nous ne mangerons point à la même

(1) Lett. 109. — (2) *Contre Andronicus*, ch. 11.

» table, bien loin de nous associer dans la célébration des saints
» mystères à quiconque aura pris le parti d'Andronicus ou de
» Thoas (1). »

Andronicus fut effrayé. Avant que la lettre circulaire partît, il vint en suppliant, témoignant du repentir et promettant de faire pénitence. Les prêtres furent d'avis de recevoir ses excuses; mais Synésius se défiait d'un changement si subit, et prédisait qu'on verrait bientôt Andronicus revenir à son naturel féroce. Mais comment résister, seul et nouveau dans le saint ministère, à ces vieillards qui avaient passé leur vie dans l'exercice du sacerdoce? Il céda, quoiqu'à regret, à condition que le gouverneur renoncerait à ses cruautés, et prendrait désormais la justice et la raison pour guides : « Si vous restez dans les limites que vous
» vous êtes tracées vous-même, lui dit-il, non-seulement nous
» prierons pour le pardon de vos péchés, mais nous vous admet-
» trons encore à prier avec l'Église. Votre peine reste suspendue,
» et seulement différée. » A ces conditions, on arrêta l'envoi de la sentence : Andronicus promit tout ce qu'on voulut, et assura que bientôt on aurait des preuves de son changement. Il ne donna des preuves que de son impénitence. Sur de futiles prétextes, il fit périr à coups de fouet Magnus, noble citoyen, dont le frère était en exil. Ainsi une mère malheureuse voyait l'un de ses deux fils tué par le gouverneur; pour l'autre, elle ne savait où il errait. Alors la lettre circulaire fut adressée à tous les évêques (2).

Andronicus devait être enfin puni. Sa charge lui fut retirée, et il fut poursuivi avec acharnement. Synésius, qui l'avait attaqué dans sa prospérité, le défendit dans sa misère. Il l'arracha au tribunal et adoucit ses calamités : « Je ne sais point habiter avec les heu-
» reux, écrivait-il à Théophile; je pleure avec ceux qui pleurent.
» Si vous aidez cet infortuné, ce sera pour moi une preuve que
» Dieu ne l'a pas encore entièrement délaissé (3). » Dans l'histoire de ces temps-là, ces exemples de charité sont fréquents : n'est-ce point ainsi que, quelques années auparavant, à Constantinople, saint Jean Chrysostome avait sauvé de la fureur du peuple son ennemi personnel, l'eunuque Eutrope, tombé tout à coup du faîte des grandeurs?

Il est facile de comprendre maintenant quels secours puissants trouvait le peuple dans l'autorité de ses pontifes. Ces pacifiques tribuns arrêtèrent fréquemment les excès de l'oppression et de la

(1) *Contre Andronicus*, ch. 14. — (2) Lett. 129. — (3) Lett. 132.

tyrannie. Que leurs sentences, rendues solennellement du haut de la chaire, aient souvent exercé une contrainte morale au profit des idées de justice et d'humanité, qui oserait le nier ou s'en plaindre? Toutefois plus d'un évêque hésita avant de s'engager dans les choses terrestres. Écoutons ce que répondait Synésius à ceux qui le pressaient de prendre en main les intérêts du peuple :

« Vouloir joindre l'administration des affaires publiques au » sacerdoce, c'est prétendre unir ce qui ne peut s'unir. Dans les » premiers âges, les mêmes hommes étaient prêtres et juges tout » à la fois. Longtemps les Égyptiens et les Hébreux obéirent à » leurs pontifes; puis, quand l'œuvre divine commença à s'opérer » par des moyens humains, Dieu sépara les deux existences; » l'une resta religieuse, l'autre politique. Il abaissa les juges aux » choses de la terre, il s'associa les prêtres : les uns furent desti- » nés aux affaires, les autres établis pour la prière. Pourquoi » donc voulez-vous revenir aux temps anciens? Pourquoi réunir » ce que Dieu a séparé? Vous avez besoin d'un défenseur : allez » trouver le magistrat; vous avez besoin des choses de Dieu : allez » trouver le prêtre. Dès que le prêtre se dégage des occupations » terrestres, il s'élève vers Dieu : la contemplation est sa fin (1). »

Cependant il ne faudrait point voir dans ce passage, comme semble le croire le brillant écrivain que nous avons déjà cité, la distinction du spirituel et du temporel, telle que nous la faisons aujourd'hui. Synésius était de son siècle : cette séparation complète des deux pouvoirs n'était pas encore dans les esprits; pour établir leur indépendance réciproque, il a fallu le progrès des temps. D'ailleurs ne jugeons point des nécessités de cette époque d'après les besoins de la nôtre. Quoique le christianisme se propageât avec une rapidité merveilleuse, le fond des mœurs, des coutumes, des lois même était encore souvent païen : la douceur, la mansuétude évangélique ne pénétrait que lentement les cœurs; le monde n'avait pu si vite désapprendre la dureté antique. Pour hâter la transformation de la société, l'action temporelle des évêques fut non-seulement utile, mais souvent nécessaire. Les empereurs en jugèrent ainsi, car ils appelèrent à leur aide l'épiscopat, et instituèrent une sorte de magistrature chrétienne. L'Église se trouva intimement mêlée à l'administration civile; l'autorité des évêques, dans le domaine des choses matérielles, reçut d'un grand nombre d'édits et de lois un singulier accroissement,

(1) *Contre Andronicus*, ch. 9.

à ce point que plusieurs d'entre eux se plaignaient d'être surchargés par leur juridiction trop étendue. « C'est trop, dit quelque » part saint Jean Chrysostome, d'avoir à s'occuper des affaires de » l'Église, de la cité, et de son âme tout à la fois. » Et saint Augustin regrette de passer sa vie à régler les démêlés des plaideurs. Ainsi, quand Synésius refusait d'intervenir dans les affaires humaines, ne nous y trompons point, c'était moins par respect pour les droits de la puissance temporelle que par dédain pour les occupations publiques. Il n'aurait point cru usurper, il craignait seulement de se rabaisser. L'action répugna toujours à cet esprit spéculatif, longtemps nourri des idées mystiques de la philosophie alexandrine. Ce qu'il évite pour lui-même, il ne le condamne point chez les autres : « S'il est des hommes, dit-il, qui peuvent » descendre aux choses de la terre sans que leur âme en garde » aucune souillure, qu'ils soient prêtres, et qu'ils gouvernent » en même temps les cités : les rayons du soleil, même après » avoir touché la boue, restent purs cependant. Quant à moi, je » n'ai pas assez de force pour servir deux maîtres à la fois (1). » C'est donc, on le voit, un aveu d'impuissance échappé à la modestie de Synésius, plutôt que la déclaration d'une doctrine.

CHAPITRE V.

Diverses occupations de Synésius dans l'épiscopat. — Affaires dont il est chargé par Théophile. — Nouvelle invasion des barbares. — Mort de Synésius. — Légende du Pré Spirituel (410-413).

Nous avons suivi, sans interruption, toute l'histoire des démêlés de Synésius avec Andronicus; nous avons maintenant, avant de raconter les derniers jours de l'évêque, à revenir sur quelques détails que nous avons dû laisser de côté.

Malgré sa répugnance naturelle à sortir de la vie contemplative, Synésius, comprenant que l'épiscopat lui avait été imposé comme un fardeau, en embrassa courageusement tous les devoirs. Ferme, par réflexion, dans sa lutte contre Andronicus, mais, par caractère, plein d'indulgence, il s'efforçait de ramener à l'Église, par les

(1) *Contre Andronicus*, ch. 10.

voies de la douceur, ceux qui s'en étaient séparés. Sa tendresse pour Cyrille, prêtre ou peut-être même évêque interdit, éclate dans une de ses lettres (1). « Je veux, dit-il ailleurs, que personne ne » meure privé par moi de confession (2). » Métropolitain de la Cyrénaïque, il ne s'enorgueillit point de son autorité : il se place après tous les évêques, ses suffragants, qui viennent le visiter (3). Mais c'est surtout pour Théophile d'Alexandrie qu'il témoigne de la vénération : il se recommande à ses prières, il le consulte, il agit d'après ses ordres. Son respect, toutefois, ne va pas jusqu'à lui faire partager aveuglément les passions du patriarche : avec une franchise qui l'honore, il fait l'éloge d'Alexandre, l'un des évêques chassés de leurs siéges pour avoir embrassé le parti de saint Jean Chrysostome (4).

Étranger à ces démêlés de personnes qui avaient malheureusement divisé l'Église, Synésius évita-t-il de se prononcer dans les débats sans cesse renaissants qui avaient pour objet le dogme? S'il faut en croire l'historien dont nous voudrions pouvoir admirer ici l'exactitude autant que l'élégance, « il parut indifférent à ces con- » troverses de théologie, si épineuses et si subtiles, dont le sacer- » doce chrétien fatiguait l'esprit des peuples. Synésius, dans sa » belle retraite de Libye, consacrait son éloquence à de plus utiles » sujets : souvent il célébrait, dans des vers pleins d'élégance et » d'harmonie, les mystères de la foi chrétienne, etc. »

Comme tout ce qui vient d'un critique aussi éminent que M. Villemain fait autorité, nous devons signaler attentivement tout ce qui nous paraît contestable dans son étude sur Synésius. Jusqu'à quel point pourrait-on d'abord accepter, pour un évêque, pour un chef de la doctrine, l'éloge de s'être montré indifférent aux controverses théologiques? Sans résoudre cette question, que nous nous contentons de poser, disons seulement que le disciple des néoplatoniciens, l'auteur du *Traité des Songes*, le philosophe dont la raison s'était abandonnée à toutes les rêveries du mysticisme d'Alexandrie, n'aurait eu sans doute ni le droit ni la volonté de négliger, comme subtiles et superflues, ces vives et importantes discussions qui devaient établir et constituer la doctrine chrétienne. Elles n'étaient pas d'ailleurs indignes d'exercer l'esprit de Synésius, après avoir excité le génie d'un Athanase, d'un Basile, d'un Grégoire de Nazianze, d'un Chrysostome, et de tant d'autres défenseurs de la foi qui ont laissé dans l'histoire un nom plus illustre que

(1) Lett. 151. — (2) Lett. 123. — (3) Lett. 122. — (4) Lett. 122, 123.

l'évêque de Ptolémaïs. Ces hymnes mêmes, qui, pour le dire en passant, furent composés en très-grande partie avant la conversion de Synésius, et sous l'influence des idées orientales bien plus que du christianisme (1), de combien de difficultés les trouvons-nous hérissés! Le peuple, qu'auraient fatigué les controverses religieuses des prêtres, devait assurément peu comprendre la poésie abstraite et métaphysique du philosophe.

Du reste, si nous n'avons de Synésius aucun ouvrage qui atteste de sérieuses études théologiques, il faut songer que son épiscopat, qui fut sans doute très-court, fut rempli de laborieuses occupations, de soucis et de dangers. Pendant les quatre ou cinq années qu'il vécut encore, car nous ne pensons pas que la date de sa mort doive se reculer au delà de 413 ou de 414, les soins de sa charge, ses démêlés avec Andronicus, l'irruption des barbares, ne lui laissèrent sans doute point le temps de se livrer aux travaux des champs, à son goût des arts et de la poésie (2). Excepté un petit nombre de vers et de lettres, il n'écrivit plus rien. Nous savons cependant que plusieurs hérésies attirèrent son attention. La correspondance d'Isidore de Péluse nous fournit la preuve que Synésius s'adressa à ce moine pour se fortifier sur la doctrine de Nicée; les leçons d'Isidore sur la coéternité du Fils avec le Père, et le conseil qu'il donna à l'évêque de s'armer contre les ennemis de Dieu, avaient porté leurs fruits; car nous voyons Synésius s'élever avec force, dans une lettre, contre l'hérésie des ariens (3); ailleurs (4), il écrit à son clergé pour le mettre en garde contre des eunomiens qui, sous prétexte d'affaires, venaient dans la Cyrénaïque pour y propager leurs doctrines. Il les attaque avec énergie. « Semblables, dit-il, à des apôtres du démon, ils corrompent et dénaturent la vérité. » Il ordonne de les poursuivre, de les chasser. Toutefois, comme c'est l'erreur seule qu'il veut proscrire, il défend qu'on fasse aux eunomiens le moindre tort dans leurs personnes ou dans leurs biens : « Car, ajoute-t-il, ceux-là sont criminels devant Dieu, qui poursuivent les hérétiques pour s'emparer de

(1) Voir, pour les détails, le chapitre sur les hymnes.

(2) « Il ne semble pas que sa vie ait d'abord beaucoup changé. L'étude de la philosophie profane, les plaisirs des champs, le goût des arts et de la poésie continuaient d'occuper ses jours. » M. Villemain se trompe évidemment : Synésius se plaint au contraire, et souvent, que sa vie ait complétement changé.

(3) Τοῦ τῆς ἀσεβείας καταλόγου..... Τὸ γὰρ ἔθνος θεομάχον ἀρχαῖον καὶ πατράσιν ἁγίοις πολέμιον (lett. 145).

(4) Lett. 141.

» leur fortune. » En même temps qu'il combat les fausses doctrines, il pousse des amis à la vie religieuse, les félicite de prendre l'habit de moine (1); et le philosophe qui, quelques années auparavant, tournait en ridicule, dans son *Dion*, la vie monastique, finit par fonder un couvent (2).

Une nouvelle invasion de barbares vint encore le troubler dans ses occupations épiscopales. Andronicus, aussi lâche que cruel, et plus à craindre aux citoyens qu'aux ennemis, avait laissé la Cyrénaïque sans défense. Ces peuplades reparurent vers la fin de 410. Elles infestaient déjà les campagnes, quand Synésius reçut de Théophile l'ordre de se rendre aux extrémités de la contrée pour y régler différentes affaires. C'était au moment où il venait de perdre un de ses fils; il n'hésita point cependant : « Pour vous obéir, » écrit-il au patriarche, j'ai abandonné les occupations funèbres, » et, forçant à la fatigue ce corps brisé de douleur, j'ai parcouru » des lieux suspects comme s'ils étaient sûrs, et je me suis rendu à » Palébisque et à Hydrax (3). »

La mission dont Synésius était chargé, en qualité de métropolitain de la Cyrénaïque, consistait d'abord à rétablir un siége épiscopal à Palébisque. Cette bourgade avait eu jadis un évêque particulier, mais depuis elle était revenue sous la dépendance de l'évêque d'Érythre. Synésius réunit le peuple, l'engageant à procéder à une élection. Mais les habitants, fortement attachés à l'évêque d'Érythre, Paul, gémirent, supplièrent, pour qu'on ne les forçât point de renoncer à un prélat qu'ils aimaient. Synésius ajourna l'assemblée ; mais le cinquième jour il ne réussit pas mieux que le premier : hommes, femmes, vieillards, enfants, tous se lamentaient; tous conjuraient Synésius d'attendre au moins qu'on eût fait de nouvelles démarches auprès de Théophile. Vaincu par leurs supplications et par leurs larmes, Synésius céda ; et comme nous ne voyons plus depuis dans ses lettres qu'il soit question de cette affaire, il est probable que le vœu des habitants fut exaucé.

Une contestation assez vive s'était élevée entre ce même évêque d'Érythre, Paul, et Dioscore, évêque de Dardanis. Une ancienne forteresse se trouvait située sur les confins des deux diocèses : Paul demandait à Dioscore, qui en était le possesseur, de la lui céder; sur le refus de celui-ci, Paul, pour s'emparer du terrain, va secrètement y placer un autel, et consacre les ruines de la forteresse pour en faire une église. Les évêques, appelés à juger ce

(1) Lett. 144. — (2) Lett. 152. — (3) Lett. 123.

procès, blâmaient la conduite de Paul; mais ils craignaient, en le dépossédant, de commettre une profanation. La fermeté de Synésius ne se démentit point; il fit même éclater l'indépendance d'une religion éclairée. Sans s'arrêter devant les scrupules qui retenaient les autres évêques : « J'ai voulu, dit-il, séparer la superstition de » la piété; c'est un vice qui se couvre du masque de la vertu, et » la philosophie ne peut y voir qu'une troisième espèce d'irréli- » gion. A mes yeux, il n'y a rien de saint et de sacré que ce qui » est juste et légitime. Aussi je ne m'effrayais point de cette con- » sécration dont on ne me parlait qu'avec terreur. Non, le véri- » table christianisme n'admet point que des cérémonies, que des » chants aient la vertu matérielle d'attirer la présence divine; » Dieu ne descend que dans les âmes exemptes du trouble des » passions, et qui lui sont entièrement soumises. Comment l'Es- » prit-Saint descendrait-il dans un cœur où règnent la colère et » l'aveugle obstination, lui que ces passions feraient fuir d'une » âme où il habiterait déjà ? » Mais tout se termina sans peine : après s'être disputé la possession de ce terrain, Paul et Dioscore luttèrent ensemble de générosité. Paul enfin garda la citadelle, qu'il acheta de son collègue.

Synésius, dans ce voyage, eut encore à juger une querelle entre deux prêtres. Jason avait injurié Lamponien; celui-ci, dans sa colère, avait frappé son ennemi. Lamponien fit l'aveu de sa faute avec larmes; le peuple demanda pardon pour lui. Mais Synésius le sépara de la communion de l'Église, renvoyant à Théophile seul le droit de rétablir ce prêtre interdit. Seulement il déclarait que si Lamponien se trouvait en danger de mort, tout prêtre pourrait l'admettre à la communion.

Synésius revint à Ptolémaïs sans avoir rencontré les barbares; mais chaque jour ils approchaient davantage. Un jeune duc, Anysius (1), avait été nommé, vers la fin de 410, pour défendre la Cyrénaïque. Dans le discours prononcé contre Andronicus, Synésius avait annoncé au peuple l'arrivée prochaine du nouveau chef militaire, et avait fait d'avance l'éloge de son courage, de son intelligence, de sa justice et de sa piété. Anysius ne trompa point ces espérances; il imposa une sévère discipline aux troupes, dont la

(1) Il est assez difficile de distinguer les différentes fonctions à cette époque, et leur étendue. Tout ce que nous voyons, c'est qu'Anysius était le chef militaire, δοὺξ, στρατηγός, tandis qu'Andronicus paraît avoir été surtout le gouverneur civil, ἡγεμών. Quelquefois les deux pouvoirs étaient réunis.

licence était intolérable. Il vit bientôt qu'il ne pouvait compter sur les soldats Thraces et Marcomans; il ne garda avec lui que quarante Unnigardes, dont il avait reconnu la valeur, et, avec cette troupe, il défit, en trois rencontres, les Ausuriens, et leur fit perdre plus de mille hommes (1). S'il avait eu deux cents Unnigardes, dit Synésius, de qui nous tenons tous ces détails, il aurait porté la guerre jusque chez les barbares, et les aurait entièrement vaincus. Dans une assemblée publique, Synésius prononça l'éloge du général (2), et on résolut d'envoyer une députation à l'Empereur, pour le prier de laisser Anysius dans la Pentapole et de lui donner un renfort de deux cents Unnigardes. Mais ces vœux ne furent point écoutés : Anysius fut rappelé à Constantinople, où il devint quelques années plus tard comte des largesses.

Il avait retardé d'un an la ruine de la Cyrénaïque. On lui donna pour successeur Innocentius, vieillard infirme et malade (3). Les Ausuriens revinrent, plus terribles que jamais; ils dévastaient les champs, ravageaient les bourgs, profanaient les temples. Armés des cuirasses et des boucliers enlevés aux Thraces et aux Marcomans, ils parcouraient tout le pays, réduisant les populations en esclavage. Leurs femmes mêmes prenaient part à l'expédition, portant le glaive et allaitant leurs enfants. Aucune montagne, aucune forteresse ne pouvait arrêter ces barbares : les sépulcres ouverts, les églises réduites en cendres, les vases sacrés indignement profanés, attestaient leur férocité; ils chargèrent cinq mille chameaux de leur butin. Un instant même on put craindre pour l'Égypte. Maîtres de tout le pays, les Ausuriens vinrent assiéger Ptolémaïs : on attendait l'assaut avec terreur. Ptolémaïs allait peut-être périr. A la veille d'un si grand danger, Synésius, dont la douleur s'accroissait de la perte récente d'un autre de ses fils (4), exhala son désespoir en plaintes sur le sort de sa malheureuse patrie. Le discours où il déplore les infortunes de la province est un écrit qui nous est resté sous le nom de *Catastase* (5).

La ville fut sauvée cependant. Ranimés sans doute par l'imminence du péril et par les exhortations de l'évêque, tout prêt à mourir avec son troupeau, les habitants repoussèrent les Ausuriens, qui, vaincus l'année suivante (413) par Marcellin, se retirèrent, mais ne laissant partout après eux que des ruines. La Pentapole, jadis si florissante, ne se releva jamais de ses désastres.

(1) Lett. 128; *Catastase*, I, 2; II, 2. — (2) *Catastase*, I. — (3) *Catastase*, II, 3. — (4) Lett. 146. — (5) *Catastase*, II.

Après avoir brillé pendant plusieurs siècles de l'éclat des lettres et des sciences, cette colonie grecque allait tomber dans les ténèbres de la barbarie.

Synésius ne devait pas survivre longtemps à tous ces malheurs. Il venait à peine de voir sa patrie délivrée qu'il fut de nouveau frappé dans sa famille : il perdit son troisième fils, sa dernière consolation (1). Dieu semblait ainsi le retirer peu à peu de ce monde, auquel il avait paru si attaché. L'épreuve était désormais consommée. Brisé par les souffrances du corps et de l'âme, ne retrouvant plus autour de lui les objets aimés, il appelait à son aide ses anciennes, ses premières affections. Mêlant aux doux souvenirs du passé les regrets du présent, il écrivait à Hypatie : « C'est du lit où me retient la maladie que j'ai dicté pour vous » cette lettre, et puisse-t-elle vous trouver en bonne santé, ô ma » mère, ma sœur, ma maîtresse, vous à qui je dois tant de » bienfaits et qui méritez de ma part tous les titres d'honneur ! » Pour moi, les chagrins m'ont amené à leur suite la maladie. La » pensée de mes enfants morts m'accable de douleur. Synésius » aurait dû prolonger son existence jusqu'au jour seulement où il » a connu l'affliction. Comme un torrent longtemps contenu, le » malheur est venu tout d'un coup fondre sur moi : ma félicité » s'est évanouie. Plaise à Dieu que je cesse ou de vivre ou de me » rappeler la perte de mes enfants (2) ! »

Cette lettre, et une autre encore adressée à Hypatie (3), paraissent être les dernières qu'écrivit Synésius. A dater de 413, il garde le silence. En 431, au concile d'Éphèse, siégeait, comme évêque de Ptolémaïs, un Évoptius que l'on suppose être ce frère dont nous avons parlé ; mais rien n'oblige à reculer jusqu'à cette époque la mort de Synésius. Il est donc naturel de croire que, vaincu par tant de souffrances, il suivit bientôt, comme il l'avait désiré, ses enfants dans la tombe. Jeune encore, et emportant avec lui la dernière illustration de son pays, il mourut à l'instant sans doute où, après tant d'agitations et de recherches, le littérateur païen, le philosophe profane, assis enfin dans la foi, allait s'ouvrir une nouvelle carrière, et peut-être se faire une place auprès des Pères de l'Église. Mais s'il mourut trop tôt pour sa gloire, il mourut encore à temps pour son bonheur : l'évêque, le disciple d'Hypatie, n'eut point la douleur d'apprendre que la femme, objet de sa tendre vénération, avait été indignement déchirée par

(1) Lett. 153. — (2) Lett. 157. — (3) Lett. 156.

une bande de forcenés, au nom de cette religion même dont il était devenu le ministre.

La légende chrétienne s'empara, deux siècles plus tard, du nom de Synésius, dont elle faisait un évêque de Cyrène. L'abbé Moschus, auteur d'un ouvrage célèbre dans l'antiquité sur les vies des Pères, intitulé *le Pré Spirituel*, racontait qu'un philosophe païen, Évagrius, qui refusait de croire à la résurrection des corps, avait enfin été converti par notre évêque. Après le baptême, il donna trois cents pièces d'or à Synésius pour les pauvres, en exigeant la promesse que le Christ l'en récompenserait dans la vie future. Synésius lui engagea sa parole, et lui donna même un billet. Le philosophe mourant ordonna secrètement à ses enfants qu'on l'enterrât avec l'écrit dans ses mains. Trois jours après son inhumation, il apparut à l'évêque, lui dit de venir reprendre le billet, que la dette avait été acquittée. On ouvrit le tombeau, et on trouva ces mots récemment écrits de la main d'Évagrius : « On m'a payé, » j'ai été pleinement satisfait, et je n'ai plus à élever de réclama- » tion. » Ce billet, ajoute l'auteur chrétien, subsiste encore, et on le conserve dans le trésor de l'église de Cyrène. — La narration de Moschus est écrite avec le charme que respirent d'ordinaire les légendes : c'est là sans doute ce qui a séduit Baronius et Tillemont lui-même. Tous les deux, quoique les caractères d'authenticité manquent incontestablement à cette histoire, paraissent l'admettre comme certaine et véritable. Pour nous, nous n'y verrons qu'une de ces pieuses fictions dont l'antiquité naïve aimait à entourer ses hommes et ses croyances (1). L'Église, qui avait conquis Synésius, l'avait perdu trop tôt pour le compter parmi ses gloires ; à défaut des ouvrages qu'on avait pu se promettre de son génie, on supposa des miracles ; de l'évêque presque ignoré de Ptolémaïs on se plut à faire un apôtre (2).

(1) Basnage n'admet point le miracle, cela va sans dire ; mais la manière dont il réfute le récit de Moschus est assez singulière : « Comme » si on rendait de l'argent dans l'autre vie, » dit-il ; (Moschus ne rapporte point que la dette ait été payée en pièces d'or), « ou comme si l'âme, sortie » du corps, pouvait écrire ! Avec quelle plume, avec quelle encre l'âme » d'Évagrius aurait-elle tracé ces mots ? — *Quasi vero et pecunia in altera* » *vita redderetur, et mentes corpore solutæ scribendi facultate pollerent ! Quo* » *calamo aut atramento chartis memorata verba Evagrii spiritus illevisset ?* » (T. III, p. 241, ch. XII.)

(2) Le savant Bellarmin donne à Synésius le titre de saint. Il se trompe : le Synésius qui a été canonisé par l'Église subit le martyre sous Dioclétien.



SECONDE PARTIE.

ÉTUDES

SUR LES

ŒUVRES DE SYNÉSIUS.

CHAPITRE I.

LETTRES.

Caractère général des lettres de Synésius. — Lettres écrites avant son épiscopat; lettres écrites après son épiscopat. — Curieux détails de mœurs. — Comment s'envoyaient les lettres.

Nous avons de Synésius cent cinquante-sept lettres (1) écrites dans un espace d'environ dix-neuf ans (de 394 à 413). Les écrivains anciens n'ont laissé sur notre auteur que fort peu de détails; c'est donc dans ses propres ouvrages, et surtout dans cette correspondance, qu'il faut puiser pour faire sa biographie. Mais cette recherche offre assez de difficultés. Dans la décadence de la littérature grecque, les lettres de Synésius, beaucoup lues, obtinrent plus de succès que tous ses autres écrits: on en fit de nombreuses copies; il s'y glissa des fautes qui altérèrent le texte et en rendirent l'intelligence souvent pénible. Une autre cause d'obscurité, c'est l'absence d'un ordre chronologique (2). Les lettres nous sont parvenues, jetées pêle-mêle au hasard. On est donc forcé, pour se reconnaître dans cette confusion et mettre de la suite dans les faits, d'interroger souvent les plus minces détails; quelquefois même les indications manquent absolument pour cette œuvre de restitution.

Il est assez facile, cependant, de distinguer deux classes de lettres, écrites les unes par le philosophe, les autres par l'évêque; celles-ci beaucoup moins nombreuses. Nous allons parler d'abord des premières.

Nous voyons, par le témoignage de Photius, d'Évagrius et de Suidas (3), que les Grecs professaient une singulière estime pour

(1) Le P. Pétau n'en donne que 156. — L'édition de M. Hercher, que nous avons suivie, en donne trois de plus. Mais comme nous faisons de la 57e et de la 58e le *Discours contre Andronicus*, nous n'en comptons que 157.

(2) Voir l'Appendice, où nous avons essayé de rétablir l'ordre chronologique de ces lettres.

(3) Χάριτος καὶ ἡδονῆς ἀποστάζουσαι, μετὰ τῆς ἐν τοῖς νοήμασιν ἰσχύος καὶ πυκνότητος. (Photius, Cod., XXVI.) — Αἱ κομψῶς καὶ λογίως πεποιημέναι ἐπιστολαί. (Evagrius, I, 15.) — Τὰς θαυμαζομένας ἐπιστολάς. (Suidas.)

cette correspondance ; aucune critique ne se mêle à l'éloge. A les entendre, les lettres sont excellentes, admirables. Sans partager cette espèce d'enthousiasme, on peut le comprendre cependant. Chez les modernes on retrouve quelquefois la même admiration. Ces lettres, dit Ellies du Pin dans sa *Nouvelle Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques* (article Synésius), « sont écrites avec une élé» gance, une pureté, une adresse inimitables, et sont remplies » de traits d'histoire, de pensées sublimes, de railleries fines, de » réflexions morales et de sentiments de piété. » Nous ne souscrirons pas entièrement à cet éloge, mais nous reconnaîtrons aisément que les lettres de Synésius se recommandent par plus d'un mérite. Les défauts mêmes expliqueront en partie le succès qu'elles obtenaient chez les Grecs ; car il est de ces défauts qui deviennent des qualités aux époques où le goût s'altère et se corrompt.

Si la faveur qu'on accorde à l'écrivain doit se mesurer sur l'affection qu'inspire l'homme, assurément il est peu d'auteurs chez les Grecs dont les lettres doivent être préférées à celles de Synésius. Partout, en effet, se révèle un caractère humain, officieux, sincère, une nature douce et aimante dont les faiblesses mêmes nous intéressent, un esprit indépendant qui préfère aux richesses la littérature et la philosophie, aux honneurs son repos, tout prêt à le sacrifier pourtant si l'intérêt d'un ami ou du pays l'exige. « J'aime mieux, dit-il, pouvoir donner à mon âme un » cortége de vertus que de voir ma personne entourée d'une » escorte de gardes armés (1). » Il serait difficile de trouver une parole, un sentiment que la conscience la plus délicate ne pût avouer.

Synésius eut de nombreux amis ; il mérita de se les attacher par ses qualités aimables et par la vive affection qu'il leur porta. Ceux qui paraissent avoir été liés surtout avec lui sont : à Constantinople, le consulaire Aurélien, le célèbre sophiste Troïle, le poëte Théotime, Anastase qui obtint du crédit à la cour, Simplicius, général de la cavalerie, et Pylémène, avocat distingué ; à Alexandrie, indépendamment d'Hypatie, nous pouvons compter Pentadius, préfet d'Égypte, le philosophe Herculien, Olympius, et, plus tard, le patriarche Théophile ; enfin ajoutons son frère Évoptius, auquel trente-huit lettres sont adressées. Voilà les principaux personnages avec lesquels Synésius fut en correspondance. Pour leur témoigner son amitié, il abonde en expressions d'une vivacité,

(1) Lett. 34.

d'une tendresse même passionnée. « Je ne puis trouver de mots » pour te dire combien tu m'es cher, écrit-il à Pylémène ; mais » Platon, qui connut et décrivit si bien la nature de l'amour, va » parler pour moi : On voudrait, dit-il, être uni par l'art de Vul- » cain avec celui que l'on aime, et de deux êtres n'en faire plus » qu'un (1). » Aussi ne se console-t-il d'être séparé de ceux qu'il chérit qu'en leur écrivant : « Une lettre est la ressource des amours » malheureux ; les absents reparaissent un moment devant nous, » s'entretiennent avec nous, et le cœur est satisfait. Louerait-on » jamais assez l'inventeur de cet art merveilleux ? C'est un don qui » nous vient, non d'un homme, mais d'un dieu (2). » N'acceptons pas trop vite cependant, pour comprendre et pour apprécier Synésius, cette définition qu'il donne du genre épistolaire. Dans le recueil de ses lettres, celles qui sont consacrées aux véritables épanchements de l'amitié ne sont pas les plus nombreuses, nous verrons tout à l'heure pourquoi. Beaucoup ne sont même, à proprement parler, que de simples billets qu'il écrit pour recommander quelque personne à des amis puissants. Comme il jouissait de beaucoup de crédit, souvent on réclamait de lui des services de cette nature, qu'il rendait volontiers.

De tous les écrits de Synésius il n'en est point certainement dont la lecture soit plus intéressante que ses lettres. Outre la variété que l'on est presque toujours sûr de rencontrer dans ce genre d'ouvrages, elles sont souvent piquantes par les sujets qu'il traite et par la manière dont il les traite. L'esprit trouve naturellement sa place dans ces compositions légères, et Synésius en avait beaucoup. De la vivacité, de l'élégance, des tours inattendus, des contrastes ingénieux, une certaine chaleur d'imagination, telles sont les qualités qu'on rencontre souvent chez lui. Les images et les pensées morales dont il use montrent combien il avait profité de l'étude des poëtes et des philosophes.

Ces mérites réels sont obscurcis par d'assez graves défauts. Au lieu de faire un usage discret de ses lectures, Synésius aime à prodiguer les citations. Ce n'est plus un libre causeur qui s'entretient familièrement avec un ami ; c'est quelquefois un érudit qui étale sa science. Sa finesse dégénère en subtilité ; son élégance est trop parée, ses grâces trop étudiées. Le vague des expressions et des maximes remplace trop souvent la justesse du style et de la pensée ; les métaphores, les figures abondent, comme dans une œuvre qui

(1) Lett. 27. — (2) Lett. 5.

sortirait de l'école. Pour tout dire en un mot, il manque à ces lettres la première qualité du genre, le naturel, dont ne sauraient jamais tenir lieu tout l'esprit et tout l'art du monde. Je voudrais de la simplicité, de l'abandon, du laisser-aller, et je trouve de la recherche, du travail, de la prétention. Même dans la douleur, Synésius se souvient encore trop de sa rhétorique; il reste toujours maître de son langage et de ses impressions; il ne laisse point courir sa plume en lui lâchant la bride sur le cou, comme dit Mme de Sévigné. Dans ces lettres, si artistement travaillées, je demande à voir l'homme; je rencontre un bel esprit.

Ne nous étonnons point si le naturel fait défaut : souvent Synésius calcule trop ce qu'il doit dire et ne point dire; on croirait quelquefois qu'il se défie et de lui-même et des autres. *Tant de prudence entraîne trop de soin :* aussi son langage s'en ressent; il est alors gêné, contraint. Livrer sa pensée tout entière aux hasards d'un écrit qui dure, et qui peut passer de main en main, Synésius ne l'ose : il aime mieux se réserver pour les conversations fugitives, qui ne laissent point de traces après elles : « Je voudrais confier à » cette lettre tout ce que je pense, écrit-il à Herculien, mais je » ne le puis : une lettre n'est pas assez discrète; elle dirait tout » au premier venu (1). » Ici la publicité l'effraie, ailleurs il la recherche assez volontiers; car c'est un des caractères de cette époque. Souvent on écrivait à un ami, mais pour la foule; la lettre était destinée aux honneurs d'une lecture publique. Ainsi disparaissait ce qui fait le charme d'une correspondance, l'intimité et ses épanchements. Ce n'était plus le commerce de deux esprits attirés l'un vers l'autre, c'était un nouveau genre de littérature. A Rome, à l'époque de la corruption du goût, Pline le Jeune s'était déjà rendu célèbre par des lettres ingénieuses, mais souvent affectées, et avait balancé la réputation de Tacite. Dans la Grèce dégénérée, avec les mêmes moyens on poursuivait, on obtenait de semblables succès : seulement les prétentions allaient s'exagérant avec les défauts. Le rhéteur Libanius ne s'était-il pas vanté d'avoir atteint la perfection dans le genre épistolaire ? Il se décernait modestement la première place, à Julien la seconde.

Les œuvres de Synésius nous offrent des témoignages nombreux et frappants de cette décadence de l'esprit grec : « Écrivez-nous » une de ces lettres que vous écrivez si bien, » dirait-il volontiers à tous ses amis. Diogène, son cousin, était en Syrie : depuis cinq

(1) Lett. 4.

mois on n'avait pas de ses nouvelles. Synésius, un peu mécontent, cherche à piquer sa vanité ; il lui reproche un oubli qui prive les gens de si jolies choses : « Quoi ! tu ne m'écris point ; et cepen-
» dant tu as reçu de la nature un si admirable talent pour dicter,
» non point seulement des lettres d'affaires, mais des lettres desti-
» nées à être montrées et applaudies (1) ! » Écrire, non pour s'entretenir affectueusement avec un ami, mais pour montrer qu'on sait écrire ; viser dans une lettre à la réputation d'élégant discoureur et d'homme habile ; faire les affaires de son esprit plutôt que de son cœur, tel est donc le but qu'il propose à son parent. L'avocat Pylémène s'entendait sans doute mieux que Diogène à ce métier ; il venait d'écrire à Synésius : vite, Synésius convoque les beaux esprits de la Libye ; il lit à cet auditoire choisi la précieuse épître ; on l'admire, on en raffole, on en parle de tous côtés. « Et maintenant,
» de bouche en bouche, dans toutes nos cités, vole le nom de Py-
» lémène, le créateur de cette lettre divine. Écris-moi donc sou-
» vent ; donne aux Cyrénéens le régal de tes discours ; rien ne
» peut leur arriver de plus agréable, maintenant qu'ils sont sé-
» duits par cet échantillon (2). » Quels éloges ! et quel style ! Ne se rappelle-t-on pas involontairement les vers des *Femmes savantes :*

Ce sont repas friands qu'on donne à mon oreille.....
Servez-nous promptement votre aimable repas.
— Pour cette grande faim, qu'à mes yeux on expose,
Un plat seul de huit vers me semble peu de chose. (III, 2.)

A part les inévitables différences, on serait étonné de voir combien se ressemblent les époques en apparence les plus diverses. Assurément il serait aisé de rapprocher, par plus d'un point, Synésius et les rhéteurs ses contemporains, de Balzac, de Voiture et des habitués de l'hôtel de Rambouillet. Comme les écrivains français que je viens de nommer, les sophistes d'Athènes, d'Alexandrie, de Constantinople, sont savants, polis, ingénieux ; mais ils visent à l'effet, ils écrivent en vue d'un auditoire ; ils savent qu'on colportera leurs lettres, ils veulent qu'on les lise partout ; et ce désir, qui me gâte quelquefois madame de Sévigné elle-même, bannit de leur correspondance le naturel et la vérité. A la place de ces beautés réelles et franches, qui plaisent par leur simplicité même, ils mettent des grâces étudiées, des traits d'esprit. Pour piquer la cu-

(1) Lett. 96. — (2) Lett. 34. L'expression δημιουργὸς τῆς θεσπεσίας ἐπιστολῆς, *créateur de cette lettre divine*, est remarquable par son exagération.

riosité du lecteur, qui veut de l'imprévu, du nouveau, ils cherchent l'originalité, et tombent souvent dans le mauvais goût; et comme après tout ils dépensent à ces frivoles occupations un talent réel, ils font école : on les applaudit, on les copie. De là les imitations maniérées et précieuses. Les enthousiasmes de mode, les beautés de convention, les coteries littéraires, on retrouverait tout cela chez les Grecs du quatrième et du cinquième siècle. Seulement, pour faire justice du ridicule et du mauvais goût, il leur a manqué un Molière.

Nous savons que Balzac, ce grand épistolier de France, comme on l'appelait, passait des mois entiers à composer une lettre. Je serais tenté de croire que Synésius dut quelquefois aussi s'imposer un rude travail : « Je voudrais écrire à Marcien, mais je n'ose; » car j'aurais à rendre compte de toutes mes expressions à des » savants qui épluchent toutes les syllabes. Ce n'est pas peu de » chose, en effet, que d'envoyer une lettre qui sera lue dans l'as» semblée générale de la Grèce (1). » Et gardons-nous de croire que Synésius songe le moins du monde à se moquer de Marcien. Non, il vient de le combler de louanges; cette assemblée générale de la Grèce, ce Panhellénium, c'est une réunion de rhéteurs et de sophistes de Constantinople. Malgré l'éloge que Synésius fait de leur talent, ou plutôt à cause de cet éloge même, je serais tenté de croire que ces érudits de profession devaient être assez médiocres. Quelle idée se faire en effet du jugement et des occupations de ces critiques, dont le suprême mérite est d'analyser si minutieusement des syllabes? Comme il est difficile d'échapper aux défauts de son temps! Voilà Synésius, un esprit indépendant, nourri, comme il aime à le rappeler lui-même, des doctrines philosophiques : ces pauvretés littéraires ne devraient attirer que son dédain; elles obtiennent de lui une admiration facile et complaisante. Purs jeux d'esprit le plus souvent, frivolités prétentieuses, telles sont les œuvres d'une époque où la critique se rapetisse et se rétrécit, où des éplucheurs d'expressions sont révérés comme les arbitres du goût et les dispensateurs de la renommée. Autre ressemblance qu'on peut signaler entre les Grecs, sous Arcadius, et les Français du temps de Richelieu : les cercles littéraires de Constantinople se plaisent à de savantes dissertations sur une ligne, sur un mot; dans les maisons où se réunit la bonne compagnie de Paris, on se livre à d'interminables controverses sur le mérite d'une lettre ou

(1) Lett. 34.

de quelques vers. Les deux sonnets de Job et d'Uranie, par exemple, ne mettent-ils pas l'hôtel de Longueville en émoi? La société lettrée de l'époque se partage en deux camps; et Balzac, du fond de sa retraite, prend la plume pour comparer gravement, consciencieusement, en treize chapitres, les deux chefs-d'œuvre, écrits *l'un dans le genre noble, l'autre dans le délicat; l'un avec plus d'éclat et de force, l'autre avec plus d'agrément et de finesse; l'un beau, l'autre joli,* etc. Mais Balzac, du moins, n'a pas toujours été la dupe de ce genre d'esprit; il a quelquefois compris combien de tels amusements sont ridicules, lui qui se moque « de ce vieux » pédagogue de la cour, qu'on appelait le tyran des mots et des » syllabes; de ce docteur en langue vulgaire que la mort attrapa » sur l'arrondissement d'une période, et qui voulait qu'on l'écoutât avec attention quand il dogmatisait de l'usage et de la vertu » des particules (1). — Il faut vieillir plus sérieusement, ajoute » Balzac, et dans de plus graves et plus importantes pensées. » Il ne semble point que Synésius ait eu beaucoup de ces scrupules.

Aux époques de décadence littéraire, un des défauts les plus communs, c'est la pompe et la banalité de l'éloge. A chaque instant nous trouvons dans les lettres de Synésius cet échange de compliments emphatiques. Théotime, écrivain assez ordinaire, devient « le plus divin de tous les génies du siècle, un poëte dans » lequel il faut révérer le prêtre des Muses (2). » Pylémène s'est occupé un peu de philosophie : « son intelligence est une essence » céleste, son âme sainte un temple sacré, digne entre tous de » servir de sanctuaire à la divinité (3). » Les expressions de vénérable, de sacré, de divin, se présentent à presque toutes les pages : vous croiriez voir ces écrivains toujours en contemplation les uns devant les autres. En revanche on affecte pour soi-même une modestie outrée; on se rabaisse à plaisir; c'est une nouvelle exagération qui n'est guère que la conséquence de la première. « Tu me demandes, dit Synésius à Pylémène, de t'envoyer » mes *Cynégétiques*: mais comment pourrais-je rien écrire qui » fût digne d'être goûté par toi? Je suis le plus nul de tous les » hommes; tous les Cyrénéens connaissent ma profonde incapacité, et regardent comme des railleries les compliments que » tu m'adresses avec tant d'indulgence (4). » Ne soyons pas dupes

(1) *Socrate chrétien,* discours X. — C'est Malherbe que Balzac maltraite si fort. Il est bien entendu qu'en citant ce passage nous ne prétendons point adopter le jugement qu'il contient.
(2) Lett. 58. — (3) Lett. 84. — (4) Lett. 34.

de cette feinte humilité : dans un accès de naïve franchise, Synésius raconte ailleurs qu'il improvisait dans la tragédie et dans la comédie, et qu'il paraissait l'égal des poëtes qu'il imitait (1).

Tel était alors l'esprit de la plupart de ces littérateurs, qui, souvent avec moins de mérite que Synésius, prenaient au sérieux leurs vaniteuses prétentions, et se portaient, avec une ridicule bonne foi, pour les héritiers de Sophocle, de Démosthène et de Platon. Tout occupés des intérêts de leur amour-propre, et s'épuisant dans l'arrangement de phrases vides et sonores, imitateurs de formes, incapables par eux-mêmes de rien produire qui puisse vivre, ils ne s'aperçoivent point que la véritable gloire de l'éloquence et de la philosophie passe aux mains qui luttent pour les idées nouvelles. Tandis qu'ils pèsent des mots et comptent des syllabes, les révolutions morales et politiques s'accomplissent autour d'eux sans les émouvoir; tout au plus y trouvent-ils quelquefois un texte pour d'élégantes amplifications. C'est au christianisme, et non à ces rhéteurs sans passion, sans véritable croyance, qu'appartient désormais le monde de l'intelligence.

Veut-on une preuve nouvelle de la stérilité de cet esprit dégénéré ? qu'on lise les lettres adressées à Herculien. Philosophie, mystères sacrés de la philosophie, ces mots reviennent sans cesse; mais la foi philosophique, mais l'enthousiasme est absent. Sous cet étalage de termes pompeux je ne sens point la réalité : l'abondance des expressions ne sert qu'à déguiser le vide des idées.

Si l'on passe par-dessus ces défauts, si l'on est sensible surtout à l'esprit et à l'imagination, les lettres se recommandent par des traits heureux. Je cite au hasard : « Sosėna, avec tout son mérite, » n'a pas réussi jusqu'aujourd'hui; il s'en prend à son pays, où » tout va mal, et se figure qu'en changeant de lieu il pourra » changer de sort. Il se prépare donc à partir pour la royale cité, » persuadé que là où réside l'Empereur habite aussi la Fortune, » et qu'en approchant d'elle il va se faire reconnaître (2). » Herculien, son ami, le néglige depuis quelque temps: « Quoi! tu » abandonnes ceux qui t'ont voué une affection sincère! Veux-tu » donc ressembler à l'hirondelle qui vient au printemps habiter » chez nous avec des cris de joie, et nous quitte plus tard en » silence (3)? » Ce ne sont là que des détails gracieux; mais il est

(1) *Dion*, 21. — Nous avons parlé plus haut, p. 26, des exercices de style auxquels se livrait Synésius.
(2) Lett. 36. — (3) Lett. 5.

un assez grand nombre de lettres qui se lisent tout entières avec un véritable plaisir : ainsi j'indiquerai celle que Synésius adresse à son frère Évoptius qui venait de partir (1) ; malgré les allusions mythologiques qu'on y trouve encore et qui la déparent un peu, elle est assez touchante. — Ailleurs (2) il parle avec une spirituelle gaieté d'un méchant garnement d'esclave qu'il renvoie. L'abus de la description est un des signes les plus certains auxquels on reconnaît une littérature en décadence : cet abus, Synésius y tombe quelquefois ; mais souvent du moins il décrit avec assez de bonheur. Voyez, par exemple, la lettre (3) où il raconte à son frère son bonheur à la campagne, et celle où il trace à Olympius le tableau moitié sérieux, moitié plaisant, des mœurs du pays qu'il habite (4). Cette dernière est assez longue. Après avoir montré combien sont simples les habitudes des paysans : « C'est ainsi, dit Synésius, qu'on » vivait sous Noé, avant que le genre humain trouvât dans la » servitude le châtiment de ses fautes. » Ce dernier trait, assez vif, et qui n'est point dans le ton général des écrivains de la même époque, n'étonne point trop dans l'orateur qui parla avec tant de hardiesse devant Arcadius.

Cette lettre renferme aussi des détails curieux d'histoire naturelle, sur les productions du pays, sur le sel ammoniac qu'on trouve dans la Cyrénaïque. Quoique probablement l'écrivain exagère un peu l'ignorance des habitants de cette contrée, il n'en est pas moins intéressant de voir comme cette partie de l'Afrique était à demi sauvage : il semble qu'elle soit restée presque entièrement étrangère à la civilisation grecque et latine.

Je citerai encore volontiers deux lettres que Synésius écrit à son frère. Dans l'une (5) il lui dit les prouesses de ce Jean dont nous avons déjà parlé. Les forfanteries de ce général qui ne respire que combats quand il croit l'ennemi bien loin, et qui s'enfuit de toute la vitesse de son cheval dès qu'il aperçoit quelques barbares, sont racontées avec singulièrement d'esprit. L'autre (6) renferme l'histoire tragi-comique d'un voyage que fit Synésius en revenant par mer d'Alexandrie. Il nous montre l'équipage composé de matelots tous disgraciés de la nature et portant les ridicules noms que leurs infirmités leur ont valus. Ces rameurs si peu aimables contrastent avec une troupe de jolies femmes : jeunes et gaies, elles ne sont séparées du reste des passagers que par un rideau ; mais

(1) L. 10. — (2) Lett. 41. — (3) Lett. 46. — (4) Lett. 93. — (5) Lett. 22. — (6) Lett. 16.

on est sage cependant, par la faute d'un coquin de juif, Amarante, le pilote, qui met le vaisseau dans le plus grand danger : car comment avoir le cœur à la joie quand on craint à chaque instant de perdre la vie ? Le navire s'écarte de sa route, l'orage arrive avec la nuit : on entrait justement dans le jour du sabbat. Au coucher du soleil, Amarante, en rigide observateur de sa religion, abandonne le gouvernail, se couche par terre, et, sans plus s'inquiéter ni du péril ni des passagers, se met tranquillement en prières. Qu'avait-on besoin pour pilote d'un docteur de la loi ? On le prie, on le menace : rien n'émeut ce vrai Machabée ; et d'ailleurs qu'avait-il à perdre ? Criblé de dettes, il se moquait bien de faire naufrage : c'était le bon moyen d'échapper à ses créanciers. « Pour moi, » dit Synésius, je redoutais de mourir dans l'eau, comme Ajax, » attendu que, d'après Homère, l'âme d'un noyé s'anéantit. » Enfin, vers minuit, Amarante reprend le gouvernail, car à cette heure, fait-il observer, la loi permet de songer à sauver sa vie. Tous les passagers mettent sur eux ce qu'ils ont de plus précieux, afin de payer leur sépulture à ceux qui retrouveront leurs corps naufragés. On en fut quitte pour la peur. On aborde enfin sur une plage déserte ; on y reste deux jours : on se rembarque, pour relâcher encore dans un nouveau pays. Synésius en donne la description ; il entre dans de singuliers détails sur l'embonpoint excessif des femmes de ce pays. Le ton général de cette narration est assez léger, et aurait dû suffire pour prouver au P. Pétau son erreur : évidemment il ne s'agit point du voyage de Synésius en 410, lorsqu'il revenait d'Alexandrie, après avoir été sacré par Théophile : l'évêque n'aurait point tenu ce langage quelquefois un peu libre : « Priape lui-même, dit-il dans un endroit, serait resté » tranquille. » Cette lettre, écrite sans doute en 397 (1), est curieuse en ce qu'elle nous révèle l'état d'esprit où se trouvait Synésius : cette jeunesse n'a pas la gravité qu'apportera le mariage ; ce paganisme un peu licencieux (et nulle part ailleurs Synésius ne mériterait le même reproche) n'est pas encore suffisamment corrigé par la réserve philosophique. Nous l'avons déjà dit : on pourrait suivre sans peine, d'année en année, toutes les modifications successives par lesquelles a passé ce caractère, pour finir par se transformer presque entièrement. Qu'il y a loin du grave et religieux évêque de Ptolémaïs au spirituel gentil qui plaisante agréa-

(1) Voir, à l'Appendice, les preuves à l'appui de cette date.

blement sur les femmes, et se moque des juifs avec le dédain d'un Romain au temps de Juvénal (1)!

C'est à d'autres idées, à une autre époque de la vie de Synésius, qu'appartient une de ses lettres les plus singulières (2), et que l'on pourrait considérer comme un véritable traité philosophique. Un citoyen de Cyrène, Émile, fut assassiné; la voix publique accusait de ce meurtre le frère même de la victime, un certain Jean, celui peut-être dont les exploits sont si plaisamment racontés. On désignait les complices qui avaient été chargés d'exécuter le crime. Il était difficile de parler à Jean des soupçons qui pesaient sur lui : Synésius entreprit cette tâche; il fit plus, il voulut engager Jean à se dénoncer lui-même et à courir au-devant de la peine. Pénétré de Platon, il reproduit les idées et quelquefois même les expressions que nous trouvons dans le *Gorgias* sur l'excellence du châtiment. Il commence par protester à Jean de son amitié ; c'est au nom de cette affection même qu'il l'engage à se présenter aux bourreaux, s'il est coupable. « Je vais, lui dit-il, te révéler les » mystères de la philosophie : pour rendre à un vêtement son » éclat, on le livre au foulon ; de même l'âme souillée est aban» donnée aux démons, vengeurs des crimes; il faut qu'elle se pu» rifie dans les tourments. Si la faute est récente, elle est bientôt » lavée ; mais quand elle est invétérée, alors, pour la faire dispa» raître, il faut de longues expiations : plus la peine suit de près » la faute, plus elle est efficace et douce. Quand on a péché, c'est » donc un bien d'être puni. Si j'étais auprès de toi, moi-même » j'irais t'accuser pour assurer ton bonheur. Coupable, va trouver » le juge ; innocent, n'hésite pas davantage. Cours te justifier, de» mande qu'on soumette à la question Spatalus (c'était l'assassin » supposé) : car il ne suffit pas d'être innocent, il faut le paraître. » Si nous te croyons le meurtrier, nous ne voudrons plus te don» ner la main, ni manger à la même table que toi ; car nous crai-

(1) Quidam, sortiti metuentem sabbata patrem,
Nil præter nubes et cœli numen adorant,
Nec distare putant humana carne suillam,
Qua pater abstinuit, mox et præputia ponunt.
Romanas autem soliti contemnere leges,
Judaicum ediscunt et servant ac metuunt jus,
Tradidit arcano quodcumque volumine Moses;
Nec monstrare vias, eadem nisi sacra colenti;
Quæsitum ad fontem solos deducere verpos.
Sed pater in causa, cui septima quæque fuit lux
Ignava, et partem vitæ non attigit ullam. (*Juvénal,* XIV, 96.)

(2) Lett. 65.

» gnons les furies vengeresses d'Émile : qu'avons-nous besoin » d'attirer sur nous la peine de ton crime? N'avons-nous pas assez » de nos propres fautes? »

Nous ne voyons nulle part que Jean se soit rendu aux conseils de Synésius. Faut-il nous en étonner? Les spéculations philosophiques, toujours contestables par quelque endroit, deviennent rarement la règle de notre conduite. Cette théorie de Platon, que Synésius reproduit avec tant de confiance, je l'admire, à un certain point de vue; elle témoigne d'un profond sentiment de la justice. — Au crime est attachée l'expiation. — Oui, sans doute, mais quelle est la véritable expiation? C'est ici que la théorie du philosophe me paraît incomplète; le supplice n'a point par lui-même une vertu de réparation : c'est un mal infligé pour punir un mal, et rien de plus; la pénalité n'est guère que la vengeance exercée au nom de la société tout entière. Mais la loi morale n'est pas seulement une loi de talion : le sang ne lave point le sang; la véritable expiation, c'est le repentir, c'est l'amendement. Dût le coupable échapper à toute peine, si le repentir a été égal au forfait, le crime, même impuni, est expié, réparé : c'est un remords sincère, et non le châtiment, qui rend l'innocence. Voilà ce que Platon n'a pas compris, ou du moins ce qu'il n'a pas assez clairement exprimé. Aussi voyez ce que devient la doctrine du maître entre les mains du disciple : il l'exagère. Il vante, il prêche, pour ainsi dire, la torture, le supplice; il se tait sur le repentir. Il a l'air de croire que le châtiment est une dette que le coupable a contractée, et qu'il suffit, pour être quitte de son crime, d'avoir été mis à la question. Évidemment Synésius est en retard : il en est encore à la philosophie ancienne. Un chrétien se souvenant des paroles de l'Évangile : « Allez, vos péchés vous sont remis, » n'aurait point dit : « Va chercher le bourreau, » mais : « Rentre en toi-même, » fais pénitence. » C'est faute de cette philosophie plus profonde et en même temps plus religieuse, que la lettre de Synésius, malgré des mérites réels, ne touche point, ne persuade point : il parle à l'esprit plus qu'à l'âme. Placez dans les mêmes circonstances un homme d'un sens droit, d'une émotion sincère, d'une sensibilité vive, passionné pour la justice et la vérité, et ne songeant point à établir une thèse philosophique; il sera simple, pathétique, pénétrant; il trouvera l'éloquence sans la chercher : Synésius n'a composé qu'une sorte de plaidoyer, assez beau sans doute, mais où se montre encore le rhéteur. Quoi de plus froid, par exemple, que cette comparaison : « Les bourreaux sont admirables pour contraindre

» un coupable à se démasquer; ils ont inventé des ongles de fer » qui valent autant, pour découvrir la vérité, que de savants syllo» gismes (1). »

Ce mauvais goût, qui naît de la recherche et du besoin de donner un tour original à la pensée, fait tomber quelquefois Synésius dans les deux excès contraires : tantôt son élégance se perd dans l'affectation : « Reçois à la fois avec cette lettre inanimée une lettre » animée ; l'une, c'est l'écrit que je t'adresse ; l'autre, c'est l'esti» mable Géronce qui te donnera de mes nouvelles (2). » Tantôt sa simplicité tombe dans le trivial : toutefois ce dernier défaut est plus rare ; mais il serait aisé pourtant de citer des détails bas et grossiers. Voici une de ses lettres à son frère ; elle est courte, mais il serait difficile de trouver rien de plus mauvais : « Quand un » malade vomit avec peine, les médecins lui prescrivent des po» tions d'eau tiède, pour lui faire rendre, avec cette eau, tout ce » qu'il a dans l'estomac; pour moi, je veux te donner les nouvelles » qui m'ont été apportées du continent, afin que tu me les rendes, » mais accrues de tout ce que tu sais toi-même (3). »

Les lettres que Synésius écrivit durant son épiscopat sont en général plus sérieuses : aussi le manque de naturel et de simplicité s'y fait-il moins sentir. Dans l'évêque pourtant reparaît encore quelquefois le sophiste : tant il est difficile de refaire l'éducation de son intelligence ! L'esprit est peut-être un tyran plus impérieux que le cœur ; Synésius en serait la preuve : l'homme prit des sentiments nouveaux, l'écrivain garda toujours quelques-unes des habitudes de l'école. Parfois entre sa pensée et son style se rencontre une sorte de contradiction : il revêt des idées chrétiennes d'expressions qui appartiennent plutôt à la philosophie et même au paganisme. Sous cette espèce de déguisement on a quelque peine à reconnaître un évêque. Qui se douterait, par exemple, en lisant la première moitié d'une lettre adressée à un certain Athanase (4), qu'il va appeler sur lui la colère de Dieu? Il commence par raconter comment Ulysse essaya de tromper le cyclope en le flattant dans son amour pour Galatée ; mais Polyphème ne s'y laissa pas prendre : « Tu es bien adroit, dit-il, ô rusé Personne, mais » cherche un autre artifice pour sortir de ma caverne. » Et pour-

(1) Un poëte français, M. Raynouard (*Templiers*), dans un vers devenu célèbre, attribue à la torture une tout autre vertu :

La torture interroge et la douleur répond.

(2) Lett. 103. — (3) Lett. 20. — (4) Lett. 115.

quoi ce préambule? Pour conclure qu'Athanase, qui est plus audacieux que le cyclope, plus entreprenant que Sisyphe, est poursuivi par la justice, et qu'il est à espérer qu'il n'échappera point au châtiment. Ces rapprochements forcés, l'emploi des fables mythologiques, n'est-ce pas ici le comble du mauvais goût? Saint Jérôme se reprochait, dans sa solitude, de se rappeler les vers profanes de Virgile; pour Synésius, il transporte ses souvenirs classiques jusque dans le sanctuaire; il s'inspire d'Homère plus que du Psalmiste: mais comment les simples convenances littéraires ne suffisaient-elles pas pour éveiller en lui quelques-uns des scrupules que l'ascétisme inspirait à saint Jérôme? La rhétorique du temps avait faussé le goût de Synésius : toute sa vie il porta la peine de ses premières habitudes d'esprit.

Je viens de nommer un Père de l'Église qui, lui aussi, nous a laissé un grand nombre de lettres. Assurément la langue latine, dans laquelle il écrivait, était, au quatrième et au cinquième siècle, bien autrement corrompue que ne l'était à la même époque la langue grecque. Mais dans cet idiome déjà vieilli et à demi barbare, que de beautés neuves et originales a su trouver saint Jérôme! Comme il nous remue par ces vives peintures du cœur, par le récit de ces luttes intérieures qu'il soutient avec lui-même! Comme l'enthousiasme de sa foi est contagieux! Il ne songe guère à faire briller son esprit, quand il retrace l'histoire de son âme. La passion fait son éloquence; c'est dans l'impétuosité de son caractère, dans les élans de sa religion, qu'il faut aller chercher le secret de son génie.

Maintenant à ce solitaire inquiet et exalté, qui ne s'inspire que de ses ardentes convictions, comparez l'ingénieux élève des sophistes et des rhéteurs. S'il y eut un jour, dans la vie de Synésius, où des émotions véritables et profondes devaient l'affranchir des défauts de l'école et donner à son éloquence un accent plus vrai, plus élevé, sans doute c'était lorsqu'il refusait l'épiscopat : pour l'accepter, il fallait qu'il fît violence à lui-même, qu'il rompît avec tous ses goûts, toutes ses affections. Eh bien! qu'on lise la lettre qu'il écrit alors à son frère : le ton général en est calme, presque froid; vous diriez le langage du raisonnement, et non celui de la douleur; il discute plus qu'il ne s'émeut; ses idées sont jetées un peu au hasard, dans un désordre qui n'est pas celui de la passion. A côté de raisons sérieuses il en allègue que le rapprochement ferait paraître puériles. Quand il a dit, par exemple, qu'il ne veut point se séparer de l'épouse que Dieu lui a donnée,

ni quitter les opinions que la philosophie a gravées dans son âme, que croirions-nous qu'il puisse ajouter ? Rien, à ce qu'il semble ; car quoi de plus pénible que d'immoler ses croyances et les plus doux attachements de famille ? Eh bien ! il est encore un sacrifice, un obstacle que Synésius a réservé pour le dernier : c'est, j'hésite presque à le dire, c'est qu'il faudrait renoncer à ses chiens, à ses chevaux, à ses arcs (1).

Dans les écrits publiés contre Andronicus, le progrès se fait déjà sentir ; le ton de l'évêque est plus grave, plus digne, mieux soutenu. Toutefois il y a encore de la diffusion, des redites, de l'exagération. C'est ainsi qu'il essaie de prouver qu'Andronicus est plus impie que Ponce Pilate, et que le Christ fut moins insulté en Judée, dans sa Passion, qu'il ne l'a été en Cyrénaïque par l'insolent édit du gouverneur, qui ordonne d'arracher du temple, où ils ont trouvé un asile, les malheureux, victimes de ses fureurs : « Les » Juifs au moins, dit Synésius, donnaient au Christ l'honorable » qualification de roi (2). »

Mais c'est surtout dans les lettres adressées à Théophile que se révèle le changement. Il ne s'agit plus de se faire lire d'un public ; l'évêque rend compte au patriarche de ses actes, et lui demande des instructions. Le langage et la pensée sont également simples, et cette simplicité n'exclut pourtant ni l'élégance ni la noblesse. Synésius a mis de côté les prétentions d'écrivain ; et il arrive que cet oubli de l'art l'a mieux servi que toutes les préoccupations littéraires.

Les détails curieux dont abondent ces dernières lettres contribuent encore à les rendre plus intéressantes, surtout pour l'histoire ecclésiastique. Voyez, par exemple, de quel pouvoir jouissait le primat d'Alexandrie : par la nature et l'étendue de sa juridiction, il était comme le pape d'une partie des provinces d'Orient (3) ; nul évêque, en Égypte, en Libye, dans la Pentapole, ne pouvait être institué sans son consentement : son pouvoir allait même jusqu'à priver quelquefois des évêques de leur siége. Dans ses lettres Synésius atteste partout cette autorité incontestée : ce n'est point seulement de la déférence, mais de la soumission qu'il professe pour Théophile ; tout métropolitain qu'il est, il s'incline avec un

(1) Lett. 110. — (2) *Contre Andronicus*, 12. — Ce discours, comme nous l'avons déjà fait remarquer, forme les lettres 57 et 58 de l'édition grecque.

(3) « Antiqua consuetudo servetur in Ægypto, Libya et Pentapoli, ut Alexandrinus episcopus horum omnium habeat potestatem. » (*Concile général de Nicée*, sixième canon relatif à l'ordination des évêques.)

respect, avec une obéissance sans réserve, devant la suprématie absolue du patriarche : « Je veux, et c'est pour moi une obligation toute divine, regarder comme une loi sacrée toutes les » prescriptions qui me viennent de votre trône (1). — Voilà mon » avis, mais du reste qu'il soit fait comme il plaira à votre autorité » paternelle. Ce qui s'est passé jusqu'ici semblait juste, et c'est ce » qu'on allègue; mais si vous en décidez autrement, ce qui semblait juste cesse de l'être. Ainsi vos décisions feront loi pour le » peuple; car l'obéissance c'est la vie, et la résistance c'est la » mort (2). » L'historien qui voudra se faire une idée exacte de la hiérarchie ecclésiastique, au cinquième siècle, dans cette partie de l'Orient, devra consulter ces lettres. Il y trouvera encore d'autres faits qui méritent d'être recueillis. Ainsi, lorsqu'il s'agit d'élire un évêque à Palébisque, l'anxiété du peuple, ses craintes, ses espérances, ses prières, ses larmes, tout cela compose un récit véritablement dramatique (3). L'Église en était encore à ses temps de primitive ferveur; toutefois se manifestaient déjà les passions humaines, l'ambition, et, au profit de l'ambition, l'abus des choses saintes, comme nous le voyons dans la querelle des évêques Paul et Dioscore (4). On était forcé de prescrire, sous des peines sévères, la résidence aux prêtres et même aux évêques : oubliant les devoirs qui leur étaient imposés, ils quittaient quelquefois volontairement leur église, pour aller ailleurs jouir des honneurs attachés à leur caractère, sans avoir à supporter les fatigues du sacerdoce; ils se rendaient partout où ils pouvaient trouver plus de profit (5). Et ce n'était point un abus isolé : le nombre de ces coureurs était assez grand pour qu'on eût créé pour eux une dénomination particulière (βασκαντίδοι). Pour réprimer ce désordre, il fallut se décider à les traiter comme laïques : « On ne les recevra plus à l'autel, » dit Synésius; on ne leur donnera plus les premières places : on » les laissera confondus avec la foule sur les derniers bancs, quand » ils viendront dans nos temples : ils retourneront bien vite à leurs » fonctions dès qu'ils ne se verront plus entourés de respect. Sans » doute ils cherchent à se faire honorer partout plutôt que dans » leur légitime église; mais ils aimeront encore mieux être honorés chez eux que de ne l'être nulle part. » On avait à déplorer quelquefois des violences : le prêtre Jason attaque en paroles son confrère Lamponien; celui-ci lui répond par des coups. Enfin ce qui était plus grave encore, c'est que, pour faire leur cour aux chefs

(1) Lett. 123. — (2) *Id.* — (3) *Id.* — (4) *Id.* — (5) *Id.*

d'armée et leur donner le moyen de s'enrichir, des prêtres, dit Synésius, s'accusaient les uns les autres de différents crimes (1).

Cette correspondance tout entière est précieuse pour qui veut connaître les mœurs du temps. C'est là qu'il faut voir la lâcheté et l'indiscipline des troupes, plus redoutables pour les citoyens que pour l'ennemi. La Libye est abandonnée à des soldats avides, à des collecteurs d'impôts, qui l'oppriment au gré de leurs caprices. Les barbares envahissent et désolent la province : les chefs de l'empire restent indifférents. Veut-on savoir jusqu'où va cette indifférence ? Pour assurer le salut de la Pentapole, il faudrait que l'on envoyât de Constantinople, non pas une armée, mais un renfort de cent soixante Unnigardes; cent soixante Unnigardes suffiront; Synésius les demande (2), et ne peut les obtenir. Qu'importe en effet la Pentapole? Elle est éloignée de la cour; n'est-il pas juste qu'on l'oublie? On ne s'en souvient que lorsque les intrigues s'agitent pour faire nommer un gouverneur. Ce titre était singulièrement recherché, et il devait l'être dans une époque de corruption et de vénalité. Le barreau menait autrefois à la gloire et à la richesse : la profession d'avocat n'était plus maintenant qu'un métier, dans lequel, s'il faut en croire Synésius, on n'avait besoin ni de talent ni de conscience; il fallait seulement beaucoup de bavardage, de hardiesse et de ruse (3); encore n'était-on pas bien sûr de s'enrichir. Comme les lois et les mœurs n'offraient aux administrés que d'insuffisantes garanties contre les exactions des magistrats, les fonctions publiques restaient presque seules lucratives : on les briguait, moins pour l'honneur que pour le profit qu'elles rapportaient. On achetait chèrement le droit de refaire sa fortune. Ces préfets, nommés à prix d'argent, se faisaient aisément reconnaître, quand ils partaient pour leur province, au cortége de créanciers qui les accompagnaient (4). On peut juger s'ils abusaient de leur pouvoir ! D'autres, enrichis déjà par des voies honteuses, ne recherchaient les dignités que pour couvrir leur infamie. A quel degré d'avilissement était descendu l'empire ! Euthalius, de Laodicée, avait indignement pillé la Lydie. Condamné à une amende de quinze livres d'or, il prépare deux bourses entièrement semblables, pleines, l'une d'or, l'autre de cuivre; il cache la seconde, présente la première; puis, quand la somme a été vérifiée, il fait subtilement l'échange des deux bourses, et se trouve quitte par un tour d'adresse. Riche à force de vols, il devient gou-

(1) Lett. 123. — (2) Lett. 128. — (3) Lett. 34. — (4) *Id.*

verneur d'Égypte à la place de Pentadius, et fait son entrée dans Alexandrie avec pompe sur un char magnifique (1). Chilas s'était acquis de la fortune dans l'exercice d'une ignoble industrie (2); sur ses vieux jours, il songe qu'il pourrait se reposer dans la jouissance des honneurs militaires : il ferme sa maison, quitte son commerce, se rend à la cour, et revient général des braves Marcomans, lui, ce chef d'une bande de prostituées. Mais faut-il s'étonner de ces indignes faveurs dans un siècle où souvent l'empire était administré par des eunuques ? A côté de ces scandales, comme pour venger la morale publique par un nouveau scandale, on permettait au fils d'une courtisane de ne point nourrir sa mère tombée dans le besoin; et il se rencontrait des fils pour se prévaloir de cette honteuse exemption (3) !

Veut-on de ces petits détails de mœurs qui, malgré leur peu d'importance, ne laissent pas encore d'être piquants ? Le décorum avait quelquefois de singulières exigences : Synésius n'a pas vu depuis longtemps son frère, qui vient d'arriver au port de Phyconte : il brûle de l'aller trouver, mais on l'arrête, car il n'a pas de chevaux : il fera rire de lui s'il va à pied (4). On ne prêtait, à ce qu'il paraît, qu'à gros intérêts : un ami lui avance 60 écus ; Synésius lui fait une reconnaissance de 70, en paie 80, et réclame son billet (5). Ailleurs il prie son frère de lui acheter des habits, et promet de lui en rembourser fidèlement le prix, avec les intérêts (6).

On pourrait recueillir encore de curieux renseignements sur certaines peuplades de l'Afrique, sur l'histoire naturelle, sur l'état de barbarie dans lequel, après une civilisation florissante, retombaient déjà plusieurs parties de la Cyrénaïque. Je me contente de donner ces indications, je n'insiste point davantage. Mais, avant de finir, je veux dire quelques mots sur les difficultés que Synésius éprouvait pour envoyer ses lettres et recevoir celles de ses amis. De Cyrène à Constantinople ou à Alexandrie les moyens de transport étaient rares ; la route par terre offrait des dangers ; les communications étaient surtout établies par mer, mais elles n'avaient rien de régulier. Aussi voyons-nous que Synésius se plaint souvent de ne point recevoir de nouvelles. Les lettres étaient remises tantôt à un patron de vaisseau marchand (7), tantôt au messager ecclésiastique qui portait les circulaires du métropolitain pour la célé-

(1) Lett. 64. — (2) Χειλᾶς ὁ πορνοβοσκός. Lett. 15. — (3) Lett. 38. — (4) Lett. 47. — (5) Lett. 60. — (6) Lett. 42. — (7) Lett. 34, 60.

bration des fêtes pascales (1), tantôt à un ami (2). Faute de communications plus fréquentes, dès qu'il se présentait une occasion favorable, on en profitait pour expédier tout un paquet (3). C'étaient Hypatie à Alexandrie et Pylémène à Constantinople qui étaient surtout chargés de distribuer les lettres de Synésius, et de lui faire parvenir celles de ses amis. Mais les occasions sûres étaient rares : aussi fallait-il souvent se résigner à écrire inutilement (4). On faisait plusieurs copies d'une même lettre que l'on confiait à différentes personnes, pour être à peu près certain que l'une de ces copies au moins arriverait à sa destination (5). Des lettres adressées à Constantinople restaient à Alexandrie ; d'autres fois, après de longs détours, elles revenaient aux mains de celui qui les avait écrites (6). Quelques-unes demeuraient en route des mois, des années entières (7), et arrivaient presque illisibles, à moitié rongées par les vers (8). C'est là ce qui nous explique en partie l'ignorance de Synésius à l'égard du monde romain : dans ses lettres, vous ne trouvez jamais la moindre allusion aux événements qui agitaient l'empire d'Occident : il a l'air de les ignorer. En 405, il sait qu'Aristénète a été consul d'Orient pour l'année précédente (9) : mais quel a été le consul de Rome ? Il n'en sait rien. Et cependant ce consul n'est rien moins que l'empereur Honorius lui-même. La Cyrénaïque ne voyait plus arriver, dans ses ports jadis si fréquentés, que quelques rares vaisseaux venus de Grèce, d'Égypte et de Syrie ; il semble que le reste du monde n'avait plus de relations avec cette partie de l'Afrique, et qu'on aurait pu dire d'elle, au v[e] siècle, ce qu'au temps d'Auguste un poëte disait de la Bretagne, qu'elle était séparée de l'univers (10). Dans les lettres de Synésius, pas une ligne, pas un mot ne laisse croire qu'il connaisse rien de ce qui se passe en dehors de l'Orient ; et cependant, en moins de quinze ans, de 400 à 413, que de révolutions s'accomplissent en Italie ! L'empire romain s'écroule sous les efforts des barbares qui fondent de tous côtés ; Stilicon, dont le génie retarde un moment la ruine de l'empire, périt victime d'une intrigue ; Alaric prend d'assaut la ville éternelle ; les Goths montent en triomphe au Capitole : ces grandes catastrophes, qui vont troubler saint Jérôme jusque dans sa grotte de Bethléem, ne semblent point frapper les oreilles de Synésius. Notre imagination s'émeut

(1) Lett. 117. — (2) Lett. 26, 67, 68, 80, 100. — (3) Lett. 26, 80. — (4) Lett. 31, 123. — (5) Lett. 73. — (6) Lett. 60. — (7) Lett. 26, 71. — (8) Lett. 73. — (9) *Id.*

(10) Et penitus toto divisos orbe Britannos. (Virgile.)

encore, au bout de quinze siècles, à la seule pensée de ce monde romain qui disparaît : lui, ce contemporain de tant de revers, il n'entend rien, il ne voit rien. Sa foi même ne l'arrache point à ses exclusives préoccupations d'hellène : vainement vient-il de se consacrer à la religion qui porte le beau titre d'universelle ; ses regards et sa pensée ne franchissent point les étroites limites dans lesquelles il s'est emprisonné jusqu'ici. Élevé en dignité dans la hiérarchie chrétienne, tous ses hommages vont au patriarche grec d'Alexandrie : mais pour le prince des évêques, pour le pontife qui protége à Rome, contre les barbares, les tombeaux des saints apôtres, pas un souvenir. Sur cette même côte d'Afrique, non loin de Cyrène, aux confins du monde grec, l'Église latine soutient de glorieuses luttes : les déserts mêmes sont pleins du nom de ses docteurs et du bruit de ses triomphes ; c'est le temps où agit, écrit et parle saint Augustin. Eh bien ! cherchez attentivement dans les lettres de Synésius : cette voix puissante n'y trouve pas le moindre écho. Cette absence de toute indication sur le monde romain ne s'explique pas seulement par la rareté des rapports que la Cyrénaïque entretenait avec les provinces d'Occident. Synésius ignorait la langne latine, cette langue que les Grecs, fiers de posséder le plus bel idiome qui fut jamais, avaient souvent dédaignée comme à demi barbare ; et de même que nulle part, dans les œuvres de sa jeunesse, un souvenir de Virgile ou de Cicéron ne se mêle aux citations d'Homère, de Démosthène ou de Platon, de même plus tard rien ne révèle aucun commerce d'idées entre l'évêque de Ptolémaïs et l'orateur sacré d'Hippone (1).

(1) Quoiqu'il puisse paraître singulier qu'un esprit curieux et versé dans les connaissances humaines de son temps, comme l'était Synésius, ait ignoré la langue latine, je crois cependant qu'il serait difficile d'avoir à cet égard le moindre doute. Synésius laisse voir assez volontiers qu'il n'est resté étranger à aucune science : mathématiques, physique, astronomie, musique, théurgie, divination, il a tout étudié, jusqu'à la balistique ; érudit en littérature, il est plein de citations tirées des orateurs, des poëtes, des philosophes. Mais que l'on regarde bien, je ne dis pas seulement dans ses lettres, mais dans toutes ses œuvres, jamais une seule allusion à un auteur latin. Cette preuve unique peut suffire. Quelques mots, qui se trouvent dans ses écrits, traduits du latin en grec, ne changent rien à notre opinion : ce sont de ces termes qui n'appartiennent pas à Synésius, mais qui étaient passés, par voie d'emprunt, dans la langue grecque. En usant de l'un de ces mots, βασκαντίβοι, Synésius a soin de faire observer qu'il emploie l'expression ordinaire, quoiqu'un peu barbare, τῆς συνηθεστέρας τῇ πολιτείᾳ φωνῆς (Lett. 123). Ailleurs (Lett. 7) il n'est pas bien sûr de la signification du mot σουβαδιούβα (en latin, *subadjuva*) ; il essaie de l'expliquer, et ajoute : « Je crois qu'en voilà le sens, τοῦτο ἑρμηνεύειν πιστεύεται. »

L'absence de relations suivies et fréquentes entre la Pentapole et les pays environnants dut certainement influer sur la manière d'écrire de Synésius. Comment en effet la lenteur des communications aurait-elle permis aux sentiments de se produire dans toute leur vivacité? Les lettres n'étaient plus un rapide échange de pensées : faute de pouvoir converser, trop souvent on discourait. La dissertation remplaçait le dialogue.

CHAPITRE II.

LES HYMNES.

Goût de Synésius pour la poésie. — Les Cynégétiques. — Les Hymnes. — Caractère philosophique des Hymnes. — Date de leur composition. — Leurs mérites et leurs défauts.

La poésie avait de bonne heure charmé les loisirs de Synésius. Il semble toutefois qu'au moins dans sa jeunesse il y cherchait un amusement plutôt qu'une occupation réelle. Nous savons déjà avec quelle complaisance il raconte dans le *Dion* (1) comment il imitait les auteurs les plus divers : il reproduisait, dit-il, si fidèlement leur manière que l'auditoire pouvait s'y méprendre. Esprit ingénieux et souple, ces exercices n'étaient pour lui qu'un jeu et une sorte de passe-temps; les succès ne lui avaient point manqué. Mais, malgré le témoignage qu'il se rend à lui-même si volontiers, admettrons-nous facilement qu'il ait été l'égal de tous les poëtes qu'il imitait? Ces improvisations littéraires, qu'on accueillait avec tant d'applaudissements, si elles nous étaient parvenues, auraient-elles servi beaucoup sa réputation? Il est au moins permis d'en douter. On a beau déployer de l'habileté et du savoir-faire à calquer des idées et des expressions sur un modèle qu'on s'est donné, ce n'est guère par là qu'on arrive à la gloire.

Bien que Synésius affecte quelque part un peu d'indifférence

(1) Ch. 21.

pour les succès qu'on obtient avec des œuvres méditées à loisir (1), il aspira cependant à laisser de son talent poétique des monuments plus durables que ces inspirations fugitives ; il parle dans plusieurs lettres (2) de ses *Cynégétiques*. L'ouvrage n'est pas arrivé jusqu'à nous. Mais, à en juger par le titre et par les goûts de Synésius, c'était un poëme sur la chasse : composition légère, car ses envieux en concluaient qu'il n'était point né pour des sujets d'une nature sérieuse et relevée. Mais il eut pour lui le suffrage des jeunes gens qui admiraient beaucoup les grâces un peu étudiées d'un style imité sans doute des anciens poëtes. Synésius du moins semble le reconnaître lui-même, tout en ajoutant qu'on peut dire de quelques parties de son œuvre ce qu'on dit de certaines statues, qu'elles ont tout le fini d'un antique (3). A l'en croire, c'est malgré lui que la publicité avait été donnée à son poëme. Mais on sait bien à quoi s'en tenir sur ces protestations d'un auteur. Synésius avait composé les *Cynégétiques* dans sa jeunesse; car il en parle comme d'un ouvrage écrit déjà depuis assez longtemps, au moment où il envoie à Hypatie son *Dion* et le *Traité des Songes* qu'il vient d'achever.

Citons, pour être exact, quelques vers disséminés çà et là : une inscription dont nous avons déjà parlé, en l'honneur de Stratonice, et qui est tirée d'une de ses lettres (4) ; une autre épigramme en un vers, assez insignifiante, et que l'Anthologie nous a conservée (5); quelques distiques qui se trouvent à la fin du *Discours à Pæonius* : c'est, en dehors des *Hymnes*, tout ce qui nous reste des poésies de Synésius. Les *Hymnes*, voilà son véritable titre comme poëte. Bien que l'inspiration qui les a dictés ne soit peut-être pas aussi originale, aussi spontanée qu'on serait d'abord tenté de le croire, le caractère nouveau, le tour d'esprit particulier par lesquels il se distingue entre les lyriques méritent de fixer l'attention.

Pour bien comprendre un poëte et se faire une juste idée de ses productions, il faut savoir à quel moment il écrivit, quelles circonstances influèrent sur son génie, la société dans laquelle il vivait. Les dates en littérature ont leur importance ; c'est un soin qu'il n'est pas permis de négliger, même pour les auteurs dont la vie n'offre que le développement régulier et continu d'une même idée. Mais combien est plus nécessaire encore ce genre de recherches quand il s'agit d'un de ces écrivains qui, comme Synésius, ont profondément modifié leur pensée avec les années, et

(1) *Dion*, 21. — (2) Lett. 34, 63. — (3) Lett. 63. — (4) Lett. 76.
(5) Οἱ τρεῖς Τυνδαρίδαι, Κάστωρ, Ἑλένη, Πολυδεύκης.

qu'on retrouve à la fin de leur carrière tout autres qu'à leurs débuts !

A quelle époque de sa vie appartiennent les œuvres qui nous occupent ? Faut-il les reporter au temps de son épiscopat, ou leur assigner une date antérieure ? En d'autres termes, est-ce le christianisme, est-ce la philosophie qui a le droit de revendiquer Synésius comme poëte ? Ni l'un ni l'autre, à notre sens, ne doivent se l'attribuer exclusivement. Les *Hymnes* ont été écrits dans un intervalle de plusieurs années ; ils portent à la fois témoignage et de l'esprit ancien et de l'esprit nouveau. Toutefois, s'il fallait déterminer la part qui revient à chacune de ces deux influences, nous dirions que les poésies de Synésius portent moins généralement l'empreinte des dogmes positifs et arrêtés, auxquels se soumet le chrétien, que de cette philosophie aux aspirations religieuses, mais un peu incertaines, qui charma sa jeunesse. Lui-même d'ailleurs prend quelque part le soin de faire remarquer que ses œuvres sont le produit de la philosophie et de la poétique réunies (1).

Il serait impossible de préciser exactement l'année où chacun des *Hymnes* fut composé ; mais, à défaut de données positives, les probabilités ne manquent point. Avec des indices çà et là recueillis, et en tenant compte des croyances diverses qui se succédèrent dans l'âme du poëte et que reflètent ses œuvres, on peut établir d'une manière assez satisfaisante les époques où s'exerça son talent lyrique. Si fortes que nous paraissent les preuves de ce genre, nous avons mieux encore, au moins pour deux hymnes, qui déposent eux-mêmes, par les circonstances qu'ils rappellent, du temps où ils ont été écrits.

« Je te devais ce chant, ô roi du vaste univers, pour m'acquitter » d'un vœu à mon retour de la Thrace où j'ai vécu trois années... » Tu as mis, selon mes désirs, un terme à mes fatigues ; tu m'as » donné le repos après de longs travaux. Puisses-tu laisser jouir » longtemps des mêmes faveurs les habitants de la Libye, en con- » sidération du souvenir que je garde de tes bienfaits et des maux » que mon âme a endurés (2) ! » Ces vers, et le récit que fait Synésius des souffrances qu'il a eu à supporter dans son ambassade, prouvent évidemment qu'il a composé le troisième hymne peu de

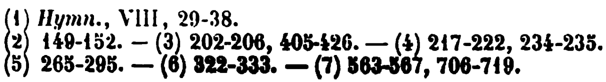
(1) Lett. 28.
(2) *Hymn.*, III, 427-432, 489-502.

temps après son retour de Constantinople, c'est-à-dire vers la fin de l'an 400 ou le commencement de 401.

Nous avons une autre indication précise pour l'hymne VIII. Le poëte adresse ses vœux à Dieu : « Conserve ma sœur et mes » deux enfants, dit-il ; que ta main protége ma paisible demeure, » que la maladie et le chagrin ne viennent point atteindre la com- » pagne de ma couche nuptiale, l'épouse fidèle et chérie qui ne » connut jamais de furtives amours (1). » C'est donc entre la naissance de son second et celle de son troisième fils, c'est-à-dire vers l'an 405 ou 406, que Synésius écrivit cet hymne.

Ces dates, une fois établies, ne nous servent pas seulement pour deux hymnes en particulier ; elles nous aident aussi à déterminer, au moins d'une manière générale, l'époque où les autres ont dû être composés. Dans cet intervalle de cinq années, de 401 à 405, la pensée du poëte varia. Il est facile de se convaincre qu'un changement s'était fait dans ses croyances.

A quel ordre d'idées appartient l'hymne III ? Peut-on y retrouver l'influence du christianisme ? Il suffit d'une lecture un peu attentive pour reconnaître que le poëte n'a guère exprimé que des idées alexandrines, mélangées de gnosticisme. Sa Trinité n'est point celle des Pères de l'Église ; elle se rapproche, à quelques égards, de celle de Plotin. Sous l'accumulation de termes dont il se sert pour désigner Dieu, on peut, sans trop d'efforts, retrouver les deux célèbres hypostases : l'Unité suprême, centre de toutes choses, et l'Intelligence absolue (2) qui sort de l'Unité, et que Synésius appelle encore le Fils, la Sagesse, le Démiurge. C'est elle qui gouverne l'univers (3). La Volonté du Père complète cette trinité. Seulement, dans le dogme chrétien, le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, tandis qu'ici cette Volonté, qui a produit le Fils, est moyenne entre le Père et le Fils (4) ; elle serait donc la seconde personne plutôt que la troisième. Des divinités inférieures, œuvres de Dieu, peuplent et régissent toute la création. Les astres sont des esprits chargés de diriger le monde (5). Tous les êtres sont éternels ; ils changent, mais ne périssent point (6). Le monde a une âme qu'il tient de Dieu, et l'homme n'a de cette âme qu'une parcelle ; c'est comme une goutte céleste qui tend à retourner à sa source (7). Enfin le panthéisme alexandrin est assez nette-



(1) *Hymn.*, VIII, 29-38.
(2) 149-152. — (3) 202-206, 405-426. — (4) 217-222, 234-235.
(5) 265-295. — (6) 322-333. — (7) 563-567, 706-719.



ment formulé : Dieu, cette monade des monades, est à la fois la monade et le nombre, l'un et le tout, ce qui produit et ce qui est produit, la racine et la branche, le mâle et la femelle (1). Ces dernières expressions semblent évidemment empruntées au système de Valentin (2).

On ne trouve, dans l'hymne VIII, aucune trace de ces doctrines philosophiques : des idées nouvelles s'y font sentir ; le poëte incline visiblement vers la foi chrétienne, c'est le Christ qu'il invoque : « Aux accords doriens de ma lyre d'ivoire je vais mêler des chants » harmonieux, pour te célébrer, ô bienheureux immortel, glo» rieux Fils d'une Vierge ! (3) »

Voilà donc deux tendances distinctes qui se révèlent dans ces chants. Les deux premiers hymnes ont été composés sous l'influence des mêmes idées que le troisième. Nous retrouvons la monade primitive qui engendre et ramène à l'unité les principes premiers, et en se répandant par voie d'effusion devient trinité (4). L'Ame du monde enveloppe et remplit l'univers ; au delà est l'Abîme et le Silence (5). Cette âme universelle, toujours âme, même dans ses manifestations les plus diverses, soit qu'elle donne aux astres la vie, soit qu'elle tombe dans la matière, se divise et descend dans une série indéfinie d'êtres, depuis l'ange jusqu'à la terre (6). Tombée dans le corps de l'homme, l'âme déchue fait effort pour remonter vers son principe et se confondre avec Dieu (7). Enfin, à des expressions que nous avons déjà signalées s'en joignent d'autres également prises à Valentin : « Tu es le » père, tu es la mère ; tu es le mâle, tu es la femelle ; tu es la » voix, tu es le silence (8). »

Ces deux hymnes, qui se complètent l'un l'autre, se ressemblent tellement et pour le fond des idées et pour la forme, qu'ils ont dû,

(1) 172-200.
(2) Il serait facile de relever encore d'autres termes qui appartiennent au valentinianisme. Je citerai, par exemple, βυθός, προπάτωρ.
(3) 1-5. — (4) I, 58-70 ; II, 25-32.
(5) I, 75-116 ; II, 19-28. Βυθός, Σιγή. Ces expressions, qui reviennent souvent, sont celles dont se servait Valentin pour désigner le premier couple de ses Éons. Le mot d' αἰών, qui reparaît plusieurs fois, pourrait se traduire par *Éon*. II, 67 ; III, 162, 163, 266.
(6) I, 78-98 ; II, 33-58. — (7) I, 128-134 ; II, 87-91.
(8) II, 63-65. — En y regardant avec quelque attention, il serait facile, je crois, de retrouver les trois substances de Valentin, pneumatique, psychique et hylique. Ces degrés dans l'existence sont assez bien marqués par le poëte, quand il décrit la série descendante des êtres.

selon nous, être composés à la même époque. On y sent je ne sais quelle ardeur, quel enivrement de jeunesse qu'on ne retrouve pas au même degré dans l'hymne III. Le poëte, d'ailleurs, lorsqu'il annonce en commençant qu'il va s'exercer sur des sujets nouveaux, ne semble-t-il pas dire lui-même qu'il va faire entendre ses premiers accords? « Viens à moi, lyre harmonieuse; après » les chansons du vieillard de Téos, après les accents de la Les- » bienne, redis sur un ton plus grave des vers qui ne célèbrent » pas les jeunes filles au gracieux sourire, ni la beauté des jeunes » époux. La pure inspiration de la divine sagesse me presse de » plier les cordes de ma lyre à de pieux cantiques; elle m'ordonne » de fuir la douceur empoisonnée des terrestres amours (1). » Puis, après ce premier chant, lorsqu'il se prépare à célébrer pour la seconde fois la Divinité : « Voici de nouveau la lumière, voici » l'aurore, voici le jour qui brille après les ténèbres de la nuit : » chante encore, ô mon âme, dans un hymne matinal, ce Dieu » qui a donné au jour la lumière, qui a donné à la nuit ces étoiles, » chœur éclatant de l'univers (2). » Ces hymnes ont donc été composés tout d'abord, et ils dateraient, au plus tard, du séjour que Synésius fit à Constantinople; car, d'après son propre témoignage, l'hymne III est le premier qu'il écrivit à son retour. Nous aimons mieux cependant en reporter la date encore plus haut; la tranquillité dans laquelle le poëte paraît reposer, cette existence calme, ignorée de tous, et connue seulement de Dieu (3), ne s'accorderaient guère avec cette vie agitée et publique qu'il mena à Constantinople. Quelques vers ne semblent-ils pas inspirés par le séjour de la campagne? « Que j'aie seulement assez pour n'avoir pas be- » soin de la chaumière du voisin... Écoute le chant de la cigale qui » boit la rosée du matin (4). » Enfin, en chantant les mondes célestes et les lois qui les régissent, Synésius ne laisse-t-il point deviner l'influence, toute récente encore, de ces études astronomiques auxquelles il se livrait avec délices lorsqu'il vivait aux champs?

Nous n'oserions dire que dans les hymnes IV et VI des aspirations plus chrétiennes se font déjà sentir; mais le poëte semble moins enfoncé dans cette métaphysique que nous avons déjà signalée. Toutefois il garde encore assez fortement marquée l'empreinte

(1) I, 1-15. — Nous empruntons l'élégante traduction que M. Villemain a donnée de cet hymne.
(2) II, 1-8. — (3) I, 30-32. — (4) I, 40-46.

d'idées gnostiques et alexandrines : Dieu est toujours « la monade » des monades, le principe des principes, la racine des racines, » le monde des mondes, l'idée des idées, la source sacrée placée » au-dessus des ineffables unités (1). » Il n'a point créé la matière : un souffle émané de lui est venu animer cette matière, et a donné la vie à ce monde inférieur (2). L'Esprit-Saint reste le médiateur entre le Père et le Fils (3). Le Fils est l'organisateur de l'univers, qu'il a ordonné et formé d'après les types intellectuels ; c'est de lui que les êtres tirent l'action et le mouvement ; il leur donne leurs lois ; de lui dépend toute la nature (4). Un indice qui n'est pas non plus à négliger, ce sont les vœux que forme Synésius. La sagesse humaine peut les avouer sans aucun doute ; mais dans ses prières un chrétien se contenterait-il de demander surtout à Dieu le repos, la santé (5), une paisible existence exempte des soucis de la pauvreté et de la richesse, la gloire enfin et l'éloquence (6) ?

Les mêmes vœux se retrouvent dans l'hymne V ; mais ici pourtant, bien que mêlé encore de doctrines philosophiques, le christianisme apparaît nettement. Le créateur et l'ordonnateur du monde, c'est toujours le Fils (7) ; l'Esprit-Saint reste l'intermédiaire entre *la racine et la tige* (8) ; l'âme retournera se mêler à sa source (9). Mais voici où se montrent des croyances nouvelles : « Chantons le Fils de l'épouse, de l'épouse qui n'a point subi les » conditions d'une union mortelle. L'ineffable Volonté du Père a » présidé à la naissance du Christ ; l'enfantement sacré de la Vierge » a produit, sous l'image de l'homme, celui qui est venu parmi » les hommes ouvrir les sources de la lumière (10). »

L'hymne VIII, dont nous avons déjà parlé, atteste un nouveau progrès. Le poëte, il est vrai, appartient encore aux affections et aux désirs terrestres ; mais le philosophe disparaît, et, malgré quelques souvenirs empruntés à son ancienne métaphysique, deux hymnes, le septième et le neuvième, vont nous le montrer mieux assis dans la foi chrétienne. Ses chants ne sont plus qu'une glorification du Christ en l'honneur, l'un de sa naissance, l'autre

(1) IV, 60-73 ; VI, 1-2. — (2) IV, 74-79. — (3) IV, 94-100. — (4) IV, 125-226 ; VI, 11-23.

(5) Ψυχᾶς καὶ μελέων ἔρυκε νούσους (VI, 28),
dit Synésius. C'est le vœu d'Horace :

Orandum est ut sit mens sana in corpore sano.

(6) IV, 18-19 ; 240-299 ; VI, 24-37. — (7) 16-30. — (8) 53-54, 65. — (9) 47. — (10) 1-9.

de son ascension (1). Enfin l'hymne X, le dernier de tous (2), est l'humble prière d'un fidèle qui gémit de la faiblesse de sa nature et demande au Rédempteur le secours de la grâce pour être lavé de ses péchés (3).

On le voit, c'est par la partie la moins considérable de ses *Hymnes* que Synésius se rattache aux poëtes chrétiens. Encore, parmi ceux qu'il composa après sa conversion, en est-il plusieurs qu'on puisse faire dater du temps de son épiscopat ? Nous ne le pensons point. Même quand le témoignage de l'hymne VIII nous manquerait, tous, à l'exception peut-être du dernier, nous paraissent porter l'empreinte évidente d'une époque de douce quiétude et de liberté d'esprit que Synésius ne goûta plus guère une fois évêque. Les pénibles devoirs qui l'avaient si fort effrayé, les soucis, les préoccupations constantes qui vinrent l'assiéger plus tard, ne sont l'objet d'aucune allusion : l'homme se laisse souvent sentir avec ses goûts, ses craintes, ses espérances et ses désirs un peu mondains; rien ne fait deviner le prêtre chargé d'un ministère sacré.

Le mérite qu'il faut chercher dans les *Hymnes* n'est donc pas précisément celui de l'orthodoxie. Admettrons-nous au moins, avec un critique (4) qui met beaucoup d'indulgence à louer la piété de notre auteur, que Synésius, comme poëte, ne le cède point à Pindare ? C'est aller bien loin dans l'éloge ; et nous ne pouvons nous résoudre à placer sur la même ligne, pour le charme poétique, l'abstraite théologie et les curiosités spéculatives du disciple des alexandrins, à côté de l'imagination hardie et des élans passionnés du lyrique par excellence.

Sans partager cette admiration outrée, on ne peut méconnaître cependant le sentiment poétique qui éclate en plusieurs endroits

(1) L'hymne VII doit certainement venir après ceux dont nous avons précédemment parlé, car Synésius dit lui-même, dans les premiers vers, qu'il a composé des chants pour Jésus, le fils de la Vierge.

(2) Cet hymne très-court pourrait être considéré comme une sorte d'épilogue ajouté par Synésius lorsqu'il réunissait ses poésies lyriques : « Souviens-toi, ô Christ, de ton serviteur qui a écrit ces choses, γράψαντος » τάδε. »

(3) C'est donc, suivant nous, dans l'ordre suivant, que les *Hymnes* ont dû être composés : le premier, le second, le troisième, le quatrième, le sixième, le cinquième, le huitième, le septième, le neuvième et le dixième.

(4) Possevin, *Apparatus sacri*, t. II, p. 445 : « Hymni Synesii, ut lepore ac nitore non cedunt Orphei aut Pindari hymnis, sic utrumque superant quod summa pietate spirant spiritum Domini. »

des *Hymnes*. Synésius habitait loin de la ville; aucune jouissance n'égalait à ses yeux (lui-même a soin de nous le faire savoir) celles que lui procuraient le spectacle de la nature et la contemplation des astres. Dans le recueillement de la solitude son âme s'élevait tout naturellement vers Dieu. Sa poésie offre souvent comme un reflet de la vie qu'il menait à cette époque, vie de paisibles études, d'occupations champêtres et de religieuses méditations.

« Allons, ô mon âme, entonne des hymnes sacrés; fais taire la » voix des sens; éveille dans mon intelligence les sublimes trans- » ports. C'est pour le roi des dieux que nous tressons une cou- » ronne; c'est à lui que s'adresse, comme une offrande pure de » sang, l'hommage de mes vers. C'est toi que je chante. etc. (1). »

Dans son pieux enthousiasme, le poëte associe à sa prière les divers objets qui l'entourent; il anime de ses propres sentiments toutes les parties de cette nature au milieu de laquelle il vit; il leur donne une voix pour chanter avec lui l'hymne en l'honneur de la Divinité; on dirait comme une réminiscence biblique du cantique d'Ananias :

« Cet ensemble éternel d'êtres périssables, vivifié par ton souffle, » élève de toutes parts des concerts vers toi. etc. (2). »

Mais, après s'être élancée vers Dieu, l'âme retombe bientôt sur elle-même. Exilée ici-bas, retenue par les liens qui l'enchaînent au corps, elle voudrait s'échapper de sa prison; elle se plaint de sa captivité, elle implore de tous ses vœux l'instant de la délivrance pour retourner dans sa première patrie et rejoindre le souverain principe de toutes choses. Ces plaintes et cette tristesse ne sont point sans charmes :

« Cette vie terrestre m'est à charge. Loin de moi, fléaux des im- » pies mortels, luxe des cités; loin de moi, flatteuses erreurs, faux » plaisirs avec lesquels la terre retient l'âme en servitude! etc. (3). »

Nous aurons à citer d'autres morceaux encore qui font honneur au talent de Synésius; mais à côté des mérites il faut signaler les défauts. Et d'abord ce qui nous paraît manquer souvent à Synésius, c'est l'inspiration spontanée, l'originalité véritable. La source de sa poésie est dans ses souvenirs, dans ses études, plutôt que dans la fécondité naturelle d'un esprit indépendant; sa pensée ne jaillit pas d'elle-même, elle ne lui appartient point; il va la chercher dans les écrits, dans l'enseignement de ses maîtres. Le

(1) III, 1-85. — (2) III, 328-364. — (3) III, 645-733.

poëte a beau se dire inspiré ; vainement il parle du souffle divin qui vient animer sa lyre; on sent sous ces formes de langage plus d'artifices de style que de sincère enthousiasme : « Regarde, les » cordes de ma lyre retentissent d'elles-mêmes. Une voix harmo- » nieuse vole autour de moi ; que va donc enfanter en moi la di- » vine parole (1) ? Je suis emporté dans la carrière des chants » sacrés; déjà retentissent dans mon cœur de célestes accents (2). » Les invocations à sa lyre, à son âme, se reproduisent souvent. D'autres fois il s'interrompt, comme saisi d'une religieuse terreur : « Arrête, lyre audacieuse; ne montre pas aux peuples ces mys- » tères très-saints (3). » Purs procédés de style : ces témérités factices et ces craintes simulées ne sont qu'un calcul de l'écrivain toujours maître de lui-même.

Il faut le reconnaître cependant, si les idées que nous trouvons dans les *Hymnes* étaient répandues dans les écoles, elles n'avaient encore été traitées par aucun poëte ; c'était une nouveauté que cette philosophie mise en vers. En prenant pour sujet de ses chants des conceptions métaphysiques, Synésius s'écartait au moins des vulgaires sentiers, et il aurait pu dire de son œuvre ce que Lucrèce disait de la sienne :

Avia Pieridum peragro loca, nullius ante
Trita solo.

Ne point se traîner sur des idées souvent rebattues, faire choix d'un sujet qui se prête à des développements tout à la fois nouveaux et poétiques, sans doute ce n'est pas assez pour atteindre à l'originalité réelle, mais c'est assez pour en avoir au moins les apparences. Les *Hymnes* produisent ce genre d'illusion, et, en les lisant une première fois, on éprouve comme une surprise, et l'on ne peut se défendre d'accorder au poëte une admiration peut-être excessive, qu'une étude réfléchie vient modérer plus tard. Ce goût de l'esprit pour tout ce qui est neuf n'avait pas échappé à Synésius, et, en ouvrant une veine encore inexplorée, il comptait bien un peu, j'imagine, sur le succès. Il ne veut imiter personne ; il ne prendra pour modèle, ainsi qu'il le déclare dès le début, ni Anacréon ni Sapho ; c'est à de plus pures et à de plus graves pensées qu'il veut consacrer ses inspirations. Les poëtes célèbrent, dans leurs vers profanes, la beauté, la force, la gloire, les pompes des rois, les jeunes filles au gracieux sourire : pour lui, loin des

(1) I, 47-51. — (2) III, 108-112. — (3) I, 71-73.

routes ordinaires, c'est Dieu qu'il veut chanter dans la solitude, c'est de Dieu seul qu'il veut être entendu. Plus tard, quand le christianisme aura pénétré dans ses convictions, il se glorifiera encore d'être le premier qui ait trouvé des chants en l'honneur de Jésus (1).

La nouveauté toutefois a bien aussi ses dangers, et Synésius ne s'en est pas toujours préservé. Les grandes et sublimes recherches de la philosophie sont trop naturelles à l'âme humaine pour que la poésie ne puisse s'en emparer avec succès; et nous ne manquerions pas, s'il en était besoin, d'illustres exemples pour reconnaître qu'un génie heureusement doué peut trouver dans ces hautes spéculations une source d'admirables beautés littéraires. Mais il faut savoir garder une juste mesure, et Synésius paraît oublier trop souvent que le poëte ne doit point s'absorber dans le philosophe. Ivre de métaphysique, pour ainsi dire, il entasse, il accumule les abstractions; il se répète, il reproduit la même pensée sous toutes les formes : c'est une prodigalité fatigante d'expressions synonymiques. Au lieu de prendre avec goût et avec choix quelques fleurs d'une main discrète, il vide et renverse en quelque sorte la corbeille. Veut-on des exemples de cette fécondité stérile ? Écoutez cette invocation à Dieu : « Qu'est-ce qui n'est pas » à toi ? O roi, ô le père de tous les pères, père de toi-même, le » premier père, toi qui n'as pas de père, fils de toi-même. etc. (2) » Ailleurs il prie Dieu de le secourir : « Prends pitié, ô bienheureux, » d'une âme suppliante; chasse les maladies, chasse les soucis » dévorants; le monstre importun de l'enfer, le démon de la terre,

(1) Πρῶτος νόμον εὑρόμαν,

dit Synésius (VII, 1). Il ne faut pas entendre par là des mètres nouveaux : en fait de métrique, Synésius n'a rien inventé; il s'en tient tout simplement aux formes de versification que lui ont laissées les poëtes antérieurs. — Ainsi les hymnes I et II sont en vers anacréontiques; les hymnes III, IV et X, en anapestiques monomètres; l'hymne V, en vers de trois spondées et demi (que l'on peut considérer comme des anapestiques dimètres catalectiques). Les diverses espèces de vers phalléciens dominent dans l'hymne VI. Enfin les hymnes VII, VIII et IX sont en vers anapestiques de trois pieds, catalectiques ou acatalectiques. Il est bien entendu que nous ne donnons ici qu'une indication générale. Il serait trop long d'entrer dans tous les détails de cette prosodie grecque, pour laquelle nous renvoyons aux traités spéciaux. Nous ajouterons seulement qu'il s'est introduit, sans doute par la faute des copistes, quelques altérations dans le texte des *Hymnes*, et que plusieurs vers, tels qu'ils nous sont parvenus, pèchent contre les règles de la quantité.

(2) III, 144-200.

» chasse-le loin de mon âme, loin de mes prières, loin de ma vie, » loin de mes actions. etc. (1). »

Cette profusion de mots n'est pas l'unique défaut qui nous frappe dans les *Hymnes :* Synésius avait encore à se garder d'un autre écueil qu'il n'a pas suffisamment évité. Ces matières abstraites ont leurs difficultés, qu'il convient au poëte d'éclaircir : Synésius, au contraire, s'enveloppe souvent d'obscurités; au lieu d'apporter la lumière il épaissit les ténèbres. Dans les profondeurs mystiques où il se plonge, l'esprit a peine à le suivre; sa pensée devient quelque chose de subtil, d'impalpable, sans corps, sans réalité; et les dogmes sur Dieu, sur l'être, se résolvent en je ne sais quelles énigmes qui déconcertent et fatiguent le lecteur le plus attentif. Sans doute il y a des problèmes dont l'intelligence ne peut donner la complète solution, et il serait absurde d'exiger que le poëte soulève entièrement les voiles qui recouvrent les mystères; mais au moins qu'il n'ajoute pas à ces obscurités nécessaires; il doit nous offrir des idées et des images que nous puissions saisir. Qu'est-ce qu'une poésie qui, pour être comprise, exige une sorte d'initiation préalable aux secrets enseignements d'une école? Pour parler la langue des muses, il ne faut pas rester trop exclusivement métaphysicien. Quand Lucrèce traduisait en vers la philosophie d'Épicure, il la présentait aux Romains de son temps parée des plus brillantes couleurs; il répandait sur ce fonds aride les richesses d'une admirable imagination. Aussi les doctrines ont pu mourir : l'œuvre n'en survit pas moins, douée de cette jeunesse, de cette fraîcheur éternelle que la véritable et sincère poésie communique à tout ce qu'elle touche.

Sans remonter si haut pour chercher des exemples, un peu avant l'époque où écrivait Synésius, un évêque chrétien composait de nombreux poëmes, parmi lesquels plusieurs, par la nature des sujets, offrent des analogies avec les hymnes qui nous occupent. Saint Grégoire de Nazianze (et nous aurons à le comparer, à plusieurs égards, avec Synésius) exerça son génie à célébrer les mystères les plus ardus de la foi : la rigoureuse exactitude de ses idées et de ses expressions le fit appeler le Théologien. Mais, tout en restant fidèle à la plus sévère orthodoxie, saint Grégoire n'en captive pas moins le lecteur par les charmes d'une riante imagination. Ces épineuses matières n'étouffent point chez lui les fleurs délicates de la poésie; pour réveiller et soutenir l'attention, il abonde en traits

(1) IV, 240-280.

heureux, en comparaisons gracieuses. A cet égard il l'emporte de beaucoup sur Synésius. Celui-ci, par exemple, parle souvent des âmes répandues dans tout l'univers, et qui sont comme autant d'échelons entre l'homme et Dieu; mais l'énumération qu'il en donne est toujours un peu sèche, et pour ainsi dire scientifique. Lisez au contraire les vers de saint Grégoire sur les purs esprits :

« Tel qu'en un jour de pluie le soleil, à travers l'atmosphère » tranquille, frappant les nuages de ses rayons, produit un arc aux » mille couleurs; le ciel brille de reflets variés : telle la suprême » intelligence éclaire de sa splendeur qu'elle leur communique les » esprits d'un ordre inférieur. Lumière source des lumières, on » ne peut ni la nommer, ni la saisir... Au-dessous de la souveraine » et adorable Trinité, répandus autour de son trône céleste, brillent » les anges : pures essences, souffles divins, ils traversent les airs » d'un vol rapide pour accomplir les volontés de Dieu... Les uns » environnent le Très-Haut, les autres gouvernent et conservent » l'univers. Chacun d'eux a reçu du Créateur sa mission : ils veillent » sur les hommes, sur les cités, sur les peuples; et, témoins assidus » des cœurs innocents, ils recueillent, comme une pure offrande, » leurs pieuses pensées. Que vas-tu-dire, ô mon âme? En appro- » chant des célestes beautés je sens ma langue se glacer; un nuage » voile mes regards, et je demeure interdit. Ainsi un voyageur, » rencontrant sur la route un torrent aux bords escarpés, s'arrête » soudain : debout sur la rive, il hésite, il délibère; l'impatience » presse ses pas, la peur les retient; tantôt il avance le pied vers » les flots, tantôt il recule : la crainte et la nécessité se livrent un » combat dans son cœur. (1) »

Aux élévations abstraites et un peu monotones de Synésius comparez encore cet hymne à Dieu, hymne qui, reçu en Orient parmi les chants de l'Église (2), n'en aurait pas été le moins remarquable; car une pieuse simplicité et une poétique précision recommandent également cette œuvre de saint Grégoire :

« O roi éternel, ô souverain maître, donne, donne-moi des » chants pour te célébrer. A toi les hymnes, à toi les louanges, à

(1) *Arcana*, De principiis, VI.
(2) Un petit nombre seulement des poésies de saint Grégoire furent destinées à être chantées. Quant à Synésius, il va sans dire qu'aucun de ses hymnes ne fut et ne put être accepté par l'Église. Nous n'aurions même pas songé à faire cette réflexion, si M. Matter, dans son *Histoire universelle de l'Église chrétienne*, t. I, p. 380, n'avait cru devoir remarquer, comme une particularité digne d'attention, que les poésies de Synésius ne furent point reçues dans les recueils adoptés pour le culte.

» toi les cantiques des célestes chœurs. C'est par toi que les siècles » n'ont pas de fin; c'est toi qui donnes au soleil son éclat, à la lune » sa course, aux astres leur pure beauté. C'est à toi que l'homme » doit sa prééminence, cette âme intelligente capable de connaître » la Divinité. Tu as créé, tu as disposé toutes choses dans l'ordre » que maintient ta providence. Tu as dit, et l'univers a été. Ton » Verbe est Dieu le Fils : consubstantiel, égal au Père, il a établi » les lois harmonieuses d'après lesquelles il régit le monde. Présent » partout, l'Esprit-Saint veille aussi sur l'univers et le conserve. » Je te célèbre, ô Trinité vivante, seule et unique toute-puissance, » nature immuable et éternelle, être inénarrable, intelligence que » l'humaine sagesse ne peut comprendre, infaillible soutien des » cieux; toi qui n'as ni commencement ni fin, splendeur éblouis- » sante, œil qui vois tout et à qui rien n'est caché ni dans les profon- » deurs de la terre ni dans les abîmes de la mer. Sois-moi propice, » ô Père céleste : donne moi de rester toujours soumis à tes saintes » volontés; efface mes fautes, purifie mon âme de toute mauvaise » pensée, afin que j'honore ta divinité en levant vers toi des mains » innocentes. Je louerai le Christ; et, fléchissant le genou, je le » supplierai de me placer parmi ses fidèles quand arrivera son » règne. Sois-moi propice, ô Père céleste; que je trouve grâce et » miséricorde auprès de toi. Bénédiction et gloire à ton nom dans » les siècles infinis. »

Une différence plus profonde sépare encore les deux poëtes, là même où ils paraîtraient le plus se rapprocher. Tous deux exhalent des plaintes fréquentes sur les misères de l'humaine nature; mais là s'arrête la ressemblance. Jeté presque malgré lui dans le sacerdoce, éprouvé par les rudes labeurs d'une vie pleine d'anxiété et d'agitations, déçu souvent dans ses plus vifs désirs et dans ses plus chères espérances, saint Grégoire a beaucoup souffert. Aux fatigues du corps, aux soucis de l'esprit, joignez les troubles involontaires d'un cœur dont les passions auraient peut-être fait aisément leur proie, si la religion n'était venue le défendre. Cette âme blessée de la vie n'aspire plus qu'à quitter le monde : « Que » d'autres jouissent de l'existence! Moi je dirai tout bas en soupi- » rant : Hélas! qu la vie est longue avec tous ses maux! Jusques » à quand resterai-je enfoncé dans cette vase impure (1)? — Je ne » trouve que dégoût sur la terre; donne-moi, ô mon Dieu, cette » autre vie, cet autre monde, objet de mes désirs. Que ne suis-je

(1) XIV, *De externi hominis vilitate.*

» mort dans le sein de ma mère ! Car qu'est-ce que vivre ? C'est » sortir d'un tombeau pour aller vers un autre tombeau. Oui, » j'ose le dire, l'homme est le jouet de la Divinité (1)... J'ai par- » couru, sur les ailes de la pensée, les temps anciens et les temps » nouveaux, et j'ai trouvé qu'il n'est rien de plus misérable que » l'homme (2). »

Ces plaintes, qui sont comme un écho de celles de Job, nous ne les retrouvons point dans Synésius. La tristesse, quand elle s'exhale chez ce dernier, est moins personnelle ; elle s'inspire d'une infortune réelle bien moins que d'un retour sur les imperfections de l'humanité ; elle est toute philosophique ; c'est une vue de l'esprit plutôt qu'un cri de l'âme. La différence même des dogmes fait comprendre combien la douleur doit être plus pénétrante chez le chrétien que chez le philosophe. Synésius déplore surtout cette faiblesse de notre nature, qui nous retient courbés vers les choses terrestres, et ne permet point notre union intime avec Dieu. Mais cette faiblesse, à laquelle nous sommes fatalement condamnés, est un malheur plutôt qu'un crime. Saint Grégoire pleure le péché, qui est un acte de notre volonté pervertie ; il gémit sur les iniquités de l'homme, de ce fils d'Adam qui a reçu en héritage la malice de son premier père : « Verse, ô pécheur, oui, verse des larmes, » c'est le seul remède à tes maux (3). » Pour l'un, la source de tout mal est dans la matière, qui nous asservit souvent, il est vrai, mais qui n'est pas nous cependant ; pour l'autre, le mal est en nous-mêmes, il fait le fond de notre être : aux yeux de l'un l'homme est coupable ; aux yeux de l'autre il n'est qu'imparfait.

A ces accents d'une poésie mélancolique saint Grégoire fait succéder souvent des chants en l'honneur de Dieu : nul peut-être n'a célébré avec plus d'éclat les triomphes du Christ. Ici encore il est intéressant de rapprocher les deux poëtes s'essayant sur le même sujet. Le talent de Synésius s'élève en se tranformant, et les deux hymnes qu'il consacre à ses nouvelles croyances attestent une véritable et sincère inspiration. Comme nous l'avons déjà dit, dans l'un Synésius chante la naissance de Jésus-Christ, dans l'autre sa résurrection et son ascension :

« Le premier j'ai trouvé des chants pour toi, ô bienheureux, ô » immortel, ô noble fils d'une vierge, Jésus de Solyme, et ma lyre » a rendu des accords nouveaux. etc. (4). »

(1) XIV, *De externi hominis vilitate*. — (2) XV, *De vitæ itineribus*. — (3) XXVII, *Carmen lugubre*. — (4) *Hymn.*, VIII.

« Aimable, illustre et bienheureux fils de la Vierge de Solyme, » c'est toi que je chante, toi qui as chassé des vastes jardins du Père » cet insidieux ennemi, l'infernal serpent, qui perdit le premier » homme en lui offrant une nourriture défendue, le fruit de » l'arbre de la science. etc. (1). »

Ce n'est ni la verve ni la pompe qui manquent à ce dernier hymne ; un souffle véritablement lyrique anime le poëte, et sa pensée se traduit en vives images, en mouvements hardis et heureux. Mais sous l'éclat du langage se cache cependant une certaine confusion d'idées : cette poésie étonne plus qu'elle n'émeut; il semble que l'écrivain en est encore à bégayer la langue du christianisme ; son esprit flotte un peu indécis, bien que la pensée se soit épurée, et que l'empreinte de doctrines positives soit évidente. Chrétien par les croyances, il reste, par l'imagination, néoplatonicien et presque païen ; à son insu, il mêle avec une naïveté et une bonne foi singulières les nouveaux dogmes avec ses anciens souvenirs. *Adès*, *le chien vorace*, *l'astre de Cythérée*, sont autant de réminiscences mythologiques ; *l'Éther harmonieux*, *la musique des corps célestes* telle que l'avait expliquée Pythagore, *les sphères intelligentes*, *le ciel enveloppé de silence*, attestent des préoccupations philosophiques toujours persistantes.

Tel n'est point saint Grégoire : ne relevant que de la foi nouvelle, c'est dans l'Évangile seul qu'il puise ses inspirations. Chez lui point d'alliage : tout est chrétien, l'esprit comme le cœur. Sa poésie conserve toute la rigueur du symbole sans rien perdre en grâce et en vivacité. Il serait facile de citer de nombreux passages à l'appui de ce jugement. Je choisis le suivant, non point qu'il soit celui où le poëte déploie le mieux les richesses de son talent ; mais la sévère précision des idées et du langage en est remarquable. Saint Grégoire esquisse rapidement la vie de Jésus-Christ, en insistant sur l'union des deux natures, union que Synésius indique, en passant, dans ses *Hymnes* :

« Sans rien perdre de sa divinité, il a été mon sauveur, sem- » blable au médecin qui se penche sur de hideuses blessures pour » les guérir. Il était homme et il était Dieu ; issu de David, lui, le » créateur d'Adam, il prit un corps sans cesser d'être un pur » esprit. Il est infini, et il s'enferme dans le sein d'une vierge. Une » crèche le reçoit; mais une étoile guide les mages qui viennent » lui apporter leurs présents et courber le genou devant son ber-

(1) *Hymn.*, IX.

» ceau. Comme les mortels, il eut des combats à soutenir; mais, » invincible, il repoussa trois fois les attaques du démon. Il souffrit » de la faim, mais il nourrit des milliers d'hommes et changea » l'eau en vin. Il reçut le baptême, mais il lava les péchés du » monde; et du haut du ciel une voix éclatante le proclama fils du » Tout-Puissant. Homme, il céda au sommeil; Dieu, il endormit » les flots en courroux. Ses pieds furent souvent fatigués; mais à sa » voix le paralytique se levait et marchait. Il priait, mais c'est vers » lui que se tournaient les vœux et les espérances des malheureux. » Il fut la victime et le prêtre, le sacrificateur et le Dieu. Il offrit » son sang au Très-Haut, et il purifia le genre humain. Il fut atta- » ché sur une croix, mais sur cette croix il racheta nos fautes. » Qu'ajouterai-je à tant de prodiges? Il descendit dans le tombeau; » mais il sortit du tombeau après avoir ressuscité les morts (1). »

Il est inutile d'insister davantage sur les différences qui séparent les deux écrivains. Pour le fond des pensées Synésius se rapprocherait plutôt de Proclus : en effet, bien que ce dernier adresse ses hymnes aux divinités païennes, on sent que Jupiter, Pallas, Vénus, ne sont plus pour lui des êtres réels, comme ils l'étaient pour Homère, mais de purs symboles. L'adoration du grand Tout dont le monde n'est que la manifestation visible; la chute de l'âme, esclave ici-bas des sens et de la matière; le désir et l'attente d'une condition meilleure dans une autre existence, quand l'âme, affranchie des liens de cette vie, retournera se confondre avec le principe de toutes choses : ces idées, familières à Synésius, ne le sont pas moins à Proclus. Dans l'un comme dans l'autre écrivain, c'est le même panthéisme mystique; la différence est surtout dans la forme.

En résumé, peut-on considérer Synésius comme un poëte chrétien? Nous croyons avoir suffisamment démontré le contraire. Ses *Hymnes*, en grande partie, datent sans aucun doute d'une époque antérieure à sa conversion, et sont comme la continuation de ses études philosophiques. Pour se méprendre sur l'origine de ces chants, il faut, à ce qu'il nous semble, une singulière préoccupation d'esprit. Ce travail de l'âme, ou plutôt de l'imagination, qui tâche de se refaire une religion en dehors des dogmes anciens; ces aspirations un peu vagues vers un idéal indéfini; ces impressions mobiles, ces croyances incertaines d'elles-mêmes qui se résolvent souvent dans un panthéisme mystique, tout atteste une

(1) *Arcana*, De principiis. — De Filio.

de ces époques de la vie où l'on se cherche pour ainsi dire soi-même, où l'on n'est plus l'homme du passé sans appartenir encore à l'avenir.

Ces transformations de la pensée offrent un spectacle plein d'intérêt. Quand la poésie n'est plus seulement une récréation de l'esprit, mais comme une histoire de l'âme, elle garde, même avec des défauts réels, le privilége de nous attacher. D'ailleurs l'écrivain n'est souvent que l'interprète des sentiments et des idées qui s'agitent tout autour de lui. Synésius n'exprime pas seulement ses pensées personnelles : il traduit fidèlement les instincts et les besoins nouveaux d'une partie de cette société au milieu de laquelle il vit. A ce point de vue ses *Hymnes* conservent une valeur historique supérieure à leur mérite réel.

De nos jours, d'ailleurs, cette lecture présente un attrait de plus. Nous comprenons peut-être mieux Synésius, à une époque où tant d'esprits, travaillés par le doute, ont tenté de s'en affranchir, et de remonter par la spéculation vers la foi. L'analogie des situations doit produire des analogies d'idées et de sentiments : ne pourrait-on pas saisir en effet de fréquentes ressemblances entre Synésius et quelques écrivains de notre siècle ? Ne retrouve-t-on pas, chez ces modernes, le même lyrisme métaphysique aussi bien que religieux, le même ordre de conceptions, et parfois comme la traduction exacte des vers du poëte grec ? A travers la distance des lieux et des temps se révèle une incontestable parenté. Un de nos plus illustres contemporains s'est rencontré souvent avec Synésius, dont il semble avoir recueilli les inspirations comme un héritage qu'il devait agrandir. Sans doute l'écrivain de nos jours l'emporte de beaucoup sur son devancier, et il occupera, dans l'histoire de la littérature, une place que l'on ne pourrait réclamer pour Synésius : il n'a eu besoin de rien emprunter à la poésie du passé, ni de se proposer aucun modèle ; pour être lui-même, il lui a suffi de son propre génie et de ses méditations solitaires. Mais enfin si l'on voulait à toute force (car on aime à rattacher les noms à d'autres noms par une sorte de filiation littéraire) lui donner des ancêtres poétiques, ne serait-il pas juste de citer tout d'abord, parmi les pères de ce genre de poésie, l'écrivain grec qui, dès le quatrième siècle, composait des hymnes empreints d'une si profonde mysticité (1)?

(1) Voir, à la fin de cette étude, la note sur les ressemblances qu'offrent un certain nombre de passages de Lamartine avec les *Hymnes* de Synésius.

CHAPITRE III.

ŒUVRES ORATOIRES.

Ambassade de Synésius à Constantinople : il prononce le discours Sur la Royauté. — Caractère philosophique de ce discours ; hardiesse de l'orateur. — Œuvres composées par Synésius après son élévation à l'épiscopat : Fragments d'homélies ; Discours contre Andronicus ; Catastases.

« L'année 397 », dit Lebeau après avoir raconté plusieurs prodiges qui effrayèrent Constantinople, « présente un phénomène beau- » coup plus étonnant à mon avis : un censeur parlant hautement » au milieu d'une cour corrompue, et un ministère tyrannique qui » l'entend sans punir sa vertueuse franchise (1). » Bien que l'on puisse trouver un peu d'emphase dans ces expressions, il y a véritablement lieu d'être surpris lorsque, après avoir lu tant de fades panégyriques composés en l'honneur des empereurs, et de quels empereurs souvent ! on arrive au discours qui va nous occuper. Le langage de Synésius contraste d'une étrange façon avec celui des orateurs et des poëtes qui l'ont ou précédé ou suivi. Il ne se contente pas seulement de refuser ces honteuses adulations que prodiguaient sur toutes choses, et avec tant de complaisance, les rhéteurs introduits devant le Prince : il n'élève la voix que pour faire entendre de sévères avertissements, de dures leçons, au monarque et à ceux qui l'entourent. Si la cour d'Arcadius n'avait mérité les plus rigoureux jugements de l'histoire, on serait tenté de croire que Synésius outre le blâme, comme d'autres exagéraient la louange. Il n'avait point eu de modèles à cet égard, il n'eut point d'imitateurs. Ce discours se recommande donc à notre attention par sa singularité même, et ce n'est point là du reste, nous le verrons bientôt, son unique mérite.

Nous savons déjà dans quelles circonstances Synésius fut député par ses concitoyens à Constantinople. Nous avons dit qu'il y séjourna de 397 à 400, temps où régnait Arcadius. Évagrius le Scholiaste dit

(1) *Histoire du Bas-Empire,* XXVI, 39.

cependant (1) que ce fut devant Théodose que le discours fut prononcé; et Nicéphore ajoute (2), devant Théodose le Jeune. Mais tous deux se trompent évidemment. Il n'y a point de doute sur l'époque où Synésius fit son voyage. D'ailleurs, dans la harangue même, nous trouvons la preuve que l'orateur s'adresse à Arcadius : « Songe à ton père, lui dit-il : il a reçu l'empire comme le prix de » sa vertu; ses exploits lui ont donné le trône; il a acquis sa haute » fortune par ses fatigues : tu ne dois la tienne qu'au hasard de la » naissance. » Et un peu plus loin : « Il fit la guerre contre deux » tyrans, les vainquit tous deux, et, peu de temps après avoir » triomphé du second, il quitta la vie (3). » Ces traits ne peuvent évidemment s'appliquer qu'à Théodose le Grand, qui dut à son courage de se voir associer à l'empire par Gratien, et qui, déjà vainqueur de Maxime en 388, défit l'usurpateur Eugène vers la fin de 394, et mourut pour ainsi dire dans son triomphe au commencement de 395. Ajoutons encore une allusion aux deux héritiers de Théodose : « Il vous a laissé (à Arcadius et à Honorius) un empire » incontesté (4). »

On a cherché quelquefois à justifier l'assertion d'Évagrius et de Nicéphore à l'aide de Suidas, qui dit à l'article *Synésius* qu'il avait composé *des discours à l'Empereur* (5). On a donc supposé l'existence de deux harangues, dont l'une serait perdue. Mais que Synésius soit retourné une seconde fois à Constantinople, c'est ce que rien ne nous permet de croire. A quelle époque, dans quelles circonstances aurait-il fait cet autre voyage ! Ses écrits, si attentivement qu'on les interroge, restent muets à cet égard : et cependant avec ses œuvres, et surtout avec sa correspondance, nous suivons assez facilement sa vie à partir de 397. Ainsi il faut rejeter cette explication, bien que Fabricius soit disposé à l'admettre; et, sans attacher autrement d'importance aux termes dont se sert Suidas, nous ne verrons dans les expressions d'Évagrius et de Nicéphore qu'une inexactitude.

Ainsi c'est devant Arcadius que le discours fut prononcé : sur ce point il n'y a vraiment aucun doute sérieux. Mais maintenant en quelle année fut-il prononcé ? Est-ce au commencement ou vers la fin de la légation ? Aucun texte formel ne résout cette difficulté; on ne peut former que des conjectures plus ou moins probables.

(1) I, 15. — (2) XIV, 55. — (3) Ch. 4 et 5.
(4) Ἀδήριτον ὑμῖν τὴν βασιλείαν καταλιπών. Ch. 5.
(5) Λόγους βασιλικοὺς καὶ πανηγυρικούς.

Le P. Pétau affirme, sans donner aucune preuve de ce qu'il avance, que Synésius parla devant l'Empereur l'année même de son arrivée; Fabricius, Tillemont, Lebeau, et d'autres encore, partagent la même opinion.

Pour nous, nous croyons plutôt qu'il convient de reculer d'un an ou deux la date de ce discours. Remarquons d'abord que, dans plusieurs passages de ses écrits (1), Synésius se plaint des obstacles sans nombre qu'il rencontra à Constantinople dans l'accomplissement de sa mission. Ce n'était point une faveur qu'on obtînt aisément de paraître et de porter la parole devant l'Empereur : au besoin, et sans autre témoignage, le discours même en ferait foi; car l'orateur blâme énergiquement cette habitude du Prince de se rendre invisible, comme s'il n'était pas un homme (2). Ailleurs, quand au nom de la justice il demande pour les députés des provinces éloignées un accès prompt et facile (3), ne peut-on pas reconnaître dans son langage comme une plainte des longs retards qu'il a subis? Comment donc penser qu'il fut admis si vite en présence d'Arcadius? Ce fut plutôt, j'imagine, quand il se fut acquis des amis puissants, et les eut intéressés au succès de son ambassade, entre autres Aurélien, préfet du prétoire en 399, qu'il put pénétrer auprès de l'Empereur. Dans l'intervalle nous le voyons encore gagner la bienveillance d'un des officiers du palais, Pæonius, par le don d'une sphère céleste. La connaissance qu'il montra des mœurs de la cour et de la situation des affaires serait encore un indice d'un séjour déjà prolongé dans la capitale de l'empire.

La hardiesse qui éclate dans tout le discours s'explique sans doute en partie par la jeunesse et par le caractère de l'orateur. N'est-il pas permis cependant de conjecturer que, lorsqu'il se préparait à parler avec tant de liberté, certaines circonstances favorables venaient de se produire, qui ôtaient à son entreprise ce qu'elle aurait eu de trop téméraire? Si Eutrope avait vécu, j'ai peine à croire qu'il eût supporté l'amertume de ce langage, dont presque tous les traits venaient directement l'atteindre. Lui, l'impérieux et vindicatif ministre, qui avait fait porter, pour punir les offenses à sa personne, une loi de lèse-majesté; lui qui exerçait sur Arcadius une domination qu'un auteur compare à celle de l'homme sur la bête (4); l'eunuque d'Assyrie, créé patrice, consul, proclamé père

(1) *Des Songes*, 18; *Hymn.*, III, 430 et sq.
(2) Ch. 15. — (3) Ch. 26.
(4) Ὁ δὲ κυριεύων Ἀρκαδίου καθάπερ βοσκήματος. Zozime, *Hist.*, V, 12.

de la patrie, troisième fondateur de la métropole, qu'il se fût laissé dire en face, par cet homme venu de l'indigente cité de Cyrène, d'outrageantes vérités, cela n'est pas admissible. La harangue de Synésius reste encore assez audacieuse, sans qu'il soit besoin de supposer qu'il ait eu à braver le pouvoir absolu d'Eutrope. Eutrope devait donc être déjà tombé, selon toute probabilité : or c'est dans l'automne de 399 qu'il fut disgracié.

Ajoutons encore qu'en poursuivant de ses invectives hardies les Scythes, c'est-à-dire les Goths, Synésius fait allusion à quelques troubles suscités par ces barbares : « Déjà la guerre commence en » quelques endroits, dit-il; plusieurs parties de l'empire sont » menacées (1). » Il s'agit évidemment ici, non point seulement d'un péril à venir, mais d'un malheur déjà présent. Or, en consultant l'histoire de ce temps-là, nous ne voyons pas qu'on puisse expliquer autrement ce passage que par la révolte de Tribigilde en Asie, révolte qui éclata en 399 et ne fut étouffée qu'en 400. Les progrès de la rébellion excitèrent pendant quelque temps des craintes sérieuses à la cour de Constantinople; l'indignation publique se manifesta vivement contre les barbares. En présence d'un danger imminent dont l'origine et les suites possibles n'échappaient à personne, Synésius put se risquer à exprimer toute sa pensée; on put se résoudre à l'entendre tout entière, et peut-être ne fut-il que l'organe de l'opinion générale.

C'est donc vers la fin de 399, au plus tôt, qu'il faut, selon nous, reporter ce discours. Mais a-t-il été réellement prononcé? car c'est une question qu'on a quelquefois posée. On s'est demandé si jamais un orateur aurait osé, en face de l'Empereur, tenir un langage aussi vif, et si par hasard ces hardiesses, qui nous étonnent, ne seraient pas des hardiesses après coup. Bien que Synésius parle toujours à la seconde personne, ce ne serait point là une preuve suffisante qu'Arcadius l'ait entendu; car la plupart des rhéteurs et des panégyristes, en Orient comme en Occident, par une sorte de fiction convenue, quand le Prince n'était pas là pour les écouter, n'en interpellaient pas moins le Prince absent. Mais nous avons un témoignage positif, et ce témoignage est de Synésius lui-même : « Guidé par un esprit divin, j'ai paru devant l'Empereur, j'ai parlé » avec plus de liberté que n'a jamais fait aucun Grec (2). » Affirmation qui ne peut être suspecte, car il eût été trop facile de démentir l'écrivain, s'il s'était vanté à tort de son courage.

(1) Ch. 21. — (2) *Des Songes*, 18.

C'était un honneur de haranguer l'Empereur, honneur ambitionné par les orateurs le plus en renom. Une fête, une cérémonie publique, un anniversaire, servaient de prétexte à ces exhibitions d'éloquence; et ce fut, j'imagine, dans quelque circonstance semblable que Synésius fut appelé à porter la parole. Sur ce point, du reste, on ne trouve aucune indication dans son discours; nous voyons seulement qu'il parla devant une nombreuse assemblée, dans le sénat peut-être. Un des textes que choisissaient assez volontiers, pour ces occasions solennelles, les rhéteurs et les sophistes, roulait sur les devoirs et les vertus d'un roi. Il semble même que ce sujet fut plus fréquemment traité à mesure que la liberté exista moins. Mais il ne faut pas nous y tromper : sous la hardiesse apparente du texte se cachaient d'ordinaire les plus serviles adulations; l'indépendance du langage ne se retrouvait plus, si ce n'est dans la chaire chrétienne; il y avait longtemps que la tribune était tombée : nul ne songeait à la relever, même par accident. Ces orateurs de l'école, politiques improvisés, avaient l'air d'annoncer des leçons qu'ils se gardaient bien de donner à l'Empereur. De vagues amplifications, avec l'éloge de toutes les vertus dont le Prince, quel qu'il fût, offrait toujours le brillant modèle, voilà de quoi se composaient le plus souvent des discours sans portée, sans application réelle. On commençait par s'ériger en précepteur du Prince, pour finir par n'être plus qu'un humble panégyriste.

On est frappé de voir combien au fond a été stérile ce genre d'éloquence, quoiqu'il ait été cultivé par plusieurs esprits distingués. La raison en est facile à trouver. Si un prince absolu oublie ses devoirs, il peut être dangereux de les lui rappeler. D'ailleurs la politique n'est pas une science qui s'acquière entre les murs d'une école; pour enseigner l'art de gouverner, où donc les sophistes l'auraient-ils appris? Des maximes vraies sans doute, mais qui deviennent inutiles à force d'être générales; de classiques allégories, des souvenirs empruntés aux philosophes et aux poëtes d'une autre époque et d'une autre civilisation, tel est le fond des plus honnêtes d'entre les harangues qui nous ont été conservées; car quel autre jugement pourrait-on porter des discoureurs même les plus célèbres? Érudit et plein de ses lectures, Dion Chrysostome traçait devant Trajan, d'après Homère et Platon, le portrait d'un roi idéal, et dépensait, à créer pour modèle une sorte de héros antique à la façon d'Hercule, les forces d'un esprit souvent vigoureux. Plus tard le rhéteur Himérius trouvait surtout, dans un sujet de cette nature, une matière qui se prêtait aisément aux recherches

du style, à l'éclat des figures, aux effets poétiques. L'ingénieux professeur d'Antioche, Libanius, parait de toutes les grâces faciles d'un langage harmonieux et élégant des idées communes et souvent rebattues. Mais, malgré d'incontestables mérites, ce ne fut encore qu'un brillant déclamateur, qu'un habile artiste en paroles. Presque seul entre tous Thémistius échappa quelquefois aux défauts ordinaires du genre, privilége heureux qu'il dut surtout à la position particulière dont il jouit successivement auprès de sept empereurs. Admis dans leur confiance et dans leur intimité, investi des plus hautes fonctions, il trouva, dans sa participation au gouvernement, ce qui avait manqué aux autres panégyristes, les leçons pratiques de l'expérience que rien ne remplace; et, bien que l'on puisse reprocher encore à plusieurs de ses discours de n'être que de vides amplifications, il rapporta cependant de ce commerce avec les princes et avec les grandes affaires des inspirations plus franches et plus vraies.

Un écrivain à qui notre langue a dû quelques-uns de ses progrès, mais qu'on ne lit plus guère aujourd'hui, quoiqu'il ait été parfois éloquent, nous explique assez bien, par le discrédit où il est tombé après avoir été vanté outre mesure par ses contemporains, comment ces orateurs si applaudis, si courus de leur temps, ont trouvé difficilement grâce devant la postérité. Balzac aussi a composé un livre du *Prince* et un livre du *Ministre*. Le titre promettait beaucoup : Balzac n'a donné qu'un long et monotone panégyrique de Louis XIII et de Richelieu; tout lui devient sujet d'éloges : il n'est point de qualité si petite, d'action si indifférente, devant laquelle il ne s'extasie. Admiration perpétuelle, phrases sonores et cadencées, élégance travaillée, inanité des pensées sous une parole pompeuse et solennelle, voilà quelques-uns des défauts par lesquels on pourrait rapprocher l'écrivain français des rhéteurs grecs.

Au temps de Synésius les modèles oratoires ne manquaient donc point, modèles assez fâcheux, il est vrai; mais ce sont ceux-là même que d'ordinaire on choisit de préférence, car on se laisse plus aisément séduire par les défauts d'un auteur que par ses qualités. Dans ses études philosophiques, comme dans ses jugements littéraires, Synésius avait subi l'influence de son époque. On sent dans son discours à Arcadius l'empreinte manifeste des sophistes que nous avons cités plus haut. Il avait en particulier pour Dion Chrysostome une prédilection qu'il serait encore facile de deviner, alors même qu'il ne l'aurait pas hautement avouée dans ce traité

où il se défend contre ses critiques par l'exemple de Dion (1). Volontiers il reproduit ses idées et presque ses expressions : c'est un disciple dont on reconnait aisément le maître aux emprunts qu'il lui fait.

Il est permis de croire que, retenu par ses sympathies littéraires, il ne se fût point affranchi de la rhétorique qui avait cours alors. Ses inclinations l'exposaient à tomber dans l'imitation trop servile des rhéteurs qu'il étudiait et qu'il admirait; mais heureusement que les nécessités de l'État vinrent le distraire de ses préoccupations trop exclusives d'écrivain. S'inspirant moins de ses lectures et plus des dangers présents, au lieu de rester, comme la plupart de ses devanciers, dans le lieu commun, il eut une cause véritable à plaider, le salut de la patrie; son éloquence, mise au service d'une passion réelle, celle du bien public, échappa plus facilement au mauvais goût. L'indépendance du citoyen sauva l'orateur; sans doute l'influence de l'école se fait encore trop souvent sentir, mais du moins elle n'étouffe pas tout élan de la pensée; en dépit des imitations l'œuvre garde son originalité particulière.

Le choix même du sujet était dicté à Synésius par ses souvenirs. Parler devant Arcadius comme Dion avait parlé devant Trajan! Quelle plus belle occasion d'utiliser ces trésors de sagesse amassés à l'école des philosophes? Jeune d'ailleurs, confiant et enthousiaste comme tout ce qui est jeune, il trouva la circonstance admirable pour faire asseoir, selon son expression, la philosophie sur le trône. Au nom de la philosophie, et sans hésiter, il s'empara donc, avec une sorte d'orgueil naïf, de ce rôle de conseiller d'un roi. Présomption singulière, il faut l'avouer, si sa foi quelque peu crédule dans l'efficacité des préceptes, et surtout si son patriotisme, ému des périls qui menaçaient l'empire, n'avaient, en l'expliquant, justifié son entreprise.

Synésius était venu pour solliciter des secours; et voici qu'admis en présence de l'Empereur il se prépare à lui adresser des conseils au lieu de prières. Mais il ne s'embarrasse point pour si peu; on doit écouter : car ce n'est pas lui, l'envoyé de l'indigente cité de Cyrène, c'est la maîtresse des rois, c'est la Philosophie elle-même qui va se faire entendre. Il le déclare dans son exorde.

« Faudra-t-il, à moins d'être envoyé par une riche et puissante » cité, et d'apporter de lâches et flatteurs discours, serviles produits » d'une rhétorique et d'une poétique serviles, faudra-t-il, en entrant

(1) Voir le *Dion*.

» ici, baisser les yeux? Sera-t-on condamné à ne point ouvrir la » bouche dans ce palais, si l'on n'est protégé par l'illustration de » sa patrie, si l'on ne sait, par les grâces de son langage, charmer » les oreilles de l'Empereur et de ses conseillers? Voici la Philoso- » phie qui se présente : ne la recevrez-vous pas volontiers?..... » Dans son austère franchise, étrangère au palais des rois, elle » n'ira point prodiguer au hasard et sur toutes choses des louanges » à la cour impériale et à l'Empereur; elle blessera s'il le faut; » elle veut, non pas seulement froisser un peu les esprits, mais » les heurter avec force, pour les redresser en les choquant..... Si » vous savez supporter sa présence, si les louanges que vous en- » tendez tous les jours n'ont pas entièrement fermé vos oreilles,

» Me voici parmi vous (1). »

On le voit, dès le début l'orateur signifie fièrement son intention. Loin de chercher à dissimuler sa hardiesse, il l'annonce, il l'étale complaisamment, il semble en jouir. On sent se révéler tout de suite cette confiance qui ne doute de rien, cette intrépide satisfaction de soi-même et de ses idées, dont il avait pu trouver plus d'un exemple dans les sophistes, ses modèles. Sans doute il aura le courage de signaler le mal et de faire entendre de dures vérités : mais sous cette liberté inaccoutumée ne sent-on pas percer un peu d'orgueil, et ce que j'appellerai volontiers le faste de la franchise? Il ne lui suffit pas d'être hardi, il veut qu'on sache qu'il est hardi. S'il est inspiré par les dangers de l'État, il se laisse bien aussi séduire par la nouveauté et l'importance du rôle qu'il va prendre. Un peu de cette modestie, qui ne s'apprenait point dans les écoles, conviendrait peut-être à la jeunesse de l'orateur; il n'a point l'air de s'en douter. Il ne recommande point la philosophie, il l'impose dogmatiquement. Dans un discours adressé au même prince, Thémistius avait aussi annoncé des leçons de la sagesse; mais tout autres étaient les circonstances : Thémistius, comblé d'honneurs, et chargé, à la fin de sa longue carrière, de l'éducation d'Arcadius, pouvait se comparer au vieux Phénix instruisant Achille; encore, malgré le privilége de l'âge et de l'expérience, le précepteur tenait à l'enfant, son royal disciple, un langage tout à la fois digne et respectueux. Pour Synésius, il semble quelquefois pousser la liberté jusqu'à l'affectation; on trouverait aisément dans sa manière quelque chose du pédagogue. Oubliant qu'il n'est guère

(1) Ch. 1 et 2.

plus âgé que le prince devant lequel il parle, il fait de fréquentes allusions à la jeunesse d'Arcadius, jeunesse qui a besoin des leçons de la philosophie (1), a-t-il soin d'ajouter. Ces leçons, il ne les lui ménagera pas; aussi, tout pénétré de l'importance du rôle qu'il va jouer dans cette cour d'où la vérité est bannie depuis longtemps, voyez comme il s'applique fièrement les paroles qu'Homère met dans la bouche d'Ulysse, reparaissant à Ithaque après vingt ans d'absence : *Me voici parmi vous !*

Pressé d'entrer en matière, il explique en quelques mots l'objet de sa mission; les intérêts particuliers de Cyrène le retiendront peu, quand il s'agit de venir en aide, par ses conseils, à l'empire tout entier : d'ailleurs n'est-ce pas encore une autre façon de servir Cyrène? Car, dit-il, le moyen le plus court d'assurer le bonheur de toutes les cités à la fois, grandes ou petites, éloignées ou voisines, c'est de faire que l'Empereur devienne le modèle de toutes les vertus. — Il ne parlera donc de Cyrène qu'en passant, et dans un langage qui ne manque ni d'élévation ni de dignité.

« Cyrène m'envoie couronner ta tête avec de l'or, et ton âme avec » la philosophie; Cyrène, ville grecque, nom antique et vénérable, » jadis l'objet des chants de mille poëtes : mais aujourd'hui, pauvre » et désolée, amas de ruines, elle a besoin des secours d'un roi » pour recouvrer un peu de son ancienne splendeur. etc. (2) »

Il y a dans le discours de Synésius deux parties distinctes : dans l'une, imitant ses devanciers, il fait la théorie abstraite du Roi; dans l'autre, s'abandonnant à ses inspirations personnelles, il critique impitoyablement les abus qui s'étaient introduits dans l'empire. La première moitié semble souvent calquée sur les harangues de Dion Chrysostome : bien qu'il ne le nomme point, on sent qu'il procède du sophiste de Pruses bien plus encore que de Platon et d'Aristote qu'il cite. Comme lui, presque dans le même ordre, et quelquefois avec des comparaisons semblables, il énumère les vertus que le Roi doit posséder. La recherche de l'élégance, l'emploi fréquent d'expressions poétiques, quelques traits assez heureux, un certain nombre de pensées ingénieuses, mais du reste rien de saisissant, rien de neuf ni de bien original, voilà ce qu'on remarquerait surtout dans ce que j'appellerai la partie spéculative du discours. La philosophie morale des anciens, avec sa division traditionnelle en quatre vertus, fait les frais principaux de cette éloquence un peu vague et un peu froide. Analysons rapidement les

(1) Ch. 6. — (2) Ch. 3.

idées de l'orateur, en nous arrêtant un peu sur quelques points seulement.

« Les qualités d'un roi vont être énumérées devant Arcadius : il doit se promettre de les acquérir toutes; s'il en entend nommer qui lui soient étrangères, qu'il rougisse : car la rougeur est déjà une promesse de vertu. Par ses richesses, par le nombre de ses soldats, par l'étendue de ses provinces, l'Empereur est plus puissant que ne l'est personne : oui sans doute, mais il ne faut point cependant, comme le commun des hommes, lui en faire un mérite; c'est du bonheur, et rien de plus. Le bonheur est en dehors de nous, c'est une pure faveur de Dieu; le mérite réside en nous-mêmes, il est notre œuvre; l'un est fragile et précaire, témoin les infortunes des tyrans mis sur la scène tragique; l'autre, au contraire, s'accroît et grandit par nos travaux, en dépit des événements. Mais souvent le mérite appelle le bonheur : Théodose, de glorieuse mémoire, en est la preuve; sa vertu lui a valu l'empire. Il a gagné, par sa vaillance, la couronne qu'Arcadius a reçue en héritage. Mais ce que l'on acquiert par succession ne se conserve point sans fatigue : il faut veiller sur la Fortune; car souvent elle nous délaisse, semblable à un infidèle compagnon de route (1). »

La différence entre ce droit de conquête, qui fut celui de Théodose, et le droit de naissance, qui fut celui de ses deux fils, se présentait tout naturellement à l'esprit. Aussi retrouvons-nous quelques-unes des mêmes idées exprimées par Claudien, dans ses deux poëmes sur le troisième et le quatrième consulat d'Honorius. Mais tandis que l'orateur de Cyrène faisait sortir du rapprochement de ces deux fortunes diverses une grave leçon pour Arcadius, le poëte de cour qui chante Honorius ne trouve dans cette comparaison qu'un nouveau sujet d'éloges : « Ni l'ambition ni la naissance n'a donné le sceptre à ton père; sa vertu le désignait au choix du Prince; la pourpre suppliante est venue d'elle-même s'offrir à lui : seul il a mérité qu'on le priât de régner.... Noble fils d'un tel père, tu nais à la grandeur en même temps qu'à la vie; jamais tu n'as connu l'humble condition de sujet. Le palais s'ouvrit pour les autres Princes; tu es le seul que le palais ait produit pour l'empire : tu grandis, auguste enfant, sous la pourpre paternelle... . La fortune ne t'a offert que de royales destinées; tu as reçu le sceptre avec le jour : né au sein de la puissance, rejeton sacré promis au trône, c'est sur la

(1) Ch. 4, 5.

» pourpre que tu as reposé (1). » Synésius ne se laisse point si facilement éblouir par l'éclat de cette dignité impériale, obtenue sans fatigue : c'est pour des mérites réels qu'il réserve son admiration. « Car la fortune, dit-il, ne produit point par elle-même la vertu : la royauté n'est bonne et glorieuse que parce qu'elle ouvre à la vertu une plus vaste carrière (2). » De là d'austères conseils : « Il faut élever ton âme au niveau de ta puissance ; il faut justifier la fortune, et montrer qu'elle ne t'a pas aveuglément donné ses faveurs. »

Ame faible et vulgaire, Arcadius, comme ces héritiers qui dévorent dans les plaisirs un patrimoine péniblement amassé par leurs pères, semblait n'avoir succédé à un grand homme que pour être dispensé d'agir lui-même, et pour vivre plus commodément dans le luxe et dans la mollesse. Pour le fils indolent de Théodose, régner c'était jouir. Avec une rude franchise, Synésius lui rappelle que, pour avoir hérité d'un empire, on n'est pas quitte de toute obligation de travail ; qu'on se doit tout entier au bonheur de ses sujets ; que les peuples ne sont point faits pour les rois, mais les rois pour les peuples. Vérités souvent rebattues sans doute et banales la plupart du temps, mais qui tiraient du lieu et des circonstances où elles étaient rappelées un singulier caractère de hardiesse et d'opportunité.

« Si la protection de Dieu est nécessaire à tous, elle l'est surtout

(1) Non generis dono, non ambitione potitus :
Digna legi virtus ; ultro se purpura supplex
Obtulit, et solus meruit regnare rogatus.
De quarto Consulatu, v. 46.

. . . . Hoc nobilis ortu,
Nasceris æquæva cum majestate creatus,
Nullaque privatæ passus contagia sortis.
Omnibus acceptis, ultro te regia solum
Protulit, et patrio felix adolescis in ostro.
Id., v. 121.

Ardua privatos nescit fortuna penates,
Et regnum cum luce dedit : cognata potestas
Excepit Tyrio venerabile pignus in ostro.
De tertio, v. 13.

(2) La Bruyère se rencontre avec notre auteur dans une pensée analogue : « Quelle heureuse place que celle qui fournit dans tous les instants l'occasion à un homme de faire du bien à tant de milliers d'hommes ! Quel dangereux poste que celui qui expose à tous moments un homme à nuire à un million d'hommes ! (*Du Souverain.*) »

» à ceux qui, sans lutte et sans travaux, n'ont eu, comme vous, » qu'à recevoir la fortune en héritage. etc. (1) »

Le parallèle que Synésius établit entre un roi et un berger date de loin. *Pasteur des peuples* est une des qualifications les plus fréquentes qu'Homère donne à ses héros. La comparaison, qu'il ne fait qu'indiquer, est reprise plus tard et développée par les philosophes et les orateurs. Platon consacre une partie de son dialogue *le Politique* à l'examen de cette question : De quelle espèce d'êtres le roi est-il le berger, et en quoi diffère-t-il du tyran? La même idée se retrouve chez plus d'un écrivain moderne. Tout le monde connaît le passage justement admiré de La Bruyère : *Quand vous voyez quelquefois un nombreux troupeau*, etc. Mais La Bruyère retrace seulement les qualités d'un bon roi, il ne met point en regard le tyran. Le choix des tours et des expressions, la grâce et la vérité des détails, font de cette description un petit tableau réellement achevé. Il ne faut point demander à Synésius le même mérite; mais peut-être trouverait-on dans son accent quelque chose de plus vif et de plus énergique. La Bruyère écrivait son chapitre du *Souverain* dans les belles années du règne de Louis XIV, au milieu de la prospérité générale; c'était un hommage indirect qu'il rendait au Roi. Témoin, au contraire, de la détresse publique et des ruineuses exigences des grands, Synésius entendait adresser une leçon à l'Empereur. La leçon fut-elle comprise? Il est permis d'en douter. Mais ce ne fut pas moins un acte de courage d'avoir exprimé tout haut de fortes vérités, et fait entendre à un prince qui pouvait se croire bon, parce qu'il ne mêlait point la cruauté à l'amour du luxe, que celui-là est encore un tyran qui n'use de son pouvoir que pour satisfaire ses goûts de faste et de plaisirs.

« L'Empereur est jeune; comme le bien et le mal ont plus de prise sur la jeunesse, il faut que la philosophie intervienne pour enseigner à garder la juste mesure. Près de chaque vertu est un vice qui en est l'excès; c'est ainsi que la tyrannie est voisine de la royauté. Tandis que le roi règle ses penchants d'après les lois, le tyran érige en lois ses penchants (2). Sans doute il est l'objet des faveurs de la fortune, celui dont la volonté est obéie en toutes choses; mais la puissance toute seule ne suffit point; il faut y joindre la prudence : celui-là surtout est parfait qui les réunit toutes les deux. Tel est le sens symbolique qu'expriment les Égyptiens dans leur Mercure à deux faces, jeune et vieux, ou dans leur sphinx,

(1) Ch. 5, 6. — (2) Ch. 6.

homme et bête tout à la fois. Séparées l'une de l'autre, la force est aveugle et la prudence débile (1). Quand la prudence fait défaut, une humble condition vaut encore mieux qu'une position élevée, car on n'est pas exposé à commettre autant de fautes. Tous les avantages extérieurs peuvent devenir des instruments pour le mal comme pour le bien; si l'on doit désirer qu'un scélérat n'ait aucune autorité, on doit souhaiter également que le pouvoir tombe en partage aux mains d'un homme vertueux. C'est en imitant la providence de Dieu, cet archétype du monde, qu'on se montre vraiment roi; le souverain d'ici-bas doit être l'ami du souverain d'en haut, et mériter le même nom (2). On n'a jamais saisi Dieu dans son essence, mais dans ses attributs de créateur et de conservateur des êtres. De même quand on dit d'un roi qu'il est roi, on lui donne un nom tiré, non de lui-même, mais de ses rapports avec ses sujets. Si les opinions varient sur la nature de Dieu, tous s'accordent à dire qu'il est bon : or la bonté n'existe que par rapport à ceux sur lesquels elle s'exerce. L'Empereur doit, à l'exemple de Dieu, répandre partout ses bienfaits : alors seulement on pourra l'appeler grand (3). »

La plupart de ces idées trouveraient plutôt leur place dans une dissertation philosophique que dans une œuvre oratoire; mais à les prendre telles qu'elles sont, attestent-elles un progrès de la pensée? Peut-on y trouver quelque trace de l'esprit chrétien? Certains critiques ont cru que Synésius était déjà imbu de la foi nouvelle quand il prononça sa harangue. C'est une opinion que, pour notre compte, nous ne pouvons partager. Veut-on dire simplement que Synésius avait au moins quelque connaissance des idées chrétiennes? Nous le croyons facilement, non point cependant que nous en trouvions la preuve dans ce discours; mais il suffit de songer à l'époque et au pays où il vivait, pour comprendre qu'il n'avait pu rester complétement étranger aux doctrines qui dominaient déjà. Mais qu'il adhérât au nouveau culte, c'est ce qu'il nous semble impossible d'admettre; car, sans parler des écrits qu'il composa plus tard, et qui décèlent un reste de paganisme, ce discours porte suffisamment l'empreinte des dispositions d'esprit purement philosophiques dans lesquelles il fut composé. Devant un empereur chrétien, quelles sont les autorités invoquées par Synésius? Des philosophes et des poëtes. « Platon » et Aristote, mes maîtres (4), » dit-il quelque part. Et en effet

(1) Ch. 7. — (2) Ch. 8. — (3) Ch. 9. — (4) Ch. 8.

c'est bien de leur école qu'il sort. Il en rapporte ses idées, et jusqu'à ces comparaisons si familières que le disciple de Socrate met dans la bouche de son maître : « L'Empereur est l'artisan de la » guerre, comme le cordonnier est l'artisan de la chaussure; ne » faut-il point que chacun connaisse les instruments propres à son » art (1)?» Dans le déclin du paganisme, on sait de quelle autorité jouissait Homère auprès de ceux qui se portaient pour les restaurateurs des vieilles traditions religieuses; ce n'était plus seulement de la poésie qu'on allait chercher dans ses ouvrages; on prétendait en tirer toute une morale, toute une théologie, toute une politique. L'hellénisme renaissant et transformé se plaçait, en quelque sorte, sous l'invocation de ce grand nom. Synésius ne manque pas de s'appuyer fréquemment d'Homère. Il a beau parler longuement des devoirs d'un roi; vous ne trouverez pas une seule de ces idées que le christianisme était venu répandre dans le monde, et que la prédication avait déjà rendues vulgaires : l'égalité de tous les hommes devant Dieu, le compte qu'il faudra rendre à la justice divine du pouvoir exercé ici-bas. On sent partout l'absence de ces doctrines positives qui nourrissaient et animaient l'éloquence d'un contemporain, saint Jean Chrysostome. Synésius va tout à l'heure placer au premier rang des vertus royales la piété; mais c'est une sorte de piété vague et mal définie, qui ne ressemble guère aux prescriptions nettes et précises de la foi chrétienne. Ce n'est qu'en torturant le sens des textes qu'on a pu se faire illusion sur les croyances de Synésius. « Les prières sacrées, que nos pères nous » ont appris à envoyer vers Dieu dans les augustes cérémonies, » renferment l'éloge, non de sa puissance, mais de sa bonté (2). » On a voulu trouver dans ces paroles une allusion à l'Oraison dominicale. Nous avouons ne pouvoir la saisir. Pourquoi s'agirait-il ici du mystère de la messe plutôt que des rites païens? D'ailleurs, s'il avait eu en vue l'Oraison dominicale, comment Synésius aurait-il pu dire qu'il n'y est question que de la bonté de Dieu? Ces expressions : *Qui êtes dans les cieux....., que votre volonté soit faite sur la terre comme dans le ciel*, ne se rapportent-elles pas à la toute-puissance? C'est donc vainement que l'on chercherait à faire de notre auteur un chrétien, ou tout au moins un néophyte. En fait de croyances, il en est encore à l'hellénisme philosophique; la foi

(1) Ch. 14.
(2) Ἱεραί τε ἐν τελεταῖς ἁγίαις εὐχαὶ πατέρων ἡμῶν ἐκβοῶσαι..... (Ch. 9.) Pour donner à cette phrase un sens plus évidemment chrétien, Camérarius propose même de lire (au vocatif) πάτερ ἡμῶν, *notre père*.

viendra, mais plus tard. Que ce discours atteste pourtant l'influence du christianisme, nous le reconnaîtrons volontiers, mais voici comment : pour qu'un empereur pût se résigner à entendre des vérités sévères, il fallait que la loi évangélique lui eût déjà donné des leçons d'humilité ; la hardiesse de l'orateur eut pour auxiliaire la religion du Prince. La religion courbait en effet toutes les têtes sous le niveau de ses austères préceptes ; et la philosophie, rendue plus indépendante, profitait des conquêtes mêmes de son ennemie.

Continuons d'analyser les idées de Synésius. « Il va, dit-il, tracer l'image d'un roi parfait : c'est à l'Empereur d'animer cette image et de lui donner la vie (1). Le Roi doit d'abord avoir une piété solide qui se montre dans tous ses actes ; il doit se commander à lui-même, comme il commande aux autres. L'homme n'est pas un être simple, c'est un composé de toute espèce de passions ; il faut qu'elles soient toutes soumises à la raison ; il faut que le Roi soit vraiment Roi, c'est-à-dire maître de lui, qu'il dompte les mouvements trop tumultueux et qu'il établisse l'harmonie entre les diverses parties de son être (2). Quand il se sera ainsi réglé, alors, sortant de lui-même, qu'il aille s'entretenir des affaires de l'État avec des amis fidèles. Quoi de plus précieux qu'un ami ? S'il leur fait du bien, le peuple en tire un favorable augure ; car, avec un tyran, ceux qui l'entourent sont le plus exposés au danger. Un roi sait qu'il a besoin d'amis ; il s'aide de leurs secours, voit par leurs yeux, entend par leurs oreilles (3). Mais il faut prendre garde que l'adulation n'usurpe la place de l'amitié (4). »

« Les soldats sont d'autres amis. Il faut que le Roi s'exerce avec eux, qu'il soit connu d'eux, que tous le voient, qu'il acquière l'expérience militaire ; sa présence les anime et leur inspire une prompte affection. Quel empire est plus en sûreté que celui qui est défendu par l'amour de tous ? Quel particulier est moins exposé qu'un prince que personne ne craint, mais pour qui tout le monde craint (5) ? Au milieu des camps il apprendra à commander, il connaîtra ses soldats. Voyez dans Homère : Agamemnon appelle tous ses Grecs par leurs noms, il rappelle à chacun ses titres d'honneur. N'est-ce pas ainsi qu'on les amène à verser leur sang avec ardeur (6) ? »

Jusqu'à présent, si vif qu'ait été quelquefois le langage de l'orateur, il s'est tenu dans des idées générales sans application directe.

(1) Ch. 9. — (2) Ch. 10. — (3) Ch. 11. — (4) Ch. 12. — (5) Ch. 13. — (6) Ch. 14.

Mais le ton va changer. Cet idéal d'un roi qu'il retraçait avec tant de complaisance, l'a-t-il trouvé réalisé à la cour de Constantinople ? A ce portrait imaginaire d'une royauté modèle, telle que son esprit la conçoit, il oppose le tableau des mœurs impériales, telles que ses yeux les ont vues, abaissées et dégradées. Ici commence l'originalité particulière de ce discours, satire amère des grands et de l'Empereur lui-même ; il ne leur ménage point de véritables admonestations, dures quelquefois, je dirais presque jusqu'à l'injure. Il s'attaque à tous les abus, à toutes les habitudes d'inertie et de luxe introduites à l'exemple des rois barbares, et si fatales pour l'empire. Indépendamment de l'intérêt oratoire, toute cette partie du discours pourrait fournir plus d'un détail précieux sur les mœurs du temps.

« Que mon langage ne te blesse point; la faute n'est pas à toi, » mais à ceux qui, les premiers, introduisirent ces habitudes per- » nicieuses et les transmirent à leurs successeurs. Le mal n'a fait » que s'accroître avec le temps. etc. (1) »

Inactifs au fond de leurs palais, les grands, pour occuper leurs loisirs, recouraient aux ressources du luxe. Pour briller aux yeux du peuple, la magnificence des vêtements remplaçait l'éclat des grandes actions; on n'ambitionnait les charges publiques qu'afin de s'entourer d'une décoration théâtrale. Saint Jean Chrysostome, avec la liberté d'un apôtre, a plus d'une fois attaqué ces pompeuses mises en scène d'Arcadius et de ses courtisans. Avide de jouissances oratoires, Synésius avait dû, j'imagine, pendant son séjour à Constantinople, se mêler souvent à la foule qui se pressait au pied de la chaire de l'éloquent archevêque : il s'inspira de sa généreuse audace. Il serait curieux de comparer les plaintes qu'arrache au prêtre et au philosophe le faste dont ils sont témoins. Tous deux s'indignent également, mais au nom d'intérêts divers : tandis que l'un s'appuie des droits supérieurs de la religion, l'autre invoque les vieux souvenirs de la patrie. Mais la passion patriotique, si respectable qu'elle puisse être, est de sa nature étroite et bornée, si on la compare à ces affections qu'était venu éveiller le christianisme, et qui sont de tous les pays et de tous les temps. Synésius ne songeait qu'à la société romaine : avec la société romaine a disparu une partie de l'intérêt qui s'attachait à cette éloquence. Saint Jean Chrysostome, au contraire, s'adressait aux sentiments intimes du cœur humain : l'humilité, le renoncement à soi-même, la charité,

(1) Ch. 15.

ne sont pas des vertus locales ni temporaires : voilà pourquoi aujourd'hui même l'orateur chrétien parle encore à l'humanité tout entière. Si le discours de Synésius n'offre pas le même genre d'intérêt, il est juste cependant de reconnaître qu'on ne peut se défendre d'une véritable sympathie pour la cause que vient plaider ce citoyen, ému des dangers de son pays.

Voyez en quels termes il blâme le luxe de la cour. Après avoir dit que les empires se conservent par les mêmes moyens qui les ont élevés : « Pour moi, ajoute-t-il, je crois que l'Empereur doit » respecter les institutions de la patrie. Mais n'appelons point de » ce nom des habitudes de luxe introduites d'hier dans la répu- » blique dégénérée; nos véritables institutions sont les règles de » conduite qui servirent à établir la puissance romaine. Au nom » de la Divinité qui gouverne les rois, tâche de m'écouter patiem- » ment, si dures que soient mes paroles : à quelle époque, selon » toi, l'empire romain a-t-il été le plus florissant ? etc. (1) »

Qu'on se représente Arcadius et ses courtisans dans tout l'appareil de leur magnificence. Couverts de leurs splendides ornements, ils n'ont jamais entendu s'élever autour d'eux qu'un concert d'applaudissements et d'adulations. Voici que devant eux paraît un homme, sans pouvoir, sans crédit, hier encore ignoré. Transporté de la pauvre cité de Cyrène et de ses campagnes à demi désertes au milieu de cette cour brillante, sans doute il se laissera éblouir par cet incomparable éclat: saisi d'admiration à la vue de tant de merveilles, il va célébrer la pompe de ces royales demeures, et la grandeur de leurs heureux habitants : écoutez-le... Mais quel dut être l'étonnement de tous, quand on entendit l'orateur, fier, et se portant comme le mandataire de la philosophie, condamner, flétrir, au nom de la misère publique, le faste et la mollesse des grands. Dépouillant d'une main hardie les courtisans et l'Empereur lui-même de leur splendeur d'emprunt, l'intrépide citoyen mettait au grand jour toutes les hontes et toutes les lâchetés qu'elle recouvrait. Un tel langage, digne d'un Caton, n'avait jamais retenti dans les murs du palais; et sous la robe de pourpre plus d'un cœur se troubla sans doute à l'évocation soudaine de ces barbares, chaque jour plus rapprochés de Constantinople, et que l'orateur faisait apparaître comme une menace et un châtiment. Semblable au paysan du Danube, il n'avait pas reculé devant la crainte d'offenser son auditoire; mais le paysan du Danube, à demi sauvage,

(1) Ch. 15, 16.

sorti des forêts pour venir se plaindre à Rome, n'avait pas étudié la rhétorique du temps; une partie de sa franchise pouvait être mise sur le compte de son ignorance et de sa grossièreté. Synésius, au contraire, l'élève des sophistes, initié de bonne heure dans les écoles aux habiletés, aux détours du langage, avait des prétentions dans l'art de bien dire : de fortes vérités proclamées avec assurance par un disciple, par un émule des rhéteurs, en devenaient encore plus fortes et plus incisives.

Aux mœurs efféminées de son temps Synésius oppose ensuite les habitudes dures et frugales des siècles passés : « Montrons, dit-il, quelle était la simplicité d'un Empereur qui vivait à une époque assez rapprochée de la nôtre, pour que l'aïeul d'un vieillard de nos jours ait pu le connaître. Carin faisait la guerre aux Parthes : à la suite d'une longue marche, il mangeait à la hâte, ainsi que ses soldats, quand les députés de l'ennemi se présentent : ils sont amenés aussitôt devant l'Empereur, qui n'était ni précédé ni entouré de courtisans. — « On ne voyait pas alors cette multitude de gardes, » qui forment dans l'armée une autre armée; tous choisis pour » l'éclat de leur jeunesse et pour la beauté de leur taille, fiers de » leur chevelure blonde et touffue,

» Le visage et le front ruisselants de parfums (1),

» ils portent des boucliers d'or, des lances d'or : leur présence an- » nonce l'apparition du Prince, comme les premiers rayons du » jour annoncent l'approche du soleil. » — Vêtu comme un de ses soldats, Carin n'avait d'autres mets qu'un peu de porc salé avec des pois. Il invite les députés à partager son repas, et leur montrant sa tête chauve : Annoncez à votre maître, dit-il, que s'il ne se hâte de me satisfaire, je rendrai son pays aussi nu que ma tête. — Les ambassadeurs se retirent, pleins de peur et d'étonnement, et le roi des Parthes, effrayé de leur récit, se soumet (2). »

Nous pouvons en passant faire la même remarque que nous ont déjà suggérée les lettres de Synésius. Synésius paraît étranger au monde latin; il l'ignore presque entièrement, et nous en avons ici une nouvelle preuve. Carin ne marcha jamais contre les Parthes; et de plus, loin de mériter les éloges donnés dans ce discours à sa tempérance et à son courage, c'est plutôt par les vices contraires qu'il se signala. Le véritable héros de l'anecdote que notre auteur raconte avec tant de complaisance fut Probus.

(1) *Odyss.*, XV, 331. — (2) Ch. 18.

« Un autre Empereur, continue Synésius, alla en personne explorer le camp ennemi. Régner, c'était remplir une dure fonction : aussi quelquefois, après les fatigues d'une vie laborieuse, prenait-on le parti d'abdiquer : témoin Dioclétien. Les princes évitent avec soin le nom de *Roi*, supprimé après les Tarquins; ils se donnent celui d'*Empereur :* Empereur (αὐτοκράτωρ) était le titre usité chez les Athéniens pour désigner le chef revêtu de pleins pouvoirs; la qualification de *Roi* s'appliquait à un magistrat d'un ordre inférieur. Cette crainte du nom de *Roi*, dans l'empire romain, n'indique-t-elle pas l'aversion qu'inspire la tyrannie? Le Roi, pour n'être pas un tyran, doit ressembler à Dieu, qui n'éclate point par des prodiges, mais qui se révèle par des bienfaits. Il ne doit point se cacher, mais se montrer. Songea-t-on jamais à dédaigner le soleil parce qu'il se laisse voir tous les jours? Agésilas attirait tous les regards, et, quoique boiteux, il était l'objet de l'admiration générale. Pour le vaincre, il fallut un homme de mœurs encore plus simples, Épaminondas (1).—Il faut donc bannir le luxe; il faut en revenir à la sévérité des anciens temps, pour éviter les maux dont on est menacé. Ces maux sont tels qu'on ne peut y échapper qu'avec l'aide de Dieu et d'un vaillant Empereur : puisse Arcadius être le héros qui sauvera l'empire (2) ! »

Les fastueuses profusions étalées par la cour de Byzance pouvaient justement indigner un esprit nourri d'idées philosophiques; mais un abus, dont les funestes conséquences commençaient à se révéler, devait réveiller surtout le patriotisme du citoyen. De hautes fonctions dans l'Etat étaient confiées à des étrangers ; les dignités militaires en particulier tombaient souvent en partage à des hommes de races barbares, naguère ennemies. Après la mort d'Athanaric, leur roi, les Goths vaincus, mais redoutables encore, avaient été admis dans l'empire, à titre d'alliés, vers 386, par Théodose, qui leur avait donné pour résidence la Thrace et plusieurs provinces d'Asie. On avait compté qu'ils cultiveraient des campagnes dépeuplées et presque désertes : d'ailleurs quarante mille soldats, choisis parmi ces barbares, et commandés par leurs chefs, devaient mettre leurs armes au service de l'État, et l'orateur Thémistius (3) félicitait l'Empereur de sa générosité et de cette nouvelle espèce de conquêtes. Que cette mesure fût dictée à Théodose par la nécessité ou par la clémence, toujours est-il que de tels alliés devaient bientôt devenir dangereux, s'ils n'étaient contenus par une main vigou-

(1) Ch. 19. — (2) Ch. 20. — (3) *Orat.*, XVI.

reuse. L'esprit militaire allait s'éteindre chez les Romains, dès que les défenseurs de l'empire se recruteraient surtout parmi les Goths. Aussi, sous le règne d'Arcadius, les chefs sortis de cette nation obtenaient-ils un crédit qu'on n'osait plus leur refuser (1) Plus audacieux, sans devenir plus fidèles, à mesure qu'on leur accordait davantage, ils commençaient à effrayer et à troubler l'État de leurs menaces et de leurs insultantes exigences. Tribigilde venait de se révolter; Gaïnas, un autre Goth, chargé d'étouffer la rébellion, allait au contraire lui donner de nouvelles forces en s'y associant. La honte et les périls auxquels l'empire est exposé excitent la colère de Synésius; il poursuit de ses invectives hardies les Scythes, comme il les appelle, les confondant, dans une même expression de mépris, avec ces peuplades errantes qui occupaient les vastes contrées situées au delà du Danube et au nord du Pont-Euxin. Il donne d'énergiques conseils, que la timidité d'Arcadius et peut-être aussi l'affaiblissement trop réel de l'empire ne permettaient point de suivre. Nulle part, dans ce discours, Synésius n'est plus animé, plus véritablement orateur; outre les sentiments de patriotique colère qui l'inspirent, on sent partout le dédain profond du Grec pour les barbares.

« La philosophie nous apprenait tout à l'heure qu'un roi doit » venir souvent au milieu de son armée, et ne point se renfermer » dans son palais; car c'est, disait-elle, en se laissant approcher » familièrement tous les jours qu'un souverain obtient cette af- » fection, qui est la plus sûre de toutes les gardes. Mais quand » le philosophe qui aime le Roi lui prescrit de vivre avec les » soldats et de partager leurs exercices, de quels soldats entend-il » parler? etc. (2) »

Le discours n'offre plus ensuite un intérêt aussi continu. Laissons cette question de côté, dit l'orateur; et aussitôt il rentre dans sa description générale des qualités d'un prince. « Après avoir fait l'éducation du roi belliqueux, il reste à parler du souverain pacifique. La paix est ce qu'il y a de plus précieux; pour être sûr de la conserver, on doit toujours être prêt à faire la guerre. L'Empereur se doit également à tous ses sujets : il faut qu'il se montre d'un abord facile (3); qu'il reçoive les députés des provinces; qu'il

(1) On témoignait de la considération même pour les derniers d'entre ces barbares. En expiation de la mort d'un soldat goth, le peuple de Constantinople fut privé de la moitié d'une des distributions de pain qu'il recevait chaque jour.

(2) Ch. 21, 22, 23, 24. — (3) Ch. 25.

écoute attentivement leurs plaintes, leurs réclamations, et fasse droit à leurs justes requêtes (1). Il ne doit point permettre que le soldat opprime le citoyen (2), ni que les villes soient écrasées d'impôts; car pourquoi établir tant d'impôts, si l'on sait dédaigner les recherches d'une ruineuse magnificence? Il demandera le nécessaire, et rien de plus; car quoi de plus bas qu'un roi cupide et avare? Chez un particulier l'avarice se conçoit encore; mais chez un roi! Chercher l'argent, c'est à coup sûr s'estimer bien peu. L'âme est plus précieuse que le corps, et le corps plus précieux que les biens extérieurs; l'avare renverse cet ordre, il se ravale au-dessous de la fourmi. Loin de nous un vice si odieux! Le Prince doit l'emporter sur tous en modération et en vertu. Un roi, doué des qualités que nous demandons, fera renaître l'âge d'or; il sera pieux surtout; et quel plus grand bonheur pour un souverain que d'être uni à ses sujets dans la prière? Dieu le récompensera en lui accordant ses faveurs (3). Le signe distinctif d'un roi, c'est de faire des heureux : qu'il soit à cet égard comme le soleil qui répand le bienfait de sa lumière sur les plantes et sur les animaux, sans se lasser jamais. Ceux qui entourent le trône imiteront la générosité du Prince; ses ministres se régleront à son exemple (4). Comme l'Empereur ne peut, dans ses vastes États, tout faire en personne, il faut bien qu'il envoie des gouverneurs dans les provinces : le point important, c'est de les bien choisir. La providence divine elle-même n'agit pas directement partout : elle a établi des lois éternelles qui régissent les êtres (5). »

Si l'on se rappelle quelques-uns des faits que nous avons rapportés dans la biographie de notre auteur, les citoyens souvent traités en ennemis par les soldats, les provinces épuisées par des impôts ruineux qu'établissait le caprice des gouverneurs, on comprendra sans peine qu'en énonçant des vérités, en apparence vulgaires, Synésius flétrissait quelques-uns des abus de son temps. Un scandale alors fréquent, c'était de voir des magistrats acheter leurs charges à prix d'argent, pour s'indemniser ensuite et s'enrichir aux dépens de leurs administrés, par des violences et des exactions en quelque sorte légales. L'éloge du désintéressement et de la pauvreté n'est donc plus un lieu commun dans la bouche de l'orateur, témoin de tant de fortunes honteusement acquises. « S'il s'agit de » nommer aux magistratures, on doit regarder, non pas à la for- » tune, comme on le fait maintenant, mais à la vertu. Quand nous

(1) Ch. 26. — (2) Ch. 27. — (3) Ch. 28. — (4) Ch. 29. — (5) Ch. 30.

» avons besoin d'un médecin, ce n'est pas au plus riche que nous » nous adressons, mais au plus habile. etc. (1) » Si la vertu, ajoute Synésius, devient le seul titre pour occuper les hautes fonctions, bientôt on méprisera les richesses, on recherchera la pauvreté, car les sujets règlent volontiers leur conduite sur l'opinion du Prince.

L'orateur a fini d'énumérer toutes les qualités qu'il demande dans un roi. « Permets-moi, dit-il, d'exprimer un vœu en terminant ce discours. Puisses-tu être saisi de l'amour de la philosophie ! Et si je le désire, c'est pour toi plus que pour elle ; car elle n'a pas besoin des hommes, cette céleste favorite de Jupiter, tandis que sa présence ou son absence influe en bien ou en mal sur les choses humaines. Grave ces exhortations dans ta mémoire ; sois philosophe : ce seul mot résume tout ce que j'ai dit. Tu auras alors réalisé le portrait que j'ai tracé ; et moi je jouirai le premier des heureux fruits de mes leçons, quand je viendrai t'entretenir des intérêts de Cyrène (2). »

Tel est ce discours où, à côté des défauts du temps et de l'imitation trop servile des sophistes, se révèlent souvent des qualités qu'il serait injuste de méconnaître et une originalité réelle. Nonobstant le respect qu'il professait pour ses modèles, Synésius se sépare de la mauvaise tradition oratoire, sinon par un sentiment exquis des véritables beautés littéraires, du moins par l'indépendance de ses convictions patriotiques. Nous aurions pu relever des expressions d'un goût douteux, l'abus des formes poétiques, le retour trop fréquent de certains procédés de style ; l'ensemble n'est pas assez bien ordonné, et dans quelques parties on sent de la sécheresse, de la subtilité et de la recherche. Il revient souvent, et avec une complaisance qui fatigue, sur cette idée d'une statue royale, statue dont la piété forme la base, dont les autres vertus composeront les diverses parties, et à laquelle Arcadius doit donner le mouvement et la vie. Mais nous avons mieux aimé nous arrêter sur les qualités que sur les défauts de ce discours : l'œuvre de Synésius contraste d'une façon vive et frappante avec les harangues souvent déclamatoires et toujours louangeuses de ses devanciers. Esprit droit et ferme, il mettait en lumière quelques-unes des véritables causes du mal qui travaillait alors l'empire ; ses invectives, si passionnées qu'elles puissent paraître, ne sont que le cri qu'arrache à un citoyen le spectacle des misères et des hontes de sa patrie ; encore furent-elles

(1) Ch. 30, 31. — (2) Ch. 32.

impuissantes à réveiller Arcadius et les grands de leur torpeur ; et il se trouve que ce contemporain, dans sa sanglante satire des mœurs de la cour, n'a guère fait que devancer le jugement de l'histoire. On nous pardonnera peut-être, à ce titre, d'avoir insisté un peu longuement sur ce discours, monument unique dans son genre. D'ailleurs c'est ici surtout que nous devons rechercher les caractères particuliers de l'éloquence de Synésius. Ses autres écrits oratoires n'offrent ni la même importance ni la même étendue.

Les ouvrages dont nous allons parler appartiennent à une autre époque de la vie de Synésius. Depuis son ambassade à Constantinople jusqu'à son élévation sur le siége de Ptolémaïs, nous ne voyons plus d'occasion où il ait eu à exercer son éloquence. Mais une fois évêque, il dut souvent, du haut de la chaire, s'adresser aux fidèles de son église : la prédication fréquente rentrait dans les devoirs de l'épiscopat, et nul doute qu'il ne faillit point à cette obligation de son ministère. Il serait curieux de posséder encore les discours qu'il prononça, et de voir comment l'ancien adepte de la philosophie alexandrine dispensait la parole chrétienne. Mais soit que le temps ou la confiance en lui-même lui ait manqué, à lui si nouveau dans le sacerdoce, pour écrire à loisir les instructions religieuses qu'il destinait au peuple, soit que cette partie de ses ouvrages ne nous ait pas été conservée, nous n'avons, pour l'apprécier dans son rôle et dans sa mission de prédicateur, que des données très-incomplètes.

Il nous reste, sous le nom d'*Homélies*, deux morceaux très-courts et qui nous donneraient de ses succès dans ce genre une assez médiocre idée. Le premier, composé, on peut le conjecturer du moins, pour détourner les fidèles des agapes trop somptueuses qui succédaient aux jours de jeûne, n'est qu'une sorte de commentaire du neuvième verset du psaume 74. Mais il est facile de voir que l'évêque n'est pas encore habitué à l'explication des textes sacrés ; il en tire un sens subtil et forcé ; il joue volontiers sur les mots. Avec ses habitudes philosophiques de libre interprétation, je ne sais même s'il a pour la lettre biblique tout le respect que le prêtre doit à la parole divine : aisément il ferait bon marché, si ce n'est du fond, au moins de la forme ; et la raison qu'il en donne est assez singulière dans la bouche d'un évêque : « Les expressions » paraissent absurdes, dit-il, mais le sens qu'elles cachent ne l'est » point. Dieu n'a pas besoin de termes inspirés : l'esprit divin » dédaigne les minutieux scrupules de l'écrivain. » La seconde homélie, prononcée sans doute, non point la veille de Noël, comme

l'indique le traducteur latin, mais la veille de Pâques, semble avoir été adressée à des chrétiens nouvellement baptisés. Si quelques lignes qui nous en sont restées suffisaient pour nous faire porter un jugement, nous dirions volontiers que le ton, déjà plus simple et plus grave, atteste un progrès. A ce passage se trouve joint, comment? nous l'ignorons, un fragment qui n'a aucun rapport avec ce qui précède, et qui certainement n'est pas de Synésius; car celui qui l'a écrit demeure dans le voisinage de Léontopolis, en Égypte, et soutient un procès contre les habitants de cette ville.

Mais parmi les lettres il en est une, la cinquante-septième, que nous pouvons regarder (et nous en avons déjà fait l'observation comme un véritable discours : à ce titre nous pouvons en dire ici quelques mots. Ce discours, ainsi que nous l'avons raconté, fut tenu dans l'église de Ptolémaïs, quand Synésius vint déclarer au peuple sa résolution d'excommunier Andronicus. A proprement parler, il serait difficile de préciser à quelle partie du genre oratoire se rapporte une œuvre qui n'est ni une homélie, ni un sermon, ni une confession publique, ni une simple condamnation du gouverneur avec l'exposé de ses crimes : c'est un peu de tout cela à la fois. Il exhorte ses auditeurs à profiter des épreuves que Dieu leur envoie; il rappelle la vie heureuse dont lui-même a longtemps joui, ses anxiétés quand il a dû entrer dans l'épiscopat, les douleurs qui depuis l'ont assailli; il raconte les crimes d'Andronicus, avec ses propres faiblesses : la colère, le chagrin, les regrets, la résignation, tous ces sentiments apparaissent tour à tour. Il ne faut pas demander à l'orateur des idées bien suivies : le désordre du discours représente assez bien cet état de trouble dont le nouveau chrétien sortait à peine. La lutte intérieure entre l'homme et l'évêque venait de finir : on voit qu'il s'essaie à parler cette langue de la religion qui doit être désormais la sienne. Toutefois il la bégaie plus encore qu'il ne la parle; et des expressions, tirées de ses anciennes croyances, se mêlent aux emprunts qu'il fait à l'Écriture. Il sent lui-même qu'il n'est pas encore assez familiarisé avec les devoirs qui lui ont été imposés : il gémit, il s'accuse, il se justifie; il prend à témoin ceux qui l'écoutent. Quelquefois on l'interrompt, et alors une sorte de dialogue s'établit entre l'orateur et l'auditoire : « Nommez un autre évêque à ma place..... Quoi! » vous vous récriez! Parce que cela ne s'est pas encore vu, faut-il » que cela ne se voie pas aujourd'hui? Oui, nommez-moi un suc- » cesseur, ou du moins un coadjuteur; mais dans tous les cas, » nommez quelqu'un. » Et comme le peuple protestait sans doute :

« Allons ! cette proposition vous déplaît : eh bien ! nous en reparlerons plus tard (1). »

A en juger d'après le début, qui ne manque ni de gravité ni d'élévation religieuse, il nous semble que Synésius aurait pu se placer parmi les orateurs chrétiens, si de vieilles habitudes d'esprit n'avaient pesé sur son éloquence, ou s'il avait eu le temps de se refaire comme une seconde éducation, et de se pénétrer profondément de cette religion dont il était devenu l'interprète. On sent que sa parole commence à se transformer, et que déjà un souffle nouveau l'anime. Les premières pages se liraient peut-être, malgré quelques traces d'idées purement philosophiques, sans trop de désavantage, même après quelques morceaux de saint Basile ou de saint Jean Chrysostome. Seulement l'inspiration ne se soutient pas longtemps.

« Les fléaux qui désolent le monde accomplissent sans doute » les desseins de la Providence, puisqu'ils viennent punir des » coupables ; mais ils n'en sont pas moins détestés et maudits de » Dieu. etc. (2) »

Le chef dont Synésius annonçait la prochaine arrivée réalisa, nous le savons déjà, toutes les espérances qu'on avait conçues, et plus tard l'évêque fit publiquement son éloge. Sous le titre assez singulier de *Catastases* (3), deux discours nous sont restés, tous deux écrits à l'occasion de la guerre contre les barbares, mais dans des circonstances bien différentes. L'un est cet éloge d'Anysius, prononcé, à ce qu'il semble, dans une réunion générale d'habitants de toute la province. Délivrée de ses ennemis la Cyrénaïque respirait enfin ; mais le général auquel elle devait cet intervalle de repos allait bientôt partir ; car le temps de son commandement expirait. Interprète de la reconnaissance publique, Synésius rappelle les exploits accomplis par Anysius avec une si faible armée, sa piété, son intégrité, et il exprime le vœu que, pour en finir avec les ennemis, la Pentapole puisse conserver encore un chef aussi illustre, et que de nouveaux soldats viennent renforcer ceux qui se sont battus avec tant de courage. Sauf quelques détails assez intéressants pour la partie biographique, et que nous avons extraits

(1) *Contre Andronicus*, ch. 11. — (2) *Ib.*, ch. 1, 2, 3.
(3) Les rhéteurs désignaient quelquefois, par le nom de Catastase, la partie narrative d'un discours, c'est-à-dire celle sur laquelle s'appuie en quelque sorte tout le discours. Ici il faut entendre sans doute par cette expression, introduite par un copiste, des discours prononcés dans une assemblée publique.

déjà, ce discours, d'une assez faible étendue du reste, n'offre rien qui mérite d'arrêter notre attention. Voyons l'autre Catastase.

Nous avons déjà dit, en racontant l'histoire de cette époque, à quels dangers, après le départ d'Anysius, Ptolémaïs fut un instant exposée. Assiégée par les barbares, la ville semblait condamnée à une ruine inévitable. L'évêque, pour défendre son peuple, s'était rappelé son ancien métier de soldat. Encourageant les citoyens par son exemple et par ses exhortations, tour à tour priant et combattant, dans le temple aussi bien que sur les remparts, il s'était montré l'un des plus fermes appuis de la ville menacée. Mais il arriva un moment où, épuisé de fatigues, brisé de chagrins, et désespérant du salut de Ptolémaïs, il exhala librement en plaintes une douleur jusque-là contenue. Les cruelles extrémités où se trouve réduite la Cyrénaïque forment le sujet de cette Catastase. Est-ce un discours ? est-ce une lettre ? C'est ce qu'il serait peut-être assez difficile de préciser ; car, si l'ensemble rappelle les formes ordinaires du discours, si quelques expressions mêmes paraissent évidemment s'appliquer à un auditoire, le début cependant laisserait croire que Synésius sollicite l'intervention de quelque personnage influent pour faire exposer à l'Empereur les périls de Ptolémaïs (1). Quoi qu'il en soit, le ton général et la passion qui anime l'écrivain nous permettent de ranger ce morceau parmi les œuvres oratoires.

Ce discours n'est presque d'un bout à l'autre qu'un cri de douleur, qu'une éloquente lamentation. Les misères de ce pays si souvent désolé sont retracées avec une vérité, une vivacité d'émotion qu'il est impossible de ne point partager. Uniquement préoccupé du salut de son église et de sa patrie qui tout à l'heure vont être la proie des barbares idolâtres, l'évêque a oublié les recherches de diction, les laborieuses élégances : un sentiment profond et sincère l'inspire. « Rien, dit l'illustre critique dont nous ne pouvons mieux faire que de reproduire ici les expressions, rien de plus touchant, de plus expressif que les plaintes de l'évêque grec, qui voyait s'anéantir à la fois les deux civilisations qu'il aimait. Dans sa douleur il mêlait tous ses souvenirs chrétiens et profanes avec une

(1) Le vocatif pluriel ἄνδρες (ch. 6) indique des auditeurs. D'un autre côté, les mots γράφε σύ (ch. 1) et les recommandations qui suivent semblent s'adresser à quelqu'un de ceux avec lesquels il entretient un commerce de lettres. Il faut remarquer d'ailleurs que plusieurs manuscrits portent la suscription : *A Thalélæus*. Aussi trouve-t-on parfois cette Catastase rangée parmi les lettres.

naïveté, image curieuse de ces temps. » Si l'on osait ajouter quelque chose après M. Villemain, nous dirions que ces réminiscences profanes auxquelles il fait allusion appartiennent plus encore à la personne de l'orateur qu'à son temps. Tout en abandonnant les vieilles croyances païennes, Synésius n'avait point renoncé au culte des souvenirs domestiques. Cyrène, l'antique demeure de ses pères, restait pour lui la ville consacrée par leurs tombeaux; ne garde-t-on pas les traditions de famille comme une seconde religion?

Nulle part Synésius n'a trouvé des accents plus véritablement oratoires. Son éloquence s'élève en s'épurant : il a gagné, dans son commerce avec les idées chrétiennes, des inspirations plus vives et plus franches. Avec le progrès des années que fût devenu ce talent, renouvelé et fécondé par la foi? On ne peut le dire; mais il est au moins permis de croire que Synésius nous eût laissé de son génie des témoignages plus nombreux et plus considérables. Malheureusement le temps lui a manqué; et il ne nous reste, pour l'apprécier, que des ouvrages où se révèlent sans doute d'incontestables beautés, mais qui laissent pressentir l'orateur plutôt qu'ils ne le font apparaître.

CHAPITRE IV.

PHILOSOPHIE DE SYNÉSIUS.

Dieu. Trinité divine. Éternité de la matière. L'univers peuplé d'esprits et de démons. Système cosmographique. — L'Égyptien, ou la Providence. Dualisme. Du rôle de Dieu dans les affaires du monde. — L'âme humaine. Doctrines morales.

Bien qu'une grande partie de la vie de Synésius ait été consacrée, ainsi qu'il aime à le dire lui-même, à l'étude de la philosophie, on ne voit point cependant qu'il ait jamais fait école. Disciple des alexandrins, il n'a guère fait que reproduire les idées de ses maîtres. Il était de ces esprits souples et faciles qui ont le goût plutôt que le génie de la métaphysique, et qui usent volontiers de la philosophie, mais à leurs heures, pour s'en faire un délassement, et non une occupation véritable. Nulle part il n'a réuni en un corps de doc-

être pour nous l'objet d'un examen particulier, résumons les idées principales émises çà et là par Synésius, et qui servent à expliquer toute sa doctrine.

Dieu, l'Unité première, est à la fois l'assemblage et le principe de toutes les perfections : à le considérer en soi, il est l'Essence pure. Mais cette Unité ne demeure pas immobile, et pour ainsi dire renfermée en elle-même; elle se connaît et connaît les intelligibles : elle apparaît donc comme l'Intelligence absolue. Mais l'Intelligence, en se manifestant, ne se sépare point de l'Essence pure; elle lui reste unie par la Volonté, sans laquelle d'ailleurs elle n'aurait pu se manifester. L'Essence pure, l'Intelligence et la Volonté, tels sont les trois termes dans lesquels se résout l'Unité suprême. Nous pourrions dire les trois personnes, car Synésius emprunte les dénominations mêmes qui servent, dans le dogme chrétien, à désigner les trois hypostases, le Père, le Fils et le Saint-Esprit (1).

Ainsi que nous l'avons remarqué ailleurs, dans cette théodicée la seconde personne serait l'Esprit : en effet il ne procède point du Père et du Fils, mais il leur sert d'intermédiaire; la Volonté a dû concourir à la production du Fils : elle lui est donc antérieure. Mais cette antériorité est toute logique; car il n'y a point lieu de distinguer, dans le temps, entre ces trois personnes : elles sont coéternelles. Le Père produit nécessairement le Fils : mais comment le produit-il? Sur ce point la pensée de Synésius semble indécise; cependant elle se rattache le plus souvent à la doctrine de l'émanation (2).

Il ne faut point chercher dans les *Hymnes* l'exposé précis et rigoureux d'un système. Enivré de mysticisme et de poésie, Synésius dédaigne les déductions scientifiques; il y substitue les mouvements passionnés de l'enthousiasme. Envahi par toutes les doctrines à la fois, il n'allie pas seulement des idées gnostiques aux spéculations alexandrines : il y mêle aussi des aspirations vers le christianisme, dont il balbutie déjà la langue avant d'en avoir accepté les dogmes. De là des expressions diverses qui trahissent toute l'incertitude de sa pensée (3).

(1) *Hymn.*, I, 52-76; II, 25-33, 60-66; III, 201-220; IV, 60-75, 87-144; VI, 51-66. — (2) *Hymn.*, III, 201-216, 240-252; IV, 106-116.

(3) On pourrait signaler plus d'une contradiction. Le plus souvent Synésius établit une séparation profonde entre le monde et Dieu, il professe un dualisme manichéen; d'autres fois il absorbe tout en Dieu, et semble tomber dans le panthéisme (*Hymn.*, II, 60-66; III, 144-200). Il varie souvent

En dehors de Dieu existe la matière qui est éternelle comme lui : Dieu qui ne l'a point faite ne peut non plus la détruire, et le monde n'aura pas de fin (1). Synésius admet donc nettement deux principes, sources, l'un du bien, l'autre du mal. Mais s'il n'y a point eu de création véritable, dans le sens que nous devons attacher à ce mot, Dieu du moins peut modifier la matière, l'organiser, lui donner une forme : c'est le Fils qui a été chargé de ce soin, et il a ordonné le monde d'après les types intelligibles qui sont en Dieu : voilà pourquoi il s'appelle aussi la Sagesse, le Démiurge. Avec l'aide de l'Esprit il gouverne et dirige toutes choses (2).

Si la matière, quant à son existence même, est indépendante de Dieu, rien ne périt ; les êtres ne font que se transformer (3). Il ne faut pas croire cependant que Dieu ne puisse rien produire : il donne naissance, par voie d'émanation, à une foule de divinités inférieures. Il y a toute une hiérarchie d'intelligences et d'esprits, qui sont comme autant d'intermédiaires entre ces deux termes extrêmes, dont l'un est Dieu, et l'autre la matière. De l'Ame du monde on descend, par d'innombrables degrés, jusqu'à de grossiers démons et d'impurs fantômes, dont on ne saurait déterminer la substance, êtres indécis qui ne sont ni corps ni esprits, ou plutôt qui tiennent à la fois de l'une et de l'autre nature. A ces derniers confins du monde des âmes, il semble que la matière rebelle prend sa revanche, et s'asservit, en se les assimilant en partie, des intelligences déchues qu'envahit la fange dans laquelle elles sont tombées. Il est même des démons dont l'origine n'a rien eu de divin, et qui ont été enfantés par la nature (4).

L'univers est donc peuplé d'une multitude d'esprits : les uns, et ce sont les bienheureux, restent toujours auprès de celui qui est leur principe et leur fin : ils chantent les louanges de la Trinité,

dans les dénominations qu'il donne aux trois hypostases : tantôt il fait produire par le Fils l'intelligence et l'âme, νοῦς καὶ ψυχή (*Hymn.*, VI, 16-30) ; tantôt il se rapproche davantage des doctrines de Plotin, et fait de l'intelligence et de l'âme deux hypostases. Il déclare nettement, dans le *Traité de la Calvitie*, que l'Ame du monde est le troisième Dieu (ch. 8). Beaucoup de ces variations s'expliqueraient sans doute par les progrès successifs de Synésius vers la foi chrétienne.

(1) « Je ne croirai jamais », dit Synésius quand on veut l'élever à l'épiscopat, « que le monde puisse périr. » (Lett. 110.)

(2) *Hymn.*, II, 25-33, 56-58 ; III, 400-409 ; IV, 74-79 ; V, 10-23 ; VI, 16-30. — Voir aussi *l'Égyptien*, passim.

(3) *Hymn.*, III, 310-333 ; V, 22-24.

(4) *Hymn.*, II, 34-54 ; III, 269-300, 620-628 ; IV, 44-59, 244-263. *L'Égyptien*, ch. 9-11 ; *Des Songes*, passim.

et vivent dans la contemplation de la beauté par excellence; d'autres, et ils sont déjà d'un degré inférieur, dirigent les astres, gouvernent les sphères, et réalisent l'ordre établi par la Providence. Dieu a placé partout des ministres chargés d'exécuter ses volontés : des anges lui portent nos prières. Il est des âmes qui veillent sur les villes et sur les contrées, et dont la destinée semble se confondre avec celle des pays mêmes confiés à leur garde. Inégales entre elles, ces diverses intelligences, empressées d'obéir à Dieu, sont les protectrices de l'humanité. Mais au-dessous, et dans le voisinage de la matière qui les assujettit à ses lois, habitent les esprits malfaisants : la peste, la famine, et tous les fléaux en général ne sont que des démons déchaînés sur la terre : nos passions mêmes sont leur œuvre; quand elles nous dominent, c'est le mauvais génie dont l'influence nous subjugue (1).

Quelques-unes de ces idées sur le rôle et sur la classification des êtres surnaturels rappellent un livre qui fut célèbre surtout dans les écoles du moyen âge. Ce livre, dont l'auteur, quel qu'il soit, a dû vivre dans les premiers siècles du christianisme, expose avec les détails les plus minutieux les noms, la nature, le caractère, le rang, les fonctions des divers esprits qui composent les phalanges célestes. La croyance qui attribuait cet ouvrage à saint Denys l'Aréopagite a été singulièrement ébranlée par les travaux de la critique moderne : et en effet il semble bien difficile d'admettre qu'un disciple de saint Paul ait écrit un livre qui en plusieurs points trahit une date plus récente. Mais certains savants ne s'en sont pas tenus là : comme s'il leur en coûtait de laisser à un livre l'anonyme qui doit le recouvrir, ils ont voulu à toute force nommer l'auteur de ce traité. Quelques-uns ont désigné Synésius : mais les conjectures sur lesquelles ils s'appuient sont trop vagues. A côté des ressemblances qu'ils signalent, il y a des différences trop tranchées pour que l'on puisse des deux écrivains n'en faire qu'un seul, et voir dans cette opinion autre chose qu'une hypothèse toute gratuite (2).

Pour en revenir à l'exposition des idées de notre auteur, aux éléments dont se compose l'univers correspondent différents ordres d'esprits, plus ou moins purs selon qu'ils appartiennent au feu, à l'air, à l'eau ou à la terre. Synésius peuple les espaces et la nature

(1) *Hymn.*, I, 78-95; III, 265-295; V, 20-24. — Lett. 19. — *Contre Andronicus*, ch. 2. — *L'Égyptien* et *Des Songes*, passim.

(2) Brucker, *Historia philosophiæ*, t. III, p. 507, a démontré la fausseté de cette hypothèse.



tout entière de démons bons ou mauvais, qu'il multiplie ainsi à l'infini. Mais au-dessus de toutes les âmes particulières répandues dans le monde est l'Ame même du monde, de laquelle les autres sont sorties et qui les embrasse toutes. Dieu n'agit point directement sur l'univers : l'Ame lui sert d'intermédiaire. Produite par Dieu, elle donne à son tour la vie et le mouvement au monde, qui devient ainsi un grand corps animé (1).

Tout un système cosmographique se rattache à cette théorie de l'Ame du monde. Que l'on suppose un certain nombre de cercles, ou plutôt de régions concentriques, échelonnées les unes au-dessous des autres : la matière, que sa pesanteur retient au degré le plus bas, occupe le centre; c'est la terre que nous habitons. Au-dessus flottent l'air et l'éther. Puis vient le feu, plus subtil encore. Au delà s'étend la région des astres, parmi lesquels la lune est le plus rapproché de nous. Le monde sublunaire est variable : un et multiple tout à la fois, il se renouvelle sans cesse; mais sous cette confusion apparente se révèlent cependant, à l'œil du sage, des lois certaines et un accord constant; le monde est un tout dont les diverses parties sont liées entre elles : c'est à la science qu'il appartient de découvrir les actions réciproques, les rapports intimes et cachés qui unissent tous les êtres. Synésius compare cette harmonie à celle qu'on peut tirer d'une lyre, dont toutes les cordes rendent chacune un son différent (2).

Ces influences mutuelles des choses, les unes à l'égard des autres, ne se font plus sentir dans les espaces qu'occupent les astres; là disparaissent les existences bornées, les phénomènes contingents. Voisines du monde sublunaire, les planètes participent encore en quelque sorte au changement; elles se meuvent. Mais plus haut les étoiles fixes sont affranchies de toute révolution périodique. Au-dessus de ces chœurs majestueux d'astres brillants s'étend l'Ame universelle qui de tous côtés enveloppe le monde : elle n'est limitée que par le ciel. Enfin, après la sphère céleste, dans les profondeurs de l'immensité où Dieu réside, où l'Intelligence se confond avec l'Intelligible, habitent le repos et le silence : c'est l'Abîme, expression qui révèle, ainsi que plusieurs de celles que nous venons de citer, un emprunt fait au gnosticisme (3).

A ne considérer que la dernière partie de ce système, la Divinité

(1) *Hymn.*, III, 558-568. — (2) *Des Songes*, ch. 3.
(3) Outre divers textes indiqués plus haut, voir *Hymn.*, II, 9-27; *Des Songes*, ch. 4, et passim.

semble reléguée dans la solitude d'une existence abstraite. Nous allons voir cependant, en étudiant un traité dont l'examen trouve ici sa place la plus naturelle, quelle part Synésius laisse à la providence de Dieu dans le gouvernement du monde.

L'Égyptien, ou la Providence, n'est pas le moins intéressant des ouvrages de Synésius. L'auteur explique de quelle manière l'action de Dieu s'exerce sur la terre, et intervient dans les affaires humaines. Mais ce livre n'est pas un traité purement métaphysique que le philosophe seul doive lire : l'historien pourrait aussi le consulter avec quelque fruit. En effet, sous le voile d'une allégorie assez transparente, Synésius a raconté quelques-uns des événements qui se passèrent de son temps à Constantinople. Lui-même, dans la préface de son ouvrage, prend soin de nous avertir de son dessein : « J'expose et j'établis, dit-il, des dogmes qui n'avaient pas » encore été énoncés. Je mets sous les yeux du lecteur deux vies » qui sont l'image, l'une de la vertu, l'autre du crime ; et mon » livre n'est que la représentation de notre époque. »

Pour comprendre toutes les intentions de l'écrivain, reportons-nous donc à l'histoire de ce temps-là. Le discours *sur la Royauté* nous a fait connaître les craintes patriotiques qu'inspirait à Synésius la situation de l'empire. Les Goths, qu'il flétrit du nom de Scythes, lui apparaissaient, non point comme les défenseurs, mais comme les ennemis les plus dangereux de l'État : il signalait d'avance leurs perfides projets. Ces prévisions ne tardèrent pas à se réaliser : en 400, Gaïnas, l'un des chefs de ces barbares, contraignit Arcadius à bannir quelques-uns de ses plus fidèles ministres, et opprima Constantinople, jusqu'au jour où un mouvement populaire vint délivrer la ville de ces étrangers.

Il paraît assez probable que Synésius ne s'était pas contenté d'annoncer et de déplorer les dangers de son pays. Lié, pendant son séjour à Constantinople, avec quelques-uns des citoyens les plus distingués, sans doute il s'était associé à leurs efforts pour conjurer ces périls. Il fait allusion quelque part aux dangers qui le menaçaient pendant son séjour à Constantinople (1). Quoi qu'il en soit, il est certain que parmi ceux qui furent sacrifiés aux ressentiments jaloux de Gaïnas il comptait plusieurs amis.

Il est un de ces amis que nous avons déjà cité, mais dont le nom doit se retrouver ici avec quelques détails de plus. Aurélien, fils de Taurus, était l'un des principaux personnages de l'empire.

(1) *Des Songes*, ch. 18.

Synésius, qui avait gagné sa faveur et son affection, ne parle de lui qu'avec les plus magnifiques éloges. Aimé du peuple aussi bien que de l'Empereur, Aurélien, après avoir été préfet du prétoire en 398, se vit élevé en 400 aux honneurs consulaires. Mais sa chute suivit de près son élévation : quelques semaines s'étaient à peine écoulées, la volonté du chef des Goths, auquel Arcadius n'osait plus rien refuser, envoyait en exil le consul Aurélien et le consulaire Saturnin. Mais vers la fin de cette même année 400, après la défaite des Goths, les exilés rentraient, aux applaudissements publics, dans Constantinople. Les historiens, et Sozomène en particulier, ont raconté les transports de joie qui saluèrent le retour d'Aurélien. Après avoir encore occupé deux fois les fonctions de préfet du prétoire, il fut honoré d'une statue d'or, comme l'atteste une inscription de l'Anthologie (1) : « Aurélien, l'ornement du » consulat, a été trois fois préfet ; des rois puissants l'ont appelé » leur père. Cette statue d'or lui a été élevée par l'ordre du sénat, » qui lui devait la fin de ses angoisses. »

Synésius fait entrer le récit de ces événements dans un cadre où la fiction se mêle à la réalité. Il transporte son lecteur en Égypte : là, sous les noms d'Osiris et de Typhon, il personnifie la lutte des deux influences qui se disputaient l'empire. Osiris, le génie bienfaisant de l'État, vaincu par de détestables intrigues, cède la place à son rival ; mais bientôt il est rappelé par les Égyptiens, qui ont secoué le joug de l'indigne Typhon.

Qu'Osiris représente Aurélien, c'est un point admis sans contestation. Mais quelques écrivains hésitent à croire que Synésius ait dépeint Gaïnas sous les traits de Typhon. Nous ne pouvons partager ce doute. On ne voit pas bien en effet quel autre personnage l'auteur aurait voulu désigner : n'est-il pas certain que le véritable ennemi d'Aurélien fut Gaïnas ? D'ailleurs les allusions sont très-claires : Typhon, à la tête des Scythes, opprime l'Égypte : or les Scythes ne sont-ils pas les Goths eux-mêmes ? Synésius ne les appelle pas autrement dans son discours *sur la Royauté*. La première partie de l'*Égyptien* renferme beaucoup de traits assez vagues : il faut un peu de complaisance pour reconnaître Aurélien dans le jeune Osiris ; l'écrivain donne carrière à son imagination et fait un portrait de fantaisie. Dans la seconde moitié de l'ouvrage abondent au contraire les détails précis sur l'expulsion des Goths. C'est cette dernière partie surtout qui donne à Synésius le droit de

(1) IV, 4.

dire qu'il raconte ce qui s'est passé de son temps : c'est, à bien peu de chose près, un véritable chapitre d'histoire. A notre sens, Gaïnas est donc encore plus nettement indiqué que ne l'est Aurélien lui-même.

L'ouvrage, venons-nous de dire, comprend deux parties distinctes : l'une, qui se termine à l'exil d'Osiris, fut composée, comme Synésius même nous l'apprend, en 400, c'est-à-dire au moment où Aurélien, tombé en disgrâce, emportait avec lui les regrets des bons citoyens (1). Gaïnas triomphait; le désigner trop ouvertement, c'était braver sans aucune utilité sa vengeance : de là la fable dans laquelle Synésius enveloppe sa protestation. Quelques mois plus tard, après la chute de Gaïnas, l'écrivain reprenait et complétait son récit, mais en laissant presque entièrement de côté des déguisements désormais inutiles. Cette seconde moitié doit représenter assez exactement les scènes qui se passèrent à Constantinople, l'origine et les divers incidents de la lutte du peuple contre les Goths. Selon toute probabilité, elle aura été écrite au commencement de 401, si ce n'est même à la fin de 400, peu de temps après le rappel d'Aurélien.

Notre intention n'est point d'entrer dans les détails du roman imaginé par Synésius : il nous suffira d'en offrir une analyse succincte (2). L'auteur ne s'attache pas scrupuleusement aux traditions égyptiennes, bien qu'il leur emprunte les noms et les principaux traits de ses personnages. Osiris et Typhon ne sont plus deux divinités, mais deux princes, fils d'un roi de Thèbes. Nés avec des inclinations toutes différentes, dès leur enfance ils témoignent combien plus tard ils doivent peu se ressembler. Désireux de s'instruire, Osiris, le plus jeune, écoute les sages vieillards qui l'entourent et se règle sur leurs avis; Typhon, au contraire, repousse toute instruction et ne se plaît qu'aux jeux les plus grossiers. Ils grandissent tous deux et commencent à avoir part aux affaires de l'État; l'un se signale par ses vertus : intelligence, équité, courage, humanité, tempérance, il réunit toutes les qualités et devient l'idole des bons citoyens, qui placent en lui toutes leurs espérances; l'autre s'abandonne aux vices les plus abjects : inepte, injuste, lâche, débauché, cruel, il ne s'entoure que d'êtres aussi vils que lui (3). Le temps arrive où les Égyptiens ont à choisir entre les

(1) *L'Égyptien*, Préface.
(2) Dans son *Histoire du roman dans l'antiquité*, M. Chassang consacre à l'*Égyptien* quelques pages très-intéressantes.
(3) I, 1-4.

deux frères celui qui doit les gouverner : Osiris réunit tous les suffrages. Les curieux détails que donne Synésius sur la manière dont se fait l'élection (1) ont été recueillis sans doute d'après d'anciennes traditions.

Quelques uns des plus fidèles conseillers d'Osiris l'engagent à éloigner son frère, dont les complots peuvent nuire à l'État. Osiris s'y refuse, comptant sur l'aide des dieux pour se préserver des embûches de Typhon. Mais ses espérances sont trompées : vainement il rend ses sujets heureux ; Typhon, obéissant à sa propre ambition et aux suggestions de sa femme, aussi détestable que lui, s'adresse aux soldats étrangers qui habitent l'Égypte. Il fait croire aux Scythes qu'Osiris veut les exterminer ; il les séduit par ses promesses et les entraîne dans la sédition : il réclame même la mort de son frère; mais, mus par un dernier sentiment de respect, les Scythes se contentent d'envoyer Osiris en exil. Typhon n'use de la royauté que pour assouvir ses passions. Toutefois, à de certains présages envoyés par le ciel, on peut déjà prévoir sa chute.

C'est sur ces espérances que s'achève le premier livre; dans la seconde partie nous allons les voir réalisées. Les Scythes traitent l'Égypte en pays conquis; rien ne leur résiste. De secrètes terreurs les agitent cependant : Dieu jette le trouble et la confusion dans leurs conseils; à demi vaincus d'avance, ils succomberont à la première lutte. Une circonstance fortuite met aux prises les citoyens et les étrangers. Une vieille mendiante, qui se tient aux portes de la ville, en voyant le matin sortir des soldats Scythes, poursuit de ses invectives ces ennemis de son pays. Irrité, l'un d'eux veut la tuer, mais il est tué lui-même par un Égyptien. Les soldats se préparent à venger leur camarade; des habitants viennent au secours de l'Égyptien menacé. De tous côtés on s'arme : la mêlée devient générale. Bientôt le peuple est vainqueur : une partie des Scythes a fui; ceux qui sont restés dans la ville se soumettent. Osiris est rappelé, et il règne tranquillement après avoir pardonné au coupable Typhon.

Nul, plus que Synésius, n'eut le droit de célébrer le retour d'Aurélien, puisqu'il osa, comme il le fait entendre, pendant la proscription de son ami exhaler librement ses plaintes. En effet, c'est lui-même qu'il met en scène dans le personnage qu'il introduit à la fin de son premier livre. Il a pris soin de se désigner trop clairement pour qu'il soit possible de s'y tromper (2) : ce philosophe,

(1) I, 6. — (2) I, 18.

aux mœurs rustiques et sévères, et qui, grâce à Osiris, a été exempté des charges publiques, et a obtenu pour ses concitoyens un dégrèvement d'impôts; ce poëte qui n'aime que les modes doriens, et ne veut pas livrer ses chants à la multitude, n'est-ce pas Synésius? Il rappelle avec un légitime orgueil qu'il a fait l'éloge d'Aurélien exilé en face de Gaïnas lui-même, au milieu d'un auditoire nombreux. Dans quelle circonstance eut-il à donner cette preuve de courage? Nous l'ignorons; ses autres écrits ne nous fournissent à cet égard aucune indication. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne fait point allusion à son discours *sur la Royauté*, qui avait été prononcé à une époque antérieure, et dans lequel on ne trouve d'ailleurs aucun hommage particulier rendu à Aurélien. Nous ne pouvons douter cependant de la véracité de l'écrivain : comment croire en effet qu'il aurait osé se vanter, auprès de ses contemporains qui pouvaient le démentir, d'un courage qu'il n'aurait pas eu réellement? Il est tout simple que l'orateur qui avait tenu, devant Arcadius, un langage si hardi, se soit une fois de plus signalé par son indépendance.

Synésius ajoute à l'histoire des deux frères, en manière d'épilogue, quelques considérations philosophiques qui ne présentent, du reste, que très-peu d'intérêt. Il se demande pourquoi souvent des personnes issues du même sang sont si profondément dissemblables. L'explication qu'il donne est au moins singulière. En toutes choses le bien et le mal se mêlent; mais si, à l'aide de dérivatifs, on isole les parties impures, tout ce qu'il y a de mal passe d'un côté, tout le bien reste de l'autre. C'est ainsi qu'agit la Providence : un premier-né épuise toutes les misères de sa race; le frère qui le suit reçoit en partage toutes les perfections (1). Puis, passant à un autre ordre d'idées, Synésius remarque que l'histoire qu'il vient de raconter présente des analogies frappantes avec des événements tout récents. Il ne faut pas s'en étonner : si toutes les parties de l'univers sont dans une mutuelle dépendance les unes des autres, comment les lois générales qui régissent les astres ne régiraient-elles pas aussi la terre? Les corps célestes, après avoir accompli leurs révolutions diverses, reviennent à leur point de départ, et présentent le spectacle qu'ils ont déjà offert à des époques reculées. Puisque leur influence se fait sentir sur la naissance, sur l'éducation, sur la destinée des mortels, on conçoit que des causes identiques doivent reproduire les mêmes effets. Le passé se lit donc

(1) II, 6-7.

dans le présent, et l'histoire n'est qu'un drame qui se joue à diverses reprises, par de nouveaux acteurs, devant un nouveau public (1). Si cette doctrine pouvait être prise au sérieux, Synésius, en faisant de la vie la répétition exacte et nécessaire des événements anciens, condamnerait l'histoire à une sorte d'immobilité. Mais l'homme n'est pas soumis, comme les astres, à des lois fatales : grâce à la liberté dont il jouit, la scène du monde, malgré la présence des mêmes intérêts et des mêmes passions, offrira un spectacle toujours varié ; ce qui est vrai de chacun de nous peut se dire de l'humanité tout entière : elle sera toujours diverse et ondoyante.



Mais ce qui mérite de fixer notre attention, c'est la théorie de Synésius sur la Providence divine. L'auteur ne parle pas en son propre nom, il est vrai ; mais les idées qu'il met dans la bouche d'un de ses personnages sont incontestablement les siennes. Des amis d'Osiris conseillent à ce prince d'exiler Typhon : ils prévoient l'avenir et veulent conjurer les périls qu'une indulgence exagérée peut un jour faire courir à l'Égypte. Osiris se refuse à bannir son frère : il s'en remet à la Divinité du soin de le préserver du danger. Son père alors prend la parole pour lui expliquer combien cette confiance est imprudente : compter toujours en ce monde sur le secours prochain des dieux, c'est se faire de leur nature et de leur action une fausse idée.

Existe-t-il donc une providence qui vienne en aide aux choses humaines ? Et comment agit-elle ? A cette double question voici la réponse que donne *l'Égyptien* (2).

L'Être pur, l'Absolu, ne s'abaisse point jusqu'à l'action ; il se contemple lui-même ; la contemplation est la vie divine par excellence. De cette Unité suprême, comme d'une source, émane toute une série de dieux : les uns, et ce sont ceux du rang le plus élevé, jouissent constamment du spectacle des beautés intelligibles : rien ne vient les distraire de leur félicité. Les autres sont d'une condition inférieure : le gouvernement de l'univers leur est délégué. Mais comme ils participent, quoiqu'à un moindre degré, de l'Essence pure, ils ne se détournent qu'avec effort de la contemplation, dans laquelle ils trouvent leur perfection et leur bonheur : encore tentent-ils, quand ils doivent agir, de régler le monde d'après les types éternels qu'ils ont contemplés. De là ces lois fixes et générales qui régissent les astres, le ciel ; mais à mesure que l'on descend vers la matière, livrée aux démons malfaisants, l'ordre disparaît ;

(1) II, 7. — (2) I, 9-11.

rien ne demeure stable et permanent ici-bas; tout s'altère et se corrompt. La matière inerte ne peut rien par elle-même : il faut donc qu'un Dieu, abaissant ses regards sur la terre, vienne parfois organiser et régler les mouvements du monde que nous habitons ; il lui donne une impulsion, à laquelle la matière obéit d'abord, mais dont l'effet doit s'affaiblir par degrés. Pour vous rendre compte de ce qui se passe, voulez-vous une comparaison prise des choses vulgaires ? Voyez ces petites figures, ces poupées qui servent à divertir l'enfance : quand on a tiré le fil qui les fait remuer, elles s'agitent un instant, puis redeviennent immobiles.

Tout ce qu'il y a de bon dans le monde est donc dû à l'influence des dieux : quoiqu'il leur répugne d'agir, leur action, quand elle s'exerce, ne peut produire que le bien. Mais il ne faut pas réclamer sans cesse leur intervention, ni croire qu'ils se tiennent prêts à descendre au premier appel. A des époques fixes, ils mettent en jeu les ressorts d'un État, lui impriment une direction, et envoient pour le gouverner des âmes choisies qui ont avec eux quelque affinité : souvent, en effet, il entre dans les voies de la Providence de susciter un seul homme pour le salut d'une nation tout entière. Celui qui a reçu cette mission doit toujours tendre à s'élever vers les dieux, et non pas à les rabaisser jusqu'à lui ; il doit aussi, songeant à sa sublime origine, se tenir en garde contre les démons, qui, nés de la terre, lui feront une guerre acharnée, et ont l'avantage de livrer bataille sur leur propre terrain. Il n'est point d'âme ici-bas qui n'ait ses infirmités : comme des assiégeants autour d'une place, ces démons explorent le côté faible pour y porter tout l'effort de leurs attaques : les passions sont la brèche par laquelle ils tentent de s'introduire dans l'âme et de la subjuguer. Si leurs assauts sont repoussés, ils cherchent à venger leur défaite en accablant sous le poids des calamités l'homme dont ils n'ont pu faire leur esclave. Par exemple, si celui qui leur a résisté est un roi, ils suscitent contre lui les séditions, les guerres civiles. Pour déjouer leurs tentatives, il faut joindre la force à la prudence : Mercure aux deux visages, l'un jeune et l'autre vieux ; le Sphinx à la tête d'homme et au corps de bête, nous offrent le symbole de cette union. Séparées, ces deux vertus sont impuissantes ; associées, elles suffisent à toutes les nécessités. Il est donc inutile, quand nous pouvons nous défendre nous-mêmes, de faire un appel aux dieux : ils ne descendront point chaque fois que les lois qu'ils auront établies auront éprouvé quelque atteinte. Mais quand leur œuvre est détruite, quand le désordre règne partout, alors seulement ils interviennent. C'est là tout

ce que l'homme peut leur demander. S'il y a du mal sur la terre (et comment en serait-il autrement dans le domaine de la matière?) nous ne devons pas nous en étonner. Quand nous souffrons, n'accusons pas les dieux d'indifférence : ils n'empêchent pas, il est vrai, les vices de se produire avec leur cortége de calamités; mais ils ont mis à notre portée les secours dont nous pouvons user pour assurer notre bonheur : sachons d'abord nous aider. La Providence n'est point comme une nourrice qui accourt aux cris de l'enfant nouveau-né, et veille, inquiète, autour du berceau; elle ressemble plutôt à la mère qui arme pour le combat son fils adolescent, et l'envoie braver les dangers.

« Voilà les vérités qu'il faut méditer sans cesse », ajoute Synésius. Mais cette théorie de la Providence, telle qu'il la conçoit, peut-elle nous satisfaire? L'action divine, dans ce système, n'est-elle pas trop réduite? Sans doute il ne faut pas que l'homme, par un excès de confiance dans la protection de Dieu, s'abandonne lui-même et déserte sa propre cause : aide-toi, le ciel t'aidera. Mais ces réserves faites, pourquoi ne pas reconnaître, dans les affaires humaines, le concours constant, quoique souvent caché, de la Providence? Pourquoi ne point lui faire sa part, et la plus grande, dans les événements? Que l'homme trouve dans son énergie personnelle des ressources précieuses pour agir sur sa destinée, c'est une vérité qu'il ne faut pas lui laisser oublier, afin d'ôter tout prétexte, toute excuse à son inertie et à ses lâchetés : mais affirmer qu'il peut seul, à l'aide de son courage et de sa prudence, triompher de tous les obstacles, c'est tomber dans une évidente exagération. S'il en était ainsi, le vaincu serait toujours coupable de sa défaite; et cependant la conscience nous dit qu'il y a des revers glorieux :

> Disce, puer, virtutem ex me verumque laborem,
> Fortunam ex aliis (1).

C'est le cri d'un héros qui, trahi par la fortune, se sent supérieur à sa destinée.

Les erreurs de Synésius dérivent d'une fausse notion métaphysique. Son Dieu, c'est le Dieu des Alexandrins, l'Unité absolue,

(1) *Énéide*, XII, 435.

Faites votre devoir et laissez faire aux dieux.

Ce vers, souvent applaudi, mis par Corneille dans la bouche du vieil Horace, exprime admirablement ce sentiment de résignation active et courageuse, qui doit être si fréquemment la règle de notre vie.

immobile, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus contraire à l'idée de la Providence. Pour combler l'intervalle qui sépare Dieu du monde, il a fallu admettre toute cette série de divinités intermédiaires, dont les moins élevées s'occupent seules du monde : encore ne s'en occupent-elles qu'à regret, et à certaines heures. Synésius ne garde de la Providence que juste ce qu'il en faut pour préserver le monde d'une ruine complète; elle n'apparaît qu'au moment de la crise, pour débrouiller le drame, comme dans une pièce de théâtre :

Nec Deus intersit nisi dignus vindice nodus.

Voyez d'ailleurs quel singulier rôle joue la Providence. La vraie philosophie, si nous l'interrogeons, nous répond qu'il a suffi à Dieu d'ordonner une fois le monde d'après des lois immuables ; et que si ces lois, établies par lui, pouvaient jamais cesser d'exister, ce ne serait que par un acte de sa volonté. Mais le principe dualiste, posé par Synésius, produit des conséquences toutes différentes. Les bons et les mauvais esprits se disputent la terre, qui subit tour à tour les influences les plus opposées. Comme un artisan dont l'œuvre incomplète a toujours besoin d'être retouchée, Dieu ne produit qu'un ordre éphémère ; dès que sa main se retire des rouages, la machine vacille et se disloque ; la Divinité est condamnée à rajuster sans cesse des ressorts qui vont encore se déranger.

Cette Providence accidentelle, intermittente, avec ses langueurs et ses impuissances, n'est point du tout celle que nous concevons. En voyant le crime prospérer et la vertu souffrir, l'homme tressaille étonné, et se demande si de tels spectacles ne sont pas en contradiction avec l'idée d'un gouvernement divin. Synésius, je m'imagine, dut éprouver quelque impression de cette nature en assistant au triomphe de Gaïnas et au bannissement d'Aurélien : il continua cependant de croire en la Providence ; mais pour s'expliquer comment elle restait inactive, il admit qu'elle ne devait se manifester que par de rares apparitions. Or limiter dans le temps l'action providentielle, n'est-ce pas en réalité la supprimer ? Une raison supérieure aurait appris à Synésius que si les voies de Dieu nous échappent, que si la Providence ne se révèle pas toujours clairement à nos regards troublés, elle ne s'en exerce pas moins sûrement : tantôt elle se cache, tantôt elle éclate ; mais jamais il n'y a d'interruption dans son œuvre. Peu d'années avant l'époque où le chef des Goths opprimait Constantinople, un autre barbare, à

force de ruses et de violences, avait établi sa fortune dans l'empire d'Occident : témoin de la scandaleuse élévation de Rufin, Claudien indigné se demandait s'il existe des dieux ; et pour raffermir sa religion ébranlée, il fallait que le supplice de l'odieux ministre vînt absoudre le ciel :

> Abstulit hunc tandem Rufini pœna tumultum,
> Absolvitque Deos.

Au fond le doute de Claudien est plus respectueux envers la Divinité que la foi de Synésius : le poëte veut un Dieu vraiment digne de nos hommages, et dans lequel nous puissions placer notre confiance, comme dans l'auteur de tout bien. Mais qu'est-ce que ce Dieu incomplet, mutilé, pour ainsi dire, que nous présente le philosophe ? Et l'esprit peut-il se reposer dans l'idée d'une demi-Providence ?

Nous avons exposé l'ensemble des croyances de Synésius sur la Divinité : sa théodicée nous est suffisamment connue. Mais si nous redescendons du ciel sur la terre, si nous abaissons notre pensée sur nous-mêmes, qu'est-ce que notre âme ? Quelle est notre nature et notre fin ? Questions capitales, car de la solution qu'elles doivent recevoir dépend la règle morale de la vie.

L'idée d'une Ame universelle, idée admise, comme nous l'avons vu, par Synésius, n'était point nouvelle dans les écoles. Énoncé surtout par les stoïciens, ce dogme avait conquis depuis longtemps la plupart des esprits élevés du paganisme ; à Rome, Virgile l'avait exposé en vers magnifiques, comme l'expression la plus haute des croyances philosophiques de son époque :

> Principio, cœlum ac terras, camposque liquentes,
> Lucentemque globum Lunæ, Titaniaque astra
> Spiritus intus alit; totamque infusa per artus
> Mens agitat molem et magno se corpore miscet.
> Inde hominum pecudumque genus, vitæque volantum,
> Et quæ marmoreo fert monstra sub æquore pontus.
> Igneus est ollis vigor, et cœlestis origo
> Seminibus, quantum non noxia corpora tardant,
> Terrenique hebetant artus, moribundaque membra (1).

Une parcelle échappée de cette Ame et tombant dans la matière, voilà l'âme humaine. Avant d'habiter ce corps où elle est captive,

(1) *Énéide*, VI, 724.

elle vivait d'une autre vie (1). Tout ce qu'il y a de noble et d'élevé dans notre nature, c'est à cette céleste origine que nous le devons; c'est l'Ame universelle « qui nous inspire quand nous pensons » bien ; c'est elle qui nous reprend quand nous pensons mal. Nous » ne tenons pas moins d'elle la raison que la vie. Elle est comme » un grand océan de lumière : nos esprits sont comme de petits ruis- » seaux qui en sortent, et qui y retournent pour s'y perdre (2). » Ce qui est notre principe est donc aussi notre fin. Mais ce n'est pas sans peine que la goutte remonte à sa source : notre vie ici-bas n'est qu'une longue lutte. Souvent l'âme tombe sous le joug des passions terrestres ; esclave, elle s'affaisse chaque jour davantage vers la matière. D'autres fois, se souvenant de son origine, elle cherche à briser ses chaînes corporelles; heureuse quand elle peut, d'un élan puissant, remonter jusqu'à Dieu (3).

Une des conséquences de cette doctrine, c'est que l'âme, immortelle dans son principe (4), n'a cependant, comme substance distincte du grand Tout, qu'une existence transitoire. Si elle doit se confondre avec l'Ame du monde, la personnalité humaine disparaît (5) ; l'homme n'est plus qu'un phénomène qui passe, c'est-à-dire qu'il n'est plus rien. Tout autre est le dogme chrétien : s'il ne reconnaît point à l'âme le privilége d'être une portion de l'Intelligence universelle, s'il lui assigne une origine plus modeste, du moins il enseigne que cette âme, une fois produite, ne cessera plus d'être, qu'elle gardera toujours un état qui lui sera propre : l'homme persiste, comme individu, par delà les siècles; il durera autant que Dieu lui-même : l'Être suprême, si grand qu'il soit, n'absorbe en lui aucune des existences humaines.

Dans le système adopté par Synésius il n'y a plus de place pour les peines et les récompenses d'une autre vie. Comment, en effet, la justice pourrait-elle s'exercer sur des âmes, dès qu'elles perdent

(1) « Je ne pourrai jamais admettre que l'âme ait une origine posté- » rieure à celle du corps. » (Lett. 110.) — Au moment où on le pressait d'entrer dans l'épiscopat, Synésius, pour expliquer son refus, allègue sa croyance à une existence antérieure des âmes.

(2) Fénelon, *Télémaque*, liv. IV.

(3) *Hymn.*, I, 93-134 ; III, 558-568, 708 ; IV, 711-719 ; VI, 47. — *Des Songes*, passim.

(4) Dans la lettre 16, Synésius, faisant allusion à un vers d'Homère, parle d'âmes qui périssent dans les flots. Mais tout le passage indique qu'il ne faut voir dans ces mots qu'une plaisanterie.

(5) Dans cet ordre d'idées la résurrection ne se comprend plus : aussi ce dogme est-il un de ceux auxquels Synésius, près d'entrer dans l'Église, refusait de se soumettre. (Lett. 110.)

tout caractère d'individualité? Que ces âmes particulières aient été innocentes ou coupables, l'Ame du monde, qui les reçoit, n'en peut contracter ni mérite ni démérite. Synésius parle quelquefois, il est vrai, de châtiments; mais c'est dans cette vie même que les châtiments sont infligés aux natures perverses : en se plongeant dans la fange des passions, l'âme abandonne quelque chose de son caractère divin; elle tend à se matérialiser; elle souffre à mesure qu'elle s'altère, et son crime fait en même temps sa punition (1). Mais par la vertu elle se purifie ; dégagée de tout alliage, elle est plus véritablement elle-même à mesure qu'elle se rapproche de son principe, et elle trouve son bonheur dans une affinité plus intime avec l'Essence universelle. C'est ainsi que doivent se comprendre ces aspirations, si fréquentes dans les *Hymnes*, vers une félicité qui n'a déjà plus rien d'humain : « Courage, ô mon âme ! » abreuve-toi à la source éternelle du bien; supplie le Père; » monte, que rien ne t'arrête : laisse à la terre ce qui vient de la » terre. Bientôt, unie au Père céleste, et participant toi-même à la » Divinité, tu te réjouiras dans le sein de Dieu (2). Donne, Père, » donne à ton serviteur de déployer les ailes de l'intelligence (3). » Goutte céleste, j'ai été répandue sur la terre : rends-moi à la » source d'où je suis sortie, fugitive et vagabonde... Permets » qu'unie à la lumière je n'aille plus désormais me plonger dans » la fange terrestre (4). »

Les idées de Synésius en morale ne sont que la conséquence de ses doctrines métaphysiques. Ce qui constitue, selon lui, la véritable perfection, c'est, ne l'oublions point, la contemplation absolue. L'être divin lui-même ne peut, sans déchoir, se mêler à l'action. Une des plus grandes misères de l'âme qui tombe dans un corps humain, c'est d'être distraite, par les nécessités terrestres, de la pensée des choses célestes. Sortie de Dieu, elle doit, par un effort constant, tendre à retourner en Dieu. Mais comment pouvons-nous nous rapprocher de la Divinité? Par la vie spéculative. L'action, quelle qu'elle soit, est toujours un signe d'infirmité; rompre avec les affaires humaines, s'affranchir des relations qui l'attachent au monde comme autant de liens, telle est la loi que s'impose le philosophe. La vie, selon l'esprit, est la fin de l'homme (5).

(1) *Des Songes*, ch. 7-13. — (2) I, 128-134. — (3) III, 614-617. — (4) *Id.*, 713-728.
(5) Lett. 4. Voir encore la lettre 35, vers la fin.

La conclusion rigoureuse de ces doctrines, c'est que dans la vie pratique il n'y a plus ni mérite ni démérite : les devoirs sociaux peuvent être supprimés, quand ils font obstacle à la contemplation. L'unique vertu, c'est l'intelligence spéculative ; les actes n'ont par eux-mêmes aucune valeur morale ; ils sont tous indistinctement frappés de réprobation. Le sage doit se désintéresser de toutes les émotions qui font battre le cœur des autres hommes : les préoccupations humaines de famille et de patrie troubleraient sa méditation. Étranger à ce monde, il se confine dans sa pensée solitaire ; son détachement des choses d'ici-bas et son indifférence pour tout ce qui l'entoure sont la mesure même de sa perfection : il deviendra peut-être, comme l'appelle quelque part Synésius, une sorte de demi-dieu; à coup sûr il cesse d'être un homme.

Ces conséquences, pour n'être pas toujours exprimées d'une manière aussi absolue, n'en sont pas moins acceptées par Synésius. Il serait facile de citer dans ses écrits plus d'un passage où il condamne et flétrit l'action. « C'est tout à la fois, dit-il, un malheur » et un tort d'aimer les choses sur lesquelles la fortune a prise. » Pylémène, un de ses amis, exerce la profession d'avocat : c'est une carrière indigne de lui; qu'il abandonne le barreau, pour se tourner vers les biens intérieurs. La philosophie est inutile à l'administration des cités : il faut rester en dehors des affaires, pour s'occuper de Dieu et s'élever à la contemplation des principes (1). Quoique éloigné encore des croyances chrétiennes, Synésius admire les ermites de la Thébaïde, dans lesquels il voit, non pas ce qu'ils ont été en effet, d'humbles et pieux solitaires qui cherchaient dans le désert un refuge contre les tentations, mais des sages qui avaient réalisé, en partie du moins, son idéal philosophique (2).

Ces idées, comme la plupart des doctrines que nous avons déjà analysées, ne sont guère qu'un emprunt fait à l'école des Alexandrins. Synésius répète la leçon de ses maîtres, et en particulier de Plotin. Disciple sans conviction réelle, dans les choses de la vie il déserte les théories qu'il professe dans ses ouvrages. Chez lui, et nous constatons à son honneur cette contradiction, l'homme et l'écrivain sont en désaccord. Cette indifférence qu'il vante comme la perfection du sage, il ne l'éprouve point : les sentiments humains gardent sur lui tout leur empire. Citoyen dévoué à sa patrie, il sacrifie volontiers son repos, ses méditations, dès que les

(1) Lett. 31, 35. — (2) *Dion*, ch. 10.

circonstances l'exigent : magistrat, ambassadeur, soldat, quand il s'agit de servir Cyrène, il est toujours au premier rang. Il n'a pas besoin de se faire violence, comme pour une œuvre ingrate : on voit aisément qu'il obéit à une inclination toute naturelle, et qu'il apporte dans l'accomplissement de sa tâche toute la passion d'un cœur patriotique. Et ce n'est pas tout : en dehors des devoirs que nous subissons tous sans avoir le droit ni de les rejeter ni de les modifier, Synésius s'impose des obligations nouvelles auxquelles il pouvait se soustraire sans honte : il recherche tous les liens qui l'enchaîneront, comme le vulgaire des hommes, plus étroitement à la terre; il prend une épouse, il désire de nombreux enfants; et quand le vœu de ses concitoyens l'appellera à la vie plus parfaite du sacerdoce, c'est lui qui refusera, par attache pour les joies terrestres, de gravir quelques-uns des degrés qui mènent vers Dieu.

Quelque système que l'on embrasse, il est difficile de supprimer entièrement l'idée de vertu. On a beau répéter que l'action est entachée de misère et de bassesse, il est des actes qui forcent notre approbation et nos louanges; la conscience humaine les proclame dignes et respectables, en dépit de toutes les théories; et comme il faut donner satisfaction à cette voix de la conscience, l'esprit s'arrête, inquiet, à moitié chemin, et revient par un détour aux principes qu'il avait d'abord paru méconnaître. Ainsi que beaucoup d'autres philosophes, Synésius n'ose pas aller jusqu'au bout de ses doctrines : il admet la vertu; mais, pour rester fidèle à son système et tout concilier, il déclare que la vertu n'a de valeur que comme préparation à la vie contemplative. Or réduire la vertu à cet humble rôle, au fond n'est-ce pas la nier? Le jour où le philosophe, par un élan mystique, sera parvenu à s'identifier avec Dieu, ne pourra-t-il point rejeter la vertu, désormais inutile? Et que l'on ne dise point que cette hypothèse ne doit jamais se réaliser : l'histoire des systèmes est là pour nous apprendre dans quelles aberrations philosophiques ou religieuses peut tomber l'esprit humain. Ainsi les Carpocratiens, sous prétexte d'élever l'homme au-dessus des faiblesses de la nature, affirmèrent que l'âme est tout, que le corps n'est rien; les actions corporelles ne peuvent être ni bonnes ni mauvaises, elles sont étrangères à l'âme qui habite dans des sphères supérieures. Une perfection chimérique servait ainsi à justifier les plus honteux désordres. *Tout est saint pour les saints.* Il n'est point de crime auquel ce principe, adopté par quelques sectaires, n'ait pu ouvrir la porte.

Ces erreurs dangereuses se trouvent en germe dans les théories de l'école à laquelle appartient Synésius. Ce qui fait, à ses yeux, le mérite et le prix de la vertu, c'est qu'elle est une initiation, une sorte de noviciat. L'essentiel n'est pas, comme le croit le vulgaire, de vivre honnêtement : prendre la vertu pour but de nos efforts, c'est confondre les moyens avec la fin (1). Apprenons à estimer les choses à leur juste valeur : si la tempérance, par exemple, est louable en soi, pourquoi ne pas l'admirer dans les animaux qui s'abstiennent de viande ? Mais cette abstinence, qui n'est qu'un pur effet de l'instinct, n'a rien de méritoire (2). Sans la raison il n'y a point de vertu, ou plutôt la raison c'est la vertu même. Aussi quelque estime que Synésius professe pour les solitaires de la Thébaïde, il met une restriction à ses éloges : ces anachorètes ont pratiqué la chasteté, il est vrai, mais pour elle-même, et non pas en vue d'une perfection plus haute. Or c'est par l'intelligence que nous sommes en rapport avec Dieu : quand Dieu descend en nous, c'est dans notre esprit qu'il réside, comme dans un temple; la vertu sert à purifier le temple, et à le préparer pour l'hôte qui doit venir l'habiter. Elle exclut le mal, elle ne donne pas le vrai bien ; c'est à la raison seule qu'il appartient d'achever en nous l'œuvre divine. Quand nous nous sommes affranchis des affections de la matière, il faut nous élever encore plus haut; car ce n'est pas assez qu'il n'y ait plus en nous rien de mauvais : réalisons le bien, devenons Dieu (3).

L'absence du mal, voilà donc à quoi se réduit le rôle tout négatif de la vertu. L'activité humaine est frappée de stérilité : à l'intelligence seule est réservée la production du bien. Entre les vertus (car Synésius adopte la division établie par la plupart des anciens philosophes), celles qui se rapportent à l'intelligence sont les plus nobles, et l'emportent sur toutes les autres : ainsi la prudence doit être placée au premier rang. Mais toutes ensemble elles ne sont pour ainsi dire que l'alphabet de la sagesse : savoir ses lettres, c'est le fait d'un écolier qui commence, mais cela ne suffit point pour lire couramment dans le livre (4).

Ces théories prouvent assez que Synésius était encore loin de la foi chrétienne. Bien au-dessus de la science, en effet, le christianisme a placé la charité. Le Dieu de l'Évangile se révèle d'ailleurs plus sûrement aux enfants et aux humbles de cœur qu'aux sages

(1) Lett. 4. — (2) Même lettre. — (3) *Dion*, ch. 10-11.
(4) *Dion*, ch. 11.

enflés de leurs vaines connaissances (1). Le christianisme aurait sans doute préservé Synésius de ces erreurs; mais il pouvait encore les éviter, à l'aide des seules lumières de la raison. Quatre siècles plus tôt, la philosophie, unie à un admirable bon sens pratique, avait mieux inspiré Cicéron. Dans son livre des *Devoirs*, l'illustre Romain, dont la vie tout entière avait été consacrée au service de ses concitoyens et de l'État, proclamait la supériorité de l'action sur la spéculation : « Il serait contre le devoir, écrivait-il, » de négliger les affaires pour les études, car le prix de la vertu » est principalement dans l'action..... Si tout l'univers n'est qu'une » famille, comme on n'en saurait douter, par une suite nécessaire » le devoir qui tend au maintien de cette société est le premier de » tous; car la contemplation, la connaissance de la nature, est, » en quelque manière, imparfaite et insuffisante, si elle n'est » suivie d'aucune action. Or cette action consiste principalement » à être utile aux hommes. La justice appartient donc plus spé- » cialement à la société du genre humain, et on doit, pour cette » raison, la préférer à la prudence..... Une conduite sage devant » être le résultat de toute science et de toute prudence, il en ré- » sulte que de bien faire vaut mieux que de bien penser (2). »

Nous avons vu plus haut que Synésius dit que l'objet de la vertu est de purger l'âme; il ne faut pas voir dans cette expression une métaphore. Comme la matière est le principe du mal, dans le mal il y a toujours quelque chose de matériel; le vice est une véritable souillure qui, en se déposant sur l'âme, la matérialise et l'épaissit. Dans cet état l'âme est comme une étoffe couverte de taches, qu'il faut livrer au foulon si l'on veut lui rendre sa première blancheur. De là, pour le coupable, la nécessité d'une expiation corporelle; le châtiment, et le châtiment seul, lave toutes les fautes : théorie dont nous avons déjà montré ailleurs la fausseté (3).

(1) « Confiteor tibi, Pater Domine cœli et terræ, quia abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis. » (Saint Matthieu, XI, 25.)
(2) *Les Devoirs* (traduction de M. Victor Le Clerc). I, 6, 43, 44, 45.
(3) Voir page 70.

CHAPITRE V.

PHILOSOPHIE DE SYNÉSIUS (SUITE).

Traité des Songes. — De l'imagination. — Légitimité de la divination. — De la divination par les songes.

Lettre à Paenius sur le don d'un astrolabe.

Si l'âme peut, à certains instants, et par un effort surnaturel, remonter vers la source de toute vérité, dans son état ordinaire elle ne connaît guère cependant que les objets contingents. Et de quelle manière les connaît-elle? Ici nous rencontrons une théorie développée dans le *Traité des Songes*, livre curieux, sur lequel nous devons nous arrêter, et qui contient à peu près toute la psychologie de Synésius.

L'intelligence renferme en soi les images des choses qui sont réellement, c'est-à-dire des intelligibles, et l'âme, les images des choses qui naissent (1). Mais ces dernières images doivent être en quelque sorte réfléchies dans l'imagination comme dans un miroir. L'intelligence communique avec l'âme par l'intermédiaire de la raison; l'intermédiaire entre l'âme et l'animal, c'est l'imagination : elle est le sens par excellence. Mais ce sens ne se produit pas au dehors : il a son siége dans la tête, d'où il domine l'animal. L'ouïe, la vue, le toucher, sont ses auxiliaires : ce ne sont point de véritables sens, mais plutôt de simples organes à l'aide desquels l'imagination communique avec les objets extérieurs. Synésius compare ces organes aux rayons qui aboutissent tous à un même centre : les rayons peuvent-ils se concevoir sans un centre duquel ils dépendent? Admettre le témoignage des sens et rejeter celui de l'imagination, c'est se contredire, c'est oublier que les sens nous trompent parfois. Ils ont leurs causes d'erreur, de même que l'imagination a ses maladies qui la troublent et ne laissent point arrriver jusqu'à elle de claires visions (2).

L'imagination nous apparaît donc avec un double caractère : elle est tout à la fois matérielle, puisque son action s'exerce par le moyen d'organes physiques, et divine, puisqu'elle communique

(1) Ch. 5. — (2) Ch. 6-7.

directement avec l'âme. Déterminer exactement sa nature, c'est une entreprise difficile. Placée entre la matière et l'esprit, elle est le moyen terme qui unit les deux opposés; elle emprunte quelque chose à tous les deux. Toutefois elle peut tenir plus de l'un ou de l'autre, selon qu'elle s'est plus ou moins purifiée. Tandis que le corps, cette enveloppe grossière et terrestre, est toujours asservi aux lois de la matière, et ne peut s'élever à une condition meilleure, l'imagination est soumise à la direction de l'âme, et lui devient semblable. Elle lui sert de char : quand l'âme en effet descend des sphères célestes dans le monde, elle s'empare de l'imagination pour accomplir son voyage. Inséparables ici-bas l'une de l'autre, et dans une sorte de dépendance mutuelle, elles s'élèvent ou s'abaissent ensemble. Si l'âme est exempte de passions et de vices, elle communique alors quelque chose de sa pureté à l'imagination, qui se spiritualise, pour ainsi dire; mais si l'âme contracte quelque souillure, l'imagination prend le dessus; elle s'épaissit, car tout ce qu'il y a de matériel dans sa nature s'étend et s'accroît. En un mot, dans ce commerce intime il faut que l'âme emporte avec elle l'imagination vers les régions supérieures, ou que l'imagination entraîne l'âme vers la terre. Le vice les appesantit, la vertu les rend légères; et c'est ce qu'avaient déjà compris Héraclite et les autres philosophes qui parlent de l'âme sèche et des ailes de l'âme. Douée de chaleur et de sécheresse, l'âme monte vers le ciel; au contraire, surchargée d'humidité, elle tombe dans les lieux bas et malsains, séjour des esprits mauvais. Alors elle se plonge dans l'ivresse des voluptés grossières; et, ce qui est le comble du mal, elle ne sent plus son mal et n'essaie point de s'en guérir. Car quiconque se sent malade cherche au moins des remèdes : la souffrance est salutaire. Heureuse donc est l'âme quand les douleurs viennent l'avertir et la corriger; les calamités l'aident à rompre avec les vils objets auxquels elle restait attachée. Les terrestres félicités sont un piége que les démons tendent à l'âme; elle s'y laisse prendre; car, à son entrée dans la vie, les douceurs de l'existence sont comme le breuvage qui lui fait oublier sa véritable destinée. Esclave des trompeurs attraits de la matière, elle ressemble à ces insensés qui acceptent la servitude pour vivre avec l'objet qu'ils aiment. Une fois qu'elle s'est laissé enchaîner, il lui est difficile de briser ses entraves; pour sortir de captivité, il lui faut beaucoup de courage et d'énergie, car alors toutes les forces de la matière viennent fondre sur la rebelle pour l'accabler et la punir; elle doit livrer de rudes combats, et c'est là sans doute le sens caché dans

l'histoire des travaux d'Hercule. Si l'âme retombe après de vains efforts pour franchir les murs de sa prison, la matière se venge de ces inutiles tentatives par de rigoureux châtiments : ce n'est plus alors cette vie dont parle Homère, mélangée du bien et du mal qui sortent des deux tonneaux placés près de Jupiter; l'existence n'est plus qu'une longue suite de peines (1).

Dans sa chute, l'âme peut descendre jusqu'aux demeures entièrement obscures; mais quand elle monte, comme il serait honteux pour elle de ne pas reporter aux globes célestes ce qu'elle en a reçu, et de laisser sur la terre ce qu'elle a emprunté là-haut, elle élève avec elle l'imagination. L'imagination peut donc parcourir tout l'espace compris entre les deux extrémités du monde sublunaire, les sphères lumineuses d'une part, et de l'autre les profondeurs ténébreuses de la terre. De là, pour elle, deux destinées possibles : l'une brillante et heureuse, l'autre obscure et misérable. Mais entre ces deux limites il y a de nombreux degrés et des états intermédiaires. Quand elle tombe jusqu'aux régions inférieures, l'imagination ne renferme qu'erreurs et mensonges; si elle habite à égale distance des deux points extrêmes, elle est partagée entre l'erreur et la vérité; mais si elle arrive aux demeures d'en haut, alors elle est pure, incorruptible, elle devient le réceptacle de la vérité, et elle prévoit l'avenir. Il importe donc de la purifier, de la guérir des maladies qu'elle peut contracter, et c'est la philosophie seule qui nous donne les moyens d'assurer cette santé de l'âme et de l'imagination. Il faut, pour cela, ne se mêler aux choses terrestres qu'autant que la nécessité l'exige, vivre surtout de la vie de l'intelligence. La contemplation est excellente pour élever vers Dieu la partie spirituelle de notre être : bientôt, par une sorte d'affinité, l'esprit divin est attiré vers nous; il descend en nous, et vient résider dans le cerveau; car, comme la nature a horreur du vide, il faut que le cerveau soit toujours rempli par un bon ou par un mauvais esprit : cette dernière condition est celle qui attend les impies; occupés par d'impurs démons, ils subissent ainsi la peine réservée à leurs vices et à leurs crimes (2).

Il est facile d'apercevoir tout de suite combien Synésius emprunte à Platon et à Plotin. Avec beaucoup moins de poésie sans doute, il reprend quelques-unes des théories du *Phédon*, de *la République*, et surtout du *Phèdre;* parfois même il en reproduit les expressions. La ressemblance avec plusieurs passages des *En-*

(1) Ch. 8-10. — (2) Ch. 11-13.

néades sur l'âme, sur l'intelligence, sur la purification et la contemplation, n'est pas moins évidente. Mais tandis que Platon semble souvent ne donner ses mythes que pour ce qu'ils sont réellement, c'est-à-dire pour de pures allégories, Synésius prend au sérieux ces voyages de l'âme, montée sur l'imagination comme sur un char. Disciple des Alexandrins, il ne reste pas exclusivement fidèle à leur école : aux systèmes de ses maîtres il mêle les superstitions des Chaldéens. Il est inutile d'insister sur le peu de valeur scientifique de tout cet amalgame d'idées : la simple exposition de ces doctrines suffit pour les réfuter. Contentons-nous de remarquer combien est incertaine et contradictoire toute cette théorie : l'esprit se change en quelque chose qui ne peut se définir, et qui semble avoir quelques-uns des attributs de la matière ; car qu'est-ce que cet être qui vient, à la manière d'un corps, remplir les vides du cerveau ? Est-ce vraiment un esprit ? L'auteur nous le dit ; mais conçoit-on la largeur et la profondeur d'une substance spirituelle ? Synésius, dans ses rêveries, en vient, avec beaucoup d'efforts, à imaginer une absurdité ; si cette nature qu'il invente avait une existence réelle, l'abîme qui sépare l'esprit de la matière serait comblé. L'imagination, telle qu'il la définit, ne se comprend guère mieux : est-ce simplement une faculté, une partie de l'âme ? est-ce une sorte d'âme inférieure ? D'un côté elle peut appartenir même aux animaux, qui sortent alors, il est vrai, de la condition ordinaire des brutes (1) ; de l'autre, c'est par elle que l'homme s'élève jusqu'aux régions supérieures. Périt-elle avec l'homme ? Doit-elle lui survivre ? Ou bien, tantôt basse et tantôt divine, peut-elle, selon le degré de pureté auquel elle est parvenue, acquérir l'immortalité qu'elle ne possède point par sa propre nature ? Toutes questions que l'on peut se poser, et que Synésius ne résout point. Ce qu'il y a de plus clair, c'est que même dans son état de perfection, c'est-à-dire lorsqu'elle s'est le plus complétement purifiée, l'imagination ne peut franchir les limites du monde sublunaire : la partie la plus noble de notre être retourne se confondre avec Dieu ; l'imagination tout au plus va se réunir à l'Ame du monde. Quant à sa nature, quelle est-elle au fond ? Quelque chose de plus subtil et de plus impalpable que l'air et le feu, mais qui n'arrive point jusqu'à la spiritualité. Synésius aura beau raffiner cette sorte d'essence : quoi qu'il fasse, l'imagination, telle qu'il la conçoit, reste toujours une substance matérielle. L'écrivain lui-même le sent

(1) Ch. 8.

bien; car parmi les périphrases nombreuses dont il se sert pour désigner l'imagination, l'expression de *corps* se trouve souvent reproduite. Le vague de la pensée se trahit à chaque instant par la variété même des termes (1).

Bien que l'imagination ne soit pas, par sa nature, ce qu'il y a de plus noble en nous, elle joue cependant le plus grand rôle dans notre existence. Nous ne pouvons former des pensées qu'avec son secours (2), sauf quelques rares instants dans la vie d'un petit nombre d'hommes privilégiés, qui sont alors comme transportés au-dessus d'eux-mêmes et saisissent directement la vérité. C'est encore en elle que l'âme souffre, et reçoit le châtiment dû à ses fautes : l'imagination devient une sorte de démon qui tourmente le coupable (3).

Le but que se propose Synésius, à travers ces longues et obscures déductions, c'est d'établir la légitimité de la divination par les songes. Il produit hardiment les plus singulières hypothèses comme autant de faits certains, avec un sérieux, avec une bonne foi qui ne permettent pas d'admettre un seul instant que ce traité puisse être, comme son livre sur la *Calvitie*, par exemple, un jeu d'esprit. On peut d'ailleurs, en quelques endroits, reconnaître l'accent d'une véritable émotion, qui prouve assez que l'écrivain ressent réellement les idées qu'il exprime, et qu'il est lui-même la dupe de son sujet. Enfin, à défaut d'autres preuves, une lettre à Hypatie témoignerait encore de sa sincérité : il lui envoie son traité, et il en parle avec une sorte de respect qui montre quelle importance il attachait à son œuvre. Il attribue son livre à une inspiration divine : « J'ai » été poussé par Dieu à l'écrire, » dit-il en commençant. Et vers la fin de sa lettre : « C'est Dieu lui-même dont la volonté m'a servi de » guide dans la composition de ce livre que j'offre comme un hom- » mage à l'imagination. Ce sont des recherches sur l'âme et sur

(1) Synésius nomme tour à tour l'imagination, φαντασία, τὸ φανταστικόν, l'imagination, l'imaginatif; φανταστικὸν πνεῦμα, φανταστικὴ οὐσία, l'esprit imaginatif, l'essence imaginative; σωματικὴ οὐσία, l'essence corporelle; θεσπέσιον σῶμα, ἀκήρατον σῶμα, le corps divin, le corps pur; ἄλογος ψυχή, l'âme irrationnelle; ψυχικὸν πνεῦμα, πνευματικὴ ψυχή, l'esprit animal; πρῶτον σῶμα ψυχῆς, le premier corps de l'âme, parce que l'imagination fait communiquer directement l'âme avec le corps. C'est pour la même raison qu'il l'appelle aussi κοινὸς ὅρος ψυχῆς καὶ σώματος, limite commune de l'âme et du corps; ou bien ἄμεσος αἴσθησις, sens immédiat. Enfin, comme elle est l'image de l'esprit intelligent, et qu'elle peut d'ailleurs, à mesure qu'elle s'épaissit, devenir semblable à un fantôme ou à de grossiers démons, Synésius lui donne encore en plusieurs endroits le nom d'εἴδωλον, εἰδωλικὴ φύσις.

(2) Ch. 8. — (3) Ch. 9.

» les images qu'elle reçoit, et sur quelques points qui n'ont jamais » été traités par aucun philosophe grec. Mais pourquoi m'appe- » santir là-dessus? Ce livre a été composé tout entier dans une » seule nuit, ou plutôt dans une fin de nuit, après l'ordre que je » venais de recevoir dans une vision. Il y a deux ou trois passages » où il me semblait qu'étranger à moi-même j'étais un de mes au- » diteurs. Et maintenant encore cet ouvrage, quand je le relis, » produit sur moi un effet merveilleux : une voix divine, comme » celle qu'entendent les poëtes, résonne à mes oreilles. Je saurai » bientôt par vous si d'autres doivent ressentir les mêmes impres- » sions (1). »

Cette complaisance avec laquelle l'auteur parle de son livre dans les épanchements de l'intimité fait place à un langage plus réservé et plus modeste sans doute, quand il s'agit de livrer son œuvre aux hasards de la publicité. Mais dans la préface perce encore le même sentiment de satisfaction. Hypatie, j'imagine, avait goûté cette lecture : fort de son approbation, Synésius insinue que les plus hautes spéculations sont contenues dans le *Traité des Songes*.

« Un procédé fort ancien et dont Platon surtout a usé, c'est de » cacher, sous les apparences d'un sujet léger, les plus sérieux » enseignements de la philosophie; par là les vérités dont la re- » cherche a coûté le plus de peine ne s'en vont plus de la mémoire » des hommes, et elles échappent en même temps aux souillures » du profane vulgaire. Tel est le dessein que je me suis proposé » dans ce livre. Ai-je réussi? Mon œuvre répond-elle, dans toutes » ses parties, aux exigences de l'art antique? Je m'en rapporte au » jugement des lecteurs éclairés et délicats. »

Quand même la nature de cet ouvrage ne nous apprendrait point à quelle époque il fut composé, la lettre à Hypatie servirait à en déterminer la date (2). Ce fut, selon toute apparence, peu de temps

(1) Lett. 63.
(2) Il est d'abord évident que le traité venait d'être achevé tout nouvellement quand Synésius le soumit au jugement d'Hypatie. Pour établir l'époque où a dû être écrite la lettre que nous venons de citer, nous renvoyons à l'Appendice. Il y avait assez longtemps déjà que Synésius avait quitté Constantinople quand il fit son *Traité des Songes*; car il parle, comme de circonstances qui ne sont pas toutes récentes, de son séjour dans cette ville et de sa harangue à l'Empereur (ch. 18). Enfin quand il dit, en parlant de la divination : « Voilà la science que je désire laisser à » mes enfants (ch. 15), » n'est-ce pas le vœu d'un homme qui est déjà père ou sur le point de l'être? D'ailleurs n'oublions pas qu'il envoie à Hypatie, avec le *Traité des Songes*, son *Dion*, qui semble avoir été composé un peu plus tôt. Or, dans le *Dion*, il s'adresse au fils qui doit bientôt lui naître.

après son mariage, et pendant son séjour en Égypte, que Synésius écrivit ce traité, c'est-à-dire vers l'an 404, alors qu'il vivait le plus familièrement avec les littérateurs philosophes d'Alexandrie.

La croyance à la véracité des songes est presque aussi ancienne que le monde. Nous voyons dans la Bible que les rois d'Égypte et d'Assyrie se faisaient expliquer leurs rêves ponr connaître l'avenir. La même foi se perpétue dans la Grèce et à Rome. Au témoignage de Cicéron, les philosophes qui admettaient l'existence de Dieu avaient tous, si l'on excepte Xénophane, reconnu la légitimité de la divination (1). Quelques-uns, les péripatéticiens par exemple, repoussaient certaines façons de prédire l'avenir; mais ils s'accordaient à reconnaître, avec les autres écoles, la divination par les songes. Les stoïciens en particulier se livraient avec ardeur à des recherches sur les rêves, et Cicéron nous parle des ouvrages composés à ce sujet. Chrysippe, Antipater, avaient écrit plusieurs livres, dans lesquels ils avaient rassemblé un grand nombre de songes et en avaient donné l'explication (2). Avant eux, un certain Antiphon d'Athènes, dont le métier était d'interpréter les rêves, avait développé dans un grand ouvrage les règles de son art. Les plus grands esprits n'avaient point échappé à cette superstition, et l'avaient en quelque sorte consacrée par leur autorité. Telle était à cet égard la foi de Pythagore qu'il avait prescrit à ses disciples de suivre un régime particulier, pour obtenir des songes calmes et véridiques. Platon, dans sa *République* (livre IX) et dans le *Timée*, explique sérieusement par quels moyens l'âme peut avoir des visions claires dans le sommeil. Aristote lui-même, ce génie si positif et si indépendant, n'ose point se prononcer absolument contre l'opinion commune; il ne veut nier ni affirmer : après avoir élevé de solides objections contre les croyances vulgaires, et déclaré que c'est au hasard seul qu'il faut attribuer la réalisation de certaines prédictions, il subit l'influence de son temps, et admet chez les mélancoliques quelque faculté de présage. Cicéron seul, et c'est un mérite que l'on n'a peut-être pas assez relevé, n'hésite point à condamner ces aberrations de l'esprit humain; il ne laisse rien subsister de la science divinatoire; et c'est même à propos des songes que, sans se laisser éblouir par l'éclat des noms de Pythagore et de Platon qu'il vient de citer, il écrit cette phrase justement célèbre : Je ne sais rien de si absurde qui n'ait été dit par quelque philosophe : *Nihil tam absurde dici potest quod non dicatur ab aliquo philosophorum* (3).

(1) *De Divinat.*, I, 3. — (2) *Ib.*, I, 3-20, et II, 48. — (3) *Ib.*, II, 58.

Moquons-nous, ajoute-t-il ailleurs, de cette divination par les songes, aussi bien que de toutes les autres : *Explodatur hæc quoque somniorum divinatio pariter cum cæteris* (1).

L'affaiblissement général des idées religieuses, aussi bien que les lumières de sa propre raison et le progrès du temps, avaient pu aider Cicéron à s'affranchir de ces ridicules visions. Venu quatre siècles plus tard, à une époque où la philosophie veut se faire religion, Synésius retombe, à la suite des Alexandrins, dans les vieilles rêveries. Il habille scientifiquement ses superstitions : c'est en cela surtout qu'il se distingue de la multitude qui ne raisonne guère ses folles croyances. Il veut élever de pures chimères à la hauteur d'une théorie philosophique. Mais dans cette tentative même l'originalité, à laquelle il prétend, lui échappe ; il ne fait que reproduire, en les développant, quelques-unes de ces puériles erreurs qui se mêlèrent, chez les plus illustres philosophes, à d'éclatantes vérités : il est imitateur dans le faux. Quand il recommande la tempérance, qui doit procurer des songes si clairs, n'entendons-nous pas un disciple attardé de Pythagore ? Et lorsqu'il distingue l'intelligence et l'âme, images des choses qui sont et des choses qui naissent, est-il si difficile de reconnaître les doctrines de Platon ? Ce qui lui appartient plus particulièrement, c'est sa théorie de l'imagination. Mais là encore il a fait quelques emprunts, à Plotin surtout. Seulement là où celui-ci avait distingué l'imagination sensible et l'imagination intellectuelle, l'une qui n'est qu'un reflet de la sensation et qui appartient au principe animal, tandis que l'autre, miroir de l'intelligence, participe de l'animal et de l'âme (2), Synésius réunit et confond les deux imaginations en une seule, et lui attribue les actes les plus dissemblables.

Si de cette première partie, où l'écrivain affecte la gravité des formes philosophiques, nous passons à la seconde, qu'est-ce au fond que le *Traité des Songes ?* Une œuvre de sophiste, souvent ingénieuse et élégante, mais qui ne peut vraiment, malgré la sincérité de Synésius, être prise au sérieux, pas plus que ces dissertations et ces discours, exercices favoris de tant d'auteurs de ce temps, qui ne se proposaient qu'un thème propre à développer leur faculté d'écrire et à faire briller leur esprit. Mais une fois ces réserves faites quant à la valeur des idées, la dernière moitié du livre de Synésius offre une lecture agréable.

(1) *De Divinat.*, II, 72. — (2) *Ennéades*, IV, III, 30, 31.

Avant d'arriver à la divination par les songes, l'auteur cherche à établir qu'il y a réellement une science de l'avenir, et que cette science peut s'exercer de différentes manières. Qu'elle soit excellente, nul n'en doit douter, car on ne peut imaginer rien de plus précieux. L'homme, placé entre Dieu et la bête, se distingue de l'un et de l'autre par la faculté de connaître. En effet, Dieu sait tout en vertu de sa propre nature ; la bête ne peut s'élever jusqu'à la science ; mais l'homme peut apprendre. Cette faculté qui lui a été donnée établit des inégalités entre les individus. Tandis que le vulgaire reste tout entier dans le présent, le sage peut aller plus loin et voir ce qui n'est pas encore. Calchas, dit Homère, embrassait dans son esprit le passé, le présent et le futur. Si Jupiter l'emportait sur les autres habitants de l'Olympe, c'était surtout par la connaissance qu'il avait de l'avenir. La supériorité de Dieu réside dans sa sagesse. Voilà pourquoi le sage se rapproche de Dieu et contracte avec lui une sorte d'union (1).

Mais comment s'expliquer la possibilité de la divination ? Rien de plus simple. Nous savons déjà que le monde est un grand tout, un être animé, dont toutes les parties sont unies par d'intimes rapports, et exercent les unes sur les autres une réciproque influence : rien n'arrive sans cause, et chaque cause ne peut manquer de produire son effet. Tout se lie, tout s'enchaîne, tout s'explique : il s'agit seulement de pénétrer les relations mutuelles des divers êtres. Le sage est celui qui possède la connaissance de ces lois ignorées de la multitude. Le monde est comme un livre écrit en divers caractères : celui-ci déchiffrera les signes phéniciens, celui-là les lettres assyriennes, un troisième les hiéroglyphes égyptiens ; un autre, plus instruit, saura épeler quelques lignes ; un plus savant encore lira couramment. Ainsi les sages, à des degrés divers, prévoient l'avenir, les uns par le vol ou le chant des oiseaux, les autres par l'inspection des entrailles des victimes, etc. Il n'est rien dont on ne puisse tirer des présages. Si l'oiseau avait notre intelligence, l'homme lui servirait à prédire l'avenir, comme l'oiseau sert à l'homme (2).

Mais parmi les différentes espèces de divination, quelle est la meilleure ? Celle qui s'obtient par le moyen des songes. Ici se place cette théorie de l'imagination que nous avons analysée, et à l'aide de laquelle Synésius espère légitimer la science qu'il veut propager. Si, pour obtenir des visions claires et conformes à la vé-

(1) Ch. 1. — (2) Ch. 2.

rité, il faut préalablement avoir purifié l'imagination, le premier avantage qu'offre cette science c'est que l'homme qui veut sérieusement la pratiquer devra commencer par régler sa vie. Fait digne de remarque! un système de perfectionnement moral va donc sortir des chimères de l'onirocratie; la divination devient une école de vertu (1) : tant est impérieux ce besoin que l'homme éprouve de rattacher ses plus bizarres erreurs à des idées nobles et élevées. « Plusieurs, dit Synésius, sont ainsi devenus chastes, » tempérants, religieux; ils considèrent le monde d'en haut, et » voient clairement la vérité : voilà la science que je désire ac- » quérir pour moi-même, et que je voudrais laisser à mes en- » fants (2). »

Mais c'est peu que ce mode de divination soit le meilleur; il est aussi le plus facile et le plus sûr. Sans condamner les autres manières de connaître l'avenir, Synésius les critique indirectement. Il fait ressortir tous les avantages qui placent au premier rang, parmi les devins, les interprètes des songes. Tout ce passage est curieux et mérite d'être lu.

« Pour acquérir cette science, il n'est pas besoin d'entreprendre » à grands frais un pénible voyage ou une lointaine navigation, » d'aller à Delphes ou dans le désert d'Ammon : il suffit de s'en- » dormir, après avoir fait ses ablutions et sa prière. etc. (3) »

Après avoir ainsi vanté les avantages de la divination par les songes, l'écrivain, faisant un retour sur lui-même, confirme par son propre exemple l'excellence de sa théorie. Écoutons ses confidences : elles témoignent d'une crédulité singulière, mêlée à des préoccupations littéraires toujours persistantes. Il rapporte à cette intervention occulte des rêves tous ses succès, dans les simples amusements aussi bien que dans les sérieuses entreprises de la vie :

« Mais quoi! j'allais être ingrat envers les songes. Je n'ai » pas dit encore tout ce que moi-même je leur dois. Que de fois » ils sont venus à mon secours dans la composition de mes » écrits! etc. (4) »

Pour la conduite de la vie, il n'y a donc rien de plus précieux que cette science divinatoire. Mais combien est-il d'hommes qui la possèdent réellement? Vainement quelques auteurs ont écrit sur cette matière : les traités sont inutiles. Synésius se sépare ici de l'opinion répandue. Tout en admettant comme incontestable la légitimité de la divination par les songes, il ne croit point que l'on

(1) Ch. 14. — (2) Ch. 15. — (3) Ch. 15-16. — (4) Ch. 18.

puisse formuler des préceptes ni établir un corps de doctrines positives et universelles. La raison en est toute simple : l'imagination a ses affections, ses maladies, qui font que les âmes diffèrent profondément entre elles ; rien de variable comme l'esprit : comment conclure d'une âme à une autre âme ? C'est comme si l'on disait que l'eau, trouble ou limpide, dormante ou agitée, reproduit également les objets ; ou que les images apparaissent toujours aussi fidèles dans tous les miroirs, qu'ils soient plans, concaves ou convexes, composés d'une seule ou de plusieurs matières. Voilà ce qu'oubliaient ceux qui ont publié des livres dans lesquels ils prétendaient instituer des règles fixes. Pour obtenir un art véritable, il faut que chacun se fasse son art à lui-même. Le pilote qui a longtemps navigué reconnaît facilement sa route : s'il voit un rocher qu'il a déjà observé dans un autre voyage, il sait et il annonce sur quel rivage il est près d'aborder ; l'état du ciel lui sert aussi à prédire le temps. Agissons de même avec nos songes : inscrivons-les dans notre mémoire ; notons les circonstances qui les ont précédés, accompagnés ou suivis : le retour des mêmes signes présagera les mêmes événements. Nous marquons sur des tablettes les principaux événements de nos journées : pourquoi n'écririons-nous pas aussi l'histoire de nos nuits ? C'est un soin que devraient prendre tous les jeunes gens ; car n'est-ce pas une honte, à vingt-cinq ans, d'avoir encore besoin d'un interprète pour se faire expliquer ses propres songes (1) ?

Cette habitude de consigner ses rêves offre encore d'autres avantages. Nous avons déjà vu souvent quelle place tenaient, dans la vie de Synésius, les soucis et les ambitions d'auteur. Le soin de la forme, les élégances du style, voilà ce qui le préoccupe autant que tout le reste, et il semble bien que les choses philosophiques l'aient attiré surtout par leur côté littéraire. La fin du *Traité des Songes* en est une nouvelle preuve. Les recommandations qu'il donne n'ont plus pour objet d'apprendre à prévoir l'avenir ; la divination, cette science si précieuse, devient presque une fin secondaire ; l'important c'est d'apprendre à écrire, c'est de se choisir une matière sur laquelle le talent puisse dignement s'exercer ; et à cet égard nous ne saurions trouver de sujet plus convenable que le récit de nos songes. C'est donc une voie nouvelle que Synésius prétend ouvrir aux jeunes gens : il oppose ce genre d'exercices à ceux que recommandent et que pratiquent les rhéteurs de son

(1) Ch. 21-24.

temps. Quelques-uns de ces rhéteurs, jaloux de sa réputation, ne lui avaient point épargné leurs critiques : après les avoir attaqués à son tour, comme nous le verrons, dans le *Dion*, il les poursuit encore ici de ses railleries, se moque de leurs habitudes déclamatoires et de leur rhétorique froide et guindée. Choisissant, pour exercer cette espèce de vengeance, le représentant le plus illustre de leur école, il désigne assez clairement Libanius au ridicule. Ces dernières pages doivent être citées : elles servent, mieux que beaucoup d'autres, à faire connaître Synésius.

« C'est un agréable amusement de composer sa propre biographie en gardant la mémoire de ses rêves aussi bien que de ses veilles. etc. (1) »

Aux vaines parades auxquelles se complaisent trop les rhéteurs, Synésius veut substituer des études plus graves. Sa critique est juste sans doute ; mais lui-même, lorsqu'il recommande d'écrire l'histoire des rêves, ne tombe-t-il pas dans le défaut qu'il reproche aux sophistes? Est-ce en se traînant sur d'aussi futiles sujets que l'éloquence et la philosophie peuvent se relever de l'abaissement dont il se plaint?

Il serait impossible de trouver dans le *Traité des Songes* la trace d'une seule idée chrétienne : l'auteur évidemment est encore attardé dans le paganisme. Le titre d'évêque qu'il porta plus tard semble cependant avoir fait illusion à quelques esprits. Au XIVe siècle, un moine grec, Nicéphore Grégoras (2), juge cet ouvrage comme un livre inspiré par une philosophie orthodoxe, et le commente longuement. C'est ainsi qu'il lui arrive de citer saint Paul à l'appui des imaginations de Synésius. Mais à part cette singularité, le commentaire de Nicéphore offre un secours précieux pour l'intelligence du texte, dont il éclaircit souvent les difficultés.

Nous avons recueilli aussi exactement que nous l'avons pu les doctrines de Synésius : les *Hymnes*, le *Traité de la Providence* et le *Livre des Songes* sont les ouvrages que nous avons dû surtout étudier. Toutefois, en dehors de ces écrits, il en est un que nous n'avons pas encore cité, assez court, il est vrai, et d'une importance très-secondaire; mais nous devons en dire au moins quelque chose. *La lettre à Pæonius*, sur le don d'un astrolabe, trouve sa place naturelle parmi les écrits philosophiques de notre auteur.

(1) Ch. 24-27.
(2) C'est par erreur que le P. Pétau en fait un patriarche de Constantinople.

Voici à quelle occasion fut composée cette lettre. Pæonius était, vers 399, l'un des personnages les plus considérables de la cour de Constantinople. Synésius, pendant son ambassade, avait trouvé en lui un appui. Pour lui témoigner sa reconnaissance, il lui envoya un astrolabe, ou planisphère, en argent, et à ce don il joignit une lettre. Nous ne saurions pas combien il s'était occupé d'astronomie, que cette lettre seule pourrait nous l'apprendre. Le planisphère, plus complet qu'aucun de ceux qui avaient été construits jusqu'alors, était de l'invention même de Synésius (1); sur les indications qu'il avait données, d'habiles ouvriers l'avaient exécuté. Bailly, dans son *Histoire de l'Astronomie*, signale ce perfectionnement; il ajoute qu'un ouvrage dans lequel Synésius décrivait cet astrolabe est perdu. Mais c'est là une pure supposition : il n'y a point eu d'autre ouvrage que la lettre même, et l'erreur de Bailly est d'autant plus singulière qu'il avait cette lettre sous les yeux, qu'il l'a étudiée, et qu'elle lui a servi à donner de l'appareil une idée assez exacte : « Ce planisphère, dit-il, selon les apparences, » était fait en grand et suivant les règles de la projection. Nous pré- » sumons que l'œil était placé au pôle, de ce qu'on dit que les inter- » valles des étoiles voisines du pôle paraissaient plus grands que » les autres. Dans le planisphère d'Hipparque, si l'on se rapporte à » un passage de l'épître de Synésius, on s'était contenté de mar- » quer les seize étoiles de la première grandeur, qui servaient à » connaître l'heure la nuit; dans celui-ci on avait marqué jus- » qu'aux étoiles de la sixième grandeur. » Ces détails, que note Bailly, ne sont pas les seuls qu'il aurait pu relever.

Pour qu'un présent de cette nature pût lui être agréable, Pæonius devait se plaire aux travaux de l'esprit. Une communauté de goûts et d'études l'avait en effet rapproché de Synésius, qui le félicite d'avoir su, dans le métier des armes et dans l'administration des affaires, rester fidèle à la philosophie : alliance dont les derniers siècles, dit-il, offrent trop rarement l'exemple, mais que l'on voyait réaliser par les sages des temps anciens. Charondas et Zaleucus donnaient des lois aux cités; Timée gouvernait sa patrie; Zénon délivrait ses concitoyens; Xénophon ramenait de Perse dix mille Grecs; Dion affranchissait la Sicile de la tyrannie. Plus tard la politique a fait divorce avec la philosophie : il appartient à Pæonius de les unir de nouveau. La philosophie ne compte plus qu'un petit nombre de sincères adorateurs; beaucoup feignent de l'aimer

(1) Ch. 5.

qui ne songent qu'aux intérêts de leur vanité et de leur réputation : tels sont les sophistes qui recherchent les applaudissements et les couronnes de théâtre. Mais Pæonius professe pour la sagesse un véritable amour ; voilà pourquoi un planisphère sera pour lui un don précieux : « Je veux, dit Synésius, favoriser les penchants que » je vois en vous pour l'astronomie, et par là vous élever plus » haut : l'astronomie est déjà par elle-même une noble science, » et elle mène à une science plus divine encore. Je la considère » comme la préparation aux mystères de la théologie : elle a pour » objet le ciel, dont les révolutions semblent à d'illustres philo- » sophes une imitation des mouvements de l'âme ; elle procède » par démonstrations, et elle s'appuie sur la géométrie et l'arith- » métique que l'on peut regarder comme la règle infaillible de la » vérité (1). »

Présenter les études mathématiques comme la plus sûre initiation à la philosophie est une idée empruntée aux écoles de Pythagore et de Platon. Les doctrines de Synésius ne sont guère que des souvenirs de ses lectures : cette remarque que nous avons dû faire souvent peut servir de conclusion à cette partie de notre travail. Si notre analyse a été fidèle, ne sommes-nous pas en droit d'affirmer que notre auteur ne se distingue pas de son époque par l'ensemble de ses idées ? Dieu posé comme l'unité immobile ; au-dessous de Dieu des séries de divinités et de démons ; les deux principes du bien et du mal se disputant le monde ; l'unification avec Dieu assignée à l'homme comme le but suprême de ses efforts et la perfection par excellence : ces idées, qui avaient cours dans les écoles, ont été acceptées et reproduites par Synésius ; elles sont le fond même de sa philosophie.

(1) Ch. 5.

CHAPITRE VI.

SYNÉSIUS ET LES SOPHISTES.

Lutte de Synésius contre les sophistes. — Il compose, pour se justifier et confondre ses adversaires, le Dion ou Traité de sa vie. — Lui-même cependant il écrit, à la manière des sophistes, le Traité de la Calvitie.

Des mérites réels comme écrivain distinguaient Synésius de la plupart des littérateurs, ses contemporains. Incontestablement supérieur aux beaux esprits de Constantinople et d'Alexandrie, il est cependant de leur école; il porte la fâcheuse empreinte de son époque. Nous avons eu plus d'une fois l'occasion de le remarquer, il y a du sophiste dans son talent. Comment se fait-il donc qu'il accable si souvent les sophistes de ses railleries et de ses colères? Il tourne en ridicule leur démarche, leurs paroles, leur habillement; il s'indigne de leurs vaniteuses prétentions. Mais cette contradiction apparente s'explique assez naturellement. Des différences de mœurs et de conduite, plutôt que des oppositions de principes et de doctrines, séparaient Synésius des sophistes. Homme de vie élégante, indépendant par fortune et par caractère, il aimait le plaisir; toutes les jouissances que la vertu n'interdit point et que la richesse peut donner, il les accueillait, il les recherchait volontiers. Il se faisait des travaux de l'esprit moins une occupation qu'un délassement. Sans être insensible à la réputation que pouvaient lui rapporter ses œuvres, il ne poursuivait point le succès avec cet empressement inquiet qui fait de l'écrivain l'esclave de la foule : il lui aurait répugné surtout d'avoir à soutenir un rôle en public. Les sophistes, au contraire, ne songeaient qu'à se faire admirer : ils s'affichaient hautement comme philosophes, mais leur sagesse était tout extérieure; comme des héros de comédie, ils soignaient leur mise en scène : le vêtement sombre, la démarche lente, la barbe épaisse et longue, le regard austère, étaient les conditions indispensables du personnage qu'ils jouaient. Peu leur importaient au fond les doctrines : l'essentiel c'était d'avoir de grands mots à la bouche, et de savoir discourir abondamment sur toutes choses, pendant plusieurs jours et plusieurs nuits de

suite, dit Synésius (1). Ils donnaient au théâtre des séances annoncées longtemps d'avance et rendues lucratives grâce à d'habiles manœuvres : car ils ne se contentaient pas de quêter les applaudissements, ils aimaient aussi les profits solides; trafiquant de la parole, l'art et la science, entre leurs mains, n'étaient qu'un métier.

Les habitudes de Synésius offraient un contraste trop frappant avec celles des sophistes pour qu'il ne fût pas en butte à leur jalousie. Il répondit à leurs attaques dans son *Dion*, ouvrage qu'il composa vraisemblablement à Alexandrie, vers 403, dans les premiers temps de son mariage, car il y parle de son fils qui n'est pas encore né, mais qui doit bientôt naître (2). Il soumit d'abord son livre au jugement d'Hypatie, en lui expliquant (3) comment il avait été amené à l'écrire. Il avait deux sortes d'ennemis : les uns, dit-il, lui reprochaient de trop sacrifier la philosophie à la littérature, de trop viser à l'élégance du style, de perdre à faire des vers (les *Cynégétiques* venaient de paraître) un temps qu'il pourrait consacrer à des occupations plus sérieuses. Sous prétexte d'austérité philosophique, ces faux Xénocrates affectent du dédain pour l'art d'écrire; incapables de rien produire, ils érigent leur impuissance en précepte. D'autres au contraire lui font un grief d'avoir dans sa bibliothèque des exemplaires incorrects de quelques ouvrages. Pour confondre ses détracteurs, Synésius expose comment il a ordonné sa vie, comment il a voulu réaliser l'alliance nécessaire des lettres et de la philosophie : c'est l'histoire de son esprit qu'il fait, pour ainsi dire, passer sous nos yeux : nous assistons à la confession d'une intelligence qui nous livre le secret de ses désirs, de ses espérances et de ses travaux. C'est véritablement un *traité de sa vie* que Synésius offre à ses lecteurs.

Mais l'ouvrage porte encore un autre titre. Nous savons déjà quelle estime notre auteur professait pour Dion de Pruse; il avait fait de ses écrits une étude toute particulière. Quand il n'aurait pas pris le soin de nous déclarer lui-même ses admirations, il serait encore facile de les deviner; car on n'imite que ce que l'on admire. En cela, du reste, Synésius est d'accord avec le goût de son époque : à trois siècles de distance le suffrage des écoles confirmait le nom de Chrysostome (Bouche d'or) décerné à Dion par ses contemporains. Se justifier par l'exemple de Dion, c'était donc invoquer une autorité que nul ne devait méconnaître ; dans cet hom-

(1) Lett. 63. — (2) Ch. 6. — (3) Lett. 63.

mage rendu au philosophe de Bithynie il n'y avait pas seulement du respect, mais de l'habileté : c'était choisir avec adresse ses moyens de défense.

Tout en subissant l'influence de son temps, Synésius sait cependant s'en affranchir dans une certaine mesure : il a pris pour modèle l'écrivain admiré de tous; mais avec une justesse de bon sens qui fait honneur à sa critique, des œuvres de Dion il fait deux parts bien distinctes : à l'une il n'accorde des louanges qu'avec beaucoup de restrictions, et c'est à l'autre seulement qu'il réserve tous ses éloges. Philostrate de Lemnos avait écrit la biographie des plus célèbres sophistes, qu'il rangeait en deux classes : ceux qui avaient été vraiment sophistes, d'effet et de nom, et ceux qui, en réalité philosophes, avaient reçu la même qualification, parce qu'ils excellaient dans l'art de bien dire. Philostrate plaçait Dion dans la seconde catégorie. Synésius refuse de souscrire à ce jugement : il est impossible d'admettre que Dion ait toujours été dévoué à la philosophie; l'histoire de sa vie et de ses œuvres prouve qu'il y a eu en lui deux hommes. Dans sa jeunesse, uniquement préoccupé des triomphes littéraires, il ne se contentait pas de négliger les philosophes, il les méprisait, et nul n'a poursuivi de plus d'invectives Socrate, Zénon et leurs disciples, véritables fléaux dont il faut purger les États. Plus tard, instruit par l'expérience et le malheur, il se dépouilla de ses préjugés : de sophiste il devint philosophe, à l'inverse d'un certain Aristoclès, qui déserta, vers la fin de sa carrière, la philosophie pour la sophistique.

Il faut soigneusement distinguer ces deux époques dans la vie de Dion. A la première appartiennent l'*Éloge du perroquet*, *du Moucheron*, *la Description de Tempé*, *Memnon*, *le Troyen* (1), œuvres brillantes et ingénieuses, il est vrai, mais pleines d'affectation et vides de pensées sérieuses. Charmer son auditoire, c'est l'unique but que poursuit l'écrivain ; il appelle à son aide tous les artifices de la rhétorique, toutes les séductions du langage. Un paradoxe, un texte insignifiant lui fournissent une ample matière ; il y prodigue toutes les ressources d'un esprit inventif, supérieur à ces futiles amusements. Il cherche à éblouir par l'éclat des expressions et le luxe des images ; il mérite d'être justement comparé à un paon orgueilleux, qui se plaît à étaler les richesses de son plumage (2). Mais quand il a embrassé la philosophie, il ne cherche

(1) Tous ces ouvrages, sauf le dernier, sont perdus.
(2) Il semble que Synésius ait emprunté l'idée de cette comparaison à

plus seulement à plaire, mais à instruire; dans ses discours se cachent des leçons. Son talent même s'épure et se fortifie : il renonce aux vaines recherches de style, aux grâces factices et maniérées; mais il ne se croit pas obligé, pour rester grave, de fuir tout ce qui peut orner la pensée; une élégante simplicité, pleine de naturel et d'abondance, recommande ses nouveaux écrits: *l'Eubéen* offre un modèle parfait dans ce genre (1).

Les sophistes ne peuvent donc s'autoriser de l'exemple de Dion, qui, dans la seconde moitié de sa vie, dédaignant les succès frivoles, poursuivit de plus nobles objets. Mais d'un autre côté il ne se crut point obligé de sacrifier les lettres : il se contenta de les mettre au service de la philosophie; sous le philosophe persista toujours l'écrivain.

Telles sont en quelque sorte les prémisses posées par Synésius contre ses adversaires. Tout en paraissant se borner à l'appréciation critique du talent de Dion, il a établi d'avance sa propre justification. L'esprit ne peut rester constamment tendu : or quel plus noble délassement que les occupations littéraires? S'imagine-t-on d'ailleurs qu'il soit possible d'atteindre de prime abord à la philosophie? On n'y arrive que par degrés : les lettres sont la préparation nécessaire pour s'élever à cette science supérieure; le vrai philosophe est initié au culte des Grâces; il ne demeure étranger à aucune des œuvres de l'intelligence.

La philosophie est née du désir de connaître; elle n'est point une science particulière, mais elle embrasse ce qu'il y a de plus général dans chaque science; elle les résume toutes, elle les domine, elle les mène à sa suite comme une reine. Et nous ne devons pas nous en étonner; les Muses, ainsi que leur nom l'indique, ne se séparent jamais : elles forment un chœur que préside Apollon. L'artiste ou le savant est celui qui se consacre à une seule d'entre elles; le philosophe les réunit toutes dans un même culte. Si par la philosophie il entre en rapport avec Dieu, il recherche l'éloquence et la poésie comme des moyens de communiquer plus sûre-

Dion lui-même. Celui-ci en effet, dans un de ses discours (XII), parle des sophistes qui font étalage de leur réputation et de leurs disciples, comme un paon de ses plumes.

(1) Ch. 1-5. — Cette appréciation du talent de Dion a servi de point de départ à un travail dont l'auteur a conquis depuis un rang élevé dans l'enseignement supérieur. M. Martha, dont une vieille amitié nous rend les succès si chers, aujourd'hui professeur à la Faculté des lettres de Paris, et membre de l'Académie des sciences morales et politiques, a présenté en 1854 une thèse sous ce titre : *Dionis philosophantis effigies.*

ment avec les hommes. Il ne professe point, pour ces exercices de l'esprit, le dédain qu'affectent de prétendus sages; mais ce dédain n'est que le masque de leur impuissance : ils ne peuvent rien exprimer, et voudraient faire croire qu'ils cachent en eux quelque chose de divin, comme le feu sacré des vestales; mais les dons supérieurs de l'intelligence ne peuvent exister là où ne se rencontrent point les qualités secondaires. Un esprit richement doué ne reste pas captif en lui-même; il se répand toujours au dehors.

Si la philosophie suppose, chez ceux qui la possèdent, de si rares perfections, elle ne peut être le partage que de quelques natures d'élite, et elle ne doit point tomber dans le domaine public. Nous avons déjà vu, en effet, que Synésius recommande de la tenir cachée. Mais quoi! la foule veut pénétrer ces mystères, et elle importune le sage de ses vaines questions. Pour donner le change à cette indiscrète curiosité, il faut amuser le vulgaire, et au lieu de la réalité lui faire saisir des ombres, comme Ixion embrassait le fantôme de Junon. Or n'est-ce pas par les artifices du langage que le philosophe éludera ceux qui l'interrogent, à peu près comme l'ingénieux Protée déjouait et charmait tout à la fois, par de trompeuses apparences, les visiteurs venus pour le consulter (1)?

Ainsi, loin que l'éloquence soit incompatible avec la philosophie, elle en est la compagne obligée. Les lettres d'ailleurs ont encore une autre utilité : nous ne sommes pas de purs esprits, nous ne pouvons rester constamment dans la contemplation; nous avons besoin de repos. « Je sais que je suis un homme, dit Synésius, et » non pas un Dieu inaccessible au plaisir, ni une brute condamnée » aux joies sensuelles (2). » Si l'homme demande aux lettres ses délassements, il n'ira point se plonger dans les satisfactions grossières des sens. Comme il ne se sera pas abaissé vers la matière, il reprendra sans peine son essor vers les hautes régions de l'intelligence. L'Être divin est le seul qui, n'éprouvant jamais de lassitude, peut se passer de repos : mais concilier les exigences de l'humaine faiblesse avec la poursuite de la vertu, voilà où doivent tendre les efforts du sage (3).

A l'époque même où Synésius recommandait ces règles de conduite, la vie ascétique avait fait de nombreuses conquêtes en Orient. Le désert était peuplé d'anachorètes qui fuyaient le monde pour converser plus librement avec Dieu dans la solitude. Dans les

(1) Ch. 6-7. — (2) Ch. 10. — (3) Ch. 8.

environs mêmes d'Alexandrie, Synésius avait pu voir souvent ces pieux disciples de saint Antoine, qui, refusant aux sens tout ce qu'ils pouvaient leur enlever, ne quittaient l'oraison que pour le travail des mains. Les superbes sophistes de la cité n'avaient sans doute que du dédain pour ces humbles ermites. Synésius, au contraire, vante la vie des solitaires comme plus conforme aux principes de la véritable sagesse : « Ils ont, dit-il, des chants religieux,
» des symboles sacrés; ils s'arrachent à l'empire de la matière et
» s'approchent de Dieu. Mais ils savent qu'il faut à l'homme des
» heures de relâche : voilà pourquoi ils occupent tour à tour leur
» esprit et leur corps; pour se mettre en garde contre l'oisiveté,
» ils tressent des corbeilles (1). »

Il ne faut pas cependant voir dans ces éloges, comme on l'a fait quelquefois, l'expression d'un sentiment chrétien. Chaque jour, sans doute, Synésius se rapprochait de la foi nouvelle; mais il n'avait pas encore entièrement déposé les idées et les croyances de sa jeunesse : trop d'attaches le retenaient à l'hellénisme. Ces mêmes solitaires, dont il vient de louer la vie par opposition à celle des sophistes, il les qualifie de barbares; leurs occupations se ressentent de la grossièreté de leur race : un Grec chercherait des délassements plus nobles, et les trouverait dans la culture des lettres, qui prépare l'esprit aux choses divines, et qui met entre un homme et le vulgaire autant de distance qu'il y en a entre le commun des mortels et les animaux. Aussi le travail manuel des anachorètes (à part l'intention qui présidait à ce travail) devait avoir assez peu de prix aux yeux d'un philosophe qui professait cette doctrine, que la véritable perfection consiste, non pas dans les œuvres de la vertu, mais dans l'exercice de la pensée. Le christianisme avait apporté au monde d'autres enseignements; il n'avait point fait de la sainteté le privilége de quelques esprits supérieurs : il la mettait à la portée des plus humbles intelligences. Il déclarait que ce n'est point par la science, mais par la simplicité du cœur que l'homme s'élève surtout vers Dieu : la pénitence est la voie qui mène au salut; dompter la chair rebelle, immoler tous les jours ses passions, se renoncer soi-même, c'est quitter déjà la terre pour le ciel. Le sens des austérités chrétiennes échappe à Synésius. Il prétend que les anachorètes ignorent dans quel esprit ont été établies les sévères pratiques qu'ils s'imposent, et suivent aveuglément, sans

(1) Ch 9.

la comprendre, la règle qui leur a été donnée ; ils arrivent jusqu'à la vertu, ils ne vont pas au delà (1).

Mais quel est le mérite que l'on peut trouver chez les sophistes ? Ils n'ont ni la vertu ni l'intelligence : « Les boucs réussiraient » aussi bien qu'eux, dit Synésius, si les boucs se mêlaient de phi- » losophie. » Loin de se distinguer par leur sagesse et de s'élever au premier rang, ils ne savent même pas se tenir dans cette médiocrité d'esprit qui ne mérite pas l'éloge, il est vrai, mais qui reste exempte de blâme. Dans leur stupide ignorance ils tombent au-dessous du vulgaire ; ils ne savent rien, ils n'ont à la bouche que des expressions triviales, et ils veulent s'improviser philosophes. Mais rien ne s'acquiert sans préparation et sans effort : il faut avoir porté des torches dans les cérémonies sacrées avant de devenir grand prêtre. S'ils avaient du moins la modestie de leur ignorance, ils seraient supportables; savoir qu'on ne sait rien, c'est savoir déjà quelque chose. Mais non : ils veulent enseigner sans avoir rien appris ; leurs prétentions égalent seules leur ineptie : ce serait faire un mauvais marché que d'acheter trois de ces gens-là pour une obole. Combien, au contraire, ne doit-on pas d'éloges et de reconnaissance aux poëtes, aux orateurs, aux historiens, dont les écrits bienfaisants nourrissent et fortifient notre jeunesse, et nous préparent à gravir les degrés successifs qui mènent jusqu'au faîte de l'intelligence ! Alors même que nous sommes élevés si haut, la poésie et l'éloquence ne deviennent pas encore inutiles : elles servent à nos délassements et restent toujours précieuses. S'il est des hommes qui, captivés par les charmes de la littérature, aient voulu se renfermer tout entiers dans le commerce des Muses, sans porter plus loin leurs désirs et leurs efforts, ils restent encore dignes de nos louanges. Nous admirons le cygne, quoiqu'il élève son vol moins haut que l'aigle ; si celui-ci est le ministre de Jupiter, l'autre est le compagnon d'Apollon. Il n'est donné à aucun oiseau d'être tout à la fois aigle et cygne ; mais heureux l'homme à qui les dieux ont accordé la double gloire de la philosophie et de l'éloquence (2) !

« J'ai plaidé contre les ignorants la cause des Muses, ajoute Sy- » nésius : peut être ai-je laissé errer ma pensée vagabonde ; mais » quoi ! faut-il s'interdire la libre fantaisie ? » Et il prend de là occasion de comparer sa condition à celle de ces pauvres sophistes, dont la vie tout entière n'est qu'une perpétuelle servitude. Ce pas-

(1) Ch. 10-11. — (2) Ch. 12-13.

sage mérite particulièrement d'être lu : il renferme de curieux détails sur les habitudes des rhéteurs ; c'est un tableau de mœurs (1).

Un des mérites dont s'enorgueillissaient le plus les sophistes, c'était de pouvoir discourir sans préparation sur tous les sujets. Synésius se moque de leur verbeuse facilité : car comment s'obtient-elle ? On néglige le fond pour la forme; les mots tiennent la place des pensées : a-t-on le loisir de chercher des idées quand il faut tous les jours produire un discours ? L'homme vraiment sérieux aime mieux féconder son esprit par la philosophie. Ces prétendus maîtres de beau langage tiennent école; ils sont en quête de disciples : de là des jalousies sans fin; on se dispute les écoliers ; et ce n'est pas tout : quand on les a conquis, il faut à tout prix empêcher les désertions. Aussi dénigre-t-on ses rivaux ; on ne peut se résoudre à leur reconnaître aucun mérite : tout ce qu'ils disent est nécessairement mauvais. S'il survenait un sage dans la cité, le sophiste serait désolé, car il ne doit partager avec personne l'estime publique : lui seul doit tout connaître; il n'a plus rien à apprendre; il est un vase de sagesse, et ce vase est plein jusqu'aux bords. Telle n'était pas la conduite des anciens philosophes; il est vrai qu'ils n'avaient pas les mêmes prétentions : Socrate allait écouter Prodicus, Hippias, Protagoras; il se faisait volontiers le disciple de tous ceux qui pouvaient lui enseigner quelque chose; Aspasie même lui donnait des leçons. Et quand à son tour il avait à exposer ses idées, il entrait en conversation avec le premier venu : Glaucon, Critias, le cordonnier Simon, discutaient avec lui sur le pied de l'égalité; il ne cherchait pas à s'entourer d'un auditoire nombreux ; le jeune Phèdre lui suffisait.

A plusieurs reprises dans le cours de cette étude, nous avons constaté que Synésius partageait le goût de ses contemporains pour les exercices littéraires, alors si fort à la mode; lui-même les avait pratiqués, non sans succès, et il avait trouvé dans les jeunes gens de nombreux enthousiastes de son talent. Aussi a-t-on supposé quelquefois qu'il tenait école ouverte. Mais le passage que nous venons d'analyser prouve qu'il ne fut point sophiste dans l'acception ordinaire du mot; il eut des admirateurs, non des disciples, et il ne fit point de l'art une profession : « Je n'ai point à » vaincre, dit-il, l'indifférence d'un auditoire dédaigneux : je ne » relève que de moi-même; grâce à Dieu, je suis libre et indépen-

(1) Ch. 14.

» dant. Je ne voudrais pas me faire deux ou trois disciples, ni m'imposer l'obligation de monter, à l'heure dite, en chaire, et d'y parler pour un prix convenu. » C'est un salaire chèrement gagné; car le maître n'a pas seulement à se faire valoir auprès de son élève, il doit aussi rendre compte aux parents des progrès de l'élève (1).

A cette préoccupation du gain Synésius se plaît à opposer son amour désintéressé de la littérature et de la philosophie. Il déclare, non sans quelque fierté, que, loin d'avoir ajouté à sa fortune, il l'a diminuée : « Je possède beaucoup moins de champs que je n'en ai » reçu en héritage, et la plupart de mes serviteurs jouissent aujourd'hui du même droit de cité que moi. Il ne me reste plus » d'or ni de bijoux : ce que j'en avais, je l'ai dépensé, à l'exemple » de Périclès, en choses nécessaires. Mais j'ai beaucoup plus de » livres qu'il ne m'en avait été laissé (2). »

Ce goût de Synésius pour les livres l'exposait à de nouvelles critiques : on lui reprochait d'apporter trop peu de sévérité dans le choix des exemplaires qu'il achetait; ces richesses qu'il se vante d'avoir amassées n'étaient pas réputées d'assez bon aloi par quelques-uns de ses adversaires. Faute impardonnable en effet, suivant ces rigides bibliophiles : il se servait de textes souvent incorrects. Synésius accepte l'accusation pour s'en moquer : ne voilà-t-il pas des griefs bien sérieux ? On peut citer à ces gens, pour calmer leurs scrupules, la loi de Pythagore qui interdisait de rien changer aux livres, quelque faute que l'on crût y trouver. Qu'importe qu'une lettre ou une syllabe soit mise pour une autre ? Faut-il se rendre l'esclave des mots ? Ne doit-on pas se laisser guider par le sens ? On lit avec l'esprit plutôt encore qu'avec les yeux. Ces exemplaires dont les incorrections vous choquent sont excellents pour exercer l'intelligence. Qu'il manque un mot, une phrase même : il faut savoir compléter la pensée; et c'est à quoi l'on parvient en se pénétrant du génie de l'écrivain que l'on étudie : on apprend ainsi à imiter et à reproduire son modèle. L'aigle, pour habituer ses petits à prendre leur essor, les transporte au haut des airs : là il les abandonne, puis il les reprend, pour les lâcher encore et les ressaisir, jusqu'à ce qu'enfin l'aiglon sache voler de ses propres ailes (3). S'il faut en croire Synésius, il avait acquis, dans son commerce assidu avec les écrivains de tous les temps, une merveilleuse facilité à se les assimiler; il se pliait sans peine à

(1) Ch. 15-17. — (2) Ch. 18. — (3) Ch. 19-20.

tous les genres. Lisait-il tout haut un ouvrage, il pouvait intercaler des développements nouveaux; l'illusion était complète pour les auditeurs; on ne s'apercevait point qu'il eût rien ajouté; on croyait encore entendre l'auteur lui-même (1).

Ces succès attestent sans doute une imagination flexible : mais il est difficile de croire qu'une pensée vraiment littéraire ou philosophique ait présidé à ces exercices; c'étaient là d'agréables passe-temps, plutôt qu'une occupation sérieuse. Synésius est sensible aux applaudissements que lui rapportent ses ingénieux pastiches : après avoir exposé, en termes magnifiques, les obligations sacrées de la philosophie et le but élevé auquel doit tendre l'intelligence, le voilà qui, pour exciter l'admiration des cercles, se joue avec son esprit. Mais fallait-il donc traiter avec tant de rigueur les pauvres sophistes, pour finir soi-même en sophiste? Les rhéteurs faisaient de l'art un commerce; Synésius en fait un amusement : la différence n'est pas si grande qu'il a l'air de le croire. Au fond, malgré ses prétentions contraires, il est bien de la race des sophistes; et si nous pouvions garder encore quelques doutes, le *Traité de la Calvitie* les ferait disparaître.

Voici à quelle occasion fut composé ce dernier ouvrage. Dion (car nous retrouvons toujours son influence) avait fait un *Éloge de la Chevelure* : cet éloge est aujourd'hui perdu, à l'exception d'un fragment que nous en a conservé Synésius; mais le sujet était traité avec tant de bonheur qu'un chauve, à la simple lecture de cet écrit, éprouvait de la honte : Synésius l'assure du moins. Mais à ce compte lui-même avait dû souvent rougir; car il avait été atteint d'une précoce calvitie. « Je reprochais aux dieux, dit-il, de m'avoir » infligé un malheur que je ne méritais point; car personne n'a- » buse moins que moi des plaisirs, et je pourrais le disputer en » chasteté à Bellérophon lui-même (2). Toutefois, ajoute-t-il, le » temps et la réflexion aidant, j'ai compris que j'avais tort de me » désoler. Dion a de l'éloquence sans doute, mais dans son *Éloge* » *de la Chevelure* il défend une mauvaise cause : pour moi je ne » craindrai point d'entrer en lutte avec lui, bien que mes doigts » se soient usés à manier la bêche et l'épieu plutôt que la plume, » et je prétends qu'un chauve n'a pas à rougir (3). » Il entreprend donc l'*Éloge de la Calvitie*. Au fait, ce sujet-là vaut tout autant que beaucoup d'autres; vanter les mérites des chauves et des chevelus, du perroquet ou de la mouche, tout cela se ressemble; c'est tou-

(1) Ch. 21. — (2) Ch. 1. — (3) Ch. 4.

jours le même fonds d'éloquence, ce sont les mêmes procédés de style : ces bagatelles étudiées, ces ténuités laborieuses sortent toutes de la même école. Synésius a beau s'en défendre, il appartient à la sophistique.

Si, laissant de côté pour un instant la frivolité du sujet, on prend cet exercice pour ce qu'il vaut, c'est-à-dire pour un tour de force, on peut s'amuser et s'étonner des ressources d'esprit que déploie l'auteur pour établir son argumentation; car c'est un plaidoyer en règle qu'il institue : l'agriculture, la poésie, l'astronomie, la médecine, l'histoire, la philosophie, lui fourniront tour à tour des preuves, souvent subtiles, parfois simplement ingénieuses.

Dans tout être animé, dit Synésius, les poils sont une partie morte : aussi peut-on les considérer comme une marque d'infériorité. Voyez le mouton qui porte une laine si épaisse : il n'y a point d'animal plus stupide. Quel est le chien qu'estime le chasseur? Celui dont la tête et le ventre sont tout ras. L'un des deux chevaux qui, d'après Platon, sont attelés au char de l'âme est rétif : c'est qu'il a les oreilles velues. N'est-il pas tout simple en effet que le poil qui se trouve dans les oreilles produise la surdité? Qu'une paupière trop épaisse couvre l'œil, et l'œil ne verra plus. Si le poil est un signe de faiblesse morale, il faut bien conclure que la calvitie rapproche l'homme de la Divinité (1). Voyez en effet les sages dont les statues sont au Musée, les Diogène, les Socrate : ils sont tous chauves. Et qu'on ne vienne pas objecter qu'Apollonius est représenté chevelu : c'était un magicien qui trompait les yeux du vulgaire par de fausses apparences. Dans le cortége de Bacchus, tous les compagnons du dieu, auxquels l'ivresse a fait perdre la raison, portent de longues chevelures : Silène seul est chauve; c'est à lui qu'est remis le soin d'arrêter et de ramener les esprits égarés. Voilà ce qu'avait compris le fils de Sophronisque, lorsqu'il se glorifiait, lui d'ordinaire si modeste, de sa ressemblance avec Silène (2).

C'est dans la jeunesse, c'est-à-dire quand la raison n'est pas formée, que la chevelure est le plus abondante : avec l'âge les cheveux tombent et la sagesse vient. En cela comme en toutes choses la nature ne produit rien de parfait que par degrés et après plusieurs essais. On confie des semences à la terre pour avoir du blé; mais avant que le grain soit formé, combien de métamorphoses! L'esprit est une semence divine : la tête qui reçoit ce germe se couvre

(1) Ch. 5. — (2) Ch. 6.

d'abord de cheveux comme l'arbre se couvre de fleurs; mais il faut que les fleurs tombent pour que l'arbre porte ses fruits. En dénudant nos fronts, le temps nous délivre d'une vaine superfluité : il est comme le vanneur qui sépare la paille du bon grain (1).

Une tête chauve peut être regardée comme le séjour de la sagesse et le temple de la Divinité : voilà pourquoi les prêtres égyptiens se rasaient avec tant de soin ; ils voulaient ressembler à Dieu (2). En effet, où se révèle à nous la Divinité? Dans le soleil, dans la lune, et dans les autres astres fixes ou errants; toutes ces masses célestes, inégales en grandeur, sont uniformément rondes et lisses comme une sphère. Or la sphère est le plus parfait de tous les corps, et, à périmètre égal, celui qui a le plus de capacité, comme le démontre la géométrie. Aussi le Père de toutes choses a fait le monde sphérique. De l'Ame universelle, qui vivifie ce grand tout, se détachent des parcelles; mais quand elles se souviennent de leur dignité première, elles tâchent de retrouver des sphères particulières pour les habiter : c'est ainsi que les unes vont animer des astres, les autres des têtes chauves (3).

Mais, dira-t-on, Homère et Phidias ont cependant représenté Jupiter avec une chevelure. Il est vrai : mais c'était une pure concession faite aux préjugés du vulgaire; la foule ignorante ne sait pas apprécier les biens véritables. En Grèce, heurter de front les erreurs populaires, c'était s'exposer au supplice (4). Combien plus sages sont les Égyptiens ! Chez eux les artistes peuvent sculpter, pour le vestibule des temples, des éperviers, des ibis; mais il leur est interdit de faire l'image d'aucun dieu, excepté Esculape ; encore ont-ils soin de le représenter chauve. Dans l'intérieur des édifices sacrés les prêtres adorent des sphères. Or si, comme on le prétend, ils savent, par des secrets magiques, évoquer les dieux, ils connaissent mieux que les Grecs la figure des dieux. Mais, quoi qu'il en soit, il suffit, comme nous l'avons vu, d'observer les astres : s'il en apparaît de chevelus, comme les comètes, ce ne sont pas des astres véritables, mais des météores qui se produisent et s'éteignent dans la région sublunaire. Si l'on veut à toute force donner le nom d'astre à la comète, quel astre que celui qui présage tant de catastrophes aux nations ! Et combien lui est fatale sa chevelure, puisqu'elle suffit pour le faire périr lui-même (5)!

(1) Ch. 7. — (2) *Id.* — (3) Ch. 8. — (4) Ch. 9. — (5) Ch. 10.

Synésius n'abandonne pas si tôt les considérations tirées de l'aspect des corps célestes. Comme une tête dépouillée de cheveux présente une sorte de ressemblance avec la lune, les Grecs donnaient le nom de *petites lunes* (σελήνια) aux chauves. Cette plaisanterie, qu'on retrouve souvent chez les auteurs comiques, avait pu être inspirée par quelques vers d'Homère. Quand Ulysse, déguisé en mendiant, rentre dans son palais, Eurymaque, l'un des prétendants, l'insulte : « Sa tête chauve, où l'on ne voit pas un seul » cheveu, renvoie l'éclat des flambeaux et nous sert de fanal. » Cette qualification de petite lune, Synésius la prend ou feint de la prendre comme un titre d'honneur. « Quand une calvitie com» plète a rendu notre bonheur parfait, dit-il, c'est du nom de » soleils qu'on devrait nous appeler. » C'est ici surtout que se révèle cet esprit sophistique qui poursuit les rapports les plus inattendus et les plus étranges. Ulysse, ce chauve qui allait à lui seul tuer tout à l'heure plus de cent prétendants aux belles boucles, avait la tête luisante : en effet n'y a-t-il pas de l'affinité entre la calvitie et la lumière? De même l'obscurité et la chevelure s'associent naturellement. Archiloque dit quelque part : « Ses cheveux » ombragent son cou. » Les feuilles des arbres sont comme leur chevelure : aussi voyez comme les bois sont obscurs.

Ce n'est pas tout : la lumière accompagne la vie, tandis que les ténèbres accompagnent la mort (1). L'absence de cheveux est donc une des conditions de la santé ; et le rasoir, qui décharge notre tête de cet incommode fardeau, nous préserve d'un grand nombre de maladies. La calvitie d'Esculape, l'inventeur de la médecine, n'est-elle pas pour nous un avertissement? Un crâne nu, exposé à toutes les intempéries des saisons, se durcit et devient comme du fer (2). C'est ce que vérifiait Hérodote sur le champ de bataille où, du temps de Cambyse, les Mèdes en vinrent aux mains avec les Égyptiens. Il ne restait plus que des ossements ; mais on pouvait distinguer les soldats des deux nations à la dureté ou à la mollesse des crânes. Tous les jours d'ailleurs ne sommes-nous pas témoins de faits aussi concluants? Les esclaves scythes portent la chevelure longue : on les assomme d'un coup de poing. Un homme, au contraire, se montre en spectacle au théâtre : grâce au soin qu'il prend d'avoir la tête constamment rasée, il repousse, le front baissé, le choc d'un bélier qui s'élance sur lui, les cornes en avant; on verse de la poix bouillante, on brise les vases les plus durs sur sa tête :

(1) Ch. 11. — (2) Ch. 12.

il paraît insensible. Tout homme naturellement chauve pourrait affronter les mêmes épreuves : que lui manque-t-il pour cela ? Un peu d'assurance. Voilà donc pour les chauves, s'ils perdent leur fortune, un métier tout trouvé, une ressource certaine : de spectateurs qu'ils deviennent acteurs ; la honte une fois surmontée, ils accompliront aisément des tours de force (1).

Si les cheveux sont une cause de faiblesse, Dion a donc eu tort de dire que la chevelure donne un air viril, et convient aux hommes mieux qu'aux femmes. Les faits d'ailleurs déposent contre lui : les hommes n'ont pas gardé uniformément l'habitude, dans tous les pays et dans tous les temps, de porter leurs cheveux, tandis que toujours et partout les femmes ont pris soin de leur chevelure. La nature en cela est d'accord avec la coutume. En effet, à part les accidents causés par la maladie, vit-on jamais femme chauve ? Il serait difficile au contraire de citer un homme vraiment digne de ce nom qui n'ait été atteint par la calvitie (2).

Dion cite les trois cents Spartiates qui peignèrent leurs cheveux avant le combat des Thermopyles : oui, mais c'était se préparer au combat sous de sinistres auspices. Aussi pas un seul des trois cents ne survécut à cette journée. Et pourquoi Dion ne parle-t-il pas de ceux qui, plus tard, allèrent venger les injures de la Grèce ? Les Macédoniens, sous la conduite d'Alexandre, punirent les Perses ; mais comment purent-ils les vaincre ? En se coupant les cheveux et la barbe. Voici l'histoire telle que la rapporte l'un des lieutenants d'Alexandre, Ptolémée, fils de Lagus. Au début de la guerre, les Grecs avaient conservé leur chevelure longue. Dans une bataille, un Perse jetant sa lance et son bouclier, et ne gardant que son épée, s'élance sur un Macédonien, le saisit par les cheveux, l'entraîne et l'immole facilement. Tous les Perses suivent son exemple, et bientôt un grand nombre de Macédoniens sont tués. Alexandre alors donne le signal de la retraite ; puis il fait raser tous les soldats, et bientôt l'empire des Achéménides tombe aux mains des Héraclides (3). Tant il est vrai que les cheveux, de quelque manière qu'on les arrange, n'ont rien d'effrayant ni de martial : tout au plus seront-ils un épouvantail pour les petits enfants. Ce qu'il y a de vraiment terrible, c'est de voir sur la tête d'un ennemi un casque brillant et poli comme un crâne.

Mais Achille, cet invincible héros, était chevelu, s'il faut en croire Dion qui invoque le témoignage d'Homère : « Minerve saisit le fils

(1) Ch. 13. — (2) Ch. 14. — (3) Ch. 15, 16.

» de Pélée par sa blonde chevelure. » D'abord on pourrait répondre qu'Achille alors était jeune, bouillant, emporté : s'il eût vieilli, ce fils d'une déesse, il se serait dépouillé de ses imperfections, et il aurait eu la calvitie en partage. Est-ce que Socrate était chauve à vingt-cinq ans (1) ? Mais d'ailleurs pourquoi Dion ne cite-t-il pas le vers d'Homère tout entier ? « Minerve vint derrière le fils de Pélée, » et le saisit par sa blonde chevelure. » Derrière ! qu'est-ce à dire ? C'est qu'il n'avait plus de cheveux sur le devant : alors déjà il était chauve (2). Dans un autre endroit, à propos d'Hector, Dion attribue faussement à Homère un vers qui n'est pas dans l'*Iliade* (3). Enfin, parce que ce poëte parle de la tête blonde de Ménélas, s'ensuit-il nécessairement que Ménélas ait été chevelu, et surtout peut-on voir dans cette simple mention un éloge ? Il y a dans Homère beaucoup d'épithètes qui ne sont nullement louangeuses. Dion commet encore une autre erreur. Pour prouver que ce qui distingue le sexe fort, c'est la chevelure : « Quand Homère, dit-il, nomme une » déesse, il n'est jamais question de ses cheveux ; c'est Junon aux » grands yeux, c'est Thétis aux talons d'argent. Mais pour Jupiter, » il nous le montre secouant sa tête chevelue. A quoi pense Dion ? » Il oublie donc les vers où le poëte parle des beaux cheveux de » Latone, de Minerve, de Junon. Mais qu'importe au fond ce qu'a » dit Homère ? Nous savons que les divinités ne peuvent avoir de » cheveux : Vénus est tout aussi sphérique que Jupiter (4). »

L'excellence de la calvitie est donc incontestable. Si vous pouvez en douter encore, interrogez les mœurs publiques. Où se rencontrent en effet les séducteurs, les adultères, les débauchés de toute espèce ? N'est-ce pas parmi ces jeunes gens parfumés, si soigneux de leur chevelure ? Que de maux, que de crimes dont ils ont été les auteurs ! Vainement ils prétendent dissimuler leurs habitudes : rien qu'à les voir, la tête si bien parée, on peut dire qu'ils sont livrés au culte des sens, et qu'ils participent à des mystères d'infamie. Le proverbe les condamne, et les proverbes sont la voix de l'expérience. Voyez les chauves au contraire : c'est dans leurs rangs que vous trouverez les prêtres, les devins, les philosophes, les habiles capitaines, les sages précepteurs de la jeunesse. Il était chauve à coup sûr ce chantre qu'Agamemnon en partant avait laissé pour veiller sur Clytemnestre (5).

Ces considérations morales terminent le *Traité de la Calvitie*.

(1) Ch. 17. — (2) Ch. 18. — (3) Ch. 19. — (4) Ch. 20. — (5) Ch. 21, 22, 23, 24.

Nous avons déjà dit que l'ouvrage de Dion est perdu; mais il est facile de nous en faire une idée d'après la réfutation de Synésius, qui se vante de n'avoir laissé sans réponse aucun des arguments de son devancier. Il est tout fier de son œuvre : « J'ai rendu ser- » vice aux gens de bien, dit-il, en composant ce discours où j'ai » parlé de la Divinité avec le respect qu'elle mérite, et rappelé » aux hommes d'utiles vérités. » Mais quel prix attend-il de son ouvrage? A travers les protestations obligées d'une fausse modestie, on sent les secrètes préoccupations d'amour-propre : « Si cet écrit » livré au public obtient du succès, et porte la conviction dans » l'esprit des lecteurs, je ne pourrai m'en attribuer le mérite : » le choix du sujet aura soutenu ma faiblesse, et m'aura seul » permis, tout médiocre que je suis, de combattre avec avantage » un éloquent écrivain. Si je ne persuade personne, on pourra jus- » tement me reprocher de n'avoir pu, même avec les ressources » de la vérité, faire triompher une cause qui n'a contre elle que le » talent oratoire de Dion (1). »

L'art de bien dire, c'est là en effet ce qui inquiète Synésius. Il a beau vouloir se donner l'apparence d'un philosophe convaincu, on sent bien qu'il n'est pas la dupe de son sujet (2) : il ne s'attache pas à la poursuite d'une vérité nouvelle; il développe une thèse qui lui permet de faire valoir son esprit, voilà tout. La futilité même du sujet est un attrait de plus : car de rien faire quelque chose, n'est-ce pas le comble de l'art? La vanité y trouve mieux son compte. Ce qu'il y a de vraiment sérieux dans sa tentative, c'est le désir de capter les suffrages des lecteurs. En envoyant son ouvrage à ses amis, Synésius ne dissimule pas combien le succès lui tient à cœur. Il fonde sur ce discours des espérances de gloire : « Ce » livre, composé dans le goût attique, m'a coûté beaucoup de » soins; s'il obtient l'approbation de Pylémène, critique si délicat et » si éclairé, c'en est assez pour le recommander à la postérité (3). » Ailleurs il avoue à Nicandre qu'il a pour cette œuvre toute la ten-

(1) Ch. 24.

(2) Il est permis de s'amuser aux bagatelles, dit-il lui-même en parlant de son *Traité de la Calvitie*, ἔξεστι δήπου παίζειν τὰ παίγνια (Lett. 29). Et ailleurs, opposant cet ouvrage à ceux qui naissent de la philosophie, il l'appelle un produit de la rhétorique vulgaire, ἀπὸ τῆς πανδήμου ῥητορικῆς (Lett. 28). Il est vrai qu'il ajoute ensuite qu'il y a mis beaucoup de choses sérieuses, πολλὰ τῆς σπουδαίας μερίδος, et qu'il donnerait volontiers à cet écrit une place parmi les œuvres philosophiques. Mais enfin son premier aveu n'en subsiste pas moins.

(3) Lett. 29.

dresse d'un père : « Chacun chérit ses enfants, dit-il, ainsi le veut » la nature (1). » Quoiqu'il ajoute en plaisantant que cette tendresse est souvent aveugle, et que les guenons aussi trouvent leurs petits fort beaux, il compte bien que les juges de Constantinople n'auront que des éloges pour un livre si ingénieux et si bien écrit. Dans ce monde de beaux esprits, on est surtout sensible aux grâces du langage, et, pourvu que la forme soit brillante, on est assez peu sévère pour le fond. Les mêmes tendances se trahissent chez Synésius par les aveux involontaires qui lui échappent parfois : « Quoi qu'il en » soit de ces vérités, dit-il quelque part, toujours est-il que Dion a » consacré à l'éloge de la chevelure un magnifique discours (2). » Cette admiration est sincère, et en même temps aveugle. Plus tard Synésius fera mieux la part des défauts et des mérites de son auteur favori; mais à cette première époque, car nous ne pouvons considérer le *Traité de la Calvitie* que comme une œuvre de jeunesse (3), il admire sans réserve; la gloire de Dion le tient en éveil; elle suscite et aiguillonne son ambition; le disciple veut être l'émule du maître (4) : il aspire au même succès; et pour lutter avec plus d'éclat contre son modèle, il choisit le terrain même sur lequel il estime que Dion a remporté un de ses triomphes. Mais lui-même il a jugé les essais de ce genre, et à son insu peut-être il a prononcé

(1) Lett. 28. — (2) *Calvitie*, ch. 23.

(3) Bien que Synésius se représente comme chauve, il ne faut pas croire qu'il fût âgé : il avait de bonne heure perdu ses cheveux. Rien n'indique d'une manière précise l'époque où fut écrit ce traité; mais nous pouvons en reporter la date, par conjecture, à l'an 401 ou 402. Synésius envoie son livre à ses amis de Constantinople : ce fut donc après son retour qu'il le composa, et probablement avant d'aller s'établir à Alexandrie; car nous ne voyons nulle part qu'il ait envoyé cet ouvrage aux littérateurs de cette dernière ville, ce qu'il n'eût point sans doute manqué de faire, si dès lors il les eût connus particulièrement. D'ailleurs il est bien difficile d'admettre que le *Traité de la Calvitie* n'ait point précédé le *Dion*; car dans ce dernier écrit il blâme précisément les discours qui ne sont que des exercices de rhétorique : or il composait le *Dion* dans l'année qui suivit son mariage, c'est-à-dire en 403. On peut encore remarquer que dans le *Traité de la Calvitie*, après avoir vanté sa continence, il dit que les mères et les sœurs se complaisent dans la beauté de leurs fils et de leurs frères (ch. 1); il ne parle point des épouses : ne peut-on pas présumer de là qu'il n'était point encore marié? Enfin, dans la lettre 22, écrite, selon toute probabilité, dans l'année qui suivit son retour de Constantinople, il plaisante à deux reprises sur les hommes chevelus : ne sont-ce pas des allusions au traité qu'il composait ou qu'il venait de composer?

(4) Il a en effet mérité de lui être comparé. Théodore Métochita, grand chancelier de la cour de Byzance sous Andronic II, a laissé un parallèle de Dion et de Synésius.

sa condamnation. L'*Éloge de la Calvitie* ne peut avoir plus de portée que l'*Éloge de la Chevelure*; le plaidoyer vaut la réplique. Or le traité composé en l'honneur de la chevelure appartient évidemment à la première manière de Dion; il est de la même famille que le *Perroquet*, que le *Memnon* : et Synésius a eu soin de le déclarer, Dion, dans cette première moitié de ses œuvres, n'a été qu'un pur sophiste.

CONCLUSION.

Arrivé au terme de cette étude, il nous est facile de répondre aux questions que nous nous étions posées.

Peut-on considérer Synésius comme un auteur chrétien? Nous croyons avoir fait ressortir assez clairement, à propos de chaque ouvrage, l'esprit dans lequel il avait été composé. Or nous avons presque toujours trouvé l'idée chrétienne absente; ce n'est pas assez dire : nous avons rencontré des doctrines manifestement contraires aux dogmes enseignés par l'Eglise. Ce ne sont pas même des hérésies, car l'hérésie est encore une affirmation erronée, mais réelle pourtant, du christianisme; ce sont ces croyances telles que les retenaient les esprits cultivés qui n'avaient pas encore entièrement rompu avec le vieux culte, croyances où un reste de paganisme se mêlait à beaucoup de philosophie. La religion de l'ancienne Rome ne gardait en effet qu'un semblant d'existence : elle avait, avec Julien, livré son dernier combat, essuyé sa dernière défaite; la lutte entre les deux cultes qui se disputaient le monde avait cessé d'être sérieuse. Toutefois, malgré le triomphe prochain et désormais assuré du christianisme, beaucoup d'intelligences distinguées se refusaient encore à reconnaître la foi nouvelle. Elles ne croyaient plus aux divinités de l'Olympe; elles restaient fidèles au culte des lettres : l'amour de la poésie rattachait à une religion surannée des admirateurs d'Homère : au fond c'était le poëte qu'on adorait, bien plus que les dieux qu'il avait chantés. Pour se refaire

des croyances on transforma le paganisme : l'esprit philosophique s'appliquant à la mythologie, on voulut retrouver partout, même dans les fables les plus ridicules, un sens caché et profond : Homère n'était plus seulement le poëte, c'était aussi le théologien par excellence. Mais cet essai de restauration, l'hellénisme, comme on l'appelle, ne pouvait avoir qu'un temps. On conçoit aisément combien dut laisser d'indécision dans les esprits ce système d'applications ingénieuses sans doute, mais souvent arbitraires. De ce paganisme ainsi rajeuni chacun prit ce qu'il voulut : ceux-ci restaient plus près du sens littéral; ceux-là s'enfonçaient plus avant dans l'interprétation philosophique; quelques-uns même, ne trouvant nulle part où s'arrêter, finissaient par entrer dans le christianisme.

Les voies de la Providence sont diverses : elle procède tantôt par des coups soudains et imprévus, tantôt par des changements successifs et presque insensibles. Dans la conversion de Synésius, rien de subit, rien qui ressemble à de l'enthousiasme : sorti du paganisme, il traversa la philosophie, pour arriver par degrés à la foi chrétienne. Mais évêque presque aussitôt que néophyte, il dut faire le sacrifice de ces loisirs qu'il consacrait aux occupations littéraires; les soucis et les rudes travaux de la vie active remplirent le temps de son ministère, qui fut fort court d'ailleurs. Voilà ce qu'il importe de ne pas oublier. Le discours *sur la Royauté*, l'*Égyptien*, la *Calvitie*, le *Dion*, le *Traité des Songes*, ont été écrits alors que Synésius se tenait encore éloigné de l'Église. Tout le prouve, dates et doctrines; et il a fallu de singulières préoccupations d'esprit pour attribuer à un chrétien des œuvres où se manifeste en caractères si visibles l'influence exclusive des sophistes et des philosophes. M. Villemain lui-même, sans le vouloir à coup sûr, semblerait accréditer cette erreur, à n'en juger du moins que par la place que Synésius occupe dans son livre, entre saint Chrysostome et saint Éphrem, à la suite de saint Athanase, de saint Grégoire et de saint Basile.

Mais peut-être n'est-il question que des *Hymnes;* car souvent on a donné à Synésius le nom de poëte chrétien : *piarum musarum delicium*, dit le docte Casaubon. Que les *Hymnes* signalent des croyances nouvelles, cela est vrai, mais dans une certaine mesure : ce n'est pas la même inspiration qui a dicté tous ces chants. Nous n'avons pas à reproduire ici les arguments que nous avons déjà donnés; il nous suffit de rappeler l'alliance intime, quant aux idées, de la plupart de ces *Hymnes* avec le mysticisme alexandrin.

Quelle part le christianisme peut-il donc revendiquer dans les œuvres de Synésius? Trois hymnes, ou, si l'on veut, cinq tout au plus, et les moins considérables quant à l'étendue; les deux *Catastases*, deux fragments d'homélies, le discours *contre Andronicus*, et environ cinquante lettres, les plus importantes, il est vrai, voilà tout ce qui nous reste de ce qu'il écrivit après son adhésion au dogme chrétien. Cela suffit sans doute pour nous laisser le regret qu'il n'ait pas écrit davantage; mais ce n'est pas assez pour le faire compter parmi les pères ou les docteurs de l'Église.

Toutefois, à prendre dans leur ensemble toutes les œuvres de Synésius, quelle idée devons-nous nous former de son talent? Faut-il le regarder comme un de ces esprits supérieurs qui honorent leur siècle? Les admirateurs ne lui ont pas manqué. La plupart des écrivains qui le citent ne le nomment qu'avec les plus grands éloges; l'un d'eux s'élève même jusqu'à l'enthousiasme, et dit qu'en l'écoutant on croit entendre Platon, Démosthène et Pindare devenus chrétiens (1). Nous avons fait remarquer plus haut parmi quels noms glorieux le fait figurer l'auteur du *Tableau de l'éloquence chrétienne au quatrième siècle*. Enfin Bossuet, notre immortel Bossuet, qui devait si bien se connaître en génie, l'appelle *le grand Synésius* (2). Quel éloge dans une telle bouche!

Nous l'avouerons cependant, malgré des témoignages si imposants, Synésius ne nous apparaît point comme un de ces hommes qui commandent impérieusement l'admiration. Quel monument a-t-il élevé? Quelle œuvre, où puisse se reconnaître la marque éclatante du génie, a-t-il laissée à la postérité? Quand on a reçu du ciel la flamme divine qui fait le grand philosophe, le grand orateur ou le grand poëte, on est Platon, ou Démosthène, ou Pindare; on n'est pas tous les trois à la fois. Synésius embrassait trop de genres : il lui a été difficile d'atteindre à une véritable supériorité. Ce qui est vrai du corps est vrai de l'esprit : il n'est pas rare de voir la souplesse exclure la force. D'ailleurs il a manqué souvent à Synésius cette foi sincère, ces vives convictions, qui excitent et fortifient le talent, et élèvent l'écrivain au-dessus de lui-même. La littérature, quand on la réduit aux proportions d'un badinage ou d'un simple délassement, ne saurait laisser de traces profondes : pour qu'elle devienne une puissance, il faut qu'elle soit mise au service d'une passion. C'est quand son cœur a été forte-

(1) Le P. Caussin, *Éloquence sacrée et profane*, III, 14.
(2) *Relation sur le Quiétisme*, troisième section, 5.

ment ému des dangers de la patrie, que Synésius a rencontré ses inspirations les plus franches : citoyen devant la cour d'Arcadius, évêque dans la chaire de Ptolémaïs, il a trouvé quelques accents d'une véritable éloquence. Voilà pour l'orateur. Quant au philosophe, avons-nous besoin de redire qu'il n'a point d'originalité? Ses doctrines ne sont guère que des souvenirs de ses lectures; aucune théorie vraiment sérieuse ne lui appartient en propre : quelques rêveries personnelles sans valeur et sans portée ne suffisent point pour lui faire assigner une place à part dans l'histoire des systèmes. Comme poëte, il a été plus heureux : il n'a point suivi les sentiers battus; ses *Hymnes*, malgré leurs défauts, doivent sauver son nom de l'oubli : s'ils n'offrent point ces rares beautés que l'on ne trouve que chez les modèles, ils ont été du moins les premiers essais dans un genre de poésie jusqu'alors inconnu.

Une heureuse tentative en vers, en prose un certain nombre de pages agréables, parmi lesquelles par hasard il s'en rencontre quelques-unes d'éloquentes, tels sont les titres littéraires de Synésius; et s'ils peuvent le recommander à l'estime de la postérité, ils ne le désignent point à la gloire, il faut en convenir. Toutefois, après les œuvres de génie, il n'en est point dont l'étude soit plus curieuse que celles de ces hommes qui, soumis tour à tour à des influences diverses, témoignent des incertitudes et des agitations de leur temps. Peut-être même sont-ils en un sens l'expression la plus fidèle de la société; car tandis que les hommes supérieurs agissent sur leur siècle et le façonnent, pour ainsi dire, les talents secondaires subissent la loi de tout ce qui les environne : ils n'imposent point leurs idées, ils les reçoivent. Synésius réfléchit en quelque sorte tout un côté de son époque : l'unité manque à ses ouvrages comme à sa vie. Par les vicissitudes de son existence et de sa pensée, il nous reproduit quelque image de la confusion qui régnait alors partout, dans les idées et dans les faits.

Ces variations de doctrines ont pu, autant que tout le reste, nuire au développement complet de son talent. L'esprit, en effet, ne saurait prendre une marche assurée, quand il est assiégé de doutes et d'hésitations. Les semences, et c'est à Synésius lui-même que nous empruntons cette comparaison, les semences confiées à la terre ne comblent pas de sitôt les vœux du laboureur : la plante, sortie lentement du sol, doit s'affermir et puis se couvrir de feuilles et de fleurs avant de donner des fruits. Il faut le temps et la réflexion pour féconder et mûrir la pensée : on trouve les fleurs dans notre écrivain, mais on peut regretter les fruits absents. Les convictions

fortes et solides lui firent d'abord défaut : quand une fois il les eut conquises, à l'heure où son intelligence régénérée allait s'appliquer à des objets plus graves et plus dignes d'elle, c'est la vie qui lui manqua. Mais s'il eût vécu, si la Providence ne l'eût point retiré à peine entré dans la carrière où, trop tardivement pour sa gloire, il devait trouver un plus noble emploi de ses facultés, qui sait si la postérité ne le compterait pas aujourd'hui parmi les noms illustres ? Peut-être alors eût-il vraiment mérité ce titre de grand, que lui a décerné une trop facile admiration.

NOTE (page 96).

A propos de ces deux vers :

Courage, enfant déchu d'une race divine !
Tu portes sur ton front ta céleste origine.

M. Villemain a déjà remarqué qu'il y a de nombreux rapports entre les *Méditations* de Lamartine et les *Hymnes* de Synésius. Il est impossible en effet de n'être pas frappé des ressemblances qu'offrent souvent les vers des deux poëtes. En voici quelques exemples :

Θεὸς ἐς θνητὰ δεδορκώς. (I, 99.)

L'homme est un Dieu tombé qui se souvient des cieux.
(Prem. Médit. *L'Homme*.)

Δός με φυγοῖσαν
Σώματος ἄταν,
Θοὸν ἅλμα βαλεῖν
Ἐπὶ σὰς αὐλάς,
Ἐπὶ σοὺς κόλπους,
Ὅθεν ἁ ψυχᾶς
Προρέει παγά.

Λιβὰς οὐρανία
Κέχυμαι κατὰ γᾶς·
Παγᾷ με δίδου,
Ὅθεν ἐξεχύθην
Φυγὰς ἀλῆτις.
Νεῦσον προγόνῳ
Φωτὶ μιγῆναι. (III, 706 et seq.)

Je te cherche partout, j'aspire à toi, je t'aime !
Mon âme est un rayon de lumière et d'amour,
Qui, du foyer divin détaché pour un jour,
De désirs dévorants loin de toi consumée,
Brûle de remonter à sa source enflammée.
(Prem. Médit. *La Prière*.)

. . . . Que je m'élance enfin
Vers cet être inconnu, mon principe et ma fin.
(Prem. Médit. *L'Immortalité.*)

. . . . Dans le sein de Dieu, ta source et ta patrie,
Affranchi pour jamais de tes liens mortels,
Vas-tu jouir enfin de tes droits éternels? (*Id., id.*)

Χὠπόσα πάσας
Στέρεται πνοῖας
Ἀπὸ σῶν κόλπων
Δρέπεται συνοχὰν...

Ὅθεν ὁ ζωᾶς
Ὀχετὸς προρέων
Φέρεται μέχρι γᾶς
Διὰ σᾶς ἀλκάς. (IV, 193 et seq.)

Tout l'univers subsiste à l'ombre de sa main;
L'être à flots éternels découlant de son sein,
Comme un fleuve nourri par cette source immense,
S'en échappe, et revient finir où tout commence.
(Prem. Médit. *Dieu.*)

Dans le rhythme même, aussi bien que dans le fond des idées, on peut saisir des analogies :

Encore un hymne, ô ma lyre,
Un hymne pour le Seigneur;
Un hymne dans mon délire,
Un hymne dans mon bonheur.
(Harmonies. *Encore un hymne.*)

Πάλι φέγγος, πάλιν ἀώς,
Πάλιν ἀμέρα προλάμπει
Μετὰ νυκτίφοιτον ὄρφνάν.
Πάλι μοι λίταινε, θυμέ. (II, 1.)

Combien d'autres passages encore qui révèlent, chez le poëte français, les mêmes inspirations que chez son devancier !

Salut, principe et fin de toi-même et du monde,
Toi qui rends d'un regard l'immensité féconde,
Ame de l'univers, Dieu, père, créateur :
Sous tous ces noms divers je crois en toi, Seigneur;
Et sans avoir besoin d'entendre ta parole,
Je lis au front des cieux ton glorieux symbole :
L'étendue à mes yeux révèle ta grandeur;
La terre, ta bonté; les astres, ta splendeur.
(Prem. Médit. *La Prière.*)

De tes perfections qu'il cherche à concevoir,
Ce monde est le reflet, l'image, le miroir ;
Le jour est ton regard, la beauté ton sourire ;
Partout le cœur t'adore et l'âme te respire.
Éternel, infini, tout-puissant et tout bon,
Ces vastes attributs n'achèvent pas ton nom ;
Et l'esprit, accablé sous ta sublime essence,
Célèbre ta grandeur jusque dans son silence.
(Prem. Médit. *L'Immortalité.*)

Gloire à toi dans les temps et dans l'éternité,
Éternelle raison, suprême volonté,
Toi dont l'immensité reconnaît la présence,
Toi dont chaque matin annonce l'existence.
(Prem. Médit. *L'Homme.*)

Chaque pas te révèle à l'âme solitaire ;
Le silence et la nuit, et l'ombre des forêts,
Lui murmurent tout bas de sublimes secrets.
. . . .
Et toute la nature est un hymne à ta gloire !
(Nouv. Médit. *La Solitude.*)

C'est ainsi qu'entre l'homme et Jéhovah lui-même,
Entre le pur néant et la grandeur suprême,
D'êtres inaperçus une chaîne sans fin
Réunit l'homme à l'ange et l'ange au séraphin ;
C'est ainsi que, peuplant l'étendue infinie,
Dieu répandit partout l'esprit, l'âme et la vie.
(Nouv. Médit. *L'Ange.*)

Sur les marches du trône où de la Trinité
Brille au plus haut des cieux la triple majesté... (*Id.*, *id.*)

On n'entendit alors que la sourde harmonie
Des sphères poursuivant leur course indéfinie ;
Et des astres pieux le murmure d'amour,
Qui vient finir au seuil du céleste séjour. (*Id.*, *id.*)

Levons les yeux vers la colline
Où luit l'étoile du matin ;
Saluons la splendeur divine
Qui se lève dans le lointain.
Cette clarté pure et féconde
Aux yeux de l'âme éclaire un monde

Où la foi monte sans effort.
D'un saint espoir ton cœur palpite :
Ami, pour y voler plus vite,
Prenons les ailes de la mort.
(Nouv. Médit. *Le Passé.*)

Il serait facile de multiplier les citations, mais il faut nous arrêter. Pour Lamartine, comme pour Synésius, la poésie doit faire une étroite alliance avec la philosophie. Lamartine ne s'est pas contenté de donner l'exemple, il a formulé la théorie : « La poésie » et la métaphysique sont sœurs, ou plutôt ne sont qu'une, l'une » étant le beau idéal dans la pensée, l'autre le beau idéal dans » l'expression; pourquoi les séparer? pourquoi dessécher l'une » et avilir l'autre? L'homme a-t-il trop de ses dons célestes pour » s'en dépouiller à plaisir? A-t-il peur de donner trop d'énergie » à son âme en réunissant ces deux puissances? »
(*La Mort de Socrate*, Avertissement.)

ŒUVRES
DE SYNÉSIUS.

Le texte que nous avons adopté est, pour les *Hymnes*, celui de M. Boissonnade, Lyriques grecs; pour les *Lettres*, celui de M. Hercher, Épistolographes grecs (collection Didot); pour tous les autres ouvrages, nous avons suivi le texte donné par M. Krabinger.

MM. Grégoire et Collombet ont publié une traduction francaise des *Hymnes*. Dans les Lyriques grecs de M. Charpentier se trouve aussi une traduction des *Hymnes*, sous le nom de M. Ernest Falconnet; mais, à part quelques expressions, ce n'est guère que la reproduction du travail de MM. Grégoire et Collombet.

Les *Lettres* ont été traduites par M. Lapatz (chez Didier).

Nous ne croyons pas qu'aucun autre des ouvrages de Synésius ait été traduit en français.

A PÆONIUS

SUR LE DON D'UN ASTROLABE.

ARGUMENT.

1. Il y a de vrais et de faux philosophes.
2. Il importe peu au vrai philosophe de ne pas être apprécié des ignorants.
3. Pæonius, tout à la fois philosophe et soldat, rappelle ces anciens temps où les philosophes étaient hommes d'État.
4. Dans un poste éminent on peut rendre de grands services en montrant au peuple ignorant la différence qu'il convient de faire entre les faux et les vrais philosophes.
5. Synésius veut favoriser les penchants de Pæonius pour l'astronomie, afin de l'élever à une philosophie plus haute encore : il lui offre donc un astrolabe de son invention.
6, 7. Description et explication de cet astrolabe.

1. Je vous ai entendu naguère exprimer votre indignation du triste état où se trouve la philosophie : « On ne la » traite pas, disiez-vous, avec le respect auquel elle a droit ; » son sort est vraiment à plaindre. N'est-il pas étrange en » effet de voir des gens, qui ne sont philosophes qu'en ap- » parence, se faire bien venir, par leurs jongleries, des » grands et de la foule, tandis que ceux qui méritent vérita- » blement ce nom n'excitent que la défiance et n'obtiennent » aucune considération? » Votre courroux me charmait ; il partait d'une âme généreuse. Faut-il cependant s'indigner d'une chose bien naturelle? Il est tout simple que chacun atteigne ce qu'il recherche avec ardeur, et voie s'éloigner de lui ce qui n'est l'objet ni de ses désirs ni de sa poursuite. Celui-ci s'efforce de devenir sage, celui-là de le paraître ; et tous les deux ont ce qu'ils veulent, du moment où l'un pos-

sède la sagesse, où l'autre a l'air de la posséder. Ne pourraient-ils pas justement se plaindre et s'irriter, ceux qui ne visent qu'à se faire une réputation par l'étalage d'une fausse science, s'ils voyaient les vrais philosophes gagner, sans la chercher, la faveur publique, alors qu'eux-mêmes n'arriveraient à rien, tout en se donnant beaucoup de peine pour éblouir des ignorants faciles à tromper? Soit; qu'ils acquièrent de la célébrité, s'ils y tiennent, qu'ils se fassent couronner dans les théâtres : étrangers à la vérité, ils ne se piquent pas d'être philosophes; ils en ambitionnent seulement le nom.

2. Nous autres (car vous avez bien voulu me compter dans le petit nombre des esprits sérieux, et c'est surtout à cause de moi que vous déploriez le sort de la philosophie), nous autres, si le vulgaire n'a pour nous que de l'oubli et du dédain, sachons nous contenter de la place que nous-mêmes nous avons choisie; n'envions pas le prétendu bonheur de ces demi-savants, quand nous voyons exalter leur mérite par ceux qui ne savent absolument rien. La beauté d'une âme complétement purifiée n'est visible qu'à ceux qui sont purs. S'instituer son propre héraut, tout sacrifier à la montre, c'est le fait, non de la sagesse, mais de la sophistique. Si l'on n'obtient pas les hommages de la foule, eh bien! il est beau de pouvoir dire :

. . . . Cet honneur qui m'est cher,
Je l'attends, non de vous, mais du seul Jupiter (1).

Nous devons nous féliciter, nous tenir pour satisfaits, si nous avons l'heureuse chance de rencontrer un personnage puissant et éclairé qui nous estime; car alors, sans quêter les suffrages des incapables, nous avons, nous aussi, notre part de considération.

3. Puis-je hésiter à placer au premier rang, parmi ceux que je révère, l'admirable Pæonius? Depuis longtemps l'étude de la philosophie et le métier des armes se trouvaient séparés comme par un mur infranchissable. Pæonius les a rapprochés et réunis; il a renouvelé l'alliance dont les siècles

(1) *Iliade*, IX, 603.

anciens offrent de nombreux exemples. En effet, dans une partie de l'antique Italie, on voyait les mêmes hommes, qui suivaient les leçons de Pythagore, administrer les villes. Dans cette contrée, appelée à juste titre la Grande Grèce, Charondas et Zaleucus donnaient des lois aux cités; les Archytas et les Philolaüs commandaient aux armées; Timée, magistrat, ambassadeur, était mêlé à toutes les affaires publiques, Timée, cet illustre astronome, sous le nom duquel Platon nous expose ses idées sur la nature du monde. Jusqu'à la neuvième génération après Pythagore, c'est aux philosophes qu'était remis le soin de gouverner, et l'Italie leur dut le maintien de sa prospérité. L'école des Éléates, à Athènes, se distingua également et par la science et par les armes. Zénon renversa un si grand nombre de tyrans qu'il serait difficile de les compter, et à la tyrannie il substituait partout une sage république. Xénophon, se mettant à la tête des Dix mille découragés par leurs revers et tout près de succomber, les ramena du fond de la Perse, vainqueurs de tous les obstacles. Et peut-on oublier Dion, le destructeur de la puissance de ce Denys qui avait soumis à son joug les villes si nombreuses de la Sicile, grecques et barbares, qui avait abattu l'orgueil des Carthaginois, et s'attaquait déjà aux rivages de l'Italie? Tel était l'ennemi qu'allait combattre l'adorateur, le favori de Platon : réunissant quelques étrangers, il fait monter tous ses soldats sur un seul vaisseau, un vaisseau marchand; il aborde en Sicile; avec cette petite troupe il chasse Denys, il change la forme du gouvernement, et rétablit dans les cités le règne des lois. Ainsi jadis les philosophes étaient hommes d'État, et à ce double titre ils accomplissaient de grandes choses. Mais rien de ce qu'il y a de beau et de bon n'échappe à la fâcheuse influence du temps : dans les âges suivants la politique et la philosophie ne s'associèrent plus; elles firent divorce. Aussi comment vont les choses humaines! N'est-ce pas à cette séparation qu'il faut attribuer la perte de notre bonheur? Car il n'est rien de plus funeste pour les villes que l'autorité privée de raison, tandis que la sagesse est dénuée de tout pouvoir.

4. Mais vous allez faire revivre l'ancienne alliance; car en même temps que vous prenez part au gouvernement de l'État, vous estimez qu'il faut cultiver la philosophie. Courage donc; poursuivez cette noble entreprise, pour nous et pour les Muses; qu'elles ne soient pas exilées de la place publique et de l'armée comme des inutiles et des désœuvrées, incapables de nous aider dans l'accomplissement des travaux sérieux, et bonnes tout au plus à procurer de l'amusement aux jeunes gens et à exercer leur babil. Chacun de nous doit vous tendre la main pour seconder, autant qu'il le peut, vos efforts. C'est ainsi que vous serez tout à fait philosophe: on ne peut l'être qu'à demi, et avec combien d'imperfections, si l'on est poussé par ses inclinations toutes seules. Les affaires de l'État n'en iront que mieux, administrées par des sages; nous autres aussi nous y gagnerons de pouvoir assurer à la philosophie les hommages de la multitude, sans nous départir des habitudes de bienséance. Alors on verra sans doute tout le contraire de ce que je signalais tout à l'heure, quand je disais que la race des sophistes tend des piéges au vulgaire ignorant, et vient à bout de faire tenir en moins grand honneur les véritables nourrissons de la philosophie que ceux qui usurpent frauduleusement ce titre. Mais que ceux qui occupent les magistratures et dirigent les affaires publiques s'élèvent, par l'intelligence, au-dessus du vulgaire, ils distingueront bientôt la vraie sagesse de la fausse, et le peuple ne tardera pas à reconnaître son erreur. Il ne faut pas tant de discours pour le convaincre; il suffit de lui faire voir le mépris dans lequel tombent les charlatans. Les gouvernés sont naturellement disposés à se faire la plus haute idée des gouvernants. Mais aujourd'hui combien sont absurdes les jugements de la foule! Pour elle ces gens à longue chevelure, arrogants et présomptueux, sont des êtres supérieurs; elle n'a aussi que du respect et de la vénération pour toutes les autres espèces de sophistes, et pour ceux-là surtout qui marchent appuyés sur un énorme bâton, et crachent avant de parler. Vous viendrez donc en aide à la philosophie, et vous ne lui reprocherez point des torts qu'elle n'a pas. Vous lui avez témoigné de la considé-

ration ; vous lui serez encore plus dévoué, quand les études qui lui sont chères vous auront complétement captivé : j'y compte, car déjà vous vous êtes montré son intrépide défenseur ; vous avez repoussé ces aboyeurs qui la poursuivaient, et vous nous assurez un asile à l'abri de leurs attaques (1).

5. Voilà ce que m'ont dit de vous ceux qui ont été admis avant moi dans votre intimité ; et pour le savoir par moi-même, il m'a suffi de vous connaître quelque temps. Je veux favoriser les penchants que je vois en vous pour l'astronomie, et par là vous élever plus haut ; l'astronomie est déjà par elle-même une noble science, et elle mène à une science plus divine encore. Je la considère comme la préparation aux mystères de la théologie : elle a pour objet le ciel, ce magnifique ensemble dont les révolutions semblent à d'illustres philosophes une imitation des mouvements de l'âme ; elle procède par démonstrations, et elle s'appuie sur la géométrie et l'arithmétique, que l'on peut regarder comme la règle infaillible de la vérité. Je vous apporte un présent, le plus convenable que je puisse vous offrir et que vous puissiez recevoir : c'est un planisphère de mon invention. La vénérable philosophe (2) dont je suis le disciple m'a aidé de ses conseils, et l'ouvrage a été exécuté par ceux qui sont le plus habiles dans mon pays à travailler l'argent. Je dois vous donner d'abord quelques explications qui se rapportent au but que je veux atteindre : ce but c'est d'exciter votre ardeur pour la philosophie. Si la curiosité vous pousse à examiner avec attention l'objet que je place sous vos yeux, alors je vous présenterai quelque chose de plus précieux encore que ce don, je veux dire la science elle-même. Écoutez maintenant les éclaircissements relatifs à mon astrolabe.

6. Si l'on projette sur un plan une surface sphérique, quoique la nouvelle figure ne soit pas identique à la première, on retrouve cependant une correspondance parfaite

(1) Littéralement *vous nous avez entouré d'une Décélie.* Les Spartiates, qui, pendant la guerre du Péloponèse, avaient pris Décélie, en Attique, s'y étaient fortifiés pour se protéger contre les Athéniens.

(2) Hypatie.

entre les différentes parties des deux figures : c'est ce que l'ancien astronome Hipparque a donné à entendre, et le premier il a fait une application de cette vérité mathématique. Pour nous, s'il n'y a pas trop d'orgueil à nous attribuer ce mérite, nous avons continué et complété le travail d'Hipparque, et résolu un problème que l'on avait laissé de côté jusqu'à ce jour. Le grand Ptolémée et ses illustres successeurs, pour leurs calculs et pour la détermination des heures de la nuit, se contentaient des seize étoiles marquées sur le planisphère d'Hipparque. La science était alors si peu avancée, et la géométrie encore si voisine de l'enfance, qu'il faut excuser ces hommes célèbres d'avoir travaillé sur des hypothèses. Mais nous qui avons reçu de nos devanciers, et sans qu'il nous en coûte aucune peine, tout un corps magnifique de doctrines, quelle reconnaissance ne devons-nous pas à ceux de qui nous tenons notre savoir! Mais si nous pouvons introduire dans la science quelque démonstration élégante, imaginer quelque procédé ingénieux, trouver quelque perfectionnement, ne croyons pas avoir fait œuvre indigne d'un philosophe. Quand on fonde une ville, on ne songe d'abord qu'à faire le nécessaire pour sa conservation et sa durée; mais avec le temps cela ne suffit plus : on dépense beaucoup pour avoir de splendides portiques, de vastes gymnases, une place magnifique. Ainsi procède la science, traitant d'abord les questions urgentes, puis s'accroissant par les accessoires. Le problème de la projection sphérique m'a donc paru digne d'intérêt; je m'y suis appliqué, et j'ai accumulé, dans un travail d'ensemble, une foule de données indispensables et de renseignements variés. Puis il me tardait de mettre en pratique ces principes de la science; j'ai donc fait exécuter un charmant spécimen de la voûte céleste. La méthode permettant de reproduire sur un plan les proportions exactes d'une figure à surface courbe, j'ai pensé qu'une surface courbe quelconque rappellerait mieux celle de la sphère idéale. Le plan terminé, je l'ai enroulé sur une forme cylindrique, avec toutes les précautions nécessaires pour que l'aspect du modèle rappelât la vérité au spectateur intelligent. J'y ai donc distribué les astres des six

grandeurs différentes, en observant les figures formées par leurs divers groupes. J'ai tracé les cercles sphériques, les uns dans le sens de l'équateur, les autres dans le sens perpendiculaire. Tous ces cercles sont gradués en divisions égales, marquées de cinq en cinq par un trait plus gros. Puis, près de chaque division, j'ai inscrit les quantités numériques correspondantes, l'encre sur fond d'argent donnant à la plaque l'aspect d'une page d'écriture. Ces nombres ne sont pas non plus gravés tous du même caractère : les uns sont de type uniforme, mais d'autres sont de grandeur irrégulière, variant suivant les convenances; les nombres de même caractère s'appliquent à des divisions égales, précaution indispensable pour que les différents groupes demeurent bien distincts. La même convenance a conduit à figurer les cercles qui passent par les pôles, ainsi que ceux des tropiques, par des traits plus forts; et ces cercles, qui sont courbes théoriquement, sont devenus ici des lignes droites, par suite des exigences de la méthode. Aussi le cercle antarctique se trouve plus développé que tous les autres, même les plus grands, et les distances mutuelles des astres qui l'avoisinent ont dû être amplifiées. Quant aux inscriptions ciselées en lettres d'or près du cercle antarctique, dans l'espace vide d'étoiles, la seconde, qui n'est que de quatre vers, est ancienne, assez simple; c'est l'éloge de l'astronomie :

Je ne suis qu'un mortel; mais quand mon œil embrasse
Les astres radieux circulant dans l'espace,
Alors je fuis la terre et ses grossiers soucis,
Et je bois le nectar, auprès des dieux assis.

7. La première inscription, qui est de huit vers, a été faite par l'auteur de l'astrolabe, c'est-à-dire par moi. Elle donne une idée sommaire et générale de tout ce qui se voit sur cet appareil. Les vers sont assez durs, car j'ai plutôt recherché l'exactitude scientifique que l'élégance. Elle montre à l'astronome le parti qu'il peut tirer de ce planisphère; elle lui indique la position des astres, eu égard non point à l'écliptique, mais à l'équateur; car il est impossible, comme

je le prouve dans mon traité, de prendre cette position par rapport à l'écliptique. Elle indique que les déclinaisons vont de l'écliptique à l'équateur; elle montre la correspondance des ascensions, c'est-à-dire que les divisions de l'écliptique se trouvent représentées sur l'équateur par un nombre égal de divisions de ce même équateur. Voici l'inscription; je la rapporte pour ceux qui me liront plus tard, car pour vous il vous suffit qu'elle soit sur le planisphère :

La sagesse, prenant son essor vers les cieux,
Rapporte les secrets qu'elle étale à nos yeux.
Vois de cet univers la forme et la mesure,
Et des cercles égaux l'inégale coupure (1);
Les étoiles, le cercle (2) où l'astre triomphal
Du jour et de la nuit fait un partage égal;
Le zodiaque oblique, et les centres insignes (3)
Où des méridiens vont aboutir les lignes.

NOTE.

Les deux derniers chapitres du *Discours à Pæonius* présentent des difficultés scientifiques qu'il m'aurait été impossible de résoudre. M. V. Pron, auteur d'un savant travail sur la Χειροβαλλίστρα d'Héron d'Alexandrie, et sur les principes de la construction des machines de jet, à l'époque gréco-romaine, travail publié récemment par l'Académie des inscriptions et belles-lettres (*Notices et Extraits des manuscrits*, in-4°, t. XXVI, 320), a consenti, avec une obligeance dont je tiens ici à le remercier, à me venir en aide. C'est à lui que je dois l'explication des passages qui m'arrêtaient. Pour justifier le sens qu'il a cru devoir adopter, M. Pron a bien voulu me communiquer les notes suivantes, que je reproduis avec son autorisation.

I. Σύγγραμμα εἰργασάμεθα. — Σύγγραμμα est ici, non un *traité*, mais un *dessin d'ensemble*, une *reproduction matérielle*, indiquée par ἐργάζομαι, qui se dit d'un *travail manuel* ou *mécanique* (ὄργανον), et non de l'*opération de la pensée*.

(1) Littéralement : Elle a coupé des cercles égaux (les méridiens) par des sections inégales (les cercles polaires et tropicaux).
(2) La ligne équinoxiale. — (3) Les deux pôles.

II. Καὶ εἰς ὕλην μεταθεῖναι τοὺς λόγους σπουδὴν ἐθέμεθα.—Au *dessin proportionnel* a succédé l'exécution *sur métal*, εἰς ὕλην. — Ὕλη est employé dans ce sens concret par Héron d'Alexandrie (Χειροβ., ap. *Math. vet.*, Paris, in-f°, p. 116; et t. XXVI, *Notices et Extraits des manuscrits* de l'Acad. des inscr., Paris, in-4°, 1877). Une *manette en fer* y est appelée ἐξ ὕλης σιδηρᾶς χειρολάβη, où ὕλη éveille l'idée d'un corps *mince*, mais *cylindrique*, comme le *bois naturel, matière première* par excellence, ou comme un *fil, filum* paraissant dériver de ὕλη. En effet, la *manette* de la χειροβαλλίστρα est en *fil de fer rond contourné.*

III. Τὴν ὁμαλὴν κοίλην (ἐπιφάνειαν), la *surface planicourbe*, le *cylindre.* — La pensée précise de l'auteur ressort de ce double adjectif, qui définit le *genre* et l'*espèce* de la surface par lui préférée. Synésius ne conteste à Hipparque ni à Ptolémée, comme semble le lui reprocher Delambre (*Biog. univ.* Michaud, mot Ptolémée), l'invention des *méthodes de projection de la sphère sur un plan*, où il serait exagéré de voir, comme le fait Delambre, la *théorie moderne des projections stéréographiques.* Mais l'auteur a considéré qu'un *planisphère* pur et simple n'offrirait qu'une *image imparfaite de la voûte céleste,* tandis qu'*une surface courbe quelconque rappellerait toujours mieux la réalité au spectateur intelligent.* Ce sont ses propres expressions : Συγγενεστέραν ἡγούμενοι τὴν ὁπωσοῦν κοίλην τὸ τέλεον σφαιρικῇ... ὅπως ἂν ἡ φαντασία τοῦ ὀργάνου τῆς ἀληθείας ὑπομιμνήσκῃ τὸν ἐννοῦν θεατήν. — Synésius a donc choisi la surface ὁμαλὴν κοίλην, à la fois *courbe et plane*, telle que le *cylindre.* Selon toute apparence, Pæonius est un novice, à qui l'auteur préfère expliquer les choses plutôt que de les dénommer. Or, dans le cylindre, deux génératrices consécutives constituent un *véritable plan*, élément simultané du *plan tangent* et de la *surface courbe.* Le cône offre une propriété analogue; mais ses génératrices se coupent, au lieu de demeurer parallèles. Or *deux parallèles* font mieux concevoir un *plan* que deux *droites concourantes.* Telle est, sans aucun doute, la raison du choix fait par Synésius.

Le *cylindre* et le *cône* sont des cas particuliers de ce qu'on appelle aujourd'hui une *surface réglée, lieu géométrique des positions successives d'une droite se déplaçant comme on voudra dans l'espace.* Par tout point d'une pareille surface on peut mener une droite que la surface contienne totalement. Mais toute surface réglée n'est pas *développable*, tandis que le *cylindre* et le *cône* le sont, c'est-à-dire que toute *figure plane* (cas de la *plaque d'argent* de Synésius) peut être *enroulée sur un cylindre ou sur un cône, et réciproquement.* L'auteur avait conscience de cette propriété décisive.

IV. Ὑπομβολαίᾳ [s. e. ὕλῃ], *materiæ subjectæ, sur une forme courbée*, au sens *concret* de *gabarit, profil réglementaire* des dimensions d'un objet. Cette interprétation est justifiée par le passage suivant de Philon de Byzance (*Math. vet.*, p. 70), au sujet de *ressorts*, formés de *lames de bronze* fabriquées d'une certaine manière : « Ces lames, dit-il, une fois fondues, étirées et mises aux dimensions ci-dessus, ont reçu une *courbure douce* (*cambrure légère*) *par application contre une forme en bois*; οὕτω καμπτὴν ἐδώκαμεν αὐταῖς πραεῖαν πρὸς ἐμβολέα ξύλινον. » — Βάλλω exprime essentiellement le mouvement *curviligne*, celui d'un corps *lancé transversalement* ou de *profil*, distinct de la *chute* d'*aplomb* ou *verticale*, ῥοπή (*seu* κατὰ κάθετον φορά; — Phil. Byz., ap. *Math. vet.*, p. 71, 98, et notes 287, 288 et 289 de la *Chirobaliste*). Ces deux mouvements sont les seuls que produise la nature; de sorte que, transportée aux *formes*, l'idée de βάλλω caractérise nécessaire-

ment les *profils* ou *formes courbes* : en géométrie, *parabole*, *hyperbole*; en industrie, ἱμβολεύς, ὑπιμβολαῖα.

V. Τὸ πλάτος. — Le grec technique substitue ici le sens *concret* de *plaque*, *surface mince*, à l'idée abstraite de *largeur*, d'abord exprimée par πλάτος.

VI. Ἐκοιλάναμεν. — Ce terme s'applique plutôt à l'*évidement par déformation* que *par ablation de matière*. Τὸ κοῖλον, *cœlum*, *le ciel*, éveille plutôt l'idée de la *voûte*, du *firmament*, de l'*enveloppe solide* conçue par les anciens, que celle de l'*espace vide* enfermé dans cette enveloppe. Athénée et Pausanias (ce dernier cité par Eustathe) parlent d'un jeu, appelé ἐγκοτύλη, dans lequel le vainqueur est porté en triomphe par ses rivaux, qui l'enlèvent *en courbant leurs mains* (κοιλάναντες τὰς χεῖρας) *sous ses genoux*. Le mot ἐγκοτύλη, ajoute Pausanias, vient de κοτύλη, *le creux de la main*, τὸ κοῖλον τῆς χειρός, εἰς ὃ ἐντίθει τὸ γόνυ ὁ βασταζόμενος. Le triomphateur se maintenait de la sorte, en entourant de ses bras la tête et le cou des porteurs (*Thes. græc.* Dindorf, Ἐγκοτύλη). Il faut remarquer d'ailleurs que κοιλαίνω exprime la *déformation* d'une matière *souple*, *peu résistante*, telle que la *mince* plaque d'argent, suffisante pour l'appareil de Synésius. Κάμπτω exprime, au contraire, le *ployage forcé* d'un corps naturellement *rigide*, comme le montre le passage cité plus haut (IV) de Philon de Byzance. En un mot, tout indique, dans Synésius, l'*enroulement d'un plan sur un cylindre*.

VII. Οἱ διὰ τῶν πόλων τε καὶ τῶν τροπικῶν σημείων γραφόμενοι μέγιστοι κύκλοι, τῷ λόγῳ μένοντες κύκλοι, γεγόνασιν εὐθεῖαι τῇ μεταθέσει τοῦ θεωρήματος. La projection cylindrique peut seule expliquer la représentation *simultanée* des *méridiens* et des *parallèles* par des *lignes droites*, si nettement indiquée par ce passage. Dans ce système, la carte plane a pour *longueur* la circonférence de l'équateur, et pour *largeur* celle d'un demi-méridien. Sa longueur est donc *double* de sa *largeur*, proportion extrêmement appréciée par les ingénieurs antiques, et mise en lumière par une foule d'exemples variés, dans la restitution de la χειροβαλλίστρα (*op. cit.*, renvoi 2.) Le quadrillage du plan de Synésius, de 5 en 5 degrés, fournit 72 bandes transversales et 36 bandes longitudinales, soit 1296 carrés égaux. Au sens moderne du mot, un *planisphère* ne représenterait que *la moitié de la voûte céleste*, à moins de se doubler, à l'instar d'une mappemonde. Il devrait d'ailleurs avoir son point de vue *au pôle*, comme le supposait Bailly (*Hist. de l'astr. moderne*, I, p. 573); mais alors *les méridiens seuls y seraient figurés par des droites*, chaque parallèle demeurant *circulaire*, *concentrique au pôle*, et ayant pour rayon le *cosinus* de sa *déclinaison* ou *latitude céleste*, à l'échelle du *planisphère*. Le cylindre de Synésius, au contraire, reproduit dans un cadre unique *la totalité de la voûte céleste*; et ses *cercles astronomiques* y sont tous représentés par des *lignes droites*.

VIII. Ὅτι ἀνταρκτικὸς μείζων ἐντέτακται τῶν μεγίστων καὶ τὰ πρὸς ἀλλήλους διαστήματα τῶν ἀστέρων ἐμεγεθύνθη κατ' ἐκεῖνο τῆς ἐξαπλώσεως. — L'*amplification du cercle antarctique est relativement ici un maximum*, ce cercle étant *le plus petit* de la sphère, et la projection cylindrique substituant des *droites égales et maxima* aux *circonférences* de ces divers cercles. Les *coordonnées* rectilignes des astres se trouvent, par cela même, *amplifiées à proportion*, ainsi que leurs *distances mutuelles*. C'est la conséquence naturelle de la projection de la sphère sur le cylindre circonscrit à l'équateur.

DE LA ROYAUTÉ.

ARGUMENT.

1 C'est la Philosophie qui va se faire entendre; elle s'exprimera hardiment.

2. Si la flatterie est plus agréable, la franchise est plus utile aux rois.

3. Pour n'être que l'envoyé d'une ville presque ruinée, l'orateur n'en a pas moins le droit de parler librement. Conseiller un roi, c'est aider au bien de tous.

4. L'Empereur a une puissance immense, mais il n'y a pas à l'en louer : la vertu seule est louable, et elle est nécessaire pour conserver la puissance acquise.

5. Ce n'est qu'à force de travaux que l'on peut se maintenir au rang où on a été élevé par la fortune.

6. Distinction du roi et du tyran; l'un ressemble au berger, l'autre au boucher. La tyrannie est l'excès de la royauté.

7. La puissance a besoin d'être unie à la prudence.

8. Quand on n'a pas la sagesse, il vaut mieux n'avoir pas de puissance. Le roi doit être l'imitateur de Dieu.

9. Dieu est bon : il faut que le roi soit bon.

10. Il doit aussi être pieux; il doit se commander à lui-même, et soumettre ses penchants à l'empire de la raison.

11. Il faut au roi des amis en qui il ait confiance et qui lui viennent en aide.

12. Il faut prendre garde que l'adulation n'usurpe la place de l'amitié.

13. Les soldats aussi sont des amis pour le prince; il doit aller partager leurs exercices.

14. Au milieu des camps le roi apprendra la science du commandement; il connaîtra ses soldats, et pourra ainsi mieux exciter leur courage.

15. De fatales habitudes se sont introduites dans l'Empire. Aujourd'hui le souverain vit renfermé, ne se laissant guère voir qu'à des fous et à des bouffons. Ce n'est pas ainsi que vivaient ceux qui ont fondé la grandeur des États.

16. Description du luxe de la cour.

17. Opposition de la prodigalité et de l'économie.

18. Frugalité de l'empereur Carin dans sa guerre contre les Parthes.

19. Autres exemples de princes qui ont vécu simplement. Le souverain, chez les Romains, évite le nom de roi, qui est en aversion; il aime mieux s'appeler empereur, c'est-à-dire général. Il doit se montrer bienveillant et affable pour tous.

20. Il faut renoncer au faste, si l'on veut écarter les maux qui menacent l'Empire.

21. Les citoyens négligent le service militaire; l'armée se recrute surtout de barbares.

22. Ces barbares, quoique comblés d'honneurs, n'ont que du mépris pour l'Empire. Il est à craindre qu'ils ne se révoltent.

23. Chassés jadis par tous les peuples, naguère les Scythes ont été accueillis avec clémence par Théodose; ils n'en sont pas devenus meilleurs. Ils ouvrent le chemin à d'autres barbares.

24. Il faut refaire une armée indigène, et renvoyer les barbares dans les contrées d'où ils sont venus.

25. Tout en se tenant toujours prêt à faire la guerre, le roi doit être pacifique. Que les habitants des villes et des campagnes soient, aussi bien que les soldats, l'objet de sa sollicitude.

26. Il doit recevoir avec bienveillance les députés que lui envoient les provinces.

27. Il ne faut pas permettre que les soldats oppriment les citoyens.

28. Le roi ne doit pas écraser ses peuples d'impôts; il doit se garder avec un soin extrême de l'avarice, vice honteux. Il doit s'unir à ses sujets dans la prière.

29. Le signe distinctif d'un roi, c'est de répandre des bienfaits. Les grands, à son imitation, contribueront à la félicité publique.

30. Il faut des gouverneurs pour les provinces; mais il est essentiel de les bien choisir; et pour cela il faut regarder, non pas à la fortune, mais à la vertu.

31. L'exemple d'un roi qui n'estime que la vertu est la leçon la plus efficace pour les sujets.

32. Puisse Arcadius être saisi de l'amour de la philosophie! Rien ne peut être souhaité pour lui qui soit plus désirable. Il aura ainsi réalisé l'idéal d'un roi.

1. Faudra-t-il, à moins d'être envoyé par une riche et puissante cité, et d'apporter de lâches et flatteurs discours, serviles produits d'une rhétorique et d'une poétique serviles, faudra-t-il, en entrant ici, baisser les yeux? Sera-t-on condamné à ne point ouvrir la bouche dans ce palais, si l'on n'est protégé par l'illustration de sa patrie, si l'on ne sait, par les grâces de son langage et les adulations ordinaires, charmer les oreilles de l'Empereur et de ses conseillers? Voici la Philosophie qui se présente : ne la recevrez-vous pas volontiers? Quand elle reparaît après une longue absence, qui pourrait se refuser à la reconnaître, à lui faire obtenir ici l'accueil hospitalier qu'elle mérite? Si elle réclame cette faveur, ce n'est pas pour elle, mais pour vous; car vous ne pourriez la dédaigner sans nuire à vous-mêmes. Dans le discours qu'elle va vous tenir, rien ne sera donné au désir de plaire; elle ne cherchera point à séduire de jeunes cœurs par des impressions vaines et passagères, par l'étalage des

ornements d'une fausse éloquence ; mais au contraire, à ceux qui sauront la comprendre, grave et comme inspirée par les dieux, elle fera entendre un langage digne et viril, et dédaignera de capter par de basses flatteries la faveur des grands. Dans son austère franchise, étrangère au palais des rois, elle n'ira point prodiguer au hasard et sur toutes choses des louanges à la cour impériale et à l'Empereur; mais cela ne lui suffit point; elle blessera s'il le faut; elle veut, non pas seulement froisser un peu les esprits, mais les heurter avec force, pour les redresser en les choquant.

2. Les rois doivent tenir en grande estime un discours libre et indépendant. L'adulation séduit, mais elle perd; c'est le poison contenu dans une coupe dont les bords sont enduits de miel, et que l'on offre aux condamnés. Ne sais-tu pas (1) que l'art du cuisinier, qui provoque en nous, par des mets recherchés et des assaisonnements trop délicats, des appétits factices, nuit à la santé, tandis que la gymnastique et la médecine, au prix de quelques instants de souffrance, fortifient le corps ? Pour moi je veux ton salut, quand même, en voulant ton salut, je devrais exciter ton courroux. Le sel, par son amertume, empêche les viandes de se corrompre; des avertissements sincères arrêtent un jeune prince, prompt à s'égarer au gré de ses fantaisies. Écoutez donc tous avec patience ce discours d'une nouvelle espèce ; ne l'accusez point de grossièreté. Laissez la Philosophie s'expliquer; ne la condamnez pas au silence, parce qu'elle ne cherche pas à plaire, et qu'au lieu de flatter les jeunes gens en caressant leurs goûts, elle leur apporte d'austères préceptes et de graves enseignements. Si vous savez supporter sa présence, si les louanges que vous entendez tous les jours n'ont pas entièrement fermé vos oreilles,

Me voici parmi vous (2).

3. Cyrène m'envoie couronner ta tête avec de l'or, et ton âme avec la philosophie ; Cyrène, ville grecque, nom an-

(1) Synésius s'adresse tantôt à l'Empereur, tantôt à la cour tout entière. Pour marquer cette différence, j'ai dû employer le *tu* quand il parle à Arcadius, le *vous* quand il parle aux grands.

(2) *Odyssée*, XXI, 207.

tique et vénérable, jadis l'objet des chants de mille poëtes : mais aujourd'hui, pauvre et désolée, amas de ruines, elle a besoin des secours d'un roi pour recouvrer un peu de son ancienne splendeur. Tu peux soulager sa misère dès que tu le voudras, et il dépend de toi que je revienne un jour, au nom de ma patrie alors heureuse et florissante, t'apporter une autre couronne. Mais aujourd'hui même, quelle que soit la fortune présente de mon pays, j'ai le droit de parler librement, en face de l'Empereur : la vérité seule ! il ne faut point à un discours d'autres titres de noblesse. Jamais la patrie d'un orateur n'a rien ajouté, rien retranché à l'autorité de sa parole. Marchons donc, avec l'aide de Dieu, et entreprenons le plus beau de tous les discours, ou, pour mieux dire, de tous les travaux. Aider à développer la vertu dans l'âme d'un seul homme, quand cet homme est le Prince, c'est assez pour accomplir une œuvre utile à toutes les familles, à toutes les cités, à toutes les nations, petites ou grandes, au loin aussi bien que de près ; car tout se ressent du caractère du Prince, quel qu'il soit. Si tu le veux bien, voici ce que je vais faire d'abord, afin que tu m'écoutes jusqu'au bout ; car l'habile chasseur ne commence pas par effrayer la proie qu'il poursuit. Disons ce qu'il convient qu'un roi fasse ou ne fasse pas ; opposons la gloire à la honte. Et toi, attentif à ce qui va passer sous tes yeux, et prenant pour juge la Philosophie, discerne le bien pour l'aimer, le mal pour le haïr, en te promettant de toujours rechercher l'un, de toujours fuir l'autre. Mais si, dans la suite de ce discours, tu reconnais avec nous que parfois tu as failli, sache t'indigner contre toi-même, et rougir d'avoir été ce que tu ne devais pas être. La rougeur causée par le repentir est une promesse de vertu ; la honte est divine, selon l'expression d'Hésiode (1). Mais s'obstiner dans ses fautes, craindre d'avouer ses erreurs, c'est ne point accepter la leçon du repentir : les discours sont alors impuissants à procurer la guérison ; le sage dira qu'il faut des châtiments. La Philosophie peut-être dès l'abord vous tient

(1) *Les Travaux et les Jours*, v. 195.

un langage rude et sévère. Je m'aperçois que parmi vous quelques-uns s'émeuvent, blessés de la liberté de ces paroles. Mais n'ai-je pas annoncé ce que j'allais faire ? C'était à ceux qui le savaient de se mettre sur leurs gardes pour soutenir mes attaques.

4. Tes oreilles sont agréablement chatouillées quand tous célèbrent ta grandeur. Et moi aussi je dis que jamais à personne n'a été donné un aussi vaste empire, des monceaux d'or tels que n'en possédait point l'ancien Darius, d'innombrables chevaux, et pour les monter, des archers, des cuirassiers, auxquels rien ne peut résister, lorsqu'ils ont un chef. Des villes que l'on ne saurait énumérer te vénèrent, toi que pour la plupart elles n'ont point vu, qu'elles ne verront point, privées du plus doux de tous les spectacles. Oui, voilà ce que nous pourrions, nous aussi, dire en toute vérité. En quoi donc ne sommes-nous pas d'accord avec tes courtisans? C'est qu'ils te font de ta puissance un sujet d'éloge; ils t'appellent heureux. Pour moi, me refusant à te louer, je me contenterai de te féliciter; car la félicitation est tout autre que la louange. Les avantages extérieurs peuvent nous valoir des félicitations ; la louange n'est due qu'aux mérites intérieurs, unique fondement du bonheur. Les uns sont un don accidentel de la fortune, les autres sont le bien propre de l'âme. Aussi, tandis que la vertu reste ferme et inébranlable, la prospérité est chancelante, incertaine, et souvent l'adversité prend sa place. Pour conserver la puissance, il faut la protection de Dieu ; il faut de la prudence, de l'habileté ; il faut des circonstances favorables ; il faut une activité constante, multiple, variée, qui s'exerce dans des conjonctures souvent imprévues, et toujours difficiles. On peut trouver la puissance tout acquise, mais on ne la garde pas sans peine. Considère en effet quels sont les personnages dont la tragédie met sous nos yeux les infortunes : de simples particuliers, des indigents? Non, mais des puissants, des princes, des tyrans. L'humble toit n'est pas menacé d'une grande ruine, la médiocrité ne connaît pas l'excès des revers. Celui-là seul dont le sort est brillant sera célèbre par ses malheurs et les catastrophes de sa destinée. Mais il est souvent arrivé que

le mérite appelait la prospérité ; les louanges avaient justement devancé les félicitations : la Fortune sans doute aurait rougi de ne pas rendre témoignage à des vertus éclatantes. S'il faut citer des exemples, n'allons pas les chercher hors d'ici : songe à ton père, et tu verras que l'empire a été le prix de sa vertu. La Fortune ne produit pas la vertu ; mais par de glorieux exploits plusieurs se sont assujetti la Fortune. Puisse-t-il en être ainsi de toi, ô Prince ! Puisse la Philosophie ne pas ici te parler en vain ! Que la royauté te soit précieuse uniquement parce qu'elle excite et anime la vertu, en lui ouvrant une vaste carrière où elle peut s'exercer mieux que dans les étroites limites d'une condition privée.

5. Il faut élever ton âme au niveau de ta puissance ; il faut justifier la Fortune, et prouver qu'elle n'a pas été aveugle en t'accordant, plus qu'à ton père, ses faveurs à l'entrée de la vie. Ton père est devenu, d'illustre général, empereur ; toi c'est en ta qualité d'empereur que tu es général ; tu dois à la Fortune de pouvoir te signaler par des exploits. La puissance qu'il a conquise par ses travaux est venue t'échoir par héritage ; mais tu ne peux la garder sans peine. C'est là, je ne saurais trop le répéter, une tâche difficile, qui exige une singulière vigilance, si l'on ne veut pas que la Fortune tourne le dos au milieu de la route, comme un infidèle compagnon de voyage ; car c'est à de faux amis que les sages comparent cette inconstante. Vois ton père lui-même : quoiqu'il ne dût le rang suprême qu'à ses glorieux faits d'armes, l'envie n'a pas voulu que sa vieillesse restât en repos : aussi Dieu lui a maintenu sa couronne. Marchant contre deux usurpateurs, il les défait l'un et l'autre, et aussitôt après son second triomphe il quitte la vie (1) ; invincible dans les combats, il n'est vaincu que par la nature, à laquelle ne peuvent résister ni la vaillance ni le génie. Enseveli dans sa vertu, il vous a laissé (2) un empire incontesté : puissent votre propre vertu, et Dieu venant en aide à cette vertu, vous

(1) Ces deux usurpateurs sont Maxime et Eugène, vaincus par Théodose, l'un en 388, l'autre en 394. Théodose mourut au commencement de 395, moins de cinq mois après la défaite d'Eugène.

(2) *A vous*, c'est-à-dire à Arcadius et à Honorius.

le conserver ! Si la protection de Dieu est nécessaire à tous, elle l'est surtout à ceux qui, sans lutte et sans travaux, n'ont eu, comme vous, qu'à recevoir la fortune en héritage. L'homme que Dieu a comblé de ses faveurs, et qui, dès l'âge le plus tendre, a été honoré du titre magnifique de roi, doit accepter toutes les fatigues, renoncer au repos, se refuser le sommeil, s'imposer les soucis, s'il veut être réellement digne du nom de roi. Il est bien vrai, cet ancien proverbe, que ce qui fait la différence entre le roi et le tyran ce n'est point le nombre de leurs sujets, pas plus que le nombre de brebis ne sert à distinguer le berger du boucher, qui pousse devant lui le troupeau pour le dépecer, pour s'en rassasier et en rassasier les autres à prix d'argent.

6. Il en est de même du roi et du tyran : également favorisés par la Fortune, tous deux exercent leur autorité sur des milliers d'hommes. Mais celui qui cherche le bien de ceux qu'il gouverne, qui sacrifie son repos pour leur épargner des souffrances, qui s'expose au péril pour qu'ils vivent en sécurité, qui supporte les veilles, les soucis, afin que jour et nuit ils soient exempts d'inquiétudes, c'est vraiment celui-là qui mérite le nom de berger, s'il conduit des troupeaux, et le nom de roi, s'il commande à des hommes. Mais pour celui qui, s'abandonnant à ses désirs déréglés, n'use de sa puissance que pour jouir ; qui, se croyant le droit de satisfaire ses passions, opprime ceux qui lui sont soumis, et prétend n'avoir des sujets que pour en faire des esclaves dévoués à tous ses caprices ; pour celui, en un mot, qui veut, non point engraisser son troupeau, mais s'engraisser de son troupeau, je l'appelle boucher quand son pouvoir porte sur des brebis, je le déclare tyran quand sa domination s'exerce sur des êtres doués de raison. Tel est le caractère distinctif de la royauté. Examine-toi d'après ce que je viens de dire. Si ce portrait du roi est le tien, alors tu peux justement te glorifier du titre auguste que tu portes ; sinon corrige-toi pour ressembler à ce modèle. Je ne désespère pas de la jeunesse : elle peut toujours s'avancer dans le sentier de la vertu, pourvu qu'on l'aiguillonne ; suivant qu'on la pousse, elle se jette aisément d'un côté ou de l'autre, comme ces fleuves qui se précipitent dans

le chemin qui leur est ouvert. Un jeune prince a donc besoin que la Philosophie le tienne par la main, et l'empêche de s'écarter de la droite voie. Chaque vertu est tout près d'un vice, et l'on glisse aisément de cette vertu dans le vice qui l'avoisine. La tyrannie confine et touche à la royauté, comme la témérité au courage, et la prodigalité à la générosité. La fierté, lorsqu'elle n'est pas contenue par la Philosophie dans les limites de la vertu, devient, en s'exagérant, arrogance et présomption. La tyrannie n'est rien autre chose que l'excès de la royauté : prends-la en aversion ; tu peux la reconnaître aisément aux traits sous lesquels je la représente. Mais voici surtout ce qui la distingue : le roi règle ses penchants d'après les lois ; le tyran érige en lois ses penchants : mais si opposée que soit leur vie, ils ont cela de commun qu'ils possèdent l'un et l'autre tout pouvoir.

7. Il est au comble de la prospérité et de la fortune celui dont la volonté est partout obéie ; mais la volonté elle-même obéit à la prudence : maîtresse des choses du dehors, elle se soumet à la direction plus élevée de sa compagne, et reçoit d'elle le signal pour agir. L'empire ne donne pas à lui seul le bonheur, et Dieu n'a pas placé la félicité dans le pouvoir suprême : il faut aussi, il faut surtout la prudence, pour bien user de la souveraineté. Je ne reconnais de vie parfaite que chez l'homme qui joint la puissance à la prudence, qui a cette double supériorité de régner et de savoir régner. Quand la force et la sagesse sont unies, rien ne peut leur résister ; mais séparées, la puissance et la prudence, l'une aveugle, l'autre débile, sont aisément vaincues. Voici l'une des choses que j'ai admirées chez les sages Égyptiens : ils donnent au divin Hermès deux faces ; il est tout à la fois jeune et vieux. Si l'on pénètre le sens de ce symbole, cela signifie qu'il faut joindre l'intelligence à la vigueur, et que chacune des deux, privée de l'autre, est inutile. C'est encore cette même association de qualités que représente le Sphinx sacré, placé sur le parvis des temples, bête par la force, homme par la raison. La force que ne guide pas la sagesse s'emporte, s'égare, jette partout le trouble et le désordre ; et l'intelligence ne sert de rien pour l'action lors-

qu'elle est privée du secours des mains. Un cortége de vertus, voilà ce qui fait la gloire d'un roi; mais la vertu royale entre toutes, c'est la prudence. Prends-la donc pour compagne : les trois autres sœurs (1) suivront leur aînée, et toutes ensemble vont habiter avec toi, combattre avec toi.

8. Ce que je vais dire semblera peut-être étrange, mais c'est l'expression même de la vérité. Quand je compare la faiblesse à la force, le dénûment à la richesse, tout ce qu'il y a de petit à tout ce qu'il y a d'élevé, si des deux côtés la prudence fait défaut, la pauvreté, l'impuissance, une humble condition valent bien mieux que le rang suprême pour ceux qui sont dépourvus de raison et de sagesse : car ils commettront moins de fautes si leur folle incapacité ne trouve pas un libre champ. Tous les avantages extérieurs, qui ne sont que des instruments, comme disent Aristote et Platon, mes maîtres, peuvent servir pour le mal comme pour le bien. Ainsi ces deux philosophes, et tous ceux qui procèdent de leur école, n'ont pas voulu employer une dénomination qui impliquât l'éloge ou le blâme : ces instruments, pour parler comme eux, sont tantôt bons, tantôt mauvais, selon le caractère de ceux qui en usent. Souhaitons de voir ces avantages échoir, non pas au méchant, il faut que sa perversité soit impuissante, mais à celui qui saura en tirer parti dans l'intérêt des particuliers et des villes; souhaitons que sa vertu ne languisse pas inutile, inactive et obscure, mais se déploie efficace pour le bonheur des hommes. Voilà comment tu dois user du pouvoir que tu possèdes, et c'est à cette seule condition que tu en jouiras véritablement. Il faut que le repos des familles, des cités, des peuples, des nations, des continents, soit assuré par la prévoyance et la sollicitude éclairée du prince, qui doit reproduire comme une image de la divine Providence. Dieu, cet archétype intellectuel de tout bien, veut que les choses d'ici-bas soient réglées à l'imitation des choses d'en haut. Il est l'ami du roi de l'univers, l'homme qui porte dans ce monde ce même nom de

(1) Ces trois sœurs sont la force, la tempérance et la justice, qui forment, avec la prudence, les quatre vertus cardinales de la philosophie ancienne.

roi, si toutefois il est vraiment digne de ce nom; et il en est digne quand on peut lui appliquer quelqu'une des qualifications qui conviennent à Dieu. Avant d'aller plus loin, il est à propos d'exposer quelques idées philosophiques pour mettre en pleine lumière ce que je veux dire.

9. Jamais encore aucun nom n'a été trouvé qui pût faire connaître Dieu dans son essence même. Désespérant de pouvoir autrement le définir, les hommes l'ont désigné d'après ses attributs. Père, créateur, principe, cause des choses, de quelque manière qu'on l'appelle, toutes ces expressions n'indiquent que les relations de Dieu avec les êtres qui lui doivent l'existence. Quand on dit de lui qu'il est roi, on le considère par rapport à ceux sur lesquels il règne, mais on ne le saisit pas dans sa nature intime. J'arrive maintenant, suivant ma promesse, aux autres noms, dont j'ai différé un instant à parler. Quelle est la qualité dont la présence, chez le roi qui la possède ici-bas, prouve le mieux qu'il est vraiment roi, et digne d'être ainsi appelé? Dieu est bon, voilà ce que partout proclame l'universalité des hommes, sages ou ignorants ; ils n'ont tous à cet égard qu'une même pensée, qu'une même voix, quoiqu'ils ne s'accordent plus dans leurs autres opinions sur Dieu, dont l'essence pure et indivisible est l'objet de leurs controverses et de leurs disputes. Mais cette bonté, que personne ne conteste, ne se déduit pas de la nature même de Dieu; elle se révèle par ses effets : car la bonté ne s'entend pas comme quelque chose d'absolu en soi; elle n'existe que par rapport à ceux sur lesquels elle s'exerce, et qui lui doivent des jouissances. Quand nous disons que Dieu est bon, cela signifie qu'il est l'auteur de tous les biens. Les prières sacrées que nos pères nous ont appris à envoyer, dans les augustes cérémonies, à celui qui gouverne le monde, ne célèbrent pas son pouvoir; elles sont un hommage à sa providence. Tout ce qu'il y a d'excellent, c'est Dieu qui le donne, la vie, l'être, l'âme, et tous les biens assez estimables pour être regardés comme émanant du principe suprême. Pour toi, reste à la hauteur du rang élevé où tu es placé ; montre-toi digne de ce nom de roi que tu portes, ainsi que Dieu; imite ce souverain maître en

comblant de bienfaits toutes les villes, en répandant autant de bonheur que tu le peux sur chacun de tes sujets : alors nous pourrons en toute vérité t'appeler grand roi ; ce titre, nous te le donnerons, non pour t'honorer suivant l'usage, ni pour capter ta faveur, ni pour conjurer ta colère, mais pour déclarer notre intime conviction, et notre langue ne sera que l'interprète exact de notre pensée. Écoute : pour te montrer ce que c'est qu'un roi, je vais en faire devant toi la statue; ce sera à toi d'animer ensuite cette statue, et de lui donner la vie. Pour exécuter cette œuvre, je m'aiderai, autant qu'il le faut, des idées qu'ont exprimées d'illustres anciens; et qu'elles n'aient pas à tes yeux moins de valeur que les autres ; au contraire. Les qualités qu'il faut surtout rechercher, et qui, sans contestation, conviennent le mieux à un roi, sont celles que recommandent également les sages des temps passés et du temps présent.

10. Tout d'abord c'est sur la piété, comme sur un ferme piédestal, que doit être solidement placée notre statue; les tempêtes ne l'ébranleront point, établie sur ce piédestal. La piété montera avec toi sur le trône ; elle brillera à tous les regards, de ces hauteurs où elle résidera. Ainsi je dis que le roi, sous la conduite de Dieu, doit d'abord régner sur lui-même, et commander à son âme. Sache en effet que l'homme n'est pas un être simple et sans mélange; c'est un composé dans lequel Dieu a fait entrer toutes sortes de penchants et de facultés. Nous sommes, j'ose le dire, plus monstrueux que l'hydre : elle avait un moins grand nombre de têtes ; car la pensée, le désir, la tristesse, la colère, la joie, la crainte n'ont pas le même siége. Ajoute la diversité qui provient des sexes, le mâle plus audacieux, la femelle plus timide. Les sentiments les plus opposés se livrent combat ; mais il y a, pour servir d'arbitre, cette faculté que nous appelons la raison; c'est elle qui doit régner dans l'âme d'un roi, et asservir à son autorité la tourbe tumultueuse des passions. On apprend vraiment à régner, si l'on commence par gouverner ses penchants naturels. L'homme qui a su dompter et rendre dociles les parties déraisonnables de l'âme, qui les a soumises au joug de la sagesse, qui les a toutes contraintes

d'obéir à cette maîtresse unique, cet homme-là, simple particulier ou roi, a quelque chose de divin; mais surtout s'il est roi, car alors il communique sa vertu à des nations entières, et de ses qualités il fait les qualités de tous. Son cœur doit rester calme; sur ses traits mêmes doit siéger une auguste sérénité. Qu'il est doux et magnifique le spectacle offert par un roi qui, dans sa tranquille majesté, fait l'admiration de ses amis, je veux dire des gens de bien, et l'effroi de ses ennemis et des méchants! Le repentir ne peut entrer dans son âme, car il ne fait rien où ne concourent les différentes parties de cette âme; une autorité supérieure établit entre toutes l'harmonie; chacune remplit ses fonctions, et elles s'accordent toutes pour un but unique. Mais si on leur donne libre carrière, si on leur permet d'exercer des actions opposées, et de tirailler ainsi l'âme en sens contraires, alors vous verrez l'homme, tantôt humble, tantôt superbe, devenir tour à tour le jouet du désir, de la crainte, de la tristesse, du plaisir, et de toute espèce d'affections. Il est sans cesse en contradiction avec lui-même.

Oui, je vais m'attirer des maux de toute sorte;
Mais la colère en moi sur la raison l'emporte (1),

a dit un poëte qui connaissait les luttes que se livrent en nous les passions.

11. La première qualité d'un roi, c'est donc de régner sur lui-même, et de subordonner à l'intelligence les grossiers penchants qui sont au fond de notre nature. Conviendrait-il que celui qui doit commander à des millions d'hommes fût l'esclave des maîtres les plus indignes, le plaisir, le chagrin, et tous les monstres de même espèce qui habitent dans l'âme? Après s'être ainsi réglé, que le prince, sortant de lui-même, fasse d'abord sa société de ses ministres et de ses amis, pour s'entretenir avec eux des affaires de l'État. Mais que ce nom d'amis ne soit pas donné comme par ironie, et pour dissimuler, avec des expressions douces et mensongères, la réalité d'un despotisme dur et rigoureux. Pour un

(1) Je ne sais quel est ce poëte cité par Synésius.

prince, quoi de plus précieux qu'un ami fidèle? Est-il un compagnon plus agréable dans le bonheur, un aide plus sûr dans les revers ? Qui peut louer avec plus de sincérité, blâmer avec moins d'amertume? Pour le peuple le témoignage le plus certain de la bonté d'un roi, n'est-ce pas le dévouement qu'il inspire à ceux qui l'entourent? Il s'attire ainsi l'attachement même de ceux qui vivent loin de lui, et les gens de bien n'ont pas de plus vif désir que d'être un jour honorés de son affection. C'est tout le contraire avec les tyrans; avec eux le proverbe a raison, *se tenir loin de Jupiter et de sa foudre*. Comme il n'y a point de sûreté dans leur commerce, une condition modeste où l'on vit en sécurité vaut mieux que les hautes dignités, exposées à trop de dangers. A peine si l'on commence à être heureux aux yeux de la foule et à jouir de la faveur du tyran, que souvent on est déjà digne de pitié pour avoir encouru sa haine. Mais le roi sait que Dieu seul se suffit à lui-même, et qu'il n'y a que cet être éternel pour dominer de bien haut tout ce qui est au-dessous de lui. Mais quand c'est un homme qui commande à une multitude d'hommes, ses semblables, il ne peut suffire à tous les soins, à tous les travaux. Pour remédier à l'infirmité de sa nature, il s'aide de ses amis, et avec leur concours il se multiplie; il voit avec leurs yeux, il entend avec leurs oreilles, il délibère avec leurs pensées qui viennent toutes n'en faire plus ainsi qu'une seule.

12. Mais il faut surtout éviter, et c'est un danger contre lequel on ne saurait être à la cour trop bien armé, que l'adulation ne vienne à se glisser sous le voile de l'amitié. A elle seule l'adulation, malgré la vigilance des gardes, peut faire du prince sa proie. Si on ne la chasse bien loin, elle pénètre jusqu'au fond du palais, elle s'attaque à ce que les souverains ont de plus précieux, à leur âme même. L'affection pour ses amis n'est pas la moindre vertu d'un prince. C'est là ce qui a fait du fameux Cyrus et d'Agésilas les rois les plus renommés chez les Barbares et chez les Grecs. Faut-il agir? Le roi délibérera d'abord, puis il arrêtera sa décision avec ses amis; mais, pour exécuter ses desseins, il a besoin de beaucoup de bras.

13. Poursuivons notre discours. Il faut que le prince sorte de son palais, qu'il aille, en quittant ses amis, se mêler aux soldats, qui sont, eux aussi, à un moindre degré, des amis. Il doit descendre dans la plaine, tout inspecter par lui-même, hommes, chevaux, équipements; il doit se livrer à l'équitation avec le cavalier, à la course avec le fantassin, partager les exercices de l'hoplite pesamment armé, du peltaste armé à la légère, lancer la flèche avec l'archer. En s'associant à leurs occupations, il leur inspire un vif attachement; s'il les appelle ses compagnons, ce n'est pas une vaine manière de parler; et, quand il leur donne ce nom dans ses harangues, ils sont là pour attester que c'est l'expression même de la vérité. Tu écoutes peut-être avec impatience l'énumération des labeurs que je réclame de toi; mais, crois-moi, la fatigue n'a pas de prise sur un roi : quand on a de nombreux témoins de ses fatigues on devient infatigable. Un roi ne peut s'endurcir aux rudes travaux, vivre au grand air, s'exercer au maniement des armes, sans être en spectacle à ses peuples; tous les yeux se tournent vers lui, on ne peut se lasser de le contempler; au loin, si on ne le voit pas, on l'entend célébrer. C'est ainsi qu'en se montrant souvent aux regards de ses soldats, le roi fait naître dans leurs cœurs une profonde affection pour sa personne. Et quel empire est plus solide que celui qui est défendu par l'amour de tous? Quel particulier, dans une humble condition, est plus en sûreté contre les embûches qu'un prince qui n'est un objet de crainte pour personne, mais pour qui tout le monde a des craintes? Le soldat est naturellement simple, ouvert; il se livre aisément à ceux qui vivent avec lui. Platon donne à ceux qu'il destine au métier des armes le nom de gardiens, et il les compare au chien (1), c'est-à-dire à l'animal qui sait le mieux discerner les amis ou les ennemis. Quoi de plus méprisable qu'un roi qui ne serait connu de ses défenseurs mêmes que par ses portraits?

14. Le roi retirera de nombreux avantages de ses rapports fréquents avec les soldats : non-seulement son armée ne fera,

(1) *République*, II.

pour ainsi dire, avec lui qu'un seul corps animé d'un même esprit ; mais dans les exercices variés des camps il pourra tantôt faire l'apprentissage de la guerre, tantôt s'initier à la science du commandement : c'est une école qui le prépare et qui l'excite aux œuvres sérieuses et considérables. Il n'est pas indifférent de pouvoir, quand le jour des batailles sera venu, appeler par leurs noms un général, un commandant de légion, un chef de cohorte ou d'escadron, un porte-enseigne à l'occasion, et même quelques-uns des vétérans les plus connus, les plus estimés parmi les cavaliers ou les fantassins. C'est par là qu'on les encourage. Homère, en nous montrant l'un des dieux présent au milieu des Grecs pendant la mêlée, nous dit que d'un coup de son sceptre il donne aux jeunes guerriers

. . . . une force invincible (1) ;

et qu'ainsi dans leur cœur

La fureur du combat plus vive encor s'allume (2).

Ils frémissent d'impatience dans tout leur corps ; car ce vers :

Leur pied veut avancer, leur bras veut se lever (3),

nous marque qu'il leur tarde de se précipiter sur l'ennemi. Cette ardeur, un prince saura l'inspirer à ses soldats en les appelant par leurs noms ; chez celui-là même que le son de la trompette laisserait insensible, il éveillera l'amour de la gloire, il excitera son courage. On s'expose volontiers au danger sous les yeux de son roi. Pacifique ou belliqueux, un roi ne saurait avec trop de soin entretenir cette noble émulation. Telle est la pensée du poëte ; comme il estime que, pour animer surtout la valeur des soldats, il faut les connaître tous, jusqu'aux derniers, il nous fait voir Agamemnon, qui non-seulement s'adresse à chaque guerrier en le nommant, mais qui recommande à son frère d'en faire autant, de rappeler les noms des pères et des ancêtres de ceux aux-

(1) *Iliade*, XIII, 60. — (2) *Id.*, *ib.*, 74. — (3) *Id.*, *ib.*, 75.

quels il parle, de traiter chacun avec honneur, et de se montrer affable (1). Or on traite surtout un homme avec honneur quand on cite, pour le louer, un de ses actes de courage, un de ses succès. Vois Homère, il fait du roi le louangeur de ses sujets. Et qui donc hésitera à prodiguer son sang pour obtenir les éloges du prince? Voilà ce que tu gagneras à venir souvent au milieu des soldats. J'ajoute qu'ainsi tu connaîtras leurs caractères, leur habitudes; tu sauras quelle place il convient d'assigner à chacun selon les circonstances. Fais encore cette réflexion : le roi est l'artisan de la guerre, comme le cordonnier est l'artisan de la chaussure; le cordonnier serait ridicule s'il ne connaissait pas les instruments de son métier : comment le roi pourra-t-il donc se servir des soldats, qui sont ses instruments, sans les connaître?

15. Si maintenant je fais l'application de ces généralités au sujet particulier que je traite, peut-être atteindrai-je le but.

Qu'un Dieu vienne m'aider à toucher vos esprits!
Un sincère conseil a toujours quelque prix (2).

Rien jadis n'a été plus fatal à l'Empire que le luxe théâtral déployé autour de la personne du Prince. On prépare dans le mystère un faste pompeux, dont vous faites ensuite étalage à la manière des barbares. Mais l'ostentation cache la faiblesse sous des dehors trompeurs. Que mon langage ne te blesse point; la faute n'est pas à toi, mais à ceux qui, les premiers, introduisirent ces habitudes pernicieuses et les transmirent à leurs successeurs. Le mal n'a fait que s'accroître avec le temps. Votre majesté même, et la crainte qu'en vous laissant voir souvent vous ne soyez l'objet de moins de respect, vous retiennent enfermés dans vos palais. Là, devenus vos propres captifs, privés de voir et d'entendre, vous perdez les leçons pratiques de l'expérience; vous ne vivez plus que pour les plaisirs du corps et pour les plus grossiers d'entre ces plaisirs, ceux du goût et du tou-

(1) *Iliade*, X, 67 et seq.
(2) Ces deux vers, à part une légère variante, sont tirés de l'*Iliade*, XV, 403.

cher ; votre existence est celle d'un polype. Ainsi, pour vouloir être plus que des hommes, vous tombez même au-dessous de l'homme. Tandis que vous ne laissez pas pénétrer jusqu'à vous les centurions et les généraux, pour vous égayer vous faites votre société habituelle d'êtres à tête petite, à intelligence bornée, vrais avortons, produits imparfaits de la nature, semblables à de la fausse monnaie. Un fou devient un don digne d'être offert à un roi, et plus il est fou plus ce don est précieux. Incertains entre la joie et le chagrin, ils pleurent et rient tout à la fois ; leurs gestes, leurs cris, leurs bouffonneries de toute espèce vous aident à perdre le temps. L'esprit aveuglé pour n'avoir pas vécu conformément à la nature, vous cherchez un remède encore pire que le mal ; de sottes idées, de ridicules propos vont mieux à vos oreilles que les sages pensées sorties de la bouche éloquente d'un philosophe. L'unique avantage de cette existence clôturée, le voici : c'est que si un citoyen se distingue par son intelligence, vous vous défiez de lui, vous ne vous laissez voir qu'à grand'peine ; mais un insensé, au contraire, vous le faites venir, vous vous révélez entièrement à ses yeux. Il ne faut pas l'oublier cependant, les mêmes moyens par lesquels un État s'est formé servent à l'agrandir. Parcours toute la terre par la pensée ; vois les empires des Parthes, des Macédoniens, des Perses, des anciens Mèdes, vois le nôtre : toujours tu trouveras que les États n'ont dû leur grandeur qu'à des guerriers, chers à leurs compagnons d'armes, partageant avec eux la rude vie des camps, couchant comme eux sur la dure, se soumettant aux mêmes fatigues, ne s'accordant que les mêmes plaisirs. C'est par leurs travaux qu'ils élevaient si haut leur fortune ; et une fois au faîte de la puissance, ils ne s'y maintenaient que par la sagesse de leurs conseils ; car la prospérité est comme un fardeau plus lourd que le plomb : on ne peut la supporter sans en être accablé, à moins d'avoir une âme forte. Pour donner à cette force d'âme, que la nature ébauche en nous, son complet achèvement, il faut une activité soutenue. La Philosophie, ô Prince, te convie à d'énergiques efforts, pour éviter de fatales conséquences. Toute chose périt sous l'influence de

causes contraires à celles qui l'ont fait vivre. Je crois que l'Empereur doit respecter les institutions de la patrie. Mais n'appelons point de ce nom des habitudes de luxe introduites d'hier dans la république dégénérée : nos véritables institutions sont les règles de conduite qui servirent à établir la puissance romaine.

16. Au nom de la Divinité qui gouverne les rois, tâche de m'écouter patiemment, si dures que soient mes paroles : à quelle époque, selon toi, l'empire romain a-t-il été le plus florissant ? Est-ce depuis que vous portez des habits de pourpre et d'or, depuis que des pierres précieuses, tirées du sein des montagnes ou des profondeurs d'une mer lointaine, chargent vos têtes, couvrent vos pieds, brillent à vos ceintures, pendent attachées à vos vêtements, forment vos agrafes, resplendissent sur vos siéges? Aussi, par la variété et par l'éclat de vos couleurs, vous devenez, comme les paons, un spectacle curieux à voir ; et vous réalisez contre vous-mêmes cette imprécation d'Homère : *Porter une tunique de pierre* (1). Encore ne vous suffit-il point de cette tunique : quand vous avez le titre de consul, vous ne pouvez plus entrer dans la salle où le sénat se réunit, soit pour nommer des magistrats, soit pour délibérer, sans être couverts d'un autre vêtement de même espèce. Alors ceux qui vous contemplent s'imaginent que seuls, entre tous les sénateurs, vous êtes heureux, que seuls vous exercez de réelles fonctions. Vous êtes fiers de votre fardeau ; vous ressemblez au captif qui, chargé de liens dorés, ne sentirait point sa misère ; séduit par l'éclat magnifique de ses chaînes, il ne regardera point comme triste la vie de la prison : et cependant sera-t-il plus libre que le malheureux dont les membres sont retenus dans des entraves du bois le plus grossier ? Voici que le pavé et la terre nue sont trop durs pour vos pieds délicats ; vous ne pouvez marcher que sur une poussière d'or : des chariots et des vaisseaux vous apportent à grands frais de contrées éloignées cette précieuse

(1) Λάϊνον ἕσσο χιτῶνα (*Iliade*, III, 57). — *Tu aurais revêtu une tunique de pierre,* c'est-à-dire *tu aurais été lapidé,* ou *tu aurais été enseveli.*

poussière ; une nombreuse armée est occupée à la répandre : en effet il faut bien qu'un roi trouve des jouissances partout, et jusque sous ses pas. Mais quand donc surtout a-t-on vu prospérer les affaires de l'État? Est-ce maintenant, depuis que les empereurs s'enveloppent de mystère, depuis que, semblables aux lézards qui fuient la lumière dans leurs trous, vous vous cachez au fond de vos palais, afin que les hommes ne voient point que vous êtes des hommes comme eux ? N'était-ce pas plutôt quand nos armées étaient conduites par des chefs qui vivaient de la vie du soldat? Noircis par le soleil, simples et sévères dans leurs habitudes, ennemis du faste et de la pompe, ils se coiffaient du bonnet de laine des Lacédémoniens, comme les représentent encore leurs statues, qui excitent le rire des enfants, et font croire au peuple vieilli que ces héros, loin d'être heureux, menaient une existence misérable, si on la compare à la vôtre. Mais ils n'avaient pas besoin, ces guerriers, d'entourer de remparts leurs cités pour les protéger contre les invasions des barbares d'Europe et d'Asie. Par leurs exploits, au contraire, ils avertissaient l'ennemi d'avoir à défendre ses propres foyers ; souvent ils franchissaient l'Euphrate pour poursuivre les Parthes, l'Ister pour attaquer les Gètes et les Massagètes. Mais voici qu'aujourd'hui ces mêmes peuplades, jadis vaincues, après avoir changé les unes leur nom, les autres la couleur de leur teint, pour simuler des races terribles nouvellement sorties de terre, viennent à leur tour nous apporter l'épouvante ; elles traversent les fleuves, et pour nous laisser en paix elles exigent un tribut. *Allons, revêts ta force* (1) !

17. Mais laissons de côté, si vous le voulez, cette comparaison du passé et du présent. A Dieu ne plaise que sous l'apparence d'une exhortation je songe à vous tenir un langage blessant, quand j'essaie de montrer que le faste dont s'entoure un roi n'a qu'un éclat trompeur. Mais après m'être arrêté à décrire la magnificence que vous étalez, si je rappelle en quelques mots les habitudes simples ou grossières,

(1) *Iliade*, IV, 221.

comme on aimera le mieux, des anciens rois, nous allons voir se dresser en face l'une de l'autre la prodigalité et l'économie. En les considérant ainsi de près toutes les deux, tu dédaigneras tout ce qui n'a qu'un faux lustre, pour t'attacher uniquement à ce qui fait la véritable gloire d'un prince. La première nous apparaissait tout à l'heure peinte surtout de couleurs d'emprunt ; il n'en est pas ainsi de la seconde ; ses traits sont tout autres : elle n'a point de fard, elle n'en veut point ; on la reconnaît à ses vertus natives. L'activité marche de pair avec une vie simple. Je vais te citer un exemple de courage et de frugalité donné par un empereur : ce court récit est à lui seul tout un enseignement.

18. L'empereur dont je parle ne vivait pas dans un siècle éloigné du nôtre ; l'aïeul d'un de nos vieillards, à moins d'avoir été père de fort bonne heure, ou d'avoir eu des fils qui, de fort bonne heure aussi, l'eussent rendu aïeul, pouvait le voir et le connaître. Ce prince, dit l'histoire, allait en guerre contre un des rois Arsacides qui avait insulté l'empire romain. Il venait de franchir les montagnes de l'Arménie ; avant d'entrer sur le territoire ennemi, comme il se sentait faim, l'heure du repas arrivée, il ordonna à ses soldats de sortir des bagages toutes les provisions, toutes, car ils trouveraient maintenant dans le pays de quoi se nourrir ; et il montrait de la main les campagnes des Parthes. Sur ces entrefaites se présentent des ambassadeurs envoyés par l'ennemi : ils s'attendaient à être d'abord reçus par les grands de la cour, entourés de leur suite, avec tout le cérémonial d'une audience, et pensaient qu'ainsi plusieurs jours s'écouleraient avant qu'ils fussent admis en présence de l'Empereur ; et voici qu'ils le rencontrent, prenant son repas. Car on ne voyait pas alors cette multitude de gardes qui forment dans l'armée une autre armée ; tous choisis pour l'éclat de leur jeunesse et pour la beauté de leur taille, fiers de leur chevelure blonde et touffue,

Le visage et le front ruisselants de parfums (1) ;

(1) *Odyssée*, XV, 331.

ils portent des boucliers d'or, des lances d'or; leur présence nous annonce l'apparition du prince, comme les premiers rayons du jour annoncent l'approche du soleil. Mais là, point de corps d'apparat; c'était l'armée tout entière qui gardait et l'Empereur et l'Empire. Rien n'était donné à la pompe; ce qui distinguait les grands, ce n'était point le costume, mais l'élévation de l'âme; ils ne différaient du vulgaire que par les vertus intérieures; à leur habillement on les aurait pris pour de simples soldats. Tel parut Carin (1) aux yeux des ambassadeurs. Sa tunique de pourpre était jetée sur l'herbe; pour tout mets il avait des pois cuits de la veille, avec un peu de porc salé. Sans se lever, sans changer de posture à la vue des députés, il les fait approcher. « Je sais, dit-il, que vous » êtes venus pour me parler, car c'est moi qui suis Carin. » Retournez de ce pas dire à votre jeune roi que s'il ne » se hâte de me satisfaire il peut s'attendre à voir, avant » qu'un mois soit écoulé, tout son pays ravagé et plus nu » que ma tête. » Et en achevant ces mots il ôte son bonnet et leur montre sa tête aussi unie que le casque qu'il avait déposé à côté de lui. Puis il leur dit que s'ils ont faim ils peuvent, comme lui, prendre dans la marmite; sinon, qu'ils s'en aillent aussitôt, hors de l'enceinte du camp romain, car ils n'ont plus rien à faire comme ambassadeurs. Quand les députés, de retour chez eux, eurent raconté au peuple et au roi ce qu'ils avaient vu, ce qu'ils avaient entendu, tous, comme on pouvait s'y attendre, furent saisis de crainte et d'épouvante, à la pensée qu'ils auraient à combattre des hommes conduits par un empereur qui ne rougissait pas, tout empereur qu'il fût, d'être chauve, et qui invitait des convives à manger avec lui à la marmite. Ce roi orgueilleux, vaincu par la peur, vint disposé à tout céder, lui si fier de sa tiare et de sa robe magnifique, à un ennemi qui se contentait d'une tunique de laine commune et d'un méchant bonnet.

19. Tu connais sans doute un autre fait encore plus récent; car il est impossible que tu n'aies pas entendu parler de cet empereur qui, s'exposant lui-même, alla, sous les dehors

(1) Nous avons déjà signalé, page 114, l'erreur commise par Synésius.

d'un ambassadeur, explorer le pays ennemi (1). Commander aux villes et aux armées, c'était remplir une dure fonction : aussi vit-on plus d'une fois refuser une souveraineté aussi laborieuse. Un prince (2), après avoir régné de longues années, abdiqua, pour jouir au moins dans sa vieillesse des loisirs de la vie privée. Ce titre de roi, il n'y a pas longtemps que nous l'avons fait revivre; il était tombé en désuétude à Rome depuis l'expulsion des Tarquins. Maintenant, en vous parlant et en vous écrivant, nous vous qualifions de rois. Mais vous, soit avec intention, soit tout simplement par habitude, vous semblez repousser cette dénomination comme trop orgueilleuse. Jamais, dans les lettres que vous adressez à une cité, à un simple particulier, à un gouverneur de province, à un prince barbare, vous ne vous parez du nom de rois, vous ne vous appelez qu'empereurs. Empereur est le terme qui désigne un chef militaire, revêtu de pleins pouvoirs. C'est en qualité d'empereurs qu'Iphicrate et Périclès commandaient les flottes qui partaient d'Athènes. Ce titre n'avait rien qui pût choquer un peuple libre; car c'était le peuple même qui conférait par ses suffrages cette légitime autorité. Un des magistrats d'Athènes s'appelait roi; mais il n'avait que des attributions limitées et inférieures (3); c'est par une sorte d'ironie qu'il recevait ce nom dans une république qui ne connaissait aucun maître. Empereur, pour eux, ne signifiait pas souverain; mais la chose, comme le nom, était ce qu'il y avait de plus élevé. Eh! veut-on un témoignage évident de la sagesse des Romains? La monarchie, qui s'est établie chez eux, a tellement en aversion les maux enfantés par la tyrannie, qu'elle s'abstient, qu'elle se fait scrupule de prendre le nom de royauté. La tyrannie fait détester la monarchie, mais la royauté la fait aimer. La royauté! Platon l'appelle un bien vraiment divin, donné aux

(1) Synésius désigne sans doute Galère, qui, rapporte Eutrope, alla, avec deux ou trois cavaliers, explorer le pays ennemi, dans une guerre contre les Perses.

(2) Dioclétien, qui abdiqua en 305.

(3) Synésius exagère l'infériorité des fonctions de l'archonte-roi, qui présidait aux affaires de la religion.

hommes (1). Mais le même Platon dit aussi que la simplicité convient à tout ce qui est divin (2). Dieu n'agit pas d'une manière théâtrale, il n'étonne pas par des prodiges ; mais

. . . . par ses conseils secrets
Il sait, comme il convient, régler nos intérêts (3).

Toujours et partout il est prêt à se révéler à l'âme digne de le recevoir. J'estime donc que le roi doit se montrer simple et bienveillant pour tous. Les tyrans, pour mieux frapper les esprits, aiment à s'envelopper de mystère ou à n'apparaître qu'avec une pompe saisissante. N'est-il pas naturel qu'ils tâchent de se donner une majesté d'emprunt, à défaut de la vraie ? Quand on ne possède en soi rien de bon, et qu'on le sait, on sent le besoin de se soustraire à la lumière pour se soustraire au mépris. Mais personne jamais n'a songé à dédaigner le soleil ; et pourtant ne se montre-t-il pas tous les jours ? Un roi qui ne craint pas qu'on puisse le trouver indigne de ce titre doit se montrer à tous ; il ne fera par là qu'ajouter à l'admiration qu'il inspire. Agésilas, ce roi dont Xénophon fait un si grand éloge, était boiteux ; jamais nul ne pensa à rire de lui, ni parmi ses soldats, ni chez les alliés, ni chez les ennemis ; et pourtant, dans les villes où il s'arrêtait, on le voyait sur les places publiques ; il vivait sous les yeux de ceux qui voulaient connaître le général des Spartiates. Pénétrant en Asie à la tête d'une faible armée, pour aller combattre un roi qu'adoraient des populations innombrables, il faillit abattre son trône ; il abattit du moins son orgueil. Lorsqu'il dut, rappelé par les magistrats de la cité, renoncer à poursuivre ses succès en Asie, il remporta de nombreuses victoires en Grèce ; et le seul qui vainquit Agésilas sur les champs de bataille fut le seul qui pouvait l'emporter sur lui en simplicité : c'était cet Épaminondas qui, ne pouvant, en sa qualité de général, se dispenser, sans exciter le mécontentement, d'assister aux banquets où l'invitaient les villes, n'y buvait que d'une aigre piquette. « Il

(1) *Le Politique*, vers la fin. — (2) *Phèdre*, au commencement.
(3) Euripide, *Les Troyennes*, 897.

» ne faut pas, disait-il, qu'Épaminondas oublie ses habi-
» tudes domestiques. » Un jeune Athénien riait en regardant son épée dont la poignée n'était qu'en bois grossièrement travaillé. « Quand nous combattrons, dit Épaminondas, ce
» n'est pas la poignée que tu sentiras, mais le fer, et tu
» seras bien forcé de reconnaître qu'il est d'assez bonne
» qualité. »

20. Si le rôle du roi c'est de commander, et si, pour commander comme il convient, il faut agir et vivre à la manière de ceux qui ont excellé dans l'art de gouverner, nous voyons que ce n'est pas en déployant un luxe extraordinaire, mais avec des habitudes sages et réglées, que l'on consolide surtout les empires. Que le roi bannisse donc le faste et la somptuosité : ce sont des ennemis avec lesquels il ne doit avoir rien de commun. C'est l'idée que j'exprimais au commencement de ce discours. Retournons donc en arrière, moi pour en revenir à mon point de départ, toi pour ramener la royauté à ses antiques vertus. Il ne s'agit que de réformer nos défauts et de reprendre des mœurs plus sévères, pour reprendre en même temps le cours de nos prospérités passées, et voir disparaître tous les maux qui nous menacent. C'est à toi, ô Prince, de faire renaître des temps heureux ; donne-nous dans ta personne un souverain qui administre la chose publique : car, où nous en sommes arrivés, la mollesse ne saurait aller plus loin ; tous sont sur le tranchant du rasoir. Il nous faut aujourd'hui un dieu et un vaillant empereur pour étouffer, avant qu'ils n'éclatent, les périls qui depuis longtemps déjà se préparent pour l'Empire. Tout en continuant mon discours, et en m'efforçant d'achever cette royale et splendide statue que je veux placer sous tes yeux, je vais montrer que ces périls sont tout près de fondre sur nos têtes, s'il ne se trouve un prince pourvu d'assez de sagesse et d'énergie pour les écarter. Je veux travailler de toutes mes forces à faire de toi ce prince. Toujours et partout Dieu vient en aide aux gens de cœur, et leur est propice.

21. Comment donc, laissant de côté les considérations générales à propos de l'idée que nous devons nous faire

d'un roi, arrivons-nous à parler du présent état de choses? La Philosophie nous apprenait tout à l'heure qu'un roi doit venir souvent au milieu de son armée, et ne point se renfermer dans son palais; car c'est, disait-elle, en se laissant approcher familièrement tous les jours qu'un souverain obtient cette affection, qui est la plus sûre de toutes les gardes. Mais quand le philosophe qui aime le roi lui prescrit de vivre avec les soldats et de partager leurs exercices, de quels soldats entend-il parler? De ceux qui sortent de nos villes et de nos campagnes, de ceux que les pays soumis à ton autorité t'envoient comme défenseurs, et qui sont choisis pour protéger l'État et les lois auxquels ils sont redevables des soins donnés à leur enfance et à leur jeunesse. Voilà ceux que Platon compare aux chiens fidèles. Mais le berger se garde bien de mettre les loups avec les chiens; car, quoique pris jeunes, et en apparence apprivoisés, un jour ils seraient dangereux pour le troupeau : dès qu'ils sentiraient faiblir la vigilance ou la vigueur des chiens, aussitôt ils se jetteraient sur les brebis et sur le berger. Le législateur ne doit point fournir lui-même des armes à ceux qui ne sont point nés, qui n'ont point été élevés sous l'empire des lois de son pays; car quelle garantie a-t-il de leurs dispositions bienveillantes? Il faut ou une témérité singulière ou le don de la divination pour voir une nombreuse jeunesse, étrangère à nos institutions et à nos mœurs, s'exercer chez nous au métier des armes, et pour ne point s'en effrayer : car nous devons croire, ou que ces barbares se piquent aujourd'hui de sagesse, ou, si nous désespérons d'un tel prodige, que le rocher de Tantale, suspendu au-dessus de nos têtes, ne tient plus qu'à un fil. Ils fondront sur nous dès qu'ils espéreront pouvoir le faire avec succès. Voici déjà que quelques symptômes annoncent la crise prochaine. L'Empire, semblable à un malade plein d'humeurs pernicieuses, souffre en plusieurs endroits; les parties affectées empêchent ce grand corps de revenir à son état de santé et de repos. Or, pour guérir les individus comme les sociétés, il faut faire disparaître la cause du mal : c'est un précepte à l'usage des médecins et des empereurs. Mais ne point se mettre en défense

contre les barbares, comme s'ils nous étaient dévoués ; mais permettre que les citoyens, exemptés, quand ils le demandent, du service militaire, désertent en foule, pour d'autres carrières, les rangs de l'armée, qu'est-ce donc, si ce n'est courir à notre perte ? Plutôt que de laisser chez nous les Scythes porter les armes, il faudrait demander à nos champs les bras qui les cultivent et qui sauraient les défendre. Mais arrachons d'abord le philosophe à son école, l'artisan à son atelier, le marchand à son comptoir; crions à cette foule, bourdonnante et désœuvrée, qui vit aux théâtres, qu'il est temps enfin d'agir si elle ne veut passer bientôt des rires aux gémissements, et qu'il n'est point de raison, bonne ou mauvaise, qui doive empêcher les Romains d'avoir une armée nationale. Dans les familles comme dans les États, c'est sur l'homme que repose la défense commune ; la femme est chargée des soins domestiques. Pouvons-nous admettre que chez nous les hommes manquent à leur devoir? N'est-ce pas une honte que les citoyens d'un empire si florissant cèdent à d'autres le prix de la bravoure guerrière? Eh ! quand même ces étrangers remporteraient pour nous de nombreuses victoires, moi je rougirais encore de leur devoir de tels services. Mais

Je le sens, je le vois (1), ...

et il ne faut pour le comprendre qu'un peu d'intelligence, lorsqu'entre deux races que je puis appeler l'une virile, l'autre efféminée, il n'existe aucune communauté d'origine, aucun lien de parenté, il suffira du moindre prétexte pour que la race armée veuille asservir la race pacifique : énervée par le repos, celle-ci aura un jour à lutter contre des adversaires aguerris. Avant d'en arriver à cette extrémité vers laquelle nous marchons, reprenons des sentiments dignes des Romains ; accoutumons-nous à ne devoir qu'à nous-mêmes nos triomphes; plus d'alliance avec les barbares ! Qu'aucune place ne leur soit laissée dans l'État !

22. D'abord il faut leur fermer l'entrée des magistratures

(1) *Odyssée*, XVII, 193.

et les exclure du sénat, eux qui n'avaient que du dédain pour les honneurs que les Romains sont si fiers, et à juste titre, d'obtenir. A voir ce qui se passe aujourd'hui, le dieu de la guerre et la déesse qui préside aux conseils, Thémis, doivent souvent, j'imagine, détourner la tête de honte : des chefs, habillés de peaux de bêtes, commandent à des soldats vêtus de la chlamyde. Des barbares, dépouillant leur grossier sayon, se couvrent de la toge, et viennent avec les magistrats romains délibérer sur les affaires publiques, assis au premier rang après les consuls, au-dessus de tant d'illustres citoyens ! Puis, à peine sortis du sénat, ils reprennent leurs habits de peaux, et se moquent avec leurs compagnons de cette toge, incommode vêtement, disent-ils, pour des hommes qui veulent tirer l'épée. L'étrangeté de notre conduite m'étonne souvent ; mais voici surtout ce qui me confond. Dans toutes les maisons qui jouissent de quelque aisance, on trouve comme esclaves des Scythes : pour maître d'hôtel, pour boulanger, pour échanson, on prend des Scythes ; les serviteurs qui portent ces lits étroits et pliants sur lesquels les maîtres peuvent s'asseoir dans les rues sont encore des Scythes, race née de tout temps pour l'esclavage, et bonne seulement à servir les Romains. Mais que ces hommes blonds et coiffés à la manière des Eubéens soient, dans le même pays, esclaves des particuliers et maîtres de l'État, c'est quelque chose d'inouï, c'est le plus révoltant spectacle. Si ce n'est pas là une énigme, je ne sais où on en pourra trouver une. Autrefois en Gaule de vils gladiateurs, Crixus et Spartacus, destinés à servir dans l'amphithéâtre de victimes expiatoires pour le peuple romain, prirent la fuite, et, s'armant pour renverser les lois, ils suscitèrent cette guerre servile, la plus terrible qu'eurent à soutenir les Romains ; il fallut des généraux, des consuls, et la fortune de Pompée pour sauver la république d'une ruine imminente. Les fugitifs qui allaient rejoindre Spartacus et Crixus n'étaient pas du même pays que leurs chefs, n'appartenaient pas tous à une même nation. Mais la similitude de leur fortune et l'occasion favorable les unirent dans une même entreprise ; car naturellement tout esclave est, je crois, l'ennemi de son

maître, quand il espère le vaincre. Ne sommes-nous pas aujourd'hui dans des circonstances analogues? Et même combien plus désastreux encore sera le fléau que nous entretenons contre nous! Car aujourd'hui il ne s'agit plus seulement d'une révolte commencée par deux hommes, tous deux méprisés. Des armées tout entières, de même race que nos esclaves, peuplades sanguinaires reçues, pour notre malheur, dans l'Empire, comptent des chefs élevés en dignité parmi leurs compatriotes et parmi nous.

Quelle erreur est la nôtre!

Indépendamment des soldats qui leur obéissent, ces chefs n'auront qu'à le vouloir, n'en doute point, pour voir accourir sous leurs ordres nos esclaves les plus résolus, les plus audacieux, disposés à commettre toutes sortes de brigandages pour se rassasier de liberté. Il faut renverser cette force qui nous menace, il faut étouffer l'incendie encore caché. N'attendons point que ces étrangers laissent éclater leur haine : le mal, qu'on détruit aisément dans son germe, s'enracine avec le temps. L'Empereur doit épurer son armée, comme on nettoie le blé, en séparant les mauvaises graines et les semences parasites qui étouffent dans sa croissance le pur froment. Si tu trouves mes conseils difficiles à suivre, c'est que tu oublies sur quels hommes tu règnes, et de quelle race je parle. Les Romains ont vaincu cette race, et le bruit de leur gloire s'en est accru; ils triomphent, par le conseil et par la valeur, de tous les peuples qu'ils rencontrent, et, comme ces dieux dont parle Homère, ils ont parcouru le monde

Pour juger les vertus et les crimes des hommes (1).

23. Les Scythes, au contraire, sont ces peuplades dont Hérodote nous raconte et dont nous-mêmes nous voyons la lâcheté. C'est chez eux que de tous côtés on va se fournir d'esclaves : errants et sans patrie, ils changent constam-

(1) *Odyssée*, XVII, 487.

ment de contrée ; de là cette expression passée en proverbe, *la solitude des Scythes*. Comme l'histoire nous le rapporte, les Cimmériens d'abord, puis d'autres peuples, ensuite des femmes, plus tard nos ancêtres, et enfin les Macédoniens, les ont tour à tour mis en fuite ; renvoyés d'un côté, ils allaient de l'autre, pour être chassés de nouveau : nomades qui ne s'arrêtent que quand l'ennemi qui les poursuit les a poussés sur un autre ennemi. Jadis leurs irruptions subites effrayèrent quelquefois certains peuples, comme les Assyriens, les Mèdes, les Palestins. Mais dans leurs récentes émigrations, quand ils sont venus vers nous, c'est en suppliants, et non en ennemis. Ils trouvaient dans les Romains des hommes qu'il était facile, non pas de vaincre, mais d'émouvoir, et qui devaient se laisser toucher par leurs prières : alors, comme on pouvait s'y attendre, cette nature sauvage commença à s'enhardir et à se montrer ingrate. Aussi ton père s'arma contre eux ; punis bientôt, ils vinrent se jeter à ses genoux, priant et gémissant ainsi que leurs femmes. Ton père avait vaincu dans les combats ; il céda à la compassion : il les fit relever ; il leur accorda, avec son alliance, une place dans l'État, il leur ouvrit l'accès aux honneurs ; des terres furent assignées à ces mortels ennemis de l'Empire par un prince que son courage même et sa magnanimité rendaient trop facile. Mais des barbares ne comprennent rien à la vertu : depuis ce temps-là jusqu'aujourd'hui ils n'ont cessé de rire de nous, en songeant au châtiment qu'ils méritaient et à la récompense qu'ils ont reçue. Le bruit de leur fortune a engagé leurs voisins à suivre leurs traces ; et voici qu'abandonnant leurs contrées, des hordes de cavaliers armés d'arcs viennent nous demander, à nous qui sommes d'humeur trop faible, que nous les recevions en amis : et leur prétention se justifie par l'accueil que nous avons fait à la dernière des nations. Nous sommes forcés de leur faire, quoiqu'à contre cœur, bonne mine : l'expression est vulgaire ; mais le philosophe, pour se faire comprendre, n'est pas difficile sur le choix des mots ; il use même de locutions triviales, pourvu qu'elles rendent clairement sa pensée.

24. Comment donc ne trouverions-nous point de diffi-

culté, aujourd'hui qu'il faut, pour reconquérir notre gloire passée,

> Chasser ces chiens maudits qu'amena le Destin (1)?

Mais si tu veux m'en croire, cette œuvre qui paraît si difficile deviendra aisée ; il suffit d'accroître le nombre de nos soldats, et de leur rendre la confiance. Puis, quand nous aurons une armée indigène, ajoute à ta puissance une force qui lui manque aujourd'hui, et dont Homère a fait le signe distinctif des grands cœurs, quand il a dit :

> Terrible est le courroux des rois, enfants des dieux (2).

Ton courroux ! déploie-le contre ces barbares ; et bientôt, soumis à tes ordres, ils laboureront la terre, comme jadis les Messéniens, après avoir mis bas les armes, servirent d'Ilotes aux Spartiates ; ou bien, reprenant la route par laquelle ils sont venus, ils fuiront, ils iront annoncer au delà de l'Ister qu'aujourd'hui les Romains ne sont plus aussi faciles, et qu'à leur tête est un prince jeune, vaillant,

> Sévère, et devant qui l'innocent même a peur (3).

25. Mais assez sur ce sujet. Jusqu'ici nous avons fait l'éducation du roi belliqueux ; nous avons maintenant à former le roi pacifique. Mais, disons-le d'abord, un roi belliqueux peut, mieux que tout autre, être pacifique. En effet celui-là seul conserve aisément la paix qui a la force nécessaire pour faire repentir un ennemi de ses injustes agressions. Un prince s'est assuré un règne tranquille lorsque, ne voulant attaquer personne, il s'est mis en état de repousser toutes les attaques ; pour qu'on ne songe pas à le combattre, il faut qu'il soit tout prêt à se battre. La paix est de beaucoup préférable à la guerre, car on ne fait la guerre que pour avoir la paix ; l'objet que l'on poursuit est plus précieux que les moyens mis en œuvre pour l'atteindre. L'Empire comprend deux populations, l'une armée, l'autre sans armes :

(1) *Iliade*, VIII, 527. — (2) *Id.*, II, 196. — (3) *Id.*, XI, 653.

le souverain se doit à l'une et à l'autre. Après s'être mêlé aux soldats, qu'il parcoure les provinces, les cités ; qu'il se montre à ceux qui peuvent, en toute sécurité, grâce à nos guerriers, vaquer aux travaux des champs et jouir des bienfaits de la vie civile ; qu'il visite autant de contrées, autant de villes qu'il lui sera possible. Même les parties de l'Empire qu'il ne pourra voir devront encore ressentir les effets de sa sollicitude ; voici surtout comment il peut la témoigner.

26. Les ambassadeurs ont un caractère sacré ; mais de quel secours précieux ils sont en outre pour un prince ! En conversant avec eux il se rendra présentes les choses lointaines ; ses soins vigilants ne se renfermeront pas dans les étroites limites qui bornent ses regards ; sans avoir vu de ses propres yeux les misères qu'il soulage, il relèvera tout ce qui tombe, il adoucira par ses largesses les besoins des populations souffrantes, il allégera les charges de ceux qui succombent sous le poids de l'impôt ; il préviendra la guerre avant qu'elle n'éclate ; ou, si elle a éclaté, il la mènera promptement à bonne fin ; en un mot il prendra toutes les mesures nécessaires au bien public. Ainsi, par l'intermédiaire des ambassadeurs, il pourra, comme un dieu,

. . . . tout voir et tout entendre (1).

Qu'il se laisse aisément aborder ; qu'il se montre, pour les députés des villes lointaines aussi bien que pour ceux des cités voisines,

. . . . facile comme un père (2) :

ce sont les expressions dont se sert Homère quand il fait l'éloge d'un roi pacifique.

27. Tout d'abord il faut habituer, obliger les soldats à épargner l'habitant des villes et des campagnes ; ils doivent se souvenir que leur profession n'a d'autre objet que de le protéger ; car c'est pour défendre et sauver nos cités et nos champs que le roi prend les armes et rassemble des com-

(1) *Iliade*, III, 277. — (2) *Odyssée*, II, 47, 234 ; V, 12 ; XV, 152.

battants. Mais celui qui ne repousse les ennemis du dehors que pour nous traiter au gré de ses caprices me paraît ressembler au chien qui ne chasserait les loups que pour dévorer à son aise les brebis, ne se contentant plus de recevoir, pour prix de sa vigilance, le lait qui doit le nourrir. Il n'y a de véritable paix que si le soldat, accoutumé à regarder comme un frère le citoyen désarmé, n'exige rien de plus que la solde promise à ses services.

28. Un roi ne doit pas écraser ses sujets d'impôts; car pour un bon prince qu'est-il besoin de tant de richesses, quand il ne songe pas à élever, par ostentation, de somptueux édifices; quand il préfère la simplicité à l'étalage d'une ruineuse magnificence; quand il ne veut pas, jeune et avide de plaisirs, employer follement pour les jeux du théâtre le travail de beaucoup de bras? D'ailleurs, comme il n'a que rarement des ennemis à combattre, il n'est pas entraîné à ces dépenses que l'on ne peut calculer d'avance, quand il s'agit, comme disait un Lacédémonien, de nourrir la guerre (1). Un bon roi n'a pas à craindre, nous le disions tout à l'heure, qu'on lui tende des piéges, ni qu'on l'attaque. Il faut lever des impôts pour satisfaire à de réelles nécessités, mais rien au delà. Les collecteurs qui les recueillent cessent d'être odieux quand ils font remise au malheureux de l'arriéré qu'il ne peut solder, et quand ils mesurent aux ressources de chaque citoyen la contribution qu'il doit payer. Un roi qui a l'amour de l'argent est au-dessous d'un vil trafiquant: car celui-ci cherche à pourvoir aux besoins de sa famille; mais pour le roi cupide il n'est point d'excuse. Pour moi, quand j'observe les effets des différentes passions sur les hommes, je crois voir que, même parmi les simples particuliers, ceux qui ne songent qu'à s'enrichir se font remarquer par la grossièreté de leurs habitudes et par la bassesse de leurs sentiments; et ce n'est que dans une société déjà corrompue qu'ils peuvent échapper au mépris. Eh! ne sont-ils pas les premiers à se ravaler quand ils intervertissent l'ordre établi par la nature? En effet elle a placé au

(1) Ce Lacédémonien est Cléomène (voir dans Plutarque sa vie, ch. 27).

premier rang l'âme, qui gouverne le corps ; au second le corps, qui doit s'assujettir les choses du dehors : mais à ces choses, inférieures en dignité, ils subordonnent, eux, et l'âme et le corps. Quand ils se sont ainsi dégradés en faisant une esclave de la partie la plus élevée de leur être, serait-il encore possible d'attendre d'eux une action, une pensée grande et généreuse ? Si je dis qu'ils méritent moins d'estime, qu'ils ont moins de sens que la fourmi, je n'exagère point ; car la fourmi n'amasse que pour vivre, et eux ne vivent que pour amasser. Un souverain, qui veut être vertueux et régner sur des sujets vertueux, doit repousser loin de lui, loin de ses peuples, ce fléau de l'avarice ; il doit exciter l'émulation de tous pour le bien, noble lutte où il est tout à la fois chef, combattant et juge. C'est une honte, dit un ancien, qu'il y ait des jeux publics où l'on dispute d'adresse à lancer le javelot ou de force dans les exercices du corps, et que des couronnes soient décernées aux vainqueurs, tandis qu'on n'a point institué de concours de sagesse et de vertu (1). Il est vraisemblable, plus que vraisemblable, il est certain que les hommes avaient un roi tel que je le dépeins, et le prenaient pour modèle, lorsqu'ils vivaient heureux, à cette époque reculée, appelée l'âge d'or, âge célébré par la poésie. Étrangers au mal, ils ne songeaient qu'à pratiquer le bien, et plaçaient en première ligne la piété, cette vertu dont le roi doit donner l'exemple en invoquant, avant de rien entreprendre, le secours divin. Eh ! peut-on rien voir, rien ouïr de plus beau, qu'un roi s'associant à ses sujets pour lever les mains vers le ciel, et adorer le maître commun des princes et des peuples ? Sans doute la Divinité se réjouit des pieux hommages que lui rend un souverain, et elle entretient avec lui une sorte de mystérieux commerce. Aimé de Dieu, le roi à son tour aime les hommes ; il est pour ses sujets ce que le Roi du ciel est pour lui ; et quelles faveurs n'a-t-il pas le droit d'attendre ? J'en reviens au sujet que je traitais un peu plus haut.

(1) C'est à peu près la pensée que Diogène Laërce, VI, 27, attribue à Diogène le Cynique.

29. Le signe distinctif de la royauté c'est, comme nous le disions, de faire des heureux. Que le prince soit généreux et libéral, et il méritera, nous l'avons reconnu, quelques-unes des qualifications que nous donnons à Dieu. Rassemblons toutes les vertus dont nous avions déjà parlé avant d'annoncer que nous allions faire la statue royale; disposons-les de manière à présenter une œuvre bien ordonnée et complète. Mais la qualité par excellence, c'est de prodiguer les bienfaits, sans jamais se lasser, pas plus que le soleil qui envoie ses rayons aux plantes et aux animaux; il brille, sans fatigue; car son essence même c'est de resplendir; il est la source de la lumière. Le roi ne voudra vivre que pour manifester, comme le soleil, son influence salutaire. Tout ce qu'il pourra faire par lui-même pour le bonheur de ses sujets, il le fera. Les grands qui l'entourent et qui tiennent au-dessous de lui le premier rang s'inspireront des sentiments dont le souverain est animé; et chacun, dans la mesure de son pouvoir, s'efforcera de contribuer à la félicité publique. Il s'établit ainsi une noble émulation entre tous ceux qui sont chargés de veiller aux intérêts des peuples.

30. Quand un empire est aussi vaste que celui-ci, il faut bien envoyer des gouverneurs dans les provinces éloignées; mais le choix de ceux qui auront mission d'appliquer les lois doit être l'objet d'un soin scrupuleux : il exige une sagesse supérieure et un discernement parfait. Vouloir connaître par soi-même toutes les bourgades, tous les habitants, toutes les contestations, c'est une tâche impossible : Denys ne put y suffire, bien qu'il n'eût asservi à son autorité qu'une seule île; encore ne régnait-il pas sur l'île tout entière. Avec le concours de quelques administrateurs habiles, le bien public est assuré. On appelle divine et universelle cette Providence qui dirige l'ensemble de l'univers sans s'occuper des détails; mais dans les moindres détails pourtant son action se fait encore sentir. Dieu donc ne prend pas un soin minutieux des choses d'ici-bas; mais sans descendre des hauteurs où il réside, il fait de la nature l'exécutrice de ses conseils; et jusque dans les régions inférieures il est ainsi la cause de tous les biens, puisqu'il

est la cause des causes (1). Voilà comment le roi doit régir ses États : il n'a qu'à déléguer une part de son autorité aux gouverneurs qu'il pourra trouver les plus justes et les plus vertueux; il lui sera plus facile d'avoir seulement quelques hommes à connaître, et plus facile aussi de savoir s'ils s'acquittent bien ou mal de leurs fonctions. S'il s'agit de nommer aux magistratures, on doit donc regarder, non pas à la fortune, comme on le fait maintenant, mais à la vertu. Quand nous avons besoin d'un médecin, ce n'est pas au plus riche que nous nous adressons, mais au plus habile. Lorsqu'il faut choisir un magistrat, à celui qui n'a que son opulence on doit préférer celui qui connaît l'art de gouverner; car de ce choix dépend la prospérité ou le malheur des cités. Eh quoi! parce qu'un homme s'est enrichi à force de bassesses, est-il juste qu'on l'appelle aux magistratures, plutôt que le citoyen qui est resté pauvre, pour avoir toujours été fidèle aux lois et à la vertu, et qui ne rougit point de son honorable pauvreté? Mais de quelque façon qu'on ait acquis sa fortune, si l'on achète les fonctions publiques, on ne saura comment rendre la justice; on n'aura dans le cœur ni la haine de l'iniquité ni le mépris des richesses; on transformera le prétoire en un marché où se vendent les arrêts. Car comment pourrait-on regarder la fortune d'un œil de dédain? N'est-il pas naturel au contraire d'avoir de la vénération, de la faiblesse, de la tendresse enfin pour un ami précieux, auquel on doit une autorité payée comptant, et le droit de trafiquer des intérêts publics comme de toute autre marchandise? C'est grâce à l'or, en effet, que l'on se voit un personnage élevé en dignité, et que l'on attire l'attention, non-seulement du vulgaire, mais aussi de ces hommes d'élite, justes et pauvres.

31. Pour toi, relève et mets en honneur la vertu, même indigente; ne permets point que la prudence, la justice, et toutes les qualités de l'âme, échappent à tes regards, cachées sous d'humbles vêtements. Aie soin de produire la vertu en

(1) Ces idées, simplement indiquées ici, sont développées longuement dans *La Providence*.

public; qu'elle se révèle à tous les yeux : au lieu de rester oisive et méconnue, elle doit se montrer au grand jour, elle doit agir. N'en doute pas, si aujourd'hui tu appelles aux dignités les gens de bien, nos descendants proclameront ta gloire, car tu laisseras dans la postérité le souvenir d'un règne fortuné. N'accorde tes faveurs qu'au mérite, et bientôt tu verras la richesse devenir un sujet de honte; on recherchera volontairement la pauvreté. Les hommes reviendront à des idées plus justes, dès le jour où le prince regardera l'amour du gain comme une bassesse, et tiendra la médiocrité en grand honneur. La royauté a de magnifiques priviléges; mais le plus beau de tous, celui qu'on ne saurait trop admirer, trop célébrer, c'est le pouvoir que le souverain possède sur les âmes de ses sujets : pour changer leurs opinions et leurs habitudes les plus invétérées, il lui suffit de montrer tout le prix qu'il attache à des qualités jusque-là négligées; toutes les idées du roi sont bientôt adoptées par la foule, qui s'efforce de les mettre en pratique.

32. Arrivé au terme de mon discours, qu'il me soit permis d'exprimer un vœu pour la Philosophie que j'aime. Puisses-tu, ô Roi, ressentir un vif amour pour elle et pour ses généreux enseignements, et que cet amour soit partagé par ceux dont je parlais tout à l'heure, et que tu emploies dans les fonctions publiques. A voir comme on néglige aujourd'hui ces nobles études, n'est-il pas à redouter qu'on les laisse s'éteindre, sans conserver même une étincelle qui serve plus tard à les rallumer? Est-ce dans l'intérêt de la Philosophie elle-même que je forme ce souhait? A-t-elle besoin, pour ne pas souffrir, que les hommes lui fassent accueil? C'est auprès de Dieu qu'elle réside; même lorsqu'elle est ici-bas, c'est surtout de Dieu qu'elle s'occupe encore; et si, quand elle descend sur la terre, on ne s'empresse pas de la recevoir, elle retourne auprès de son père, et peut alors nous dire en toute vérité :

. . . . Cet honneur, qui m'est cher,
Je l'attends, non de vous, mais du seul Jupiter (1).

(1) *Iliade*, IX, 603.

La Philosophie, selon qu'elle est présente ou absente, influe en bien ou en mal sur les choses humaines ; c'est par là que s'expliquent les prospérités et les revers. C'est donc pour l'État, et non pour la Philosophie, que je forme des vœux. Je fais les mêmes souhaits que Platon (1) ; mais puissé-je, plus heureux que lui, les voir exaucés ! Oui, puissé-je te voir associer la Philosophie à la royauté, et désormais personne ne m'entendra plus disserter sur les devoirs de la royauté ! Mais il est temps de me taire ; car ce précepte, sois philosophe, résume tout ce que j'ai dit. Si tu le deviens, j'ai accompli l'œuvre que je me proposais en commençant. Je voulais que mon discours mît sous tes yeux la statue du roi ; mais le discours n'est que l'ombre de la réalité ; et je te demandais de me faire voir à ton tour cette statue animée et agissante. Je la verrai bientôt ; tu nous montreras dans ta personne un roi véritable ; car mes paroles n'auront pas en vain frappé tes oreilles ; elles vont pénétrer, elles vont se graver dans ton cœur. Si la Philosophie est venue te faire entendre ses conseils, c'est qu'elle était sans doute poussée par Dieu qui veut, nous pouvons aisément le croire, te donner un règne glorieux. Et moi, c'est à juste titre que je jouirai le premier des heureux fruits de mes leçons, quand je trouverai vivantes en toi les royales qualités que j'ai retracées, le jour où je viendrai t'entretenir des demandes que nos cités t'adressent.

(1) *République*, V.

L'ÉGYPTIEN

OU

DE LA PROVIDENCE.

ARGUMENT.

PRÉFACE. — Objet de cet ouvrage; circonstances dans lesquelles il a été composé.

Livre I. — 1. Les âmes viennent de deux sources, l'une basse, l'autre élevée.

2. Osiris et Typhon, dès leur plus tendre jeunesse, montrent en eux le germe, l'un de toutes les vertus, l'autre de tous les vices. Haine de Typhon pour Osiris.

3. Leur conduite tout opposée dans les diverses charges qui leur sont confiées.

4. Sottise et méchanceté de Typhon.

5. Le temps arrive où on doit élire un roi.

6. Manière dont on procède à l'élection.

7. Malgré toutes les menées de Typhon, Osiris obtient l'unanimité des suffrages.

8. Les dieux engagent Osiris à bannir Typhon, qui ne cherchera qu'à susciter des troubles. Osiris s'y refuse.

9. Discours du père d'Osiris : « Hiérarchie des dieux; ce sont les divinités d'un ordre inférieur qui s'occupent du monde : encore ne quittent-elles qu'à regret la contemplation pour l'action.

10. Elles n'interviennent que rarement. Les démons, dont ce monde terrestre est le domaine, s'efforcent de pervertir les âmes et de propager partout le mal.

11. La prudence doit être unie à la force : avec ces deux qualités l'homme peut prévenir tous les maux. »

12. Félicité de l'Égypte sous le règne d'Osiris.

13. Désespoir de Typhon quand il se voit exclu de la royauté. Portrait de la femme de Typhon. — Les diverses conditions de la vie sont comme des rôles au théâtre : un bon acteur peut se distinguer dans tous les personnages.

14. Typhon et son entourage, pour se consoler, se livrent à toute sorte d'excès et de débauches.

15. La femme de Typhon, par ses artifices, séduit la femme du chef des Scythes, et parvient, secondée par elle, à entraîner les Scythes dans une conjuration contre Osiris.

16. Osiris est détrôné et envoyé en exil. Infortunes de l'Égypte sous la domination de Typhon.

17. Typhon persécute tous les gens de bien attachés à Osiris.

18. Un philosophe étranger va répétant hardiment partout les louanges d'Osiris. Il sait que le temps approche où toutes choses seront rétablies dans l'ordre.

Livre II. — 1. Les Scythes sont saisis de terreurs paniques. Ils se préparent à fuir de Thèbes.

2. Une vieille femme, par ses cris, dénonce leur fuite. Une bataille s'engage entre les Scythes et les Thébains. Les Thébains demeurent vainqueurs.

3. On instruit le procès de Typhon; les hommes et les dieux s'unissent pour le condamner.

4. Retour triomphal d'Osiris.

5. L'Égypte, sous le gouvernement de ce prince, voit renaître l'âge d'or.

6. Pourquoi arrive-t-il parfois que deux frères sont entièrement dissemblables?

7. Pourquoi, de deux frères dissemblables, est-ce l'aîné qui ne vaut rien? — Pourquoi voit-on se reproduire, à des époques éloignées l'une de l'autre, des événements qui présentent entre eux de frappantes analogies?

8. Il faut, dans la vie comme au théâtre, assister au spectacle des événements, sans prétendre les connaître d'avance.

PRÉFACE.

La première moitié de ce livre a été écrite sous les fils de Taurus, et elle a été lue en public jusqu'à l'énigme du loup (1): à ce moment-là les méchants triomphaient, grâce à la sédition. La seconde partie a été ajoutée après le retour (2). Des personnages distingués m'invitaient à ne pas laisser mon livre incomplet : je devais, pensaient-ils, ne pas rester sur le récit des malheurs publics; mais, puisqu'on avait vu l'accomplissement de toutes les prédictions de Dieu, il fallait poursuivre la narration, et la mener jusqu'au jour où la fortune était redevenue meilleure. Au lieu de m'arrêter au moment où la chute de la tyrannie se préparait, j'ai donc continué cette histoire. On ne saurait assez remarquer tout ce qu'embrasse le sujet que je traite. Dans cette œuvre j'expose et j'établis des dogmes qui n'avaient pas encore été énoncés ; je mets sous les yeux du lecteur deux vies qui sont l'image, l'une de la vertu, l'autre du crime ; mon livre est la

(1) L'allusion à l'énigme du loup, que Synésius du reste ne veut pas expliquer, par scrupule religieux, dit-il, se trouve à la fin du premier livre.

(2) C'est d'Aurélien, qui revint, à la fin de l'an 400, de l'exil où l'avaient fait envoyer les Goths, qu'il est sans doute ici question.

représentation de notre époque ; et tous les développements, dans leur variété, concourent vers un but utile.

—

LIVRE I.

1. Voici une fable égyptienne. Les Égyptiens sont renommés pour leur sagesse. Puisque c'est d'eux que nous vient cette fable, si c'est bien une fable, elle doit cacher un sens profond. Mais si dans ce récit il faut voir, au lieu d'une fiction, la vérité même, il n'en est que plus digne d'être conservé par la tradition et par l'histoire. Osiris et Typhon étaient frères, issus du même sang ; mais il n'en est point de la parenté des âmes comme de celle des corps. Il ne suffit pas que dans ce monde deux hommes doivent le jour au même père et à la même mère : ce qui fait la véritable affinité des âmes, c'est quand elles viennent d'une seule et même source. Or il y a deux sources différentes : l'une est lumineuse, l'autre obscure. Celle-ci, se frayant difficilement une route à travers les obstacles, sort des profondeurs de la terre, comme pour braver la volonté divine ; l'autre descend du ciel : les âmes qui naissent de cette source sont envoyées ici-bas pour régir sagement les choses humaines ; quand elles viennent pour établir l'ordre et la règle, il leur est recommandé de ne pas se laisser gâter par le contact du mal et du vice. D'après la loi instituée par Thémis, toute âme qui a pu, dans son passage sur cette terre, se garder pure de toute souillure, remontera plus tard, par le même chemin, pour aller se replonger dans la source d'où elle est sortie. Mais celles qui viennent de la terre devront rentrer, ainsi le veut la nature, dans les abîmes profonds,

Noir séjour de la Haine et de l'Iniquité,
Et de tous les fléaux errant avec Até (1).

2. Les âmes, suivant leur origine, sont donc basses ou élevées : un Libyen peut être ainsi de la même famille qu'un

(1) Vers tirés d'Empédocle.

Parthe, tandis que parfois il n'existe, entre ceux que nous appelons des frères, aucune parenté des âmes. Cette diversité de nature put se deviner, chez les deux enfants Égyptiens, dès leur naissance, et, à mesure qu'ils avancèrent en âge, elle se manifesta clairement. Le plus jeune, en qui les qualités les plus précieuses furent merveilleusement développées par l'éducation, se montra, dès ses plus tendres années, curieux d'apprendre ; il aimait les fables : les fables sont en quelque sorte la philosophie des enfants. En grandissant il témoignait un désir de s'instruire bien au-dessus de son âge. Il n'était pas seulement attentif aux leçons qu'il recevait de son père : il prêtait une oreille docile à tous ceux qui pouvaient lui donner quelque enseignement ; il voulait tout saisir, tout connaître à la fois (1). C'est le signe distinctif des esprits qui font concevoir les plus belles espérances : dans leur impatience ils cherchent à devancer le temps, ils s'élancent vers le but qu'ils se promettent d'atteindre. Plus tard, bien avant l'adolescence, déjà plus posé qu'un vieillard, il écoutait avec modestie. Avait-il à parler lui-même pour faire quelque question à propos de ce qu'il avait entendu, ou sur tout autre sujet, on le voyait hésiter et rougir. Il se rangeait pour laisser passer les vieillards, et leur cédait la première place, quoiqu'il fût le fils de celui qui commandait à toute l'Égypte. Il se montrait plein d'égards pour les enfants de son âge. Le désir d'obliger lui était si naturel, que dès lors même on aurait trouvé difficilement un Égyptien pour lequel il n'eût pas, malgré sa jeunesse, obtenu de son père quelque faveur. Son frère aîné, Typhon, n'était, pour tout dire en un mot, qu'une nature grossière. Des maîtres capables avaient été chargés par le roi d'enseigner à son fils Osiris la sagesse de l'Égypte et celle des autres nations ; Typhon n'avait que de l'aversion et du dédain pour cette étude, qu'il considérait comme bonne seulement pour des cœurs lâches et serviles. Suivant lui, l'application de son frère, sa docilité, son extrême retenue,

(1) Littéralement : saisissant avec avidité, à la manière des petits chiens.

n'étaient que de la crainte, parce qu'on ne le voyait pas frapper du poing, donner des coups de pied, courir follement : non pas cependant qu'Osiris ne fût agile et dispos; son corps était comme un vêtement léger que son âme portait aisément. Jamais il n'aurait voulu boire avec excès; jamais il ne se livrait à ces bruyants éclats de rire qui secouent tout le corps. Mais Typhon n'avait point de ces scrupules; il n'y avait d'homme libre, à ses yeux, que celui qui pouvait tout faire et tout se permettre. Il ne ressemblait à personne de sa famille, ni à aucun autre homme; je dirai plus, il ne savait pas rester semblable à lui-même : c'était un assemblage des vices les plus opposés. Tantôt lourd, indolent, et

. . . . . . de la terre inutile fardeau (1),

il ne sortait du sommeil que pour remplir son ventre, et dormir encore après s'être repu. Tantôt oubliant de prendre même la nourriture nécessaire, il ne songeait plus qu'à faire des gambades, ou à jouer de mauvais tours aux jeunes gens de son âge, et même à des personnes respectables par leurs années. Ce qu'il estimait par-dessus tout, comme la qualité par excellence, c'était la force physique; il n'usait de la sienne que pour enfoncer des portes, lancer des pierres aux passants; et quand il avait blessé les gens ou fait quelque autre méchanceté, il était alors tout content et fier de ses prouesses. Ce n'est pas tout : poussé par une lubricité précoce, il se ruait avec emportement dans la débauche. Jaloux de son frère, il était furieux contre les Égyptiens, et cela parce que le peuple admirait Osiris, vantait et célébrait ses vertus, et que partout, dans les prières privées et publiques, on demandait aux dieux de lui accorder leurs faveurs; et en effet Osiris les méritait. Aussi Typhon avait-il pris toute une bande de mauvais sujets pour camarades, non point par affection, car il n'était capable d'amitié pour personne, mais pour se faire un parti composé d'ennemis d'Osiris. Pour

(1) *Iliade*, XVIII, 104.

gagner les bonnes grâces de Typhon et obtenir de lui quelqu'une de ces faveurs auxquelles les jeunes gens sont sensibles, on n'avait qu'à venir lui dire du mal d'Osiris. On put donc prévoir de bonne heure quels contrastes offriraient ces deux existences.

3. Comme deux routes, parties du même point, s'écartent d'abord peu à peu et finissent par être fort éloignées l'une de l'autre, ainsi des enfants, que séparent d'abord quelques différences de penchants, deviennent avec le temps entièrement dissemblables. Toutefois, chez nos deux frères, ce ne fut point par degrés, mais sur-le-champ, que se manifesta l'opposition des caractères : l'un fut toute vertu, l'autre tout vice. Le temps ne fit que les fortifier dans ces dispositions contraires, comme le témoigna toute leur conduite. A peine sorti de l'enfance, Osiris prenait part aux travaux des généraux ; l'âge ne lui permettait pas encore de porter les armes, qu'il avait déjà la science du commandement : il était comme la tête, et les chefs lui servaient de bras. Puis, croissant en mérites, il portait, comme un arbre généreux, des fruits de jour en jour meilleurs. Commandant de la garde, secrétaire du roi, président du sénat, toutes les fonctions qu'il avait acceptées recevaient de lui un nouvel éclat. Son frère avait été préposé à l'administration du trésor public, car le père avait voulu essayer d'abord ses fils dans les charges de moindre importance ; mais Typhon (et la honte de sa conduite rejaillissait sur celui qui l'avait appelé à ce poste) ne faisait que se montrer infidèle, cupide, et incapable dans sa gestion. Lui confiait-on d'autres emplois, dans l'espoir qu'il les remplirait convenablement, il s'y comportait plus mal encore. La province la plus heureuse, dès qu'elle était soumise à Typhon, voyait arriver pour elle une année vraiment maudite ; sitôt qu'on l'appelait à gouverner d'autres Égyptiens, c'était à ceux-ci de gémir à leur tour. Tel était Typhon dans l'exercice du pouvoir. Dans la vie privée il se plaisait aux danses licencieuses, avec tout ce qu'il y avait de pis parmi les Égyptiens et les étrangers ; il ne s'entourait que de gens sans vergogne, prêts à tout dire, à tout entendre, à tout subir et à tout faire : leur salle de festin n'était qu'une officine de débauche.

Typhon ronflait tout éveillé, et se délectait à entendre ronfler les autres : il trouvait cette musique délicieuse, et décernait des éloges et des prix à ceux qui excellaient, dans cet ignoble concours, à produire un son plein et prolongé. Les plus distingués de la bande étaient ceux qui savaient ne plus rougir de rien, qui ne reculaient devant aucune infamie : ils obtenaient toute sorte de récompenses, et parfois même les charges publiques servaient à rémunérer leur turpitude effrontée : voilà comment vivait Typhon dans son intérieur.

4. Lorsque, revêtu des insignes de ses fonctions, il était assis sur son tribunal, sa nature vicieuse se manifestait sous divers aspects ; car le vice est en désaccord, non-seulement avec la vertu, mais avec lui-même, et réunit tous les contrastes. Ivre d'orgueil et de colère, plus furieux qu'un chien de l'Épire, il s'acharnait sur un particulier, sur une famille, sur une cité tout entière, se réjouissait davantage à mesure qu'il faisait plus de mal, comme si les pleurs qu'il faisait couler lavaient les souillures de sa vie domestique. L'unique chance qu'on eût de lui échapper, c'est que souvent, lorsque sa méchanceté allait s'exercer, il oubliait sa première idée ; de bizarres imaginations lui venaient à l'esprit : semblable à un fou, il discutait, à perte de vue, sur des niaiseries ; pendant ce temps l'accusé se sauvait, et il n'était plus question de lui. D'autres fois, la tête appesantie, il s'endormait, incapable alors de songer à rien ; puis, quand il s'éveillait, il ne gardait plus aucun souvenir de ce qui venait de se passer. Il débattait avec les intendants des finances des questions comme celles-ci : Dans un médimne combien y a-t-il de grains de blé ? dans un conge combien de verres ? C'est sur ces futiles et ridicules sujets qu'il étalait son savoir. Des malheureux durent leur salut à l'assoupissement qui venait à propos saisir Typhon. Souvent il serait tombé la tête la première, du haut de son tribunal, si l'un des gardes, jetant son flambeau, ne l'avait soutenu. Ainsi plus d'une fois on vit finir comiquement ces nuits tragiques ; car Typhon ne voulait pas siéger pendant le jour : cette nature, ennemie du soleil et de la lumière, s'accommodait mieux des ténèbres. Comme il sentait qu'il n'y avait personne avec un peu de bon sens qui

ne vît très-bien sa grossière ignorance, au lieu de se reprocher son ineptie, il en voulait à tous les gens sages, comme s'ils étaient coupables d'avoir du jugement. Avec un esprit obtus, il était plein de ruse quand il s'agissait de tendre quelque piége. En lui se confondaient la sottise et la fureur, deux fléaux qui ne font que se fortifier mutuellement : il n'en est pas de pires dans la nature, ni qui puissent faire plus de mal à la race humaine.

5. Rien de tout cela cependant n'échappait aux regards ni à l'attention vigilante du père. Il voulut assurer le bonheur des Égyptiens ; car il y avait tout à la fois en lui un roi, un sage, et même un dieu, s'il faut en croire les Égyptiens. Ils admettent en effet que des milliers de dieux ont l'un après l'autre régné sur leur pays, avant le temps où le pouvoir vint à passer à des hommes, et où des Piromis se succédèrent comme rois de père en fils (1). Mais quand arriva le jour où, conformément aux lois divines, ce prince devait prendre place parmi des dieux d'un ordre plus élevé, il réunit, après les avoir convoqués d'avance et fait venir de toutes les villes de l'Égypte, les prêtres de toutes les familles et tous les guerriers indigènes ; la loi exigeait leur présence. Quant au reste des citoyens, ils pouvaient ne pas venir ; ils n'étaient pas cependant exclus de l'assemblée, mais ils n'étaient que spectateurs du vote, sans avoir le droit de voter eux-mêmes. On ne laissait pas approcher les gardeurs de porcs, non plus que les étrangers ou fils d'étrangers, qui servaient comme mercenaires dans l'armée : il leur était interdit de paraître. Leur absence était un désavantage pour l'aîné des deux fils ; car c'était parmi les gardeurs de porcs et les étrangers, foule nombreuse et grossière, que Typhon comptait des partisans : mais ils obéissaient à la coutume, sans protester, sans se plaindre de leur abjection, trouvant, puisque la loi se prononçait contre eux, la chose toute simple et leur condition toute naturelle.

6. Voici comment en Égypte les rois sont élus. Près de la

(1) Sur ces Piromis qui se succèdent les uns aux autres, voir *Hérodote*, II, 143.

grande ville de Thèbes est une montagne sacrée ; en face s'élève une autre montagne, et le Nil coule entre les deux ; cette seconde s'appelle la montagne Libyenne, et c'est là, ainsi le prescrit la loi, que doivent rester, pendant tout le temps de l'élection, les candidats à la royauté, afin qu'ils ne sachent rien de ce qui se passe dans l'assemblée. Sur le sommet de la montagne sacrée, qu'on nomme l'Égyptienne, est la tente du roi ; tout près de lui sont les prêtres les plus éminents en sagesse, les plus distingués par leurs fonctions, placés suivant le rang qu'ils occupent dans la hiérarchie sacerdotale : autour du roi, qui est au centre, ils forment un premier cercle ; immédiatement après s'étend un second cercle, celui des guerriers. Tous entourent ainsi le mamelon qui s'élève sur la montagne comme une autre montagne, et permet aux plus éloignés d'apercevoir le roi. Au bas se tiennent ceux qui ont le droit d'assister à l'élection comme témoins ; mais ils ne s'associent que par leurs applaudissements à ce qui se passe. Quand arrive le moment où l'on doit voter, le roi commence, avec l'aide de ceux qui sont désignés pour ce ministère, par accomplir les cérémonies sacrées ; tout le collége sacerdotal est en mouvement : on croit que la Divinité est présente et concourt à l'élection. On propose le nom d'un des candidats à la royauté : les guerriers lèvent la main ; les gardiens des temples, les sacrificateurs (1), les prophètes apportent leurs suffrages. Quoique peu nombreux, ils ont une grande influence : car un prophète compte comme cent guerriers, un sacrificateur comme vingt, un gardien comme dix. Puis vient le tour d'un second candidat : de nouveau on lève la main et l'on vote. Si les deux partis se balancent, le roi assure la prépondérance à celui en faveur duquel il se prononce. Il lui suffit de se joindre au plus faible pour rétablir l'égalité. Dans ce dernier cas il n'y a plus d'élection : c'est aux dieux qu'on s'adresse ; on les invoque sans relâche dans un religieux recueillement, jusqu'à ce qu'ils se manifestent sans voiles, et

(1) Ζάκοροι, ceux qui ont le soin des temples, qui veillent à l'ordre intérieur. — Κωμασταί, selon les uns, ceux qui président aux banquets des sacrifices ; selon les autres, ceux qui dans les fêtes portent les statues des dieux.

viennent, non plus par signes, exprimer leur volonté : le peuple entend ainsi de ses propres oreilles les dieux décider qui sera roi. La désignation de la royauté s'était toujours faite de l'une ou de l'autre manière ; mais lorsqu'il s'agit de choisir entre Osiris et Typhon, les dieux, sans que les prêtres eussent besoin de les solliciter, apparurent aussitôt à tous les regards : ils présidèrent eux-mêmes à l'élection ; chacun d'eux dirigeait les ministres attachés à son culte. Le motif pour lequel ils étaient venus ne faisait doute pour personne ; du reste leur présence n'était pas nécessaire : car toutes les mains allaient se lever, toutes les voix se prononcer pour le plus jeune des deux princes. Mais dans ce monde tous les événements considérables s'annoncent par des débuts pleins de grandeur, et la divinité signale par des prodiges tout ce qui va s'accomplir d'extraordinaire, soit en bien, soit en mal.

7. Osiris, conformément à la loi, restait tranquillement à la place où on l'avait mené ; mais Typhon trépignait d'impatience, furieux de ne point savoir ce qui se passait dans l'assemblée ; si bien qu'à la fin, ne pouvant plus se contenir, il voulut aller à la découverte et tâcher de capter les suffrages. Sans respect ni pour lui-même ni pour les lois, il se jeta dans le fleuve ; luttant contre le courant, nageant, avec beaucoup d'efforts et de peine, au milieu des rires des spectateurs, il parvint à l'autre rive. Il croyait n'être vu de personne, excepté de ceux qu'il abordait pour essayer de les gagner par des promesses d'argent ; mais tous savaient bien qu'il était là, et n'avaient que du mépris pour sa personne et pour ses prétentions. Nul pourtant ne se donna la peine de lui faire comprendre combien il était insensé. Aussi éprouva-t-il la plus rude déception : en sa présence et sous ses yeux tous les suffrages le repoussèrent, toutes les mains s'élevèrent contre lui ; les dieux aussi lui témoignèrent leur aversion. Osiris vint, appelé par tous les vœux, et sans avoir fait aucune brigue ; les dieux, les prêtres, tous, avec les guirlandes sacrées et les flûtes sacrées, allèrent à sa rencontre, jusqu'à l'endroit où devait aborder la barque ramenant de la rive libyenne le nouveau roi. Des prodiges célestes, des

voix venues d'en haut, tous les signes qui servent à présager l'avenir pour les particuliers ou pour les peuples, annonçaient aux Égyptiens un règne fortuné. Toutefois il était visible que les démons ennemis ne se tiendraient pas en repos, mais que, jaloux de la félicité promise à la nation, ils allaient faire tous leurs efforts pour la troubler : leurs complots se laissaient déjà pressentir.

8. Après avoir initié Osiris aux fonctions de la royauté, son père et les dieux, en vertu de leur prescience, lui prédirent ce qui devait arriver. Le ciel lui réservait de nombreuses faveurs, disaient-ils ; mais il fallait que ce frère, qui était né pour le malheur des Égyptiens et de sa famille, fût banni, si l'on ne voulait qu'il vînt jeter le désordre partout : car il ne pourrait jamais se résigner au spectacle du bonheur et de la prospérité que le règne d'Osiris allait apporter à l'Égypte ; un être comme Typhon n'était-il pas l'ennemi de tout ce qui est bien ? Ils rappelaient encore qu'il y a deux espèces d'âmes, les unes élevées, les autres basses, séparées entre elles par une profonde antipathie. Ils engageaient donc l'honnête, le vertueux Osiris, à purger de ce monstre sa demeure, à le retrancher de sa société, sans se laisser arrêter par de vains scrupules, au nom d'une prétendue parenté. Comme Osiris ne se laissait point persuader, ils lui annoncèrent les calamités qu'il allait attirer sur lui-même, sur les Égyptiens, sur les nations voisines, et sur les peuples soumis à l'Égypte : « Car ce serait une erreur de croire, ajoutaient-ils, que ces maux auront peu de gravité, et qu'il ne » faudra que de la vigilance pour prévenir ou déjouer les » machinations secrètes ou avouées de Typhon : il peut » compter sur l'aide et la protection d'une race puissante » de démons jaloux auxquels il ressemble, et qui l'ont fait » naître pour qu'il fût l'instrument de leurs colères contre » les hommes ; c'est dans ce dessein qu'ils l'ont mis au » monde, qu'ils l'ont élevé, qu'ils l'ont formé sur leur modèle, lui qui devait leur rendre tant de services. Mais ils » savent bien que Typhon ne réalisera pleinement leur » attente que s'ils lui procurent la puissance royale : car » tout ira selon leurs désirs lorsqu'il pourra faire tout le mal

» qu'il voudra. Pour toi, ajoutait l'un des dieux, les démons » te détestent, parce que tu es né pour la ruine de leurs » projets et pour le bonheur des hommes ; car ces esprits » malfaisants se rassasient des misères humaines. » Ils insistaient donc auprès d'Osiris pour qu'il bannît son frère et le reléguât dans des contrées lointaines. Mais, voyant que par excès de douceur et de bonté il résistait à leurs conseils, ils en vinrent à lui dire qu'il pourrait bien pendant quelque temps se préserver des embûches de Typhon, mais qu'il finirait par être surpris ; qu'en succombant il entraînerait avec lui dans sa perte l'État tout entier, et que, sous ce beau prétexte d'amitié fraternelle, il préparait de grandes catastrophes. « Conservez-moi, dit Osiris, votre faveur et votre » assistance, et je n'aurai rien à redouter de la présence de » mon frère ; le ressentiment des démons ne saura m'atteindre : si vous le voulez, ne vous est-il pas facile de » porter remède aux maux causés par l'imprévoyance? »

9. Son père prenant alors la parole : « Tu es dans l'erreur, dit-il, ô mon fils. Il y a des dieux dans notre uni» vers : tantôt ils exercent leur action, tantôt ils se rassa» sient de la beauté intelligible. Il en est d'autres, placés » au-dessus du monde, et de qui dépendent tous les êtres » jusqu'aux derniers degrés ; mais jamais ils ne descendent » et ne s'abaissent vers la matière. Pour ces dieux, le monde » est un spectacle plein de charmes ; mais ils trouvent en» core plus de charme à contempler la source d'où émane » tout ce qui existe. Sans sortir d'eux-mêmes, ils jouissent » d'une félicité parfaite, parce qu'en eux tout est divin ; mais » ceux de l'ordre inférieur ne trouvent leur véritable bon» heur qu'en retournant vers le Dieu souverain. Tout ce qu'il » y a de bien dans l'univers ne provient pas d'une cause une » et simple ; les diverses parties du monde sont régies par » différents dieux, qui, se détournant avec effort de la con» templation pour l'action, s'acquittent du ministère qui » leur est confié. Les esprits les plus purs viennent immédia» tement au-dessous de l'Essence suprême ; puis, tout près » d'eux, mais un peu plus bas, d'autres intelligences. Toute » une série d'êtres se continue ainsi jusqu'aux extrémités de

» l'univers. C'est par les intermédiaires que se fait sentir » dans le monde la Providence d'en haut ; mais elle ne se » fait pas sentir partout également, car il n'y aurait plus » d'échelle des êtres : à mesure que l'on descend, les choses » s'altèrent, se troublent et se corrompent, pour finir par » n'être même plus rien. C'est ce qui arrive ici-bas : au der- » nier degré les corps qui naissent et qui sont soumis au » changement n'ont qu'une existence humble et périssable ; » à l'autre extrémité le ciel immuable est comme l'image vi- » sible de l'âme (1). Si là-haut résident ces nobles person- » nages », — et en même temps le père d'Osiris lui montrait les dieux, — « c'est parmi les éléments toujours agités que » séjournent les démons, race fougueuse et brutale : trop » éloignés des régions supérieures, ils sont insensibles aux » charmes de l'ordre divin. La lie des êtres ne peut rien » pour sa propre conservation : elle s'écoule, elle ne persiste » point ; elle a beau se transformer, elle n'a qu'un semblant » d'existence. Comme les démons, à cause de leur affinité » avec la matière, n'ont que le génie de la destruction, il » faut que la Divinité tourne ses regards vers le monde, et » donne une heureuse impulsion à laquelle l'univers obéit » pendant un certain temps, mais dont l'effet doit s'affaiblir » par degrés. Vois des poupées : même quand on cesse de » tirer le fil qui les fait remuer, elles s'agitent encore ; mais » elles ne s'agiteront pas toujours, car elles n'ont pas en » elles-mêmes le principe du mouvement : elles remuent tant » que la force qui les a mises en branle continue de se faire » sentir, mais elle s'épuise à la longue. Il en est ainsi du » monde, ô mon cher Osiris : sache que tout ce qui est bien » est divin, et tire son origine, non pas de cette terre, mais » d'ailleurs : voilà pourquoi des âmes excellentes ne parais- » sent ici-bas que rarement ; et quand les dieux s'occupent » des choses humaines, le soin qu'ils prennent n'est pas » sans doute contraire à leur nature, mais n'est plus d'accord » avec leur vie antérieure. Ce n'est pas dans l'action que

(1) Le texte grec, dans ces dernières lignes, est assez obscur. Nous avons essayé d'en tirer le sens qui nous a paru le plus naturel.

» consiste leur félicité ; car il y a plus de bonheur à jouir de » l'ordre établi par le souverain maître qu'à bien ordonner » soi-même les choses inférieures : dans le premier cas la » pensée se tourne vers la parfaite beauté, dans l'autre elle » s'en détourne. Tu as vu dans les mystères cette figure » symbolique avec deux paires d'yeux : ceux qui sont au-» dessous sont fermés quand les autres sont ouverts ; ils » s'ouvrent au contraire quand les autres se ferment. C'est » la contemplation et l'action qui sont désignées par là : tan-» tôt l'une, tantôt l'autre, retient les dieux secondaires ; mais » ils se livrent avec plus de goût à la plus noble de ces deux » occupations : ils ne se portent vers l'autre que lorsque la » nécessité l'exige. Les dieux, quand il en est besoin, agis-» sent et sauvent le monde ; mais ce n'est pas là ce qui fait » leur excellence. Il en est de même des hommes : tantôt ils » sont retenus par des travaux domestiques, tantôt ils s'a-» donnent à la philosophie, et c'est alors surtout qu'ils se » rapprochent de la Divinité.

10. » Comprends donc bien, d'après cela, ce que je vais te » dire. Ne demande pas aux dieux de te venir constamment » en aide. Ce qui leur convient surtout, c'est la contem-» plation, et ils résident dans les parties les plus élevées de » l'univers ; habitants du ciel, à une si grande distance des » hommes, ne crois pas qu'ils puissent facilement et toujours » descendre sur la terre. A des époques fixes ils viennent, » semblables à des machinistes, mettre en jeu les ressorts » d'un État ; ils lui impriment une sage direction, en en-» voyant, pour le gouverner, des âmes qui sont de leur fa-» mille. Dans les admirables desseins de leur providence, » un seul homme suffit pour faire le bonheur de peuples » nombreux. Cette œuvre une fois accomplie, ils retournent » à la vie qui leur est propre. Pour toi, envoyé dans un » monde qui n'est pas le tien, souviens-toi de ton origine, » n'oublie pas que tu as ici une mission à remplir ; il faut » tendre à t'élever toi-même vers les dieux, et non pas à les » rabaisser vers toi. Comme un soldat campé sur un sol » étranger, tiens-toi en garde, fils d'une race céleste, contre » les démons qui t'assiégent : nés de la terre, il est tout

» simple qu'ils menacent et détestent celui qui, dans leur
» région même, observe d'autres lois. Tu feras donc bien de
» veiller attentivement jour et nuit, pour ne point te laisser
» accabler, seul contre des ennemis nombreux, sur leur
» terrain, loin de ta patrie. Il existe ici-bas une race antique
» et sacrée, les génies : pleins de sollicitude pour les hommes,
» ils peuvent, dans les circonstances ordinaires, rendre des
» services ; s'ils n'habitaient pas la terre, elle n'offrirait plus
» rien que de mauvais : ils font sentir, partout où ils le peu-
» vent, leur bienfaisante influence. Mais quand la matière
» entre en lutte avec l'âme, et l'attaque avec des ennemis
» qu'elle enfante, elle ne rencontre qu'une faible résistance,
» à moins que les dieux n'interviennent ; car on est bien fort
» quand on combat sur son propre domaine. Les démons
» veulent tout asservir à leur pouvoir, et voici comment ils
» s'y prennent. Il n'est personne qui n'ait en soi une partie
» déraisonnable : cette partie, la plupart des hommes la
» produisent au grand jour ; le sage la dissimule, mais elle
» existe nécessairement en lui : c'est comme un allié dont
» usent les démons pour envahir l'âme par surprise ; ils
» entreprennent un véritable siége. Comme il suffit de pré-
» senter la torche aux charbons pour qu'ils s'allument, parce
» qu'ils sont très-inflammables, ainsi les démons, qui sont
» pleins de passions, ou plutôt qui sont la passion même et
» l'agitation personnifiées, n'ont qu'à s'approcher d'une
» âme pour émouvoir la passion qui est en elle, et mettre en
» branle ses penchants désordonnés : rien que par leur voi-
» sinage, ils la troublent. L'être qui subit une action devient
» semblable à celui qui produit cette action. Les démons
» excitent le désir, la colère, et toutes les autres affections
» mauvaises ; ils s'introduisent dans l'âme à l'aide de ces
» auxiliaires, qui, sentant leur présence, s'enhardissent et se
» soulèvent, en révolte contre la raison ; et il en est ainsi
» jusqu'à ce que les démons aient subjugué l'âme, ou re-
» noncent à l'asservir. Quelle guerre acharnée ! Toujours, et
» partout, et de mille manières, ils renouvellent leurs atta-
» ques ; ils livrent des assauts imprévus, ils tendent des
» filets, ils dressent des piéges, ils allument des guerres

» intestines ; et cela ne finit que lorsqu'ils ont triomphé ou
» qu'ils désespèrent de vaincre. De là-haut les dieux con-
» templent ces luttes glorieuses, dont tu sortiras victorieux.
» Puisse dans la suite le même bonheur t'accompagner !
» Mais je crains qu'après avoir repoussé ces premiers périls
» tu ne succombes à d'autres dangers. Quand la partie di-
» vine de l'âme, au lieu de céder à la partie passionnée, l'a
» réprimée et soumise à son autorité, elle doit acquérir à la
» longue assez de vigueur pour braver toutes les attaques :
» pure et sereine, le souffle des démons ne peut plus la
» ternir. Elle présente alors les caractères d'un être divin et
» vraiment simple ; elle est sur la terre comme un arbre
» céleste qui ne doit pas à la greffe les fruits qu'il porte, mais
» qui communique à la greffe sa propre vertu. Quand leurs
» premiers efforts ont été vains, les démons tentent d'autres
» assauts, pour abattre et détruire un adversaire qui leur est
» odieux. Furieux de leur défaite, ils ne peuvent supporter
» que, dans leur propre empire, un étranger s'avance le front
» haut, attestant ainsi sa victoire : c'est peu que lui-même
» il les humilie ; il excite encore les autres à secouer
» leur domination ; car, dès que les cœurs sont attirés par
» l'exemple de la vertu, le mal disparaît. Aussi les démons
» tâchent-ils de perdre tous ceux qui refusent, simples parti-
» culiers ou princes, d'obéir aux lois de la matière. Mais
» comme tu es roi, il te sera plus aisé de te défendre qu'à
» ceux qui vivent dans une condition privée. Si le souverain
» les a repoussés de son âme, les démons s'attaquent à son
» pouvoir extérieur, en suscitant des guerres, des séditions,
» et tous les maux qui peuvent affliger un État. Mais ces ma-
» chinations, un roi peut les déjouer par sa vigilance. Quand
» la force et la sagesse (1) sont unies, rien ne saurait leur
» résister ; mais séparées, la puissance et la prudence, l'une
» aveugle, l'autre débile, sont aisément vaincues.

11. » Admire, ô mon fils, la pensée qu'ont exprimée nos
» pères dans les images sacrées : nous autres, Égyptiens,

(1) Ces dernières lignes et les premières lignes du chapitre suivant se retrouvent, sans presque aucun changement, au chapitre 7 du discours *sur la Royauté*.

travaux tendissent à ce but unique ; il établissait des récompenses pour les administrateurs les plus capables et les plus honnêtes, qui savaient former à leur exemple leurs subordonnés. En toutes choses c'est à l'estime ou à l'indifférence dont elles sont l'objet que se mesurent le progrès ou la décadence. L'étude était en honneur; l'amour de la philosophie et de l'éloquence allait toujours croissant : ceux qui se distinguaient par leur talent ne restaient point confondus dans la foule ; le roi leur décernait de brillantes récompenses pour encourager en eux un art qui sert à parer la pensée : car les idées ne se produisent au dehors que revêtues de la parole, et il en est des idées comme de l'homme : elles gagnent ou elles perdent suivant le vêtement qu'elles portent. Osiris attachait la plus grande importance aux premiers éléments de l'instruction ; car il considérait l'instruction comme la source de la vertu. A aucune autre époque on ne vit en Égypte autant de piété. Sous le règne d'Osiris tous les cœurs étaient si honnêtes que le pays tout entier semblait une école de vertu ; les enfants n'avaient qu'à regarder le prince pour prendre des leçons et régler sur ce modèle leur conduite et leur langage. Indifférent pour lui-même à la richesse, le roi cherchait à enrichir tous les citoyens ; il aimait, non pas à recevoir, mais à donner. Il accordait aux villes des remises d'impôts ; il prodiguait aux indigents des secours ; il réparait ou prévenait la ruine des cités ; il agrandissait les unes, il embellissait les autres ; il en fondait de nouvelles ; il envoyait des habitants dans celles qui n'étaient pas assez peuplées. C'est dans la félicité générale que chacun doit trouver sa félicité particulière ; Osiris cependant ne dédaignait pas de s'occuper des individus : aussi ne voyait-on pleurer aucun de ses sujets ; il n'ignorait les besoins de personne ; il savait ce qui manquait au bonheur de chacun. L'un réclamait les honneurs qu'il méritait : il se les voyait accorder. Un autre, exclusivement adonné à l'étude, avait négligé de s'assurer des moyens d'existence : il était nourri aux frais du trésor. Un troisième, étranger à toute idée d'ambition, et suffisamment pourvu des dons de la fortune, désirait être exempté des fonctions publiques : Osiris connaissait ce désir et se hâtait de l'exau-

cer, sans se faire prier, sans attendre la demande, mais ayant l'air de demander lui-même, par respect pour la sagesse, que ce philosophe voulût bien rester libre et indépendant, et consacré à la Divinité, comme un être supérieur. En un mot, chacun était traité suivant ses mérites, excepté toutefois les méchants : la punition qui leur était due ne leur était pas infligée; Osiris s'efforçait de ramener par sa douceur et par sa bonté même les pervers. Il pensait qu'à force de vertu il vaincrait son frère et ses complices, et changerait leur naturel : ce fut là son unique erreur; car la vertu, loin de calmer l'envie, ne fait que l'irriter; comme l'envie suit le mérite, elle s'excite davantage quand le mérite s'élève plus haut. Voilà pourquoi le règne d'Osiris fut un cruel sujet de douleur pour Typhon.

13. En voyant son frère appelé au trône, Typhon faillit mourir de désespoir; dans sa fureur il frappait le pavé de son front, heurtait sa tête contre les colonnes; il resta longtemps sans prendre aucune nourriture, malgré sa voracité, et refusant de boire, malgré sa passion pour le vin. Il aimait le sommeil, et ne pouvait plus en jouir; ses soucis, quoi qu'il fît, le tenaient éveillé, et c'est en vain qu'il fermait les yeux pour chasser de son esprit les souvenirs qui l'obsédaient; mais on a beau vouloir repousser les souvenirs, ils tiennent bon. Typhon avait à peine clos ses paupières que toutes ses infortunes se représentaient à son imagination; s'il goûtait parfois quelques instants de sommeil, en songe il était encore plus malheureux : car il voyait la montagne, les votes, toutes les mains se levant pour son frère; il quittait le lit pour échapper à cette odieuse vision; mais à ses oreilles résonnait longuement le bruit des acclamations. Ne pouvant contenir son agitation et sa colère, il sortait de sa demeure; mais au dehors d'autres chagrins l'attendaient : dans toutes les bouches il entendait l'éloge d'Osiris; ce n'étaient partout que témoignages d'allégresse, chants en l'honneur du nouveau roi : que de beauté dans ses traits ! que de sagesse dans ses paroles ! que de grandeur d'âme sans fierté ! que de douceur sans faiblesse ! Typhon rentrait alors dans son palais et s'y renfermait. Tout dans la vie lui devenait insuppor-

table. Sa femme partageait ses regrets : elle était méchante comme lui; songeant surtout à se parer, n'aimant que le théâtre et la place publique, elle voulait et elle croyait attirer sur elle tous les regards. Aussi c'était pour elle un grand chagrin que son mari eût été écarté du trône; car elle pensait que, reine, elle aurait pu disposer de tout dans l'État, et user de son pouvoir pour satisfaire tous ses caprices. Typhon l'aimait éperdument; quoique avançant déjà en âge, on eût dit que, semblable à un jeune homme, il en était à sa première passion. A sa douleur s'ajoutait la honte d'avoir promis à sa femme qu'il serait roi et qu'il partagerait avec elle son autorité. Même dans la condition privée, elle se faisait déjà remarquer par les contrastes qu'elle réunissait en elle : plus que toutes les femmes, on la voyait rechercher le luxe, prendre soin de sa beauté, donner un libre cours à toutes ses fantaisies; et plus que tous les hommes, elle était entreprenante, audacieuse, remuante, avide de nouveautés. Elle s'était entourée, pour l'exécution de ses desseins, de courtisanes et de mercenaires qui lui étaient tout dévoués, et obéissaient à ses volontés au dedans comme au dehors de son palais. Pour Osiris, on ne se souvenait qu'il avait une femme que lorsqu'on voyait son fils; encore cet enfant, le jeune Horus, paraissait-il rarement en public. Osiris estimait que la femme la plus vertueuse est celle qui se renferme chez elle, et dont le nom ne franchit point les murs de sa maison. Malgré son élévation à une si haute destinée, cette sage épouse ne changea rien à ses habitudes de modestie; dans cette éclatante fortune elle ne fit que rechercher encore plus volontiers l'obscurité. Pour avoir acquis la royauté, Osiris ne s'en estimait pas plus heureux : il l'aurait toujours été, il le savait, même sans la souveraine puissance; car à tout homme il suffit, pour être l'artisan de son propre bonheur, de ne s'attacher qu'à la vertu. Pour ceux qui pratiquent le bien, il est indifférent de rester dans une condition privée ou de s'élever aux suprêmes honneurs : ils vivent toujours dans la paix de l'âme. Il n'est point d'existence où la vertu ne puisse s'exercer. Sur la scène tragique nous voyons l'acteur, qui a formé sa voix d'après les règles de l'art, jouer également bien les

rôles de Créon et de Télèphe ; qu'il soit revêtu de pourpre ou couvert de haillons, peu importe, il fera retentir le théâtre de ses accents énergiques et passionnés, et tiendra les auditeurs sous le charme de sa diction ; il représentera avec la même perfection un esclave et une reine : quel que soit le rôle dont il est chargé, il s'en acquittera de manière à satisfaire à toutes les exigences du chorége. Ainsi, dans ce grand drame du monde, Dieu et la fortune nous distribuent les diverses destinées comme autant de rôles à remplir ; mais ils ne valent ni plus ni moins les uns que les autres : sachons seulement tirer parti de celui qui nous est attribué. L'homme de bien sait conserver toujours sa supériorité : mendiant ou monarque, il s'accommodera de tous les personnages. Ne rirait-on pas de l'acteur qui refuserait un rôle pour en demander un autre ? Même sous les traits d'une vieille femme il peut se distinguer et remporter les applaudissements et les couronnes ; mais il aura beau représenter un roi, s'il joue mal, il s'attire des sifflets, des huées, et même parfois des pierres. Jamais la condition qui nous est assignée ne nous appartient réellement ; elle est comme un vêtement étranger qui nous recouvre : mais suivant l'usage qu'en fait cette âme qui est en nous, nous méritons, nous recevons l'éloge ou le blâme. Dans ce drame vivant dont nous sommes les acteurs, les costumes peuvent indifféremment se prendre et se quitter.

14. Osiris avait appris depuis longtemps à distinguer les biens propres des biens d'emprunt ; il savait que l'âme est la mesure du bonheur. Il s'était habitué, et il avait habitué tous ceux qui l'entouraient, à ne pas trop s'inquiéter, soit dans la vie privée, soit dans les hautes fonctions, des choses extérieures. Quant aux gens du parti de Typhon, êtres abrutis qui ne vivaient que pour les sens, comme c'étaient de lâches adorateurs de la fortune, uniquement attachés aux faux biens, pleins d'une folle présomption, les regards avidement fixés sur la royauté, lorsqu'ils virent qu'elle leur échappait, désespérés, ils trouvaient que ce n'était plus la peine de vivre. On ne saurait assez le dire, l'insensé se trahit par l'impatience de ses convoitises ; il est comme celui qui n'attend pas dans un festin, pour goûter d'un mets, qu'on

le fasse passer, mais qui tout d'abord jette la main sur le plat pour s'en emparer : s'il parvient à l'attirer à lui, chacun se moque de ce grossier convive, et le maître de la maison en veut au mal appris dont le déplaisant sans-gêne vient déranger l'ordonnance du festin ; s'il ne peut saisir le mets désiré, il se dépite et se désole en voyant que le plat fait le tour de la table, et que son voisin en a sa part. Typhon, lui aussi, avait éprouvé une dure déception : il s'emportait contre les dieux, il se lamentait, et n'excitait par là que la risée publique. Plongé dans des regrets sans fin, il semblait toujours sur le point de mourir, mais on ne le plaignait pas ; suivant que les gens étaient d'humeur sévère ou indulgente, il était l'objet de la colère des uns, de la moquerie des autres. Un nouveau proverbe avait cours ; quand on voyait quelqu'un de pâle, on lui demandait : « Est-il arrivé quelque bonheur à votre frère ? » Typhon se serait rendu justice à lui-même en se donnant la mort dans l'excès de sa douleur, si sa détestable épouse, qui déployait, dans les moments difficiles, toute la malice et toute la ruse de son sexe, n'eût repris et fait reprendre à son mari bon espoir. Comme elle avait sur lui beaucoup d'empire, elle parvint, en ne l'occupant que d'elle-même, à le distraire de son affliction : elle combattit ainsi une passion par une autre passion, et voulut chasser la tristesse à l'aide de la volupté. Tiraillé en sens contraires, Typhon offrait le spectacle de toutes les faiblesses ; il se livrait tantôt aux accès du désespoir, tantôt aux transports des sens. Une bande nombreuse de jeunes débauchés envahit son palais. Ce n'étaient que festins et orgies pour passer le temps et pour adoucir l'amertume des regrets. On s'ingéniait surtout à oublier, par toute sorte d'excès, le bonheur d'Osiris : on faisait creuser de vastes bassins ; dans ces bassins on élevait des îles, et dans ces îles on construisait des thermes, où les hommes pouvaient se montrer nus au milieu des femmes, et satisfaire librement tous leurs désirs.

15. Tout en vivant de la sorte, l'envie leur vient de s'emparer de la royauté : les démons, dans leur méchanceté, suggérant cette idée, préparaient ouvertement les voies au

complot, et n'oubliaient rien pour en assurer l'exécution, à Thèbes et dans tout le reste du pays ; car ils ne pouvaient assister sans colère à la ruine de leur puissance. En effet, la sagesse était en honneur, la piété en progrès, l'injustice s'était enfuie, la concorde unissait tous les cœurs ; on voyait fleurir tous les biens. Les Égyptiens ne connaissaient plus les larmes que de nom ; partout régnait le bonheur, partout l'harmonie ; l'État, comme un être vivant, avait une âme qui était la loi, et il lui obéissait docilement ; il y avait accord complet entre le tout et chacune de ses parties. Dans leur courroux les démons veulent troubler cette félicité, et ils prennent, pour instruments, des êtres méchants comme eux. Deux femmes, dans le secret de leurs appartements, trament la conjuration. Le chef des soldats étrangers au service de l'Égypte avait une demeure dans la capitale ; il était alors en campagne avec la plus grande partie de ses troupes pour soumettre quelques-unes de ses bandes qui s'étaient révoltées. Il leur faisait la guerre avec assez peu de succès ; plusieurs bourgades de l'Égypte avaient été fort maltraitées : c'était le début du drame que préparaient les démons. Souvent, la nuit aussi bien que le jour, l'épouse de Typhon venait chez la femme du chef ; avec son astucieuse adresse elle persuade à cette barbare vieille et bornée qu'elle a pour elle beaucoup d'affection. « Des malheurs que j'ai » prévus depuis longtemps, dit-elle, vont fondre sur vous » tous, si les choses tournent au gré d'Osiris : il vous soup- » çonne de trahison, et s'imagine que cette guerre est con- » certée entre les barbares, et que c'est d'un commun » accord qu'ils forment deux camps opposés. Il a donc ré- » solu de faire revenir ton époux par force ou par ruse ; et » dès qu'il le tiendra désarmé, lui retirant alors son com- » mandement, il le fera mourir avec toi et avec tes enfants ; » oui, ces enfants si bons, si beaux, il veut les égorger dans » leur tendre jeunesse. » Et en pleurant elle embrassait ces petits innocents, avec des démonstrations de tendresse et de pitié. Alors la vieille Scythe se lamentait, se croyant déjà en présence et sous le coup de toutes ces infortunes. L'autre venait tous les jours renouveler ses craintes, en lui contant

les secrets desseins formés contre eux : on voulait expulser les Scythes de toute l'Égypte ; pour assurer l'exécution de ce projet, Osiris renforçait secrètement son armée ; il préparait toutes choses afin que les Égyptiens fussent seuls dans leur pays, après avoir tué ou chassé les barbares : rien ne serait plus facile ; Osiris, par un édit, enlèverait au chef son commandement, et le réduirait à la condition d'un simple particulier, soumis aux lois ordinaires ; après s'être ainsi débarrassé de lui, il ne doutait pas de venir aisément à bout de tous les autres. « Et maintenant, disait-elle, Typhon » gémit dans son palais ; car il vous aime, il a toujours usé » de son autorité dans l'intérêt des barbares : si la royauté » nous a échappé, c'est qu'ils n'étaient pas là au moment de » l'élection ; autrement vous pourriez maintenant insulter » les Égyptiens, disposer de leurs biens à votre gré, et faire » de vos maîtres vos esclaves. Mais alors vous n'avez pu » nous être utiles, et aujourd'hui nous ne pouvons vous » venir en aide. Nous n'en ressentons pas moins tous les » malheurs qui viennent atteindre nos amis. » Après s'être ainsi emparée de l'esprit de la vieille, et l'avoir épouvantée par la perspective de maux inévitables, quand elle croyait l'avoir assez effrayée, alors, employant d'autres artifices, elle se mettait à rassurer la barbare, dont elle savait tourner l'esprit dans tous les sens ; elle lui rendait courage et lui donnait toute sorte d'espérances. « Mais, ajoutait-elle, c'est » une grande entreprise, et qui exige un singulier courage, » d'établir assez notre indépendance pour qu'Osiris n'ait » plus sur vous droit de vie et de mort. » Ce fut d'abord à mots couverts qu'elle parla de révolte, puis un peu plus clairement ; enfin elle s'expliqua sans détours, habituant l'autre insensiblement à tout entendre, à tout oser. A la crainte elle fit succéder en elle la hardiesse, en lui persuadant que la puissance d'Osiris serait bientôt renversée, si les Scythes le voulaient. « La loi, dit-elle, et le respect qu'une » longue tradition inspire dans ce pays pour la royauté, » soumettent les cœurs lâches à une servitude volontaire ; » mais ce ne sont que de faibles obstacles pour celui qui » veut secouer le joug ; on est libre quand on a la force, si

» l'on ne se laisse pas dominer par l'empire de l'habitude.
» N'ayons pas de ces faiblesses. Vous êtes armés ; Osiris,
» lui, ne sait qu'adresser des prières aux dieux, conférer
» avec des ambassadeurs, juger des procès ; il n'a que des
» occupations toutes pacifiques. Si nous unissons, pour une
» œuvre commune, nous notre noblesse et vous vos bras,
» Osiris ne pourra nuire à aucun Scythe. On dira de vous,
» non pas que vous avez fait une révolution, ni bouleversé
» l'Égypte, ni changé les lois qui régissent l'État, mais que
» vous l'avez au contraire affermi et réglé dans les meilleures
» conditions, si vous donnez le pouvoir royal à Typhon,
» qui, sorti de la même race qu'Osiris, est d'ailleurs l'aîné,
» et doit régner à plus juste titre sur l'Égypte. Aussi les
» Égyptiens, la chose est certaine, ne songeront même pas
» à vous résister, en voyant combien il y a peu de change-
» ments introduits dans l'État. Nous aurons l'apparence du
» pouvoir ; vous en aurez, vous, la réalité, et l'Égypte vous
» sera livrée comme une proie à dévorer. Tâche seulement
» de persuader ton mari, et tu le persuaderas, j'y compte. »

Elles firent donc ensemble leurs conventions. Quand on annonça le retour prochain du chef, d'habiles émissaires propagèrent de sourdes rumeurs ; ils parlaient tout bas de piéges : par cette réserve calculée ils dénonçaient, plus sûrement que s'ils avaient crié bien fort, les périls qu'ils semblaient vouloir cacher. Puis on semait l'alarme par des écrits mystérieux, où l'on recommandait de se tenir en garde contre le danger. Bientôt quelques-uns dirent tout haut qu'ils voulaient se préserver des embûches ; d'autres se prononcèrent encore plus ouvertement ; et après eux toute la foule des partisans de Typhon, associés au complot tramé par les femmes. Ces femmes elles-mêmes, pour mettre la dernière main à leur œuvre, après avoir préparé toutes les parties du drame, vont à la rencontre des Scythes. Typhon à son tour, sous quelque faux prétexte, sort de la ville, se rend en secret auprès du chef, et conclut avec lui son marché en vue de la royauté. Il le presse d'exécuter tout de suite leur entreprise. Périsse, s'il le faut, la ville royale avec Osiris. Il y consent, lui, Typhon, car le reste de l'Égypte lui suffit : « D'ailleurs,

» ajoute-t-il, il faut que cette opulente cité où résident tous » les grands du pays soit livrée à tes soldats, pour qu'ils » y trouvent de quoi s'enrichir par le pillage. » C'est ainsi que l'excellent Typhon sacrifiait Thèbes, en haine de ses habitants trop attachés à Osiris. Mais le Scythe refusa cette offre : il avait, disait-il, trop de respect pour la majesté du sénat, pour les vertus du peuple, pour les droits des magistrats civils ; ce n'était pas de son plein gré qu'il s'insurgeait, mais contraint, et contraint par Osiris ; s'il réussissait à le vaincre sans lui faire perdre la vie, sans ruiner la ville et le pays, il s'estimerait heureux de n'avoir pas été forcé de faire plus de mal.

16. Le narrateur auquel j'emprunte cette fable dit qu'il ne prolongera pas le récit de la chute d'Osiris ; car le cœur souffre quand on insiste sur des détails affligeants. Des jours de larmes et de deuil, d'institution antique et sacrée, se célèbrent encore de notre temps ; et ceux qui ont le droit d'assister aux cérémonies y voient porter des images qui représentent les personnages de cette histoire (1). Ce que tout le monde peut savoir, c'est que, par dévouement pour son pays, pour la religion, pour les lois, Osiris se livra aux mains de ceux qui menaçaient de tout détruire s'il ne tombait en leur pouvoir ; il traversa le fleuve sur une barque ; des gardiens devaient le suivre partout, sur terre et sur mer. Les barbares tinrent conseil pour décider de son sort : Typhon demandait qu'on le fît mourir sur-le-champ ; mais les barbares, tout en croyant avoir de justes motifs de plainte contre Osiris, estimaient que ce meurtre serait odieux, et gardaient toujours du respect pour sa vertu. Ils se contentèrent donc de l'exiler ; encore ne le firent-ils qu'avec un sentiment de honte. Osiris, telle fut leur volonté, s'en alla d'Égypte plutôt qu'il n'en fut banni. Ils lui permirent de conserver tous ses biens, toutes ses richesses, que Typhon leur offrait; ils refusèrent d'y toucher comme à des choses sacrées. Osiris partit, escorté par la Divinité et par des génies bien-

(1) Sur ces jours de deuil et ces cérémonies on peut consulter le traité de Plutarque *sur Isis et sur Osiris*.

faisants ; mais il devait revenir au jour marqué par le destin : il n'était pas possible que le mal régnât en Égypte, ni qu'en un instant le trouble et la discorde envahissent toutes les parties de l'État, tant que cette grande âme resterait là présente. Pour parvenir à leurs fins, les démons, dont ces calamités étaient l'œuvre, après s'être ligués contre Osiris, avaient pour ministre le méchant que jadis ils avaient eux-mêmes mis au jour, et qu'ils venaient d'élever à la royauté. Grâce à lui ils se rassasiaient des malheurs publics : Typhon surchargeait les villes d'impôts nouveaux ; il inventait des condamnations à l'amende qui n'avaient jamais été prononcées ; il en faisait revivre qui, depuis longtemps, étaient prescrites ; il exigeait du marin le service du laboureur, et du laboureur le service du marin, afin que personne ne pût vivre satisfait de son sort. Ces injustices étaient bien communes ; mais voici d'autres iniquités, tout aussi fréquentes. Typhon envoyait, pour administrer les provinces, des gouverneurs et des préfets qui obtenaient leurs charges à prix d'argent ; il leur vendait les populations. Avec une préfecture ainsi achetée, et achetée pour une seule année, l'acquéreur, si jeune qu'il fût, trouvait le moyen d'amasser, dans ce court espace de temps, des ressources pour mener jusque dans la vieillesse une existence prodigue. Sous le règne de Typhon ces marchés étaient la règle : les préfectures étaient livrées, par contrat, pour un temps déterminé, à ceux qui les payaient. Jadis au contraire les vices d'un gouverneur entraînaient sa révocation, tandis que la vertu se voyait récompenser par une dignité plus élevée, par un pouvoir plus étendu et dont la durée se prolongeait. Alors ce ne fut de tous côtés qu'un concert de gémissements ; chacun avait des infortunes personnelles à raconter ; les provinces et les villes étaient accablées de toute sorte de maux ; et de l'Égypte tout entière il ne s'élevait vers le ciel qu'un cri pour attester la douleur universelle. Les dieux avaient pitié de ce peuple et se préparaient à le venger ; mais ils voulaient attendre que l'opposition du vice et de la vertu fût mise en pleine lumière, afin que les esprits même les plus grossiers, les plus épais, pussent discerner nettement, par leurs effets contraires, le bien et le mal, pour rechercher l'un et fuir l'autre.

17. Typhon cependant essayait, par toute sorte de moyens, d'effacer dans les cœurs le souvenir du règne d'Osiris. Voici surtout comment il s'y prenait : il annulait les jugements rendus précédemment dans les divers procès ; il suffisait, pour obtenir gain de cause, que l'on eût été d'abord condamné. Il changeait les instructions données aux ambassadeurs ; il détestait tous ceux qui avaient joui de la faveur d'Osiris, et se vengeait en les persécutant, eux, leurs cités et leurs familles. Toutefois, dans les dangers les plus pressants, on pouvait encore se sauver de deux manières : on n'avait qu'à donner de l'argent à l'épouse de Typhon ; étalant publiquement son effronterie, comme une courtisane, elle trônait, environnée de femmes perdues, de prostituées, qui servaient ses intérêts et ses caprices : aussi les Égyptiens ne disaient plus *le tribunal,* mais *le marché aux jugements.* Quand on avait pu traiter avec elle, on trouvait Typhon tout radouci ; car, outre qu'il était avec le sexe d'humeur facile et accommodante, il n'oubliait pas que c'étaient les femmes qui l'avaient poussé à la royauté. On fléchissait ainsi sa colère ; mais on pouvait encore détourner autrement le péril : il suffisait d'aller trouver un des misérables de la bande de Typhon, francs coquins que l'on qualifiait des titres les plus honorables, et de faire, sur le compte d'Osiris, quelque injurieuse raillerie ; or l'on n'y manquait pas, quand on se souciait médiocrement de la vertu, et que l'on ne rougissait pas de chercher partout son intérêt. Aussitôt on se remettait sur un bon pied, on était traité avec faveur ; car les propos du railleur étaient colportés dans le palais, ils faisaient le tour de la table : il avait plu, on voulait donc lui faire plaisir. C'est ainsi que plusieurs gagnèrent les bonnes grâces de Typhon, en s'attirant, et ils le savaient, la haine des dieux et des gens de bien. Mais la plupart des Égyptiens aimaient mieux supporter toutes les souffrances.

18. Il y avait un homme, rigide de caractère, et qui avait achevé de contracter, dans le commerce de la philosophie, des habitudes de rude franchise et de dédain pour les mœurs de la cour. Il avait été, comme tout le monde, l'objet des faveurs d'Osiris ; il avait obtenu, pour lui-même l'exemption des charges publiques, et pour son pays un allégement

d'impôts (1). Naguère beaucoup de poëtes et d'orateurs, dans leurs vers et dans leurs discours, célébraient les vertus d'Osiris, témoignaient leur reconnaissance à Osiris. Animé des mêmes sentiments de gratitude, il savait, lui, les exprimer mieux que personne, et comme poëte et comme orateur : il chantait, en s'accompagnant de la lyre, sur le mode dorien, le seul qui lui parût répondre à la gravité des expressions et de la pensée ; il ne livrait pas ses vers à la foule ; il ne voulait les confier qu'à des oreilles ennemies des frivoles harmonies, et ouvertes à ces mâles accents qui pénètrent jusqu'à l'âme. Il n'ignorait pas qu'Osiris savait discerner les œuvres destinées à ne durer qu'un jour de celles qui doivent vivre pendant de longs âges; jamais cependant il n'avait voulu lui faire entendre des vers à sa louange ; il ne pensait pas qu'on pût, avec des paroles, s'acquitter suffisamment d'un bienfait; et d'ailleurs, dans sa rudesse, il redoutait jusqu'aux apparences de l'adulation. Mais quand il vit Typhon asservir l'Égypte à un joug tyrannique, alors il se signala encore davantage par son indépendance : il publia, il récita ses vers, au grand effroi de ceux qui l'entendaient ; mais il aurait cru commettre une indignité à ne pas déclarer ouvertement son aversion pour les ennemis de son bienfaiteur. Qu'il parlât, qu'il écrivît, c'était pour accabler Typhon de malédictions ; dans sa demeure, sur la place publique, ne pouvant plus se taire, lui à qui jadis on faisait reproche de son silence, il rappelait à tout propos le nom d'Osiris ; il ne pouvait aller nulle part sans faire l'éloge d'Osiris ; il en rebattait les oreilles même de ceux qui ne voulaient pas l'écouter. C'est en vain que ses amis et les vieillards lui recommandaient la prudence : la crainte ne le rendait pas plus circonspect ; il était comme atteint de folie, mais d'une folie généreuse. Il ne fut content que lorsqu'il eut pu, admis devant le Prince, au milieu d'une assemblée nombreuse et choisie, faire tout au long le panégyrique de l'exilé, et engager Typhon à imiter les vertus de celui auquel l'unissaient les liens du sang.

(1) Il est difficile de ne pas croire que Synésius a voulu se représenter lui-même sous les traits de ce philosophe orateur et poëte.

Typhon ne put cacher son dépit et sa colère : s'il ne se porta pas à des actes de violence, c'est qu'il ne l'osa en présence de tout ce monde ; il se contint par nécessité. Mais on pouvait lire sur ses traits les sentiments divers qui l'agitaient; en quelques instants son visage changea plusieurs fois de couleur. A dater de ce jour il donna encore un plus libre cours à sa vengeance et à sa méchanceté : il détruisait tout ce qu'Osiris avait fait de bien, commettait excès sur excès, accablant de ses rigueurs les villes que son frère avait protégées, cherchant à lui faire à lui-même tout le mal possible; il voulait qu'aux tristesses d'un exil perpétuel s'ajoutât pour Osiris la douleur de voir combler de biens ceux qu'il avait le plus sujet de détester. C'est alors qu'un dieu apparut à l'étranger pour lui recommander d'avoir bon courage et d'attendre patiemment : « Car les destins, disait-il, ont fixé le » nombre, non pas d'années, mais de mois, pendant les» quels le sceptre des Égyptiens doit élever les griffes des » bêtes féroces et abaisser la tête des oiseaux sacrés ». Symbole mystérieux ! L'étranger connaissait les caractères gravés sur les obélisques et sur les murs des temples ; ce dieu lui expliqua le sens des hiéroglyphes; il lui indiqua les signes qui annonceraient la venue des temps. « Quand ceux qui » sont maintenant les maîtres, dit-il, voudront changer les » cérémonies religieuses, compte que bientôt les géants » — il désignait par là les barbares — « seront chassés de » cette contrée, victimes de leurs propres fureurs ; s'il de» meure une partie de cette bande, si elle n'est pas entière» ment expulsée, si Typhon habite encore le royal palais, ne » va pas cependant révoquer en doute les promesses des » dieux. Voici d'ailleurs un autre signe : quand nous aurons » purifié, par l'eau et par le feu, l'air qui entoure la terre et » que souille la respiration de ces impies, alors, crois-le » bien, le reste des coupables sera puni, Typhon chassé, et » aussitôt partout renaîtra l'ordre. Les flammes et les foudres » nous servent pour l'expiation des prodiges sinistres. » A dater de ce jour la tristesse de l'étranger se changea en joie; il attendit, sans impatience, que le cours des événements fût accompli, puisqu'à cette condition seulement il

devait être témoin de l'intervention des dieux : car, humainement, était-il possible de supposer que des bandes armées, habituées, même en temps de paix, à porter l'épée, seraient vaincues sans avoir trouvé d'adversaires? L'étranger se demandait comment s'opérerait cette révolution, et il ne pouvait le deviner. Mais bientôt, quand des rites grossiers, impurs, contraires à la religion nationale, et qu'une loi antique reléguait loin des cités, pour soustraire les populations au contact de l'impiété, eurent été introduits par Typhon, non pas de son plein gré, car il redoutait l'indignation du peuple égyptien, mais pour contenter les barbares; quand il leur eut donné un temple dans la ville, au mépris des lois du pays, alors l'étranger pensa que c'était une des prédictions du dieu qui se réalisait, et il se dit que prochainement il allait voir s'accomplir les autres. Il attendait donc les événements qui devaient se produire, comme il l'avait appris, les uns du temps d'Osiris, les autres dans l'avenir, quand le jeune Horus songerait à prendre pour allié le loup plutôt que le lion. Que faut-il entendre par le loup? C'est un mystère qu'il n'est pas permis de divulguer, même sous les voiles d'une fable (1).

(1) Voici le sens de ces allégories. Le sceptre des rois d'Égypte se compose d'un bâton surmonté d'une tête de quadrupède. L'un de ces sceptres a la tête de Set-Typhon. Quand Synésius dit que le sceptre des Égyptiens doit élever les griffes des bêtes féroces et abaisser la tête des oiseaux sacrés, la première partie de la phrase semble se rapporter à cette conception du dieu Typhon-Set, représenté sous forme de bête régnant et soulevant dans ses griffes le sceptre égyptien à tête de bête. La seconde partie se rapporte à Hor-épervier et à Osiris-vanneau, oiseaux sacrés, qui, vaincus par Typhon, sont forcés de baisser la tête.

Le loup plutôt que le lion. Ὁ λύκος est le chacal d'Anubis. Anubis le chacal fut en effet l'allié d'Horus dans les guerres typhoniennes. Au sujet du lion, il y a dans les textes égyptiens deux données contraires. Dans certaines écoles le lion représente le soleil bienfaisant, allié et incarnation du dieu bienfaisant; dans certaines autres il représente le soleil dévorant, allié et incarnation du dieu malfaisant. La légende que Synésius résume prêtait au lion un caractère typhonien.

Nous devons les explications que nous venons de donner à l'obligeance de M. Maspéro, professeur de philologie et d'archéologie égyptiennes au Collége de France.

LIVRE II.

1. Les dieux commencèrent à manifester leur action, quand partout le mal fut à son comble, quand déjà disparaissait la foi en la Providence; car le spectacle de tant de misères donnait raison à des doutes impies. On ne pouvait espérer aucun secours des hommes, puisque les barbares avaient fait de la ville comme leur camp. Leur chef cependant, livré la nuit à toute sorte d'agitations, était en proie aux fureurs des corybantes ; et pendant le jour des terreurs paniques saisissaient les soldats. Cela se répéta si souvent que les Scythes finirent par être atteints de vertige et de démence ; ils erraient çà et là, seuls ou par bandes; dans leur frénésie ils mettaient l'épée à la main, comme s'ils allaient se battre ; parfois se lamentant ils demandaient qu'on leur laissât la vie; puis, s'élançant d'une course rapide, ils semblaient tour à tour fuir ou poursuivre des ennemis cachés dans l'intérieur de la ville. Et cependant il n'y avait point d'armes; personne d'ailleurs n'aurait pu se battre : les Égyptiens étaient comme une proie offerte aux barbares par Typhon. Il est une vérité évidente, c'est que le plus fort même, pour que sa force ne lui soit pas inutile, a besoin de l'aide du ciel : à cette condition seulement il peut vaincre. Ceux qui jugent sans réflexion trouvent que le plus fort doit triompher, et méconnaissent ainsi l'influence supérieure de la Divinité. Le succès a-t-il suivi nos efforts ? Alors il nous semble que Dieu n'a rien fait, et nous refusons de partager avec lui l'honneur d'une victoire que nos soins ont préparée. Mais quand toute action de l'homme est absente, quand une cause mystérieuse agit seule, nous pouvons, non plus par des paroles, mais par des faits, convaincre d'erreur les adversaires de la Providence. C'est ce que l'on vit alors. Ces audacieux, ces vainqueurs, ces soldats bien armés, dont tous les amusements, toutes les occupations n'avaient pour objet que la guerre et les combats; ces cavaliers qui s'avançaient sur la place publique en ordre et bien rangés, habitués à n'aller qu'en troupe, au son de la

trompette, à ce point que si l'un d'eux avait affaire chez le cabaretier, chez le cordonnier, chez l'ouvrier chargé du nettoyage des épées, tous les autres l'accompagnaient, pour ne point se disperser même dans les rues; ces guerriers qui n'avaient en face d'eux que des adversaires faibles, désarmés, découragés, et n'osant même pas dans leurs prières demander la victoire, prirent la fuite, à un signal donné. Ils désertèrent la ville, dérobant à l'ennemi, avec tout ce qu'ils avaient de plus précieux, leurs enfants, leurs femmes, tandis qu'ils pouvaient emmener eux-mêmes en captivité celles des Égyptiens. Le peuple, en les voyant faire leurs apprêts de départ, ne comprenait rien à ce qui se passait; mais son effroi redoublait. Ceux-ci se tenaient renfermés au fond de leurs demeures, dans l'attente de l'incendie; ceux-là, aimant mieux périr par le fer que par le feu, cherchaient à se procurer des armes, non pas pour se défendre, mais pour obtenir une mort plus prompte, en les offrant aux meurtriers quand le moment serait venu; d'autres songeaient à s'embarquer, cherchant dans quelles îles, dans quelles bourgades, dans quelles cités ils pourraient trouver un refuge, loin des frontières : car ils ne s'estimaient nulle part moins en sûreté que dans la grande ville de Thèbes, cette capitale de l'Égypte. Mais enfin persuadés par les dieux, non sans peine, ils en crurent leurs yeux; reprenant courage, ils songeaient à sauver leur vie, quand ils ouïrent ce récit vraiment merveilleux.

2. Une pauvre femme, chargée d'années, se tenait d'ordinaire à l'une des portes de la ville; dans sa misère, pour gagner sa vie, elle en était réduite à tendre la main, afin d'obtenir quelque aumône. Elle allait reprendre son poste de mendiante dès l'aurore, car il n'est rien de tel que l'indigence pour nous priver de sommeil; là elle exerçait son métier : accompagnant de ses vœux ceux qui se rendaient à leurs travaux, elle leur annonçait une heureuse journée; elle leur souhaitait, elle leur promettait les faveurs du ciel. Comme déjà il faisait clair, elle voyait de loin tout le remue-ménage des Scythes, qui, semblables à des voleurs, ne cessaient d'aller et de venir, emportant leurs bagages. Alors elle s'imagina que le dernier jour de Thèbes était arrivé; elle crut

qu'ils voulaient ne rien laisser de ce qui leur appartenait dans la ville, et qu'après avoir décampé ils pourraient mettre à exécution leurs criminels projets; car ils n'auraient plus à craindre que la communauté de séjour les exposât aux mêmes dangers que leurs victimes. Alors, jetant la sébile dans laquelle elle recueillait les aumônes, elle se mit à pousser des gémissements, à implorer les dieux. « Vous n'étiez que des » bannis, s'écria-t-elle, errant loin de votre patrie, quand » l'Égypte vous a accueillis comme des suppliants. Comme » des suppliants! non, ce n'est pas ainsi qu'elle vous a trai» tés : elle vous a accordé le droit de cité, elle vous a donné » part aux magistratures, enfin elle a fait de vous les maîtres » de l'État. Aussi voit-on des Égyptiens prendre la manière » de vivre des Scythes : ils trouvent profit à vous ressem» bler. Les usages de notre pays font place aux vôtres. Et » maintenant vous partez, vous décampez avec armes et » bagages! Les dieux ne vous trouveront-ils pas coupables » d'ingratitude envers vos bienfaiteurs? Car ils existent, ces » dieux, et ils vous poursuivront même après la ruine de » Thèbes. » En achevant ces mots elle se jette la face contre terre. Un Scythe accourt, l'épée à la main, pour couper le cou à cette femme ; car en même temps qu'elle les injuriait, elle dénonçait, croyait-il, leur départ nocturne. Il s'imaginait que personne ne se doutait de rien, parce que ceux-là même qui avaient bien remarqué tous leurs mouvements n'osaient parler. Cette femme allait donc périr. Mais à ce moment survient un dieu ou un homme semblable à un dieu ; il apparaît, l'indignation peinte sur le visage; détournant sur lui la colère du Scythe, il soutient son attaque; il évite le coup dont il est menacé, il frappe son adversaire et le renverse. Un autre Scythe succède au premier, et a le même sort. Alors s'élèvent des cris; on accourt de toute part : d'un côté les barbares, quittant leurs bêtes de somme et leurs convois, interrompent leur départ; près de sortir des portes ou déjà sortis, ils reviennent en toute hâte sur leurs pas pour porter secours à leurs camarades; de l'autre le peuple s'attroupe. Un Thébain tombe mortellement blessé par un Scythe; le Scythe est tué à son tour, et celui qui l'a tué succombe sous

les coups d'un autre Scythe. Combattants des deux partis frappent et sont frappés. Les Thébains se faisaient une arme de tout ce qui leur tombait sous la main; ils profitaient d'ailleurs des épées dont ils dépouillaient les morts ou qu'ils arrachaient aux vivants; ils avaient l'avantage du nombre, car la plupart des étrangers avaient été camper aussi loin que possible, hors des murs, afin de n'avoir pas à redouter des embûches qui n'existaient point, mais dont un dieu effrayait leur imagination, pour leur faire quitter cette ville qu'ils tenaient en leur pouvoir; les autres, une poignée d'hommes à côté de la population, étaient occupés à enlever tout ce qui leur appartenait. Les Thébains donc, beaucoup plus nombreux, étaient aux prises avec ceux des barbares qui se trouvaient déjà près des portes ou qui arrivaient pour sortir. Le tumulte allait croissant; c'est alors que se révéla la puissance des dieux. Quand la nouvelle de cette mêlée fut répandue par toute la ville et parvint jusque dans le camp des étrangers, des deux côtés on crut que c'était l'attaque depuis si longtemps redoutée. Les Thébains s'imaginèrent que c'était le jour fixé par les barbares pour ruiner l'Égypte et déposer toute honte; ils résolurent donc de ne pas succomber sans vengeance, et de s'ensevelir dans leur vertu : sauver leur vie, ils n'y pouvaient songer, même quand un dieu leur en aurait donné l'assurance; ils se précipitaient tous dans la mêlée, avec le désir de se signaler, et se trouvant suffisamment payés de leur mort s'il survivait quelques témoins de leur courage. Les barbares, qui avaient caché leur départ, se croyant surpris, ne s'inquiétaient pas des compagnons qu'ils laissaient derrière eux, et qui formaient cependant le cinquième de leur armée; ne songeant plus qu'à leur propre sûreté, et craignant d'être accablés par l'ennemi, ils prennent la fuite, et vont camper plus loin, s'estimant heureux d'échapper, pour la plupart, au danger qui les avaient tous menacés. Quant à ceux qui étaient demeurés dans les maisons, comme d'avance les dieux les avaient frappés de terreur, supposant que les Scythes avaient essuyé une grave défaite, ils se figuraient que les Égyptiens poursuivaient comme des fuyards ceux qui étaient sortis, et

allaient dévaster le camp ; ils crurent donc que, pour eux, ce qu'ils avaient de mieux à faire c'était de ne pas bouger, de mettre bas les armes, et d'attendre en suppliants : de la sorte ils auraient l'air d'être restés parce qu'ils étaient les seuls qui n'eussent rien à se reprocher envers les Égyptiens, tandis que les autres, craignant la juste punition de leurs méfaits, s'étaient éloignés de la ville. Les Thébains qui se trouvaient près des portes et qui avaient soutenu le combat pouvaient seuls se rendre un compte exact de la situation : ils savaient que les Égyptiens n'avaient aucune espèce de ressources militaires, qu'ils manquaient de javelots et d'armes, aussi bien que de soldats. L'idée leur vient de profiter de l'occasion, d'occuper les portes et d'appeler à eux les habitants, dispersés, comme des oiseaux, par la terreur, et si troublés qu'ils auraient, sans résistance, laissé piller la ville. Sortis victorieux de ce rude combat, les Égyptiens entonnent un chant de triomphe ; la peur des barbares redouble : ceux qui restent, comme ceux qui sont partis, croient que leurs camarades ont succombé sous les coups des habitants, et se pleurent mutuellement. Les vainqueurs s'occupaient de fermer les portes, et ce n'était pas une petite besogne dans cette grande cité de Thèbes, célèbre chez les Grecs pour ses cent portes. L'un des Scythes qui avaient pris part à la lutte, s'échappant de la mêlée, court annoncer à ses compagnons qu'ils peuvent, sans coup férir, se rendre maîtres de la ville : ils revinrent, mais inutilement, de sorte qu'ils avaient, dans le même moment, à se louer et à se plaindre de la fortune. Jusque-là ils s'étaient félicités d'avoir échappé au danger ; mais ensuite c'est en vain qu'ils espérèrent trouver une brèche ouverte qui leur permît de faire irruption dans la ville. Rien ne prévaut contre la sagesse divine : toutes les armes sont impuissantes, tous les conseils sont superflus sans l'assistance de Dieu ; aussi parfois nos efforts tournent contre nous-mêmes. L'homme, on l'a dit avec raison, est comme un jouet entre les mains de Dieu, qui se fait un amusement de nos destinées. Homère, je crois, est le premier qui ait eu chez les Grecs cette pensée, lorsqu'aux funérailles de Patrocle il fait célébrer des jeux de toute nature

et décerner des prix. Dans tous ces jeux, ceux qui semblent devoir être vainqueurs sont vaincus. Un archer sans réputation (1) l'emporte sur Teucer.

Le meilleur des cochers arrive le dernier (2).

Dans la course à pied un jeune homme est battu par un vieillard (3), et la lutte armée se termine au désavantage d'Ajax (4). Et cependant Homère proclame que de tous les Grecs, venus en foule sous les murs de Troie, le plus vaillant c'était Ajax, après Achille (5). Mais, pour Homère, l'adresse, l'expérience, la jeunesse, la vigueur ne comptent pour rien sans l'aide du ciel.

3. Une fois maîtres des portes et séparés de l'ennemi par les murailles, les Égyptiens tournèrent leurs efforts contre les étrangers laissés dans Thèbes. Dispersés çà et là, tous les barbares étaient frappés; les traits, les massues, les piques leur donnaient la mort. Parvenaient-ils à gagner leurs édifices sacrés, on les enfumait dans leurs temples mêmes, avec leurs prêtres, comme des guêpes, malgré les cris de Typhon qui avait adopté la religion des Scythes. Il voulait que l'on entrât avec eux en négociations; il s'agitait pour qu'on laissât rentrer dans la ville les ennemis, comme s'ils n'avaient pas commis toute sorte d'excès. Mais le peuple n'écoutait plus personne, ne reconnaissait plus de chefs; les dieux seuls le menaient : chacun, tout à la fois capitaine et soldat, ne commandait, n'obéissait qu'à lui-même. Mais est-il rien d'impossible aux hommes quand la volonté de Dieu les excite et les presse à tout entreprendre pour leur salut? Les Thébains ne laissaient plus Typhon disposer des portes, et la tyrannie se mourait du moment où les bandes qui l'avaient établie étaient chassées de la ville. On tint une assemblée solennelle sous la présidence du grand prêtre; on alluma le

(1) Mérion (voir le tir à l'arc, *Iliade*, XXIII, 850-883).

(2) *Iliade*, XXIII, 586. Ce cocher est Eumèle (voir la course des chars, *Iliade*, XXIII, 262-650).

(3) Voir la course à pied, *Iliade*, XXIII, 740-797. Antiloque est battu par Ulysse.

(4) Voir la lutte armée, *Iliade*, XXIII, 798-825. C'est Diomède qui est le vainqueur.

(5) *Iliade*, II, 768.

feu sacré ; on adressa aux dieux des actions de grâces pour le passé, des supplications pour l'avenir. Ensuite le peuple redemanda Osiris, à qui seul l'Égypte avait dû son bonheur. Le prêtre promit que les dieux allaient le ramener, et avec lui tous ceux qui avaient partagé son exil parce qu'ils étaient animés des mêmes sentiments. On pensa qu'il fallait pendant quelque temps entretenir Typhon d'illusions. Il ne fut donc pas tout de suite traité selon ses mérites (et ce qu'il méritait c'était de servir de victime expiatoire pour cette guerre, lui qui avait asservi pendant quelque temps les Égyptiens aux Scythes ; mais la Justice, qui, dans sa sagesse, choisit le moment favorable, ajournait le châtiment). Il s'imagina qu'il allait échapper aux dieux. Encore revêtu des insignes de la royauté, il cherchait, avec une cupidité plus âpre et plus sordide que jamais, à grossir son trésor ; il allait jusqu'à mettre deux fois à contribution même ses serviteurs. Tantôt il menaçait de faire tout le mal possible ; tantôt il disait d'une voix humble et gémissante : « Oh ! laissez-moi sur le trône ». Frappé de folie et d'aveuglement, il en vint à espérer qu'il séduirait le grand prêtre à force de flatteries et de riches présents. Mais l'argent ne pouvait faire sacrifier au grand prêtre sa patrie. Ce n'est pas tout : les étrangers s'en retournaient en toute hâte dans leur pays ; ils étaient déjà loin de Thèbes : Typhon leur dépêcha des envoyés ; par ses dons et par ses prières il décida les barbares à revenir sur leurs pas ; il voulait, tous ses actes, toutes ses manœuvres le criaient assez haut, leur livrer de nouveau l'Égypte. Il ne s'estimait vraiment en sûreté, il le témoignait assez, que sous la protection de ses Scythes bien-aimés ; ou du moins il comptait qu'avec eux il n'aurait pas, tant qu'il vivrait, le chagrin de voir Osiris, rappelé de l'exil, reprendre le pouvoir. Pour les barbares il ne s'agissait plus, comme naguère, d'introduire des changements dans l'État : c'était pour le bouleverser, pour imposer les lois de leur pays qu'ils s'avançaient en armes. Alors se trouvèrent réunis tous les maux que produisent et les discordes intestines et la guerre étrangère ; les discordes amènent à leur suite les lâches trahisons que la guerre ne connaît point ; la guerre met tout le monde en

danger, tandis que les luttes civiles, où il s'agit de faire passer le pouvoir dans d'autres mains que celles qui le tiennent, n'ont encore pour objet que le salut public. Mais à cette heure-là les Égyptiens étaient doublement malheureux : aussi n'en restait-il pas un seul qui n'eût en horreur les desseins et la conduite du tyran ; les pervers même, éclairés par la crainte, pensaient comme les honnêtes gens. Il avait plu aux dieux d'attendre jusque-là ; car du jour où personne, dans l'État, ne serait plus, même en secret, du parti de Typhon, la tyrannie n'aurait plus aucune excuse, sinon légitime, au moins spécieuse. Enfin, dans une assemblée des dieux et des vieillards, on fit le procès de Typhon. Tout fut révélé : les mystérieuses rumeurs jadis répandues dans le public ; l'entente des deux femmes, l'égyptienne et la barbare, qui pouvaient, grâce à leur connaissance de l'une et de l'autre langue, se servir mutuellement d'interprètes, chacune auprès de leur parti ; les menées de tous ces débauchés, de tous ces fourbes, associés aux complots de Typhon et de son épouse contre Osiris ; leurs récentes et criminelles entreprises ; les manœuvres du tyran qui faisait occuper par les ennemis les postes les plus favorables, et dirigeait presque le siége lui-même, pour que la ville sacrée fût partout menacée ; ses efforts pour faire passer les Scythes sur l'autre rive, afin que les souffrances de l'investissement fussent complètes pour les Égyptiens, et que, pris de tous les côtés, ils ne pussent songer à faire revenir Osiris. Tous ces méfaits une fois constatés, les hommes décidèrent que Typhon serait gardé en prison, jusqu'au jour où un autre tribunal déterminerait la peine pécuniaire ou corporelle qui devait lui être infligée. Quant aux dieux, ils louèrent les membres de l'assemblée du jugement qu'ils venaient de rendre ; puis à leur tour ils décrétèrent que Typhon, au sortir de la vie, serait livré aux Furies, et précipité dans le Cocyte ; devenu l'un des affreux démons du Tartare, avec les Titans et les Géants, jamais, même en songe, il ne verrait les Champs Élysées ; élevant ses regards à grand'peine, il ne ferait qu'entrevoir la lumière sacrée, que contemplent les âmes pures et les dieux bienheureux.

4. J'ai fini de parler de Typhon, et je pouvais m'exprimer sans crainte ; car dans une nature terrestre est-il rien de sacré, rien qui exige un religieux silence? Mais l'histoire d'Osiris se rapporte à des mystères augustes et sacrés : les raconter c'est s'exposer à commettre une profanation. Sa naissance, son enfance, sa première éducation, les leçons qu'il reçut, les fonctions qu'il exerça, son élévation à la royauté que lui décernèrent les suffrages des dieux et des hommes les plus vénérables, son règne, le complot formé contre sa personne, la conjuration d'abord triomphante, mais plus tard vaincue, voilà le récit que toutes les oreilles peuvent entendre, et dont j'ai été le narrateur. Ajoutons que, toujours heureux, Osiris sut tirer profit de son exil même; car il consacra tout ce temps à s'initier complétement aux choses divines, à en acquérir la pleine vision : délivré des soucis du gouvernement, il put se donner tout entier à la contemplation. Disons aussi que son retour fut une fête : les Égyptiens, avec des couronnes sur la tête, s'unissaient aux dieux pour ramener l'exilé ; de tous les lieux d'alentour on accourait pour lui faire cortége ; c'étaient des réjouissances de nuit, des processions aux flambeaux. Puis Osiris distribua les magistratures, donna son nom à l'année ; épargnant une seconde fois son indigne frère, il parvint, par ses prières, à calmer la colère du peuple, et à obtenir des dieux qu'ils feraient à Typhon grâce de la vie; en cela il fit preuve de mansuétude plutôt que de justice.

5. N'ayons pas la témérité d'aller plus loin dans l'histoire d'Osiris. « Sur le reste, il faut se taire (1) », a dit un écrivain qui ne parle des choses sacrées qu'avec une religieuse réserve; la suite ne pourrait être divulguée sans audace et sans impiété ; gardons le silence sur un sujet auquel les écrivains n'ont osé toucher; n'allons pas

. . . . jeter partout un profane regard.

Que l'on révèle ou que l'on pénètre les secrets religieux, on encourt également l'indignation des dieux. Les Béotiens,

(1) Hérodote, II, 171.

dit-on, mettent en pièces ceux qui surviennent, témoins trop curieux, au milieu des fêtes de Bacchus. Tout ce qui s'enveloppe d'obscurité inspire plus de vénération : voilà pourquoi on réserve pour la nuit la célébration des mystères ; on creuse des cavernes inaccessibles ; on choisit les temps et les lieux qui peuvent le mieux cacher les cérémonies sacrées. Mais ce qu'il nous est permis de dire (et nous le disons en évitant scrupuleusement de trahir aucun secret), c'est qu'Osiris eut une vieillesse encore plus glorieuse que sa jeunesse ; favorisé des dieux, il régna, sous leurs auspices, si heureusement que les hommes semblaient n'avoir plus le pouvoir de lui nuire ; cette félicité qu'il avait procurée aux Égyptiens et qu'il retrouvait détruite par la tyrannie de Typhon, il la fit renaître, mais sans comparaison bien plus brillante qu'autrefois, à ce point que le bonheur passé semblait n'avoir été que le prélude et comme la promesse du bonheur à venir. On revoyait cette époque, chantée par les poëtes grecs, où la Vierge, qui est maintenant au nombre des astres, et qu'on appelle la Justice,

. . . . séjournait sur la terre,
Se mêlant aux humains. Age d'or, âge heureux !
L'épouse vertueuse et l'époux vertueux
Recevaient sous leur toit la divine immortelle (1).

Tandis qu'elle habitait au milieu des hommes,

Ils ne connaissaient point les haines, les querelles,
Ni les procès bruyants, ni les guerres cruelles.
Tranquilles, ignorant la mer et ses dangers,
Ils n'allaient rien chercher sur des bords étrangers ;
Aux bœufs, à la charrue ils demandaient leur vie.
Comblés par la vertu de biens dignes d'envie,
Voilà comment alors ont vécu nos aïeux (2).

Quand la mer n'était pas encore sillonnée par les rames, c'était l'âge d'or, et les hommes jouissaient de la société des dieux ; mais du jour où l'art de diriger les vaisseaux vint occuper l'activité des mortels, la Justice s'éloigna de la terre, et c'est à peine si on l'aperçoit même par une nuit sereine ; et quand elle se montre à nos yeux, c'est un épi qu'elle nous

(1) Aratus, *Phénomènes*, 101-104. — (2) *Id.*, *ib.*, 108-114.

présente, et non pas un gouvernail (1). Aujourd'hui encore elle descendrait du ciel et reviendrait habiter parmi nous, si, délaissant la navigation, nous donnions tous nos soins à l'agriculture. S'il est une époque où la Vierge divine répandait tous ces bienfaits célébrés par les poëtes, ce fut assurément le règne fortuné d'Osiris. Si les dieux ne ramenèrent pas tout de suite ce prince de l'exil pour lui rendre l'autorité souveraine, n'en soyons pas étonnés : un État ne se relève pas aussi rapidement qu'il tombe ; les vices qui le perdent se développent tout spontanément ; la vertu qui doit le sauver ne s'acquiert qu'à force de travail. Il fallait passer par diverses épreuves avant d'accomplir l'œuvre de purification ; la Divinité ne voulait conduire Osiris au but marqué que lentement et pas à pas : il devait, avant de porter tout le poids des affaires, avoir beaucoup appris par les yeux et par les oreilles ; car, dès que l'on est roi, que de choses on est exposé à ignorer !

6. Mais prenons garde de profaner, en les divulguant, quelques mystères ; que la religion nous soit propice. Le spectacle que nous a présenté, que nous présente la diversité des frères, est fort curieux et provoque d'utiles réflexions : pourquoi, lorsqu'un homme apporte en naissant des penchants qui doivent, je ne dirai pas l'attirer, mais l'entraîner impérieusement vers le bien ou vers le mal, de telle sorte que ses vertus ne soient accompagnées d'aucun vice, ou ses vices d'aucune vertu, pourquoi, tout à côté de lui, la nature produit-elle un être d'un caractère tout opposé ? Ainsi une même famille présente les contrastes les plus frappants : d'une souche unique naissent des rejetons tout dissemblables. Demandons à la philosophie comment elle explique cette étrangeté ; sa réponse, elle va l'emprunter à la poésie. C'est, ô mortels, que

Jupiter dans l'Olympe a placé deux tonneaux ;
De l'un sortent les biens, et de l'autre les maux (2).

(1) La constellation de la Vierge répond au mois d'août, c'est-à-dire à l'époque des moissons. Voilà pourquoi la Vierge est représentée tenant un épi.

(2) *Iliade*, XXIV, 526.

D'ordinaire les quantités de bien et de mal qui s'échappent des deux tonneaux sont égales ou presque égales, et se tempèrent dans de justes proportions. Mais quand il a coulé de l'un plus que de l'autre, quand le premier né est pour ses parents un sujet de honte ou d'orgueil, alors la part qu'il n'a pas eue, bonne ou mauvaise, revient toute au second fils : car Dieu, le souverain distributeur, établit une compensation. Les tonneaux doivent se vider également ; c'est à cette double source que les mortels puisent, en naissant, ces divers penchants dont la réunion forme le fonds commun de la nature humaine. Quand par hasard un homme n'a rien retenu de ce qui sort de l'un des deux tonneaux, tout ce qui lui vient de l'autre demeure sans mélange. En nous tenant ce langage, la philosophie nous persuadera sans peine : ne voyons-nous pas que le fruit du figuier est très-doux, tandis que les feuilles, l'écorce, la racine, le tronc sont amers ? La raison en est toute simple : tout ce que l'arbre a de mauvais passe dans les parties qui ne se mangent point, tout ce qu'il a d'excellent reste dans le fruit. Voyez encore les jardiniers (car ne craignons point d'emprunter nos comparaisons aux objets vulgaires, si nous pouvons par là faire mieux entrer la vérité dans les esprits) : à côté de plantes suaves et douces, ils en font pousser dont l'odeur est forte, dont le goût est âcre ; celles-ci, par une secrète affinité, attirent à elles tout ce que le sol renferme de malfaisant, et laissent aux meilleures plantes les sucs les plus épurés, les parfums les plus exquis : c'est ainsi que l'on purge les jardins.

7. De tout ce qui précède ressort encore cette conséquence (car c'est comme en géométrie, où les corollaires succèdent aux corollaires), que de deux frères celui qui ne vaut rien c'est l'aîné. Dans la race humaine s'opère aussi cette sorte d'expurgation, quand Dieu se prépare à produire un être d'une vertu parfaite et sans tache : alors, tout en ayant l'air d'être de la même famille, deux hommes sont en réalité entièrement étrangers l'un à l'autre. Cela ne se voit pas, il est vrai, chez les frères qui naissent dans les conditions ordinaires, c'est-à-dire à moitié bons, à moitié mauvais ; mais s'ils sortent de l'ordre commun, si parmi les qualités con-

traires dont la nature fait en nous le mélange ils ont les unes sans avoir les autres, il serait étonnant qu'ils n'offrissent pas entre eux l'opposition dont je viens de parler. Mais assez là-dessus. Ce récit suggère encore d'autres réflexions. Souvent, dans des contrées et à des époques différentes, les mêmes événements se reproduisent; les vieillards sont témoins de révolutions dont ils entendaient, dans leur enfance, parler à leurs grands-pères, ou qu'ils lisaient dans les livres. Il y a là de quoi nous donner un profond étonnement; mais nous serons moins étonnés si nous recherchons la cause de ce phénomène; pour la rechercher, remontons un peu haut, car la question a son importance et ses difficultés. Considérons le monde comme un tout composé de parties qui se tiennent et s'accordent; nous ne comprendrons pas en effet que l'unité puisse se maintenir si les parties sont en lutte les unes avec les autres : comment formeront-elles un tout si elles ne se relient ensemble par des rapports mutuels ? Il y aura donc entre elles des influences tantôt réciproquement subies et exercées, tantôt seulement exercées ou subies par certaines parties. Ces principes une fois posés, si nous en venons à la question qui nous occupe, nous trouverons que tout ce qui se produit sur la terre est dû à ce corps bienheureux qui se meut circulairement (1). Le ciel et notre monde sont des parties de l'univers, et il existe entre eux des relations. Si la génération céleste est la cause de la génération terrestre (2), ce qui se passe ici-bas n'est aussi que la conséquence de ce qui s'accomplit là-haut. A la possession de cette vérité si l'on ajoute cette autre connaissance que nous tenons de l'astronomie, à savoir que les astres et les sphères reviennent à leur point de départ, après avoir effectué leurs révolutions par des mouvements tantôt simples, tantôt composés, on unit à la science des Égyptiens l'intelligence des Grecs, et l'on s'élève ainsi jusqu'à la parfaite sagesse.

(1) Voir *Hymne*, III, 275.
(2) Le texte porte γένεσις ἐν τοῖς περὶ ἡμᾶς αἰτία γενέσεως ἐν τοῖς ὑπὲρ ἡμᾶς, ce qui ne donne pas un sens conforme à la pensée générale de l'auteur. Nous avons donc traduit comme s'il y avait γένεσις ἐν τοῖς ὑπὲρ ἡμᾶς αἰτία γενέσεως ἐν τοῖς περὶ ἡμᾶς.

Alors on ne se refuse pas à croire, puisque les astres recommencent leur cours, que les mêmes effets reparaissent avec les mêmes causes, et que sur la terre vivent des hommes, identiques à ceux des temps anciens par la naissance, l'éducation, le caractère et la destinée. Nous n'avons donc pas à nous étonner si nous voyons revivre l'histoire des âges passés. C'est ainsi que nous avons pu saisir des ressemblances frappantes entre les faits qui se sont déroulés naguère, et qui continuent de se dérouler sous nos yeux, et ceux que nous connaissons pour les avoir entendu raconter. Les idées qui se cachent dans le sujet que je viens de traiter offrent des analogies nombreuses avec les mystères des mythes sacrés. Quels sont ces mystères ? Il n'est pas permis de les publier ; chacun pourra faire ses conjectures. Quelques-uns de ceux dont ce récit aura frappé les oreilles se pencheront sur les livres des Égyptiens, pour essayer de deviner l'avenir, en recherchant ces analogies que nous avons indiquées du passé avec le présent. Mais entre diverses époques la ressemblance n'est pas exacte de tout point. Il faut comprendre d'ailleurs que c'est une entreprise impie de prétendre découvrir ce qui doit rester profondément caché.

8. Pythagore de Samos définissait ainsi le sage : « un spectateur de l'univers placé ici-bas, comme dans un théâtre, aux représentations solennelles, pour regarder la pièce. » Demandons-nous donc ce que va faire un spectateur qui veut se tenir convenablement. N'est-il pas clair, n'est-il pas certain qu'on le verra, tranquillement assis, attendre que les divers actes du drame, le rideau une fois tiré, se produisent successivement sous ses yeux ? Mais si quelque indiscret curieux, aussi effronté qu'un chien, comme dit le proverbe, veut pénétrer derrière la toile pour examiner de près tous les préparatifs de la mise en scène, les juges du théâtre le feront chasser à coups de fouet. Dût-il n'être pas découvert, il n'en sera guère plus avancé, car il ne verra rien que d'indistinct et de confus. Il est de règle cependant que le spectacle soit précédé d'un prologue, et qu'un acteur vienne exposer d'avance au public les incidents de la pièce qui va se jouer. En cela l'acteur ne manque pas à son devoir ; il ne fait qu'exé-

cuter les ordres de celui qui préside à la représentation ; il tient de lui le rôle qu'il apprend, sans se montrer affairé, sans s'agiter hors de propos ; ce rôle, il le sait, mais il se taira jusqu'à ce qu'on lui dise de paraître devant le public ; car les acteurs ne savent pas eux-mêmes l'instant où ils doivent entrer en scène, et ils attendent, pour s'avancer, le signal qui leur est donné. Ainsi l'homme, à qui Dieu fait connaître les mystères de l'avenir qu'il prépare, doit s'incliner devant la majesté divine, et garder le silence autant et même plus que les ignorants ; car ceux qui ne savent pas essaient de deviner ; mais quand les conjectures sont poussées trop loin, elles ne présentent plus qu'incertitudes ; on peut les discuter à perte de vue : tandis que la vérité se connaît et s'exprime sans laisser place au doute. Le sage qui la possède la tiendra cependant cachée, comme un dépôt que Dieu lui a confié. Et puis les hommes détestent l'indiscrétion présomptueuse. Celui que Dieu n'a pas daigné choisir pour l'un de ses initiés doit rester tranquille, sans chercher à surprendre un secret dont la connaissance lui est interdite, car les hommes n'aiment pas non plus la curiosité téméraire. A quoi bon d'ailleurs être si pressé, puisque bientôt on sera aussi avancé que tous les autres? Car encore un peu de temps, et chacun de nous aura sa part de cette science qui lui est aujourd'hui refusée ; les événements, à mesure qu'ils s'accomplissent, tombent dans le domaine commun ; ils frappent les yeux et les oreilles.

Le temps, témoin incorruptible,
Vient à la fin nous éclairer (1).

(1) Pindare, *Olymp.* I, 53.

ÉLOGE DE LA CALVITIE.

ARGUMENT.

1. Dion a écrit un éloge de la chevelure. En lisant cet éloge, les chauves ressentent encore plus vivement leur infortune.

2. Pour moi, qui déplorais déjà ma précoce calvitie, je ne puis lire sans un sentiment de chagrin ce livre si bien fait.

3. Citation tirée de l'ouvrage de Dion.

4. Je veux cependant réfuter Dion : je n'ai point son talent, mais j'ai pour moi la vérité.

5. Les poils ne sont que de la matière morte; tout ce qui est velu est grossier et imparfait.

6. Tous les sages sont chauves. La calvitie est le signe de la raison et de la sagesse.

7. La nature ne produit rien de parfait que par degrés et après plusieurs essais : le fruit ne vient qu'après les feuilles et les fleurs. Une tête chauve est un fruit mûri par les années. La calvitie nous rapproche de la Divinité.

8. L'univers est une sphère qu'anime l'Ame universelle; toutes les parcelles détachées de cette Ame veulent aussi des demeures sphériques : elles vont habiter, les unes dans des astres, les autres dans des têtes chauves, qui elles aussi sont des sphères.

9. Homère et Phidias, en représentant Jupiter avec une chevelure, n'ont fait que céder aux préjugés du vulgaire, qui ne sait pas apprécier les biens véritables.

10. Les Égyptiens ne permettent de faire l'image d'aucun dieu, excepté Esculape; ils le représentent chauve, et ils doivent bien le connaître, car ils savent, par des secrets magiques, évoquer les dieux. Les astres chevelus sont des astres fatals, destinés à périr.

11. Une tête chauve ressemble à la lune. La calvitie a de l'affinité avec la lumière.

12. L'absence de la chevelure entretient la santé. Un crâne chauve se durcit et devient comme du fer.

13. Voyez ce que raconte Hérodote des crânes des Égyptiens et des Mèdes. Chez nous les esclaves scythes ont les cheveux longs; on peut les assommer d'un coup de poing. Au théâtre on a le spectacle d'un homme dont le crâne nu supporte tous les chocs.

14. La chevelure n'a rien de viril : elle convient aux femmes mieux qu'aux hommes.

15. Si les Grecs qui succombèrent aux Thermopyles soignaient leurs cheveux, ceux qui vainquirent avec Alexandre coupaient leur chevelure et leur barbe.

16. Comme les Perses, en combattant, saisissaient les Grecs par la barbe et les cheveux, Alexandre fit raser ses soldats : dès lors la défaite des Perses fut certaine.

17. La chevelure n'a rien de martial. Un casque poli est ce qui inspire le plus d'effroi. Si Achille avait vécu plus longtemps, il serait, avec les années, devenu parfait, c'est-à-dire chauve, comme Socrate devint patient, de colère qu'il était dans sa jeunesse.

18. Si Dion d'ailleurs citait le vers d'Homère tout entier, on verrait qu'Achille, même jeune, était déjà chauve.

19. Dion, en attribuant faussement un vers à Homère, pour faire croire qu'Hector était chevelu, calomnie le héros troyen, qui certainement était chauve : tout le prouve.

20. Il ne faut pas voir dans toutes les épithètes qu'Homère donne à ses héros des éloges. Dion a tort de prétendre qu'Homère ne vante les cheveux que du sexe fort. Au surplus Homère est l'esclave des croyances populaires. En réalité tous les dieux et toutes les déesses sont sphériques.

21. L'excellence de la calvitie est incontestable. Ceux qui prennent tant de soin de leur chevelure sont des efféminés, des débauchés, gens dangereux pour le repos des familles et la paix des cités.

22. Les proverbes sont la sagesse même; or le proverbe flétrit ceux qui portent de longs cheveux.

23. C'est dans les rangs des chauves que l'on trouve tout ce qu'il y a d'hommes honnêtes, expérimentés, sages et vertueux.

24. Puisse ce discours en l'honneur de la calvitie être utile à ceux qui le liront.

1. Dion Bouche-d'Or a composé un ouvrage intitulé *Éloge de la Chevelure*. Il a traité son sujet avec tant de bonheur qu'un chauve, à la lecture de ce livre, ne peut s'empêcher de rougir. L'éloquence de l'écrivain ajoute une nouvelle force aux sentiments qui nous sont naturels ; car la nature a mis en nous tous le désir d'être beaux ; et la chevelure qu'elle fait croître sur notre tête dès nos plus jeunes années contribue singulièrement à la beauté. Pour moi, quand mon front malheureusement a commencé à se dégarnir, j'ai ressenti une vive tristesse ; puis, le mal continuant toujours, avec des progrès assez lents d'abord, ensuite plus rapides, mes cheveux tombaient les uns après les autres. En considérant les ravages faits sur ma tête par l'ennemi, je me trouvais traité plus rudement que les Athéniens ne l'avaient été par Archidamus, lorsqu'il alla couper tous les arbres jusqu'au bourg d'Acharnes. Bientôt je me vis semblable à l'un de ces rustiques Eubéens qui n'ont de cheveux que sur le derrière de la tête, comme nous les montre le poëte qui les

conduit devant Troie (1). Dans mon chagrin quel dieu, quel démon n'ai-je pas accusé? L'idée me venait d'écrire un éloge d'Épicure. Ce n'est pas que je partage l'opinion qu'il se fait des dieux; mais j'avais, moi aussi, de bonnes raisons pour les attaquer; car je me disais : Où donc est la Providence qui doit nous traiter tous selon nos mérites? Quel crime ai-je commis pour être un objet affreux aux yeux des femmes? Aux yeux des femmes du voisinage, passe encore; car personne n'abuse moins que moi des plaisirs; et je pourrais le disputer à Bellérophon lui-même pour la chasteté. Mais les mères elles-mêmes, mais les sœurs sont sensibles, dit-on, à la beauté de leurs fils et de leurs frères : témoin Parysatis, qui prit en aversion le roi Artaxerxès à cause du beau Cyrus.

2. C'est ainsi que je me plaignais des dieux, et mon infortune me paraissait insupportable. Peu à peu cependant, l'habitude et la raison m'aidant à supporter ma tristesse, je commençais à me consoler, et je prenais mon mal en patience. Mais voici que Dion a ravivé mes regrets; il excite le chagrin qui revient m'assaillir. Contre deux adversaires, dit le proverbe, que ferait Hercule lui-même? Quand les Molionides fondirent ensemble sur lui, il ne put leur résister; mais il soutint la lutte avec succès contre l'hydre, tant que ce ne fut qu'un duel entre elle et lui : lorsque l'écrevisse vint au secours de l'hydre, il n'aurait pu espérer la victoire, s'il n'avait appelé Iolas à son aide. Moi de même, quand je me vois Dion sur les bras, je me trouve bien empêché; car je n'ai pas un neveu, un Iolas sur qui compter. Aussi perdant courage, et impuissant à me faire une raison, je ne sais plus que composer des élégies pour déplorer la perte de ma chevelure. — Mais quoi! dira-t-on, tu te prétends le plus brave des chauves, si vaillant que tu ne t'inquiètes pas de ton infortune; et même, dans un festin, quand les convives s'amusent aux dépens les uns des autres, tu es le premier à rire de ta calvitie, tu as presque l'air d'en être fier. Eh bien! supporte, sans t'émouvoir, le discours de Dion; amarre, comme on dit,

(1) *Iliade*, II, 542.

solidement ton cœur (1), à l'exemple d'Ulysse, quand il resta insensible aux injurieuses railleries des femmes ; ne te laisse pas troubler par ce livre... Tu ne le pourrais pas ? Allons donc ! tu le pourras. Écoute cette lecture. — Inutile d'ouvrir le livre, je vais te le réciter moi-même ; il est assez court, mais quel charme ! quelle grâce ! Il se grave dans la mémoire ; impossible de l'oublier, quand même je le voudrais.

3. « Me levant dès l'aurore, après avoir, selon mon habi-
» tude, salué les dieux, je m'occupais de ma chevelure ; de-
» puis longtemps je l'avais négligée, trop peu soigneux de
» ma personne : aussi ne formait-elle qu'une touffe rude et
» emmêlée, comme la laine qui pend aux jambes des brebis ;
» que dis-je ? plus emmêlée encore, puisque les cheveux ont
» plus de ténuité que la laine. Elle était donc inculte, en dé-
» sordre ; je ne pouvais essayer de la peigner sans l'arracher
» en partie ou la tirer violemment. Aussi je me disais qu'ils
» ont bien raison ceux qui, pour être beaux, attachent beau-
» coup de prix à leur chevelure, et en ont le plus grand soin,
» portant dans leurs cheveux mêmes une plume avec laquelle
» ils se peignent chaque fois qu'ils en ont le loisir. Bien
» plus, quand ils s'étendent sur la terre, ils prennent garde
» que leur tête ne touche pas le sol ; pour éviter ce contact,
» ils se font un oreiller d'un morceau de bois ; ils aiment
» mieux conserver leur chevelure nette et propre que de
» dormir à l'aise. C'est que la chevelure nous donne un air
» superbe et martial, tandis que le sommeil, si agréable
» qu'il soit, nous ôte l'activité et la vigilance. Les Lacédé-
» moniens le savaient bien, lorsqu'avant ce grand et terrible
» combat où, seuls des Grecs, ils allaient, au nombre de trois
» cents, soutenir le choc de toute l'armée du roi de Perse,
» ils s'asseyaient pour arranger leur chevelure. Homère
» aussi nous montre quelle est l'excellence des cheveux : s'il
» veut signaler quelque perfection, rarement il parle des
» yeux ; ce n'est pas en cela qu'il fait consister surtout la
» beauté. De tous les héros, Agamemnon est le seul dont il
» vante les yeux ; encore c'est quand il dépeint sa personne

(1) Voir, *Odyssée*, XX, 23, le passage auquel Synésius fait allusion.

» tout entière : il appelle les Grecs les guerriers aux yeux
» vifs, et il en dit autant d'Agamemnon; c'est un mérite
» commun à tous les Grecs. Mais la chevelure, voilà ce
» qu'Homère admire surtout. Voyez d'abord ce qu'il dit
» d'Achille : Minerve

» . . . . le prit par les cheveux (1).

» Ailleurs le blond Ménélas est ainsi appelé à cause de sa
» chevelure. La chevelure d'Hector n'est pas non plus
» oubliée :

» . . . . Sa noire chevelure
» Traîne dans la poussière (2). . . . . . .

» Quand Euphorbe, le plus beau des Troyens, succombe,
» qu'est-ce que le poëte déplore ? Le sang, dit-il,

» Souille ces beaux cheveux, pareils à ceux des Grâces,
» Ces tresses, qu'un réseau d'or et d'argent retient (3).

» Et lorsqu'il veut nous montrer Ulysse embelli par Minerve,
» il dit que

» . . . . de cheveux noirs elle a couvert sa tête (4).

» Et ailleurs, encore à propos d'Ulysse :

» En boucles sur son cou flotte sa chevelure,
» Pareille à l'hyacinthe..... (5).

» Il semble, d'après Homère, que la chevelure est un orne-
» ment qui sied aux hommes mieux qu'aux femmes : du
» moins quand il veut faire admirer la beauté d'une femme,
» rarement il parle de ses cheveux ; même pour les déesses
» il cherche un autre sujet d'éloges. Vénus a l'éclat de l'or,
» Junon a de grands yeux, Thétis des pieds d'argent. Mais
» s'agit-il de Jupiter, c'est surtout sa longue chevelure qui
» le rend majestueux ; nous le voyons

» Secouant ses cheveux parfumés d'ambroisie (6). »

(1) *Iliade*, I, 197. — (2) *Ib.*, XXII, 401. — (3) *Ib.*, XVII, 51. — (4) *Odyssée*, XVI, 176. — (5) *Ib.*, XXIII, 157. — (6) *Iliade*, I, 529.

4. Ainsi parle Dion. Pour moi, qui ne suis pas un mauvais devin, je savais bien qu'il rendrait Thrasymaque honteux (1). Tel n'est pas cependant le sentiment que j'ai éprouvé. Tout d'abord j'ai été accablé par cette éloquence; mais aujourd'hui je pense que, si Dion est un maître dans l'art de bien dire, le sujet qu'il traite est des plus minces ; pour trouver là-dessus quelque chose à dire, il lui faut toute sa merveilleuse facilité; mais combien il aurait été plus admirable s'il avait plutôt entrepris l'éloge d'une tête chauve comme la mienne! Lui qui a su développer avec tant de bonheur une matière aussi ingrate, qu'aurait-il fait s'il était tombé sur un sujet digne de son éloquence? Il avait une belle chevelure et du talent, et il a fait montre de ce talent à propos de sa chevelure. Avec quelle adresse il se met en scène dans cet ouvrage! Ne cherchez pas quel est l'homme dont il parle, si soigneux de sa chevelure, et qui l'arrange avec une plume : c'est lui-même; et cette plume, c'est sans doute celle dont il s'est servi pour écrire son discours. Pour moi, je suis chauve ; j'ai quelque habitude de la parole ; la cause que je défends vaut mieux que celle de Dion : malgré la supériorité oratoire de mon adversaire, pourquoi hésiterais-je à entrer en lutte avec lui, à faire l'essai de mes forces et de mon sujet? Peut-être feraije rougir à leur tour les gens chevelus. Je vais donc tenter l'entreprise ; mais je ne chercherai point l'un de ces exordes vifs et brillants dont les rhéteurs arment, en quelque sorte, leurs plaidoiries, comme un navire de son éperon ; je n'irai pas non plus, comme a fait Dion, imiter les joueurs de cithare qui préludent par quelques accords harmonieux. Écoutez ce début : « Me levant dès l'aurore, après avoir, selon mon » habitude, salué les dieux, je m'occupai de ma chevelure; » depuis longtemps je l'avais négligée, trop peu soigneux » de ma personne. » Cette négligence, il en décrit les fâcheux effets; puis il montre combien, avec un peu de soin, on ajoute aux agréments extérieurs. Voilà de ces contrastes où

(1) Allusion à un passage de la *République*, de Platon, I, 350 : « Je vis » alors ce que jamais auparavant je n'avais vu, Thrasymaque, honteux et » rougissant, vaincu qu'il était par la force de la vérité. »

excellent les maîtres dans l'art de la parole ; ils mettent sous nos yeux des objets tour à tour séduisants ou repoussants. Pour moi, je ne saisis pas les choses plus mal qu'un autre ; je ne me pique pas cependant d'éloquence ; j'ai passé surtout ma vie à cultiver des arbres et à dresser des chiens pour chasser les bêtes fauves ; mes doigts se sont usés à manier la bêche et l'épieu plutôt que la plume. Ma plume à moi n'est pas celle avec laquelle on écrit, mais celle que l'on met à sa flèche : aussi ne vous étonnez pas si mes mains portent la trace d'un rude exercice. Je resterai campagnard ; je ne m'amuserai point à faire des préambules aux périodes arrondies : il convient mieux à mes habitudes rustiques d'exprimer tout simplement mes pensées nues ; je ferai parler les choses elles-mêmes : seulement, au lieu d'exposer brièvement ma thèse, je veux traiter le sujet à fond ; je passerai, comme on dit, du mode dorien au mode phrygien. Évertuons-nous à chercher des preuves : je vais les trouver sans peine, je l'espère.

5. Je prétends donc établir qu'un chauve n'a pas du tout à rougir. Qu'importe en effet qu'il ait la tête nue, s'il a l'intelligence velue (1), comme ce descendant d'Éaque qu'a chanté le poëte ? Il faisait si peu de cas de ses cheveux qu'il les sacrifiait pour un mort (2). Morts eux-mêmes sont les cheveux ; car les poils ont beau pousser sur les êtres vivants, ils sont privés de vie. Plus un animal en est recouvert, moins il a d'intelligence. L'homme, qui jouit d'une vie plus élevée, est presque entièrement exempt de ce fardeau qui croît avec nous ; mais il concevrait trop de vanité s'il n'avait rien de commun avec les espèces inférieures : voilà pourquoi il a du poil sur quelques parties du corps. Que l'on n'en ait pas du tout, et l'on est au-dessus des autres hommes comme l'homme est au-dessus de la bête. De tous les êtres qui vivent sur la terre l'homme est celui qui a le plus d'intelligence et

(1) *Cœur velu, esprit velu,* sont des expressions qui se rencontrent plusieurs fois dans Homère.

(2) Achille, dans l'*Iliade*, XXIII, coupe ses cheveux et les jette sur le corps de Patrocle.

le moins de poil ; mais tout le monde convient que de tous les animaux le plus stupide c'est le mouton : or voyez comme est fournie, comme est épaisse sa toison. Il semble donc bien que poil et raison ne s'accordent point ; nulle part on ne les trouve réunis. Si je consulte l'expérience des chasseurs, car je me plais avec eux et j'aime leur art, les chiens les plus sagaces sont ceux qui ont les oreilles et le ventre ras ; ceux qui ont le plus de poil s'emportent follement ; il vaut mieux ne pas les employer à la chasse. Quand le sage Platon nous dit que des deux chevaux attachés au char de l'âme celui qui est mauvais a les oreilles sourdes et velues (1), tient-il donc en si haute estime la chevelure? Mais qu'avons-nous besoin du témoignage de Platon ? N'est-il pas clair que l'on est sourd si les poils envahissent l'organe de l'ouïe, comme on serait aveugle s'ils envahissaient celui de la vue ? Des yeux velus, voilà qui serait monstrueux. Il est arrivé quelquefois que les paupières se garnissaient d'une seconde rangée de cils, dont le contact est pour l'œil un grave danger ; on finirait par le perdre si l'art ne parvenait à extirper ces cils. La nature ne permet pas que ce qu'il y a de plus noble soit associé à ce qu'il y a de plus vil : or ce que l'être animé a de plus noble, ce sont les organes des sens et certaines parties essentielles du corps auxquelles il doit surtout sa qualité d'être animé. L'âme distribue ses pouvoirs entre ces agents : comme le sens de la vue est le premier de tous, il est aussi celui qui est le plus exempt de poils. Il suit de là que si, chez l'individu, les parties les plus distinguées sont les plus lisses, dans le genre humain l'excellence doit être le partage de ceux qui sont chauves. Cette vérité, que j'exprimais tout à l'heure, est évidente, si l'on considère notre espèce, exempte de la stupidité des bêtes aussi bien que de leur poil épais. Si parmi les animaux l'homme tient le premier rang, parmi les hommes celui qui aura l'heureuse fortune de perdre ses cheveux, le chauve, est ce qu'il y a de plus vénérable ici-bas.

6. Regardez ces personnages dont les bustes décorent les

(1) *Phèdre*, 246.

murs du Musée, les Diogène, les Socrate, et tous les sages de tous les temps : on dirait une assemblée de chauves. Et qu'on ne vienne pas, pour me contredire, citer Apollonius ou tout autre enchanteur habile dans l'art de la magie. Sans être réellement chevelus, ils savent, par de fausses apparences, tromper les yeux du vulgaire ; car le magicien n'est pas un sage, mais un faiseur de prestiges ; il n'y a point de véritable science dans le pouvoir qu'il possède. Aussi les législateurs tenaient les sages en grand honneur, tandis qu'ils établissaient de sévères châtiments pour les magiciens. Apollonius aurait donc été vraiment chevelu qu'on ne pourrait en rien conclure. Tel qu'il est cependant il me plaît, et j'aimerais de l'inscrire sur la liste des chauves. La proposition que j'ai avancée peut se retourner, et nous dirons justement : « Tous » les sages sont chauves », et « Ceux qui ne sont pas chauves » ne sont pas sages ». Il en est ainsi même parmi les divinités. Voyez les mystères de Bacchus : tous ceux qui font partie du chœur sont couverts d'un poil épais, naturel ou emprunté ; car la peau de faon est l'insigne particulier des adorateurs de Bacchus ; quelques-uns même se font une sorte de chevelure avec des branches de pin. Tous ils s'agitent, ils s'ébattent, avec des bonds désordonnés, comme des gens vaincus par l'ivresse, ou du moins par cette sorte d'ivresse que comportent les fêtes sacrées : toujours est-il qu'ils semblent égarés, hors d'eux-mêmes. Quant à Silène, il reste tranquillement assis, vêtu de cuir (1) ; on reconnaît en lui le précepteur de Bacchus : en sa qualité de chauve il doit demeurer sage et raisonnable au milieu de tous ces insensés. Ce n'est pas un médiocre honneur d'avoir été choisi par Jupiter, de préférence à tous les dieux, pour accompagner et instruire son jeune fils. Il faut bien que Bacchus connaisse, avec les fumées du vin, les ardeurs d'une gaieté turbulente, et qu'il délire jusqu'à se mêler aux danses des bacchantes. Mais Silène est là pour modérer ses transports, l'arrêter dans ses écarts, et le maintenir docile aux volontés de son père. Est-ce assez clair ? Et ne devons-nous pas en tirer cette consé-

(1) C'est-à-dire de peaux dont le poil est enlevé.

quence que la sagesse exclut les cheveux, et que les cheveux excluent la sagesse? Voilà pourquoi le fils de Sophronisque, Socrate, d'ordinaire si modeste, et de tous les hommes le moins disposé à se vanter, se glorifiait volontiers de sa ressemblance avec Silène : il ne pouvait souhaiter rien de mieux, lui qui faisait de la tête le siége de l'intelligence. Des gens à l'esprit léger, qui souvent ne pénétraient pas le fond de la pensée de Socrate, ne pouvaient comprendre pourquoi il aimait à se comparer à Silène. Si la chevelure est abondante à l'époque de la jeunesse, quand la raison n'est pas encore venue, si elle tombe à l'approche de la vieillesse et disparaît avant les années qui apportent la sagesse et la prudence, n'est-ce pas la preuve que les cheveux sont d'une nature toute matérielle? — Mais on voit des vieillards chevelus. — Oui, sans doute, mais il y a des vieillards insensés, et tous les hommes n'atteignent pas à l'humaine perfection. Il faut bien le reconnaître, la chevelure et l'intelligence ne peuvent coexister; elles se repoussent l'une l'autre, comme le jour et la nuit. Cette opposition, si l'on veut en rechercher la cause, tient à une raison mystérieuse. Tout en disant ce qu'exige notre sujet, nous aurons soin de taire ce qui ne doit pas être révélé.

7. Les principes des choses sont simples; à mesure que l'on descend vers les êtres inférieurs, la nature prend des aspects variés; car rien ne varie plus que la matière, parce qu'elle est au bas de l'échelle. Quand le divin vient la toucher, elle ne l'admet pas aussitôt dans sa plénitude; elle ne reçoit que des images et des germes qu'elle garde et qu'elle entretient. Tantôt elle se soumet à l'action divine, tantôt elle se révolte contre elle et la repousse, sans lui laisser le temps de s'accomplir. Ces deux manières d'être sont possibles, et il n'y a point là, comme on pourrait le croire, de contradiction. Mais ces considérations nous entraîneraient trop loin; contentons-nous d'avoir indiqué ce qui se rapporte à notre sujet. Montrons par des exemples comment la nature modifie capricieusement des choses encore en voie de formation, et les respecte lorsqu'elles arrivent à leur maturité. Voyez les semences qui sont confiées à la terre : elles présentent, quoique dans une bien faible mesure, quelque chose de

divin; leur fin dernière, c'est le fruit; mais avant qu'il soit produit, quelle variété de métamorphoses! Les racines, le chaume, la tunique, les barbes, les glumes, et après les glumes les glumelles, précèdent le fruit, qui reste caché tant qu'il n'est pas entièrement formé; mais dès qu'il paraît, c'en est fini de toutes les manifestations capricieuses de la matière. La parure est inutile à tout objet parfait; or le fruit est parfait, puisqu'à son tour il peut servir de germe. Tel est le sens que révèlent les fêtes (1) qui se célèbrent à Éleusis en l'honneur de Cérès. L'intelligence est la plus divine de toutes les semences; elle vient d'en haut dans notre tête; elle y fructifie, comme le grain jeté dans le sillon produit le blé. Ici encore la nature procède à sa manière accoutumée : elle se met en frais pour orner la tête, elle la pare de cheveux, comme elle pare l'épi de barbes et de glumes, ou l'arbuste de fleurs qui paraissent avant les fruits. Mais pour que l'arbre porte ses fruits, il faut que les fleurs soient tombées. Aussi la sagesse ne réside vraiment que dans une tête mûrie par les années, quand le temps, comme un vanneur qui sépare le bon du mauvais, l'a délivrée de cette vaine superfluité où se complaît la matière. Alors on peut être sûr qu'elle est comme le fruit arrivé à sa perfection. Si vous voyez un front entièrement dénudé, regardez-le comme le domicile de l'intelligence; considérez cette tête comme le temple de la Divinité. On pourrait donc, en l'honneur de la tête, célébrer des mystères : appelons-les, à cause des profanes, des Anacalyptéries; mais les sages y verront plutôt des Épibatéries de l'intelligence (2). Celui qui vient d'entrer dans les rangs des chauves est comme un nouvel initié récemment admis aux Théophanies (3). De même que des grains de blé, des grenades et des noix pourrissent intérieurement sous l'enveloppe qui les recouvre, ainsi l'on voit des têtes en qui tout est mauvais; elles n'ont rien de divin, enveloppées qu'elles sont d'une matière morte. En Égypte, nous

(1) Les *Anacalyptéries*, dit le texte, c'est-à-dire fêtes révélatrices.
(2) *Épibatéries*, degrés par lesquels on s'élève; ascension.
(3) *Théophanies*, mystères où la Divinité se manifeste.

le savons, les ministres de la religion ne laissaient pas croître même leurs sourcils; ils se donnaient ainsi un air étrange; mais ils agissaient avec beaucoup de sens, en leur qualité de sages et d'Égyptiens. Car les choses qui sont éternelles, et dont la vie est l'essence même, ne peuvent avoir d'affinité avec des parties inanimées. Se faire raser par la main de l'homme, c'est entrer déjà dans la voie de la sainteté; mais être naturellement chauve, c'est se rapprocher vraiment de Dieu; car la Divinité sans doute est chauve aussi. Puisse-t-elle ne pas s'offenser de mon langage! Du moins je ne vais parler d'elle qu'avec un religieux respect.

8. Lorsque la Divinité s'enveloppe de mystère, comment pourrait-on pénétrer ce qu'elle ne veut pas révéler? En elle rien ne frappe nos regards, excepté ces sphères parfaites, le soleil, la lune, et tous les astres fixes ou errants. S'ils diffèrent entre eux de grandeur, ils sont tous de même forme. Or quoi de plus lisse que la sphère? quoi de plus divin? Il y a un mot bien connu : c'est que l'âme veut imiter Dieu. J'entends par là ce troisième Dieu, cette Ame du monde, Ame dont le père est en même temps le créateur du monde physique; il l'a introduite dans le monde, et il a ainsi achevé cet univers composé de toutes les semences et de tous les corps, et il lui a donné celle de toutes les formes qui a le plus de capacité : car, à périmètre égal, plus une figure a d'angles, plus sa capacité s'accroît. Parmi les surfaces planes le cercle l'emporte sur tous les polygones, comme la sphère l'emporte parmi les solides. C'est ce que savent tous ceux qui s'occupent de la géométrie et de la mesure des corps. Ainsi l'Ame universelle anime cet univers sphérique; et toutes les parcelles qui s'en détachent veulent, comme l'Ame universelle elle-même, gouverner des corps, animer des mondes : voilà pourquoi elles cherchent des habitations particulières. La nature réclamait donc différentes sphères. Là-haut les étoiles, ici-bas les têtes, ont été formées pour servir de demeures aux âmes : ce sont dans le monde de petits mondes; car il fallait bien que l'univers fût un être vivant, composé d'êtres vivants. Les âmes les moins distinguées s'accommodent sans peine de ces têtes chevelues, bien peu semblables à une

sphère ; les plus nobles au contraire trouvent un séjour digne d'elles, les unes dans les astres, les autres dans des têtes chauves. Bien que la nature ne puisse produire ici-bas rien de parfait, elle veut cependant que la partie la plus élevée de notre personne, celle qui regarde le ciel, soit faite à l'image du monde. Une tête chauve est comme une sphère céleste, et tout ce qui se dit à la louange de la sphère peut se dire aussi de la tête chauve.

9. Que Dion s'appuie maintenant de l'autorité d'Homère et de Phidias : le poëte et le sculpteur donnent à Jupiter une chevelure longue et épaisse ; il n'a qu'à la secouer pour faire trembler à son gré l'Olympe. Le Jupiter que nous voyons dans le ciel (1), nous savons tous quel il est. En existe-t-il un autre ? Et s'il existe, a-t-il un corps ? Je l'ignore. Admettons, si l'on veut, qu'il existe ; dans tous les cas il est antérieur ou postérieur à celui qui frappe nos yeux ; il en est donc ou le modèle ou l'image (2) : toujours est-il qu'entre les deux Jupiter il doit y avoir autant de ressemblance que le permet la différence de leur nature. Or la poésie, la sculpture et tous les arts d'imitation se soucient peu du vrai ; leur but est surtout de plaire à la foule, en flattant ses préjugés, aux dépens de la vérité. Les ignorants tiennent la chevelure en grande estime ; le vulgaire attache beaucoup de prix aux choses extérieures, telles que des champs, des voitures, des maisons, des meubles, et tous ces faux biens qui n'appartiennent pas en propre à leur possesseur, et ne font point partie de lui-même, pas plus que les cheveux. On s'éloigne ainsi de la raison et de Dieu, et l'on obéit, non plus à la raison et à Dieu, mais à la nature et à la fortune : alors on ne recherche que ce qui est étranger à l'homme. Les insensés font consister le bonheur dans les dons de la fortune et de la nature. Si l'on écrit, si l'on parle pour le peuple, il faut se faire peuple par les préjugés, ne dire et ne penser que ce qui peut lui plaire. La foule joint l'entêtement à l'ignorance : ses opinions une

(1) C'est la planète de ce nom que Synésius désigne ici.

(2) Le sens exige ici une modification du texte qui a été déjà proposée par quelques critiques. J'ai traduit comme s'il y avait ἢ πρὸ τοῦ, et ἢ παράδειγμα τούτου.

fois faites, si absurdes qu'elles soient, elle les garde obstinément : vouloir changer les idées reçues, c'est se condamner à boire la ciguë. Comment, je vous le demande, Homère aurait-il été traité par les Grecs, s'il s'était permis de dire la vérité sur Jupiter, au lieu de nous faire de lui ce portrait terrible qui épouvante les enfants ?

10. Une nouvelle preuve de la sagesse des Égyptiens, c'est que chez eux les prophètes ne permettent pas aux ouvriers de faire des images des dieux ; car ces grossiers artisans risqueraient de donner une idée peu convenable de la divinité. On sculpte dans le vestibule des temples des becs d'éperviers et d'ibis. Les prêtres trompent ainsi le vulgaire crédule ; et dans le sanctuaire, où seuls ils pénètrent, ils cachent les images qu'ils ont faites eux-mêmes, et qu'ils vénèrent avec force cérémonies : ce sont des sphères renfermées dans des coffrets. Ces divinités, si on les laissait voir au peuple, n'exciteraient que sa colère et sa risée ; il les trouverait trop simples, car il lui faut de l'extraordinaire : il est peuple, c'est tout dire. Aussi sur toutes les statues place-t-on des becs d'ibis. Esculape est le seul dieu qu'il ne soit pas interdit de représenter ; mais on le montre plus chauve qu'un pilon. — A Épidaure, dira-t-on, il est chevelu. — C'est que les Grecs s'inquiètent assez peu de la vérité, comme le leur reproche l'historien (1). En Égypte chaque jour on voit Esculape ; on peut le consulter dans tous les lieux, à toutes les heures, sans attendre son bon plaisir. En effet on assure que les Égyptiens possèdent des secrets merveilleux pour évoquer les dieux ; ils savent, avec quelques paroles mystérieuses, faire venir à leur gré ceux des êtres divins que leur nature rend accessibles aux influences magiques : ils peuvent donc, bien mieux que les Grecs, nous apprendre quelle est la vraie figure des dieux. Du reste il suffit, comme je l'ai dit un peu plus haut, de regarder le soleil et les astres, sans se perdre dans de longues recherches. S'il apparaît un astre chevelu, ce n'est pas un astre véritable. La région des astres, c'est le ciel, qui se meut d'un mouvement circulaire, et dans lequel aucun changement ne se

(1) Thucydide, I, 20.

produit. Mais dans les espaces sublunaires, sur les confins du monde où s'exerce la génération, naissent ces torches qui ne sont des astres que de nom ; voisines des corps célestes, elles se meuvent aussi bien que ces corps ; mais comme elles sont d'une nature tout autre, elles se meuvent à l'aventure. Il en est qui, parties de l'Autel (1), viennent jusqu'à l'équateur ; elles pousseront même leur course jusqu'au pôle boréal, à moins qu'elles ne périssent en route. Vous pourrez en voir d'immenses : aujourd'hui peut-être elles égalent en longueur le zodiaque ; dans trois jours elles seront réduites des deux tiers ; dans dix jours il n'en survivra plus que la trentième partie ; elles disparaissent et s'éteignent ainsi peu à peu, sans qu'il en reste rien. Non, je ne puis me décider à les appeler des astres. Si vous voulez à toute force leur donner ce nom, convenez au moins que la chevelure est quelque chose de bien fatal, puisqu'il n'en faut pas plus pour perdre même les astres. Ajoutez que l'apparition des comètes est un funeste présage, et que les aruspices et les devins s'efforcent d'en conjurer les effets par des sacrifices. Elles sont les avant-coureurs de prochaines révolutions : peuples réduits en servitude, villes détruites, rois égorgés, voilà les effrayantes catastrophes qu'elles annoncent.

Jamais homme n'a vu depuis les premiers âges
Un astre disparaître..... (2).

Ce qui disparaît n'est donc pas un astre ; il n'y a d'astres que les globes célestes. Puissé-je, ainsi que tous ceux qui me sont chers, avoir, grâce à la calvitie, quelque ressemblance avec les dieux ! Car personne ne se rapproche autant qu'un chauve de la Divinité ; c'est de lui surtout que l'on peut dire qu'il est comme l'image et la représentation des dieux, et qu'en le voyant on se fait une idée de leur beauté. Cet hommage, qui est dû aux chauves, ne leur est point refusé ; car souvent vous les entendez honorer du nom de *petites lunes*.

(1) Constellation de l'hémisphère austral, placée sous la queue du Scorpion.
(2) Aratus, *Phénomènes*, 259.

11. Mais j'allais négliger un point essentiel : les chauves non-seulement s'appellent lunes, mais ils passent par les mêmes phases que la lune. Cet astre qui m'est si cher ne laisse voir d'abord qu'un étroit croissant ; puis il se montre à moitié, et, continuant de croître, il finit par apparaître dans son plein. Si l'on est entièrement heureux, je veux dire si l'on est une pleine lune, on a presque le droit de s'appeler soleil : en effet on ne subit plus alors de nouvelles phases ; on reste avec une sphère parfaite, qui lutte d'éclat avec celles du ciel. Souvenez-vous d'Ulysse : il est raillé par les prétendants, ces jeunes efféminés à la longue chevelure, qui vont périr tout à l'heure, tués tous, et ils sont plus d'un cent, par un seul chauve. Comme il prépare les lampes pour les allumer, on l'invite à ne pas se donner tant de peine, carsa tête suffit pour éclairer le palais tout entier (1). Or posséder et produire la lumière, n'est-ce pas une qualité vraiment divine, et qui atteste, non pas seulement notre ressemblance, mais notre parenté avec les dieux? Si la tête est si reluisante, c'est qu'elle est tout à fait lisse, et elle n'est lisse que par la complète absence de cheveux. S'éloigner du mal, c'est se rapprocher du bien. La vie, comme nous le disions tout à l'heure, est en opposition avec la mort ; mais la vie, et la lumière, et toutes les choses de même nature, sont placées, et à juste titre, au rang des biens. Si la calvitie et la lumière vont de compagnie, il faut croire aussi que la chevelure et l'obscurité s'associent tout naturellement : cette conséquence n'est pas seulement vraisemblable, elle est absolument certaine. Mais sortons un instant de la démonstration rigoureuse, pour présenter quelques considérations de nature à plaire. On s'accorde à considérer la chevelure comme une sorte de parasol naturel. Archiloque, cet admirable poëte, lorsqu'il en fait l'éloge (et remarquez que c'est dans le portrait d'une courtisane), s'exprime ainsi :

. . . . Ses cheveux
Ombragent son cou, ses épaules.

(1) *Odyssée*, XVIII, 354.

Or l'ombre n'est pas autre chose que l'obscurité ; les deux expressions s'emploient pour désigner l'absence de lumière. Si l'on veut aller plus au fond et se rendre un compte exact de la vérité, on reconnaît que l'ombre par excellence c'est la nuit qui vient quand la terre ne reçoit plus les rayons du soleil. Mais même pendant le jour les forêts épaisses sont privées de lumière, parce qu'elles sont trop ombreuses, trop chevelues.

12. La lumière est chose divine ; aussi a-t-elle été consacrée aux dieux qui tiennent dans le ciel la place la plus brillante. Comme la santé est un bien, et le plus précieux de tous, ne voyons-nous pas beaucoup de gens recourir au rasoir et aux pâtes épilatoires pour se débarrasser de leurs cheveux? Ils espèrent que la calvitie va les préserver d'un grand nombre de maladies. Mais si l'ophtalmie, le rhume, les maux d'oreilles, et toutes les affections qui ont leur siége dans la tête, disparaissent quand nous sommes déchargés de cet incommode fardeau, n'est-ce pas déjà fort heureux? Que sera-ce donc si du même coup nous guérissons nos pieds ou nos intestins ? Quand ces parties du corps sont malades, les médecins font appliquer ce qu'ils appellent des cercles (1); or les cercles ne sont au fond rien autre chose qu'un épilatoire avec lequel on enlève les cheveux plus sûrement qu'avec le fer même. Il est tout simple, en effet, que la tête, comme une citadelle élevée, commande à tout le reste du corps, et lui envoie la santé ou la maladie. Nous autres chauves nous devons donc nous porter, non pas comme le commun des hommes, mais bien mieux, j'ose le dire. Voilà ce que signifie cet Esculape sans cheveux, tel que nous le représentent les Égyptiens. Ces statues nous avertissent, elles nous donnent la plus efficace de toutes les prescriptions médicales ; elles semblent nous dire que si nous voulons jouir d'une bonne santé, il faut imiter l'inventeur, le dieu de la médecine. Un crâne, exposé aux rayons du soleil et à toutes les intempéries des saisons, se durcit : ne vous étonnez pas si ce n'est plus une substance osseuse, mais du fer ; alors il peut braver

(1) Sorte d'emplâtres ronds, comme l'indique leur nom.

toutes les maladies. C'est ainsi que les arbres qui poussent dans la plaine ou sur le bord des marécages fournissent, pour les lances, un bois moins solide que ceux qui croissent sur les montagnes : pourquoi? Interrogez Homère, il vous dira que l'arbre a plus de force quand il a grandi au milieu des vents (1). Gardez-vous de croire que c'est par hasard si le prudent Chiron, lorsqu'il a voulu couper du bois pour la lance de Pélée, n'a pas été dans les forêts de Tempé ou de quelque autre vallée du voisinage, où ne manquent point cependant les branches bien lisses et bien longues; il a mieux aimé aller sur le sommet du mont Pélion, où se déchaînent toutes les fureurs de la tempête (2). Là se trouvait un bois excellent, et la lance qui en fut faite a pu servir à plusieurs générations. Il existe autant de différence entre une tête chevelue et une tête chauve : elles ressemblent, la première à l'arbre du marécage qui reste à l'ombre, la seconde à l'arbre de la montagne en butte à tous les vents; voilà pourquoi l'une est aussi fragile que l'autre est solide.

13. Ce que je dis là peut se vérifier dans la plaine où les armées de Cambyse et de Psammitichus en vinrent aux mains, sur les confins de l'Arabie et de l'Égypte. Comme des deux côtés on estimait que cette journée devait être décisive, on se battit longtemps et avec acharnement; le carnage fut grand, si grand que les survivants ne purent enlever les cadavres pour leur donner la sépulture; tous les tués gisaient pêle-mêle sur la place où ils étaient tombés; on se contenta de séparer les morts des deux nations; et aujourd'hui on voit encore deux monceaux d'ossements, l'un d'Égyptiens, l'autre de Mèdes. Hérodote, en historien consciencieux, a été visiter ces restes, et voici la chose merveilleuse qu'il raconte : Les crânes des Mèdes sont, dit-il, si minces et si mous, qu'on peut les percer rien qu'en les frappant avec un petit caillou; ceux des Égyptiens au contraire sont épais, et si durs et si résistants, que pour les rompre il ne suffit même pas d'une grosse pierre, il faut une massue. Nous avons constaté nous-même le fait. L'explication que l'on en donne, c'est que les

(1) *Iliade*, XI, 256. — (2) *Ib.*, XVI, 143.

Mèdes portent des tiares en laine, tandis que les Égyptiens vivent nu-tête (1). — Vous trouverez peut-être qu'il est difficile d'aller s'assurer de la chose dans ces lointaines contrées, qu'il est mal d'ailleurs de frapper avec un caillou la tête d'un mort, et qu'il faut se défier d'Hérodote. Mais voyez, j'ai, ainsi que beaucoup de mes concitoyens, des esclaves scythes ; ils portent, suivant la mode de leur pays, les cheveux flottants : on peut les assommer d'un coup de poing. Au théâtre, au contraire, on peut, tous les jours de fête, en retenant sa place, voir un homme qui donne au peuple un spectacle des plus curieux : chauve, grâce à l'art, et non pas à la nature, il va plusieurs fois par jour chez le barbier ; il se présente devant la foule, pour lui faire voir la solidité d'un crâne qui ne redoute point les épreuves les plus redoutables : il repousse, le front baissé, le choc d'un bélier qui s'élance sur lui les cornes en avant ; on verse de la poix bouillante, on brise des vases de Mégare sur sa tête : il paraît insensible ; on le frappe, on le frappe encore ; les spectateurs en ont le frisson : les corps les plus durs glissent sur son crâne sans lui faire plus de mal qu'une sandale de l'Attique. Tout en regardant cet homme je me félicitais de mon sort ; car j'en pourrais faire autant que lui : seulement je n'ai pas la même intrépidité ; mais c'est la misère qui le pousse à se montrer intrépide. Pour moi je n'ai pas et j'espère n'avoir jamais besoin de me livrer à de semblables exercices ; mais enfin voilà pour les chauves une merveilleuse ressource, qui met le comble à tous leurs avantages. Si nous pouvons réaliser le vœu de Pindare (2), si notre patrimoine nous assure l'aisance, nous irons au théâtre, où, tranquillement assis, nous n'aurons qu'à écouter et à regarder ; s'il faut contribuer aux

(1) Hérodote, III, 12. — Veut-on la preuve que tous ces développements ne sont qu'un pur jeu d'esprit, un exercice de sophiste ? Synésius cite l'autorité d'Hérodote ; mais il se garde bien de dire que, dans ce même passage, Hérodote remarque que nulle part on ne voit aussi peu de chauves qu'en Égypte.

(2) Allusion sans doute aux derniers vers de la cinquième Olympique : « Se modérer dans l'heureuse fortune, se contenter des richesses que » l'on possède, et ajouter la gloire à ses autres biens, sans prétendre à » devenir un dieu. »

dépenses publiques, si le peuple fait appel à notre générosité, nous userons largement de notre fortune. Mais si le sort nous devient contraire, si nous tombons dans la pauvreté (et puissent tous les nobles cœurs échapper à ce malheur !) du moins la plus cruelle des souffrances, la faim, sera épargnée à tous ceux qui peuvent faire ces tours de force : un peu de honte est bientôt passé ; ils n'auront qu'à monter sur les planches pour attirer tout de suite le public à l'exhibition de leurs prouesses.

14. Prétendre, comme Dion, que la chevelure convient aux hommes aussi bien qu'aux femmes, n'est-ce pas aller contre la vérité et l'évidence ? Comment admettre en effet que ce qui est une cause de faiblesse soit le partage de ceux qui sont forts ? La nature et la coutume donnent un démenti à Dion. L'habitude de porter les cheveux longs n'est pas générale pour les hommes ; elle varie suivant les pays et les temps : c'est à partir seulement de la bataille de Thyrée que les Lacédémoniens laissèrent croître et que les Argiens coupèrent leurs cheveux (1). Presque tous les peuples, aujourd'hui comme autrefois, les ont courts ; mais toujours et partout les femmes ont aimé à prendre soin de leur chevelure. On n'en voit point, on n'en a vu jamais aucune soumettre sa tête au rasoir, excepté peut-être à des époques de grandes et terribles calamités. Il est possible que cela soit arrivé quelquefois ; mais, pour mon compte, ni de nos jours ni dans le passé je n'en connais d'exemple. La nature est d'accord avec la coutume ; car nous n'avons jamais ouï parler de femmes qui fussent chauves ; et ne dites pas qu'elles peuvent dissimuler leur calvitie sous le voile qui couvre leur tête : les coiffeuses (2) savent bien voir ce qu'il y a sous ce voile. Quand les femmes perdent leurs cheveux, c'est un accident causé par la maladie ; encore, avec un peu de soin, reviennent-elles bientôt à leur premier état. Mais pour les hommes,

(1) Hérodote, I, 82.
(2) Le texte porte κωμῳδίαι, *les comédies*. A ce mot qui nous a paru ne présenter aucun sens, quoiqu'il se trouve dans toutes les éditions de Synésius, nous avons substitué le mot κομμώτριαι, *femmes de chambre, coiffeuses*.

j'entends ceux qui sont vraiment dignes de ce nom, il serait difficile d'en citer un seul qui ne soit pas parvenu à la calvitie; car la calvitie est certainement le but auquel nous devons tendre; mais tous ne l'atteignent pas. Quand le jardinier passe en revue ses arbustes pour reconnaître ceux qui promettent un tronc droit et élancé, s'il en trouve quelques-uns qui soient faibles, il les étaie avec des échalas et des tuteurs: ainsi, puisque tous les hommes dont la nature est vraiment distinguée sont chauves comme je le suis, il faut, avec ceux qui ne le sont pas, employer le rasoir pour corriger et aider la nature.

15. Parlons des Lacédémoniens qui arrangèrent leurs cheveux avant le combat des Thermopyles, grand combat, comme l'appelle Dion, sans doute parce que les Lacédémoniens s'y préparèrent en se peignant. Mais c'était se battre sous de sinistres auspices : aussi pas un de ces guerriers ne survécut à cette journée. Si je dis cela, ce n'est point parce que les poils, comme je l'ai déjà établi, sont une partie morte chez les vivants, mais parce qu'ils croissent surtout sur les cadavres. Tout le monde sait ce qu'ont raconté les prêtres égyptiens, qu'un mort avait été soigneusement rasé : l'année suivante on le retrouva avec une chevelure et une barbe épaisses. Dion n'a voulu se souvenir que des Grecs qui succombèrent si glorieusement; mais d'autres Grecs ont glorieusement vaincu; ils se sont pleinement vengés des barbares, et ils ont vengé le reste de la Grèce: il se garde bien de les citer. Je veux parler des Macédoniens et des Grecs qui tous, à l'exception des Lacédémoniens, suivirent Alexandre. Avant la bataille d'Arbelles (voilà ce que l'on peut appeler vraiment une grande bataille), sachant par expérience à quels dangers la barbe et les cheveux exposent les soldats, ils se rasèrent tous; puis, appelant à leur aide Dieu, la fortune et leur valeur, ils combattirent pour la conquête du monde. S'ils se décidèrent à se raser, en voici la raison, telle que nous la donne Ptolémée, fils de Lagus, écrivain bien informé, puisqu'il faisait partie de l'expédition, et véridique, puisqu'il était roi, lorsqu'il composa son histoire.

16. Un Macédonien à la chevelure longue et à la barbe

épaisse était aux prises avec un Perse : le Perse, gardant toute sa présence d'esprit dans ce pressant danger, jette son bouclier et son javelot, armes inutiles pour combattre le Macédonien ; il s'élance, arrive sur son adversaire, le saisit par la barbe et les cheveux ; et le mettant ainsi dans l'impossibilité de résister, il l'entraîne comme un poisson, l'abat à ses pieds, et tirant son épée il l'immole. Tous les Perses, les uns après les autres, en font autant ; ils abandonnent leurs boucliers ; chacun prend un ennemi par les cheveux et le renverse, comme si le mot d'ordre avait été donné à toute l'armée de recourir à ce moyen assuré de vaincre les Macédoniens. Ainsi, parmi les soldats d'Alexandre, ceux-là seulement qui étaient chauves ne furent pas mis en déroute. Le roi fut contraint de reculer devant ces ennemis sans armes, lui que leurs armes n'auraient pu jamais arrêter. Peu s'en fallut qu'Alexandre n'eût à regagner la Cilicie, et ne devînt la risée des Grecs, pour avoir été vaincu dans un combat où l'on se prenait aux cheveux. Mais comme les destins voulaient que l'empire des Achéménides tombât au pouvoir des Héraclides, en voyant comment tourne la bataille il donne l'ordre aux trompettes de sonner la retraite ; il ramène ses soldats en lieu sûr, et les fait passer par les mains des barbiers. Bien payés par le roi, ceux-ci eurent bientôt rasé tous les Macédoniens. Dès lors Darius et les Perses virent toutes leurs espérances déçues : ils ne savaient plus où saisir des adversaires qui leur étaient trop supérieurs ; la fortune des armes devait leur être contraire.

17. La chevelure n'a donc rien de martial ni d'effrayant ; tout au plus sera-t-elle un épouvantail pour les petits enfants. Ne voyons-nous pas les soldats, quand il faut intimider l'ennemi, se couvrir la tête d'un casque ? Or le casque, comme son nom l'indique, n'est en réalité qu'un crâne d'airain (1). — Mais on y ajuste des crins de cheval. — Oui, sans doute, mais ceux qui ont eu à se servir d'un casque savent bien comment il est fait. Je dirai, pour ceux qui l'ignorent, que si l'on adapte une rangée de crins, c'est derrière, entre le

(1) Synésius joue sur les mots κράνος, *casque*, et κρανίον, *crâne*.

métal et la laine qui le garnit intérieurement; mais sur la surface convexe du casque jamais on ne ferait tenir de cheveux : Vulcain lui-même y perdrait sa peine. Aussi ce qui ressemble le plus à une tête chauve, c'est un casque poli ; et dans tout l'attirail guerrier il n'est rien qui inspire autant de terreur à l'ennemi. Quand Achille dit que les Troyens ont repris courage, est-ce parce qu'ils ne voient plus flotter la crinière de son casque ? Pas du tout ; mais que dit-il donc ?

Ils n'aperçoivent plus le devant de mon casque,
Brillant au loin..... (1).

Reluisant et lisse, n'est-ce pas tout à fait comme une tête chauve? Et quoi de plus propre à effrayer? — Mais Achille était chevelu, s'il faut en croire Dion. — Oui, mais alors aussi, jeune encore, il était irascible ; à cet âge son âme et son corps n'avaient pu acquérir toute leur vigueur. Il est tout simple que les cheveux foisonnent sur la tête des jeunes gens, comme les passions bouillonnent dans leur cœur. Quoi que l'on raconte d'Achille, on ne fera pas de la chevelure une des beautés du corps, pas plus que de la colère une des qualités de l'âme. J'accorde que le fils de Thétis était né pour réunir en lui toutes les vertus, et, je le crois du moins, s'il eût vécu, il aurait eu en partage la calvitie et la sagesse. Bien que jeune, il n'était pas étranger à la médecine et à la musique ; et pour ses propres cheveux il en faisait si peu de cas, qu'il les coupait pour les déposer sur les tombeaux comme une pieuse offrande. Socrate aussi, à ce que raconte Aristoxène, était enclin à la colère ; et dans ses emportements il ne respectait plus aucune bienséance. Mais Socrate alors n'était pas encore chauve ; il n'avait que vingt-cinq ans lorsque Parménide et Zénon vinrent à Athènes, comme nous le dit Platon, pour assister aux Panathénées. Si plus tard on avait parlé de Socrate comme d'un homme difficile à vivre et soigneux de sa chevelure, on aurait excité le rire de tous ceux qui le connaissaient : n'était-il pas en effet devenu le plus chauve et le plus doux de tous ceux qui s'é-

(1) *Iliade*, XVI, 70.

taient jamais occupés de philosophie? N'allez donc pas juger sévèrement le héros à cause de sa chevelure; car dans ce temps-là ce n'était encore qu'un jeune homme, à peine sorti de l'adolescence. Rien absolument ne nous permet de supposer qu'Achille aurait conservé ses cheveux jusque dans la vieillesse. Moi, j'affirme qu'il ne les aurait pas conservés; j'ai, pour le prouver, son père et son aïeul, dont j'ai vu, oui, dont j'ai vu les images; j'ai sa divine origine : car reportez-vous à ce que j'ai dit plus haut de la figure des dieux.

18. Pourquoi vous emparez-vous, comme d'une bonne fortune, de cette parole d'Homère? « Minerve, dit-il,

» . . . . le prit par les cheveux. »

Pourquoi ne donnez-vous qu'une partie du vers? Puisque vous n'avez pas voulu le reproduire tout entier, je vais moi-même, vous m'y forcez, compléter le texte. « Minerve venant

» Derrière le héros, le prit par les cheveux. »

Très-bien, Dion. Ils ne sont pas inutiles les mots supprimés par vous, mais ils contredisent votre thèse. J'en conclus que même alors Achille, quoique jeune, était déjà chauve. La déesse vint derrière lui, dit le poëte, et le saisit par la chevelure. Mais on a prise aussi sur moi par derrière; on avait prise sur Socrate lui-même, et sur n'importe quel Grec, si avancé qu'il fût en âge. Car il nous reste toujours quelques signes de notre nature périssable. Ce n'est ni aux hommes, ni aux démons, mais aux dieux seuls qu'il appartient de s'affranchir entièrement de toutes les misères inhérentes à l'être mortel. Minerve donc, se tenant

Derrière le héros, le prit par les cheveux.

Si, pour le prendre par les cheveux, elle vint derrière lui, c'est que par devant elle n'aurait pu le saisir.

19. Qu'il y ait le moindre avantage à retirer de la chevelure, c'est ce que Dion n'a point montré. Si vraiment elle avait du bon, Dion l'aurait certainement découvert : sous sa plume le plus mince mérite serait devenu considérable. Il va chercher bien loin les Lacédémoniens; mais cet exemple ne

prouve rien, ou plutôt il prouve contre Dion. Puis, à bout de ressources, il s'attache à Homère ; jusqu'à la fin de son livre il ne veut plus le lâcher. Mais il en prend fort à son aise avec le poëte, sans scrupule, en vrai rhéteur : tantôt il fait d'un vers ce qu'on fait d'un article de loi, il en supprime une partie; tantôt il cite, comme de l'*Iliade*, des hémistiches qui ne sont pas dans l'*Iliade*. C'est ainsi qu'il calomnie Hector, ou plutôt Homère, en lui attribuant des vers qui calomnient Hector : disons mieux, il calomnie tout à la fois Hector et Homère. On sait en effet que le guerrier troyen ressemblait aux plus sages par la calvitie. Consultez l'historien qui connaissait si bien les héros, pour avoir combattu avec les uns contre les autres : c'est le témoignage qu'il rend à Hector (1). Si jamais vous allez à Troie, le premier Troyen venu vous conduira au temple d'Hector, où la statue du héros va tout de suite frapper vos yeux : en le regardant on se dit qu'il a été représenté tel qu'il était lorsqu'il reprochait à Pâris sa beauté d'emprunt, sa chevelure trop soignée. Homère, suivant Dion, aurait dit d'Hector :

. . . . Sa noire chevelure
Traîne dans la poussière. . . . . . .

Mais faites-moi donc voir dans quel chant de l'*Iliade* se trouvent ces vers : personne, j'imagine, ne sera capable de les découvrir (2), pas même Ion, cet habile rhapsode (3). Peut-on admettre qu'Homère donne une longue chevelure au héros qu'il nous a montré comme s'indignant contre un personnage trop occupé de sa parure? C'est comme Philéas accusant Andocide de sacrilége, après avoir lui-même enlevé furtivement de l'Acropole le bouclier de Minerve (4). Ce que vous dites d'Hector est tout aussi vraisemblable.

(1) Philostrate, dans ses *Héroïques,* fait parler Protésilas, qui raconte les exploits des guerriers grecs et troyens, et fait leur portrait. Dans ces *Héroïques* Hector est représenté comme chauve (III, 21 ; XIV, 1).
(2) Quoi qu'en dise Synésius, ces vers se trouvent dans l'*Iliade*, XXII, 401. Seulement il y a le mot πίλναντο au lieu de πεφόρηντο.
(3) Ion est le rhapsode qui donne son nom à l'un des dialogues de Platon.
(4) Voir Suidas, au mot Φιλέας. — L'Andocide dont il est ici question est évidemment l'orateur.

20. Que Ménélas ait été blond, il ne s'ensuit pas du tout qu'il fût chevelu. D'ailleurs peut-on voir un éloge de la chevelure dans cette simple mention d'un fait? Les épithètes que nous trouvons dans Homère ne sont pas toutes louangeuses. Dion, cherchant partout des arguments, semble croire que parler de la chevelure et en parler avec estime c'est la même chose. Pour mieux convaincre le lecteur, quand il cite le poëte, tantôt il ajoute, tantôt il retranche. S'il veut prouver que la chevelure sied aux hommes mieux qu'aux femmes : « Quand Homère, dit-il, célèbre les déesses, » c'est Junon aux grands yeux, c'est Thétis aux pieds d'ar- » gent ; mais chez Jupiter ce qu'il vante surtout, c'est la che- » velure ». Dion n'avait sans doute qu'un exemplaire mutilé de l'*Iliade*, puisqu'il n'y trouvait pas beaucoup de beaux vers, tels que ceux-ci :

Apollon, qu'enfanta Latone aux beaux cheveux (1).
Pallas aux beaux cheveux doit recevoir tes dons (2).

Et quand Junon veut assoupir Jupiter, Homère nous la montre à sa toilette : elle va, tout à l'heure, ajouter à sa parure cette ceinture merveilleuse où sont renfermés des charmes qui captivent les âmes les plus sages. Après avoir répandu sur ses membres de suaves essences,

. . . . la déesse
Peigne ses beaux cheveux, les parfume, et les tresse
Tout brillants d'ambroisie..... (3).

Une chevelure comme celle-ci mérite bien des éloges ; elle en mérite surtout puisqu'elle va séduire Jupiter. Dion, nous pouvons le dire, a oublié de nombreux passages d'Homère ; ou plutôt il se les rappelait parfaitement, mais il a feint de ne pas s'en souvenir. Pour moi, voici ce que je déclare, et je ne veux, pour plaider ma cause, rien dire qui soit contraire à ma pensée : je ne puis admettre que parmi les habitants du ciel il en est qui soient chevelus ; dieux ou déesses, ils se ressemblent tous. Regardez les astres : Jupiter n'a pas plus de sphéricité que Vénus. La chevelure de Jupiter, c'est pour

(1) *Iliade*, I, 36. — (2) *Ib.*, VI, 273. — (3) *Ib.*, XIV, 175.

Dion l'argument décisif; mais quand Homère nous parle des dieux, il est l'esclave des préjugés plutôt que l'interprète fidèle de la vérité. Or l'un de ces préjugés, c'est que Jupiter remue le ciel en secouant sa tête couverte de cheveux épais. Voilà la fausse idée qui s'est accréditée dans le vulgaire et chez les statuaires. Supprimez Homère et les Lacédémoniens, que reste-t-il du discours de Dion? Mais laissons-lui les Lacédémoniens et Homère : toujours est-il que ne sachant rien, ni par lui-même, ni par les autres, sur la nature des cheveux, il ne nous apprend pas ce qu'ils sont au juste, ni quelle en est la valeur réelle ; il ne nous fait pas voir que ce soit vraiment un bien d'en posséder, un mal d'en être privé. Nous, au contraire, descendant au fond des choses, nous avons trouvé que la calvitie est un don inestimable, qui nous rapproche de la Divinité ; qu'elle est la fin vers laquelle nous devons tendre; qu'une tête chauve est comme le temple où réside l'esprit céleste, principe de notre pensée. Nous avons énuméré tous les avantages qu'en retirent l'âme et le corps, dit en quoi ils consistent, comment ils se produisent; et nous n'avons rien avancé qui ne fût soutenu par d'évidentes raisons. Mais la chevelure, nous l'avons reconnu, a des effets tout contraires : avec elle viennent l'irréflexion, la grossièreté, et toutes les misères qui nous éloignent de la Divinité. Les poils sont, pour l'animal, comme ces barbes et ces pellicules que la nature capricieuse fait croître sur la plante encore imparfaite.

21. Il n'est pas inutile, je crois, de rechercher quelles sont les habitudes propres à chacune des deux espèces d'hommes dont nous avons fait l'éloge, Dion et moi. C'est parmi ceux qui prennent grand soin de leur chevelure que se trouvent les adultères. Homère fait de ce Pâris, si épris de ses belles boucles, un séducteur; il n'entretient si bien sa chevelure que pour entraîner les femmes à leur perte : ce n'est qu'un adultère. Adultères sont certainement tous ceux à qui l'on peut reprocher ce culte de leur personne. Voilà la race la plus dangereuse, celle qui fait le plus de mal dans la cité. Nous allons au combat, nous bravons tous les dangers pour préserver du déshonneur nos filles et nos femmes ; et l'un de ces jeunes élégants va peut-être nous les ravir, et les emmener

dans de lointaines contrées, à travers les mers; ou, s'il ne les entraîne pas au loin, il les débauchera dans un coin à la faveur des ténèbres. Quand une épouse est enlevée par l'ennemi, l'époux peut lui garder encore son affection; mais si elle est adultère, il ne reste pour elle aucune place dans le cœur de son mari : alors ce n'est plus à moitié seulement que la femme est perdue pour l'homme. Pour punir ces séducteurs les lois établissent des bourreaux, et les jardiniers sèment ces raves d'Attique qui servent au supplice du coupable, dès qu'il est pris en faute. N'est-ce pas cette race infâme qui a causé la perte d'un grand nombre de familles, et même de cités tout entières? C'est un adultère qui a mis aux prises l'Europe et l'Asie, et qui a poussé les Grecs à traverser les mers pour renverser l'empire de Priam. Plus infâme encore est une autre espèce d'hommes, comme ceux qui ont déshonoré la mémoire d'Alexandre, ces Clisthène, ces Timarque, et tous ces débauchés prostituant leur jeunesse par amour de l'argent, ou, à défaut d'argent, par l'espoir d'obtenir quelque faveur, ou tout simplement pour la satisfaction de leurs ignobles instincts. Tous les efféminés arrangent avec soin leurs cheveux. Voyez ceux qui font ouvertement métier d'attirer les passants : ils pensent les séduire, en essayant de ressembler ainsi aux femmes. Quant à ceux qui cachent leur dépravation en protestant tout haut de leur pureté, dussent-ils ne trahir par aucun autre indice leur participation au culte de Cotys (1), il suffit de les voir, amoureux de leur chevelure, la parfumer et la disposer en boucles, pour avoir le droit d'affirmer qu'ils sont initiés aux mystères de la déesse de Chios (2) et aux fêtes ithyphalliques. Phérécyde se couvrant la tête d'un pan de sa robe, et montrant son doigt, disait : « Ma peau fait voir quelle est » ma maladie (3). » De même nous reconnaîtrons à leur chevelure les jeunes gens qu'animent d'impures passions.

(1) Cotys ou Cotytto, divinité de la Thrace. Les cérémonies de son culte, qui se répandit dans diverses contrées de la Grèce et de l'Italie, étaient accompagnées de débauches.

(2) Chios était consacrée à Vénus; mais peut-être est-ce de Cotys qu'il est ici question.

(3) Voici comment Diogène Laërce (*Vies des philosophes, Phérécyde*) raconte l'histoire à laquelle Synésius fait allusion : « Quelques-uns disent

22. Qui peut contester la sagesse des proverbes ? Aristote (1) les considère comme des débris de la philosophie des temps anciens, perdue dans les révolutions qu'a traversées l'humanité : leur piquante concision les a sauvés du naufrage. Aux proverbes et aux idées qu'ils expriment s'attache donc la même autorité qu'à l'antique philosophie d'où ils nous sont venus, et dont ils gardent la noble empreinte ; car dans ces âges reculés on saisissait la vérité bien mieux qu'aujourd'hui. Écoutez donc ce proverbe, et voyez quel en est le sens :

Porteurs de cheveux longs sont tous. . . . .

Complétez le vers vous-même, car pour moi je n'ose l'achever (2), tant le mot et la chose qu'il veut dire me répugnent... Vous l'avez complété ? Eh bien ! que vous en semble ? A la bonne heure, voilà la vérité qui se révèle ; l'oracle a parlé. Elle est assez claire par elle-même cette vérité ; mais si elle avait besoin de confirmation, combien de bouches redisent encore aujourd'hui ce vers, et combien l'ont redit dans le passé ! Ce qui assure aux proverbes leur perpétuité, c'est que l'occasion de les appliquer s'offre souvent, et ils se représentent ainsi à la mémoire. Nos observations journalières viennent à l'appui du proverbe, et le proverbe justifie nos observations.

23. Quoi qu'il en soit, toujours est-il que Dion a consacré à l'éloge de la chevelure un discours vraiment remarquable. Mais est-il donc besoin d'un Platon pour réfuter cette rhétorique qui ne séduit que par de fausses apparences ? Croyez-vous que ceux qui font métier de teindre les cheveux ne verront pas leur art bien mieux prisé, quand un Grec aura

que Phérécyde fut consumé de vermine, et que Pythagore s'étant rendu chez lui pour s'informer de sa santé, Phérécyde passa son doigt hors de la porte, et lui dit : La peau le montre. Ces paroles sont devenues proverbiales. »

(1) Aristote, au dire de plusieurs anciens, avait composé un recueil de proverbes, aujourd'hui perdu. C'est là peut-être qu'il exprimait l'idée que rapporte Synésius.

(2) Synésius n'a pas eu ailleurs le même scrupule ; dans la 22e lettre il cite le vers tout entier :

Οὐδεὶς κομήτης ὅστις οὐ ψηνίζεται.

célébré, en plein théâtre, de si rares mérites? Tous les efflanqués voués au culte de Cybèle, tous ceux qui regardent d'un œil de convoitise la femme de leur voisin, doivent être, j'imagine, très-reconnaissants à Dion de ce discours qu'il verse, pour ainsi dire, sur leur tête comme une odorante essence. On ambitionne toujours ce qu'on entend publiquement vanter, surtout si le panégyriste est un orateur renommé. La conséquence de ce discours, c'est qu'on verra dans la cité plus de débauchés. Mais ceux que la calvitie place dans les rangs opposés, quels sont-ils? Nos héros à nous ne sont plus les adultères; mais cherchez dans les enceintes sacrées les prêtres, les devins, les ministres des dieux; dans les écoles les maîtres et les précepteurs de la jeunesse; dans les camps les capitaines et les chefs expérimentés; allez partout : tous ceux que la voix publique proclame les plus sages, voilà les nôtres. Il devait être chauve comme nous ce chantre qu'Agamemnon en partant avait laissé pour veiller sur Clytemnestre (1); car il n'aurait jamais voulu confier à un chevelu la garde d'une femme dont la famille n'était déjà que trop décriée. Les peintres aussi ne déposent-ils pas en notre faveur? Quand ils n'ont pas à reproduire un modèle donné, et qu'ils sont libres de choisir les traits qui leur paraissent le mieux convenir au caractère des personnages, ils croient, en représentant un impudique débauché avec de longs cheveux, satisfaire aux conditions de la ressemblance; au contraire, s'ils ont à peindre un philosophe ou un ministre des autels, ils vont nous montrer sur leur toile un chauve, au front grave : car la calvitie c'est la marque de la vraie sagesse.

24. J'ai rendu service aux philosophes, aux prêtres, aux gens de bien, en composant ce discours où j'ai parlé de la Divinité avec le respect qu'elle mérite, et rappelé aux hommes d'utiles vérités. Si cet écrit, livré au public, obtient du succès; si je puis, en faisant rougir ceux qui entretiennent avec tant de soin leur chevelure, les décider à la raser pour se donner un air plus modeste et plus sage; si je les amène à

(1) *Odyssée*, III, 267.

envier le bonheur de ceux qui peuvent se passer du rasoir, il ne faudra pas m'en faire un mérite : le choix du sujet aura soutenu ma faiblesse, et seul il m'aura permis de combattre avec quelque avantage un éloquent écrivain. Si je ne persuade personne, on me reprochera justement de n'avoir pu, même avec les ressources de la vérité, triompher de Dion qui n'a pour lui que son talent oratoire. Puisse l'étude que j'ai faite de son livre tourner au profit du public !

DION

OU

TRAITÉ DE SA VIE.

ARGUMENT.

1. Philostrate de Lemnos, qui a écrit la vie des sophistes, a-t-il eu raison de ranger Dion parmi les philosophes? Dion n'a pas toujours professé les mêmes idées.

2. Il y a dans sa vie deux époques que Philostrate aurait dû distinguer.

3. Dion, pendant le temps qu'il était sophiste, poursuivait de ses railleries la philosophie et les philosophes. Devenu philosophe, c'est à la morale surtout qu'il s'attacha.

4. Philostrate a tort de mettre sur la même ligne des œuvres entièrement disparates, telles que *l'Éloge du perroquet* et *l'Eubéen*. Dion, dans ce dernier écrit, est sérieux et vraiment admirable.

5. Les discours philosophiques de Dion renferment d'utiles leçons; mais dans tous ses ouvrages il déploie de merveilleuses qualités d'écrivain.

6. Synésius s'adresse surtout au fils qui va bientôt lui naître; il souhaite que ce fils se livre aux occupations littéraires : elles sont la meilleure préparation à la philosophie. Les Muses forment un chœur; elles sont toujours réunies.

7. La philosophie sans doute est supérieure aux lettres; mais les lettres ne sont cependant pas à dédaigner. Avec la culture intellectuelle on ne dit que ce qu'il faut dire; on ne s'expose pas à révéler ce qui doit rester secret dans la philosophie.

8. Les lettres nous aident à nous mettre à la portée de tous. Elles sont d'ailleurs le plus noble délassement, et nous avons tous besoin de repos.

9. Il y a chez les barbares des solitaires qui se livrent aux travaux manuels. Ils ont raison de donner ainsi à leur esprit une distraction.

10. Mais il vaut mieux, et c'est ce que font les Grecs, chercher une occupation plus intellectuelle. D'ailleurs on acquiert par là plus de force d'esprit pour s'élever jusqu'à la contemplation, à laquelle on n'arrive que par degrés.

11. Parvenir par l'intelligence à l'intelligible, tel est le but auquel il faut tendre, la vraie fin de l'homme, et sa perfection. La pratique de la vertu n'est qu'une préparation.

12. Quel mérite peut-on trouver chez les sophistes? Malgré leurs hautes pré-

tentions, ils ne savent rien; ils ne veulent même pas s'instruire, et se mêlent d'enseigner sans avoir rien appris.

13. Les lettres ne sont que le préambule de la sagesse, mais combien elles sont précieuses!

14. Synésius oppose la liberté dont il jouit à la servitude de l'avocat ou de l'orateur de théâtre.

15. Quel triste métier aussi que de tenir école, de faire œuvre de grammairien, d'être forcé de se tenir toujours prêt à parler.

16. Misères des professeurs; ils sont forcés de chercher à plaire aux élèves et aux parents des élèves; ils se jalousent entre eux.

17. Tel n'était point Socrate; il se faisait volontiers le disciple des autres. Un seul auditeur lui suffisait : voyez par exemple le jeune Phèdre, avec lequel il est tour à tour plaisant et sérieux.

18. La philosophie ne dédaigne pas l'éloquence et la poésie. Synésius n'a pas songé à s'enrichir, mais à posséder plus de livres qu'il ne lui en a été laissé.

19. On lui reproche d'avoir des exemplaires incorrects : qu'importe? Pythagore prescrit de ne rien changer aux livres.

20. Les livres servent à former l'intelligence; mais il ne faut pas être l'esclave de la lettre écrite; il faut s'habituer à savoir substituer une lettre, un mot, une phrase.

21. Succès qu'obtenait Synésius en intercalant, dans les auteurs qu'il lisait, des développements tout à fait d'accord avec l'esprit et la manière de l'auteur.

1. Philostrate de Lemnos a écrit la vie des sophistes les plus connus jusqu'à son époque (1). Dès la première page de son livre il les partage en deux classes, les uns qui sont vraiment ce qu'indique leur nom, des sophistes; les autres, bien que philosophes, ont été comptés parmi les sophistes, à cause de leur talent de parole. C'est parmi ces derniers qu'il place Dion, ainsi que Carnéade d'Athènes, Léon de Byzance, et beaucoup d'autres qui, tout en s'adonnant à la philosophie, ont emprunté aux sophistes leur art de bien dire. Sur cette liste se trouve également Eudoxe de Cnide, le plus célèbre des disciples d'Aristote (2), aussi versé dans la science astronomique que le permettait son temps. Quant à Dion, son éloquence, vraiment d'or (3), peut lui valoir, quel que soit le sujet qu'il traite, le nom qu'on lui donne de

(1) Philostrate vivait au IIIe siècle. Nous avons encore ses *Vies des sophistes*, en deux livres.

(2) Synésius se trompe. Eudoxe était né environ vingt-cinq ans avant Aristote. Il ouvrit école à Cnide vers l'an 359, quand Aristote suivait encore lui-même l'école de Platon. Il n'a donc pu être le disciple d'Aristote.

(3) Allusion au surnom de Chrysostome (bouche d'or) qui fut donné à Dion.

sophiste, si toutefois il faut regarder comme un exercice de sophiste le travail oratoire : c'est une question que nous examinerons tout à l'heure. Dion n'a pas toujours eu les mêmes goûts; on ne peut le ranger parmi les sophistes; il a varié comme Aristoclès, mais en sens inverse. Tous les deux en effet ont changé; mais Aristoclès, de philosophe qu'il était à l'air sévère et au sourcil renfrogné, finit par devenir sophiste; non-seulement il prit goût aux plaisirs, mais il voulut s'en rassasier. Après avoir passé sa jeunesse à soutenir les dogmes du péripatétisme, après avoir publié, pour l'instruction des Grecs, des ouvrages pleins d'un véritable esprit philosophique, il ressentit tant d'admiration pour les succès de la sophistique, qu'il eut regret, sur ses vieux jours, du grave personnage qu'il avait joué pendant de longues années, et il fatigua tous les théâtres de l'Italie et de l'Asie de ses déclamations. Il se prit même de passion pour le cottabe, se fit accompagner par des joueuses de flûte, et leur donna des festins. Dion, au contraire, quitta les vanités de la sophistique pour s'élever jusqu'à la philosophie. En cela la fortune le servit mieux encore que la réflexion, comme lui-même nous l'a raconté.

2. Si l'on veut faire l'histoire de Dion, il faut distinguer ces deux époques dans sa vie, et ne pas le comparer tout simplement aux Carnéade et aux Eudoxe : ceux-ci en effet, quelque sujet qu'ils traitent, restent toujours philosophes quant au fond, mais ils sont sophistes dans la forme, c'est-à-dire qu'ils recherchaient tous les agréments, toutes les élégances du langage; on n'aurait pu déployer plus de grâces. Voilà pourquoi la foule, que leur parole tenait sous le charme, leur a donné le nom de sophistes. Mais, loin d'accepter ce titre, ils l'auraient, j'imagine, repoussé bien loin, du jour où la philosophie le prit en mauvaise part, quand Platon eut déclaré la guerre à ceux qui se désignaient par cette appellation. Quant à Dion, il s'est glorifié des œuvres de l'une et de l'autre époque de sa vie; il n'est pas d'accord avec lui-même dans ses écrits, puisqu'il a publié indistinctement tous les discours qu'il a composés sous l'influence d'idées toutes contraires. La dissemblance de ces discours nous amène à

dire ce qu'il faut penser de l'homme même. Quand Philostrate ajoute, pour excuser Dion d'avoir écrit l'*Éloge du perroquet*, que des sujets de cette nature ne sont pas indignes d'un sophiste, il se donne à lui-même un démenti; car il avait commencé par dire qu'on faisait tort à Dion en le mettant, quoique philosophe, au nombre des sophistes : « Les » anciens, dit-il, appelaient sophistes non-seulement les » rhéteurs habiles et distingués, mais aussi les philosophes » doués d'une élocution facile; parlons de ceux-ci tout d'a» bord : sans être de vrais sophistes, comme ils en avaient » l'apparence, ils en ont reçu le nom ». Puis il énumère des philosophes, parmi lesquels il compte Dion, et plusieurs autres encore à la suite de Dion; et après avoir parlé du dernier : « Voilà ce que j'avais à dire de ceux qui ont philo» sophé tout en passant pour sophistes ». C'est répéter, en d'autres termes, qu'ils n'étaient point sophistes, quoiqu'ils eussent pris cette qualification. Ailleurs il avoue qu'il ne sait dans quelle partie du chœur placer ce personnage, double en quelque sorte. Mais que disiez-vous donc tout à l'heure, Philostrate? Et pourquoi assuriez-vous que Dion n'est pas du tout ce qu'il paraît être?

3. Pour moi, sans m'arrêter à relever minutieusement toutes ces contradictions, j'admettrai que Dion, tout en s'amusant à la manière des sophistes, n'en était pas moins philosophe, mais à une condition : c'est qu'alors encore il ait fait preuve d'équité et de bienveillance à l'égard de la philosophie; qu'il se soit gardé de jamais l'attaquer et de lancer contre elle des moqueries et des insultes. Or, entre tous les sophistes, personne n'a traité avec plus d'irrévérence les philosophes et la philosophie. Doué d'un talent original, c'est avec une pleine conviction qu'il s'était jeté dans la rhétorique, estimant qu'il valait mieux conformer sa vie aux idées généralement reçues qu'aux préceptes de la philosophie. C'était donc sérieusement qu'il composait contre les philosophes cet écrit, plein des images les plus brillantes et des figures les plus variées; j'en dirai autant de son discours à Musonius. Ce n'est pas là, pour Dion, un simple exercice de style; c'est l'expression même de sa pensée; je l'affirme

hardiment, et je me ferai fort de le démontrer à ceux qui savent le mieux démêler l'ironie ou la vérité qui se cachent sous les paroles. Mais quand il se tourna vers la philosophie, c'est alors surtout que se manifesta toute la vigueur de son esprit. Comme s'il avait enfin reconnu sa véritable vocation, il s'éloigna de la sophistique, non par degrés, mais d'un seul bond, pour ainsi dire; il traita les questions, même purement oratoires, non plus seulement en orateur, mais en homme d'État. Si l'on veut voir de quelle manière différente s'expriment sur un même sujet l'homme d'État et l'orateur, il suffit de lire attentivement les éloges funèbres que Thucydide et Platon ont mis dans la bouche de Périclès et d'Aspasie (1). Chacun des deux écrivains est de beaucoup supérieur à l'autre, si on le juge d'après les règles particulières du genre qu'il a choisi. Dion ne voulut point se fatiguer aux spéculations abstraites de la philosophie, ni donner son attention aux recherches sur la nature et la formation des choses; il était un peu tard pour se mettre à ces études nouvelles; mais il prit aux doctrines du stoïcisme ce qui se rapportait à la morale. Personne, de son temps, ne se fit une âme aussi forte : il entreprit d'instruire les hommes, princes ou simples particuliers, individus ou peuples, et il consacra à cette œuvre tout ce qu'il avait acquis d'éloquence. On ferait donc bien, je crois, d'indiquer en tête de chacun de ses discours s'il l'a composé avant ou après son exil ; et cette mention, je voudrais qu'on la mît, non pas seulement, comme l'ont déjà fait quelques-uns, aux discours où l'on trouve des allusions à son exil, mais à tous sans exception. Ainsi seraient tout séparés les discours du philosophe et ceux du sophiste ; nous ne risquerions pas, comme dans un combat de nuit, de rencontrer tantôt un ennemi qui poursuit de ses railleries, véritable écho des Bacchanales, Socrate, Zénon et leurs disciples, qui veut qu'on les pourchasse sur terre et sur mer, comme des fléaux dont il faut purger les villes et les États; tantôt un ami qui les couvre de couronnes, et les proclame des modèles de sagesse et de vertu.

(1) Thucydide, II, 35 ; Platon, *Ménexène*.

4. C'est à tort que Philostrate place sur la même ligne *l'Éloge du perroquet* et *l'Eubéen*, quand il vient dire, à propos de ces deux ouvrages, pour justifier Dion, que ce n'étaient pas là des bagatelles indignes d'exercer le travail de l'écrivain. N'est-ce pas sacrifier une époque à l'autre ? On commence par mettre Dion au nombre de ceux qui ont philosophé toute leur vie ; puis on ne se contente pas de reconnaître que parfois il a fait œuvre de sophiste ; on veut même le dépouiller de ses mérites d'auteur philosophe, en rapportant tous ses écrits à la sophistique. Nier que *l'Eubéen* soit un livre sérieux, sur un sujet sérieux, c'est à mon sens ne pouvoir admettre que même un seul des discours de Dion ait un caractère philosophique. *L'Eubéen* met sous nos yeux le spectacle d'une vie heureuse ; pour le riche comme pour le pauvre je ne connais point de lecture plus salutaire : l'auteur en effet réprime les sentiments d'orgueil que donne l'opulence ; il montre que la félicité ne consiste pas dans la fortune ; il relève les âmes courbées sous le poids de la pauvreté, et leur défend de se laisser abattre. Tantôt c'est un récit dont le charme séduit tous ceux qui l'entendent ; et Xerxès lui-même, ce Xerxès qui est passé en Grèce à la tête d'une si grande armée, reconnaît que sa destinée est moins heureuse que celle de ce chasseur qui vit sur les montagnes de l'Eubée, se nourrissant de millet. Tantôt ce sont des préceptes si admirables, qu'on apprend à ne plus rougir de la pauvreté, peut-être même à ne plus la fuir. Aussi c'est avec raison que de bons juges regardent ce discours comme le complément des traités *sur la Royauté*. Dans le dernier de ces traités, Dion établit qu'il y a quatre manières de vivre, différentes suivant le but que l'on poursuit : ceux-ci recherchent les richesses, ceux-là les plaisirs ; d'autres courent après les honneurs ; enfin il en est auxquels suffit une existence douce et sagement réglée. Dion décrit les trois premiers genres de vie pour montrer combien ils sont contraires à la raison. Quant au quatrième, il en parlera plus tard, dit-il à la fin de son livre : c'est celui que les dieux lui ont réservé.

5. Mettez à part ces personnages célèbres, les Diogène et les Socrate, d'un mérite si éminent : il n'appartient pas à tous

de marcher sur leurs traces, mais à celui-là seulement qui se consacre entièrement à la philosophie. Mais prenez le commun des hommes : ils peuvent tous, s'ils le veulent, mener une existence juste et pure, se suffire à eux-mêmes, venir en aide aux autres ; ils n'ont qu'à vivre comme cet heureux Eubéen que Dion met sous nos yeux. Ailleurs l'écrivain nous vante la félicité des Esséniens, qui peuplent à eux seuls toute une ville, près de la mer Morte, au milieu de la Palestine, non loin de Sodome. Du jour où Dion s'attacha à la philosophie et se proposa d'instruire les hommes, tous ses discours renfermèrent d'utiles leçons. Il suffit de le lire avec un peu d'attention pour reconnaître que sa manière d'écrire n'est pas uniforme : quand il soutient une thèse de sophiste, son style est tout autre que lorsqu'il traite un sujet politique. Dans ses premières œuvres il veut éblouir ; il étale toutes ses richesses, semblable au paon qui s'admire lui-même ; il se complaît à l'éclat de son langage ; le seul objet qu'il se propose, c'est de charmer les oreilles. Voyez, par exemple, *la Description de Tempé* ou le *Memnon* : quelle recherche d'expression ! Mais dans les livres composés plus tard, vous ne trouverez plus ces grâces frivoles et factices. La philosophie ne souffre pas les vains ornements, même dans le discours ; elle veut cette simplicité grave et digne dont les anciens nous offrent le modèle, ce naturel qui est en parfaite conformité avec le sujet. Ces qualités des anciens, Dion les acquiert lorsqu'il se met à parler, à disserter sur les affaires humaines. Vous avez des exemples de cette éloquence ferme et précise dans la harangue *à l'Assemblée du peuple* ou dans le discours *sur l'Administration du sénat*. Prenez, si vous l'aimez mieux, une de ces harangues où, s'adressant aux villes, il exprime sa véritable pensée (1) : là encore vous retrouverez la manière simple des anciens : Dion n'imite plus ces écrivains d'une date plus récente qui ne songent qu'à donner aux choses une élégante parure, comme il l'a fait

(1) Εἰρημένων τε καὶ ἐγνωσμένων. Le P. Pétau entend par εἰρημένων des discours qui ont été réellement prononcés ; ἐγνωσμένων, des discours qui ont été écrits, mais non prononcés. Je crois qu'il s'agit plutôt de discours qui ne sont pas de purs jeux d'esprit.

dans ces œuvres dont je parlais tout à l'heure, *Memnon* et *la Description de Tempé*, ainsi que dans son discours contre les philosophes. Cette dernière composition a été faite, il a beau s'en défendre, pour le théâtre; elle a pour unique objet de plaire : comme rhéteur Dion n'a rien produit de plus charmant. Singulière destinée de la philosophie ! S'il est une comédie où on la tourne en ridicule, c'est la comédie des *Nuées*, et il n'en est point de plus célèbre ; nulle part Aristophane n'a déployé plus de talent ; voyez quelle verve, quel entrain !

Il (Socrate) attrape une puce, et dans un bain de cire
Il la plonge. La cire alors va se figer,
Et l'insecte est chaussé d'un brodequin léger.
Socrate adroitement détache la chaussure ;
Et c'est avec cela qu'il calcule et mesure
Le saut de l'animal (1). . . . .

Aristide aussi s'est fait une grande réputation en Grèce par le discours qu'il a écrit contre Platon pour les quatre généraux (2) : l'art semble absent de ce discours qu'on ne saurait rapporter à aucun des genres reconnus par les rhéteurs, si du moins on le juge d'après les règles ordinaires. Mais d'un bout à l'autre, que de beautés cachées ! que de grâces ! quel charme d'expressions et de pensées ! Dion, dans sa diatribe contre les philosophes, a beaucoup de brillant, comme disent nos modernes, c'est-à-dire qu'il vise trop à l'effet ; ce n'est pas un style mâle ; mais enfin, dans ce genre d'éloquence, quelle supériorité ! Pourtant il n'est jamais complétement infidèle à l'ancienne rhétorique, vers laquelle l'attirent ses préférences naturelles ; et même, quand il s'en éloigne et se laisse aller au goût du jour, on retrouve encore Dion. Il garde de la retenue jusque dans ses écarts ; il semble rougir des exagérations et des témérités de son langage : aussi le trouvera-t-on timide, si on le compare aux rhéteurs audacieux qui furent plus tard à la mode. Ses écrits, pour la plupart, sinon même tous, le placent immédiatement après les

(1) *Nuées*, 150.
(2) Miltiade, Thémistocle, Périclès et Cimon. — Nous avons encore le discours d'Aristide.

solides orateurs de l'ancien temps. Qu'il s'adresse à la foule ou à un simple particulier, nul ne s'exprime avec plus de dignité ; son éloquence harmonieuse et châtiée, la gravité de ses mœurs font de lui le précepteur, le censeur qui convient à un peuple insensé. Le style de Dion n'est pas uniforme, avons-nous dit, mais cependant il se reconnaît facilement dans tous ses écrits soit de rhéteur, soit d'homme d'État. Ajoutons maintenant qu'il suffit de lire avec un peu d'attention n'importe lequel de ses livres pour se convaincre que, dans les sujets de l'un et de l'autre genre, les pensées décèlent également le génie propre de Dion. Que l'on prenne le moindre de ses discours, on y verra une incomparable fécondité d'invention ; il excelle plus que tous les sophistes à trouver des arguments. D'autres que lui ont eu un esprit plein de ressources ; mais à cet égard personne n'a été aussi richement doué ; et puis un style admirable marque d'une empreinte particulière toutes les pensées de Dion. Voulez-vous connaître notre écrivain ? lisez *le Rhodien, le Troyen,* et même, si bon vous semble, *l'Éloge du moucheron.* Car en se montrant toujours sérieux, jusque dans le badinage, Dion ne fait que suivre son inclination ; et vous serez forcé d'avouer qu'en traitant tous les sujets, même les plus légers, il y porte le même soin, le même talent.

6. Dans tout ce que je viens de dire, je m'adresse surtout à ce fils, qui va bientôt me naître ; car tandis que je parcourais les divers écrits de Dion, l'avenir s'offrait à mon esprit. J'éprouve déjà les sentiments d'un père ; je veux vivre avec mon fils à mes côtés, je veux l'instruire : il saura ce que je pense de chaque écrivain et de chaque ouvrage ; je lui présenterai mes auteurs favoris en les jugeant l'un après l'autre ; et parmi eux Dion de Pruse doit avoir une place distinguée, pour la forme et pour le fond de ses écrits. Par l'éloge que je fais de lui, mon fils apprendra à l'aimer, sans le mettre sur le même rang que les princes de la vraie philosophie ; il goûtera ses écrits politiques, et c'est ainsi qu'il se préparera pour les enseignements les plus solides et les plus élevés. Tu feras bien, ô mon fils, quand ton esprit, fatigué par les recherches scientifiques, par le travail de la méditation, ou

par l'étude trop prolongée de doctrines abstraites, aura besoin de repos, tu feras bien de ne pas passer aussitôt à la lecture d'une comédie ou d'une œuvre de pure rhétorique : la transition serait trop brusque. Recourir tout de suite à ces délassements, ce n'est pas garder la juste mesure : il faut se détendre l'esprit peu à peu ; si l'on veut, et souvent on le voudra, descendre du grave au plaisant, que ce soit par degrés. Il suffit, pour cela, de parcourir ces écrits où les amis des Muses ont laissé leur imagination s'amuser et s'ébattre. Veut-on revenir ensuite aux études sérieuses? on reprend les mêmes lectures, on remonte par le même chemin. Tu ne peux rien faire de mieux, ô mon fils, que de fournir cette double carrière : les livres doivent tour à tour t'occuper et te récréer. J'estime que le philosophe doit se préserver de la rusticité comme de tous les autres défauts ; qu'il s'initie au culte des Grâces, qu'il soit vraiment grec, c'est-à-dire que dans le commerce de la vie il ne reste étranger à aucune des œuvres de l'intelligence. La philosophie est née du désir de connaître, et l'enfant qui aime les fables fait présager en lui le goût des recherches philosophiques. Mais parmi les arts et les sciences est-elle un art, est-elle une science particulière ? Non ; elle résume en elle ce qu'il y a de plus général dans chaque science ; elle les juge toutes : tantôt elle les inspecte de haut, tantôt elle les précède et les guide ; toutes lui font cortége, comme à leur reine. Les Muses ne sont-elles pas toujours ensemble, comme leur nom même l'indique (1), soit que ce nom leur vienne des dieux, soit que les hommes aient appris des dieux à les appeler ainsi ? Si elles forment un chœur, c'est qu'elles sont réunies. Aucune d'entre elles, dans les banquets de l'Olympe, ne fait sa partie en dehors des autres ; aucune, sur la terre, n'a de temple ni d'autel élevé pour elle seule. Souvent, par faiblesse d'intelligence, on sépare ce qui doit rester indivisible ; souvent des intelligences, trop étroites pour comprendre toutes les Muses, ne s'attachent qu'à l'une d'elles ; mais la philosophie les embrasse toutes à la fois. Voilà pourquoi on

(1) Μούσας ὁμοῦ οὔσας, jeu de mots intraduisible.

nous représente Apollon présidant au concert des Muses.

7. Appelons artiste ou savant celui qui, n'écoutant que l'une ou l'autre des Muses, lui voue un culte exclusif; le philosophe est celui qui unit leurs divers accords pour en former un tout harmonieux. Mais ce n'est pas encore assez : il doit aussi, en dehors du chœur, avoir à lui son instrument. C'est ainsi qu'Apollon, dit-on, tantôt mêle sa voix à celle des Muses; il donne le signal du concert et règle la cadence; tantôt il chante seul, et son chant est une musique ineffable et sacrée. Le philosophe, tel que je le conçois, dans sa vie intérieure et dans ses rapports avec Dieu ne s'attachera qu'à la philosophie; mais, pour communiquer avec les autres hommes, il ne dédaignera point de cultiver en lui certaines qualités inférieures de l'esprit. Avec les lettres il acquerra des connaissances variées, avec la philosophie il jugera de tout et de chaque chose. Mais des personnages austères et superbes que vous connaissez méprisent, et pour cause, la rhétorique et la poésie: de leur part c'est pure impuissance; ils ne sont capables de rien; on pourrait voir jusqu'au fond de leur cervelle sans trouver dans cette cervelle aucune idée; leur langue ne saurait exprimer la moindre pensée. Pour moi je ne peux leur reconnaître aucun mérite; je n'admettrai point qu'ils cachent en eux quelque chose de divin, comme le feu sacré des Vestales. D'abord les dons supérieurs de l'intelligence ne peuvent exister là où ne se rencontrent point des qualités secondaires; ensuite de même que Dieu a produit les idées pour nous laisser deviner ses perfections qui échappent à nos regards, ainsi un esprit richement doué révèle sa vigueur et sa fécondité en se répandant au dehors. Dans tout ce qui est divin rien ne doit être défectueux. Si l'homme qui s'est livré à l'étude des lettres sait mieux qu'un autre tenir caché ce qui doit rester interdit aux profanes, s'il possède cette éloquence avec laquelle on tourne à son gré les esprits, n'est-il pas supérieur à celui qui n'a pas eu cette préparation littéraire, et n'a pas été initié aux mystères des Muses? Faute de cette culture intellectuelle, il faut se condamner au silence, ou s'exposer à dire ce qu'il vaut mieux taire. Car on prendra pour sujet

de discours les misères des gens de la ville, au risque de se rendre insupportable au public, fâcheuse conséquence qu'un honnête homme évite avec soin ; ou bien on passera sa vie à se tenir en repos : et l'on a la prétention d'être un des coryphées de la sagesse ! Se tenir même en repos, peut-être, tout en le voulant, ne le pourrait-on pas ; mais sûrement, tout en le pouvant, on ne le voudrait pas. Pour moi j'admire Protée de Pharos : malgré sa science si étendue il éludait, par des discours évasifs et des apparences trompeuses, la curiosité des visiteurs qui voulaient l'interroger ; ils s'en allaient émerveillés des prodiges dont il leur avait donné le spectacle, et ne songeant plus au sujet sur lequel ils étaient venus le consulter. Ne permettons point à ceux qui ne sont point encore initiés de dépasser le vestibule du temple. A force de vanter la philosophie on ne la tient plus secrète ; on provoque, on excite cette curiosité naturelle qui pousse l'homme à vouloir pénétrer tous les mystères. Ixion, croyant tenir Junon, ne saisissait qu'une nuée : s'il n'avait été satisfait d'embrasser ce fantôme, il se serait obstiné à poursuivre follement la déesse.

8. Il faut donc savoir varier son langage, et parler tantôt pour les intelligences d'élite, tantôt pour les esprits médiocres. Mais même quand on s'adresse à la foule, l'art de bien dire a encore son importance : le public se laisse ainsi captiver ; il est sous le charme, et ne suppose pas qu'il y ait rien de plus beau que ce qu'il entend. Mais ceux qui sont doués d'une raison supérieure ne s'arrêtent pas à ces discours ; ils s'élèvent à de plus hautes pensées. Qu'un homme soit poussé par Dieu, nous lui ouvrirons toutes grandes les portes du temple. Protée finit par se montrer à Ménélas sous sa véritable forme ; mais aussi Ménélas était Grec, gendre de Jupiter, et les questions qu'il venait poser n'étaient pas d'un médiocre intérêt. Le feu, l'arbre, la bête sauvage, toutes ces apparences que prenait, dit-on, Protée, n'étaient sans doute que des discours sur les animaux et sur les plantes, et sur les éléments qui composent le monde. Mais Ménélas ne se tenait pas pour satisfait, et voulait aller jusqu'au fond des choses. Pouvoir se mettre à la portée de tous, suivant les

besoins de chacun, voilà qui est vraiment divin : quand on a pu s'élever jusqu'au sommet de la sagesse, il faut encore se souvenir que l'on est homme, et mesurer son langage à l'intelligence de ceux auxquels on s'adresse. Pourquoi donc repousser les Muses? Avec leur aide on charme les cœurs; et en recouvrant d'un voile les choses sacrées, on les met à l'abri de toute profanation. Le changement est nécessaire à l'homme; il lui serait impossible de passer sa vie dans la contemplation : vainement voudrait-il rester sur ces hauteurs, il serait forcé de déchoir. Nous ne sommes pas de purs esprits, mais des esprits soumis aux conditions de la vie animale : attachons-nous donc aux lettres; nous y trouverons un soutien dans les défaillances de l'intelligence. Il est bon d'avoir des ressources toutes prêtes et de nous accorder les délassements que réclame la nature humaine, sans tomber dans les grossières voluptés, sans vivre soumis à tous les caprices des sens. Dieu a fait du plaisir comme le lien qui attache l'âme au corps : elle supporte ainsi plus facilement ce compagnon. Ce qui fait l'excellence des lettres, c'est qu'avec elles on ne s'abaisse point vers la matière, on n'est pas l'esclave des vulgaires instincts; l'intelligence peut facilement reprendre son essor, et remonter vers les hautes régions : c'est ainsi que la vie, même dans ce qu'elle a de moins élevé, conserve encore sa noblesse. L'homme a besoin de se récréer : s'il ne lui est pas donné de goûter des plaisirs purs, que fera-t-il donc? Où va-t-il se tourner? Il recherchera des jouissances qu'on n'ose même pas nommer. Car on ne peut s'affranchir des conditions inhérentes à l'humanité. Vainement prétendrait-on que l'on peut toujours rester dans la contemplation, sans ressentir aucune lassitude, comme si l'on était un dieu caché sous une enveloppe de chair : à parler ainsi, sachez-le bien, on montre que l'on est, non pas un dieu, non pas un sage ou un génie supérieur, mais tout simplement un vaniteux et un fanfaron. N'est-il pas plus raisonnable de reconnaître la différence qui existe entre l'être divin et l'être humain? Dieu seul n'éprouve jamais de fatigue; mais l'homme, en qui se mélangent le bien et le mal, ne peut échapper complétement à certaines faiblesses

en éviter l'excès, voilà où doivent tendre les efforts du sage.

9. J'ai connu des hommes de race barbare qui savaient concilier à merveille les deux genres de vie. Comme ils voulaient s'attacher surtout à la contemplation, ils fuyaient le monde, ils se retiraient dans la solitude, pour se dégager, autant qu'ils le pouvaient, des humaines nécessités; ils avaient des chants religieux, des symboles sacrés, certaines règles pour s'approcher de Dieu. C'est ainsi qu'ils se préservent des entraînements vers la matière. Ils vivent séparés les uns des autres, pour ne rien voir, ne rien entendre qui puisse les divertir.

Ni le pain ni le vin n'entrent dans leurs repas (1).

On pourrait leur appliquer ce vers sans se tromper beaucoup. Ils luttent vaillamment contre la nature; ils sont tout à fait dignes, nous devons le reconnaître, de la vie parfaite; et cependant ils n'en jouissent pas sans de pénibles efforts. A peine commencent-ils à s'établir dans cet heureux état, que la nature vient les rappeler au sentiment de leur faiblesse; car ils ne peuvent avoir l'esprit constamment tourné vers les choses divines, ni contempler sans fin la beauté intelligible, si toutefois même il leur est donné de la contempler. Car, assure-t-on, il n'est pas possible à tous, ni même au plus grand nombre, de s'élever jusque-là : quelques-uns seulement y parviennent, grâce à l'enthousiasme divin qui les a d'abord transportés; ils restent sur ces hauteurs autant que le permet la nature, et ils résistent aux séductions qui les ramèneraient vers la terre.

Bacchus n'inspire pas tous les porteurs de thyrse (2).

Mais pour les sages dont je parle l'inspiration de Bacchus n'est pas continuelle : ils s'occupent tantôt de Dieu, tantôt du monde et de leur corps; ils savent qu'ils ne sont que des hommes, c'est-à-dire de simples parcelles du monde, des

(1) *Iliade*, V, 341.
(2) Vers orphique, passé en proverbe.

êtres d'une essence inférieure; se défiant d'eux-mêmes, ils cherchent à prévenir en eux les mouvements et les révoltes de la matière. En effet, pourquoi se mettent-ils à tresser des corbeilles, à fabriquer des nattes? C'est qu'à ces heures-là ils sont hommes, et s'abaissent à des occupations toutes terrestres; car ils ne peuvent se livrer en même temps à la contemplation et à des travaux manuels; ils se tiennent ainsi en garde contre les dangers de l'oisiveté, cause des mouvements désordonnés de l'âme. Pour ne pas s'abandonner à d'autres distractions, ils s'imposent donc cette tâche, ils y mettent leur activité. Ils sont tout heureux quand ils ont pu façonner bon nombre de gracieuses corbeilles. Il faut bien que nous donnions une partie de nous-mêmes aux choses d'ici-bas; mais évitons de trop donner : ne nous laissons pas envahir et subjuguer tout entiers. Les barbares se maintiennent dans leurs résolutions avec plus de constance que les Grecs : une fois en marche, ils avancent d'un pas ferme et persévérant; le Grec, au contraire, avec son caractère facile et doux, s'arrête assez vite.

10. Si nous pouvions avoir l'esprit toujours tendu vers la contemplation, certes j'en serais charmé; mais il est par trop clair que la chose n'est pas possible. Dès lors tout ce que je dois souhaiter, c'est de faire succéder aux heures de la méditation le repos dont j'ai besoin; il me faut quelques divertissements pour égayer mon existence : je sais que je suis un homme, et non pas un dieu insensible aux plaisirs, ou une brute condamnée aux joies sensuelles. Cherchons un juste milieu : or trouverons-nous rien de plus convenable que la composition littéraire ou l'étude des œuvres littéraires? Est-il un plaisir plus pur et plus dégagé des sens, une satisfaction plus élevée, plus noble? Le Grec est, à mes yeux, supérieur au barbare; il fait preuve de plus de sagesse; car, même au sortir de la contemplation, il ne va pas chercher ses distractions bien loin; il les trouve dans les lettres et dans les sciences. Les lettres et les sciences sont, pour l'esprit, une utile diversion : l'esprit ne fait ainsi que redescendre les degrés par lesquels il était monté. Cette culture intellectuelle, n'est-ce pas ce qui nous rapproche surtout de la philosophie,

ce qui doit le mieux nous y conduire? Ne s'allie-t-elle pas d'ordinaire à la connaissance des choses divines? Ne suppose-t-elle pas, tout au moins, dans un ordre inférieur, un savoir réel, un exercice de l'intelligence? On se livre en effet à des études, à des recherches d'un genre secondaire, je l'avoue, quand on s'applique à l'éloquence, à la poésie, à la physique, aux mathématiques ; mais l'esprit acquiert ainsi de la vigueur, de la pénétration et de la vivacité ; après avoir porté sa vue sur ces objets, il apprend à élever plus haut ses regards, à contempler fixement le soleil. Voilà comment les Grecs savent, tout en se délassant, fortifier encore leur intelligence, et font tourner leurs amusements mêmes au profit des spéculations sérieuses. La critique ou la composition d'un discours ou d'un poëme n'est pas un travail indigne de l'esprit : châtier son style et l'émonder, trouver des idées, les bien ordonner, ou savoir reconnaître ce mérite dans l'œuvre d'autrui, est-ce donc chose inutile et frivole? Il en est qui prennent une autre route, route qui leur paraît plus sûre. J'admets, ce qui est vrai du reste, que quelques-uns arrivent ainsi au but ; mais on ne peut dire qu'ils aient suivi réellement une route ; car c'est une route où l'on n'avance pas, qui n'a ni commencement ni fin, où l'on ne fait point d'étapes. Il faut sans doute un transport surnaturel, un sublime élan, pour gagner d'un seul coup les hautes régions, et franchir, sans aucun effort de l'intelligence, les limites ordinaires de l'intelligence. Ce transport sacré n'a rien de commun avec le travail de l'esprit, qui, progressant sans cesse, s'élève tous les jours un peu plus vers la science et gravit quelque nouveau degré. Voulons-nous comparer les petites choses aux grandes? Celui qui se présente pour l'initiation, dit Aristote, n'a pas besoin de chercher comment il doit agir ; il n'a qu'à se soumettre, qu'à se laisser faire : cela suffit pour être apte à l'initiation. Cette aptitude n'exige aucune réflexion ; et même plus la réflexion est absente, plus l'aptitude est complète. Après une soudaine ascension, pour peu qu'il faille descendre, on tombe trop bas ; on fait une chute profonde, comme tout à l'heure on montait d'un seul bond. Si la raison ne préside pas au départ, elle n'aide en rien au retour. Com-

ment se fait-il que souvent on voie les mêmes hommes tantôt toucher les hauts sommets, tantôt se traîner parmi les ronces et les broussailles? Pour nous conduire nous avons, qui le niera? une faculté intermédiaire, la raison; mais c'est là une faculté que ces gens tout d'inspiration ont l'air de n'avoir jamais cultivée. Le but auquel il s'agit d'arriver est toujours le même : tous ceux qui l'atteignent se trouvent à cet égard au même rang. Mais pour y parvenir le philosophe, tel que je le conçois, suit une voie bien meilleure : il s'est tracé sa route, il avance par degrés, il doit à lui-même une partie de ses progrès; sa marche continue le mènera, il doit l'espérer, au terme de ses désirs; s'il ne va pas jusqu'au but, du moins il s'en est rapproché, et ce n'est pas un médiocre avantage : il est au-dessus du vulgaire autant que le vulgaire est au-dessus des bêtes.

11. C'est ainsi que beaucoup de nos philosophes peuvent s'élever bien haut, tout naturellement et par leurs propres efforts; mais, pour atteindre tout de suite à ces sublimes connaissances, il faut une âme de noble race, inspirée du ciel; il faut une intelligence éminente qui trouve en elle toutes les ressources dont elle a besoin. Tel était Amus, l'Égyptien (1) : sans avoir inventé les lettres, il jugeait excellemment cette invention; c'est qu'il avait un génie supérieur. Des esprits aussi bien doués n'ont pas besoin de la méthode philosophique pour découvrir promptement la vérité : leur pénétration naturelle leur suffit, surtout quand on les excite, quand on les provoque à déployer leur force; le germe qui est en eux se développe merveilleusement; la parole qu'ils reçoivent est comme l'étincelle qui allume un grand incendie. L'absence de toute préparation antérieure ne leur nuit en rien. Pour les esprits plus ordinaires la discipline grecque est un soutien, une force; elle donne plus d'activité à la

(1) Amus, ermite. Voir à ce nom le lexique de Suidas. Voici ce que dit le scoliaste sur ce passage : « On demandait un jour à Amus si les » lettres étaient nécessaires. Il répondit : Si l'esprit par lui-même est » vigoureux, qu'est-il besoin des lettres ? Amus n'inventa pas les lettres, » mais il en était un excellent juge; sans en user lui-même, il en démon- » trait l'utilité pour les esprits ordinaires, qui suppléent ainsi à ce qui » leur manque. »

pensée. En dehors de cette discipline ceux-là seulement qui sont doués de merveilleuses facultés atteignent le but. Mais de tels génies sont plus rares que le phénix, qui ne reparaît en Égypte qu'après plusieurs siècles écoulés. La plupart des hommes s'épuiseraient en vains efforts à vouloir poursuivre, dénués qu'ils sont des secours de l'intelligence d'en haut, les essences intelligibles, surtout quand ce n'est pas une ardeur naturelle et spontanée qui les pousse à ces recherches : car cette ardeur spontanée est déjà un gage de succès ; je la regarde comme le signe de l'intelligence divine qui agit dans l'homme. Mais le vulgaire manque de ce ressort intérieur, et ne sait pas non plus, par la voie facile de l'étude, s'élever doucement à la contemplation. Mais on veut cependant se faire considérer : on s'attache donc à quelque secte en renom ; et comme il en est de toute espèce, chacun choisit à sa convenance. Mais je l'affirme hardiment, on se consume en inutiles efforts quand on n'a pas cette intelligence dont nous parlons, naturelle ou acquise : car, n'en doutez point, si Dieu habite quelque part en nous, c'est dans l'intelligence, et nulle part ailleurs ; elle est le seul temple qui convienne à Dieu. Aussi la pratique des vertus de purification a-t-elle été recommandée, chez les Grecs comme chez les barbares, par les sages, qui veulent réprimer les mouvements importuns de la nature, pour qu'elle ne vienne pas troubler la pensée. Voilà l'idée à laquelle ont obéi les fondateurs de la philosophie dans les contrées les plus diverses. Mais les barbares croient que les vertus sont le fruit de l'habitude plutôt que de la raison, et ils n'en reconnaissent que trois ; car ils ne comptent pas la prudence parmi les vertus, mais ils admettent la tempérance. La tempérance ! pouvons-nous la leur laisser ? Car, dans leur dépendance mutuelle les unes des autres, les vertus doivent nécessairement exister ou disparaître toutes ensemble. S'ils estiment, ces barbares, qu'il faut être tempérant, ce n'est pas qu'ils sachent pourquoi il faut l'être ; mais c'est une règle qui leur est imposée, une loi qn'ils acceptent aveuglément. Le législateur, lui, avait une vue nette des choses ; il savait qu'il affranchirait ainsi la pensée ; car, pour s'élever, l'esprit doit se dégager des affections de la matière. Ces disciples obéis-

sants s'abstiennent de tout commerce avec les femmes : cette abstention leur semble par elle-même des plus méritoires ; car ils attachent une grande importance à ce qui n'en a guère, et ils confondent la fin avec les moyens. Mais pour nous, nous considérons les vertus comme les prémisses de la vraie philosophie ; car nous dirons avec Platon qu'il n'est pas permis à l'homme impur de toucher aux choses pures (1). Les vertus purifient ; elles chassent de l'âme tous les éléments qui lui sont étrangers. Si l'âme en elle-même était le bien, il lui suffirait d'être purifiée ; le bien ne serait que la conséquence de cet état de l'âme, exempte de tout alliage. Mais l'âme n'est pas le bien, car comment serait-elle accessible au mal ? Elle a seulement quelque ressemblance avec le bien, elle s'en rapproche par sa nature. Quand elle tombe vers les basses régions, la vertu la relève, et, après l'avoir lavée de ses souillures, la ramène à son point de départ. L'âme doit tendre constamment vers le bien ; elle ne l'atteindra qu'à l'aide de la raison : car l'intelligence et l'intelligible s'appellent mutuellement. Si l'on doit regarder le ciel, il ne suffit pas de ne point tenir ses yeux baissés vers la terre : il faut, après les avoir tournés sur les objets qui nous entourent, les lever encore plus haut. Secouer le joug de la matière, voilà l'avantage que nous retirons de la vertu. Mais ne bornons pas là nos aspirations : ne pas se traîner dans la fange, c'est trop peu ; il faut tendre vers la Divinité, c'est-à-dire qu'il faut en quelque sorte se séparer de son corps et des choses corporelles, car c'est par l'intelligence que l'on se rapproche de Dieu. Donc, tout en honorant les vertus, nous savons leur assigner leur véritable rôle : elles sont comme l'alphabet qu'il faut connaître pour pouvoir lire le livre ; elles servent d'introduction à la vie intellectuelle. Mais tout n'est pas gagné quand nous possédons les vertus ; nous avons seulement écarté les obstacles, et achevé la préparation sans laquelle nous ne pourrions atteindre le but que nous poursuivons. Ce but, nous pouvons espérer de le toucher, par un effort de l'intelligence, en suivant la voie ouverte, dès les temps an-

(1) *Phédon*, p. 67.

ciens, par des esprits distingués. En nous donnant de la peine réussirons-nous ? Je l'ignore, mais à coup sûr le succès ne viendra jamais à celui qui ne le désire point, et qui ne sait même pas s'il doit le chercher. Ils quittent la vie dans les meilleures conditions, ceux qui, parvenus à cet état de sagesse, ont pu s'y tenir, et n'ont plus eu de vulgaires soucis ; car une fois purifiés ils ne gardent en eux rien de vicieux.

12. Il est des gens qui prétendent s'élever au-dessus de la foule ; ils ont appris par hasard que ce qui fait l'excellence de l'homme c'est la raison ; et cependant ils dédaignent toutes les études qui fortifient l'esprit ; ils n'écoutent que leurs folles inspirations, ils se parent du nom de philosophes ; mais comme ils ne comprennent pas les doctrines qui arrivent à leurs oreilles, ils les dénaturent et les gâtent en y mêlant leurs propres rêveries, sottes conceptions auxquelles l'intelligence ne prend aucune part, même la plus médiocre, et qui ne sont que le produit d'une imagination absurde et déréglée. Ne sont-ils pas vraiment ridicules, ou plutôt dignes de pitié? Car, quand on est homme, au lieu de rire des misères humaines, il faut les déplorer. Dieux ! quels discours ! quelles doctrines ! Les boucs, je crois, réussiraient tout aussi bien qu'eux, si les boucs se mêlaient de philosophie. A ces gens nous dirons, en toute vérité : O les plus audacieux des hommes, si vous pouviez nous faire voir que vous êtes de ces âmes d'élite, comme Amus, comme Zoroastre, comme Hermès, comme Antoine (1), penser que vous avez besoin de vous améliorer, de vous instruire, ce serait faire injure à des esprits assez bien doués pour saisir immédiatement la vérité. S'il nous arrive jamais de rencontrer un de ces hommes supérieurs, nous aurons pour lui un religieux respect. Mais vous autres, nous vous connaissons bien, intelligences lourdes et obtuses, au-dessous de la médiocrité. Nous vous rappelons donc à la modestie, tout en mettant à votre portée ce qui peut vous être le plus utile. Restez-en à ces connaissances qui, tout élémentaires qu'elles sont, nous sont venues cependant d'hommes vraiment divins, et vous serez ainsi

(1) Il s'agit ici de saint Antoine, le solitaire de la Thébaïde.

dans cet état moyen, dont parle Platon (1), qui n'est plus l'ignorance, qui n'est pas encore la sagesse ; du moins vous aurez ainsi des opinions justes, quoique vous ne puissiez ni les raisonner ni les démontrer. Que l'ignorant soit en possession de la vérité, et qu'avec sa faible raison il ait la sagesse en partage, voilà ce que nous ne devrons jamais admettre. Si vous savez vous tenir à la place modeste qui vous convient, on vous traitera avec indulgence ; vous serez sans reproche devant Dieu et devant les hommes, et même vous pourrez encore mériter quelques éloges. Car pour un esprit ordinaire c'est déjà beaucoup de savoir que telles ou telles choses existent. Mais si, peu satisfaits de la place que vous occupez, vous aspirez plus haut, si vous voulez à toute force connaître le pourquoi des choses, vous ferez bien sans doute de chercher la sagesse, ce trésor sacré ; mais n'essayez pas de la conquérir par vos seuls efforts, car c'est une entreprise trop considérable pour vous, et vous risquez fort d'aller vous perdre dans un déluge de paroles. C'est là ce que craignait Socrate, et il ne cachait pas ses craintes à ses amis Parménide et Zénon (2), et pourtant c'était Socrate. Mais vous, si chétifs que vous soyez, vous avez une singulière présomption : vous pérorez indiscrètement sur les dogmes les plus mystérieux, et Dieu sait avec quelle trivialité de langage. Cadmus n'avait qu'à semer les dents du dragon pour faire sortir de terre des soldats tout armés ; mais il n'en est pas ainsi des théologiens : c'est un prodige que la fable ne nous a pas encore montré. Car la vérité n'est pas une chose à la portée de tous, mise sous nos pas et facile à saisir. Que faut-il pour l'atteindre ? Invoquer le secours de la philosophie, parcourir avec courage cette route qu'elle ouvre devant nous, route longue et pénible, se former l'esprit après s'être formé le caractère : car on doit d'abord dépouiller toute rusticité ; il faut passer par les degrés inférieurs pour arriver à l'initiation complète ; il faut faire partie des chœurs avant de porter les torches, et porter les torches avant d'être hiérophante. Ne voudrez-vous donc pas supporter travaux sur

(1) *Banquet*, p. 202 et 204. — (2) *Parménide*, p. 130.

travaux ? Mais rien de considérable ne s'obtient sans fatigue. Si vous parvenez heureusement à toucher le but, vous éprouverez ce plaisir que ressentent tous ceux qui s'avancent dans la voie du progrès. Vous rougissez de vous instruire tardivement; mais ce n'est pas là ce qui doit vous faire rougir: l'ignorance, voilà ce qui est surtout honteux. Vous restez dans la vôtre, sans même vous y tenir simplement: vous seriez encore supportables, si, ne sachant rien, vous ne vous donniez pas des airs de savants; vous auriez ainsi un commencement de science, car vous sauriez du moins que vous ne savez rien. Mais vous vous montrez deux fois ignorants avec vos grandes prétentions; bouffis d'orgueil et vides de sens, vous voulez enseigner sans avoir rien appris. Encore une fois, quels discours! quelles doctrines! assemblage informe de paroles incohérentes, véritables monstres comme ceux qui s'insurgèrent contre les dieux! N'a-t-on pas le droit de dire qu'avec vos opinions absurdes sur la Divinité vous l'outragez? Cela n'arriverait pas si vous restiez modestement à votre place; la médiocrité vous servirait mieux. Marcher, c'était chose trop vulgaire aux yeux d'Icare; mais tout lui manqua bientôt, et la terre qu'il avait dédaignée, et l'air où il ne put se soutenir.

13. Ce que je viens de dire est encore moins à l'adresse des barbares, étrangers à la vraie philosophie, que de ces gens dont nous entendons chez nous les dissertations creuses et emphatiques. C'est en les écoutant que l'idée m'est venue de composer ce discours, pour prendre la défense des lettres. Mais que veulent-ils donc ces ignorants présomptueux? Combien voudrait-on les acheter? On les paierait encore trop cher à en prendre trois pour une obole. Pour moi ma reconnaissance est toute acquise aux excellents poëtes, aux orateurs éloquents, aux historiens dont les œuvres méritent de fixer l'attention des hommes. En un mot je veux que tous ceux qui ont mis au service des Grecs tout ce qu'ils avaient de talent obtiennent l'honneur qui leur est dû : ils nous ont pris dès le berceau, ils nous ont nourris, ils ont fortifié notre faible intelligence par des enseignements où le plaisir se mêlait à l'utile; car nous étions encore trop délicats pour sup-

porter l'austérité de leçons dépouillées de tout agrément; puis, après nous avoir ainsi donné de la vigueur, de progrès en progrès ils nous ont conduits jusqu'aux sciences; les sciences à leur tour nous ont poussés encore plus haut; puis, quand elles voient que parvenus au faîte nous sommes couverts de sueur, excédés de fatigue, elles nous laissent revenir sur nos pas. Calliope nous reçoit tout poudreux, et pour nous délasser nous mène dans ses riantes prairies; elle répare nos forces épuisées en nous conviant au banquet de la poésie; après nous avoir fait goûter les charmes de l'art grec, elle éveille, elle excite insensiblement notre émulation; elle nous prépare nous aussi aux nobles travaux de l'esprit. Les lettres ne sont que le préambule de la sagesse, elles ne sont pas la sagesse elle-même. Les Muses laissent deviner et entrevoir quelque chose de supérieur encore à leurs attraits; et cependant si l'on n'a des yeux que pour elles, si l'on est uniquement épris de leur beauté, on est certes bien excusable, et des éloges mêmes sont dus aux esprits aimables qui vivent avec elles dans un commerce étroit. Nous n'admirons pas le cygne autant que l'aigle qui s'élève à perte de vue; et cependant nous aimons à regarder, à écouter le cygne; et ce n'est jamais par ma volonté qu'il fera entendre son chant pour la dernière fois. Si l'aigle est un oiseau royal, s'il vit à l'ombre du sceptre de Jupiter, le cygne a été adopté par un dieu, fils de Jupiter, et il a sa place près du trépied sacré. Il n'est donné à aucun oiseau d'être tout à la fois aigle et cygne, et de réunir leurs diverses qualités; mais l'homme est plus heureux: le ciel lui accorde parfois la double gloire de l'éloquence et de la philosophie.

14. Je viens de plaider la cause des Muses contre leurs grossiers détracteurs; pour échapper au reproche d'ignorance, ils prennent le parti de dénigrer les études auxquelles ils sont étrangers. Si j'ai traité quelques questions plus sérieuses que ne semblait le comporter mon sujet, c'est qu'on peut être parfois sérieux tout en badinant. L'uniformité n'est pas nécessaire; si le badinage domine, l'œuvre se justifie dans son ensemble. Nous mêlons le plaisant au sévère; le sujet s'y prêtait. Je tenais à dire combien je fais cas

de Dion, afin que le fils dont j'attends la naissance hérite de mes sympathies. J'ai laissé errer ma pensée vagabonde; quand on suit sa fantaisie, on va un peu à l'aventure : c'est comme une libre promenade à travers la campagne. Rien de plus agréable que de pouvoir discourir tout à son aise, sans calculer les heures qui s'écoulent. J'ai vu souvent un juge mesurer le temps aux avocats; puis, pendant les plaidoiries, il dormait, ou, s'il restait éveillé, c'était pour penser à tout autre chose : l'orateur cependant allait son train, pour avoir fini dans le temps prescrit. Pour moi je suis libre, les instants ne me sont pas comptés; je n'ai pas à parler devant un juge aussi inepte; je ne dois pas non plus monter sur le théâtre après avoir été, de porte en porte, inviter les jeunes gens de la ville, en leur promettant une séance charmante. Parler pour la foule, ô le misérable métier! En effet, s'efforcer de plaire à tant d'esprits différents, n'est-ce pas tenter l'impossible? L'orateur de théâtre, véritable esclave du public, ne s'appartient plus : chacun peut à son gré le tourmenter. Qu'un auditeur se mette à rire, le sophiste est perdu; il s'épouvante devant un visage morose. Il est toujours sophiste, quelque sujet qu'il traite; il ne se soucie que de l'opinion et non de la vérité. Si on l'écoute avec trop d'attention, il s'imagine que c'est pour le critiquer; si l'on tourne la tête de côté et d'autre, c'est qu'on s'ennuie de l'entendre. Il mérite pourtant des maîtres indulgents, celui qui sacrifie ses nuits, qui use ses jours à travailler, qui s'est consumé, pour ainsi dire, de fatigue et de faim, pour composer un beau discours. Il vient ensuite devant cette dédaigneuse jeunesse dont il veut charmer les oreilles; il est malade, mais il affecte les dehors de la santé. Après s'être baigné la veille, il se présente, au jour marqué, devant le public : coquet, pimpant, il déploie toutes ses grâces; il se tourne vers l'assistance, le sourire sur les lèvres; joyeux en apparence, il est déchiré d'inquiétudes secrètes. Il mâche de la gomme pour se donner une voix forte et claire : car le sophiste, même le plus sérieux, se fait une grande affaire de sa voix, et ne saurait dissimuler le soin qu'il en prend. Au milieu de son discours, il s'arrête pour demander un breuvage préparé

d'avance : un serviteur le lui présente ; il boit, il s'humecte le gosier pour mieux débiter ses phrases mélodieuses. Mais il ne peut cependant, le malheureux, gagner la bienveillance de son public : les auditeurs attendent avec impatience qu'il ait fini, pour rire en liberté ; ils voudraient le voir, la bouche ouverte et le bras tendu, garder tout à la fois l'attitude et le mutisme d'une statue : excédés d'ennui, ils pourraient enfin partir.

15. Moi je ne chante que pour mon plaisir : tandis que je m'adresse aux arbres, le ruisseau qui coule devant moi poursuit sa course sans jamais se tarir : ce n'est point comme l'eau de la clepsydre que d'une main avare mesure l'appariteur public. Je puis chanter quelques instants seulement ou pendant des heures entières : qu'importe ? Je m'arrête quand je veux, et le ruisseau coule encore, et il continuera de couler jour et nuit, et l'année prochaine, et toujours. Pourquoi me laisserais-je imposer l'heure et le sujet de mes discours, quand je peux jouir d'une entière indépendance et parler à mon gré sur tout ce qui me plaît ? Je n'ai point à vaincre l'indifférence d'un auditoire dédaigneux ; je ne relève que de moi-même : grâce à Dieu, je suis libre, exempt de toute servitude. Je ne voudrais pas me faire deux ou trois disciples, ni subir l'obligation de monter, à l'heure dite, en chaire, et d'y parler pour un prix convenu. Je sais que je ne m'appartiendrais plus si j'avais à donner mes soins à la composition d'un ces livres bons peut-être pour exercer la mémoire, mais qui laissent inactive et stérile la pensée, c'est-à-dire la faculté même qui juge les livres, et sans laquelle il n'est point de philosophe. Laissons ce genre d'occupations aux grammairiens ; mais même parmi ceux qui travaillent sur des livres de philosophie, il en est qui ne font œuvre que de grammairiens : ils excellent à réunir, à séparer des syllabes ; mais ils ne savent rien tirer de leur propre fonds, ou, s'il leur arrive de produire, ils ne mettent au monde que de misérables avortons. En effet peut-on vraiment féconder son intelligence quand il faut tous les jours expectorer un discours ? S'étudier à posséder cette facilité verbeuse qui s'exerce sur des riens, voilà qui rend incapable de toute étude sérieuse.

Les lois de la conception s'appliquent également à l'esprit et au corps : pour l'un comme pour l'autre l'habitude des enfantements prématurés a les mêmes conséquences : quand la gestation ne peut plus arriver à bonne fin, on ne produit que des embryons informes, sans vitalité. Lorsqu'on est prêt à parler en public, à propos de tout, on ne peut plus rien approfondir : si l'on traite une question, on est comme l'ouvrier malhabile qui ne sait pas polir et perfectionner la statue.

16. Je ne trouve pas d'ailleurs que ce soit une condition si enviable que d'avoir des comptes à rendre aux élèves et aux parents des élèves : ils exigent, les uns qu'on leur plaise avec les leçons qui leur sont débitées tous les jours, les autres qu'on les tienne au courant des progrès de leurs fils. Le maître cherche à se faire une réputation parmi ses disciples ; il veut soulever, par sa parole, les applaudissements d'une jeunesse bruyante. L'école est donc un autre théâtre, bien plus triste encore que le premier. Mais moi je converse avec qui je veux et comme je veux : le sujet, l'heure, le lieu, je les choisis à mon gré ; tantôt je m'instruis avec mon interlocuteur, tantôt c'est lui qui s'instruit avec moi. J'aimerais mieux entendre dire de bonnes choses à d'autres que de les dire moi-même ; car nous profitons plus avec ceux qui valent mieux que nous qu'avec ceux qui valent moins. Ces gens qui tiennent école, quelle est leur existence, à part une ou deux exceptions ? Car il est des hommes que leur talent affranchit des ennuis ordinaires de leur métier ; partout on voit des esprits distingués qui savent s'élever au-dessus des difficultés et des misères de leur profession. On tient donc école : dès qu'on s'est attaché quelques disciples, on n'admet plus qu'un autre maître puisse rien dire de bien, car on courrait risque d'être délaissé, et de voir les élèves déserter. Il faut penser tout autrement que ses rivaux, si l'on veut avoir un enseignement à soi : or on tient à rester professeur. Le professeur est donc fatalement condamné à la jalousie ; et la jalousie, c'est de toutes les passions la plus vile et la plus odieuse. Il fera des vœux pour qu'il n'apparaisse point de sage dans la cité : s'il en vient un, il va le décrier, car il veut être admiré sans partage. Il semble, à ses grands airs, qu'en lui la sagesse

surabonde ; le vase est plein jusqu'aux bords, on ne peut plus rien y mettre. Mais trouvera-t-on jamais rien de bon dans une âme envieuse et basse? Est-il rien de plus misérable que l'homme qui ne peut même pas s'améliorer ?

17. Socrate assistait aux leçons de Prodicus pour en tirer quelque profit ; il écoutait Hippias ; il allait trouver Protagoras ; il amenait les fils des plus riches familles à l'école des sophistes ; il ne se donnait pas pour un sage. C'est qu'il était réellement sage ; et les jeunes gens, avec un peu d'attention, pouvaient aisément discerner ce qu'étaient au fond Protagoras et Socrate, sous les apparences l'un de maître, l'autre de disciple. Glaucon, Critias conversaient avec Socrate sur le pied de l'égalité ; Simon même, le cordonnier, disputait contre lui, n'admettant rien qu'après démonstration. Chez le sophiste Lysias Clitophon insulta même Socrate, et à sa société il préférait celle de Thrasymaque. Socrate cependant n'en conçut aucun dépit, quoi que pût en penser Clitophon, bien à tort. Il rencontrait Phèdre ; cet unique auditeur lui suffisait ; il le suivait hors de la ville ; il écoutait d'abord patiemment un frivole discours, auquel il opposait un autre discours pour l'instruction de Phèdre. C'est qu'il était d'humeur facile, et ne songeait pas à se faire valoir en public. Xanthippe elle-même, bon Dieu ! avec quel dédain traitait-elle Socrate ! Mais après tout ce Socrate, dont on semblait faire si peu de compte, n'en vivait pas moins heureux. Ne peut-il pas en être de même et pour moi et pour tous ceux qui n'entendent pas s'asservir aux exigences sans nombre de ce monstre qu'on appelle la renommée, qui ne songent à plaire qu'à eux-mêmes et à Dieu, qui veulent et qui savent vivre en hommes avec les hommes ? Socrate, dans son entretien avec Phèdre, parle à deux reprises sur l'amour, la première fois pour en dire du mal, pur jeu d'esprit, où il prend le contre-pied de la réalité ; puis, changeant de langage, il va chanter le char de Jupiter, les attelages sacrés des onze dieux, car seule Vesta reste dans le palais céleste ; il chante aussi les âmes qui escortent les dieux, et qui s'efforcent de monter jusqu'au faîte du ciel. En entrevoyant la plaine de la vérité, Socrate s'enhardit à élever son langage : le voilà bien

loin des pensées qu'il exprimait tout à l'heure, sous le même platane, quand il faisait œuvre de rhéteur et s'essayait contre le sophiste Lysias. Le second discours s'adresse encore au même enfant; ce n'est pas Phèdre que je veux dire, car Phèdre était déjà un jeune homme, dans la force de l'âge. C'est à un bel adolescent que Socrate a l'air de parler; il lui expose tour à tour sur l'amour des théories toutes diverses : après la plaisanterie vient le sérieux.

18. Et pourquoi n'en ferais-je pas autant avec mon fils, ce fils dont le ciel m'a promis la naissance dans quelques mois, et que déjà je crois voir? Moi aussi ne puis-je avec lui mêler la plaisanterie au sérieux? Car je veux qu'il sache tout à la fois

Discourir et saisir la vérité des choses (1).

Qu'il n'aille pas blâmer Socrate qui se plut à faire l'éloge des guerriers inhumés aux frais de l'État. Ce panégyrique pourtant lui semblait au-dessus de ses forces : aussi en attribuait-il tout le mérite à Aspasie, auprès de laquelle il allait souvent s'instruire des choses de l'amour. Si vous songez à ces entretiens d'Aspasie et de Socrate sur l'amour, vous avouerez que la philosophie, après avoir pénétré les plus augustes mystères, saura reconnaître et embrasser le bien partout où elle le trouvera; elle aimera l'éloquence, et s'attachera volontiers à la poésie. La poésie, Socrate la cultiva, non pas dans son enfance ni dans sa jeunesse, mais dans son âge mûr, lorsqu'il était en prison. A cet âge ne convenaient plus les vains amusements; et puis l'heure était, je ne dis pas terrible (que pouvait-il y avoir de terrible pour Socrate?) mais peu favorable aux amusements. Socrate ne faisait des vers que pour obéir à Dieu, disait-il, et nous pouvons l'en croire; car il s'associait à la Divinité en participant avec elle à une même œuvre. N'est-il pas poëte celui qui rend des oracles à Delphes et dans le temple des Branchides? Il s'attribue les vers d'Homère, il en est l'auteur :

Je chantais, Homère écrivait (2).

(1) *Iliade*, IX, 443.
(2) *Anthologie*.

Condamner, au nom de la philosophie, l'art de bien dire, c'est donc se mettre au-dessus, je ne dirai pas seulement d'Aspasie et de Socrate, mais d'Apollon lui-même. Pour moi je veux exciter mon fils à l'étude des lettres; je souhaite qu'exerçant d'abord son intelligence par un commerce assidu avec l'éloquence et la poésie, il puisse, fortifié par elles, les défendre, quand il se trouvera plus tard en face de quelque insolent détracteur des Muses. Quel autre profit pourrais-tu retirer, ô mon fils, des biens que tu tiendras de ton père? Je possède beaucoup moins de champs que je n'en ai reçu en héritage; la plupart de mes serviteurs sont aujourd'hui mes égaux dans la cité; il ne me reste plus d'or ni de bijoux : ce que j'en avais, je l'ai dépensé, à l'exemple de Périclès, en choses nécessaires. J'ai beaucoup plus de livres qu'il ne m'en avait été laissé : voilà la richesse dont il faut que tu saches user.

19. Si tu reproches un jour à ton père de ne pas avoir corrigé les exemplaires de ce Dion, à propos duquel je me suis laissé entraîner au plaisir d'exposer mes idées, tu trouveras que le reste des ouvrages qui composent ma bibliothèque ne se recommande pas davantage par la correction des textes. A cet égard Dion ne vaut pas moins que les autres; je pourrais le défendre par des raisons tirées de la rhétorique, mais je peux même produire une loi de la philosophie. Cette loi, que l'on attribue au fils de Mnésarque, à Pythagore de Samos, défend de rien changer aux livres; il faut les laisser tels qu'ils sont sortis de la main du copiste, plus ou moins bien écrits. La loi, que l'on invoque dans les plaidoiries, n'a rien à voir avec les habiletés de l'éloquence; elle fait partie de ces preuves positives qui tirent toute leur force, non pas du talent de l'orateur, mais des institutions de l'État. Nous voyons cependant des gens qui se croient des maîtres dans l'art de la parole, quand ils ne sont en quelque sorte que de simples greffiers. Lorsqu'ils ont produit des témoins dans une affaire qui doit se résoudre par des témoignages, ils s'imaginent que c'est leur faconde qui a décidé du succès, tant ils sont présomptueux et naïfs. La loi dont je parle n'est point tirée de ce code romain qui s'impose même aux volontés rebelles; ce n'est

qu'un précepte donné par un ancien philosophe : il faut le faire accepter par la persuasion ; c'est une loi qui ne peut se passer du secours de la parole. Quand il s'agit de petites choses, il ne convient pas d'apporter trop de sérieux ; je ne sais comment, à propos de bagatelles, je me laisse aller à traiter de bien graves sujets : nous tâcherons donc, autant que nous le pourrons, d'éviter ce défaut. Le précepte que je rapportais plus haut appelle quelques réflexions ; mais une fois que j'aurai dit le nécessaire, j'aurai bien soin de n'y rien ajouter.

20. Écoutez Pythagore, ou l'un de ceux qui suivent et défendent la doctrine de Pythagore : après avoir cité cette loi, il vous dira que rien n'est au-dessus d'un esprit qui n'a besoin que de ses propres forces pour se développer, je veux dire d'un esprit en acte, né vraiment pour l'éloquence et la poésie, et pour tous les nobles travaux. Notre pays a possédé de ces génies supérieurs, doués de capacités merveilleuses : aussi, sans avoir à se donner la peine d'apprendre les règles de l'art, ils ont eux-mêmes servi de modèles. Mais de si brillantes aptitudes ne sont pas le lot de tout le monde ; il est même des hommes qui sont fort mal partagés. Mais tous nous sommes des intelligences en puissance ; un peu plus, un peu moins, quand nous nous rapprochons du but à des degrés divers, c'est que nous sommes poussés par des intelligences en acte, c'est-à-dire celles qui doivent à leur énergie propre leur complet achèvement. La grande utilité des livres, c'est qu'ils nous font passer de la puissance à l'acte. Tout d'abord il faut s'attacher à la lettre matérielle, ne point la perdre de vue. Puis, à mesure que l'esprit se fortifie, il faut prendre plus de liberté, ne plus se traîner servilement sur le texte écrit. Un problème dont la solution offre des difficultés excite notre curiosité et notre pénétration ; il en est de même d'un livre qui présente quelques lacunes : il faut savoir compléter la pensée, lire autrement que par les yeux, s'exercer à trouver en soi des idées analogues à celles de l'auteur. C'est ainsi que l'on s'habitue à n'être plus l'esclave d'autrui, mais à relever surtout de soi-même. Ces textes remplis de fautes exigent que l'intelligence vienne au secours des yeux.

Si Pythagore prescrivait aux jeunes gens l'emploi de ces exemplaires incorrects, c'est qu'il voulait d'abord faire l'essai de leurs aptitudes ; puis il estimait que ces exercices étaient mieux appropriés à leur âge que les recherches géométriques sur les surfaces. Il n'est pas bien difficile de substituer une lettre, une syllabe, un mot, au besoin même une phrase tout entière, et de lire couramment dans le livre. On s'habitue ainsi à prendre l'essor comme l'aiglon. Quand l'aiglon commence à se couvrir de plumes, ses parents le portent dans les airs ; puis ils l'abandonnent un instant pour qu'il essaie ses ailes ; mais comme il est encore trop faible, ils viennent le soutenir, et répètent l'épreuve jusqu'à ce qu'il ait appris à voler.

21. Pour moi, je n'irai pas me vanter à d'autres personnes, mais voici ce que je puis te dire en toute vérité. Souvent, quand je lis un livre, je n'attends pas ce que va dire l'auteur ; mais je lève les yeux, et, m'inspirant de l'ouvrage, j'en compose moi-même la suite, sans hésiter, comme si je continuais ma lecture, et d'après l'enchaînement naturel des pensées. Puis je compare mon improvisation avec le texte que j'ai sous les yeux, et je me souviens d'avoir souvent rencontré, non-seulement les mêmes idées, mais encore les mêmes expressions. D'autres fois j'ai deviné le sens avec tant de bonheur, que malgré la différence des mots il y avait toujours unité de composition. Les idées quelquefois n'étaient pas identiques ; mais alors même les miennes s'accordaient encore avec l'esprit général du livre, et si elles se fussent présentées à l'auteur il ne les eût pas dédaignées. Je me souviens aussi que me trouvant en société, comme je tenais entre les mains l'ouvrage d'un écrivain distingué, on me priait de lire tout haut : j'obéissais ; si l'occasion s'en présentait, j'ajoutais quelque passage de mon invention, et cela sans effort, j'en prends à témoin le dieu de l'éloquence ; je n'avais qu'à donner libre carrière à mon imagination et à ma langue. Bientôt s'élevait de tous côtés un murmure flatteur ; puis éclataient des applaudissements adressés à l'auteur du livre, mais provoqués surtout par les additions mêmes : tant mon esprit est un miroir fidèle et du style et des pensées. Je

pouvais prendre, pour m'exercer, des exemplaires incorrects, mon succès n'en était pas moins assuré. Quand on vient d'entendre jouer de la flûte, même après que l'instrument s'est tu, quelque temps encore on a le son dans les oreilles. Souvent avec les tragiques j'ai parlé le langage pompeux de la tragédie ; j'ai badiné avec les comiques, réglant mon ton sur celui de chaque écrivain. On me croirait l'égal, tantôt de Cratinus ou de Cratès, tantôt de Diphile ou de Philémon ; il n'est aucune espèce de mètre, aucun genre de poésie où je ne puisse porter mes tentatives, soit que j'oppose un ouvrage à un ouvrage, soit que je lutte contre un fragment. Si nombreuses, si diverses que soient les formes de style, il faut que je les reproduise fidèlement : c'est ainsi que la dernière corde de la lyre résonne dès que les autres cordes sont touchées.

DES SONGES.

ARGUMENT.

1. La divination est pour l'homme le plus noble sujet d'étude.

2. Le monde est un être animé dont toutes les parties sont liées ensemble. Diverses espèces de divination.

3. Toutes les choses ont de mutuels rapports et agissent les unes sur les autres.

4. Cette action réciproque des choses ne peut s'exercer que dans le monde. L'obscurité est essentielle à la divination.

5. De l'intelligence, de l'âme, de la raison et de l'imagination.

6. Pouvoir de l'imagination, qui est le sens par excellence.

7. Elle est moins faillible que nos sens physiques, qui nous trompent souvent.

8. L'imagination a été départie à une multitude d'êtres; c'est par elle que nous formons des pensées.

9. L'imagination s'associe, dans ce monde, à l'âme; tantôt elle lui commande, tantôt elle lui obéit.

10. Si l'âme se laisse asservir par les attraits de la matière, elle est malheureuse.

11. L'âme s'assimile des particules d'air et de feu qu'elle doit reporter quand elle retourne aux sphères supérieures.

12. Les deux destinées diverses de l'âme et de l'imagination.

13. Comment on peut purifier l'âme et l'imagination. Excellence de la contemplation.

14. Pour arriver à posséder la science de la divination par les songes, il faut d'abord être chaste et tempérant.

15. La divination par les songes est précieuse et facile.

16. Elle nous apporte toutes les joies de l'espérance.

17. Les songes sont véridiques; il faut seulement savoir les comprendre.

18. Obligations dont Synésius est redevable aux songes.

19. Pourquoi les songes sont-ils rarement lucides, et ont-ils besoin du secours de l'art pour être expliqués ?

20. Toutes les choses passées, présentes et futures, envoient des images qui se réfléchissent dans l'imagination.

21. Il faut par la philosophie maintenir notre imagination à l'abri des passions.

22. Comment on peut s'y prendre pour interpréter les songes.

23. Il n'existe pas, il ne peut exister, à cause de la différence des esprits, de règle générale pour l'explication des songes.

24. Chacun doit se faire à lui-même sa science divinatoire, en prenant note de ses songes.

25. Les rêves apportent à l'esprit toute sorte d'images et d'impressions.

26. Merveilles variées que présentent les songes.

27. Combien il est utile de prendre nos songes pour texte d'exercices littéraires, plutôt que les sujets ridicules que choisissent tant de rhéteurs.

PRÉFACE.

Un procédé fort ancien, et dont Platon surtout a usé, c'est de cacher, sous les apparences d'un sujet léger, les plus sérieux enseignements de la philosophie; par là les vérités dont la recherche a coûté le plus de peine ne s'en vont plus de la mémoire des hommes, et elles échappent en même temps aux souillures du profane vulgaire. Tel est le dessein que je me suis proposé dans ce livre. Ai-je réussi? Mon œuvre répond-elle, dans toutes ses parties, aux exigences de l'art antique? Je m'en rapporte au jugement des lecteurs éclairés et délicats.

—

1. Si les songes prophétisent l'avenir, si les visions qui se présentent à l'esprit pendant le sommeil donnent à notre curiosité quelque indice pour deviner les choses futures, les songes doivent être tout à la fois vrais et obscurs, et c'est dans leur obscurité même que réside la vérité.

> Les dieux d'un voile épais ont recouvert la vie (1).

Obtenir tout sans peine est un bonheur qui n'appartient qu'aux dieux; mais pour les hommes, non-seulement la vertu, mais tous les biens

> Ne peuvent s'acheter qu'au prix de la sueur (2).

Rien de plus précieux que la divination : c'est par la science et par la faculté de connaître que Dieu se distingue de

(1) Hésiode, *les Œuvres et les Jours*, 42. — (2) *Id.*, *ib.*, 287.

l'homme, et l'homme de la bête. Mais Dieu sait tout en vertu de sa propre nature ; l'homme, par la divination, peut ajouter beaucoup à ses connaissances, naturellement assez bornées. Le vulgaire ne voit que le présent ; ce qui n'est pas encore ne peut être l'objet que de ses conjectures. Calchas, seul entre tous les Grecs, embrassait dans son esprit

. . . . le présent, l'avenir, le passé (1).

Dans Homère, si Jupiter règle les affaires des dieux, c'est que

. . . né le premier, il sait plus que les autres (2).

Car la science est le privilége de la vieillesse. Si le poëte rappelle ainsi l'âge de Jupiter, c'est que les années apportent avec elles cette sagesse à quoi rien ne peut se comparer. Si l'on se figure, d'après d'autres passages, que la suprématie de Jupiter tient à la vigueur de ses bras, parce qu'Homère a dit :

. . . . il l'emportait en force (3),

c'est entendre bien mal la poésie, et ne pas saisir le sens philosophique qu'elle renferme, à savoir que les dieux ne sont rien autre chose que de pures intelligences. Après avoir dit que Jupiter est le plus fort, le poëte ajoute qu'il est le plus âgé, ce qui signifie que Jupiter est l'intelligence la plus ancienne. Or la vigueur de l'intelligence, qu'est-ce autre chose que la prudence ? Quel que soit donc le dieu qui commande aux autres dieux, puisqu'il est intelligence il règne, parce qu'il est supérieur en sagesse ; *il l'emporte en force* revient à dire qu'il sait plus que les autres. Le sage a donc avec Dieu une sorte d'affinité, puisqu'il tâche de se rapprocher de lui par la faculté de connaître, et s'efforce d'acquérir un peu de cette pénétration intellectuelle que Dieu possède par essence. Ne voit-on pas déjà par là qu'un des plus nobles sujets de recherche pour l'homme c'est la divination ?

2. Toutes les choses, par leur parenté les unes avec les

(1) *Iliade*, I, 70. — (2) *Id.*, XIII, 355. — (3) *Id.*, XV, 165.

autres, peuvent donner des présages ; car toutes ensemble ne sont que les différentes parties d'un être animé, le monde. Figurez-vous un livre écrit en divers caractères, phéniciens, égyptiens, assyriens : le sage déchiffre ces caractères ; mais nul n'est sage s'il n'a recueilli les enseignements de la nature. Il y a plusieurs degrés dans la science : ainsi l'un assemble les syllabes, un autre comprend une phrase, un troisième lit couramment. Les sages prévoient ce qui doit arriver, ceux-ci en regardant les astres errants, ceux-là les étoiles fixes, d'autres les comètes et les feux qui traversent l'espace. On prédit aussi tantôt en inspectant les entrailles des victimes, tantôt en écoutant le chant des oiseaux, en observant leur vol et leurs stations. Il y a encore les présages à l'aide desquels on peut lire dans l'avenir, comme les paroles, les rencontres fortuites : tous peuvent tirer de tout des pronostics. Si l'oiseau avait notre intelligence, l'homme lui servirait, comme l'oiseau sert à l'homme, pour la science de la divination : car nous sommes pour eux ce qu'ils sont pour nous, une race qui, en se renouvelant toujours et aussi ancienne que le monde, est tout à fait propre à donner des signes.

3. Il fallait nécessairement que toutes les parties de ce grand tout, animées d'une vie commune, fussent unies par d'intimes rapports, comme les membres d'un même corps. C'est ainsi peut-être que doivent s'expliquer les enchantements des mages : car de même qu'il y a dans la nature des présages, il existe aussi des attractions. Le sage est celui qui sait comment tout se lie dans ce monde ; il fait venir à lui une chose par l'intermédiaire d'une autre chose ; à l'aide des objets présents il étend sa puissance sur les objets les plus éloignés ; il agit avec des paroles, des figures, des substances matérielles. En nous la souffrance d'un organe se communique à d'autres organes ; un mal au doigt du pied amène parfois une tumeur dans l'aine, tandis que toutes les parties intermédiaires ne ressentent rien : c'est que l'aine et le pied appartiennent à un même corps et ont des relations toutes particulières. Parmi les dieux qui sont dans ce monde il en est qui ont avec certaines pierres, certaines plantes, des

affinités, des sympathies, telles qu'avec ces pierres et ces plantes on peut les attirer. De même le musicien qui fait entendre l'hypate ajoute à cette note, non pas la note la plus voisine, mais l'épitrite et la nète (1). C'est un reste de l'antique homogénéité des choses; aujourd'hui, entre les diverses parties, ainsi que dans une famille, il existe des dissemblances : car le monde n'est pas une unité simple, mais une unité composée. Les éléments tantôt s'accordent, tantôt se combattent; mais de leur lutte même résulte toujours l'harmonie de l'ensemble. Ainsi les sons que rend la lyre sont un assemblage de dissonances et de consonnances : c'est des contrastes que naît l'unité, qui fait de la lyre, comme du monde, un tout bien ordonné.

4. Archimède le Sicilien demandait un point situé hors de la terre pour mouvoir la terre. « Tant que je l'habite, » disait-il, je ne puis agir sur elle. » Mais il en est tout autrement de celui qui a pénétré dans les mystères du monde, et acquis ainsi quelque partie de la science divinatoire : s'il se plaçait en dehors du monde, il ne pourrait plus exercer sa science; car il l'exerce sur le monde, et par le moyen du monde. Sortez de notre univers, vous aurez beau regarder : l'observation des phénomènes qui se produisent au-dessus de la région où l'âme est répandue ne vous apprendra rien. Tout ce qu'il y a de divin en dehors du monde échappe au pouvoir de la magie;

. . . . à distance il n'en est point touché,
Il n'en est point ému (2).

L'intelligence est essentiellement indépendante : or il faut être passif pour subir l'influence des enchantements. La multiplicité des êtres que renferme le monde et les affinités qu'ils ont entre eux donnent naissance à tous les genres de

(1) Τὴν ὑπάτην, l'hypate, la note la plus grave. Τὴν ἐπόγδοον, la note voisine, plus élevée d'un huitième, et qui donnerait, avec l'hypate, une dissonance correspondant au rapport de 8 à 9. Τὴν ἐπιτρίτην, l'épitrite, note qui donne, avec l'hypate, une consonnance analogue au rapport de 4 à 3, consonnance de quinte. Τὴν νήτην, la nète, la note la plus élevée, qui donne avec l'hypate une consonnance d'octave, figurée par le rapport de 2 à 1.
(2) *Iliade*, XV, 106.

divination et de mystères ; divers, parce qu'ils sont multiples, à cause de leurs affinités ils forment tous ensemble un grand tout. Les mystères, il convient de n'en pas parler témérairement, par respect pour les lois de l'État ; mais il nous est permis de nous expliquer tout à loisir sur la divination. Nous avons fait l'éloge de cet art en général ; nous voulons maintenant considérer spécialement la plus parfaite de toutes les divinations. Elles présentent toutes ce caractère commun d'être obscures ; la contemplation attentive des choses de ce monde ne sert de rien pour dissiper cette obscurité. L'obscurité, nous le verrons, est essentielle à la divination, comme le mystère aux initiations sacrées. C'est ainsi que l'oracle de Delphes n'est pas compris de tous parce qu'il s'exprime en termes ambigus ; et quand le dieu indiquait aux Athéniens comment ils pourraient se sauver, le peuple assemblé n'aurait pas saisi le sens de ses paroles, si Thémistocle n'avait été là pour l'expliquer. Aussi ne faut-il pas rejeter la divination par les songes comme trop peu claire : elle a cela de commun avec toute divination et avec les oracles.

5. Nous devons la rechercher avec un soin tout particulier, car elle s'exerce par nous, en nous ; elle nous appartient en propre à tous. L'intelligence renferme en soi les images des choses qui sont réellement, dit l'ancienne philosophie ; ajoutons que l'âme renferme les images des choses qui naissent. Il y a donc, entre l'intelligence et l'âme, le même rapport qu'entre l'absolu et le contingent. Intervertissons l'ordre des termes ; joignons le premier au troisième, le second au quatrième : la proportion reste encore vraie, ainsi que nous le démontre la science. Il sera ainsi établi que l'âme, comme nous l'avancions, renferme en soi les images des choses qui naissent. Elle les renferme toutes, mais elle ne les produit au dehors que dans la mesure convenable ; l'imagination est comme le miroir dans lequel se réfléchissent, pour être perçues par l'animal, les images qui ont leur siége dans l'âme. Nous n'avons pas conscience des actes de l'intelligence, tant que la faculté maîtresse ne nous les révèle pas ; tout ce qu'elle ignore échappe à la connaissance de l'animal ; de même nous ne pouvons nous faire aucune idée des

choses qui sont dans la première âme (1), tant que l'imagination n'en reçoit pas les images. Cette vie imaginative est une vie inférieure, un état particulier de notre nature. Elle est comme pourvue de sens : en effet nous voyons des couleurs, nous entendons des sons, nous touchons, nous saisissons des objets, quoique nos organes corporels restent inactifs ; peut-être même alors nos perceptions sont-elles plus pures. C'est ainsi que souvent nous entrons en conversation avec les dieux : ils nous avertissent, ils nous répondent, et nous donnent d'utiles conseils. Aussi que l'on ait dû quelquefois au sommeil la découverte d'un trésor, je n'en suis pas étonné ; que l'on se soit endormi ignorant, et qu'après avoir eu en songe un entretien avec les Muses on se soit réveillé poëte habile, comme cela est arrivé de notre temps à quelques-uns, je ne vois là rien de si surprenant. Je ne parle point de ceux qui ont eu, en dormant, la révélation du danger qui les menaçait, ou la connaissance du remède qui devait les guérir. Quand l'âme, même sans avoir tenté de prendre son élan vers l'intelligence, entre, grâce au sommeil, en possession d'une science qu'elle n'avait point recherchée, n'est-ce pas une chose des plus merveilleuses que de s'élever au-dessus de la nature et de se rapprocher de l'intelligible, après en avoir été si éloigné que l'on ne sait même plus d'où l'on vient ?

6. Si l'on trouve extraordinaire que l'âme puisse ainsi monter vers les régions supérieures, si l'on ne croit pas à l'efficacité de l'imagination pour produire cet heureux rapprochement, il faut écouter les oracles sacrés quand ils parlent des diverses routes qui mènent à la science. Après avoir énuméré les différents moyens qui peuvent aider à l'essor de l'âme en excitant sa vertu native, voici comment ils s'expriment :

Par des leçons les uns sont éclairés,
Par le sommeil d'autres sont inspirés (2).

(1) Par la faculté maîtresse il faut entendre la raison. — La première âme est l'âme raisonnable, par opposition à l'âme sensitive, à l'âme végétative.
(2) *Oracles sibyllins.*

Vous voyez la distinction qu'établit l'oracle ; d'un côté l'inspiration, de l'autre l'étude : ceux-ci, dit-il, s'instruisent en veillant, ceux-là en dormant. Dans la veille c'est toujours un homme qui est le précepteur ; mais quand c'est de Dieu que vient la science à ceux qui dorment, ils savent du premier coup tout ce qui leur est enseigné ; car en donnant ainsi la science, Dieu n'instruit pas d'une manière ordinaire. Tout ce que je viens d'avancer a pour but de démontrer l'excellence de la vie imaginative à ceux qui ne l'estiment en quoi que ce soit. Je ne m'étonne point qu'ils aient cette opinion : avec leur prétendue sagesse, ils s'attachent obstinément à des pratiques condamnées par les oracles sacrés ; car voici ce que disent ces oracles :

Les sacrifices, les victimes,
Ne sont que vains amusements (1) ;

et ils nous engagent à y renoncer. Les hommes dont je parle, s'estimant bien supérieurs au reste des mortels, prennent toute sorte de voies pour deviner l'avenir ; mais ils dédaignent la divination par les songes, procédé trop facile, mis à la portée de tous, de l'ignorant comme du sage. Mais quoi ! n'est-ce pas être sage que de savoir user mieux que les autres de ce qui appartient à tout le monde ? Presque tous les biens, et surtout les plus précieux, sont du domaine commun de l'humanité. Dans l'univers rien de plus magnifique que le soleil, et rien qui soit plus à l'usage de tous. C'est un grand bonheur d'avoir l'intuition de Dieu ; mais connaître Dieu par le moyen de l'imagination, voilà l'intuition par excellence. L'imagination est le sens des sens, nécessaire à tous les autres ; elle tient à la fois de l'âme et du corps (2) ; elle réside en dedans de nous : établie dans la tête, comme dans une citadelle que la nature a bâtie pour elle, elle domine de là l'animal. L'ouïe, la vue ne sont pas de véritables sens, mais plutôt de simples organes, qui mettent l'animal en relation avec le monde extérieur ; au service de l'imagi-

(1) *Oracles sibyllins.*
(2) Littéralement, *elle est le premier corps de l'âme.*

nation, elles transmettent à leur maîtresse les impressions venues du dehors, les sensations que nous apportent les objets qui nous entourent. L'imagination est le sens collectif en qui se résument nos divers sens : en réalité c'est elle qui entend, qui voit ; c'est par elle que se font toutes les perceptions; elle assigne à chaque organe ses fonctions particulières. C'est d'elle que procèdent toutes les facultés ; elles sont comme les rayons qui partent du centre et qui aboutissent tous au centre : multiples quand ils s'en éloignent, ils se confondent à leur origine. Le sens auquel les organes sont indispensables est un sens purement matériel; pour mieux dire il n'est un sens que lorsqu'il entre au service de l'imagination : l'imagination, ce sens immédiat (1), a un caractère divin par lequel elle se rapproche de l'intelligence.

7. Nous tenons nos sens physiques en grande estime parce qu'ils nous mettent en rapport avec le monde ; et ce que nous croyons le mieux connaître, c'est ce qui frappe nos regards. Mais si nous n'avons que du dédain pour l'imagination, parce qu'elle est souvent en désaccord avec les sens, nous oublions que l'œil lui-même nous trompe fréquemment : tantôt il ne perçoit pas les objets, tantôt il les voit autres qu'ils ne sont réellement, à cause du milieu à travers lequel il les voit. Suivant la distance les choses paraissent plus grandes ou plus petites ; dans l'eau elles sont plus grandes; la réfraction fait qu'une rame droite semble brisée. Parfois d'ailleurs l'œil souffre, et tout lui paraît trouble et confus. De même, quand l'imagination est malade, ne comptez point sur des visions claires et distinctes. Quelle est la nature de ses maladies? D'où lui viennent les vices qu'elle contracte ? Comment peut-elle s'amender et recouvrer la santé ? Une philosophie profonde pourra seule nous le dire, et nous prescrira les remèdes sacrés qui guérissent l'imagination et la rendent divine. Mais pour que Dieu vienne la visiter, il faut qu'elle expulse d'abord tous les éléments étrangers qu'elle a reçus. Quand on vit conformément à la nature, l'imagination reste pure et sans mélange ; elle garde toute son énergie ; c'est ainsi qu'elle se

(1) C'est-à-dire qui s'exerce sans organe, sans intermédiaire.

rapproche véritablement de l'âme : elle entre alors avec elle en relation ; elle n'est pas pour elle une étrangère, comme notre enveloppe corporelle, sur laquelle n'agit point la bienfaisante influence du principe spirituel. L'imagination est le véhicule de l'âme : suivant que celle-ci incline davantage vers la vertu ou vers le vice, l'imagination est plus subtile et plus éthérée, ou plus épaisse et plus terrestre. Elle tient le milieu entre l'être doué de raison et l'être privé de raison, entre l'esprit et la matière ; elle leur sert de moyen terme, elle unit ainsi les deux extrêmes : voilà pourquoi sa nature ne peut être exactement saisie par le philosophe.

8. Voisine de la matière et de l'esprit, l'imagination leur fait des emprunts à tous les deux, suivant sa convenance ; et, tout en gardant sa nature propre, elle forme ses conceptions des éléments les plus opposés. L'essence imaginative a été départie à une multitude d'êtres ; elle descend jusque chez les animaux dénués d'intelligence : alors elle n'est plus le char sur lequel s'assied l'âme divine ; c'est elle-même qui est assise sur les facultés inférieures. Elle tient à la bête lieu de raison ; elle sent et elle agit suffisamment par elle-même (1). Chez certains animaux elle s'épure et se perfectionne. Il est une multitude de démons dont l'existence est tout imaginative : ce ne sont que des fantômes dont les apparitions sont liées aux choses contingentes. Dans l'homme l'imagination peut beaucoup par sa vertu propre, et plus encore par son association avec l'intelligence. Nous ne pouvons former de pensées qu'avec le secours de l'imagination, sauf peut-être de courts instants où quelques hommes saisissent directement la vérité. Laisser loin derrière soi l'imagination est chose belle autant que difficile. Heureux l'homme à qui les années apportent l'intelligence et la sagesse, dit Platon en parlant de la raison pure (2). Mais la vie ordinaire relève de l'imagination, ou de l'intelligence appelant à son service l'imagination.

9. Ce souffle animal, que les sages ont appelé une âme douée de souffle, prend toutes sortes de formes, et devient

(1) L'imagination ici, c'est l'instinct. — (2) *Philèbe*, p. 59.

un dieu, un démon, un fantôme, en qui l'âme reçoit le châtiment de ses fautes. Les oracles s'accordent à dire que l'âme aura dans l'autre monde une existence conforme aux visions que lui apporte maintenant le sommeil (1), et la philosophie nous assure que toute vie n'est que la préparation de la vie qui doit suivre. Vertueuse, l'âme rend l'imagination plus légère ; vicieuse, elle l'alourdit sous le poids de ses souillures. Tout naturellement l'imagination s'élève là-haut, quand elle est douée de chaleur et de sécheresse : voilà ses ailes, et tel est le sens qu'il faut attacher aux expressions d'Héraclite, quand il dit que l'âme vraiment sage est brillante et sèche ; au contraire, lorsqu'elle est épaisse et chargée d'humidité, l'imagination est entraînée par sa pesanteur vers les basses régions, dans les profondeurs souterraines, séjour des esprits mauvais ; là elle traîne, dans les châtiments, une existence douloureuse : toutefois, avec le temps et beaucoup d'efforts, elle peut, dans une autre vie, se purifier et remonter vers le ciel. A son entrée dans la vie deux chemins s'ouvrent devant elle ; elle va tantôt dans la bonne route, tantôt dans la mauvaise ; puis vient l'âme qui, descendant des sphères célestes, s'empare de l'imagination ; elle use d'elle comme d'un char, pour accomplir son voyage dans ce monde physique ; elle s'efforce de la ramener vers les régions élevées, ou du moins de ne pas rester enfoncée avec elle dans la matière. Il est difficile sans doute qu'elles se séparent ; parfois cependant, quand l'imagination ne veut pas obéir, l'âme s'affranchit de sa société : il est pour cela des cérémonies sacrées qui sont connues, et dans lesquelles on peut avoir confiance. C'est une honte pour l'âme de retourner là-haut sans avoir rendu à la terre tout ce qui appartient à la terre, et sans reporter aux globes célestes tout ce qu'elle leur a emprunté. Grâce aux initiations et à la faveur divine, il est des hommes qui parviennent ainsi à dégager leur âme des liens de l'imagination ; mais d'ordinaire, une fois qu'elles ont été unies, elles vont de concert : l'âme est attirée par l'ima-

(1) Comme les idées qui nous poursuivent dans le sommeil sont celles qui nous ont occupés pendant la veille, elles se continuent encore dans l'autre vie.

gination, ou elle l'attire ; leur association persiste jusqu'à ce que l'âme retourne aux lieux d'où elle est partie. Quand l'imagination vient à tomber sous le poids de ses misères, elle entraîne dans sa chute l'âme qui n'a pas su la préserver. Voilà le danger que les oracles signalent au principe intelligent qui est en nous.

Ne va pas t'enfoncer dans ce monde fangeux,
Dans ces gouffres profonds, tristes et noirs royaumes,
Enfers sombres, hideux, tout peuplés de fantômes (1).

En effet une existence déraisonnable et stupide n'est pas digne de l'intelligence ; mais le fantôme, à cause des éléments qui le constituent, se plaît dans les basses régions ; car le semblable ne recherche-t-il pas son semblable?

10. Si dans cette union l'intelligence vient à se confondre entièrement avec l'imagination, elle se plonge dans l'ivresse des grossières voluptés : or le comble du mal c'est de ne plus même sentir son mal ; car alors on ne cherche pas à s'en guérir : c'est ainsi que l'on ne songe pas à faire disparaître les callosités dont on ne souffre plus. Le repentir aide à revenir à une vie meilleure. Quand on est tourmenté de son état, on s'efforce d'en sortir. Vouloir, c'est avoir accompli déjà la moitié de l'expiation ; car alors tous les actes, toutes les paroles tendent à cette fin. Mais quand la volonté est absente, les cérémonies expiatoires n'ont plus de sens ; pour qu'elles gardent leur efficacité, il faut que l'âme soit consentante. Aussi les peines qui de divers côtés viennent nous frapper sont merveilleusement propres à rétablir l'ordre moral ; en prenant la place des fausses joies, les chagrins purifient l'âme ; les malheurs mêmes qui semblent immérités sont utiles en ce qu'ils nous délivrent d'un attachement trop exclusif aux choses d'ici-bas. C'est ainsi que la Providence se révèle aux sages, tandis que les insensés ne veulent pas admettre qu'il soit impossible à l'âme de se dégager de la matière, quand elle n'a pas été éprouvée par la souffrance dans ce monde. Les plaisirs de cette terre ne sont

(1) *Oracles sibyllins.*

tout autour du monde (1), et n'est pas comme la terre qui est au plus bas degré dans l'échelle des êtres. Admettez que le meilleur consente à s'allier avec le moins bon, et produise ainsi un corps immortel mélangé de fange : si le plus noble des deux associés met ce corps sous sa dépendance, alors la partie la moins pure ne résiste plus à l'action de l'âme ; docile et soumise, elle la suit fidèlement. C'est ainsi que l'imagination, cette essence intermédiaire, en s'abandonnant à la direction de l'âme, cette essence supérieure, loin de s'altérer, se purifie et remonte avec elle vers le ciel ; s'il est des limites qu'elle ne peut franchir, du moins elle s'élève au-dessus des éléments, et touche aux espaces lumineux : car elle a sa place, disent les oracles, dans la région brillante, c'est-à-dire dans cette voûte circulaire qui nous enveloppe. Mais c'est assez parler des emprunts que l'imagination fait aux éléments : on peut accorder ou refuser sa croyance à ce dogme ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que l'essence corporelle qui vient de là-haut doit nécessairement, quand l'âme retourne à son principe, se relever, prendre aussi son vol et se joindre aux sphères célestes, c'est-à-dire revenir à sa nature propre.

12. Il y a donc deux destinées tout opposées, l'une obscure, l'autre brillante ; ici le comble du bonheur, là l'excès de la misère. Mais entre ces deux limites extrêmes, dans le monde sublunaire, il est, ne le croyez-vous pas? un grand nombre de stations intermédiaires, que se disputent la lumière et les ténèbres. L'âme avec l'imagination peut parcourir tout cet espace, changeant, suivant les lieux, d'état, d'habitudes et de vie. Quand elle revient à sa noblesse originelle, elle est le réceptacle de la vérité ; pure, brillante, incorruptible, elle est divine, et pour prévoir l'avenir n'a qu'à le vouloir. Mais lorsqu'elle tombe jusqu'aux régions inférieures, elle ne renferme que ténèbres, incertitudes et mensonge ; car l'imagination, en s'obcurcissant, devient incapable de discerner nettement les choses. Quand elle est entre les deux points extrêmes, l'âme a une part de vérité, une part

(1) L'éther.

d'erreur. C'est ainsi que l'on peut déterminer à quel degré de l'échelle sont placés les divers démons. Car rester toujours ou presque toujours dans le vrai, c'est le propre de l'être divin ou quasi-divin ; mais se tromper sans cesse quand il s'agit de prédire l'avenir, c'est le sort de ceux qui se vautrent dans la matière, aveuglés par d'orgueilleuses passions. Les démons, que retiennent de célestes liens, deviennent des dieux ou des esprits d'un ordre supérieur ; ils s'élèvent, et vont occuper la région préparée pour les plus nobles essences.

13. Par là on peut deviner quelle place occupe une âme humaine. L'homme dont l'imagination, pure, bien réglée, ne perçoit dans la veille et dans le sommeil que de fidèles images des choses, peut être tranquille sur l'état de son âme : elle est dans les meilleures conditions. Or c'est surtout d'après les visions que l'imagination se forme et auxquelles elle s'attache, lorsqu'elle n'est pas sous l'influence des objets extérieurs, que nous pouvons reconnaître les dispositions où elle se trouve. C'est à la philosophie de nous apprendre quels soins il faut donner à l'imagination, et comment on peut la préserver de toute erreur. La meilleure de toutes les préparations, c'est de pratiquer surtout la vertu spéculative, de telle sorte que la vie soit un progrès intellectuel continu. Il faut, autant que possible, prévenir les mouvements aveugles et désordonnés de l'imagination ; en d'autres termes, tendre vers le bien, s'affranchir du mal, ne se mêler aux choses terrestres qu'autant que la nécessité l'exige. Rien n'est efficace comme la contemplation pour dissiper les ennemis qui assiégent l'esprit. L'esprit se subtilise ainsi plus qu'on ne saurait croire, et se tourne vers Dieu ; alors, convenablement préparé, il attire, par une sorte d'affinité, l'esprit divin ; il le fait entrer en commerce avec l'âme. Mais lorsqu'il s'épaissit, se contracte et se rapetisse au point de ne pouvoir plus entièrement remplir la place que lui destinait la Providence, lorsqu'elle a formé l'homme, (j'entends par là les cases du cerveau), comme la nature a horreur du vide il s'introduit en nous un mauvais esprit. Et que de souffrances nous apporte cet hôte détestable ! Car, puisque ces cases ont été faites pour

recevoir un esprit, la nature veut qu'elles soient toujours occupées par un esprit, bon ou méchant. Ce dernier état est la punition des impies qui ont souillé ce qu'il y avait en eux de divin; l'autre est la fin même, ou presque la fin d'une vie pieuse.

14. Nous avons voulu, en étudiant la divination par les songes, prouver que cette science n'est pas à dédaigner, qu'elle mérite au contraire qu'on s'y applique, pour tous les avantages qu'on peut en retirer, et nous avons dû rechercher quelle est la nature de l'imagination. Mais de quelle utilité peut être cette divination dans la vie ordinaire, voilà ce que nous n'avons pas encore montré. Le meilleur profit que nous puissions obtenir, c'est d'assainir l'esprit, c'est d'élever l'âme: aussi est-ce un religieux exercice que de nous rendre aptes à la divination. Plusieurs, dans leur désir de prévoir ainsi l'avenir, ont renoncé aux excès de la table pour vivre sobres et tempérants; ils ont gardé leur couche pure et chaste : car l'homme qui veut faire de son lit comme le trépied de Delphes se gardera bien de le rendre témoin de nocturnes débauches; il se prosterne devant Dieu pour prier. Ainsi peu à peu il fait provision d'admirables vertus; il atteint un but plus élevé que le but auquel il visait, et sans y avoir d'abord songé il arrive à s'attacher et à s'unir à Dieu.

15. Il ne faut donc pas négliger la divination : elle nous conduit vers les sommets divins, et met en jeu nos facultés les plus précieuses. Le commerce d'une âme avec Dieu ne la rend pas plus inhabile aux choses d'ici-bas; ses nobles aspirations ne lui font pas oublier l'être animal. D'en haut elle voit plus nettement tout ce qui est au-dessous d'elle que si elle vivait retenue dans cette région inférieure; sans rien perdre de sa sérénité, elle donne à l'animal des images exactes de tout ce qui se produit dans ce monde contingent. Le proverbe, descendre sans descendre, est vrai surtout de celui qui, tout en abaissant sa pensée vers des objets moins dignes de lui, ne l'y retient pas fixée. Cette science de la divination, je désire la posséder et la laisser à mes enfants. Pour l'acquérir il n'est pas besoin d'entreprendre à grands frais un pénible voyage ou une lointaine navigation, d'aller à Delphes

ou dans le désert d'Ammon : il suffit de s'endormir, après avoir fait ses ablutions et sa prière. Voyez la Pénélope d'Homère :

> . . . . . . Au sortir d'une eau pure,
> Couvrant son corps d'un voile éclatant de blancheur,
> Elle invoque Minerve (1).

Nous ferons comme elle pour goûter le sommeil. Êtes-vous dans les dispositions convenables? Le Dieu, qui se tenait éloigné, vient à vous. Vous n'avez pas à vous donner de peine : il se présente toujours pendant votre sommeil. Dormir, voilà tout le secret. Jamais pauvre n'a pu se plaindre que l'indigence l'empêchât d'être initié à ce mystère aussi bien que le riche. Les hiérophantes de certaines villes ne peuvent être pris, comme les triérarques d'Athènes, que parmi ceux qui possèdent une grande fortune; car il faut dépenser beaucoup pour se procurer l'herbe crétoise, un oiseau d'Égypte, un ossement d'Ibérie, et autres raretés de cette espèce qui ne se trouvent que dans les profondeurs de la terre et de la mer, aux bords

> Où le soleil commence et finit sa carrière (2).

La divination externe exige donc des préparatifs coûteux; et quel est le particulier assez opulent pour faire toutes ces dépenses? Mais s'il s'agit de songes, il importe peu de posséder cinq cents, trois cents médimnes de revenu, d'être dans une condition modeste, ou même de travailler à la terre pour gagner de quoi vivre : rameurs, mercenaires, citoyens, étrangers, en cela tous sont égaux. Dieu ne met point de différence entre la race des Étéobutades et le dernier des esclaves. Grâce à sa facilité, la divination par les songes est mise à la portée de tous : simple et sans artifice, elle est rationnelle par excellence; sainte, car elle n'use pas de moyens violents, elle peut s'exercer partout; elle se passe de fontaine, de rocher, de gouffre, et c'est ainsi qu'elle est vraiment divine. Pour la pratiquer il n'est pas besoin de négliger

(1) *Odyssée*, XVII, 48. — (2) *Id.*, I, 24.

une seule de nos occupations, de dérober à nos affaires un seul instant, et c'est là un avantage que j'aurais dû signaler tout d'abord. Jamais personne ne s'est avisé de quitter son travail et d'aller dormir dans sa maison, tout exprès pour avoir des songes. Mais comme le corps ne peut résister à des veilles prolongées, le temps que la nature nous ordonne de consacrer au repos nous apporte, avec le sommeil, un accessoire bien plus précieux encore que le sommeil même : cette nécessité naturelle devient une source de jouissances, et nous ne dormons plus seulement pour vivre, mais pour apprendre à bien vivre. Au contraire la divination qui s'exerce à l'aide de moyens matériels prend la plus grande partie de notre temps, et c'est un bonheur si elle nous laisse quelques heures de liberté pour nos besoins et nos affaires. Il est bien rare qu'elle nous soit de quelque utilité dans le cours ordinaire de la vie; car les circonstances, les lieux, ne se prêtent pas à l'accomplissement des cérémonies nécessaires; et d'ailleurs il n'est pas facile de transporter partout avec soi un attirail d'instruments. En effet, sans parler des autres inconvénients, tout ce bagage, que ne pouvaient contenir naguère les murs trop étroits des prisons (1), ferait le chargement d'un chariot ou d'un navire. Ajoutez encore que ces cérémonies ont des témoins, qui peuvent les révéler, comme cela s'est passé de nos jours : pour obéir aux prescriptions légales, bien des gens ont divulgué ces mystères, et les ont livrés aux regards et aux oreilles d'une multitude profane. Outre qu'il est humiliant de voir ravaler la science, cette espèce de divination doit être en aversion à Dieu. En effet, ne point attendre que celui dont on souhaite la présence vienne librement, mais le presser, le harceler pour l'attirer à soi, c'est user de violence, c'est commettre une faute du genre de celles que même nos lois humaines ne laissent pas impunies. Tout cela est grave; mais ce n'est pas tout encore : quand on emploie, pour prévoir l'avenir, des procédés artificiels, on court le risque d'être interrompu dans ses opérations; et si

(1) Les empereurs, devenus chrétiens, interdisaient les pratiques superstitieuses. Il s'agit ici de la saisie des instruments qui servaient à ces pratiques.

l'on se met en voyage, on laisse sa science à la maison ; car ce n'est pas une petite affaire que de déménager ce matériel et de l'emporter. Mais dans la divination par les songes, chacun de nous est à lui-même son propre instrument ; quoi que nous fassions, nous ne pouvons nous séparer de notre oracle : il habite avec nous ; il nous suit partout, dans nos voyages, à la guerre, dans les fonctions publiques, dans les travaux agricoles, dans les entreprises commerciales. Les lois d'une république jalouse n'interdisent point cette divination : le voulussent-elles, qu'elles n'y pourraient rien : car comment établir le délit ? Quel mal y a-t-il à dormir ? Jamais tyran ne pourrait porter un édit contre les songes, à moins de proscrire le sommeil dans ses états ; et ce serait à la fois une folie de commander l'impossible, et une impiété de se mettre en opposition avec les volontés de la nature et de Dieu.

16. Livrons-nous donc tous à l'interprétation des songes, hommes et femmes, jeunes et vieux, riches et pauvres, citoyens privés et magistrats, habitants de la ville et de la campagne, artisans et orateurs. Il n'y a de priviléges ni de sexe, ni d'âge, ni de fortune, ni de profession. Le sommeil s'offre à tous ; c'est un oracle toujours prêt, un conseiller infaillible et silencieux ; dans ces mystères d'un nouveau genre chacun est à la fois le prêtre et l'initié. C'est ainsi que la divination nous annonce les joies à venir, et, par la jouissance anticipée qu'elle nous procure, elle donne à nos plaisirs une plus longue durée ; elle nous avertit des malheurs qui nous menacent, afin que nous puissions nous mettre sur nos gardes. Les charmantes promesses de l'espérance si chère à l'homme, les calculs prévoyants de la crainte, tout nous vient des songes. Rien n'est plus propre en effet à nourrir en nous l'espérance, ce bien si grand et si précieux que sans lui nous ne pourrions, comme disent les plus illustres sophistes, supporter la vie ; car qui voudrait rester toujours dans le même état ? Entouré de tant de maux, l'homme se laisserait aller au découragement, si Prométhée n'avait mis dans son cœur l'espérance qui charme ses peines, et lui donne, avec l'oubli du présent, la certitude d'un meilleur

avenir. Telle est la force de l'illusion que le prisonnier, dont les pieds sont retenus captifs dans des entraves, dès qu'il laisse aller sa pensée, se voit libre ; il est soldat, il commande une demi-cohorte : le voilà centurion, général ; il est victorieux ; il offre des sacrifices, il se couronne pour célébrer son triomphe ; il donne des festins où brille, à son choix, tout le luxe de la Sicile ou de la Perse ; il ne songe plus à ses fers, tout le temps qu'il lui plaît d'être général. Ces rêveries viennent même dans la veille comme dans le sommeil ; mais c'est toujours de l'imagination qu'elles procèdent. L'imagination, quand c'est notre volonté qui la met en jeu, nous rend cet unique service de charmer notre existence, d'offrir à notre âme les illusions flatteuses de l'espérance, et de nous consoler ainsi de nos peines.

17. Mais lorsqu'elle nous apporte d'elle-même l'espérance, comme il arrive dans le sommeil, alors nous pouvons considérer Dieu comme le garant des promesses que nous font les rêves. En se préparant à recevoir les biens annoncés en songe, on a deux fois du bonheur : d'abord parce que d'avance on jouit de ces biens en idée ; puis, quand on les possède réellement, on sait en user comme il convient, car on a prévu le juste emploi qu'on en pourrait faire. Pindare, en parlant de l'homme heureux, célèbre l'espérance : « Elle est » douce, dit-il, elle nourrit le cœur ; elle accompagne, elle » anime la jeunesse ; c'est elle surtout qui gouverne l'esprit » mobile des mortels (1). » Sans doute il ne peut être question de cette espérance trompeuse que nous nous forgeons à nous-mêmes tout éveillés. Mais tout ce que dit Pindare n'est qu'une faible partie de l'éloge qu'on peut faire des songes. La divination par les songes est une science qui poursuit l'exacte vérité, et qui inspire assez de confiance pour qu'on n'aille pas la reléguer à un rang inférieur. Si la Pénélope d'Homère nous dit que deux portes différentes donnent passage aux songes, et que l'une ne laisse échapper que des songes trompeurs (2), c'est qu'elle ne connaissait pas bien la nature des rêves : mieux instruite, elle les aurait

(1) *Fragments.* — (2) *Odyssée*, XIX, 562.

fait tous sortir par la porte de corne. Elle est convaincue d'erreur et d'ignorance quand elle refuse de croire à une vision qui devait cependant lui inspirer confiance.

> L'oie est le prétendant, et l'aigle c'est Ulysse,
> C'est moi. . . . . (1).

Ulysse était près d'elle, et c'est à lui qu'elle parlait de la fausseté de son rêve. Homère, je crois, a voulu montrer par là qu'il ne faut pas se défier des rêves, et que, si nous pouvons nous tromper sur nos songes, le songe lui-même ne trompe pas. Agamemnon aussi a tort de croire qu'un rêve a été menteur ; il n'a pas compris à quelle condition la victoire lui était promise :

> Ordonne à tous les Grecs de revêtir leurs armes,
> Et d'Ilion les murs tomberont devant toi (2).

Il marche donc, comptant que le premier assaut va lui livrer la ville ; mais il n'a pas pris garde à la prédiction : il faut que les Grecs s'arment tous, jusqu'au dernier. Or Achille et la troupe des Myrmidons, c'est-à-dire l'élite de l'armée, refusent de prendre part au combat.

18. C'est assez faire l'éloge des songes; arrêtons-nous. Mais quoi ! j'allais être ingrat. Je l'ai déjà montré : parcourons les mers ou restons dans nos foyers, soyons marchands ou soldats, toujours et partout nous portons avec nous la faculté de prévoir l'avenir. Mais je n'ai pas encore dit tout ce que moi-même je dois aux songes. Et pourtant ce sont les esprits tournés vers la philosophie que les songes viennent surtout visiter, pour les éclairer dans leurs difficiles recherches, pour leur apporter pendant le sommeil les solutions qui leur échappent pendant la veille. On semble, en dormant, tantôt apprendre, tantôt trouver par sa propre réflexion. Pour moi, que de fois les songes sont venus à mon secours dans la composition de mes écrits ! Souvent ils m'ont aidé à mettre mes idées en ordre, et mon style en harmonie avec mes idées ; ils m'ont fait effacer certaines expressions, pour

(1) *Odyssée*, XIX, 548. — (2) *Iliade*, II, 11.

en choisir d'autres. Quand je me laissais aller à prodiguer les images et les termes pompeux pour imiter ce nouveau genre attique si éloigné de l'ancien, un dieu alors m'avertissait dans mon sommeil, censurait mes écrits, en faisait disparaître les phrases emphatiques, et me ramenant au naturel me corrigeait de l'enflure du style. D'autres fois, dans le temps des chasses, j'ai inventé, à la suite d'un rêve, des piéges pour prendre les animaux les plus légers à la course, ou les plus adroits à se cacher. Si, rebuté d'une trop longue attente, je me préparais à revenir chez moi, les songes me rendaient le courage, en m'annonçant, pour tel ou tel jour, une chance meilleure : je veillais alors patiemment quelques nuits de plus; la fortune reparaissait en effet au jour marqué, et une foule d'animaux venaient tomber dans mes filets ou sous mes flèches. Ma vie tout entière s'est passée sur les livres ou à la chasse, excepté le temps de mon ambassade; et plût aux dieux que je n'eusse point vécu ces trois années maudites ! Mais alors encore la divination m'a été singulièrement utile : c'est elle qui m'a préservé des embûches que me tendaient certains magiciens, révélé leurs sortiléges, sauvé de tout danger; elle m'a soutenu pendant toute la durée de cette mission qu'elle a fait réussir pour le plus grand bien des villes de la Libye; elle m'a conduit jusque devant l'Empereur, au milieu de la cour, où j'ai parlé avec une indépendance dont jamais Grec n'avait encore donné l'exemple.

19. Chaque genre de divination a ses adeptes particuliers; mais la divination par les songes s'adresse à tous : elle s'offre à chacun de nous comme une divinité propice ; elle ajoute de nouvelles conceptions à celles que nous avons trouvées dans nos veillées méditatives. Rien de plus sage qu'une âme dégagée du tumulte des sens, qui ne lui apportent du dehors que troubles sans fin. Les idées qu'elle possède, et, quand elle est recueillie en elle-même, celles qu'elle reçoit de l'intelligence, elle les communique à ceux qui sont tournés vers la vie intérieure ; elle fait passer en eux tout ce qui lui vient de Dieu ; car entre cette âme et la divinité qui anime le monde il existe des rapports étroits, parce que toutes deux viennent de la même source. Les songes alors n'ont plus rien

de terrestre ; ils sont d'une clarté, d'une évidence parfaite, ou presque parfaite : il n'est plus besoin de les interpréter. Mais ce bonheur n'est réservé qu'à ceux qui vivent dans la pratique de la vertu, acquise par un effort de la raison ou par l'habitude. Il est bien rare que les autres hommes aient des songes aussi lucides ; cela se voit pourtant quelquefois, mais dans des conjonctures fort graves : leurs rêves, en autre temps, sont vulgaires et confus, pleins d'obscurité ; il faut le secours de l'art pour les expliquer. Comme l'origine en est, pour ainsi dire, étrange et bizarre, ils doivent, vu cette origine, n'offrir qu'incertitude : c'est en effet ce qui arrive.

20. Tous les êtres qui existent dans la nature, qui ont existé, qui existeront (car l'avenir est encore un mode d'existence), envoient au dehors des images qui s'échappent de leur substance. Les objets sensibles sont un composé de forme et de matière : or, comme nous voyons que la matière est dans un écoulement perpétuel, les images qu'elle produit sont emportées avec elle, nous sommes bien forcés de l'admettre : ainsi images et matière, tout ce qui est soumis à la génération n'approche pas en dignité de l'être permanent. Toutes ces images fugitives se réfléchissent dans l'imagination comme dans un miroir brillant. Errant à l'aventure et détachées des objets où elles ont pris naissance, comme elles n'ont qu'une existence indécise, et que pas un des êtres qui subsistent par eux-mêmes ne veut les accueillir, quand elles rencontrent des esprits animaux, qui eux aussi sont des images (1), mais des images résidant en nous, elles pénètrent dans ces esprits, elles s'y établissent comme dans leur demeure. Les choses passées, puisqu'elles ont été réellement, donnent de claires images, mais qui finissent à la longue par s'effacer et disparaître ; les choses présentes, comme elles continuent d'exister, des images encore plus nettes et plus vivantes ; mais l'avenir ne donne rien que de vague et d'indistinct : tels les bourgeons, qui ne font que de naître, laissent soupçonner seulement les fleurs et les feuilles encore mal formées qu'ils renferment, et qui vont éclore et

(1) Εἴδωλα. Ce mot a le double sens d'images et de fantômes.

sortir tout à l'heure. Aussi l'art est-il indispensable pour connaître l'avenir ; nous ne pouvons avoir qu'une esquisse incertaine de ce qui n'est pas encore ; il n'y a de représentation exacte que de ce qui est.

21. Mais n'est-il pas étonnant qu'il puisse se produire des images de ce qui sera seulement plus tard ? C'est ici que je dois dire comment on peut acquérir cet art de la divination. Ce qu'il faut tout d'abord, c'est que l'esprit divin qui est en nous soit assez bien préparé pour être visité par l'intelligence et par Dieu, et n'être pas le réceptacle des vaines images. Or, pour qu'il en soit ainsi, recourons surtout à la philosophie, dont la bienfaisante action apaise les passions qui assiégent l'esprit et l'envahissent pour en faire leur demeure ; portons dans notre vie des habitudes de tempérance et de frugalité, afin de ne pas agiter la partie animale de notre être ; car le trouble des sens s'étend bientôt jusqu'à l'imagination, qu'il faut garder paisible et tranquille. Ce calme, il est bien facile de le souhaiter, mais bien malaisé d'y parvenir. Pour moi, comme je veux que le sommeil ne soit inutile à personne, je vais chercher une règle fixe qui s'applique à l'infinie variété des rêves ; en d'autres termes il s'agit d'établir une science des apparitions nocturnes. Voici comment on peut s'y prendre.

22. Le navigateur qui, après être passé près d'un rocher, aperçoit une ville, sait plus tard, quand il signale le même rocher, que la même ville va se montrer à ses yeux. Nous n'avons pas besoin de voir un général pour savoir qu'il vient ; pour nous avertir de son approche il suffit des cavaliers qui le précèdent : car chaque fois qu'ils ont apparu, c'est que le général arrivait. Ainsi les images qui se présentent à notre esprit sont des indices de l'avenir ; le retour des mêmes signes présage le retour des mêmes événements. C'est un triste pilote celui qui repasse près du même rocher sans le reconnaître, et qui ne peut dire à quel rivage il est près d'aborder ; il navigue à l'aventure. Ainsi l'homme qui a eu plusieurs fois le même rêve, et qui n'a pas observé ce qu'annonçait ce rêve, accident, bonheur, entreprise, celui-là dirige sa vie comme ce pilote dirige son vaisseau, sans réflexion. Nous

pronostiquons les tempêtes, même quand tout est tranquille dans l'atmosphère, si nous apercevons des cercles autour de la lune ; car nous avons souvent remarqué qu'après ce phénomène est venu l'orage.

Un seul cercle, terni, présage un temps serein;
S'il est brisé, du vent c'est l'annonce certaine;
S'il est double, crois-moi, la tempête est prochaine;
Mais s'il est triple, et sombre, et brisé, je m'attends
Alors plus que jamais aux fureurs des autans (1).

Ainsi toujours, comme le dit Aristote (2), et avec lui la raison, de la perception procède la mémoire, de la mémoire l'expérience, et de l'expérience la science. C'est par cette voie que nous arriverons à l'interprétation des songes.

23. Il est des hommes qui entassent une quantité de livres où sont exposées les règles de cet art. Pour moi je ris de tous ces traités et je les regarde comme parfaitement inutiles. En effet si le corps, qui est un composé des divers éléments, peut, en raison de sa nature, être l'objet d'une science une et positive, puisque les affections qu'il éprouve se produisent presque toujours les mêmes, et par les mêmes causes, (car les éléments qui le constituent diffèrent très-peu les uns des autres, et les malaises qui troublent l'organisme ne peuvent rester cachés), il n'en est plus de même de l'imagination. Ici c'est tout autre chose : il existe de profondes différences entre les divers esprits, suivant qu'ils se rattachent à des sphères où domine davantage la matière.

Heureuse est en ce monde, entre toutes les âmes,
L'âme qui descendit des hauteurs de l'éther.
L'âme aussi, qui connut la cour de Jupiter,
Et qu'à vivre ici-bas contraint la destinée,
Même dans cet exil reste encor fortunée (3).

C'est encore là ce que voulait dire Timée, quand il assignait un astre à chaque âme (4). Mais les âmes ont dégénéré : éprises d'un séjour terrestre, elles sont tombées plus ou moins

(1) Aratus, *Pronostics*, 81. — (2) *Métaphysique*, I, 1.
(3) J'ignore d'où sont tirés ces vers. — (4) Platon, *Timée*, p. 15.

bas, et dans leur chute l'imagination a été souillée. Ainsi déchues elles habitent des corps : la vie n'est plus qu'un long désordre ; l'esprit est malade : état indigne de l'esprit, si l'on songe à sa noble origine, mais digne de l'être animal auquel il s'est associé et qu'il est venu vivifier. Peut-être du reste la nature de l'esprit dépend-elle tout entière du rang où il se place lui-même, suivant qu'il pratique le vice ou la vertu. Car rien d'aussi variable que l'esprit : comment des natures dissemblables, obéissant à des lois et à des passions différentes, auraient-elles les mêmes apparitions ? Cela n'est pas, cela ne peut être. L'eau, trouble ou limpide, dormante ou agitée, peut-elle reproduire également les objets ? Faites varier ses teintes, remuez-la en divers sens, les figures changeront d'aspect ; elles n'auront qu'un seul caractère commun, c'est de s'écarter de la vérité. Si on le conteste, si quelque Phémonoé, quelque Mélampe, ou tout autre devin prétend établir, pour l'explication des rêves, une règle générale, nous lui demanderons si des miroirs plans, convexes, ou faits de différentes matières, réfléchissent des images semblables. Mais jamais, je le pense, ces gens-là ne se sont avisés de méditer sur la nature de l'esprit. Comme l'imagination a quelque affinité avec l'esprit, ils la prennent telle quelle, et voilà pour eux la faculté maîtresse qui donne toute science. Je ne prétends pas absolument qu'entre les choses les plus dissemblables il n'y ait aucune relation ; mais ces relations sont obscures, et plus obscures encore si on veut leur donner trop d'étendue. Ajoutez, comme je l'ai dit, qu'il est difficile d'avoir une image claire des choses qui apparaissent avant d'exister. Enfin, comme nous avons tous notre manière d'être particulière, il n'est pas possible que les mêmes visions aient pour tous la même signification.

24. N'espérons donc pas pouvoir établir des règles générales : chacun doit chercher sa science en lui-même. Inscrivons dans notre mémoire tout ce qui nous est arrivé, après quels songes. Il n'est pas difficile de s'habituer à un exercice où se trouve tout profit ; le profit même que nous en retirons est pour nous un stimulant, surtout quand nous avons de quoi nous exercer. Or est-il rien de plus commun que les

songes, rien qui s'empare plus fortement de l'esprit? A ce point que même les plus bornés sont tout occupés de leurs rêves. C'est une honte, à vingt-cinq ans, d'avoir encore besoin d'un interprète pour l'explication des songes, et de ne pas posséder les principes de cet art. Des mémoires où nous aurions soin de consigner les visions que nous apporte le sommeil, aussi bien que les événements qui se produisent pendant nos veilles, auraient certainement leur prix; c'est une nouveauté qui choquerait peut-être les idées reçues : mais cependant pourquoi ne compléterions-nous pas l'histoire de nos journées par celle de nos nuits, pour garder ainsi le souvenir de nos deux vies? Car il y a une vie de l'imagination, comme nous l'avons montré, tantôt meilleure, tantôt pire que la vie ordinaire, selon que l'esprit est sain ou malade. Si donc nous avons soin de noter nos songes, tout en acquérant ainsi la science de la divination, nous ne laisserons rien échapper de notre mémoire, et nous aurons du plaisir à composer cette biographie, où nous nous retrouverons éveillés et endormis. D'ailleurs, si l'on veut apprendre à manier la parole, on ne saurait trouver de matière plus riche et plus féconde pour le développement des facultés orales. Quand on consigne par écrit ses impressions de la journée, comme on se met dans la nécessité de ne négliger aucun détail, et de s'occuper des petites choses aussi bien que des grandes, on s'habitue, dit le sophiste de Lemnos (1), à traiter avec bonheur tous les sujets. Mais quel thème admirable fournit à l'orateur l'histoire de nos visions nocturnes!

25. Ce n'est point chose facile d'exposer exactement toutes les circonstances d'un rêve, de séparer ainsi ce qui se trouve réuni dans la réalité, de réunir ce qui est séparé, et de donner aux autres, par nos descriptions, des songes qu'ils n'ont pas eus. Est-ce un mérite si mince que de faire passer dans l'âme d'autrui nos propres impressions? L'imagination relègue dans le néant des êtres qui existent; elle fait sortir du néant des êtres qui n'existent pas, qui ne peuvent

(1) Philostrate.

exister : comment, alors que nous n'avons l'idée de rien de semblable, nous figurons-nous des objets qu'il est même impossible de nommer ? L'imagination rassemble beaucoup d'images à la fois, et les présente dans un même instant, confondues, telles que le rêve les donne ; car c'est au gré du rêve que se produisent nos visions. Pour rendre fidèlement ces impressions variées, il faut toutes les ressources du langage. L'imagination vient agir sur nos affections plus qu'on ne pourrait le croire : les rêves excitent en nous des émotions diverses ; nous éprouvons des sentiments tantôt de sympathie et d'attachement, tantôt d'aversion. Souvent aussi c'est pendant le sommeil que s'exercent sur nous les enchantements de la magie, et que nous sommes surtout accessibles à la volupté ; l'amour et la haine, pénétrant dans notre âme, persistent même après le réveil.

26. Voulons-nous saisir l'esprit de nos auditeurs ? Pour réussir à leur communiquer nos impressions et nos idées, il faut un langage vif et animé. En songe, on est vainqueur, on marche, on vole. L'imagination se prête à tout ; la parole a-t-elle les mêmes facilités ? Parfois on rêve que l'on dort, que l'on a un rêve, qu'on se lève, qu'on secoue le sommeil, et l'on est toujours endormi ; on réfléchit au songe que l'on vient d'avoir : cela même est encore un songe, un double songe ; on ne croit plus aux chimères de tout à l'heure ; on s'imagine être maintenant éveillé, et l'on regarde ses présentes visions comme des réalités. Ainsi se produit dans l'esprit un véritable combat ; on se figure que l'on fait effort sur soi-même, qu'on chasse le rêve, qu'on ne dort plus, qu'on a repris la pleine possession de son être, et qu'on cesse d'être la dupe d'une illusion. Les fils d'Aloüs, pour avoir voulu escalader le ciel, en entassant les uns sur les autres les monts de la Thessalie, furent punis ; mais quelle loi interdit à celui qui dort de s'élever au-dessus de la terre sur des ailes plus sûres que celles d'Icare, de devancer le vol des aigles, de planer par delà les sphères célestes ? On aperçoit de loin la terre, on découvre un monde que la lune même ne voit point. On peut converser avec les astres, se mêler à la troupe invisible des dieux qui régissent l'univers. Ces mer-

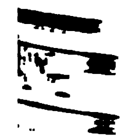
veilles, qui ne peuvent se décrire aisément, s'accomplissent pourtant sans le moindre effort. On jouit de la présence des dieux sans être exposé à la jalousie. Sans avoir eu la peine de redescendre, on se retrouve sur la terre ; car un des priviléges de nos rêves, c'est de supprimer le temps et l'espace. Puis on cause avec les brebis : leur bêlement devient un langage clair et distinct. N'est-ce pas là un vaste champ ouvert à une éloquence d'un nouveau genre ? De là sans doute est venu l'apologue qui fait parler le paon, le renard, la mer elle-même. Ces hardiesses de l'imagination sont peu de chose comparées aux témérités des songes ; mais, bien que l'apologue ne soit qu'une reproduction très-affaiblie de quelques-uns de nos rêves, il fournit cependant une ample matière au talent des sophistes. Mais après s'être essayé dans ce genre, pourquoi l'écrivain ne se perfectionnerait-il pas en s'exerçant sur les songes ? Par là on ne se forme pas seulement à l'art oratoire, on gagne aussi en sagesse.

27. Employez donc les loisirs d'une vie indépendante à raconter les événements qui vous arrivent dans la veille ou dans le sommeil ; consacrez à ce travail une partie de votre temps : il en résultera pour vous, ainsi que je l'ai montré, d'inestimables avantages. Vous acquerrez la science divinatoire que nous avons vantée, et au-dessus de laquelle on ne peut rien placer ; puis l'élégance de la diction, mérite qui n'est pas à dédaigner, vous viendra par surcroît. Dans ces amusements littéraires le philosophe délassera son esprit comme le Scythe détend son arc. Les songes peuvent aussi fournir aux rhéteurs d'admirables textes pour leurs discours d'apparat. Je ne comprends guère quel intérêt ils trouvent à venir célébrer les vertus de Miltiade, de Cimon, ou même d'un personnage anonyme ; à faire parler le riche et le pauvre luttant l'un contre l'autre à propos des affaires publiques. J'ai vu pourtant des vieillards se quereller à ce sujet sur le théâtre, et quels vieillards ! Ils affichaient la gravité philosophique, et laissaient pendre une barbe qui pouvait bien, j'imagine, peser plusieurs livres. Mais leur gravité ne les empêchait point de s'injurier, de s'emporter, de soutenir, à grand renfort de gestes outrés, leurs longs discours. Je me figurais qu'ils plaidaient la cause de quelque parent : mais quelle

surprise quand j'appris plus tard que les personnages qu'ils défendaient, loin d'être de leur famille, n'existaient même point, n'avaient jamais existé, et ne pouvaient exister ! Où trouver en effet une république qui, pour récompenser l-- services d'un citoyen, lui permît de tuer son e
Lorsqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans on vient
serter sur des inventions aussi pitoyables, à qu
de la vie ajourne-t-on les travaux et les discour
Mais ces gens-là ne savent donc pas le sens des
ignorent que déclamation veut dire exercice prépa
prennent les moyens pour la fin, la route pour l
faut atteindre. Ils font de la préparation même l'u
de tous leurs efforts. S'assouplir les bras dans le
de la palestre, cela suffit-il pour se faire procla
queur au pancrace dans les jeux olympiques ?
pensées, abondance de mots, voilà ce qui cara
gens toujours prêts à parler, même quand ils n
dire. Pourquoi ne pas profiter de l'exemple d'Alc
chiloque, qui ont employé leur talent à raconter l
vie ? Aussi la postérité conserve-t-elle le souveni
peines et de leurs plaisirs. Ils ne parlaient pas u
pour parler, comme cette nouvelle race de beaux
s'exercent sur des sujets imaginaires ; ils n'ont pa
consacré leur génie à la gloire d'autrui, comme
comme Stésichore, qui ont ajouté par leurs poëm
tration des héros, et qui excitent nos âmes à la
en s'oubliant eux-mêmes. Aussi tout ce que no
d'eux, c'est qu'ils étaient d'admirables poëtes. Si
voulez vous faire un nom dans la postérité, si vous sentez capable d'enfanter une œuvre qui puisse vivre éternellement, n'hésitez pas à entrer dans la voie toute nouvelle que je vous recommande. Comptez sur l'avenir : l'avenir garde fidèlement ce qu'avec l'aide de Dieu nous lui confions.

(1) Un riche et un pauvre sont ennemis : le riche promet de fournir des aliments au peuple, si on l'autorise à tuer le pauvre : cette permission lui est accordée. Mais le riche ne nourrit pas les fils du pauvre, qui meurent de faim : il est accusé. — Voilà le sujet auquel Synésius fait allusion.

CONTRE ANDRONICUS [1].



ARGUMENT.

se sert des fléaux pour accomplir ses volontés et châtier les hommes.
ces fléaux, Dieu les déteste pourtant et les punit ensuite.
de toute justice que le mal soit rendu à ceux qui font le mal : il en
pour Andronicus.
:t d'être évêque j'étais heureux ; j'avais toujours partagé ma vie entre
phie et le repos.
de souhaiter l'épiscopat, je ne l'ai accepté qu'à regret et malgré moi.
onicus est venu achever la ruine de sa patrie. Je suis impuissant
; excès, et mon impuissance me désespère.
recours à moi de tous côtés ; je n'ai plus aucun crédit. C'est en vain
ıdrais sauver le malheureux citoyen auquel on a volé les deniers pu-
u'Andronicus veut faire périr.
onicus, fier de sa récente fortune, croit pouvoir, malgré la bassesse
:traction, me mépriser ; mais ses mépris s'adressent à Dieu plutôt

nction du sacerdoce et de l'administration. Je ne puis unir la vie
a vie contemplative.
.ıe blâme pas ceux qui font à la fois office d'évêque et de magistrat ;
; double tâche est au-dessus de mes forces.
;rchons ensemble quelqu'un qui aime à prendre en main les affaires
, et qui me remplace.
auté et impiété d'Andronicus.
ronicus brave le Christ lui-même.
ımmunication d'Andronicus.

1. Les fléaux qui désolent le monde accomplissent sans doute les desseins de la Providence, puisqu'ils viennent punir des coupables ; mais ils n'en sont pas moins détestés et maudits de Dieu : *Je susciterai contre vous,* dit le Seigneur,

(1) Ce discours, dans les éditions grecques, est rangé parmi les Lettres, sous les numéros 57 et 58. On ne peut cependant le considérer comme une lettre, et nous en avons donné les raisons, page 120. Voilà pourquoi nous en faisons un discours à part.

surprise quand j'appris plus tard que les personnages qu'ils défendaient, loin d'être de leur famille, n'existaient même point, n'avaient jamais existé, et ne pouvaient exister ! Où trouver en effet une république qui, pour récompenser les services d'un citoyen, lui permît de tuer son ennemi (1)? Lorsqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans on vient encore disserter sur des inventions aussi pitoyables, à quelle époque de la vie ajourne-t-on les travaux et les discours sérieux? Mais ces gens-là ne savent donc pas le sens des mots? Ils ignorent que déclamation veut dire exercice préparatoire; ils prennent les moyens pour la fin, la route pour le but qu'il faut atteindre. Ils font de la préparation même l'unique objet de tous leurs efforts. S'assouplir les bras dans les exercices de la palestre, cela suffit-il pour se faire proclamer vainqueur au pancrace dans les jeux olympiques? Disette de pensées, abondance de mots, voilà ce qui caractérise ces gens toujours prêts à parler, même quand ils n'ont rien à dire. Pourquoi ne pas profiter de l'exemple d'Alcée et d'Archiloque, qui ont employé leur talent à raconter leur propre vie? Aussi la postérité conserve-t-elle le souvenir de leurs peines et de leurs plaisirs. Ils ne parlaient pas uniquement pour parler, comme cette nouvelle race de beaux esprits qui s'exercent sur des sujets imaginaires; ils n'ont pas non plus consacré leur génie à la gloire d'autrui, comme Homère, comme Stésichore, qui ont ajouté par leurs poëmes à l'illustration des héros, et qui excitent nos âmes à la vertu, tout en s'oubliant eux-mêmes. Aussi tout ce que nous savons d'eux, c'est qu'ils étaient d'admirables poëtes. Si donc vous voulez vous faire un nom dans la postérité, si vous vous sentez capable d'enfanter une œuvre qui puisse vivre éternellement, n'hésitez pas à entrer dans la voie toute nouvelle que je vous recommande. Comptez sur l'avenir : l'avenir garde fidèlement ce qu'avec l'aide de Dieu nous lui confions.

(1) Un riche et un pauvre sont ennemis : le riche promet de fournir des aliments au peuple, si on l'autorise à tuer le pauvre : cette permission lui est accordée. Mais le riche ne nourrit pas les fils du pauvre, qui meurent de faim : il est accusé. — Voilà le sujet auquel Synésius fait allusion.

CONTRE ANDRONICUS [1].

ARGUMENT.

1. Dieu se sert des fléaux pour accomplir ses volontés et châtier les hommes.
2. Mais ces fléaux, Dieu les déteste pourtant et les punit ensuite.
3. Il est de toute justice que le mal soit rendu à ceux qui font le mal : il en sera ainsi pour Andronicus.
4. Avant d'être évêque j'étais heureux ; j'avais toujours partagé ma vie entre la philosophie et le repos.
5. Loin de souhaiter l'épiscopat, je ne l'ai accepté qu'à regret et malgré moi.
6. Andronicus est venu achever la ruine de sa patrie. Je suis impuissant contre ses excès, et mon impuissance me désespère.
7. On a recours à moi de tous côtés ; je n'ai plus aucun crédit. C'est en vain que je voudrais sauver le malheureux citoyen auquel on a volé les deniers publics, et qu'Andronicus veut faire périr.
8. Andronicus, fier de sa récente fortune, croit pouvoir, malgré la bassesse de son extraction, me mépriser ; mais ses mépris s'adressent à Dieu plutôt qu'à moi.
9. Distinction du sacerdoce et de l'administration. Je ne puis unir la vie active à la vie contemplative.
10. Je ne blâme pas ceux qui font à la fois office d'évêque et de magistrat ; mais cette double tâche est au-dessus de mes forces.
11. Cherchons ensemble quelqu'un qui aime à prendre en main les affaires de la cité, et qui me remplace.
12. Cruauté et impiété d'Andronicus.
13. Andronicus brave le Christ lui-même.
14. Excommunication d'Andronicus.

1. Les fléaux qui désolent le monde accomplissent sans doute les desseins de la Providence, puisqu'ils viennent punir des coupables ; mais ils n'en sont pas moins détestés et maudits de Dieu : *Je susciterai contre vous,* dit le Seigneur,

(1) Ce discours, dans les éditions grecques, est rangé parmi les Lettres, sous les numéros 57 et 58. On ne peut cependant le considérer comme une lettre, et nous en avons donné les raisons, page 120. Voilà pourquoi nous en faisons un discours à part.

une race qui vous fera subir toute espèce d'afflictions. Mais ces ennemis qu'il a armés, lui-même va les châtier ensuite : *Car après vous avoir vaincus*, ajoute-t-il, *ils n'ont pas eu pitié de vous, ils vous ont traités inhumainement.* Je n'ai pas présentes à ma mémoire les expressions mêmes du texte sacré ; mais je puis affirmer que dans un passage des livres saints tel est le sens des paroles de Dieu. Et Dieu ne s'est pas contenté de faire la menace sans l'accomplir : le roi de Babylone renversa Jérusalem, et emmena le peuple en esclavage ; mais à son tour il fut bientôt après saisi de démence ; sa capitale, tel était l'arrêt divin, fut changée en désert, et l'on put se demander si dans cette solitude une ville avait jamais existé. Oserons-nous interroger Dieu, et lui dire : *Pourquoi choisis-tu des hommes chargés d'exécuter tes vengeances? Et puis quand ils ont été les instruments de tes divines volontés, et qu'ils ont frappé les coupables contre lesquels tu les envoyais, pourquoi, au lieu de récompenser ces fidèles ministres, n'as-tu pour eux que des châtiments?* — Ce n'est pas sans dessein que Dieu nous suggère ces questions, et voici quelle est la réponse. Quand une fois la loi divine eut été violée sur la terre, alors apparurent des maux de toute sorte : les fléaux surtout, ces terribles agents de destruction, vinrent fondre sur la race humaine. Le mal existe donc ; mais Dieu, en vertu de sa sagesse, de sa bonté et de sa puissance, ne se contente pas de ne faire que le bien : c'est là, pour ainsi dire, un des ses attributs essentiels, comme le feu a la propriété de brûler et la lumière d'éclairer : le mal que produisent les volontés dépravées, il le fait tourner à l'accomplissement de ses desseins : du mal, la suprême sagesse sait tirer le bien.

2. Si Dieu veut châtier les hommes, il a, pour le servir, tantôt les démons qui dirigent les nuées de sauterelles, tantôt ceux qui propagent la peste ; d'autres fois c'est une nation barbare ou un chef ennemi : en un mot toutes les puissances malfaisantes sont à ses ordres ; mais il les hait cependant parce qu'elles sont malfaisantes. Dieu ne crée point lui-même ces instruments de calamités : il les trouve, et il en use. Êtes-vous le digne exécuteur d'une œuvre de colère? Eh bien! c'est là précisément ce qui vous sépare de

Dieu. Parmi les vases dont nous usons, il en est de vils, il en est de précieux. On estime ou on méprise un objet selon l'usage auquel on l'emploie. Ainsi la table obtient nos respects; car nous honorons Dieu quand nous la dressons pour accomplir les devoirs de l'amitié et de l'hospitalité; la générosité d'Abraham envers ses hôtes fit de Dieu son convive. Au contraire la verge qui frappe est odieuse, car elle sert à la colère, et souvent on a eu regret d'en avoir usé. Dieu prend sous sa protection particulière ceux qui sont punis; car ce n'est pas un médiocre bonheur quand nous sommes jugés dignes d'être visités par la Providence, et lavés de nos péchés par le châtiment. Mais Dieu n'en déteste pas moins les puissances ennemies qui nous punissent; car tout ce qui est doué d'une force destructive est odieux au Créateur. Ces cruels fléaux, hommes ou démons, ne songent pas en nous frappant à servir les desseins de Dieu : ils ne font qu'obéir à leur nature perverse, quand ils nous infligent les calamités. C'est ainsi que notre pays méritait sans doute les afflictions dont vous venez de l'accabler, mais vous n'en serez pas moins puni; car autrement Judas aurait pu alléguer une semblable excuse. Ne fallait-il pas en effet que le Christ fût mis en croix pour expier les péchés du monde? Sans doute il le fallait, mais pourtant *malheur à l'homme par qui le scandale arrive! Mieux aurait valu pour lui ne jamais naître* (1). Le lacet fut la punition visible du traître ici-bas; mais cet autre châtiment que n'ont point vu les yeux, l'esprit ne pourrait le comprendre. Personne ne saurait se faire l'idée des supplices réservés au coupable qui a livré le Christ.

3. Avoir aidé à l'accomplissement de ce qui devait arriver, ce n'est point une justification suffisante. Aussi est-il de toute justice qu'Andronicus et les Ausuriens expient le mal qu'ils nous ont fait. Les sauterelles avaient ravagé nos campagnes, détruit nos moissons jusqu'à la racine, rongé l'écorce des arbres : un vent impétueux s'est élevé, et les a précipitées dans la mer. A cette plaie des sauterelles Dieu a opposé le vent du midi; de même contre les Ausuriens il vient de nous

(1) Saint Luc, XVII, 1-2.

choisir un nouveau chef : et puisse ce chef, de tous ceux qui nous ont été donnés jusqu'ici, être le plus pieux et le plus juste! Puissé-je bientôt le voir triomphant des barbares et le proclamer heureux! *Heureux,* dit en effet le prophète, *celui qui leur rendra tous les maux qu'ils nous ont fait souffrir! Heureux celui qui écrasera leurs petits enfants contre la pierre* (1)*!* — Et cet Andronicus, le fléau de la province, quel châtiment lui est donc réservé? Par quel supplice expiera-t-il ses crimes? De toutes les plaies envoyées par Dieu pour punir nos fautes, la plus affreuse c'est Andronicus. Je ne lui reproche pas seulement les calamités publiques : il est pour moi en particulier un ennemi dangereux; le tentateur se sert de lui pour me contraindre à déserter l'autel. Mais il faut reprendre les choses d'un peu plus haut. A ce que vous savez déjà je vais ajouter des détails que vous ne connaissez pas tous. Je dois vous raconter ce qui m'est arrivé. Cet exposé vous fera mieux comprendre ce que je veux ensuite vous dire.

4. Dès mes premières années j'ai considéré comme un bien vraiment céleste les douceurs d'une vie paisible et facile : un tel sort, a-t-on dit, est le privilége des esprits divins; l'homme assez fortuné pour goûter ici-bas cette existence calme élève son intelligence et se rapproche de Dieu. Les occupations et les amusements de l'enfance m'ont laissé indifférent, aussi bien que ceux de l'adolescence et de la jeunesse. Arrivé à l'âge viril, mes goûts et mon humeur n'ont point changé : loin du tumulte des affaires, ma vie tout entière a été comme une fête perpétuelle; mon âme se maintenait dans une heureuse quiétude. Dieu n'a pas voulu cependant que je vécusse inutile : plus d'une fois, dans leurs besoins, les particuliers et les cités ont eu recours à mes services. Grâce à la faveur divine, je jouissais de beaucoup de crédit, et je n'en usais que pour le bien. Mais c'étaient des soins que je pouvais prendre sans me détourner de la philosophie, sans m'arracher à mon doux repos. N'agir qu'avec de laborieux efforts et à contre-cœur, c'est perdre véritablement son temps, et se plonger dans les ennuis et

(1) *Psaume* CXXXVI, 8-9.

dans les tracas. Mais quand il suffit d'ouvrir la bouche pour persuader les auditeurs, quand les paroles ont par elles-mêmes une action assez efficace, et peuvent sauver des malheureux, voudrait-on se montrer avare de discours? L'homme est d'un grand prix, oui. d'un bien grand prix, car c'est pour lui que le Christ a été mis en croix. Jusqu'à présent j'avais toujours eu, grâce au ciel, la chance de persuader ceux auxquels je m'étais adressé; et les affaires dont je m'étais mêlé, quoique à regret, avaient eu une heureuse issue. Mais aujourd'hui c'en est fini de cette faveur, comme de toutes celles dont Dieu me comblait. Je vivais dans ce monde, comme dans un asile sacré, me nourrissant des plus douces espérances, libre, indépendant, partageant mon existence entre la prière, la lecture et la chasse; car, pour nous conserver la santé de l'âme et du corps, il faut qu'à nos propres efforts s'ajoute l'assistance de Dieu.

5. Voilà comment mes jours se sont tranquillement écoulés, jusqu'à l'heure où j'ai accepté le sacerdoce, avec plus de terreur que n'en ressentit jamais personne avant moi. J'en atteste ce Dieu qui nous entend tous, et dont je suis devenu le ministre pour vous, je n'ai point brigué, je n'ai point désiré cet honneur. Que de fois, seul, prosterné devant les autels, la face contre terre, j'ai supplié le ciel de m'envoyer la mort plutôt que l'épiscopat! Car je n'estimais, je n'aimais que l'étude de la philosophie, à laquelle je voulais vouer mes entretiens, ma vie tout entière. J'ai résisté aux hommes, mais j'ai été vaincu par Dieu; et comme, suivant la croyance commune, celui qui est honoré du sacerdoce est en rapport plus intime avec Dieu, je supportai, non pourtant sans peine, ce changement de vie. J'avais songé à fuir; mais je fus retenu par l'espoir qu'ici le ciel m'accorderait ses faveurs, et par la crainte qu'ailleurs il ne me poursuivît de son courroux. Et puis des prêtres, blanchis par l'âge, m'assuraient que Dieu avait ses vues sur moi. « L'Esprit-Saint, me disait l'un d'eux,
» est un esprit de joie, et il communique sa joie à ceux qui le
» reçoivent. » Et il ajoutait : « Les démons ont disputé à
» Dieu votre possession; vous les désolerez en embrassant
» le meilleur parti. Ils pourront vous éprouver; mais Dieu

» n'abandonne pas le philosophe qui se consacre à son ser-» vice. » Comme je n'ai pas tant de présomption, comme je ne me fais pas de moi une si haute idée, je n'accusais de mes angoisses que mon malheur, et non pas la jalousie des démons; car je ne me crois pas assez de vertu pour exciter l'envie. Je craignais d'attirer sur moi de justes châtiments, si je touchais, quoique indigne, aux mystères divins. Je pressentais l'infortune où peu à peu je suis tombé.

6. Tous les maux sont venus fondre sur moi; Andronicus y a mis le comble, Andronicus, ce démon cruel, insatiable, qui s'acharne sur les restes de notre patrie. Hélas! on n'a plus entendu sur la place que les gémissements des hommes, les hurlements des femmes, les lamentations des enfants; la cité a présenté l'aspect d'une ville prise d'assaut. Un portique royal, qui en faisait le plus bel ornement, et où se rendait jadis la justice, est devenu le lieu des exécutions : c'est là qu'Andronicus a dressé l'autel et la table pour les bourreaux, pour les démons auxquels il s'est associé. Oh! comme il les a rassasiés des larmes des citoyens! Les Tauroscythes, les Lacédémoniens ont-ils jamais fait couler autant de sang sous le fouet pour honorer leur Diane? Alors de tous côtés on est accouru vers moi; le récit, le spectacle de tant de calamités exigeaient mon intervention. Mes représentations n'ont pas arrêté Andronicus; mes reproches n'ont fait que l'exaspérer. Ainsi s'est manifestée mon impuissance, que jusqu'ici Dieu avait cachée à tous les yeux. La réussite dans les affaires dont j'avais été chargé m'avait fait honneur, et on me croyait dans mon pays beaucoup d'influence. Dans mes chagrins ce qui m'est le plus pénible, c'est la pensée que l'on me juge d'après l'espoir que placent en moi ceux qui se font une fausse idée de mon crédit. J'ai beau assurer que je ne peux rien, on persiste à croire que je peux tout ce qui est juste. Je reste accablé de honte et de tristesse. Je suis en proie aux agitations de l'âme, aux inquiétudes de toute espèce; j'ai mille préoccupations, et Dieu est loin de moi. Si les démons ont voulu m'éprouver en déchaînant Andronicus, ils doivent être pleinement satisfaits. Je ne sens plus, comme autrefois, de plaisir à prier; ma prière n'en est plus une. Je suis em-

porté par la douleur, par la colère; toutes les passions se disputent mon cœur. C'est par l'âme que nous entrons en rapport avec Dieu ; la langue sert à l'homme pour communiquer avec les hommes. Si j'ai ce malheur (et la chose n'est que trop certaine) de ne plus prier avec assez de recueillement, si les soucis m'ont détourné de l'oraison, mon changement de vie m'a apporté encore d'autres infortunes : moi qui jusqu'ici n'avais pas connu le deuil, j'ai vu mourir un fils, qui devait me survivre, si mes vœux avaient été exaucés. Voilà par quelles tristesses j'ai inauguré le ministère auquel vous veniez de m'appeler. Les choses humaines sont inconstantes et mobiles comme les flots; dans leur cours elles ne nous apportent tantôt que des joies, tantôt que des peines. Après avoir perdu le plus cher de mes fils, je fus, tant était grande mon affliction, tenté de mettre fin à mes jours. Contre les autres chagrins je ne manque pas de courage, vous le savez, vous à qui je parle; ma raison prend facilement le dessus ; mais quand je souffre dans mes affections, je suis si faible que je me laisse aller au désespoir.

7. Dans mon deuil je demandais en vain des consolations à la philosophie. Mais Andronicus est venu faire diversion à mes douleurs ; il m'a forcé de songer surtout aux calamités publiques. Ainsi des malheurs nouveaux me font oublier les malheurs précédents ; les peines sont remplacées par d'autres peines. Au sentiment amer de mes infortunes présentes se joint le regret de ma félicité passée : tant de bonheur jadis ! tant de tourments aujourd'hui ! Ainsi je vis dans la tristesse ; j'ai tout perdu à la fois. Et ce qui met le comble à mes maux, ce qui fait surtout que l'existence m'est à charge, c'est que jusqu'ici jamais je n'avais prié Dieu en vain ; et maintenant, je ne le sens que trop, les supplications que je lui adresse sont inutiles. Je suis frappé dans ma famille ; ma patrie n'offre à mes regards que sujets d'affliction. Dans le poste que j'occupe, tous les infortunés viennent me raconter leurs chagrins ; je suis le confident de leur désespoir, et je ne puis leur accorder qu'une vaine pitié ! Mais voici surtout ce qui me couvre de confusion. On a volé, à un malheureux citoyen, les deniers publics confiés à sa

garde : Andronicus réclame la somme, plus de dix mille statères; il la reçoit, presque tout entière; mais il lui faut, sans aucun délai, le remboursement intégral; il veut faire périr le débiteur, à cause de mille statères qui restent à payer, ou plutôt à cause de moi. Oui, c'est bien à cause de moi qu'il le fait enfermer dans un fort inaccessible, comme celui où les Titans furent enchaînés, au dire des poëtes. Pour m'empêcher, dit-il, de faire sortir le prisonnier de son cachot, voilà cinq jours qu'il lui refuse toute nourriture; les geôliers ont défense de porter du pain aux captifs. Naguère tout le monde a pu entendre Andronicus crier qu'il trouverait moins de profit à recevoir mille statères qu'à faire mourir un fonctionnaire : aussi, quand des acheteurs se présentent pour acquérir les biens de son débiteur, il les épouvante et les éloigne par ses menaces; car ce qu'il lui faut, ce n'est pas de l'argent, mais la mort de sa victime. Pour moi, je ne suis pas assez fort pour renverser des murs aussi solides, ni assez adroit pour me glisser sans être aperçu dans le cachot, et délivrer ce malheureux. On ne peut compter, comme on dit, sur aucun des gardiens pour faire entrer personne. Quels qu'ils soient par nature, aujourd'hui tous ces geôliers se modèlent sur Andronicus, qui semble n'avoir été élevé en dignité que pour insulter l'Église.

8. Tout ce qu'il fait contre moi ne m'importe guère : je dois même lui savoir gré de sa haine; car dans les outrages que j'endure à cause de Dieu je trouve comme les honneurs du martyre. Rappelez-vous quelle considération il me témoignait ! A défaut d'autre mérite, je descends d'ancêtres dont les noms, depuis Eurysthène, qui amena les Doriens en Laconie, jusqu'à mon père, sont inscrits dans les registres publics; mais lui, c'est à peine s'il pourrait citer, je ne dis pas son aïeul, mais même son père. On le croit fils d'un pêcheur : voilà d'où il est parti pour s'élever jusqu'au char préfectoral. En considérant l'éclat de ma race, qu'il rougisse donc de la bassesse de son extraction. Jusqu'au jour où j'ai été appelé au sacerdoce, je me suis vu comblé d'honneurs : je n'ai jamais essuyé le moindre affront. Mais maintenant le respect ou le mépris dont je suis l'objet ne me font ni plaisir

ni peine ; car mépris et respect ne s'adressent pas à ma personne, mais à Dieu même. Voici que dans sa coupable audace, voyant que ses paroles et ses actes ne peuvent rien contre moi, cet homme veut porter plus haut ses coups ; il s'attaque à Dieu. Devant une foule nombreuse il a proféré des paroles que vous connaîtrez tout à l'heure, en entendant la lecture de la lettre que j'envoie à toutes les églises de la terre. Voilà comme sont ces êtres grossiers, lorsque le pouvoir tombe entre leurs mains : ils prétendent heurter le ciel de leur tête. Soit ; laissons-les jouir de leur puissance, user de leur fortune pour se livrer à leurs penchants ; qu'ils enchaînent, qu'ils immolent qui bon leur semble. Pour nous, nous sommes satisfaits si nous pouvons, tout en restant dans le poste où Dieu nous a placés, éviter tout commerce avec les méchants,

De leurs propos affreux préserver nos oreilles (1).

9. Si nous renonçons désormais à prendre en main la cause des opprimés, ne sommes-nous pas suffisamment excusés auprès de vous par l'inutilité de nos efforts ? Sans doute, avant d'avoir constaté son impuissance, un homme de cœur devait essayer d'agir. J'ai attendu que l'épreuve fût faite pour vous amener aujourd'hui à reconnaître avec moi que vouloir joindre l'administration des affaires publiques au sacerdoce, c'est prétendre unir ce qui ne peut s'unir. Dans les premiers âges, les mêmes hommes étaient prêtres et juges tout à la fois. Longtemps les Égyptiens et les Hébreux obéirent à leurs pontifes ; puis, quand l'œuvre divine commença à s'opérer par des moyens humains, Dieu sépara les deux existences : l'une resta religieuse, l'autre politique. Il abaissa les juges aux choses de la terre, il s'associa les prêtres : les uns furent destinés aux affaires, les autres établis pour la prière. Dieu n'exige des uns et des autres que ce qui est conforme à leur caractère. Pourquoi donc revenir aux temps anciens ? Pourquoi réunir ce que Dieu a séparé ? Vous voulez que nous nous mêlions des affaires publiques,

(1) J'ignore d'où est tiré ce vers.

dites plutôt que nous manquions à notre mission ; et rien ne pourrait être plus déplorable. Vous avez besoin d'un défenseur, allez trouver le magistrat; vous avez besoin des choses de Dieu, allez trouver le prêtre. Ce n'est pas que je puisse vous donner tous les secours spirituels que vous souhaitez, mais j'y ferai du moins tous mes efforts; et mes efforts seront peut-être heureux, si l'on ne m'arrache pas à mon paisible ministère. Dès que le prêtre se dégage des occupations terrestres, il s'élève vers Dieu. La contemplation est sa fin, s'il est vraiment digne du nom qu'il porte. Mais la contemplation et l'action ne peuvent s'associer. Pour l'action, il faut un mouvement de la volonté excitée par quelque passion; mais toute passion doit être étrangère à l'âme qui veut recevoir Dieu ; car à celui qui n'est pas pur, dit un ancien, il est interdit de toucher à ce qui est pur (1). *Tenez-vous en repos et sachez que je suis votre Dieu* (2). Le repos est nécessaire au philosophe chargé du ministère sacré.

10. Je ne condamne pas les évêques qui interviennent dans les affaires de la cité ; mais je me connais ; c'est à peine si je suffis à une seule tâche, et j'admire ceux qui peuvent soutenir un double fardeau. Je n'ai pas assez de force pour servir deux maîtres à la fois. S'il est des hommes qui peuvent descendre aux choses de la terre sans que leur âme en garde aucune souillure, qu'ils soient prêtres, et qu'ils gouvernent en même temps les cités : les rayons du soleil, même après avoir touché la boue, restent purs cependant; ils ne sont pas salis : mais moi j'aurais besoin, pour me laver, des eaux de toutes les fontaines et de la mer. S'il était possible à un ange de vivre plus de trente ans parmi les hommes sans être atteint par la contagion de la matière, aurait-il été nécessaire que le fils de Dieu descendît sur la terre? Il faut une vertu extraordinaire pour avoir commerce avec des êtres d'une nature inférieure, sans rien perdre de son excellence, sans contracter aucune de leurs misères. Ce qu'on ne saurait assez admirer en Dieu, c'est que le contact du mal ne peut rien sur lui; mais les hommes doivent fuir ce contact, s'ils ont

(1) Platon, *Phédon*, 67. — (2) *Lévitique*, XIX, 3.

conscience de leur faiblesse. Voilà d'après quels principes je veux régler ma vie au milieu de vous. Je me réserverai cependant le droit de juger s'il est des circonstances où je doive abaisser mon esprit aux soucis des affaires ; je ne me détournerai un instant de la contemplation que par l'espoir de faire beaucoup de bien. Dieu lui-même n'agit pas autrement. Se trouver engagé dans l'action sans pouvoir en sortir, c'est un mal auquel échappe la nature divine, et que doit s'efforcer d'éviter l'homme qui prend Dieu pour modèle. Si je songeais surtout à accroître mes richesses et mes domaines, si vous me saviez occupé à faire le compte de mes dépenses de chaque jour et de chaque année, et que je fusse avare de mon temps lorsqu'il s'agit de vous servir, je ne serais pas digne d'être écouté et ne mériterais aucun pardon. Mais si j'ai été le premier à négliger mes intérêts pour rechercher la vie de l'intelligence, devez-vous être étonnés si je vous demande de faire comme moi? Mais puisque vous n'êtes pas contents de votre évêque, si vous croyez qu'il y a des hommes également aptes au sacerdoce et à l'administration, qui vous empêche de prendre une décision avantageuse à la cité et aux églises, en même temps qu'à moi? Je ne veux point me démettre de l'épiscopat; non, le pouvoir d'Andronicus n'ira pas jusque-là. Philosophe, jamais je n'ai quêté les applaudissements au théâtre; je n'ai pas ouvert d'école : je n'en étais pas moins philosophe, et plaise à Dieu que je continue de l'être! Je n'ai pas eu de prétentions à la faveur populaire; évêque, je ne veux pas en avoir davantage.

11. Tous ne peuvent pas toutes choses. Pour moi, vivant avec moi-même, et vivant aussi par la pensée avec Dieu, je puis, au sortir de la méditation, converser avec une ou deux personnes, non sans quelque profit pour elles ; mais à une condition, c'est qu'elles ne soient pas du vulgaire, et qu'elles tiennent de la nature ou de l'éducation des sentiments assez élevés pour mettre l'âme au-dessus du corps. D'ailleurs, en prenant mon temps pour m'occuper d'affaires et en m'y préparant à loisir, je puis encore à l'occasion rendre des services; mais si je suis trop pressé, tout en me sacrifiant je n'arrive

à rien faire de bon. Car comment bien faire une chose qui n'inspire que du dégoût ? Il faut une pleine résolution pour ne pas se porter mollement à l'œuvre dont on est chargé. Mais c'est à celui qui n'aime pas le repos et qui ne peut se décider à prendre du loisir, de se vouer tout entier au service du public ; il peut poursuivre beaucoup d'affaires à la fois, et soutenir à lui seul les intérêts de tous ; qu'il suive ses inclinations naturelles : il trouve du plaisir aux occupations qui l'appellent, car elles lui donnent l'occasion de satisfaire ses goûts ; et pour mener à bonne fin ce que l'on entreprend, il n'est rien de tel que d'aimer le travail auquel on s'applique. Tous ensemble faisons donc choix d'un homme qui puisse vous être utile ; qu'il soit mis à ma place, car c'est à peine si je suis capable de me défendre moi-même... Quoi ! vous vous récriez !... Parce que cela ne s'est pas encore vu, faut-il que cela ne se voie pas aujourd'hui ? Les circonstances n'ont-elles pas souvent révélé et prescrit ce qu'il convenait de faire ? On ne se règle pas uniquement d'après les usages du passé ; il y a eu commencement à tout, et rien de ce qui s'est fait ne s'était toujours fait. Consultons nos intérêts plutôt que la coutume ; donnons un exemple qui sera bon à suivre. Oui, nommez-moi un successeur, ou tout au moins un coadjuteur ; mais dans tous les cas nommez quelqu'un : celui que vous aurez choisi s'entendra mieux que moi à traiter les affaires de la cité ; il saura aborder et adoucir les misérables qui vous tourmentent... Si cette proposition ne vous agrée pas encore, eh bien ! nous en reparlerons plus tard ; nous prendrons alors le parti le plus conforme à vos intérêts et aux miens. Mais en attendant écoutez la sentence que j'ai cru devoir porter, après avoir pris l'avis de mon conseil, contre ce furieux Andronicus.

12 (1). C'est pour le malheur de la Pentapole qu'Andronicus de Bérénice est né, a été élevé, et a pu devenir, à prix d'argent, préfet dans sa patrie. Que personne ne le tienne et

(1) C'est ici que commence la circulaire adressée aux évêques de la chrétienté, et qui figure, dans le recueil ordinaire des Lettres, sous le numéro 58.

ne l'appelle chrétien. Maudit de Dieu, qu'il soit, avec tous les siens, chassé de l'Église. Ce n'est pas assez qu'après les tremblements de terre, après les invasions de sauterelles,
... a guerre, il ait été le
... pole, en s'acharnant
... , et en introduisant
... tures inconnues jus-
... enseigné à d'autres
... s doigts, les pieds,
... arracher le nez, les
... des horreurs que du
... é assez heureux pour
... les infortunés survi-
... osé, le premier chez
... blasphémer le Christ.
... portes de l'église un
... persécute de chercher
... les prêtres de Dieu
... 'Agrigente, Céphrem
... ib, qui envoya pour-
... Dieu. Ce jour-là le
... car c'était pour l'ou-
... crées cet infâme dé-
... ce que lisait la foule,
... le gouvernement de
... d'un pieux empereur,
... es intrigues, a fait un
... le que Pilate. Les in-
... édit, comme autrefois
... sur la croix du Christ.
... ieux que fût le senti-
ment qui l'avait dictée, était conçue au moins en termes honorables, car elle proclamait le Christ comme roi : mais ici la langue était d'accord avec la pensée.

13. Mais ce qui a suivi est encore plus affreux que cet édit. Andronicus avait pris en aversion un habitant qui voulait se marier, malgré sa défense. Sous un futile prétexte il ordonne qu'on le mette à la gêne. Ah ! puissent ces instruments de

torture être inconnus de la postérité ! puissent-ils disparaître avec celui qui les apporta ! et que ces marques du pouvoir d'Andronicus ne soient plus qu'un souvenir chez nos descendants ! Ainsi, malgré sa naissance distinguée, un citoyen, innocent et malheureux, était livré aux exécuteurs, en plein midi, sous un soleil brûlant, afin que ses bourreaux fussent seuls témoins de ses souffrances. Mais Andronicus apprend que l'Église a compassion de sa victime ; car, à la première nouvelle du supplice, j'étais accouru près de cet infortuné pour le consoler, pour l'encourager. Andronicus s'emporte : quoi donc ! un évêque ose témoigner quelque pitié à celui que le préfet poursuit de sa haine ! Il se répand en injures et en menaces, excité par le plus audacieux de ses satellites, par ce Thoas qui lui sert d'instrument pour faire le malheur du pays. Enfin, dans sa rage, il termine par ces paroles insensées : « C'est en vain que ce misérable a fondé quelque » espoir sur l'Église ; non, les ennemis d'Andronicus ne lui » échapperont pas, quand même ils tiendraient embrassés » les pieds du Christ. » Ces blasphèmes, trois fois il les a proférés, ce furieux. Après cela qu'est-il besoin de l'avertir encore ? C'est un membre incurable qu'il faut retrancher du corps des fidèles, pour que la gangrène n'atteigne pas les parties encore saines : car le mal se communique facilement ; et à toucher ce qui est impur on contracte des souillures : or il faut conserver devant Dieu la pureté de corps et d'âme.

14. L'Église de Ptolémaïs adresse donc à toutes les Églises de la terre, ses sœurs, le décret suivant : Qu'Andronicus, Thoas et leurs complices ne trouvent aucun temple ouvert ; que toutes les demeures sacrées, tous les lieux saints leur soient fermés. Le démon n'a point de place dans le paradis : s'il y entre furtivement, on l'en chasse. Je prescris donc aux simples citoyens et aux magistrats de ne point partager avec eux le même toit ni la même table ; je le prescris surtout aux prêtres, qui devront ne point les saluer pendant leur vie, ni leur accorder après la mort les honneurs de la sépulture. Si quelqu'un méprise notre Église particulière, à cause du peu d'importance de la ville, et recueille ceux qu'elle excommunie, comme s'il était dispensé de lui obéir parce qu'elle

est pauvre, qu'il sache que c'est diviser l'Église, une, d'après la volonté du Christ. Quel qu'il soit, lévite, prêtre ou évêque, nous le mettrons au rang d'Andronicus, nous ne lui donnerons point la main, nous ne mangerons point à la même table, bien loin de nous associer dans la célébration des saints mystères à quiconque aura pris le parti d'Andronicus ou de Thoas.

HOMÉLIES.

I.

Je ne laisserai point passer cette fête sans vous adresser la parole; mais il ne faut pas non plus trop de paroles : si je parle pour louer Dieu, je serai court pour ne pas retarder cette fête. Voulez-vous honorer dignement la Divinité? N'allez pas, au sortir du jeûne, vous livrer aux excès de la table. Que la tempérance préside à vos religieuses agapes. Notre Dieu est la sagesse même, la raison même. Si les libations produisent le désordre de la pensée et le trouble de l'entendement, ne sont-elles pas contraires à la raison? Certains plaisirs conviennent aux serviteurs de Dieu, d'autres aux serviteurs des démons. *Réjouissez-vous dans le Seigneur avec tremblement* (1), c'est-à-dire dans vos festins souvenez-vous toujours de Dieu; car c'est alors surtout que vous êtes exposé à glisser dans le péché. Quand le corps s'abandonne aux satisfactions sensuelles, l'âme cesse de connaître les joies intellectuelles. *Le Seigneur tient en main une coupe de vin pur, pleine de mélange; il en a versé tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre, et cependant le breuvage n'en est point encore épuisé* (2). Vous n'avez qu'à boire de cette coupe, et vous devenez digne de prendre place au banquet de l'époux. Elle est fortifiante cette coupe pleine de vin; il suffit qu'elle

(1) *Psaumes*, II, 11. — (2) *Id.*, LXXIV, 9. La version que donne la Bible de Vence est celle-ci : *Le Seigneur tient en sa main une coupe de vin pur plein d'amertume, et il en verse tantôt à l'un et tantôt à l'autre; cependant la lie n'en est point encore épuisée.* Nous avons dû traduire autrement, pour mettre le sens d'accord avec le commentaire qu'en donne Synésius.

nous soit offerte pour que nous nous élevions vers l'intelligence. Les paroles sacrées sont assez claires, mais elles demandent cependant quelque explication. *Il tient une coupe de vin pur, pleine de mélange ; il en a versé tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre.* Si c'est une coupe de vin pur, comment est-elle pleine de mélange? Si c'est une seule coupe, comment en a-t-il versé tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre? Les mots paraissent absurdes, mais le sens qu'ils cachent ne l'est point. Dieu n'a pas besoin de termes inspirés; l'esprit divin dédaigne les minutieux scrupules de l'écrivain. Voulez-vous savoir l'exacte vérité qui se dégage de ces expressions contradictoires? Quelle est cette coupe à laquelle fait allusion le livre sacré? C'est la parole que Dieu présente aux hommes dans l'ancien comme dans le nouveau Testament. Telle est la liqueur qui désaltère l'âme. La parole est pure dans l'un comme dans l'autre Testament, et l'union des deux Testaments, voilà le mélange. L'ancien Testament nous a donné les promesses, le nouveau la réalité. *Il a versé tantôt dans l'un, tantôt dans l'autre :* cela signifie la succession des enseignements que nous trouvons dans la loi de Moïse et dans la loi du Christ. *Une coupe*, unique en effet, comme l'esprit qui a inspiré le prophète et l'apôtre, et qui, semblable à un peintre habile, après avoir tracé d'abord une simple esquisse de la sagesse, nous en a donné ensuite le tableau achevé. *Cependant le breuvage n'est pas encore épuisé.*

II.

Nuit sainte, qui fait luire sur les cœurs purifiés une lumière telle que n'en a jamais répandu le soleil pendant le jour! Car même ce qu'il y a de plus magnifique dans l'univers ne peut se comparer au Créateur. Elle est incréée cette lumière qui éclaire les âmes, et qui a donné au soleil visible ses rayons, reflets de la splendeur divine. Soyez persévérants, et ce jour restera comme le plus heureux de votre vie. Chacun de vous

est comme un ministre de Dieu parmi nous. C'est à vous, n'en doutez pas, que s'appliquent ces paroles : Ils habitent sur la terre, mais toutes leurs pensées sont dans le ciel. Prenez garde de déchoir. Les nouvelles souillures que l'on contracte après avoir été purifié s'effacent difficilement.

Les habitants de Léontopolis (1) ont résolu (pouvait-on s'attendre à voir leur humeur ainsi s'adoucir ?) de ne plus se poursuivre mutuellement : aujourd'hui c'est au voisinage qu'ils s'en prennent, sous prétexte de lois violées ; tandis que naguère chez eux les frères en lutte avec les frères, le fils avec son père, le père avec ses enfants, appelaient les uns sur les autres toutes les rigueurs de la justice. Sans doute, en portant ailleurs leurs attaques, ils ne vont plus s'entre-détruire ; mais avec tous ces procès de particulier à particulier, de ville à ville, ils font le malheur de leurs pauvres voisins. Ils se croiraient perdus si leur cité ne faisait pas métier d'accuser, de dénoncer. Mais les accusations mêmes dont nous sommes l'objet prouvent clairement que nous n'avons aucun tort : il nous suffit d'avoir un juge qui veuille nous écouter. Nous avons appris à cultiver la terre, et non à faire des plaidoyers. Depuis un temps immémorial nos adversaires ont un territoire nettement délimité : pourquoi veulent-ils aujourd'hui l'étendre ? Pourquoi réclament-ils plus que ce qui leur est attribué, et viennent-ils nous tourmenter ? Nous souffrons plus qu'eux des chaleurs torrides ; notre territoire est plus exposé à la sécheresse. Ils veulent nous faire acheter ce qui reste d'eau. Comme nous ne pouvons cette année, faute d'argent, rien leur donner, ils prétendent jouir au moins de nos souffrances. Tel est le but qu'ils

(1) Ville de la Basse Égypte. — Ce morceau évidemment ne se rattache en aucune façon à ce qui précède. C'est sans doute un fragment d'un plaidoyer écrit, contre les habitants de Léontopolis, pour la propriété d'eaux que l'on se disputait.

poursuivent avec le procès qu'ils viennent de nous intenter; les décisions qu'ils ont prises n'ont pas d'autre objet. Ils ont encore une prétention qu'il appartient à nous les premiers, à nous seuls de signaler, et qui montre clairement leur injustice. Après avoir inventé depuis longtemps toute sorte de faussetés pour s'attribuer un droit sur des eaux qui ne leur appartiennent pas, ils se sont adressés à ce vénérable tribunal.....

CATASTASE I.

ARGUMENT.

1. Synésius, à cause de ses fonctions, doit, plus que tout autre, faire l'éloge des défenseurs de la cité.

2. Avec quarante Unnigardes seulement, Anysius a défait les barbares; qu'on lui donne deux cents de ces braves soldats, il ira châtier les ennemis dans leur propre pays.

3. Il faut demander la prolongation des pouvoirs d'Anysius, qui unit aux qualités militaires les vertus civiles.

1. La philosophie que j'ai embrassée n'étouffe pas les affections du citoyen; la religion, en nous rapprochant de nos semblables, nous invite à nous associer aux joies publiques : aussi me suis-je empressé de répondre à votre appel, et je suis heureux de savoir pourquoi, venus de toutes les villes d'alentour, vous vous êtes ici réunis. J'estime en effet qu'il est de notre intérêt présent et futur d'avoir et de témoigner de la reconnaissance pour ceux qui nous ont rendu de grands services. Je ne suis que l'écho de la population tout entière et de chacun de vous, en faisant l'éloge de tous nos défenseurs. D'ailleurs c'est un hommage que je dois personnellement leur rendre : plus que tous les autres je suis le représentant de la cité; interprète des sentiments de tous, je viens donc, au nom de la ville, au nom de chaque citoyen, payer à nos bienfaiteurs une dette de remerciements. N'est-ce pas à moi, dont la mission est de prier pour le peuple, qu'il appartient d'exprimer notre gratitude envers celui dont la valeur et le dévouement ont relevé ce peuple? Pourrai-je jamais assez louer celui qui, par ses fatigues, m'a donné la joie de voir mes vœux exaucés? Je demandais à Dieu la destruction de ces méchants, de ces affreux barbares : le bras d'Anysius, soutenu par Dieu, les a détruits.

2. Naguère ces cavaliers, qui envahissaient notre pays, étaient au nombre de plus de mille. Il n'en reste plus la cinquième partie, nous disent ceux qui, après avoir tant souffert des incursions de l'ennemi, survivent et ont pu compter les cadavres étendus sur le champ de bataille. Pour vaincre, Anysius n'a pas eu besoin d'une armée ; il n'avait avec lui que quarante combattants. Je ne veux pas dire de mal de la cavalerie et de l'infanterie que nous entretenons ; mais enfin Anysius n'a recours qu'aux Unnigardes ; il a laissé en arrière ces autres soldats bien plus nombreux ; ils n'ont même pas assisté aux exploits de cette troupe choisie. Avec un chef tel qu'Anysius de quoi ne sont pas capables les Unnigardes? Il est leur capitaine et leur commandant, leur compagnon et leur général ; armé comme eux, il parcourt avec eux la contrée ; il va partout, et partout la victoire le suit. Si nous avions deux cents Unnigardes de plus, avec l'aide de Dieu notre courageux défenseur porterait, j'ose le dire, la guerre jusque chez nos ennemis. Nous demanderons l'envoi de deux cents Unnigardes : conduits par Anysius, ils iront délivrer nos compatriotes prisonniers chez les barbares. Puissé-je voir ces hordes sauvages dépouillées à leur tour et captives, et leurs chefs devenus nos esclaves ! Voilà ce que nous pouvions souhaiter naguère, ce qu'il nous est aujourd'hui permis d'espérer. Car les faits d'armes dont nous sommes les témoins nous répondent assez de l'avenir. Mais il faut qu'Anysius ait à sa disposition deux cents Unnigardes. Comme il sait tirer bon parti de ces braves soldats ! Il les lance comme il lui plaît sur l'ennemi, il les tient dans sa main. Avec Anysius les Unnigardes sont invincibles. Sans Anysius nos quarante Unnigardes (je ne crains pas de le dire devant eux) auront toujours la même intrépidité ; mais je n'ose garantir qu'ils seront aussi sûrs de vaincre.

3. Il faut adresser à l'Empereur une relation exacte de tout ce qui se passe, lui demander d'envoyer des renforts, et de prolonger les pouvoirs d'Anysius. Quel chef admirable ! Un fléau, plus terrible encore que la guerre avec les barbares, nous désolait pendant la paix, je veux dire l'insolence des soldats et l'avidité des généraux : n'est-ce pas Anysius qui

nous en a délivrés ? Seul entre tous ceux qui nous ont commandés, il permet aux citoyens opprimés d'élever la voix plus haut que les soldats. N'est-il pas incorruptible ? Ne dédaigne-t-il pas même les profits licites ? N'est-il pas profondément religieux, lui qui, dans tous ses discours, dans tous ses actes, a d'abord présente à l'esprit la pensée de Dieu ? Adressons donc au ciel d'unanimes prières, pour qu'Anysius obtienne une longue suite de jours heureux, et que ses vertus croissent avec ses années.

CATASTASE II (1).

ARGUMENT.

1. Il faut faire connaître à la cour les malheurs de la Pentapole, qui bientôt n'existera plus pour l'Empire.

2. Du temps d'Anysius les barbares étaient repoussés. Maintenant ils envahissent librement notre pays, et mettent nos soldats en fuite.

3. Ils pénètrent partout; rien ne peut leur résister; ils emmènent en captivité nos femmes et nos enfants.

4. Partout ils portent la profanation et le pillage.

5. Il faut fuir, chercher un refuge dans les îles. Mais quelle douleur quand le moment du départ sera venu! Il le faut pourtant, car nous n'avons plus ici de repos, d'espérance.

6. Nos maux sont sans relâche. L'assaut sera bientôt livré; je mourrai à mon poste, dans l'église.

1. Je ne sais que dire des calamités que nous avons sous les yeux, car peut-on parler quand on est plongé dans la douleur? Où trouver des expressions qui soient en rapport avec nos infortunes? Parfois même l'excès du mal tarit les larmes. Dieu voit nos afflictions : puissent aussi les connaître ceux qui gouvernent l'État! Écris (2) donc à tous ceux qui peuvent faire entendre nos plaintes dans le conseil de l'Empereur. Qu'on le sache au plus tôt : la Pentapole, naguère florissante, comptait parmi les provinces, sinon les plus considérables, du moins les plus dévouées à l'Empereur. Ils ne l'ignorent pas tous ceux qui ont donné leurs soins aux affaires publiques. Le premier de tous, on le dit et je le crois, c'est le grand Anthémius. Il sait qu'à toutes les époques, et

(1) Après ce titre *Catastase*, plusieurs manuscrits ajoutent : *prononcée à l'époque de la grande invasion des barbares, quand Gennadius était gouverneur, et Innocentius duc. — A Thaléléus.*

(2) C'est à Thaléléus que Synésius s'adresse.

surtout quand des tyrans voulaient établir leur domination, nous avons été, sans hésitation, les fidèles sujets de l'Empereur. Jusqu'ici la Pentapole faisait partie du monde romain; mais voici qu'elle est perdue pour l'Empire; on ne la comptera plus parmi les provinces. Oui, c'en est fait maintenant de la Pentapole, c'en est fini d'elle : cruellement éprouvée depuis sept ans, mais prolongeant son agonie, elle rassemblait, elle rappelait tout ce qui lui restait encore de souffle.

2. Béni soit Anysius! Il nous a fait vivre une année de plus, en armant les citoyens pour la défense de leurs foyers, en conduisant les Unnigardes contre l'ennemi. Il a retardé notre ruine. Les barbares n'envahissaient point en masse notre pays; ils en étaient réduits à nous harceler seulement par leurs brigandages, fuyant et reparaissant tour à tour. Vaincus dans trois rencontres ils n'osaient plus combattre; maintenant leurs chevaux foulent nos campagnes; nos soldats sont renfermés dans les villes; dispersés çà et là, et le mal date du temps de Céréalius, ils ne peuvent se soutenir mutuellement, faute d'être réunis. Aussi comme les ennemis triomphent! Eux qui, l'an dernier, presque sans armes, étaient toujours prêts à tourner le dos, aujourd'hui ils nous assiégent; aujourd'hui, après avoir détruit nos bourgs, ils viennent en troupes nombreuses investir nos cités. Et que manque-t-il à leurs succès? Les Ausuriens ont revêtu les cuirasses arrachées aux cavaliers thraces; ce n'est pas qu'ils aient besoin de ces dépouilles, mais ils s'en parent pour nous insulter; ils portent des boucliers enlevés aux Marcomans : il ne reste plus de la légion romaine que les soldats armés à la légère; encore est-ce à la pitié de l'ennemi qu'ils doivent leur salut. Je plains leur malheur à tous, je ne leur en fais pas un reproche. Car contre des adversaires bien supérieurs en nombre et ramassés que pouvaient les Unnigardes divisés en plusieurs escouades? Avec l'aide de Dieu, et grâce à leur expérience militaire, ils ont pu échapper au péril; mais comment auraient-ils infligé des désastres à l'ennemi, quand on ne les envoyait combattre qu'à regret? Dès qu'ils s'élançaient sur les barbares, comme sur une proie, leurs chefs les arrêtaient dans leur course, et les rappelaient, sans les

laisser se rassasier de carnage. D'ailleurs il faudrait, derrière les Unnigardes, des troupes de réserve. Une phalange, semblable à une bonne épée dont la pointe acérée s'appuie sur une lame large et solide, voilà ce qu'il nous faudrait. Avec cela on porte à l'ennemi des coups terribles. Mais nous avons trop peu de ressources pour soutenir la guerre ; non, nous ne pouvons même pas la soutenir dans notre propre pays. Si l'on n'envoie pas les Unnigardes faire des incursions sur le territoire même des barbares, il nous faut, pour résister, quatre cents soldats ; ou plutôt c'est naguère qu'il nous fallait quatre cents soldats et un général, avant que nous ne fussions vaincus, avant que les ennemis n'eussent remporté tant de succès. Voici que leurs femmes mêmes se mêlent aux combattants. J'en ai vu beaucoup, oui, je les ai vues, porter le glaive tout en allaitant leurs enfants.

3. Et comment n'aimeraient-ils pas une guerre où ils trouvent si peu de danger ? Craindre pour moi-même, pour mes contemporains, pour la province, quelle honte ! Qu'êtes-vous devenue, fierté des temps anciens ? Jadis conquérants des nations, les Romains réunissaient sous leurs lois les terres les plus éloignées ; mais aujourd'hui ils sont menacés de se voir arracher, par une race nomade et misérable, les villes de la Grèce, de la Libye, et même en Égypte Alexandrie ! Ce n'est pas tout de nous voir ruinés, ne sommes-nous pas aussi avilis ? Rougissons, si nous avons encore quelque sentiment d'honneur. Sont-ils assez audacieux ces barbares qui portent la désolation dans toute la contrée ? Pour eux, il n'est point de montagne inaccessible, point de forteresse imprenable ; ils parcourent, ils fouillent, ils dépeuplent nos campagnes. J'ai lu, dans je ne sais plus quel historien grec, ces lignes : *Les ennemis laissaient les femmes et les enfants pour attester les ravages de la guerre.* Tout autre est le sort de la Pentapole. Des femmes et des enfants, n'est-ce pas un précieux butin pour les Ausuriens ? Les femmes mettront pour eux au monde des auxiliaires ; les enfants, quand ils auront grandi, iront avec eux au combat ; car nous nous attachons à ceux qui nous ont nourris plus qu'à ceux qui nous ont donné le jour. O douleur ! Nos fils vont accroître ces hordes étrangères ; emmenés

captifs, ils seront un jour pour nous d'autres ennemis; ils reviendront en armes contre leur patrie; ils ravageront le champ que dans leurs premières années ils aidaient leurs pères à cultiver. Oui, à l'heure où je parle, toute notre jeunesse s'en va loin de nous; elle nous est enlevée, elle est prisonnière. Personne ne veut ni ne peut venir à notre secours. Le général, dit-on, était tout prêt à se dévouer pour nous; mais il en est empêché par ces gens d'Alexandrie, qui, pour le malheur de la Pentapole, occupent chez nous des commandements militaires. Et puis serait-il juste de tomber sur un vieillard que son âge avancé et sa longue maladie excusent suffisamment?

4. Il était cependant bien facile, si nous avions eu de bons chefs, de rabaisser l'insolence et de punir l'impiété de ces barbares. Temples saints, objets sacrés, est-il rien qu'ils aient respecté? N'ont-ils pas, dans le territoire de Barca, fouillé les tombes récentes? N'ont-ils pas, dans toute l'étendue de l'Ampélitide, incendié et détruit les églises? N'ont-ils pas pris les tables saintes pour leurs festins? Les vases mystiques, consacrés aux cérémonies de la religion, ne vont-ils pas, emportés aujourd'hui dans une contrée ennemie, servir au culte des démons? Pour des oreilles pieuses n'est-ce pas un supplice que le récit de pareilles horreurs? La destruction de nos forteresses, le pillage de nos biens, l'enlèvement du reste de nos brebis et de nos bœufs que nous avions en vain cachés dans les vallons les plus reculés, tant de maux ne peuvent se décrire; nos plaintes resteront toujours au-dessous de la réalité. Nos ennemis ont chargé cinq mille chameaux de leur butin; ils s'en retournent trois fois plus nombreux qu'ils n'étaient venus, tant ils emmènent de captifs.

5. La Pentapole a succombé, elle a péri; elle est finie, elle est tuée, elle est morte; elle n'existe plus ni pour nous ni pour l'Empereur; car pour l'Empereur une province qui ne lui rapportera plus rien est une province perdue : et que pourra-t-on retirer d'un désert? Pour moi je n'ai plus de patrie, puisque je m'exilerai. Si j'avais un vaisseau, déjà je serais en mer, je chercherais une île où me réfugier. Car l'Égypte

ne m'offre point un sûr asile; monté sur un chameau, le soldat ausurien peut nous y poursuivre. Porté par les vents, j'irai donc vivre dans les îles, de riche devenu pauvre, fugitif. Je serai moins qu'un habitant de Cythère; car, quand je me demande où j'irai, je vois que Cythère est en face de la Pentapole : c'est là sans doute que me porteront les vents du midi; j'y vivrai, étranger, errant. Si j'ose parler de la noblesse de ma race, on ne me croira point. O Cyrène, dont les archives font remonter mon origine jusqu'aux Héraclides! Ici je puis gémir librement parmi ceux qui connaissent l'illustration de ma famille. Tombeaux doriens, où je ne trouverai point de place! Infortunée Ptolémaïs, dont j'aurai été le dernier évêque! Tant de calamités pèsent trop sur mon âme : je ne puis en dire davantage; les larmes étouffent ma voix. Je n'ai plus qu'une seule pensée, c'est que je vais être contraint d'abandonner le sanctuaire. Il faut s'embarquer, il faut fuir. Mais quand on m'appellera sur le vaisseau, je demanderai que l'on attende : j'irai d'abord au temple du Seigneur; je ferai le tour de l'autel, j'arroserai le pavé de mes larmes; je ne me retirerai qu'après avoir baisé le seuil et le tabernacle. Oh! combien de fois, en appelant Dieu, je retournerai la tête! Combien de fois je m'attacherai aux barreaux du sanctuaire! Mais la nécessité est inflexible et sans pitié. Je voudrais accorder à mes yeux un sommeil que ne vienne point troubler le son des trompettes. Combien de temps encore faudra-t-il me tenir debout sur les remparts, et défendre les passages de nos tours? Je succombe à la fatigue de placer des sentinelles nocturnes, et de garder à mon tour ceux qui viennent de me garder moi-même. Moi qui souvent ai passé des nuits sans sommeil à contempler le lever des astres, je suis brisé par les veilles que je supporte pour observer les mouvements de l'ennemi. Nous ne dormons que quelques instants mesurés par la clepsydre : encore ce court repos est-il souvent interrompu par le signal d'alarme. Si je ferme un instant les yeux, oh! dans quels rêves horribles me jettent les inquiétudes de la journée! Mes peines cessent, mais pour faire place à d'autres peines. Nous fuyons, nous sommes pris, blessés, enchaînés, vendus. Que de fois je me suis réveillé, heureux de sortir

ainsi de l'esclavage ! Que de fois je me suis réveillé, haletant, couvert de sueur ! La fin de mon sommeil était aussi la fin de ma course précipitée pour fuir un ennemi armé. C'est pour nous seul qu'il n'y a plus de vérité dans ces vers où Hésiode nous dit que l'espérance reste au fond du tonneau (1). Non, nous n'espérons plus, nous sommes sans force.

6. S'il est une vie qui, suivant une expression proverbiale, ne soit plus une vie, n'est-ce pas la nôtre, ô mes auditeurs ? Notre perte peut-elle se retarder ? Qu'attendre de l'avenir ? Dieu ne jette sur la Pentapole que des regards de colère ; nous subissons de cruels châtiments. L'invasion des sauterelles nous a déjà durement éprouvés, moins toutefois que l'incendie qui, avant la venue des ennemis, a ravagé trois de nos cantons. Quel sera donc le terme de nos maux ? Si les îles sont exemptes de tant d'infortunes, dès que la mer sera plus calme, je m'embarquerai. Mais je crains que le malheur ne m'en laisse pas le temps. Car il avance, le jour fixé pour l'assaut, comme nous en menace, dit-on, le courrier qui précède l'armée ennemie. Voici l'heure suprême où les prêtres, en face de si pressants dangers, devront courir au temple de Dieu. Pour moi, je demeurerai à mon poste dans l'église ; je placerai devant moi les vases sacrés qui renferment l'eau lustrale ; j'embrasserai les colonnes qui supportent la sainte table : je m'y attacherai vivant, j'y tomberai mort. Je suis le ministre du Seigneur : je lui dois peut-être le sacrifice de ma vie. Dieu jettera sans doute un regard de pitié sur l'autel sans tache arrosé du sang du pontife.

Agis pour nous, viens à notre secours,
Thalélæus, maître en l'art des discours.

(1) *Les Œuvres et les Jours*, 96.

HYMNES.

HYMNE I.

Allons, lyre harmonieuse ! Jadis tu redisais les chansons du poëte de Téos et les vers passionnés de la Lesbienne (1) : aujourd'hui, sur un ton plus grave, fais entendre des hymnes qui ne célèbrent ni le doux sourire des jeunes vierges, ni les charmes séducteurs des adolescents. Obéissant aux pures inspirations de la divine sagesse, c'est pour de pieux cantiques que je fais résonner les cordes de mon luth : je fuis la douceur empoisonnée des terrestres amours.

La force, la beauté, la fortune, la renommée, l'éclat de la royauté, qu'est-ce que tout cela, au prix de la méditation qui recherche Dieu ? Qu'un autre soit habile à diriger un coursier ou à tendre l'arc ; qu'un autre amasse des richesses et veille sur des monceaux d'or ; qu'un autre, fier de sa chevelure qui flotte sur ses épaules, soit vanté pour ses attraits parmi les jeunes gens et les jeunes filles. Pour moi, qu'il me soit donné de couler en paix des jours obscurs ! Qu'ignoré du reste des hommes je connaisse les choses de Dieu ! Que j'aie pour compagne la sagesse : précieuse dans le jeune âge, précieuse dans les vieux ans, elle l'emporte sur la richesse. La sagesse, en souriant, me fera supporter aisément la pauvreté, inaccessible aux amers soucis de la vie. Puissé-je seulement avoir assez pour n'aller rien demander à la chaumière du voisin, pour n'être pas courbé, dans la détresse, sous le poids des cruelles inquiétudes.

Écoute le chant de la cigale qui boit la rosée du matin.

(1) Anacréon et Sapho.

Voici que les cordes de ma lyre retentissent d'elles-mêmes. Autour de moi vole une voix divine : quel chant va donc enfanter en moi la céleste parole?

Celui qui est à lui-même son principe, le Père, le maître de toutes choses, éternel, couronné d'une gloire immortelle, Dieu repose inébranlable dans les hauteurs sublimes du ciel. Unité par excellence entre toutes les unités, monade première des monades, il a produit, il a mis au jour, par un ineffable enfantement, les pures et sublimes essences. Ainsi, ne se renfermant plus en elle-même, l'Unité, par une mystérieuse émanation, avec le concours du premier-né, sorti de son sein, s'est changée en une Trinité glorieuse. La source suprême se couronne de la beauté des enfants, qui, échappés du centre, retournent vers le centre (1).

Arrête, lyre audacieuse, arrête! Ne révèle pas au vulgaire les secrets qu'il doit ignorer. Dis plutôt les choses des sphères inférieures, et que le silence recouvre les merveilles d'en haut.

L'Intelligence ne prend soin que des mondes intellectuels. C'est d'elle qu'est venu le souffle précieux qui anime, tout en restant indivisible, les divers corps mortels. Quoique tombée dans la matière, l'Ame, toujours impérissable, est une parcelle de ses divins auteurs, parcelle bien faible, il est vrai, mais qui n'en a pas moins cette céleste origine. Tout entière et une en tous lieux, répandue tout entière dans le grand tout, elle fait tourner la voûte des cieux. Présidant à la conservation de cet univers, sous des formes diverses elle est partout présente. Une partie de cette Ame dirige le cours des astres; une autre régit les chœurs des anges; une autre, courbée sous des chaînes pesantes, a revêtu la forme terrestre. Séparée de ses parents, elle a bu le triste oubli; dans ses préoccupations insensées, elle admire ce misérable séjour, et, malgré sa divine origine, n'a plus de regards que

(1) Tout ce passage est assez difficile. Pour le comprendre, ainsi que plusieurs autres, il faut se rappeler que Synésius est un disciple de l'école alexandrine, et qu'il en reproduit souvent les idées, surtout dans ses hymnes. Nous renvoyons, sur ce point, le lecteur à ce que nous avons dit dans notre étude sur les hymnes, pages 82 et suivantes.

pour la terre. Il reste cependant, il reste quelque lumière dans ses yeux voilés; il reste, chez ceux qui sont tombés ici-bas, une force qui les ramène vers le ciel, lorsque, échappés des flots de la vie et libres de tout souci, ils entrent dans la route sacrée qui conduit au palais du Père.

Heureux celui qui, fuyant les aboiements de la vorace matière et se dégageant de la terre, monte d'un essor rapide vers Dieu ! Heureux celui qui, après les soins et les travaux, après les cruelles inquiétudes d'ici-bas, s'élançant sur la route de l'Ame, a vu la profondeur du ciel resplendissant d'une divine lumière ! Efforçons-nous pour que nos cœurs soient emportés sur les ailes des célestes désirs. Pour toi soutiens le vol qui t'élève vers les choses intellectuelles : le Père se montrera de plus près à toi et te tendra la main. Un rayon précurseur éclairera ton chemin, et te conduira dans les champs de l'idéal, à la source de toute beauté. Courage donc, ô mon âme ; désaltère-toi à ces eaux pures ; prie le Père ; monte vers lui, monte toujours. Laisse à la terre les choses de la terre. Bientôt unie à ton auteur, et Dieu dans Dieu même, tu jouiras de la suprême félicité.

HYMNE II.

Voici encore la lumière, voici l'aurore, voici le jour qui brille après les sombres ténèbres. Chante encore, ô mon âme, dans un hymne matinal, ce Dieu qui a donné au jour la lumière, qui a donné à la nuit les étoiles, chœur magnifique se déroulant autour du monde.

Voilant la surface de la matière toujours en mouvement, l'éther s'étend jusqu'à la région du feu, jusqu'au bord le plus rapproché de la route que parcourt la lune argentée. Au-dessus du huitième cercle des constellations, une sphère, dépeuplée d'étoiles fixes, agitant dans son sein des astres errants qui courent en sens contraires, se meut autour de la grande Intelligence, dont les blanches ailes débordent sur les extrémités du monde céleste. Au delà l'auguste Silence enveloppe les essences intelligentes et intelligibles, unies

et séparées tout à la fois. D'une seule source, d'un seul principe jaillit radieuse une triple personne. Là où est la profondeur du Père, là est aussi la puissance du Fils, sorti de son sein, Sagesse créatrice du monde; là encore resplendit la lumière de l'Esprit-Saint qui les unit. D'une seule source, d'un seul principe découlent des biens sans nombre : une fécondité puissante multiplie les êtres divins et les esprits bienheureux qui brillent d'un pur éclat. C'est de là que vient le chœur des ministres immortels, qui, placés dans le monde, célèbrent en des hymnes célestes la gloire du Père et de son premier-né. Auprès de ses créateurs bienveillants, la troupe des anges, toujours jeunes, tantôt, contemplant l'Intelligence, se repaît du spectacle de la beauté idéale; tantôt, regardant les sphères, dirige l'immensité du monde, et fait pénétrer la lumière d'en haut jusqu'aux confins de la matière, où la nature affaissée enfante les démons, race tumultueuse et perfide. C'est de l'Unité que naissent et le Fils et l'Esprit, qui, répandu autour de la terre, en a vivifié toutes les parties et leur donne des formes diverses.

Tout dépend de ta volonté. Tu es le principe du passé, du présent, du futur, du possible. Tu es le père, tu es la mère ; tu es le mâle, tu es la femelle ; tu es la voix, tu es le silence ; tu es la nature féconde de la nature ; tu es le roi, l'éternité de l'éternité. Autant que ma bouche peut le proclamer, gloire à toi, racine de l'univers ; gloire à toi, centre des êtres, monade des nombres éternels, immatérielles puissances ! Gloire à toi, gloire à toi, car c'est en Dieu que réside la gloire ! Prête une oreille favorable à l'allégresse de mes chants. Éclaire-moi de la lumière de ta sagesse ; donne-moi un bonheur sans mélange ; donne-moi les douces joies d'une vie paisible ; éloigne de moi l'indigence et le terrestre fléau des richesses ; écarte de moi les maladies du corps, la folle ardeur des passions ; préserve mes jours des soucis rongeurs. Fais que la terre n'appesantisse point les ailes de mon âme, mais que prenant un libre essor je puisse m'élancer dans les ineffables secrets de ton Fils.

HYMNE III.

Allons, ô mon âme, entonne des cantiques sacrés, assoupis les ardeurs qu'enfante la matière; excite les rapides élans de l'intelligence. C'est pour le roi des dieux que nous tressons une couronne : nous lui offrons un sacrifice pur de sang; des chants sont nos libations. C'est toi que je célèbre et sur la mer, et dans les îles, et sur le continent, et dans les cités, et sur les âpres montagnes, et dans les plaines riantes; c'est toi que je célèbre partout où je porte mes pas, ô bienheureux père du monde! La nuit m'amène vers toi pour te louer, ô Tout-Puissant! Au commencement, au milieu, à la fin du jour, c'est à toi que j'adresse mes hymnes. J'ai pour témoins les étoiles à la douce lumière, la lune errante, et l'auguste soleil, modérateur des astres sacrés, arbitre saint des âmes pures. Pour m'élever jusqu'à tes parvis et dans ton sein, je m'élance loin de la matière en secouant mes ailes. Joyeux d'arriver à ton vestibule, je vais en suppliant, tantôt vers les temples où se célèbrent les saints mystères, tantôt sur la cime des hautes montagnes, tantôt dans les profondes vallées de la déserte Libye, lieu où règne le Notus, et que jamais ne souille un souffle impie, que jamais ne foule le pied des hommes qui vivent dans les agitations des villes. Là, mon âme, pure de passions, délivrée de désirs, exempte de travaux, exempte de tristesses, de colères, de haines, rejetant loin d'elle tout ce qui naît en nous de mauvais, d'une voix chaste et d'une pensée pieuse t'adressera l'hymne qui t'est dû.

Paix dans le ciel et sur la terre! Que l'océan se calme, que l'air se taise! Arrêtez-vous, ô souffles des vents; arrêtez-vous, vagues impétueuses, fleuves rapides, sources jaillissantes! Que le monde tout entier fasse silence, tandis que j'offre les hymnes saints en sacrifice. Qu'ils fuient sous la terre les tortueux reptiles; qu'il fuie sous la terre le serpent ailé, ce démon de la matière, qui obscurcit les âmes, qui aime les fantômes, et qui excite contre nos prières sa meute

aboyante. O Père, ô bienheureux, protége, contre ces monstres dévorants, mon esprit, et ma prière, et ma vie, et mes œuvres! Que l'offrande de mon cœur te soit portée par tes augustes ministres, pieux messagers des hymnes saints.

Voici que j'entre dans la carrière des chants sacrés; voici qu'une voix divine retentit dans mon âme. O bienheureux, prends pitié de moi; ô Père, prends pitié de moi, si j'ose, indigne et profane, toucher à tes mystères. Quel est l'œil assez ferme, assez perçant, pour voir tes splendeurs sans être ébloui? Les immortels mêmes ne peuvent soutenir d'un regard fixe ton éclat. Mais si l'esprit succombe, impuissant à te contempler dans ton essence, il s'arrête à ce qui t'environne; il essaie de pénétrer l'impénétrable, de considérer la lumière qui brille dans ton immense profondeur; puis, descendant encore de ces hauteurs inaccessibles, il considère la beauté de tes œuvres, et pour te louer il jette, comme des fleurs, ces hymnes au souffle des vents, et te rend tout ce qui t'appartient (1).

Eh! qui est-ce qui n'est pas à toi? O roi, ô le père de tous les pères, père de toi-même, le premier père, toi qui n'as pas de père, fils de toi-même, unité antérieure à l'unité, germe des êtres, centre de tout, esprit éternel et sans substance, racine des mondes, lumière resplendissante des choses premières, vérité sage, source de sagesse, esprit voilé de ton propre éclat, œil de toi-même, maître de la foudre, père des siècles, vie des siècles! Supérieur aux dieux, supérieur aux intelligences, tu les régis à ton gré. Esprit père des esprits, origine des dieux, créateur de l'âme, nourricier de la vie, source des sources, principe des principes, racine des racines, tu es l'unité des unités, le nombre des nombres, l'unité et le nombre; l'intelligence, l'être intelligent, l'être intelligible, antérieur à l'intelligible; un et tout, un en toutes choses, un avant toutes choses; germe de tout, racine et branche, nature parmi les intelligences, mâle et

(1) Tout ce passage est obscur; le texte semble évidemment corrompu; il y a un vers faux. Nous avons adopté une ingénieuse conjecture que M. Boissonade propose dans ses notes.

femelle. Voilà ce que dit de toi l'âme initiée à tes mystères, et qui se meut autour de ton ineffable profondeur. Tu es ce qui enfante, tu es ce qui est enfanté; tu es ce qui éclaire, tu es ce qui est éclairé; tu es ce qui paraît, tu es ce qui est caché; lumière cachée dans ton propre éclat, un et tout, un en toi-même et en toutes choses. Par effusion, ô paternité indicible, tu as produit le Fils, Sagesse suprême et créatrice; mais malgré cette effusion tu restes un, et tu enfantes par une indivisible division. Je te chante, ô Unité; je te chante, ô Trinité, Unité quoique Trinité, Trinité quoique Unité. Dans cette intellectuelle division, ce qui a été séparé demeure inséparable.

A la naissance du Fils a participé la souveraine Volonté, la Volonté qui a paru pour être l'intermédiaire entre le Père et le Fils, essence au-dessus de toute parole, être antérieur à tous les êtres. Il n'est pas permis de dire qu'il y ait un second sorti de toi, il n'est pas permis de dire qu'il y ait un troisième sorti du premier. Enfantement sacré, génération mystérieuse! En toi se touchent les deux natures, et celle qui donne la naissance, et celle qui la reçoit. Je respecte le secret des choses intellectuelles. Il existe un intermédiaire qui n'a pas été produit par effusion. Fils ineffable d'un Père ineffable, tu as été enfanté par toi-même; c'est par cet enfantement que tu es apparu; et cependant tu as paru en même temps que le Père, en même temps que la Volonté du Père; tu es aussi la Volonté qui réside toujours dans le Père. Le temps, dans l'immensité de son cours, n'a pas connu le mystère de ta naissance; les siècles antiques ont ignoré cette éternelle génération. Il a paru en même temps que le Père, le Fils déjà né et qui devait naître. Qui donc est assez hardi pour se flatter de comprendre ce que la langue ne saurait exprimer? Bien impie est l'audace des aveugles mortels qui discourent sur toutes choses. Toi seul tu donnes la lumière, la lumière qui éclaire les intelligences. Tu détournes les âmes pieuses des voies obliques de l'erreur, tu les empêches de se perdre dans les ténèbres de la matière.

C'est toi, père des mondes, père des siècles, créateur des dieux, que nous devons louer; c'est toi que chantent les purs

esprits, ô roi ; c'est toi, souverain maître, que célèbrent ces ministres, au regard brillant, qui gouvernent le monde, qui animent les astres, et autour desquels se meut le vaste univers. C'est toi que chantent et le chœur des bienheureux, qui dans le monde, autour du monde, dans les zones, hors des zones, dirigent, sages gardiens, les diverses parties du monde, à côté des glorieux pilotes sortis de la troupe des anges ; et la race illustre des héros qui interviennent, par des voies secrètes, dans les œuvres des mortels, œuvres mortelles elles-mêmes. C'est toi que chantent et l'âme qui reste ferme et droite, et l'âme qui s'abaisse vers les épaisses ténèbres de la terre, et la féconde nature, et tout ce qu'enfante la nature : car c'est de tes canaux que sort et se répand sur le monde le souffle vital qui lui donne le mouvement.

Modérateur des mondes incorruptibles, tu es la nature des natures ; tu échauffes la nature, génératrice des êtres mortels, image de la nature immortelle ; c'est par toi que jusqu'aux extrémités les plus reculées de la création circule ce courant de vie universelle. Sans doute il ne fallait pas que la lie terrestre pût usurper la première place ; mais rien de ce qui a été rangé dans le chœur des êtres ne doit plus périr ; et, dépendant mutuellement les unes des autres, toutes les choses créées forment, dans leur existence, une chaîne continue. Cet ensemble éternel d'objets périssables, vivifié par ton souffle, élève de toutes parts des concerts vers toi. Elles disent ta gloire ces productions aux riches couleurs, aux vertus diverses, qu'enfante la terre. Tous d'accord dans la variété de leurs langages, les animaux te célèbrent en chœur. Tous les êtres t'envoient des louanges sans fin, l'aurore et la nuit, les foudres, les neiges, le ciel, l'éther, les profondeurs de la terre, l'eau, l'air, tous les corps, tous les esprits, les semences, les fruits, les plantes et les gazons, les racines, les herbes, les animaux des champs, les oiseaux du ciel et le peuple des poissons.

Vois aussi cette âme, faible et défaillante : du fond de la Libye, au milieu de tes fêtes sacrées, elle t'adresse ses prières, tout enveloppée qu'elle soit des nuages de la matière. Ton œil, ô Père, peut percer ces nuages. Maintenant mon cœur

déborde d'hymnes en ton honneur, et de brûlants transports agitent mon âme. Fais briller, ô souverain maître, la lumière d'en haut pour qu'elle attire mes regards. Fais que mon âme, dégagée des liens du corps, n'aille plus se plonger dans la fange terrestre. Tant que je demeure retenu dans les chaînes de la vie matérielle, puisse la fortune m'être douce ! Qu'un souffle ennemi ne vienne pas flétrir mes jours ; que je ne sois pas rongé par les soucis, que je puisse toujours m'occuper des choses divines ; que je n'aille plus me rouler dans cette boue d'où je me suis échappé, grâce à toi. Et maintenant je viens te tresser une couronne avec les fleurs des saintes prairies ; je t'apporte ce tribut de louanges, à toi, souverain des mondes incorruptibles, et à ton Fils, la pure Sagesse, produit de ton sein ineffable. Résidant toujours en toi, il est sorti de toi ; il régit toutes choses de son souffle ; il gouverne l'immensité des siècles, il gouverne toutes les parties du monde, jusque dans les plus profonds abîmes de la terre ; il éclaire de sa lumière les âmes pures ; il délivre de leurs peines et de leurs soucis les mortels toujours agités ; il donne les biens, il dissipe les douleurs : eh ! faut-il s'étonner si le Dieu, créateur du monde, éloigne le mal de ses œuvres ?

O roi du vaste univers, je viens m'acquitter du vœu que j'ai fait en Thrace, où pendant trois ans j'ai habité près de la royale demeure qui commande à la terre. Infortuné ! que de fatigues, que de tourments j'ai endurés, quand je portais sur mes épaules tout le poids de la patrie qui m'a donné la naissance ! Chaque jour, dans les luttes que je soutenais, la terre était arrosée de la sueur de mon corps ; chaque nuit ma couche était inondée des ruisseaux de larmes qui coulaient de mes yeux. Les temples élevés à ta gloire et pour ton culte, ô Tout-Puissant, je les ai tous visités. Suppliant, je me prosternais, je mouillais le sol de mes pleurs ; je conjurais les esprits immortels, tes serviteurs, de ne point permettre que j'eusse entrepris en vain ce voyage. Et ceux qui protégent les régions fécondes de la Thrace, et ceux qui sur le rivage opposé régissent les champs chalcédoniens, je les implorais tous, ces anges que tu as couronnés de rayons, et dont tu as fait, ô roi, tes ministres sacrés. Ces êtres bienheureux ont

accueilli mes prières, ils me sont venus en aide dans mes maux. Jusqu'alors la vie ne m'était point douce, à cause des souffrances qu'endurait ma patrie : mais tu l'as affranchie de ses douleurs, ô toi que ne peut atteindre la vieillesse, souverain maître du monde ! Mon âme était défaillante, mes membres languissants : c'est toi qui as ranimé la vigueur de mon corps, et rendu à mon âme affligée une force nouvelle. Dans ta bonté, exauçant mes vœux, tu as mis un terme à mes fatigues ; après de longues peines tu m'as donné le repos.

Conserve, ô bienheureux, tes faveurs aux habitants de la Libye, pendant une longue suite de jours, pour la reconnaissance que je garde de tes bienfaits, et pour tous les maux que j'ai eu à supporter. Je t'en supplie, fais que mon existence soit tranquille ; préserve-moi des chagrins, préserve-moi des maladies, préserve-moi des soucis rongeurs ; accorde à ton serviteur une vie intellectuelle ; ne répands pas sur moi le flot de la richesse terrestre, qui pourrait me détourner du soin des choses divines ; ne permets pas non plus que la triste indigence, entrant dans ma demeure, abaisse vers la terre mon esprit et mon cœur : toutes deux, la richesse et l'indigence, entraînent l'âme vers les basses préoccupations ; toutes deux amènent l'oubli des nobles pensées, quand tu ne viens pas, ô bienheureux, nous prêter des forces. Oui, ô Père, source de la pure sagesse, fais briller en moi un rayon de ta lumière ; que la sagesse qui vient de toi éclaire mon cœur. Ouvre-moi la route sacrée qui conduit vers toi ; donne-moi une promesse, un gage de ta bonté, en écartant de ma vie et de mes prières les démons de la matière qui tourmentent les âmes. Conserve à mon corps la santé ; chasse bien loin les cruelles souffrances ; préserve, ô roi, mon esprit de toute souillure. Maintenant je porte, empreinte sur moi, la tache honteuse de la matière ; les liens terrestres des passions me retiennent asservi. Mais c'est toi qui délivres, c'est toi qui purifies : affranchis-moi des maux, affranchis-moi des maladies, affranchis-moi des entraves. Tu as déposé dans mon sein un germe précieux, une étincelle de l'esprit divin, cachée dans la profondeur de la matière. Car tu as mis dans le monde un esprit, et par cet esprit

tu as fait naître une âme dans mon corps, ô roi ! Prends pitié de ta fille, ô bienheureux ! Je suis descendue de ta demeure pour être la servante de la terre ; de servante je suis devenue esclave. La matière m'a captivée par ses séductions magiques. Cependant la lumière qui est en moi n'est pas encore tout à fait éteinte ; elle n'a pas encore perdu tout son éclat : mais autour d'elle sont répandues des ombres épaisses qui l'obscurcissent et qui m'empêchent de voir Dieu. Prends pitié, ô Père, de ta fille suppliante : elle essaie de s'élever, d'un élan spirituel, jusques à toi ; mais les charmes de la matière me retiennent. Fais briller, ô roi, les clartés d'en haut ; qu'elles attirent mes regards. Allume un feu, un incendie avec la faible étincelle que je porte en moi. O Père, place-moi au milieu de la lumière salutaire, là où la nature ne porte pas la main, et d'où ne peuvent m'arracher ni la terre ni la fatale nécessité du destin. Loin, bien loin de ton serviteur la vie inquiète d'ici-bas ; qu'entre le tumulte de la terre et moi s'élève un mur de feu. Donne-moi, donne à ton serviteur de pouvoir déployer les ailes de l'intelligence. Que mon âme suppliante porte l'empreinte de ton sceau paternel : épouvantail des démons ennemis qui s'élancent des abîmes de la terre pour souffler aux mortels des pensées impies, ce signe me fera reconnaître de tes saints ministres, qui, sur les brillants sommets de l'univers, tiennent les clefs des portes de l'empyrée, et ils m'introduiront dans le séjour de la lumière.

Mais tandis que je rampe encore sur la terre, fais que mon cœur n'appartienne pas à la terre ; que mes œuvres, qui tendront vers toi, soient attestées même ici-bas par leurs fruits : qu'elles produisent en moi des paroles de vérité, et tous les sentiments qui réchauffent dans les âmes la douce espérance. Cette vie terrestre m'est à charge. Arrière, fléaux des impies mortels, luxe des cités ; arrière, flatteuses erreurs, faux plaisirs avec lesquels la terre retient l'âme en servitude ! Dans son égarement, cette âme boit l'oubli des vrais biens, jusqu'à ce qu'elle tombe sur la mauvaise part. Car la matière présente deux parts pour nous séduire. Le convive qui, dans un festin, a mis la main sur les aliments

les plus doux, gémira s'il se voit ensuite contraint de goûter des mets amers. Telle est la loi de l'humaine nécessité : elle verse de deux coupes la vie aux mortels. Le breuvage pur et sans mélange, c'est Dieu ou les choses de Dieu. Après m'être enivré de la douce coupe, j'ai touché aux choses mauvaises; je suis tombé dans le piége ; j'ai éprouvé le malheur d'Épiméthée. Je hais cependant les lois changeantes. Me hâtant vers les tranquilles prairies du Père, je précipite mes pas fugitifs pour échapper aux séductions de la matière. Tourne sur moi tes regards, arbitre de la vie intellectuelle; vois sur la terre cette âme suppliante qui s'efforce de monter vers toi. Éclaire, ô roi, mes yeux qui se dirigent vers le ciel; donne-moi des ailes légères ; coupe les chaînes de ces passions à l'aide desquelles la trompeuse nature courbe les âmes vers la terre. Donne-moi de fuir les dangers du corps, de m'élancer d'un rapide essor dans ton palais et dans ton sein, d'où l'âme tire son origine. Goutte céleste, j'ai été répandue sur la terre : rends-moi à la source d'où je suis sortie fugitive et vagabonde. Laisse-moi m'unir à la lumière créatrice ; permets que, soumise à tes lois, je t'offre pieusement, avec le chœur des esprits divins, des hymnes spirituels. Permets, ô Père, qu'unie à la lumière je n'aille plus désormais me plonger dans la fange terrestre. Et pendant que je demeure enchaînée à cette vie matérielle, puissé-je jouir d'une paisible destinée !

HYMNE IV.

Quand l'aube paraît, quand la lumière croît, quand le jour est à son midi, quand il touche à son déclin, quand vient la nuit brillante, c'est toi, toujours toi que je célèbre, ô Père ! Médecin des âmes, médecin des corps, dispensateur de la sagesse, tu éloignes les maladies, tu donnes une douce existence que ne troublent point les terrestres inquiétudes, mères des douleurs, mères des souffrances. Daigne garder ma vie exempte de soucis, afin que je puisse chanter dans mes hymnes la source mystérieuse de toutes choses, et

que jamais les péchés ne viennent m'entraîner loin de Dieu.

C'est toi que je glorifie, ô bienheureux souverain du monde! Que la terre se taise. Quand vers toi s'élèvent les cantiques et les prières, silence dans tout cet univers, qui est ton ouvrage. Qu'ils ne se fassent plus entendre, le souffle des vents, le murmure des arbres, le cri des oiseaux. Paix dans l'éther, paix dans les airs; qu'ils écoutent mes chants; et sur la terre que toutes les eaux, devenues muettes, s'arrêtent dans leur cours. Que ceux qui troublent les hymnes sacrés, ces démons, amis des ténèbres, habitants des tombeaux, fuient mes saintes prières. Mais pour ces bienheureux ministres du céleste créateur, qui résident dans les profondeurs et aux extrémités de l'univers, qu'ils entendent avec bienveillance mes chants en l'honneur du Père, et qu'avec bienveillance aussi ils lui portent mes supplications.

Unité des unités, père des pères, principe des principes, source des sources, racine des racines, bien des biens, astre des astres, monde des mondes, idée des idées, abîme de beauté, mystérieuse semence, père des siècles, père des mondes intellectuels qui sont au-dessus de toute parole, et desquels émane un souffle divin qui, flottant sur la masse de la matière, l'anime et en fait un autre monde, ô bienheureux! je te célèbre par ma voix, je te célèbre par mon silence; car si tu entends la voix, tu entends aussi le silence de l'âme.

Je chante encore ton Fils, le premier-né, la première lumière. Fils glorieux du Père ineffable, je t'unis dans mes hymnes au Père suprême, et à celui qu'en vue de toi le Père a enfanté, au principe médiateur, Esprit saint, Volonté féconde, centre du Père, centre du Fils. Cette Volonté, elle est la mère, elle est la sœur, elle est la fille tout à la fois (1).

(1) Ce passage ne nous semble pas avoir été jusqu'ici bien compris. Le sens que nous donnons est au moins plausible. Dans la Trinité, telle que l'entend Synésius, la Volonté, ou l'Esprit saint, est la seconde personne. Elle est produite par le Père, et elle est le médiateur par lequel le Père enfante le Fils. Elle est en quelque sorte la mère du Fils, puisque c'est par son intermédiaire que le Fils est enfanté; sa sœur, puisqu'elle sort ainsi que lui du Père, dont elle est ainsi la fille. Mais, quoique distinctes logiquement, ces trois personnes, en réalité, n'en sont pas moins inséparables et coéternelles.

Elle a aidé le Principe suprême dans l'enfantement mystérieux du Fils. Pour que du Père naquît le Fils par une divine effusion, l'Esprit, qui devait concourir à cette effusion, a été produit. Dieu, sorti de Dieu, il a servi d'intermédiaire : par lui, et par cette sublime effusion du Père immortel, le Fils à son tour a été produit.

Tu es Unité en même temps que Trinité, toujours Unité et toujours Trinité. Dans cette intellectuelle division ce qui est séparé demeure inséparable. Le Fils réside dans le Père, quoiqu'il en soit distinct ; il régit au dehors tout ce qui est du Père ; il répand sur le monde les flots de la vie puisée à la source d'où lui-même tire sa propre vie. O Verbe, toi qui es l'objet de mes chants en même temps que le Père suprême, c'est l'ineffable pensée du Père qui t'enfante ; tu es le Verbe conçu du Père. C'est toi qui le premier es sorti de la première racine ; tu es la racine de tout ce qui a été créé après ta glorieuse naissance. L'ineffable Unité, l'auteur de toutes choses, t'a produit, toi, l'auteur de toutes choses. Tu es en tout. C'est par toi que la nature, à tous ses degrés, jouit des dons précieux de Dieu le Père, d'une vie féconde. C'est pour toi que l'univers, qui ne vieillit pas, accomplit son infatigable révolution. C'est toi qui diriges les sept planètes emportées par un mouvement contraire à celui que décrit la voûte céleste (1). Si des étoiles sans nombre décorent le monde, c'est que tu le veux, ô Fils glorieux ! Tu visites la profondeur des cieux, et tu modères le cours indissoluble des siècles. Ce sont tes saintes lois, ô bienheureux, qui dans les hauteurs immenses de l'éther régissent le chœur glorieux des astres. C'est toi qui assignes leur tâche aux habitants du ciel, et de l'air, et de la terre, et des enfers, et qui leur distribues la vie. Tu es le maître de l'intelligence, et tu la dispenses aux êtres divins, et à ceux des êtres mortels qui ont reçu quelques gouttes de la pensée. Tu donnes l'âme à ceux dont la vie, dont l'activité ne se soutiennent que par la présence de l'âme. Les créatures que

(1) Les anciens faisaient du ciel une voûte de cristal, se mouvant avec les étoiles fixes d'Orient en Occident, tandis que les planètes vont d'Occident en Orient.

n'éclaire pas la lumière de l'âme dépendent aussi de toi ; tous les êtres dépourvus d'intelligence puisent dans ton sein la force qui les empêche de se dissoudre ; et cette force, que ta puissance leur communique, toi-même tu la tires du sein ineffable du Père, la monade mystérieuse. C'est de là que s'échappe le ruisseau de vie qui, passant à travers ces mondes intellectuels que notre pensée ne peut comprendre, est répandu par toi jusque sur la terre. Ainsi d'en haut descend la source des biens que reçoit ce monde visible, image du monde intellectuel. Comme second auteur du jour qui l'éclaire, reflet de la lumière divine, ce monde a le soleil. Cet astre au regard brillant, dont l'empire s'étend sur la matière qui naît et qui meurt, a reçu l'être du soleil intellectuel ; il en est la représentation sensible, il produit tous les biens qui naissent sur cette terre : vous le voulez ainsi, ô Fils glorieux ! ô Père incompréhensible, ô Père ineffable ! incompréhensible, car la pensée ne peut te saisir ; ineffable, car la parole ne peut t'exprimer. Tu es l'intelligence de l'intelligence, l'âme des âmes, la nature des natures.

Regarde, je fléchis le genou, moi, ton serviteur ; je me prosterne contre terre, et je te supplie, parce que je suis privé de la clarté ! Toi qui es le dispensateur de la lumière intellectuelle, prends pitié, ô bienheureux, d'une âme suppliante ; chasse les maladies, chasse les soucis dévorants ; le monstre importun de l'enfer, le démon de la terre, chasse-le loin de mon âme, loin de mes prières, loin de ma vie, loin de mes actions. Qu'il habite, ce démon, hors de mon corps, hors de mon esprit, hors de tout ce qui m'appartient ; qu'il me laisse, qu'il me fuie, ce démon de la matière, lui qui excite les passions, lui qui ferme la route du ciel et qui arrête les élans vers Dieu. Donne-moi pour ami, pour compagnon, ô roi, l'ange saint de la force sainte, l'ange de la divine prière, aimable dispensateur des biens, gardien de l'âme, gardien de la vie, protecteur des prières, protecteur des actions ; qu'il conserve mon corps pur de maladies, qu'il conserve mon esprit pur de souillures, et qu'il apporte à mon âme l'oubli des passions. Qu'ainsi, même pendant que j'habite ici-bas, les hymnes que je chante à ta louange donnent plus

de force aux ailes de mon âme ; qu'ainsi, quand j'aurai achevé ma destinée, quand je serai affranchi des terrestres liens, je puisse mener une vie dégagée de la matière, dans tes palais, dans ton sein, d'où s'échappe la source de l'âme. Tends-moi donc la main ; rappelle à toi, ô bienheureux, arrache à la matière une âme suppliante.

HYMNE V (1).

Offrons à la source sacrée, née d'elle-même, et placée au-dessus des ineffables unités, offrons aussi au Dieu, Fils glorieux du Dieu immortel, Fils unique du Père unique, nos hymnes comme les plus belles couronnes. Mystérieusement produite par le Père, la Volonté a fait sortir le Fils du sein profond du Père ; elle a manifesté la fécondité du Père, et en la manifestant elle s'est manifestée elle-même comme Esprit médiateur.

Mais ce qui est sorti de la source n'en reste pas moins dans la source. Sagesse de l'esprit du Père, splendeur de beauté, après t'avoir enfantée le Père t'a permis d'enfanter : tu es la puissance cachée par laquelle le Père crée toutes choses ; car il a fait de toi le principe du monde : tu disposes et tu formes la matière d'après les types intellectuels ; tu règles le mouvement harmonieux du ciel ; tu diriges sans cesse le chœur des astres ; tu commandes aux légions des anges, à l'armée des esprits divins ; ta puissance embrasse toute la nature périssable ; tu divises entre toutes les parties de la terre ton souffle indivisible ; et ce qui est sorti de la source, tu le rends à la source, en affranchissant les mortels de la nécessité de mourir.

Prête une oreille favorable aux hymnes que je chante en ton honneur ; accorde à ton poëte une vie tranquille ; apaise les turbulentes agitations du cœur ; calme les funestes orages de la matière ; éloigne les maladies de l'âme et du corps ; assoupis l'ardeur pernicieuse des passions. Préserve-moi des

(1) Dans les éditions ordinaires cet hymne est l'hymne VI.

soucis de la richesse et de l'indigence ; donne à mes travaux une noble illustration ; fais que mon nom soit honoré parmi les peuples ; que sur mes lèvres réside la douce persuasion, afin que mon esprit jouisse d'un paisible loisir, que je n'aie pas à gémir sous le poids des inquiétudes de la terre ; mais qu'allant puiser à tes sources élevées, je puisse abreuver mon âme des eaux fécondes de la sagesse.

HYMNE VI (1).

Chantons le fils de l'épouse, de l'épouse qui n'a pas été soumise aux conditions d'une union mortelle. C'est par les ineffables conseils du Père que s'est opérée la naissance du Christ. Des flancs d'une vierge est sorti, enfantement sacré ! celui qui se revêtant de la forme humaine venait apporter au monde la pure lumière. Ta mystérieuse naissance remonte à l'origine des siècles ; tu es la primitive lumière, le rayon qui brille avec le Père ; tu dissipes les ténèbres de la matière, et tu éclaires les âmes saintes. Tu as créé le monde ; tu as façonné le globe étincelant des astres ; tu as établi la terre sur ses fondements ; tu es le sauveur des hommes. C'est pour t'obéir que le soleil, du haut de son char, verse le jour, sans s'épuiser jamais, et que la lune au croissant argenté chasse l'obscurité des nuits. Pour t'obéir aussi la terre produit les fruits et nourrit les troupeaux. De tes ineffables trésors tu tires la vie et la splendeur dont tu inondes l'univers. De ton sein sont sorties et la lumière, et l'intelligence, et l'âme.

Aie pitié de ta fille, retenue captive dans un corps mortel, et soumise aux lois d'une terrestre destinée. Éloigne de moi les maladies, conserve à mes membres la vigueur et la santé. Donne la persuasion à mes discours, donne la gloire à nos actions ; que nous puissions briller de l'antique éclat de Cyrène et de Sparte. Que mon âme soit inaccessible aux douleurs ; que je puisse mener une vie douce et fortunée, dans la contemplation de ta splendeur, afin que purifié de la matière,

(1) Dans les éditions ordinaires cet hymne est l'hymne V.

et m'avançant vers toi d'un pas ferme, je fuie les soucis de cette vie, pour aller me réunir à la source de l'âme. Qu'ainsi des jours exempts de souillure me soient accordés, à moi, ton poëte, car j'élève mes cantiques vers toi ; je célèbre la gloire suprême du Père qui t'a donné la naissance, et l'Esprit assis sur le même trône que vous deux, entre la racine et la tige. Je chante la puissance du Père, et dans les hymnes que je t'adresse je laisse déborder les nobles pensées qui remplissent mon âme. Salut, ô source du Fils ! Salut, ô image du Père ! Salut, ô base du Fils ! Salut, ô ressemblance du Père ! Salut, ô puissance du Fils ! Salut, ô beauté du Père ! Salut aussi, ô Esprit pur, centre du Fils et du Père ! Qu'envoyé par toi, ô Fils, et par ton Père, il vienne, cet Esprit, rafraîchir les ailes de mon âme, et m'apporter les divins présents !

HYMNE VII (1).

Aux accords doriens de ma lyre d'ivoire je vais mêler des chants harmonieux pour te célébrer, ô bienheureux immortel, glorieux fils d'une vierge ! Toi, préserve ma vie de tout mal, ô roi, qu'elle soit inaccessible aux chagrins, et le jour et la nuit. Éclaire mon âme d'un rayon de la lumière intellectuelle ; donne la force à mes membres, la gloire aux travaux de ma jeunesse ; prolonge le cours heureux de mes années jusqu'à une douce vieillesse, en me comblant des dons précieux de la prudence et de la santé.

Conserve-moi le frère que naguère, ô immortel, lorsqu'il touchait déjà aux portes du tombeau, tu as ramené à la vie : tu as ainsi mis fin à mes inquiétudes, à mes gémissements, à mes larmes, aux cruelles angoisses de mon âme. Tu l'as ressuscité, lorsqu'il appartenait déjà à la mort ; tu as écouté, ô Père, mes supplications.

Conserve ma sœur et mes deux enfants. Étends ta main protectrice sur ma paisible demeure. Et la compagne de ma couche nuptiale, préserve-la des maladies et des chagrins ;

(1) Hymne VIII des éditions ordinaires.

qu'elle me reste chère et fidèle, qu'elle ne connaisse jamais les furtives amours ; qu'elle garde le lit conjugal inviolable, pur, sans tache, inaccessible aux désirs illégitimes.

Puisse mon âme, affranchie par toi des entraves de cette vie terrestre, échapper aux souffrances et aux tristes douleurs ! Permets-moi de m'unir aux chœurs des justes, pour célébrer par des cantiques la gloire de ton père et ta puissance, ô bienheureux ! Bientôt j'élèverai encore vers toi mes hymnes, j'accorderai encore ma lyre.

HYMNE VIII (1).

Le premier j'ai trouvé des chants pour toi, ô bienheureux, ô immortel, ô noble fils d'une vierge, Jésus de Solyme, et ma lyre a rendu des accords nouveaux. Mais sois-moi propice, ô roi, et accueille l'harmonie de ces chants religieux. Je veux célébrer un Dieu puissant et immortel, le Fils de Dieu, le Fils créateur du monde, engendré par le Père créateur des siècles. En lui se mêlent les deux natures : il est la sagesse infinie, Dieu pour les habitants du ciel, mortel pour les habitants des enfers. Lorsque tu parus sur la terre, sorti des flancs d'une femme, la science des mages fut étonnée à la vue d'un astre nouveau : quel était cet enfant qui naissait? quel était ce Dieu caché? Était-ce un Dieu, un mortel, ou un roi? Allons, apportez vos dons, la myrrhe expiatoire, l'or précieux, et l'encens suave. Tu es Dieu, reçois l'encens ; je t'offre de l'or comme à un roi ; la myrrhe doit servir pour ta sépulture (2). Tu as purifié la terre, les flots de la mer, les

(1) Hymne VII des éditions ordinaires.

(2) Synésius, comme le prouve ce passage, ne s'était pas seulement borné, à l'époque où il écrivit cet hymne, à lire l'Évangile ; il s'était déjà pénétré des commentaires donnés par les premiers Pères sur la parole sacrée. L'explication qu'il donne des présents apportés par les rois mages a été adoptée en effet dès les premiers siècles du christianisme. « Les » mages, dit Bossuet, offrirent avec abondance et de l'or et les parfums » les plus exquis, c'est-à-dire l'encens et la myrrhe. Recevons l'interpré- » tation des saints docteurs, et que l'Église approuve. On lui donne de » l'or comme à un roi ; l'encens honore sa divinité, et la myrrhe son hu- » manité et sa sépulture, parce que c'était le parfum dont on embaumait

routes que parcourent les démons, les plaines de l'air et les sombres demeures, Dieu descendu dans les enfers pour aller secourir les morts. Mais sois-moi propice, ô roi, et accueille l'harmonie de ces chants religieux.

HYMNE IX.

Aimable, illustre et bienheureux fils de la vierge de Solyme, c'est toi que je chante, toi qui as chassé des vastes jardins du Père cet insidieux ennemi, l'infernal serpent, qui perdit le premier homme, en lui offrant une nourriture défendue, le fruit de l'arbre de la science. O glorieux vainqueur, Dieu, fils de la vierge de Solyme, c'est toi que je chante. Tu es descendu sur la terre revêtu d'un corps mortel pour habiter parmi les hommes qui ne vivent qu'un jour; tu es descendu dans les enfers où la mort retenait des milliers d'âmes. L'antique Adès frissonna d'horreur, et le chien vorace s'éloigna du seuil. Après avoir arraché aux souffrances les âmes des justes, entouré de cette foule sacrée, tu adressas des hymnes au Père. O glorieux vainqueur, Dieu, fils de la vierge de Solyme, c'est toi que je chante. Lorsque tu remontais vers les cieux, ô roi, la troupe innombrable des démons répandus dans les airs frémit de crainte, et le chœur immortel des astres saints fut saisi d'étonnement. L'Éther brilla plus pur : auguste père de l'harmonie, sur les sept cordes de sa lyre il fit entendre des chants de triomphe. On vit sourire l'étoile du matin, messagère du jour, et l'étoile radieuse du soir, astre de Cythérée. La lune au disque lumineux s'avançait la première, guidant les dieux de la nuit. Le soleil étendit devant tes pas ineffables sa chevelure éclatante :

» les morts. (*Élévations sur les mystères*, XVII[e] semaine, Élév. 9.) » Cette interprétation a encore été consacrée par les prières de la liturgie. Une prose rimée, qui se chantait, naguère encore, dans un grand nombre d'églises, le jour de l'Épiphanie, renferme en effet cette strophe :

Auro rex agnoscitur,
Homo myrrha colitur,
Thure Deus gentium.

il reconnut le Fils de Dieu, l'intelligence créatrice, la source où il puise ses propres feux. Toi, déployant tes ailes, tu t'élevas vers la voûte azurée, et tu t'arrêtas dans les sphères intelligentes et pures où est le principe de tout bien, le ciel enveloppé de silence. Là n'habitent ni le temps infatigable, entraînant dans son cours rapide tout ce qui est sorti de la terre, ni les soucis rongeurs qui naissent en foule de la matière. C'est le séjour de l'Éternité : antique et toujours nouvelle, jeune et vieille tout à la fois, elle donne aux dieux leurs perpétuelles demeures.

HYMNE X.

Souviens-toi, ô Christ, fils du Dieu souverain, souviens-toi de ton serviteur, malheureux pécheur qui a écrit ces hymnes. Affranchis-moi du joug des funestes passions qui s'attachent à mon âme et la souillent. Donne-moi de voir, ô sauveur Jésus, ta divine splendeur. Quand je paraîtrai devant toi, je chanterai les louanges du médecin des âmes, du médecin des corps, du Père suprême et de l'Esprit saint.

LETTRES.

1. A son frère (*En Cyrénaïque.*)

Partis de Phyconte à l'aurore, vers la brune nous avons relâché au golfe d'Érythrée; là nous ne sommes restés que le temps nécessaire pour boire et faire provision d'eau : sur le rivage même abondent des sources pures et délicieuses. Comme nos Carpathiens (1) nous pressaient, nous avons repris la mer. Le vent était assez faible, mais il n'a cessé de souffler en poupe; de sorte que tout en croyant chaque jour ne faire que fort peu de chemin, nous nous sommes trouvés, sans y penser, avoir achevé le trajet. Le cinquième jour nous avons aperçu le feu allumé sur une tour pour avertir les navigateurs (2). Nous avons débarqué en toute hâte dans l'île de Pharos, île stérile, où l'on ne voit ni arbres ni fruits, mais seulement quelques marais salants.

De l'île de Pharos, 394.

2. A la philosophe (3). (*A Alexandrie.*)

Je ressemble à l'écho : ce que j'ai entendu, je le répète. On m'a vanté Alexandre, et je vous le vante.

D'Alexandrie, 394.

(1) Les habitants de Carpathos, aujourd'hui Scarpanto, étaient surtout adonnés à la navigation. C'est parmi eux que se recrutaient la plupart des marins. Synésius vante leur habileté dans la lettre 9.

(2) Il s'agit ici du premier phare qui fut établi, et qui prit son nom de l'île de Pharos.

(3) C'est Hypatie que Synésius désigne ainsi.

3. Au médecin Théodore. (*A Alexandrie.*)

La sobriété est une vertu indispensable; d'autres peuvent s'en moquer, mais à vous cela n'est pas permis, car vous êtes un admirateur d'Hippocrate, et il a écrit cet aphorisme : La diète est la mère de la santé (1).

D'Alexandrie, 394.

—

4. A Herculien. (*A Alexandrie.*)

Homère a dit qu'un des profits retirés par Ulysse de ses longues courses, c'était de connaître les villes et les mœurs de beaucoup de nations; et cependant les peuples chez lesquels abordait Ulysse n'avaient rien de civilisé : c'étaient des Lestrygons et des Cyclopes. En quels termes le poëte aurait-il donc chanté notre voyage? Car il nous a été donné, à vous et à moi, de vérifier des merveilles dont le récit nous paraissait incroyable : nous avons vu, nous avons entendu celle qui préside légitimement aux mystères sacrés de la philosophie. Dans le cours ordinaire de la vie il s'établit entre les hommes des liaisons par la communauté des intérêts : nous qui sommes rapprochés par nos âmes, c'est-à-dire par tout ce qu'il y a en nous de plus noble, nous nous devons, ainsi le veut la loi divine, une mutuelle affection. Pour moi, après avoir joui de votre société, il me semble, quoique je sois maintenant éloigné de vous, vous voir encore; votre image, gravée dans ma mémoire, m'est toujours présente; votre voix résonne à mes oreilles; je suis sous le charme de vos divines paroles. Si vous n'éprouvez pas ce que j'éprouve, c'est mal à vous; si vous l'éprouvez, c'est tout simple, car vous ne faites que me rendre l'amitié que je vous ai donnée.

Quand ma pensée se reporte sur notre commerce philosophique et sur cette philosophie à laquelle nous nous

(1) Cette lettre est attribuée aussi à Libanius. Elle figure, dans sa correspondance, sous le n° 1156. Elle a pour suscription : A Hypatius.

sommes voués tout entiers, alors, réfléchissant à notre rencontre, je me dis que Dieu même, qui dirige toutes choses, a voulu nous réunir. Voyez en effet si je n'ai pas cédé à une impulsion divine : moi, Synésius, qui m'impose toujours sur certains dogmes la loi du silence, moi qui, tout en comptant un assez grand nombre d'amis, me renferme avec eux dans les relations ordinaires de la vie, et ne vois rien de plus secret, parmi tous les secrets, que la philosophie, voici que tout d'un coup je me suis livré, entièrement et sans réserve, à un homme qui ne m'était encore connu que par quelques conversations. J'ai donc fait confidence de mystères que jusque-là j'avais tenus cachés ; je ne me suis plus souvenu qu'il fallait prendre exemple sur l'habile et rusé Protée, rusé surtout en ce qu'il vivait au milieu des hommes à la manière, non pas d'un dieu, mais d'un simple mortel. Et comme tout cela est arrivé sans réflexion de ma part, sans délibération, à l'improviste, j'ai bien le droit de voir, dans une aventure aussi singulière, le doigt de Dieu ; et nous le prierons tous les deux de mener à bonne fin ce qu'il a commencé. Qu'il nous accorde de philosopher, ensemble, si c'est possible, mais en tout cas de philosopher.

Il m'est venu à l'esprit diverses idées sur le sujet que nous traitions. J'aurais grande envie de les répandre sur le papier, mais je n'en ferai rien cependant. Plus tard, si Dieu le permet, nous pourrons nous retrouver pour reprendre de vive voix ces questions, et les reprendre avec des gens qui excellent en ces matières. Mais je ne crois pas qu'il soit bon de confier à un écrit des secrets de cette nature. Une lettre en effet ne sait pas garder le silence ; elle est toute prête à causer avec le premier venu. Adieu. Philosophez ; appliquez-vous surtout à déterrer l'œil enseveli en nous (1). Une vie honnête, c'est le commencement de la sagesse : aussi les anciens sages en ont-ils fait l'objet de leurs prescriptions. Il

(1) Expression métaphorique. Cet œil, c'est l'âme humaine, qui est comme enfouie dans le corps, et qu'il faut dégager de la matière, affranchir des passions. Il y a une expression semblable dans l'hymne III, v. 570. Synésius, en parlant de l'âme tombée dans le corps, l'appelle la prunelle cachée qui est en nous.

faut être pur pour toucher aux choses pures, dit la parole divine. Mais le vulgaire ne voit pas que cette vie honnête n'est qu'une des conditions de la sagesse; il croit qu'à elle seule elle suffit, que c'est la perfection ; mais il s'abuse en prenant le chemin par lequel il faut passer pour le but même qu'il s'agit d'atteindre. Parmi les animaux privés de raison il en est beaucoup qui sont tempérants et qui s'abstiennent de chair : mais c'est par instinct, et nous ne songeons pas à faire un mérite à la corneille ni à aucun autre animal d'une qualité qu'ils tiennent de la nature seule, et où la sagesse n'est pour rien. La vie selon l'esprit, voilà la fin de l'homme. Poursuivons-la ; demandons à Dieu qu'il veuille bien tourner notre pensée vers les choses divines; et nous-mêmes, autant qu'il nous est possible, cherchons de tous côtés pour faire provision de sagesse.

De Cyrène, 395.

—

5. A Herculien. (*A Alexandrie.*)

J'ai entendu un jour un habile parleur faire l'éloge de l'art épistolaire : c'était, pour ce sophiste, un sujet inépuisable de fort beaux discours. Voici surtout, entre autres jolies choses, ce qu'il disait : Une lettre est la consolation des amours malheureux; les absents reparaissent un instant devant nous, s'entretiennent avec nous, et le cœur est satisfait. Il célébrait donc l'inventeur de cet art merveilleux, et trouvait qu'un don si précieux ne peut nous venir des hommes, mais de Dieu seul. Pour moi je mets à profit cette faveur céleste ; et quand je suis privé du plaisir de converser, comme je le voudrais, avec mes amis, j'use de la ressource qui m'est offerte, je leur écris : autant que je le puis, je vis ainsi avec eux, et je jouis de ce que j'aime. Mais vous, soit dit sans vous fâcher, vous avez l'air d'avoir changé d'affections en même temps que de lieux. Si vous continuez d'oublier ceux qui vous ont voué un véritable et sincère attachement, vous êtes comme l'hirondelle qui vient, au printemps, s'établir

chez nous avec des cris de joie, et qui plus tard nous quitte en silence. C'est comme homme, en m'adressant en vous à l'homme, que j'exprime ces plaintes ; mais si, en votre qualité de philosophe, vous avez uni ce qui jusqu'ici était séparé, si pour vous il n'y a d'aimable que ce qui est bien, si le bien et l'aimable ne font qu'un, suivant la parole divine que vous connaissez (1), je cesse d'attribuer votre silence au dédain ; je vous félicite de tout sacrifier à la philosophie, d'éviter les vulgaires préoccupations, d'être tout entier à ce qui vous convient, plutôt qu'à ce qui nous convient. Qu'il en soit ainsi, je le souhaite, ô le meilleur des hommes et le plus cher des frères !

De Cyrène, 395.

---

6. A Herculien. (*A Alexandrie.*)

Vos lettres sont vraiment délicieuses. Quoiqu'il y manque l'expression animée et le charme de la parole, elles sont si bien une image de vous-même qu'elles ravissent tous ceux qui vous lisent, et qu'ils se sentent invinciblement attirés vers celui qui les a écrites. Pour moi, tandis que j'étais avec vous, vous me captiviez, comme une autre Sirène, par la séduction de vos discours ; et cependant, je ne crains pas de le dire, je trouverais encore plus de plaisir à vous entendre une seconde fois : car on sent l'absence du bonheur, après en avoir joui, plus qu'on ne sentait sa présence. Le plaisir s'émousse en effet par la continuité de la jouissance ; et sitôt que nous n'avons plus ce qui faisait notre joie, le souvenir des biens perdus excite nos regrets. Oh ! que ne pouvez-vous venir, ami qui m'êtes si cher ! Que ne pouvons-nous reprendre nos entretiens philosophiques, continuer ensemble l'édifice commencé, afin qu'il n'offre point seulement de belles parties, mais qu'il soit achevé et bien ordonné ! Mais

(1) La sentence citée par Synésius est de Théognis. Le poëte la met dans la bouche des Muses : peut-être est-ce pour cela qu'il dit que c'est l'intelligence (divine), τοῦ νοῦ, qui parle ainsi ; ou peut-être, plus simplement, veut-il par là vanter l'excellence de cette maxime.

si, ce qu'à Dieu ne plaise, nous devons rester privés l'un de l'autre, c'est pour moi seul que sera le dommage : car là où vous êtes, l'étude est en honneur, les doctes abondent; vous ne manquerez pas d'amis qui ont autant et plus de science que Synésius. Ma patrie m'est chère, parce qu'elle est ma patrie ; mais elle est devenue, je ne sais comment, insensible à la philosophie. Il n'est pas bon d'être tout seul ; il faut des compagnons pour célébrer les mystères des Corybantes. Mais quand même nous serions plusieurs ,

Comment donc oublierais-je Ulysse égal aux dieux (1) ?

Votre âme est pour moi le foyer sacré : loin de vous où puis-je échauffer mon intelligence pour la féconder? Qui sera assez habile pour faire sortir l'étincelle profondément cachée, pour la nourrir, et produire ainsi une flamme brillante? Unis ou séparés, que Dieu soit toujours avec nous : s'il est avec nous, les questions les plus difficiles deviendront faciles. Adieu. Philosophez; ramenez à la source divine ce qu'il y a de divin en vous (2). N'est-il pas juste que dans mes lettres je vous applique, à vous dont les sentiments sont élevés, ce que Plotin, comme on le rapporte, disait à ses amis, en parlant de lui-même, alors qu'il détachait son âme des liens du corps ?

De Cyrène, 395.

—

7. A Herculien. (*A Alexandrie.*)

Un mien esclave a pris la fuite : ce n'est pas un de ceux que j'ai eus par héritage ou qui ont été nourris avec moi ; car ceux-là ont reçu une éducation libérale, ils sont traités presque comme mes égaux : aussi m'aiment-ils comme un chef qu'ils auraient choisi plutôt qu'ils ne me craignent comme un maître que la loi leur impose. Philorome (c'est le

(1) *Odyssée*, I, 65.
(2) Allusion aux paroles de Plotin mourant : « Je fais mon dernier » effort pour ramener ce qu'il y a de divin en moi à ce qu'il y a de divin » dans l'univers. »

nom du fugitif) a été l'esclave de ma cousine, la fille d'Amélius ; puis elle a désiré qu'il passât à mon service. Mais élevé sans règles et sans principes, il n'a pu se faire à l'austère maison d'un philosophe ; et après m'avoir quitté pour suivre un maître d'Alexandrie, il parcourt aujourd'hui l'Égypte avec lui. Il y a, parmi les officiers d'Héraclien, un certain Harpocration ; il est sous-aide, c'est du moins, si je ne me trompe, le sens du mot *subadjuva* (1). C'est avec cet Harpocration qu'est aujourd'hui Philorome. Quant à moi bien volontiers je le laisserais où il est ; car la jolie chose qu'un coquin puisse se passer d'honnêtes gens, et que d'honnêtes gens ne puissent se passer d'un coquin. Mais la maîtresse de ce drôle n'est pas encore assez philosophe pour dédaigner ceux qui ne tiennent pas à elle : et elle m'a pressé de faire courir après son fugitif. Aïthalès, qui est de ma maison, veut bien se charger de cette commission : je l'envoie, le confiant à la garde de Dieu, et lui promettant en outre votre aide. Que cette lettre puisse vous être remise : une fois que vous connaîtrez l'affaire, je compte, pour tout le reste, sur Dieu, sur vous, et sur Aïthalès.

De Cyrène, 395.

---

8. A Théodose, son beau-frère, et a Stratonice, sa sœur (2). (*A Constantinople.*)

Pensez si j'ai été effrayé quand on a fait courir dans la ville le bruit que vous étiez atteint d'une dangereuse, fort dangereuse ophthalmie, et menacé de perdre la vue. Puis cette nouvelle s'est trouvée fausse : c'est, j'imagine, quelque alarmiste qui, sur ce mot d'ophthalmie, aura fait beaucoup d'exagérations et tourné la chose au tragique. Puisse-t-il devenir aveugle lui-même en punition de ses mensonges !

(1) *Subadjuva.* Godefroy (*Code Théodosien*, *Prosopographie*, art. *Héraclien*) donne la liste des dignitaires qui avaient de ces sous-aides

(2) C'est sans doute par erreur que la suscription porte Θεοδώρῳ, *à Théodore* ; car dans la lettre 76 Synésius donne le nom de Théodose au mari de cette sœur.

Dieu en soit loué, nous sommes maintenant rassurés à votre sujet. Exigeriez-vous que pour savoir à quoi nous en tenir sur votre compte nous allions, comme on dit, interroger les astres (1), ou consulter la rumeur publique? Non, sans doute. Nous devrions vous posséder au milieu de nous, ou tout au moins recevoir de vos lettres, et apprendre de vous-mêmes tout ce qui vous touche. Mais vous nous oubliez beaucoup trop : peut-être est-ce Dieu qui le veut ainsi.

De Cyrène, 395.

—

9. A un ami. (*En Cyrénaïque.*)

J'ai loué pour vous un navire, monté par des matelots de bonne race, et qui déploient dans leur profession une habileté surhumaine. On fait même aux vaisseaux des Carpathiens la réputation d'être doués de raison, comme l'étaient jadis ceux des Phéaciens, avant que la colère des dieux eût éclaté sur leur île.

De la Cyrénaïque, 395.

—

10. A son frère. (*A Alexandrie.*)

Quand tu venais de lever l'ancre, j'arrivais, pressant mes mules, sur le rivage occidental. Je descends de mon char, mais déjà tu avais mis à la voile, et le vent soufflait en poupe. Mais je vous ai suivis des yeux tant que je l'ai pu ; j'ai adressé des prières aux vents pour une tête si chère ; je leur ai recommandé le navire auquel est confié un si précieux fardeau. Faciles à se laisser toucher par les pures affections, ils m'ont promis pour toi un heureux voyage, un heureux retour; et comme ils sont des dieux honnêtes, il est impossible qu'ils manquent jamais à leur parole. Tu les as priés au départ; prie-les aussi quand tu reviendras : par là tu te les rendras encore plus favorables.

De Cyrène, 396.

(1) L'astrologie était en grand honneur; on y recourait fréquemment.

11. A SON FRÈRE. (*A Alexandrie.*)

Tu es sans pitié pour moi, ô frère bien aimé! J'ai un cœur qui se livre sans résistance, et se laisse prendre aux douces habitudes. Après m'avoir inspiré la plus vive affection pour toi et pour la fille de notre sœur, voici que tu m'as privé et de toi et de cette enfant. Quand elle était près de moi, j'avais sous mes yeux comme une double image : dans la nièce je croyais encore voir l'oncle. Maintenant j'ai perdu tout ce qui m'était cher; je me reproche d'être trop accessible au chagrin. Mais si la philosophie a vraiment quelque valeur, je me ferai un cœur plus viril; et désormais vous verrez tous comme je suis ferme et insensible.

De Cyrène, 396.

—

12. A SON FRÈRE. (*A Alexandrie.*)

Bon nombre de gens, simples particuliers ou prêtres, viennent me tourmenter de leurs songes, qu'ils appellent des révélations : ils m'annoncent que je suis menacé d'un malheur réel, si je ne visite prochainement Athènes, la ville sacrée. Quand tu verras donc un pilote partant pour le Pirée, charge-le de tes lettres pour moi, car c'est là que je les recevrai. Grâce à ce voyage, je vais échapper à mes chagrins présents, et de plus je serai désormais dispensé de révérer, pour leur science, ceux qui reviennent d'Athènes. Ce sont de simples mortels comme nous autres; ils ne comprennent pas mieux que nous Aristote et Platon; et cependant ils se regardent parmi nous comme des demi-dieux parmi des mulets (1), fiers qu'ils sont d'avoir vu l'Académie, et le Lycée, et le Pécile

(1) *Demi-dieux*, *demi-ânes*, le grec joue sur les mots, ἐν ἡμιόνοις ἡμίθεοι. — Un peu plus bas, autre jeu de mots, que Synésius reproduit encore, lettre 13. Le Pécile, ποικίλη στοά, littéralement *portique varié*, avait été ainsi appelé parce qu'on l'avait orné de différentes peintures, qu'un proconsul romain fit enlever plus tard. C'était sous ce portique que Zénon réunissait ses disciples : d'où leur vint le nom de stoïciens, *ceux qui fréquentent le portique.*

où Zénon philosophait. Mais le Pécile ne mérite plus son nom : un proconsul a enlevé tous les tableaux qui en faisaient l'ornement, et par là il a rabattu la prétention de ces faux sages.

De Cyrène, 396.

—

13. A son frère. (*A Alexandrie.*)

Puissé-je profiter, autant que tu le souhaites, de mon séjour à Athènes ! Il me semble que je suis déjà grandi de plus de cinq doigts en fait de savoir. Veux-tu que je te donne la preuve de mes progrès ? Eh bien ! c'est d'Anagyre que je t'écris ; j'ai visité Sphette, Thrium, le Céphise, Phalère (1). Mais périsse le maudit pilote qui m'a amené ici ! Athènes n'a plus rien d'auguste que des noms autrefois fameux. Comme d'une victime consumée il ne reste plus que la peau, pour retracer aux yeux un être naguère vivant (2) ; ainsi, depuis que la philosophie a déserté ces lieux, le voyageur n'a plus à admirer que l'Académie, le Lycée, et ce Portique qui a donné son nom à la secte de Chrysippe : encore le Portique a-t-il perdu ses tableaux, chefs-d'œuvre de Polygnote. De nos jours c'est en Égypte que se développent, grâce à Hypatie, les germes féconds de la philosophie. Athènes fut jadis la demeure des sages : aujourd'hui elle n'est illustrée que par des fabricants de miel, et par ce couple de sages *Plutarchiens*, qui attirent les jeunes gens au théâtre, non par l'éclat de leur éloquence, mais avec des pots de miel de l'Hymette (3).

D'Anagyre, 396.

(1) Anagyre, Sphette et Thrium, bourgs de l'Attique ; le Céphise, rivière qui coule près d'Athènes ; Phalère, un des ports d'Athènes.

(2) Les *Mémoires d'outre-tombe* nous fournissent une comparaison semblable. M. de Chateaubriand raconte la prospérité passée de Venise et son abaissement actuel ; il fait la description de ses monuments et des tombeaux qu'ils renferment. « Ces dépouilles illustres, dit-il, inspirent » un grand et pénible sentiment ; Venise elle-même, magnifique cata- » falque de ses magistrats guerriers, double cercueil de leurs cendres, » n'est plus qu'une peau vivante (t. XI, p. 158). »

(3) Voir, sur ce passage, l'*Étude sur la vie de Synésius*, chap. I, page 16.

14. A SON FRÈRE. (*A Alexandrie.*)

Pæménius, qui te remettra cette lettre, a été envoyé ici par Artabazace, celui qui naguère avait été notre gouverneur. Artabazace l'avait chargé de l'administration des vastes domaines qu'il avait acquis dans notre pays. Dans cet emploi Pæménius s'est montré plein de douceur et de désintéressement. Tout autre que lui n'eût-il pas profité de l'occasion pour s'enrichir? Malgré son pouvoir, il n'a donné à personne en Libye sujet de se plaindre ; et la preuve, c'est le regret universel que cause son départ. Tu m'obligeras donc en lui faisant bon accueil, et en lui témoignant toute la considération que mérite sa probité.

De Cyrène, 396.

---

15. A SON FRÈRE. (*A Alexandrie.*)

Tu te souviens de Chilas, celui qui tenait une maison de prostitution : tout le monde le connaît, tant il s'est fait de réputation dans ce beau métier. C'est de son troupeau que faisait partie Andromaque, la comédienne, qui a été la plus jolie fille de notre temps. Après avoir passé sa jeunesse dans cette honnête profession, il s'est mis en tête qu'il finirait dignement sa carrière s'il illustrait son âge mûr par des exploits militaires. Il vient donc de nous arriver, après avoir obtenu de l'Empereur le commandement des braves Marcomans. Maintenant qu'ils ont le bonheur d'avoir un général aussi distingué, des soldats, qui étaient déjà si vaillants, ne pourront manquer de se signaler par les plus beaux faits d'armes.

Tout en causant avec Syrianus (tu le connais, c'est un médecin de notre voisinage), Chilas lui a conté, et Syrianus nous l'a redit, ce qui se passait dans le monde de la cour, quand il l'a quittée. Beaucoup de détails qu'il a donnés, et auxquels je n'ai prêté moi-même qu'une attention assez distraite, valent-ils la peine d'être rapportés? Non, assurément.

Mais en voici qui ont grandement charmé ma curiosité, et dont je veux à ton tour te régaler. Notre illustre Jean est toujours en faveur ; c'est trop peu dire : pour lui la fortune se montre aussi prodigue qu'elle peut l'être, et cherche à se surpasser elle-même. Il approche du Prince, il en est écouté, et surtout il sait, en ce qui touche ses intérêts, user de l'occasion. Tout ce qu'Antiochus a de pouvoir est à la disposition de Jean ; or Antiochus peut tout ce qu'il veut. Quand je parle d'Antiochus, ne le confonds pas avec le favori de Gratien, un tout petit homme, plein d'honneur, pétri de vertus, mais fort laid. Celui que je veux dire est jeune, il a du ventre ; il a été en grand crédit en même temps que Narsès le Persan, et après Narsès. Depuis lors sa fortune n'a fait que croître. Voilà de fort bons soutiens pour Chilas ; et il est assuré de garder son commandement pendant un temps aussi long que la vie d'une corneille, ce digne chef qui est le parent de Jean et l'ami d'Antiochus.

De Cyrène, 396.

---

16. A SON FRÈRE. (*A Alexandrie.*)

Partis du Bendidée avant l'aube, c'est à peine si après le milieu du jour nous avions dépassé le Myrmex-Pharien (1) : deux ou trois fois notre bâtiment s'était heurté à des bancs dans le port. C'était, pour commencer le voyage, un fâcheux augure : peut-être eût-il été plus sage de quitter un vaisseau qui dès le départ avait une si mauvaise chance ; mais nous avions peur d'être accusés par vous de lâcheté ; ainsi

Nous n'avions plus le droit de trembler et de fuir (2).

C'est donc vous, s'il nous était arrivé malheur, qui auriez été la cause de notre perte. Après tout n'aurait-il pas encore

(1) Le Bendidée, port d'Alexandrie. — *Myrmex* veut dire *rocher* : le Myrmex-Pharien, dont il est ici question, et qu'il ne faut pas confondre, comme l'a fait Pétau, avec un autre Myrmex, dont parle Ptolémée, situé sur les côtes de la Cyrénaïque, était sans doute un rocher, ou petite île, dans le voisinage de Pharos.
(2) *Iliade*, VII, 217.

mieux valu vous faire rire un peu à nos dépens, et ne pas nous exposer au danger? Mais à Épiméthée, comme dit le proverbe,

La prudence manqua, mais non le repentir (1),

et à nous de même. Pour rester en sûreté nous n'avions qu'à ne pas partir; et nous voilà aujourd'hui, sur une plage déserte, à nous lamenter en chœur. Nous avons beau tourner les yeux tantôt vers Alexandrie, tantôt vers Cyrène, notre patrie : l'une, nous l'avons quittée ; l'autre, nous ne pouvons l'atteindre; et il nous arrive toutes sortes de mésaventures que nous n'avions pu prévoir, même en rêve. Écoute: ma narration va te mettre en belle humeur.

Tout d'abord il faut que je te dise comment était composé notre équipage. Le pilote en avait assez de la vie, attendu qu'il était criblé de dettes. Les matelots, au nombre de douze (le pilote faisant le treizième), étaient, ainsi que lui, juifs pour la plupart, engeance traîtresse, et qui croit volontiers faire œuvre pie en envoyant le plus possible de Grecs dans l'autre monde ; le reste, paysans ramassés au hasard, qui jamais, un an auparavant, n'avaient touché une rame : mais tous, les uns et les autres, avec quelque difformité. Aussi, quand aucun danger ne menaçait, se raillant mutuellement, ils s'appelaient, non de leurs noms, mais de quelque sobriquet tiré de leurs misères, le Boiteux, le Goîtreux, le Gaucher, le Louche. Chacun avait sa marque distinctive, et cela nous était un agréable passe-temps. Mais le péril venu, on ne rit plus ; et notre équipage nous donne plutôt sujet de nous désoler.

Nous étions plus de cinquante passagers, dont un tiers à peu près de femmes, jeunes presque toutes, et des plus avenantes. Ne te hâte pas cependant d'envier notre bonheur : car nous étions séparés d'elles par un rideau, fait d'un morceau d'une voile récemment déchirée, barrière tout aussi solide, pour des gens sages comme nous, que le mur même de Sémiramis. Sages, oui vraiment : Priape lui-même l'aurait

(1) D'où est tiré ce vers ïambique que cite Synésius, je l'ignore.

été, je crois, sur le vaisseau d'Amarante ; car avec ce coquin de pilote il y avait toujours à craindre les plus extrêmes dangers.

D'abord quand nous eûmes doublé le cap sur lequel est situé, dans votre voisinage, le temple de Neptune (1), il se mit à diriger le bâtiment, toutes voiles dehors, vers Taphosiris (2) ; il allait tenter les écueils de cette Scylla dont la sinistre célébrité est un objet d'épouvante. Nous nous en apercevons, juste au moment de donner en plein sur les récifs, et nous crions de telle sorte que nous le forçons, non sans peine, à ne pas lutter contre les rochers. Il vire de bord, comme s'il rentrait dans son bon sens ; il veut gagner le large. La mer était contraire ; on rame vigoureusement ; puis il s'élève un vent assez fort qui nous pousse ; et voilà que bientôt nous perdons la terre de vue, et nous naviguons de conserve avec des bâtiments de transport à deux voiles, qui n'ont pas, comme nous, affaire en Libye, mais qui suivent une tout autre route. Nouvelles réclamations, nouvelles plaintes : pourquoi nous être si fort éloignés du rivage ? Alors ce fou d'Amarante, debout sur le pont du vaisseau, de se démener, avec toutes sortes d'imprécations furieuses. « Nous ne pouvons pourtant pas voler, dit-il ; comment » faire avec des gens comme vous ? Vous avez peur également de la terre et de la mer. — Non pas, lui dis-je ; mais en » tout il faut un peu de prudence, digne Amarante. Il n'était » pas bon d'approcher de Taphosiris, car nous tenons à la » vie ; et maintenant quelle nécessité d'aller en pleine mer ? » Dirigeons-nous plutôt vers la Pentapole, sans nous écarter » trop de la côte : s'il nous arrive un de ces accidents de » mer, si fréquents, comme chacun sait, nous pourrons au » moins nous réfugier dans une rade voisine ». J'eus beau dire, il faisait la sourde oreille, le drôle. Tout à coup arrive

(1) Strabon, liv. XVII, parle de ce petit cap, qui s'avançait, en forme de coude, vers le port, et qui s'appelait *Posidion*, à cause du temple de Neptune qui le dominait.

(2) Taphosiris (tombeau d'Osiris, suivant Plutarque, *de Iside et Osiride*), ou Taposiris, comme l'écrit Strabon, était, à une petite distance du rivage, un écueil dangereux. Voilà pourquoi Synésius emploie, pour le désigner, le terme de Scylla.

un vent du nord, violent, et qui soulève des vagues grosses et terribles. Il enfle la voile en sens contraire, et de convexe qu'elle était il la rend concave. Le navire plongeant du côté de la proue, il s'en fallut de peu qu'il fût submergé. Nous le remettons à grand'peine dans sa bonne position. Alors d'un ton superbe : « Voyez, dit Amarante, ce que c'est que de » savoir son métier. Il y a longtemps que je prévoyais ce » grain, et voilà pourquoi j'ai gagné le large. En m'éloignant » de la terre, comme je manœuvre à mon gré, nous arri- » verons plus directement au terme de notre voyage. Cela » aurait été tout autrement, si j'avais longé la côte : nous » étions sûrs alors d'échouer ». On le croyait sur parole, tant qu'il fit clair, et que le danger était absent. Mais avec la nuit vinrent les alarmes, causées par l'agitation toujours croissante de la mer.

C'était le jour de la Préparation (1), ainsi que l'appellent les juifs ; et comme pour eux la journée va d'un soir à l'autre soir, nous arrivions au sabbat, jour où les œuvres manuelles leur sont interdites, et qu'ils sanctifient en s'abstenant de tout travail. Notre pilote, dès qu'il estime que le soleil est couché, abandonne le gouvernail, et se jetant à terre,

Permet aux matelots de le fouler aux pieds (2).

Nous, qui ne savons pas d'abord pourquoi il se couche de la sorte, nous nous figurons que c'est par désespoir ; nous accourons vers Amarante, nous le conjurons de ne pas laisser se perdre ainsi nos dernières chances de salut : car des flots terribles nous menaçaient ; la mer se déchaînait follement contre elle-même. C'est en effet ce qui arrive, quand le vent commence à se calmer : les ondes qu'il a soulevées ne s'apaisent pas tout de suite ; agitées encore par la force violente qui les a poussées, elles lui cèdent et lui résistent tout à la fois ; les vagues qui viennent et celles qui s'en retournent s'entre-choquent et se livrent combat. Voilà un

(1) Parce que l'on se prépare à la fête religieuse du lendemain. C'est le vendredi.
(2) Sophocle, *Ajax*, 1146.

langage bien pompeux ; mais ne faut-il pas prendre un grand style pour raconter de si grands dangers ?

Dans une pareille tourmente, notre vie, comme on dit, ne tenait plus qu'à un fil. Si nous avons pour pilote un docteur de la loi, à quoi ne devons-nous pas nous attendre ? Comprenant enfin pourquoi il a quitté la barre, nous le supplions de nous sauver du péril : mais point, il lisait la Bible. Désespérant de le persuader, nous voulons le contraindre par force. Un brave soldat (nous avions à bord plusieurs cavaliers arabes) dégaîne, et menace notre homme de lui couper la tête, s'il ne reprend le gouvernail. Mais bah ! c'était un vrai Machabée, rigide observateur de la loi. A minuit, de lui-même il revient à son poste. « Maintenant, dit-il, cela est » permis, puisque nous sommes en danger de mort ». Alors de rechef grand tumulte : les hommes de gémir, les femmes de hurler, et tous de prier, d'invoquer le ciel, et d'appeler tout ce qu'ils ont de plus cher. Seul Amarante était de belle humeur, par la pensée qu'il échapperait à ses créanciers. Pour moi, dans cette triste occurrence, j'en jure par la divinité que révère la philosophie, ce qui me troublait, c'était un passage d'Homère. J'avais peur que le corps disparaissant dans les flots l'âme ne fût anéantie. Car le poëte dit quelque part :

Ajax périt après avoir bu l'onde amère (1).

Il veut dire par là que mourir dans la mer c'est périr entièrement. Pour aucun autre il n'emploie cette expression, *il périt ;* mais pour lui, tous ceux qui meurent *descendent aux Enfers*. Aussi nulle part, dans les deux chants des morts (2), ne paraît, avec les autres ombres, le second Ajax, car son âme n'est point dans les Enfers. Et Achille, ce guerrier si courageux, si intrépide, s'épouvante à l'idée de mourir dans l'eau, et qualifie de lamentable ce genre de mort (3).

Tandis que je roule ces pensées dans mon esprit, je vois

(1) *Odyssée*, IV, 511. — (2) Ce sont les chants XI et XXIV de l'*Odyssée*. Dans l'un Ulysse évoque les âmes des morts ; dans l'autre les âmes des prétendants qu'il vient de tuer arrivent aux Enfers, et s'entretiennent avec les âmes qui s'y trouvent déjà. — (3) *Iliade*, XXI, 281.

que tous nos soldats ont mis l'épée à la main. Je leur en demande le motif : ils me répondent qu'ils aiment mieux, pendant qu'ils sont encore sur le bâtiment, jeter leur vie au vent que d'expirer dans les flots, bouche béante. « Voilà, » me dis-je, des gens qui, sans avoir lu Homère, pensent » comme lui », et je trouvai qu'ils avaient raison. Tout à coup on crie : « Que ceux qui ont de l'or se l'attachent au » cou ! » recommandation à laquelle s'empressent d'obéir tous ceux qui ont de l'or ou des objets précieux. Les femmes se parent de ce qu'elles ont de plus riche, et distribuent, à ceux qui n'ont rien, des ornements de quelque valeur. On sait de vieille date qu'il faut en agir ainsi, et voici pourquoi : le naufragé doit porter sur lui le prix de sa sépulture; le passant, qui trouve le cadavre et qui s'enrichit de ses dépouilles, craindra de s'exposer à la colère d'Adrastée (1), s'il ne rend pas au mort, en faisant la dépense de son inhumation, une petite partie de ce qu'il tient de lui.

Pendant que tous ces apprêts s'achevaient, moi, tristement assis, et pensant à la grosse somme que m'avait prêtée mon hôte, je me désolais à l'idée, non pas de ma mort prochaine, le dieu de l'hospitalité m'en est témoin, mais de l'argent que j'allais faire perdre à ce Thrace : même dans l'autre monde cela me serait encore un sujet de honte. Alors je me disais qu'il valait mieux périr moi-même avec l'argent, périr corps et âme, en échappant ainsi au remords.

Ce qui nous mettait à deux doigts de notre perte, c'est que le vaisseau était emporté avec ses voiles toutes déployées : pas moyen de les carguer. A plusieurs reprises nous eûmes beau tirer les cordages; il fallut y renoncer : les poulies ne voulaient point tourner. Une autre crainte nous saisit : à supposer que nous échappions à la tempête, si nous allions, avec cette impossibilité de manœuvrer, toucher terre la nuit! Heureusement le jour paraît; nous apercevons le soleil; jamais je ne le vis avec plus de plaisir. Le vent s'apaise à mesure que l'air devient plus chaud; les cordages se sèchent; nous pouvons les faire jouer et manier notre voile. Il aurait fallu la

(1) Adrastée est la déesse qui punit l'ingratitude.

remplacer, mais nous n'en avions pas de rechange : celle que possédait Amarante, il l'avait mise en gage. Nous raccommodons notre voile le mieux que nous pouvons ; et moins de quatre heures après, nous, qui nous étions crus morts, nous débarquons dans un coin reculé, un vrai désert : point de ville dans le voisinage, point de village : nous sommes à cent trente stades environ de toute habitation. Notre vaisseau tenait toujours la haute mer, car il n'y avait point de port ; et il tenait la mer appuyé sur une seule ancre : la seconde ancre, Amarante l'avait vendue ; jamais il n'en avait eu une troisième. Nous touchions enfin la terre tant désirée : nous l'embrassons, comme on embrasserait une véritable mère ; nous adressons à Dieu les hymnes ordinaires d'actions de grâces, en y ajoutant la mention du danger auquel nous venons d'échapper contre toute attente. Nous restons là deux jours, jusqu'à ce que la mer se soit apaisée. Puis, comme nous ne pouvions aller d'aucun côté, et que nous n'apercevions aucune figure humaine, nous nous décidons à affronter de nouveau la mer. Nous nous rembarquons à l'aurore ; nous naviguons avec le vent en poupe ce jour-là, et la plus grande partie du lendemain. Vers le soir, le vent tombe complétement ; la tristesse nous reprend. Mais nous allions bientôt regretter que ce calme n'eût pas été de plus longue durée.

Nous étions au 18. Un sérieux danger nous menaçait ; car justement la nouvelle lune arrivait, époque redoutée pour les mauvais temps qu'elle amène : alors personne ne peut se flatter de naviguer en sûreté. Le plus sage aurait été de rester à terre, et voilà que sans y penser nous nous étions de nouveau aventurés en pleine mer. Un souffle du nord annonça la tempête, et il plut beaucoup cette nuit ; les vents se déchaînaient, les flots étaient soulevés. Si nous étions effrayés, tu peux le penser ; mais je ne te ferai pas de rechef le récit de nos terreurs. La fureur même de la tempête nous fut utile : nous entendons craquer l'antenne ; nous nous hâtons de serrer les cordages ; elle se brise par le milieu, et manque de nous tuer tous. Mais au lieu de nous tuer, c'est là ce qui nous sauva : en effet, nous n'aurions pu

soutenir la force du vent; car la voile résistait à nos efforts ; il était impossible de la replier. Ainsi, par un bonheur imprévu, offrant moins de prise au vent, nous n'étions plus emportés avec la même vitesse. Le jour se passe de la sorte, puis la nuit. Vers le second chant du coq, tout à coup nous donnons sur un rocher qui avançait dans la mer comme une petite presqu'île. On pousse des exclamations. « C'est la terre ! » crie quelqu'un. Aussitôt grand émoi de tous, mais avec des impressions toutes contraires : les matelots étaient effrayés ; et nous, dans notre simplicité, nous battions des mains, nous nous embrassions les uns les autres, nous ne pouvions contenir notre joie. Or, au dire des gens du métier, jamais encore nous n'avions été en aussi grand péril.

Vers le lever du jour, un homme paraît, vêtu en paysan. Il nous fait signe, et nous indique de la main les endroits qu'il faut éviter et ceux où nous pouvons passer. Puis il vient à nous sur une barque à deux rames, l'amarre à notre bâtiment, et prend le gouvernail : notre Syrien, Amarante, lui abandonne sans se faire prier la direction du vaisseau. Il nous fait retourner en arrière, et nous conduit à cinquante stades environ de là, dans un port tout petit, mais des plus commodes : ce lieu s'appelle, sauf erreur, Azaire (1). Descendus, grâce à lui, sur le rivage, nous le proclamons notre sauveur, notre bon génie. Peu après il amène encore dans le port un autre navire, puis un troisième, et avant le soir nous étions là cinq bâtiments. Le digne vieillard ! il ne ressemblait guère à Nauplius (2), il n'accueillait pas de la même manière les naufragés. Le lendemain d'autres vaisseaux arrivèrent encore, parmi lesquels plusieurs partis d'Alexandrie un jour avant nous. Aujourd'hui nous sommes toute une flotte dans un havre étroit.

Les vivres commençaient à nous manquer. Peu habitués à de pareils contre-temps, et ne prévoyant pas une aussi

(1) Ptolémée parle d'un mont Azar en Libye, et Pline (liv. VI, 33) fait mention des Azariens. — Azaire semble avoir été située sur les côtes de la Libye Marmarique.

(2) Nauplius, roi d'Eubée, père de Palamède, afin de venger la mort de son fils, allumait de grands feux pour attirer les vaisseaux et les faire échouer sur les rochers.

longue traversée, nous avions emporté assez peu de provisions, et de plus nous ne les avions pas ménagées. Le vieillard est encore venu à notre secours, non pas qu'il nous ait rien donné, car il n'avait rien lui-même. Mais en nous montrant des rochers : « Vous pourrez, nous dit-il, trouver là » chaque jour votre déjeuner et votre dîner, si vous voulez » vous donner de la peine ». Nous pêchons donc, et voilà déjà une semaine que nous vivons de notre pêche. Les hommes cherchent des murènes et des langoustes ; les enfants se contentent de goujons et de girelles. Pour nous soutenir nous préférons, le moine romain (1) et moi, des patelles : la patelle est un coquillage creux qui s'attache fortement aux rochers qu'il rencontre. D'abord, avec notre pêche, nous faisions assez maigre chère, chacun gardant pour lui le peu qu'il avait pris, et ne donnant rien à personne; mais aujourd'hui nous sommes dans l'abondance, et voici comment : les Libyennes font aux femmes qui sont avec nous tous les présents imaginables ; elles les comblent de tous les produits du pays, fromages, farine, gâteaux d'orge, quartiers d'agneaux, poules et œufs. L'une d'elles a même donné une outarde, oiseau d'un goût exquis, et qu'un villageois prendrait pour un paon. Nos passagères, qui reçoivent ces dons, les rapportent sur le vaisseau, et en font profiter tout le monde. Ceux qui pêchent sont généreux maintenant : ils viennent tour à tour, un enfant après un homme, un homme après un enfant, me faire quelque cadeau ; c'est tantôt un poisson pris à la ligne, tantôt autre chose, mais toujours un des mets délicats que fournit la mer. Quant aux femmes, je ne veux rien accepter d'elles, et cela pour tenir la parole que je t'ai donnée : car si je me rapprochais de ce sexe, comment ensuite oserais-je le nier ? Je serais vraiment trop mal à l'aise. Du reste, comme nous avons affluence de biens, qui m'empêche de m'en donner à cœur joie ?

Si les Libyennes se montrent aussi libérales à l'égard de ces étrangères, tu penses sans doute que c'est pure vertu.

(1) Ce moine romain est évidemment le vieillard.

Eh bien ! pas du tout. Le motif de leur générosité, veux-tu le connaître ? Il est curieux, et j'ai des loisirs de reste. Vénus, dans son courroux, a frappé cette terre, on peut le croire. Les femmes d'ici sont maltraitées par elle comme l'étaient celles de Lemnos (1). Elles ont des mamelles si grosses, si énormes, qu'elles n'ont pas besoin de tenir leur nourrisson sous leur aisselle : elles l'allaitent par-dessus leur épaule (2). C'est, dira-t-on peut-être, qu'Ammon et le pays d'Ammon. qui donnent aux troupeaux une si forte nourriture, ne doivent pas moins faire pour les enfants ; voilà pourquoi les femmes, comme les brebis, ont reçu de la nature des sources plus abondantes de lait, et pour contenir ce lait il faut de plus larges réservoirs. Les Libyennes entendent dire à des hommes, qui ont été dans d'autres contrées, que les femmes ne sont pas partout faites de même : elles ne savent ce qu'elles doivent en croire ; aussi, dès qu'elles peuvent mettre la main sur une étrangère, elles la caressent, elles la cajolent, jusqu'à ce qu'elles aient pu faire l'examen de sa poitrine. La première qui a vu la chose la raconte ; elles s'appellent alors les unes les autres, comme les Cicones d'Homère (3). Toutes accourent, avec des présents, pour avoir le droit de regarder. Nous avions parmi nous une jeune esclave du Pont, à laquelle la nature et l'art réunis ont fait une vraie taille de guêpe (4). Il fallait voir comme elle était recherchée : aussi a-t-elle fait de fort jolis bénéfices ; il y a trois jours les femmes riches des alentours la faisaient venir l'une après l'autre. Elle, passablement effrontée, se montrait dépouillée de tout vêtement.

Voilà mon histoire. La fortune y a mêlé le comique et le

(1) Vénus, pour se venger des Lemniades qui avaient négligé son culte, leur donna une odeur désagréable, qui les rendait odieuses à leurs maris.

(2) Les mêmes difformités se reproduisaient chez des peuplades entières ; Juvénal en parle comme d'un fait bien connu :

Quis timidum guttur miratur in Alpibus? Aut quis
In Meroe crasso majorem infante mamillam? (XIII, 162.)

(3) Peuple de Thrace, sur l'Hèbre. Quand Ulysse aborde chez eux, tous accourent pour le voir, en s'appelant les uns les autres. (*Odyssée*, IX. 47.)

(4) Ceci semble indiquer que les Grecs ne se faisaient plus des conditions de la beauté la même idée qu'au temps de Phidias et d'Apelle.

tragique ; j'ai fait de même en te la narrant. Je sais bien que cette lettre est trop longue ; mais je ne me lasse jamais de te parler, quand nous sommes ensemble, ni de t'écrire, quand je suis loin de toi. Et puis comme il n'est pas bien sûr que je pourrai encore causer avec toi, je me donne, pour le moment, autant de plaisir que j'en peux prendre. D'ailleurs cette lettre pourra me servir pour le journal que je tiens avec soin (1), puisqu'elle renferme le récit exact de ce qui m'est arrivé dans ces derniers jours. Adieu. Embrasse pour moi ton fils Dioscore, ainsi que sa mère et sa grand'mère, que j'aime et que je considère comme si elles étaient mes propres sœurs. Mes salutations à la philosophe si chère à Dieu, et que nous ne saurions trop vénérer ; mes salutations aussi au chœur de ses heureux auditeurs, qui jouissent de ses divins entretiens, et en particulier au digne et saint Théotecne, et à mon ami Athanase. Quant à Caïus, qui est si uni de sentiments avec nous, ainsi que moi tu le regardes, je le sais, comme s'il faisait partie de notre famille : ne m'oublie donc pas auprès de lui, pas plus qu'auprès de Théodose, qui n'est pas seulement un admirable grammairien, mais aussi un devin, quoiqu'il ait voulu nous en faire mystère : car il a bien fallu qu'il prévît les traverses du voyage, puisqu'il a renoncé à l'idée de partir avec moi. Mais n'importe, je l'aime et je l'embrasse. Toi, ne te fie jamais à la mer ; et si à toute force tu dois t'embarquer, au moins que ce ne soit pas à l'époque où finit la lune (2).

Du port d'Azaire, mai 397.

—

17. A Aurélien. (*A Constantinople.*)

La Providence n'a pas encore jeté un regard de pitié sur l'Empire, mais elle le jettera. Ils ne mèneront pas toujours

(1) On voit par là que Synésius tenait un journal de sa vie, ou espèce d'éphémérides, comme il l'appelle. On serait tenté de croire, d'après un passage de son *Traité sur les Songes* (chap. 24), qu'il prenait note aussi de ses songes.

(2) *A la fin du mois,* dit le texte ; mais il faut évidemment entendre *à la fin du mois lunaire*, puisque dans le cours de sa lettre Synésius parle de la nouvelle lune comme d'une époque dangereuse pour les navigateurs.

une vie retirée dans leurs demeures, ceux qui peuvent sauver l'État. Mais votre crédit présent suffit aux besoins de l'orateur admis dans votre intimité : qu'il soit seul aujourd'hui à jouir de ce crédit, en attendant qu'il jouisse, avec toutes les nations, de la puissance qui vous attend.

De Constantinople, 398.

—

18. A Troïle. (*A Constantinople.*)

L'affection et la louange ne s'expliquent pas par les mêmes motifs, et ne procèdent pas d'une même faculté de l'âme : c'est dans le cœur que siégent l'amour et l'aversion ; c'est de l'esprit et de l'intelligence que proviennent l'éloge et le blâme.

De Constantinople, 399.

—

19. A Aurélien. (*A Constantinople.*)

S'il y a, comme on doit le penser, des esprits divins qui veillent sur les cités, soyez certain qu'ils sont contents de vous : ils n'oublient pas combien, dans vos hautes fonctions, vous travaillez pour le bonheur de tous les peuples. Croyez que sans cesse ils se tiennent à vos côtés ; ils sont vos protecteurs et vos aides, et ils demandent à Dieu de vous récompenser dignement, vous, son fidèle imitateur. Faire du bien, c'est le seul acte qui soit commun à l'homme et à Dieu. Imiter, c'est se rapprocher de celui que l'on imite, c'est avoir avec lui une sorte de parenté. Vous avez su, n'en doutez pas, vous rapprocher de Dieu, vous qui, à son exemple, n'aimez qu'à répandre des bienfaits. Vivez donc avec les douces espérances qu'il est permis à un cœur tel que le vôtre de concevoir, ô très-excellent seigneur ! C'est un titre qui n'appartient qu'à vous, ou que du moins personne ne mérite autant que vous. Exprimez tous mes sentiments d'affection (j'aime à les faire passer par la bouche d'un père aussi distingué) à votre fils Taurus, l'espoir de l'Empire.

De Cyrène, 400.

20. A son frère. (*Dans la Cyrénaïque.*)

Quand un malade vomit avec peine, les médecins lui prescrivent des potions d'eau tiède, pour lui faire rendre, avec cette eau, tout ce qu'il a dans l'estomac ; pour moi, je veux te donner les nouvelles qui m'ont été apportées du continent, afin que tu me les rendes, mais accrues de tout ce que tu sais toi-même.

De Cyrène, 401.

---

21. A Pylémène. (*A Constantinople.*)

J'avais un grand tapis d'Égypte sur lequel on peut étendre une couverture, et qui peut même au besoin servir de couverture. Le tachygraphe Astère l'ayant vu me le demanda. C'était à l'époque où j'étais forcé de coucher devant le palais. Je promis de le lui donner quand je partirais ; mais je ne pouvais alors, exposé comme je l'étais aux neiges de Thrace, faire un pareil cadeau. A mon départ je n'ai pas laissé ce tapis ; maintenant je l'envoie ; vous voudrez bien le remettre de ma part, avec mes excuses que vous saurez faire agréer, car vous vous souvenez des circonstances dans lesquelles je me suis éloigné précipitamment de la ville. Plusieurs fois par jour la terre tremblait ; la population épouvantée se jetait à genoux pour prier, car le sol était violemment agité. Croyant alors la mer plus sûre que la terre, je courus au port, sans parler à personne, excepté à Photius, d'heureuse mémoire, et encore je me contentai de lui crier de loin et de lui faire signe que je partais. Si j'ai quitté, sans lui dire adieu, Aurélien, le consul, qui m'honorait de son amitié, je suis bien excusable d'avoir agi de même avec Astère, le tachygraphe (1). Voilà comment la chose s'est alors passée. Depuis mon retour c'est la troisième fois que ce vaisseau part d'ici pour la Thrace ; mais c'est

(1) Ὑπηρέτην, littéralement *simple employé, commis, homme en sous-ordre.*

aujourd'hui seulement que je peux en user pour mes commissions. Je vous charge donc d'acquitter ma dette. Faites-moi le plaisir de chercher notre homme ; je vous ai dit comment il s'appelle et ce qu'il fait : mais comme peut-être on en trouverait d'autres du même nom et de la même profession, je vais vous donner quelques renseignements de plus ; il est bien difficile que deux personnes se rencontrent auxquelles le signalement puisse s'appliquer dans tous ses détails. Astère est Syrien, teint brun, visage maigre, moyenne taille ; il demeure près du palais impérial, non pas le palais qui appartient à l'État, mais celui qui est derrière, qui appartenait à Ablavius, et qui appartient maintenant à Placidie, la sœur de nos princes. Si Astère a changé de logement (car la chose est possible), vous n'aurez qu'à voir Marc ; c'est un personnage bien connu, un des fonctionnaires de la préfecture ; il était alors à la tête de la compagnie de tachygraphes dont Astère faisait partie ; et par lui vous pourrez savoir quelle est cette compagnie. Astère n'en était pas le dernier, mais le troisième ou le quatrième : peut-être maintenant est-il le premier. Vous lui remettrez cet épais tapis, en lui expliquant, d'après ce que je vous dis, ce qui a retardé l'exécution de ma promesse ; et même vous pourrez, si vous le voulez, lui lire ma lettre : car les occupations militaires ne me laissent pas le loisir de lui écrire ; mais quant à tenir notre parole, qui peut nous en empêcher ? A Dieu ne plaise que jamais la guerre ait sur nous une aussi fâcheuse influence !

De Cyrène, 401.

---

22. A son frère. (*A Phyconte.*)

On voit les mêmes hommes, qui font les braves en temps de paix, se montrer lâches à l'heure du combat : ils ne savent jamais tenir la conduite convenable. Aussi la guerre, il faut l'avouer, a parfois du bon : elle fait voir au moins de quelle qualité est le sang qui fait battre le cœur de chacun de nous ; plus d'un matamore est mis par elle à la raison. A l'avenir nous ne verrons plus, j'imagine, Jean le terrible parader

fièrement sur la place publique, et se ruer à coups de pied et à coups de poing sur les gens d'humeur paisible. Hier s'est vérifié le proverbe, ou plutôt l'oracle, car c'est un oracle que certainement tu connais :

Porteurs de cheveux longs sont tous francs débauchés (1).

Voilà plusieurs jours qu'on signalait l'approche des ennemis. Je trouvais qu'il fallait marcher à leur rencontre. Le chef des Balagrites dispose sa troupe et sort avec elle. Nous nous avançons dans la plaine, et nous attendons. Point d'ennemis : le soir nous revenons, après être convenus que le lendemain nous irons reprendre notre poste d'observation. Pendant tout ce temps Jean le Phrygien ne paraît nulle part ; il est invisible. Les on dit circulent à son sujet : tantôt il s'est cassé la jambe, et il a fallu la lui couper ; tantôt il est pris d'un asthme ; tantôt il lui est arrivé un grave accident. Ces bruits étaient colportés par des nouvellistes, qui venaient de différents côtés, à ce qu'ils disaient, sans doute afin que l'on ne pût savoir dans quelle retraite était caché notre homme. Et il fallait les entendre déplorer, en larmoyant, ce malheureux contre-temps. « Ah ! c'est maintenant que nous aurions besoin » d'un chef résolu comme lui, d'un soldat brave comme » lui ! Comme il aurait fait merveille ! Comme il se serait » montré ! » Et après avoir ainsi, bon Dieu ! débité toutes leurs histoires en se frappant les mains, ils disparaissaient. Tous étaient de cette bande que Jean nourrit à sa table, pour des services qui n'ont rien de bon, gens à longue chevelure comme lui, vrais vauriens,

Effrontés ravisseurs d'agneaux et de chevreaux (2),

et parfois même de femmes. Voilà la troupe qu'il a préparée de longue main : mais pour marcher à sa tête et tenir une conduite virile, c'est une autre affaire, car la chose serait périlleuse. Comme il est habile, il cherche à se faire adroitement passer pour un homme auprès de ceux qui le sont

(1) J'ignore d'où est tiré ce vers ïambique.
(2) *Iliade*, XXIV, 262.

réellement. Mais la fortune a joliment déjoué tous ses calculs.

Il y avait déjà cinq jours que nous allions, en armes, à la découverte. Les ennemis étaient toujours sur la frontière, qu'ils dévastaient. Alors, persuadé qu'ils n'oseront venir plus avant dans le pays, Jean apparaît, et fait aussitôt grand bruit. Lui, malade ! jamais ! Il se moque même de ceux qui ont pu le croire : il revient de loin, d'où, je ne sais : on l'avait appelé pour porter secours ailleurs, et il a été chez ceux qui l'appelaient ; il n'en a pas fallu davantage pour sauver leurs champs, car les ennemis ne se sont pas montrés, effrayés à la seule nouvelle de l'arrivée de Jean. Maintenant que tout est tranquille par là, il est accouru vers le canton menacé ; il attend les barbares qui vont paraître d'un moment à l'autre : pourvu seulement qu'on leur laisse ignorer sa présence, et que l'on ne colporte pas son nom. Et le voilà se mêlant de tout, à tort et à travers ; il fait le général ; il promet qu'en rien de temps il va enseigner tout ce qu'il faut pour vaincre. Il crie : *Front ! Phalange ! Aile ! Carré !* Bref, il emploie tous les termes du métier, au hasard. Beaucoup le trouvaient vraiment capable, vantaient ses talents, et se félicitaient d'être à si bonne école.

Le soir approchait ; il était temps de nous mettre en marche. Descendus de la montagne nous nous avancions dans la plaine. Là, quatre jeunes gens, des paysans, comme l'indiquent leurs vêtements, accourent vers nous à toutes jambes, en criant tant qu'ils pouvaient : il n'était pas difficile de deviner qu'ils avaient peur des ennemis, et qu'ils venaient se réfugier au milieu de notre troupe. Avant qu'ils aient eu le temps de nous dire que les ennemis sont là, nous apercevons des cavaliers d'aspect chétif et misérable, qui ont bien la mine d'être poussés au combat par la faim, et tout disposés, pour s'emparer de nos biens, à risquer leur vie. Dès qu'ils nous voient, comme nous les voyons nous-mêmes, avant d'être à la portée du trait, ils sautent à bas de leurs montures, selon leur coutume, pour s'apprêter au combat. Moi j'étais d'avis qu'il fallait faire comme eux, car pour des manœuvres à cheval l'endroit n'était pas commode. Mais à cette proposition la fierté de notre Jean se révolte. « Moi,

» que j'aille à pied ! dit-il, que je déroge ! Non, je ne me » battrai qu'à cheval. » Alors tournant court, il s'enfuit, ventre à terre, bride abattue ; il met sa bête en sang ; il la presse de l'éperon, du fouet, de la voix. Qui des deux faut-il le plus admirer, du cheval ou du cavalier? Je ne sais ; car si le cheval galopait dans les descentes, sur les montées, à travers les haies, aussi hardiment qu'en rase campagne, s'il bondissait par-dessus les fossés, s'il franchissait les collines, le cavalier, lui, se tenait toujours ferme en selle et inébranlable. Si je trouvais ce spectacle plaisant, les ennemis le trouvaient aussi, et voudraient en avoir souvent de semblables. Nous ne leur avons pas donné cette satisfaction ; mais tu penses si beaucoup d'entre nous étaient déconcertés, après avoir pris au sérieux les promesses de ce beau chevelu. Nous nous rangeons en bataille, pour recevoir l'ennemi, s'il nous attaque ; mais nous ne voulons pas engager nous-mêmes le combat : après ce qui vient de se passer, le plus courageux se défie de son voisin ; honnis soient ceux qui ont de longues chevelures : on voit déjà en eux des déserteurs. Les ennemis ne paraissent pas non plus pressés d'en venir aux mains ; car ils se mettent en ligne et nous attendent, pour nous repousser, si nous les attaquons. Des deux côtés on reste à se regarder. A la fin ils tirent à gauche, nous à droite, mais sans hâter le pas, en bon ordre, pour que la retraite n'ait pas l'air d'une fuite.

Malgré les préoccupations du moment, nous nous enquérons de ce qu'est devenu Jean. Jean avait couru tout d'une haleine jusqu'à Bombée, et il s'était caché dans le rocher, comme un rat des champs dans son trou. Bombée est un mont caverneux : l'art et la nature se sont unis pour en faire une forteresse imprenable. Depuis longtemps il était célèbre à juste titre, et souvent on le comparait aux souterrains de l'Égypte (1). Mais aujourd'hui, tout le monde en convient, il n'est point de murailles, point de remparts derrière lesquels on puisse être plus en sécurité qu'à Bombée,

(1) Héliodore, dans son roman de *Théagène et Chariclée* (I, 28-29), parle de ces souterrains faits par la main des hommes.

puisque c'est là que le plus prudent de tous les hommes (je m'abstiens, par politesse, de dire le plus lâche, ce serait pourtant le mot propre) est venu se réfugier comme dans l'asile le plus sûr. Dès qu'on y entre, on est dans un véritable labyrinthe, dont les nombreux détours offrent toute facilité pour se cacher : Jean ne pouvait trouver rien de mieux.

De Cyrène, 401.

—

23. A son frère. (*A Phyconte.*)

Quoi donc ! pendant que ces misérables pillards bravent si facilement la mort pour ne point abandonner les dépouilles qu'ils viennent de nous ravir, nous autres, quand il s'agit de défendre nos foyers, nos autels, nos lois, notre fortune, tant de biens dont nous jouissons depuis tant d'années, craindrons-nous le danger ? N'oserons-nous exposer notre vie? Mais nous ne serions point des hommes. Pour moi, tel que je me sens, je veux marcher contre ces barbares, je veux voir ce que valent ces audacieux ennemis, ce qu'ils sont, pour oser insulter des Romains. Un chameau galeux, dit le proverbe, porte encore plus de fardeaux que plusieurs ânes. D'ailleurs, dans de telles extrémités, je vois que ceux qui ne songent qu'à sauver leur vie succombent d'ordinaire, tandis que ceux qui ont fait le sacrifice de leurs jours échappent au péril : je veux être du nombre de ces derniers. Je combattrai comme si je devais mourir, et, je n'en doute point, je survivrai. Je descends des Lacédémoniens, et je me souviens des paroles qu'adressaient les magistrats à Léonidas : « Que » les soldats aillent au combat comme s'ils étaient condam- » nés à périr, et ils ne périront point. »

De Cyrène, 401.

24. A la philosophe (Hypatie). (*A Alexandrie.*)

Nul souvenir ne reste aux morts dans les Enfers,
Mais je m'y souviendrai pourtant (1)

de ma chère Hypatie. Je vis au milieu des malheurs de ma patrie; ses désastres me remplissent de douleur : chaque jour je vois les armes ennemies; je vois des hommes égorgés comme de vils troupeaux; je respire un air corrompu par l'infection des cadavres, et je m'attends moi-même à subir le même sort que tant d'autres; car comment garder quelque espoir quand le ciel est obscurci par des nuées d'oiseaux de proie qui attendent leur pâture? N'importe, je ne quitterai point ces lieux : ne suis-je pas Libyen? C'est ici que je suis né, c'est ici que je vois les tombeaux de mes nobles ancêtres. C'est pour vous seule que je négligerais ma patrie; et si jamais je puis la quitter, ce ne sera que pour aller auprès de vous.

De Cyrène, 401.

---

25. A Aurélien. (*A Constantinople.*)

Je pense que votre âme divine a été envoyée du ciel sur la terre pour le bonheur des hommes : vous savez gré à ceux qui vous signalent de justes demandes, parce qu'ils vous fournissent, suivant vos désirs, une occasion de faire du bien. Ce n'est point parce que le jeune Hérode est mon parent que je viens vous le recommander, mais parce qu'il réclame à bon droit. Sorti d'une famille distinguée, il a hérité d'un patrimoine qui le soumettait aux charges sénatoriales; ensuite il a été magistrat (2); et voici qu'on veut l'imposer comme les nouveaux sénateurs, et lui faire payer une double

(1) *Iliade*, XXII, 389.
(2) Ἡγεμών, dit le texte. Il s'agit évidemment d'une magistrature municipale.

contribution, l'une pour sa fortune, l'autre pour les fonctions qu'il a occupées.

De Cyrène, 401.

—

26. A Pylémène. (*A Constantinople.*)

Des lettres, datées du printemps, viennent de m'arriver de Thrace ; j'ai bouleversé tout le paquet, cherchant si j'en trouverais une sur laquelle fût le nom cher entre tous de Pylémène ; je me serais reproché de ne pas lire tout d'abord celle-là. Mais il n'y en avait point. Si vous n'êtes pas encore revenu, je vous souhaite un prompt et heureux retour. Mais si vous étiez là quand toutes mes connaissances ont chargé Zozime de leurs lettres, je m'étonne vraiment que d'autres aient pu se souvenir de moi mieux que Pylémène.

De Cyrène, 401.

—

27. A Pylémène. (*A Constantinople.*)

J'embrasse Pylémène, je presse mon cœur contre son cœur. Je manque de paroles pour exprimer la vivacité de mon affection ; ou plutôt je ne peux m'expliquer la nature du sentiment que j'éprouve pour vous. Mais il y a eu un homme versé dans la science de l'amour : c'est Platon, l'Athénien, fils d'Ariston ; nul ne saisit avec plus de pénétration, ne décrit avec plus d'éloquence le caractère de l'amant et l'objet de ses désirs ; il va donc penser et parler pour moi. « Celui qui aime, dit-il, voudrait être fondu par l'art de » Vulcain, et tellement uni avec celui qu'il aime, que de » deux ils ne fissent plus qu'un (1). »

De Cyrène, 402.

(1) Cette citation est tirée du *Banquet*, discours d'Aristophane.

28. A Nicandre. (*A Constantinople.*)

Je suis le père de plusieurs livres : j'ai eu les uns de l'auguste philosophie et de la poésie qui habite avec elle dans le temple, les autres de la rhétorique qui vit sur la place publique avec la foule. Mais il est facile de reconnaître qu'ils sont tous nés d'un même père, à l'humeur tour à tour grave et badine. Est-il sérieux, est-il plaisant l'ouvrage que je vous envoie (1)? C'est à lui-même de vous l'apprendre ; mais je me sens un faible pour lui : je dirais volontiers qu'il a la philosophie pour mère. Je voudrais le faire inscrire parmi les enfants de bonne race ; mais par malheur les lois mêmes de la cité s'y opposent ; car elles sont les gardiennes attentives des droits réservés aux fils légitimes. Je lui ai fait du moins, en secret, autant d'avantages que j'ai pu, et je lui ai donné tout le sérieux qu'il comportait. Si vous trouvez qu'il mérite cet honneur, présentez-le à vos Hellènes ; s'il est mal reçu par eux, qu'il revienne vers celui qui vous l'a envoyé. Les guenons, dit-on, lorsqu'elles ont des petits, les considèrent avec admiration, comme de vrais chefs-d'œuvre, ravies qu'elles sont de leur beauté : tant il est naturel d'aimer sa progéniture. Mais s'agit-il des petits des autres, elles voient en eux ce qu'ils sont réellement, c'est-à-dire des enfants de guenon. Laissons donc aux autres le soin d'apprécier nos ouvrages ; il n'y a rien comme l'affection paternelle pour nous aveugler : aussi Lysippe et Apelle se faisaient-ils mutuellement les juges de leurs tableaux (2).

De Cyrène, 402.

---

29. A Pylémène. (*A Constantinople.*)

Je viens de vous adresser une œuvre écrite à la manière attique, et pour laquelle je n'ai pas épargné ma peine. Si elle

(1) Cet ouvrage est l'*Éloge de la Calvitie.*
(2) Lysippe était sculpteur, et non peintre. Synésius le confond sans doute avec Protogène.

obtient l'approbation de Pylémène, le plus délicat de tous les juges, cela suffit pour la recommander à la postérité. Mais si mon livre paraît trop peu sérieux, rappelez-vous qu'il est permis de badiner dans un sujet badin (1).

De Cyrène, 402.

—

30. A Pylémène. (*A Constantinople.*)

Voici cet Anastase dont je vous ai fait si souvent l'éloge. Si je vous présentais à lui, je vous louerais comme je le loue. Vous vous êtes donc, en quelque sorte, trouvés ensemble, et depuis longtemps, dans mon cœur : que votre rencontre soit une reconnaissance, pour ainsi dire ; embrassez-vous l'un l'autre, et voyez à vous deux au moyen de me faire un peu de bien. Or le repos n'est-il pas précieux entre tous les biens ? C'est comme une terre fertile qui produit en abondance tous les fruits dont se nourrit l'âme du philosophe. Mais je ne goûterai le repos que lorsque j'aurai pu m'affranchir des soucis de l'administration. Pour cela il faut que je sois exempté de ces maudites fonctions curiales. L'Empereur m'en avait accordé l'immunité ; mais je me suis fait scrupule, je peux me le reprocher aujourd'hui, de retirer de ma légation un profit personnel. Maintenant c'est ma propre cause qu'il faut plaider. Si vous parlez pour moi, j'aurai l'air d'entreprendre une nouvelle mission ; on croira que c'est encore moi que l'on entend. Ils ne contrediront point ce que je dis là, ceux qui louent cette maxime de Pythagore, qu'un ami est un autre nous-même.

De Cyrène, 402.

—

31. A Herculien. (*A Alexandrie.*)

Parmi les amours il en est qui n'ont rien que de terrestre et d'humain : éphémères et grossiers, ils ne durent, encore à

(1) C'est encore de l'*Éloge de la Calvitie* qu'il est ici question.

grand'peine, que si l'objet aimé est présent. Mais il en est d'autres auxquels préside le ciel lui-même : suivant la parole divine de Platon, il unit par un art si merveilleux ceux qui s'aiment que de deux ils ne font plus qu'un (1). Ce sont là les amours qui triomphent du temps et de la distance. Rien n'empêche en effet deux âmes qui se recherchent de se rapprocher par des voies secrètes et de s'unir. Voilà de quelle nature doit être notre affection, si nous voulons ne pas démentir les enseignements que nous avons reçus de la philosophie. Ne soyons pas tellement esclaves des sens, que, faute de pouvoir jouir l'un de l'autre par les yeux et par les oreilles, nous renoncions à tout commerce entre nos deux âmes.

Pourquoi vous désoler, et mouiller vos lettres de larmes ? Si c'est que vous regrettez que nous ne soyons pas encore vraiment philosophes, quoique nous en prenions l'apparence et le nom, je reconnais que votre tristesse est légitime. Mais si vous ne vous plaignez que du sort jaloux qui nous a séparés (car c'est là, ce me semble, ce que veulent dire vos lettres), c'est une faiblesse, pardonnable tout au plus chez une femme ou chez un enfant, d'avoir de ces attachements que le hasard peut troubler en contrariant tous nos projets. Pour moi j'estimais que ce noble esprit, Herculien, dèvait, regardant le ciel, et livré tout entier à la contemplation des êtres et du principe des choses mortelles, s'être élevé, et depuis longtemps, au-dessus des vertus ordinaires qui suffisent pour ce bas monde. Aussi, d'après l'idée que je me suis faite de vous, en vous écrivant je mets à la fin de mes lettres *ayez la sagesse*, et non pas *portez-vous bien,* ou *réussissez dans ce que vous faites*, formule trop peu digne de vous. Car l'esprit qui préside aux actes est d'un ordre inférieur, et ce n'est point celui-là qui doit résider en vous.

Je vous développais assez longuement cette idée dans deux de mes premières lettres ; mais ceux auxquels je les avais confiées ne vous les ont pas remises. Je vous en écris donc aujourd'hui une cinquième, et puissé-je ne pas vous l'adresser en vain : ce ne sera pas en vain, d'abord si elle vous

(1) Déjà, dans la lettre 27, Synésius avait cité ce passage du *Banquet*.

parvient ; ensuite, et ceci est bien plus important, si elle peut vous avertir et vous conseiller utilement, si elle vous décide à chercher moins la vigueur du corps que la force de l'âme. Je parle non de cette force qui fait partie du quaternaire des vertus humbles et élémentaires, mais de celle qui tient sa place parmi les vertus du troisième et du quatrième degré (1). Vous serez entré en possession de cette force, quand vous saurez ne plus vous étonner de rien ici-bas. Peut-être ne comprenez-vous pas encore très-bien la distinction que je viens d'établir entre les vertus supérieures et les vertus communes ; mais si vous arrivez à ne plus gémir sur rien, et à ne ressentir qu'un juste dédain pour les choses de ce monde, tenez alors pour certain que vous êtes parvenu au faîte ; et je pourrai vous redire encore dans mes lettres, *ayez la sagesse.* Vivez en bonne santé ; que la philosophie vous maintienne en paix et en joie, ô maître bien cher ! Une âme vraiment philosophe sait écarter loin d'elle toutes les passions ; une âme ordinaire n'en admet que de médiocres ; mais à quel rang placerons-nous celle qui se laisse agiter et abattre par toute espèce de passions ? Ne la déclarerons-nous pas étrangère à la philosophie, dont nous avons souhaité voir en vous le prêtre ? N'ayez point de faiblesse, ô le plus cher de tous les hommes ! Montrez que notre ami a un cœur ferme. Ma famille tout entière me charge de vous saluer ; je vous salue donc au nom de tous, et c'est de tout cœur que chacun vous adresse ses vœux. Vous, de votre côté, je vous prie, saluez pour nous l'archer à cheval.

De Cyrène, 402.

(1) Par ce quaternaire de vertus, Synésius désigne évidemment les quatre vertus qui doivent régler notre conduite, la force, la tempérance, la justice et la prudence. Mais dans ce qui suit ἐπὶ τὴν ἀνάλογον ἐν τρίταις καὶ τετάρταις (littéralement *celle qui correspond dans les troisième et quatrième vertus*), il y a une obscurité calculée, et un air de mystère que Synésius affecte assez souvent dans sa correspondance philosophique ; lui-même remarque qu'Herculien ne va peut-être pas bien le comprendre. Il y a pour lui, nous l'avons déjà vu, comme une échelle de vertus, et au degré le plus bas sont les vertus actives. Nous voyons par divers témoignages qu'au-dessus de ces vertus Ammonius Saccas, Jamblique, et leurs successeurs, établissaient des vertus politiques, purificatives, théorétiques, paradigmatiques, hiératiques. C'est sans doute à quelqu'une de ces classes que se rapportent ces vertus du troisième et du quatrième degré auxquelles Synésius fait allusion.

32. A Herculien. (*A Alexandrie.*)

Ne soyez pas surpris si je remets deux lettres pour vous au même messager : d'abord je veux vous punir ainsi de votre injuste reproche, et vous fatiguer de mon bavardage ; ensuite ma seconde missive a un autre objet que la précédente. Je viens vous redemander le petit ouvrage, écrit en ïambes, où l'auteur s'adresse à son âme (1). J'avais pensé pouvoir le reproduire de mémoire ; mais il est fort probable que, si je l'essayais, j'aurais ainsi une œuvre qui ne ressemblerait guère à la première ; en voulant écrire, je composerais au lieu de me souvenir. Serait-ce pis, serait-ce mieux ? Je ne sais ; mais il est inutile de me mettre au travail pour refaire ce que j'ai fait, quand je peux rentrer en possession de mon œuvre. Envoyez-moi donc une copie du quaternaire (2), au nom même de l'âme, à qui est offerte la dédicace de mon hymne. Mais que ce soit le plus tôt et le plus sûrement possible ; et pour cela il faut promptement faire choix d'un messager fidèle. Car la copie ne me sera pas remise si votre messager tarde trop (il ne me trouverait plus ici), ou s'il n'est pas exact à s'acquitter de sa commission.

De Cyrène, 402.

—

33. A Herculien. (*A Alexandrie.*)

A la lecture de votre lettre j'ai reconnu Ulysse : beaucoup de traits rappellent ce héros ; mais je n'ai pas reconnu Protée. Un homme tel que vous peut aller de pair avec les demi-dieux ; mais pour moi, qui ne suis pas tout à fait étranger à la sagesse, et qui surtout me connais moi-même, comme le

(1) Il est sans doute ici question de l'hymne III qui commence par ces mots ἄγε μοι, ψυχά.

(2) Qu'est-ce que ce quaternaire dont il réclame une copie ? Il est assez difficile de le deviner. S'agirait-il de trois autres hymnes qu'il demanderait en même temps ? Je ne sais ; mais cette conjecture me paraîtrait encore la plus probable.

prescrit l'inscription de Delphes, j'avoue hautement la faiblesse de ma nature. Je ne prétends pas avoir quoi que ce soit de commun avec les héros ; toute mon ambition serait d'imiter leur silence. Mais semblable au roi de Sparte, Ménélas, vous m'avez déjà forcé de parler ; de sorte que ce n'est plus à Ulysse tout seul, mais à deux héros qu'il faut vous comparer (1).

Assez là-dessus. Vous n'avez pas du tout, à ce que vous dites, de goût à écrire. Pourquoi donc alors voulez-vous que je vous adresse de longues lettres, qui ne pourraient que vous fatiguer? J'abrége celle-ci, pour ne pas vous donner trop de peine à me lire. Portez-vous bien, et vivez content ; philosophez, ami bien cher : c'est la voie qui conduit à Dieu.

Saluez le noble comte (2) ; je n'ose me permettre de le saluer moi-même. Nous lisons dans Homère :

. . . . Commencez, vous êtes le plus jeune (3).

S'il s'agit de lettres et de batailles, oui, c'est aux plus jeunes de commencer ; mais s'il s'agit de politesse, c'est aux aînés. Le comte est l'objet de mon estime et de ma vénération. Les lettres et les armes semblaient à tout jamais séparées : seul de nos jours il a su les réconcilier, et il a retrouvé la vieille parenté qui les unit. Jamais homme de guerre n'a montré un plus fier courage, et ce courage, contre l'ordinaire, est exempt de toute forfanterie. Aussi, sans écrire à cet illustre comte, je l'aime, et, sans le courtiser, je l'honore.

De la Cyrénaïque, 402.

---

34. A Pylémène. (*A Constantinople.*)

Un homme de Phyconte (Phyconte est un port de la Cyrénaïque) m'a apporté une lettre écrite par vous : je l'ai lue,

(1) Dans le quatrième livre de l'*Odyssée*, Ménélas raconte comment il a contraint Protée à parler. Ce passage a été imité par Virgile dans l'épisode d'Aristée.
(2) Ce comte, d'après Pétau, serait Pæonius.
(3) *Iliade*, XXI, 439.

avec quels sentiments de plaisir et d'admiration ! De plaisir, car vous me témoignez tant de tendresse ! d'admiration, car il y a tant de charmes dans votre style ! Vite j'ai réuni en votre honneur un auditoire, tout ce qu'il y a d'Hellènes en Libye, en leur annonçant qu'ils entendraient la lecture de pages ravissantes. Et maintenant la renommée répand, dans nos cités, le nom de Pylémène, le créateur de cette lettre divine (1). Une seule chose a paru singulière et vraiment étrange : vous me demandez mes *Cynégétiques*, comme si elles méritaient votre attention. Vous aviez l'air en cela de rire et de railler ; car les Cyrénéens ne pouvaient croire que celui dont ils connaissaient la profonde incapacité eût rien écrit qui fût digne d'être goûté de vous. J'ai dit que vous n'étiez pas homme à vous moquer, qu'entre autres qualités vous étiez surtout indulgent jusqu'à prodiguer les éloges ; qu'ainsi vous aviez voulu, non pas vous amuser à mes dépens, mais me combler de joie, fier, comme je le serais, d'être loué par un juge tel que vous. Écrivez-moi donc souvent ; donnez aux Cyrénéens le régal de vos discours : rien ne peut leur être plus agréable que la lecture de vos lettres, maintenant qu'ils sont alléchés par cet échantillon. Et ce ne sont pas les occasions qui vous manqueront pour m'écrire : si vous n'en avez pas d'autres, n'avez-vous pas les gens que l'on envoie occuper la petite ou la grande préfecture, ici ou en Égypte (2) ? Et il est facile de les reconnaître au cortége de créanciers qui les accompagnent.

Vous désirez savoir comment je vis. Nous philosophons, mon cher ami, et pour nous y aider nous n'avons que la solitude, sans aucun compagnon. Jamais en Libye je n'ai entendu de parole philosophique, excepté quand l'écho répétait ma voix. Mais, comme dit le proverbe, il faut savoir arranger son nid (3). Pour moi je saurai me contenter de ma destinée et l'embellir, en consacrant ma vie et mes efforts à

(1) Ὁ δημιουργὸς τῆς θεσπεσίας ἐπιστολῆς.

(2) Le diocèse d'Égypte, à la tête duquel était un préfet, était subdivisé en provinces qui formaient autant de petites préfectures, l'Égypte proprement dite, l'Heptanomide, la Thébaïde, l'Augustamnique, les deux Libyes.

(3) Littéralement, *orner la Sparte que le sort vous a donnée.*



la philosophie aujourd'hui si délaissée. Si je n'ai pas d'autre témoin, toujours est-il que Dieu me verra, Dieu de qui descend l'intelligence donnée à l'homme. Les astres mêmes semblent me regarder avec amour, moi qui seul dans ces vastes campagnes les contemple d'un œil intelligent.

Faites des vœux pour vous et pour moi. Puissé-je rester ce que je suis ! Puissiez-vous quitter les occupations maudites du barreau ! Oh ! vous ne savez pas user des dons que vous avez reçus. Combien je désirerais vous voir renoncer aux biens du dehors pour les biens du dedans ! Laissez là vos succès ; cherchez plutôt la félicité de l'âme : ce sera échanger du cuivre contre de l'or. Pour moi je me réjouis quand on me raille de ce que je ne suis rien, tandis que tous mes proches poursuivent les fonctions publiques. J'aime mieux donner à mon âme un cortége de vertus que de voir ma personne entourée d'une escorte de gardes armés, aujourd'hui surtout que l'administration est incompatible avec la philosophie.

Dans votre profession même quels sont vos succès ? Je n'en sais rien, mais je vous ai toujours tenu en assez haute estime pour croire que vous ne démentirez pas votre caractère, et que vous ne serez pas semblable à ces scribes (car je ne veux pas leur donner le nom d'orateurs) auxquels on fait une réputation. Mais dans votre métier d'avocat pour s'enrichir il faut n'avoir aucun souci des lois divines et humaines, et perdre tout sentiment élevé pour prendre l'esprit de chicane. Si donc vos occupations ne vous procurent même pas la fortune, revenez avec encore plus d'empressement à la philosophie. Si vous rencontrez un homme vraiment philosophe (et pour le chercher ce n'est pas trop de parcourir la Grèce et les pays barbares), hâtez-vous de me faire part de votre trouvaille. Mais dans les temps de disette on se contente de peu : si je puis vous suffire, venez ; je me mets, avec tout ce que j'ai, à votre disposition : entre nous, pour parler comme les Spartiates, communauté pleine et entière (1).

(1) Ἐπὶ τὰ ἴσα καὶ τὰ ὅμοια, formule employée par les Lacédémoniens dans les traités.

Présentez toutes mes salutations au vénérable Marcien. Si je disais de lui, pour employer le langage d'Aristide, qu'il ressemble au dieu de l'éloquence venu parmi les hommes, je ne le louerais pas assez dignement, car il fait plus que ressembler à Mercure. Je voudrais lui écrire, mais je n'ose, car j'aurais à rendre compte de toutes mes expressions à des savants qui épluchent toutes les syllabes. Ce n'est pas peu de chose en effet d'envoyer une lettre qui sera lue dans l'assemblée générale de la Grèce. J'appelle ainsi le lieu où souvent j'ai été, avec un respect religieux, me joindre aux esprits distingués qui s'y réunissaient pour entendre la voix sacrée du vieillard dont les recherches embrassent et le passé et le présent. Mes compliments à mon ami Eucharistius, et à toux ceux au souvenir desquels vous croirez devoir me rappeler.

De la campagne, en Cyrénaïque, 402.

---

35. A Pylémène. (*A Constantinople.*)

Non, j'en atteste la divinité qui préside à notre amitié, non, mon cher Pylémène, je n'ai jamais songé à me moquer de votre affection pour votre pays : est-ce que je n'ai pas, moi aussi, une patrie et un foyer ? Vous avez mal compris ma lettre, et vous m'imputez un tort que je n'ai pas. Vous aimez Héraclée, vous voulez être utile à votre ville natale : je vous approuve. Ce que je voulais dire, c'est que vous devez préférer la philosophie aux occupations du barreau. Vous semblez croire que vous pouvez surtout servir Héraclée comme avocat, et non comme philosophe : en effet, pour expliquer comment vous persistez dans vos idées, vous alléguez votre amour pour votre patrie. Je me suis permis de rire, non de cet amour, mais de la raison que vous donnez. Vous vous trompez si vous pensez qu'en vous attachant au barreau vous allez faire quelque bien à la cité que vous aimez. Certes, si je disais que la philosophie suffit pour relever les villes, Cyrène me convaincrait d'erreur, Cyrène qui est tombée plus qu'aucune des villes du Pont. Mais ce

que je ne crains pas d'affirmer, c'est que la philosophie, mieux que la rhétorique, mieux que toutes les sciences et tous les arts, car elle est leur reine à tous, rend celui qui la possède utile aux individus, aux familles, aux états. Sans doute à elle seule elle ne peut faire le bonheur des peuples ; car voici ce qu'il y a de vrai, mon cher Pylémène : les occupations même les plus nobles ne font que développer une force, une aptitude de l'esprit; elles nous préparent à tirer des occasions le meilleur parti : mais c'est de la fortune et des circonstances que dépendent surtout l'élévation et l'abaissement des cités, aujourd'hui prospères, demain misérables, parce qu'ainsi le veut leur condition mortelle.

Vous aimez votre patrie, j'aime aussi la mienne. Vous cultivez la rhétorique; je veux que vous vous attachiez, non pas à celle du barreau, mais à cette rhétorique honnête et généreuse que Platon lui-même, à mon avis, ne songe pas à proscrire. Pour moi j'estime surtout la philosophie, et je la place au-dessus de tous les biens de ce monde. Mais l'un et l'autre, avec nos travaux, quel bien pourrons-nous faire à nos villes, à moins que de favorables conjonctures ne viennent en aide à notre bon vouloir? Pour toute œuvre il faut un temps opportun, il faut des instruments convenables aux mains de l'ouvrier : or tout cela, c'est la fortune qui le donne.

Si vous pensez que votre art tout seul, c'est-à-dire la rhétorique, suffira pour vous faire arriver à une préfecture ou à quelque autre fonction, pourquoi n'attribuez-vous pas à la philosophie le même crédit? Mais si les chances de parvenir sont les mêmes avec la philosophie qu'avec la rhétorique, ni plus ni moins nombreuses, pourquoi ne choisissez-vous pas ce qu'il y a de meilleur en soi ? Or vous aussi vous reconnaissez que la philosophie, par elle-même, vaut mieux que la rhétorique : mais comme vous voulez, dites-vous, être utile à votre patrie, c'est la moins bonne des deux sciences qui vous devient la plus nécessaire. Ainsi, selon vous, l'orateur peut compter sur la fortune; mais le philosophe aura tous les dieux pour ennemis, et le sort lui sera tellement contraire qu'il ne gardera aucune espérance. Pour moi jamais jusqu'ici je n'ai entendu dire que le ciel eût assigné à la sainte philo-

sophie la misère en lot. Sans doute il est bien rare que la puissance et la sagesse se trouvent ensemble chez un mortel; mais enfin Dieu les réunit quelquefois. Reconnaissez donc avec moi, c'est d'ailleurs céder à l'évidence, que l'homme dévoué à la philosophie l'est en même temps à sa patrie, qu'il ne doit pas désespérer de la fortune, et qu'il a d'autant plus le droit de compter sur une destinée prospère qu'il en est plus digne. Car si la vertu, comme dit un vieux proverbe, l'emporte sur le vice, c'est surtout parce qu'elle peut concevoir de légitimes espérances. Quoi! admettrons-nous donc que la moins bonne condition soit celle des gens de bien? C'est pourtant ce qu'il faut dire, si nous nous rangeons à une opinion qui vous a trompé jusqu'à vous faire soutenir que vous devez persévérer dans votre art par amour pour votre pays. Car j'ai bien envie de vous accuser à mon tour, après m'être justifié du reproche de raillerie, reproche que je ne méritais pas, quoi que vous ayez pu croire. Mais vous ne le croyez plus, j'espère. Savez-vous que je risque fort de me brouiller avec ma chère Cyrène, et cela par votre faute, vous pour qui j'ai tant d'affection? Car si on persuade aux cités que la rhétorique seule peut améliorer leur sort, et qu'il ne faut attendre de vrais services que de ceux qui viennent en aide aux gens engagés dans des procès, on nous en voudra à nous qui nous occupons de tout autre chose que de plaidoiries. Voici ce que je peux vous dire, à vous et à toutes les cités, au nom de la philosophie : si la fortune le veut, si les circonstances appellent la philosophie à se mêler d'administration, aucune science, ni même toutes les sciences ensemble ne pourront, aussi bien qu'elle, régler la chose publique, l'améliorer, servir les intérêts des citoyens. Mais tant que la destinée le permet, il est plus sage de rester chez soi, de ne pas se jeter à tort dans le tracas des affaires. Il n'est pas bon de se pousser aux magistratures, à moins que la nécessité ne l'exige : mais la nécessité, comme on dit, fait la loi même aux dieux. Pour nous nous poursuivons un but plus élevé; quand l'esprit ne s'attache pas aux choses d'ici-bas, il se tourne vers Dieu. Il y a deux parties dans la philosophie, la contemplation et l'action; à l'une préside la sagesse, à l'autre la pru-

dence : la prudence a besoin d'être secondée par la fortune; mais la sagesse se suffit à elle-même, et rien ne peut l'empêcher de s'exercer librement.

De la campagne, en Cyrénaïque, 402.

—

36. A Pylémène. (*A Constantinople.*)

Je vous demande votre amitié et votre protection pour Sosêna. C'est un esprit distingué; de bonne heure il s'est adonné aux lettres. Mais avec tout son mérite il n'a pas réussi jusqu'aujourd'hui. Il s'en prend à son pays, où tout va mal, et se figure qu'en changeant de lieu il pourra changer de sort. Il se prépare donc à partir pour la royale cité, persuadé que là où réside l'Empereur habite aussi la Fortune, et que s'il approche d'elle, elle va le reconnaître. Si vous le pouvez, venez-lui en aide autant qu'il le désire. Rien n'est plus digne de vous que d'avoir du crédit, et d'en user en faveur de ceux qui réclament vos bons offices, pour les recommander à la bonne Fortune. Si Sosêna a besoin de vos amis, je vous prie de les mettre à sa disposition.

De Cyrène, 402.

—

37. A Anastase. (*A Constantinople.*)

Sosêna s'est imaginé (est-ce un Dieu, est-ce la raison, ou son bon génie qui lui a donné cette conviction ?) qu'aux lieux s'attache une influence secrète qui attire ou éloigne la faveur de la Divinité. Comme rien ne lui a réussi parmi nous, évincé d'ailleurs de son patrimoine,

> Il part, car il espère, en allant dans la Thrace,
> Qu'auprès de la Fortune il va rentrer en grâce (1).

Si vous êtes en bons termes avec la déesse, recommandez-lui donc ce jeune homme; qu'elle lui ménage quelque occa-

(1) Nous ignorons de quel poëte sont tirés les deux vers cités par Synésius.

sion de s'enrichir : pour le pouvoir, elle n'a qu'à le vouloir. Il lui a été facile de faire passer à d'autres les biens de Nonnus, le père de Soséna : qu'elle fasse de Soséna l'héritier d'un autre père; ainsi une injustice réparera l'autre.

De Cyrène, 402.

---

38. A SON FRÈRE. (*A Phyconte.*)

Il y avait trois jours qu'Eschine était inhumé quand sa nièce est venue pour la première fois voir la tombe; car la coutume ne permet pas aux fiancées de suivre les funérailles. Mais pour cette visite à la tombe, quelle toilette ! Robe de pourpre, résille étincelante, bijoux et pierreries sur sa tête et sur toute sa personne; elle voulait que rien ne fût de mauvais augure pour son futur. Portée sur une chaise garnie de coussins des deux côtés, et à pieds d'argent, elle se lamentait sur ce deuil arrivé si mal à propos, juste à l'époque fixée pour le mariage : l'oncle aurait bien fait de mourir plus tôt ou plus tard, et elle nous en voulait du malheur que nous éprouvons. Elle attend avec impatience que le septième jour soit venu (1); et après le repas funèbre elle monte avec sa nourrice, cette vieille bavarde, sur son char attelé de mules, traverse la place pleine de monde, et couverte de tous ses atours se dirige en grande pompe droit vers Teuchire (2). Elle va, la semaine prochaine, ceinte de bandelettes, promener, comme Cybèle, sa tête couronnée de tours (3).

En tout cela sans doute il n'y a pas de quoi nous plaindre, à part le désagrément d'avoir, dans sa parenté, au su de tous, des gens dépourvus de sens. Mais je plains Harmo-

(1) Le repas des funérailles se faisait ordinairement chez les païens le neuvième jour; sous l'influence des idées juives et chrétiennes, il se fit plus tard le septième jour.

(2) Teuchire, appelée aussi Arsinoé, est une des cinq villes de la Pentapole.

(3) Allusion à une mode du temps. Les femmes portaient sur leur tête tout un édifice de cheveux. Tertullien attaque cette mode dans son livre *De cultu feminarum*. — Un poëte grec dit : *Femmes, n'élevez pas des tours sur vos têtes avec des cheveux empruntés.*

nius, le père de celui qui fait le mariage (1). Sage d'ailleurs et d'habitudes simples, quand il s'agit de sa noblesse il prétendrait l'emporter sur Cécrops (2) : et voilà que la petite fille de cet aïeul, plus noble que Cécrops, mariée par son oncle Hérode, est livrée à des Sosies, à des Tibius. Mais du côté maternel au moins, dit-on, le futur est d'une naissance distinguée ; il remonte, par sa généalogie, jusqu'à la célèbre Laïs. Laïs, raconte un historien, était d'Hyccaricum, en Sicile ; elle fut achetée comme esclave. C'est d'elle que descend l'heureuse mère de ce beau fiancé. Elle a commencé par avoir pour amants les deux maîtres auxquels elle a successivement appartenu, un pilote et un rhéteur : ensuite elle s'est livrée à un de ses compagnons d'esclavage ; après cela elle a fait dans la ville métier de prostitution, d'abord en secret, puis ouvertement, et s'est distinguée dans sa profession ; et depuis, quand il a fallu y renoncer à cause des rides de l'âge, elle forme des élèves qui la remplacent auprès des étrangers. Son fils le rhéteur invoque la loi, pour se dispenser de l'obligation de nourrir sa mère, puisqu'elle était courtisane (3). Fi d'une telle loi ! Ceux qui sont nés dans ces conditions, s'ils ne peuvent connaître leur père, savent au moins quelle est leur mère. Tous les soins qui sont dus, par des enfants légitimes, aux deux auteurs de leurs jours, doivent être reportés, par ceux qui n'ont pas de père, sur leur mère.

De Cyrène, 402.

---

39. A SON FRÈRE. (*A Phyconte.*)

Athanase a trouvé le chemin le plus court pour arriver à la fortune. Il s'est dit qu'il fallait fondre sur les mourants, et

(1) Pour parler comme Sapho, dit le texte. Τῷ θυρωρῷ, littéralement *le portier, celui qui ouvre la chambre nuptiale*, ou, d'après Julius Pollux (*Onomasticon*, III, 42), *celui qui veille à cette porte pour empêcher les jeunes filles de venir au secours de la nouvelle mariée.*

(2) *Noble comme Cécrops* était une expression passée en proverbe, même chez les Latins (voir *Juvénal*, VIII, 44). — Un peu plus loin, des *Sosies*, des *Tibius*, noms d'esclaves, de gens de basse extraction.

(3) Nous n'avons pu trouver aucune trace de cette loi. Elle était peut-être particulière à la Cyrénaïque : elle est du moins étrangère à la légis-

bon gré mal gré tirer d'eux quelque chose. Un officier public est-il appelé pour un testament? Athanase le sait, et il accourt aussitôt.

De Cyrène, 402.

—

40. A son frère. (*A Phyconte.*)

Le désir de te voir et la nécessité m'appellent près de toi. Je viens te demander si je te trouverai à ta maison.

De Cyrène, 402.

—

41. A son frère. (*A Phyconte.*)

J'avais acheté aux héritiers de Théodose un maître de gymnase. Mais je ne le connaissais point : esclave de nom et d'inclination, c'est, d'ancienne date, un méchant garnement. Vicieux par nature, il a reçu juste l'éducation qu'il fallait pour devenir un fieffé vaurien. Dès son enfance il passait son temps à faire battre des coqs, à jouer aux dés, à fréquenter les tavernes. Aujourd'hui, comme dirait Lysias, il est achevé, parfait; il n'y a pas de pire coquin. De Mercure et d'Hercule, les patrons de la palestre, il n'a nul souci; mais il est le fidèle servant de Cotytto et de toute sa suite (1), et de toutes les divinités de même acabit : elles sont à lui, et il est à elles. Je ne songe pas à le punir autrement : le vice est une punition suffisante pour le vicieux. Mais comme un maraud de cette espèce est déplacé chez un philosophe, car la mauvaise réputation des serviteurs va déconsidérer au loin la maison, qu'il s'en aille hors de la ville où j'habite. A voir cet effronté libertin passer, la tête haute, sur la place publique, couronné, parfumé, ivre, se livrant à tous les

lation romaine. Car nous lisons dans le *Digeste,* liv. XXV, tit. III, fr. 5, ce texte tiré d'Ulpien : *Ergo et matrem cogemus, præsertim vulgo quæsitos liberos alere; nec non ipsos eam.*

(1) Cotytto, déesse de la débauche. — Conisalus, Priape, Orthana, divinités impures, sont celles que Synésius désigne sous le nom de Conisales athéniens.

excès de la débauche et de l'orgie, chantant des chanson en rapport avec ces jolies habitudes, tout naturellement o accusera son maître. Fais-le donc embarquer pour qu'il re tourne dans son pays, car c'est à sa patrie de le supporter cela est de toute justice. Mais pendant la traversée qu'il soi attaché sur le pont : si on le laisse descendre dans l'intérieu du navire, ne sois pas étonné si l'on trouve bientôt beaucou d'amphores à moitié vides ; pour peu que le voyage se pro longe, il avalera jusqu'à la lie la liqueur parfumée, et il ex citera les gens de l'équipage à en faire autant ; car il est for persuasif, le scélérat, quand il s'agit d'entraîner les autre à de pareilles fêtes. Quel est le matelot assez renfrogné pou ne pas éclater de rire à la vue de ce drôle dansant la cordace (1) tout en versant à boire à la ronde ? Il est passé maîtr en fait de tours bouffons, et le capitaine fera bien de se teni sur ses gardes. Ulysse, afin de ne pas succomber à l'attrai de la volupté, se fit enchaîner pour passer devant le rivage des Sirènes : si l'on ne veut pas que ce mauvais sujet débauche l'équipage, le plus sûr moyen c'est de le garrotter.

De la campagne, en Cyrénaïque, 402.

---

42. A son frère. (*A Phyconte.*)

On dit qu'il est venu d'Athènes un marchand de chaussures : c'est le même, je crois, à qui tu as acheté pour moi, l'an dernier, des brodequins à œillets. Maintenant, à ce qu'on assure, il a étendu son commerce : il a des vêtements fabriqués en Attique, des chapeaux légers qui feront ton affaire, et des manteaux légers comme je les aime pour la saison d'été. Avant qu'il ait vendu tous ses articles, ou du moins les plus beaux (car les premiers acheteurs choisissent ce qu'il y a de meilleur, sans s'inquiéter de ceux qui se présenteront après eux), fais venir le marchand, et prends pour moi trois ou quatre de ces manteaux : je t'en rembourserai le prix avec les intérêts.

De la campagne, en Cyrénaïque, 402.

(1) Danse bouffonne et indécente.

43. A son frère. (*A Phyconte.*)

Voici des livres que je t'adresse : ce sont les deux Denys (1); je t'envoie l'un, je te renvoie l'autre.

De la campagne, en Cyrénaïque, 402.

—

44. A son frère. (*A Phyconte.*)

Je me ferai du tort avec la rusticité de mon caractère ; car l'habitude de dire trop facilement ce que je pense me suit jusqu'aux extrémités de la Libye.

De la campagne, en Cyrénaïque, 402.

—

45. A son frère. (*A Phyconte.*)

J'ai demandé au jeune homme, qui m'a apporté du silphium (2) de ta part, si tu l'avais récolté toi-même, ou si c'était un présent que tu avais reçu et dont tu me faisais profiter. J'ai su que c'est ton jardin, dont tu t'occupes avec tant de soin, qui te donne, avec toute espèce de fruits, l'excellente plante. Je me suis doublement réjoui et de la beauté de ce produit et de la réputation de ton domaine. Continue donc de tirer le meilleur parti d'un sol aussi fertile. Ne te lasse pas d'arroser tes plates-bandes, et qu'elles ne cessent point d'être en plein rapport : tu auras ainsi de quoi te contenter

(1) Il y a eu dans l'antiquité beaucoup d'écrivains de ce nom, entre autres Denys d'Halicarnasse. Quels sont les deux dont il est ici question? Rien ne l'indique.

(2) Le silphium était une des richesses de la Cyrénaïque; la meilleure espèce et la plus vantée était le *silphium de Battus*. Synésius en parle encore dans une autre lettre (Lett. 80). Le silphium, qui était considéré comme quelque chose de rare et de précieux, donnait une liqueur employée en médecine et pour les tables délicates. Nous renvoyons ceux qui voudront plus de détails sur cette plante, et sur le prix qu'on y attachait, aux *Observations sur une améthyste*, Histoire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, XXXVI, p. 18.

toi-même, et me faire ensuite des cadeaux suivant les saisons.

De la campagne, en Cyrénaïque, 402.

—

46. A SON FRÈRE. (*A Phyconte.*)

Tu t'étonnes, quand tu habites un lieu brûlant comme Phyconte, de frissonner, d'avoir la fièvre. Mais ce qui serait plus étonnant, c'est que ton corps pût résister à cette chaleur. Mais viens ici, tu pourras recouvrer la santé, une fois que tu seras loin de l'air infect des marais, loin de ces eaux saumâtres, tièdes et stagnantes, autant dire mortes. Quel charme peut-on trouver à se coucher sur le sable du rivage? Vous n'avez pas d'autre passe-temps, car où pourriez-vous porter vos pas? Ici tu peux te reposer à l'ombre des arbres, passer de l'un à l'autre, d'un bosquet à un autre bosquet. Tu peux franchir un ruisseau qui coule à travers la prairie. Combien est agréable le zéphyr qui agite doucement les branches! Rien ne manque à nos plaisirs, ni le gazouillement des oiseaux, ni les tapis de fleurs, ni les arbustes des prés. A côté des travaux du laboureur, les dons spontanés de la nature. L'air est embaumé de parfums, la terre riche en sucs généreux. Et cette grotte, qu'habitent les Nymphes, comment la louer dignement? C'est ici qu'il faudrait un Théocrite. Et ce n'est pas tout encore.

De la campagne, en Cyrénaïque, 402.

—

47. A SON FRÈRE. (*A Phyconte.*)

Je n'ai en ce moment à ma disposition ni ânes, ni mulets, ni chevaux; j'ai tout envoyé au vert, si bien que, malgré toute mon affection pour toi, je ne puis aller te voir. Je voulais, et je l'aurais pu peut-être, faire le chemin à pied. Mais tous ceux qui m'entourent s'y sont opposés : je donnerais à rire aux passants, disent-ils. Les passants, quels qu'ils soient, sont la sagesse même, à ce qu'il paraît; ils ont tant

de sens qu'ils savent bien mieux que moi ce qui me convient. Que de juges nous imposent ceux qui veulent nous soumettre à l'opinion! Enfin j'ai cédé, non pas à la persuasion, mais à la force : au moment où je partais, on m'a retenu, en me saisissant par le manteau. Il ne me restait donc qu'une chose à faire, t'écrire; tu auras une lettre à défaut de ma personne. Je t'envoie toutes mes amitiés, et je te demande ce que tu as rapporté de Ptolémaïs, je veux dire les nouvelles que tu as dû apprendre à la préfecture; dis-moi surtout ce qu'il faut penser des mystérieuses rumeurs venues d'Occident, car tu n'ignores pas combien je suis intéressé à savoir au juste ce qu'il en est. Si tu m'écris pour me donner tous les détails que je réclame, je reste ici; sinon, toi aussi tu me reprocheras d'avoir fait un voyage à pied.

De Cyrène, 402.

—

48. A Herculien. (*A Alexandrie.*)

Le désir que j'ai de fortifier votre âme sacrée m'a fait, il y a longtemps déjà, vous écrire pour blâmer le regret excessif que vous ressentiez de notre séparation. Mais il y a dans vos lettres des charmes si puissants qu'à mon tour je me sens amollir, et me voilà aujourd'hui tel que je vous reprochais d'être. Quel si grand bien m'a donc fait l'illustre Herculien pour tenir ainsi mon âme captive et la faire descendre des hauteurs de la philosophie? Si la poésie a mal parlé des Sirènes, c'est uniquement, je pense, parce que leur voix mélodieuse n'attirait le crédule voyageur que pour le faire périr. Je me souviens d'avoir entendu un sage donner l'explication de cette allégorie : « Les Sirènes, disait-il, ne sont autre chose » que la volupté dont l'appas nous séduit et nous entraîne » pour nous perdre bientôt. » Eh ! ne sont-ce pas de vraies Sirènes que vos lettres si ravissantes? Elles me font perdre la raison; j'appartiens tout entier à Herculien. Dieu m'en est témoin, il ne faut pas voir dans ce que je vous dis là un exercice de style épistolaire; mais parmi les trois lettres que m'a remises Ursicinus, celle qui tient le milieu pour

l'étendue m'a touché jusqu'au fond de l'âme, et il est si peu en mon pouvoir de vous flatter que je rougis de mon incapacité.

Vous deviez remettre à votre frère Cyrus une lettre, relative au sujet dont vous m'aviez parlé, pour le comte de la Pentapole. Je vous ai su gré de l'intention que vous aviez de me recommander ; mais vous avez oublié que je ne veux être que philosophe : aucun honneur n'a de prix pour moi en dehors de la philosophie. Grâce à Dieu, je n'ai besoin de rien ; je ne fais de mal à personne, personne ne me fait de mal. Il pouvait être convenable que le comte me témoignât quelque considération : il n'est pas convenable que je la sollicite. Si je dois désirer des lettres, je demanderai qu'on m'en adresse (ce sera ainsi m'honorer), et non pas qu'on en adresse à d'autres pour moi.

Portez-vous bien ; vivez en joie ; soyez le fidèle servant de la philosophie. Toute ma maison, Dieu le sait, vous salue, jeunes et vieux, et les femmes aussi. Mais peut-être détestez-vous les femmes, même dans leurs compliments. Voyez ce que vous avez fait : j'étais en route, vous me retenez et ne me lâchez plus. Les Égyptiens étaient des enchanteurs ; Homère le dit, et il ne ment pas, puisque vous-même vous m'envoyez d'Égypte des lettres pleines de charmes. Un breuvage qui fait oublier les chagrins fut à Hélène

Versé par Polydamne, épouse de Thonis (1).

Mais où avez-vous pris ce philtre qui éveille les soucis, et dont vous avez comme imprégné la lettre que vous m'avez envoyée ?

De la Cyrénaïque, 402.

—

49. A Herculien. (*A Alexandrie.*)

Vous n'avez pas tenu, mon cher ami, la promesse que vous m'aviez faite de ne point révéler des mystères qui

(1) *Odyssée*, IV, 228.

doivent rester cachés. J'ai vu des gens qui venaient de converser avec vous; ils avaient retenu quelques phrases, et me priaient de leur en expliquer le sens. Mais moi, selon mon habitude, j'ai répondu que ce langage n'était pas à ma portée, que je ne le connaissais pas. Ce n'est pas à moi de vous reprendre, mon cher Herculien; car qui suis-je pour vous donner des avis? Mais cherchez la lettre que Lysis le Pythagoricien adresse à Hipparque, et quand vous l'aurez trouvée, faites-moi le plaisir de la relire souvent; alors vous regretterez d'avoir été indiscret. « Exposer la philosophie à la » foule, dit Lysis dans son dialecte dorien, c'est provoquer » chez les hommes le mépris des choses divines (1). » Que de fois j'ai rencontré, jadis et naguère encore, des gens qui, pour avoir saisi au passage quelques saintes paroles, ne se croyaient plus ce qu'ils étaient, des ignorants. Bouffis de morgue, ils dénaturaient des dogmes sacrés, et se posaient en docteurs sans avoir même jamais été disciples. Ils avaient, pour se faire admirer, trois ou quatre auditeurs aussi épais d'intelligence que des manœuvres, et dépourvus de toute instruction préparatoire. Rien d'insupportable comme le charlatanisme de ces prétendus sages, qui prennent un ton d'oracle parmi ceux qui ne savent rien, et osent à l'aventure aborder toutes les questions : car quoi de plus présomptueux que l'ignorance? Race outrecuidante, vrais frelons de la philosophie, ils n'ont point de science et ne se mettent pas en peine d'en acquérir : je ne puis les rencontrer sans mauvaise humeur. Voulez-vous savoir ce qui les a faits ce qu'ils sont? C'est qu'on a eu la sottise de les appeler avant le temps (les maîtres valaient sans doute les disciples) à des leçons sur des sujets trop relevés. Pour moi je veux être, et je vous engage à l'être aussi, un gardien attentif des mystères de la philosophie. Herculien était digne de l'initiation, je le sais; mais si c'est à juste titre que vous avez été admis aux secrets de la philosophie, il faut éviter la société de ceux qui ne lui sont

(1) Nous avons une lettre de Lysis à Hipparque. Bien qu'elle s'accorde pour le sens général avec les idées qu'exprime Synésius, la phrase même qu'il cite ne s'y trouve pas.

pas fidèles, et qui compromettent sa majesté par d'illégitimes prétentions.

Au nom du Dieu qui préside à l'amitié, ne montrez pas ma lettre à certaines personnes; car si vous la laissiez voir, ce portrait du faux philosophe mécontenterait ceux qui croiraient qu'on a voulu les représenter, eux ou leurs amis. A mécontenter les gens il peut y avoir du courage et de la franchise philosophique, mais à une condition, c'est qu'on leur parle en face. N'oser critiquer que par lettres, c'est le fait d'un petit esprit. Mais ce que Synésius se dit à lui-même, il vous le dit à vous, qui lui êtes si cher, à vous son seul ami, ou du moins, car il en compte deux autres encore, son meilleur ami. En dehors de cette triade que vous formez, rien ici-bas ne m'est précieux; en m'y joignant, je complète le quaternaire d'une amitié sacrée. Nous pouvons parler de ce quaternaire; mais silence sur la nature de cet autre en qui sont les principes des choses (1).

A propos du nombre quatre, dans la tétrade de mes ïambes j'ai trouvé à la fin douze vers qui se suivent comme s'ils ne formaient qu'une seule épigramme (2). Comme il est probable que vous avez un exemplaire de ces pièces, sachez qu'il y a là deux épigrammes, et de deux auteurs : les huit premiers vers, où la poésie se mêle à l'astronomie, sont de votre ami; les quatre derniers, pur jeu d'esprit poétique, sont d'un ancien auteur. Or à mes yeux c'est un plus grand sacrilége de voler les vers des morts que leurs vêtements, comme font ceux qu'on appelle fouilleurs de tombeaux.

Portez-vous bien. Attachez-vous avec une religieuse exactitude à la philosophie. Je promets de vous attendre jusqu'au 20 de mésori (3); ensuite, avec la permission de Dieu, je me

(1) Allusion au quaternaire des Pythagoriciens. Ces théories, dans lesquelles les nombres jouent un si grand rôle, avaient été reprises par l'école alexandrine.

(2) Ces quatre pièces sont l'épigramme qui se lit à la fin du *Don d'un astrolabe à Pæonius* (ch. 6 et 7), et probablement les trois premiers hymnes. Dans le discours à Pæonius les douze vers ne sont pas réunis; les huit qui sont de Synésius se trouvent à la fin; les quatre autres, qui sont de Ptolémée, se lisent un peu plus haut.

(3) Mésori, douzième et dernier mois de l'année égyptienne, commençait le 11 de notre mois d'août.

mettrai en route. Tous mes compliments à votre excellent compagnon ; je l'aime pour toute l'affection qu'il vous porte.

De la Cyrénaïque, 402.

---

50. A Herculien. (*A Alexandrie.*)

Phœbammon, qui vous remet cette lettre, est un honnête homme, de mes amis, et il est victime d'une injustice. Voilà bien des raisons pour que vous lui veniez en aide, l'affection que j'ai pour lui, son mérite personnel, le tort qu'on lui fait. J'espère donc que vous l'assisterez : lui-même semble compter beaucoup sur l'amitié qui nous unit ; car, dans le besoin qu'il a de vous, c'est à moi qu'il a recours, se tenant pour assuré d'obtenir par mon intermédiaire votre appui. Ainsi, comme je l'ai promis, il pourra, grâce à Synésius, disposer d'Herculien, et, grâce à cet Herculien, si noble et si distingué, triompher de ses adversaires.

Dans la lettre que vous aviez remise pour moi à Ursicinus, vous me parliez du comte, j'entends celui qui est chargé du commandement militaire dans cette province ; vous me proposiez de faire écrire par vos amis les plus influents au comte et au préfet ordinaire. Tout en vous sachant alors gré de cette intention, je vous ai prié de ne pas y donner suite, ne voulant être rien que philosophe. Mais aujourd'hui plusieurs de mes amis, militaires ou autres, qui se voient lésés, veulent à toute force que j'aspire à devenir un personnage dans la cité. Je sais que je ne suis pas né pour ce rôle, et ils le savent aussi bien que moi : n'importe, il faut que, dans leur intérêt, bon gré mal gré je sois quelque chose. Si vous voulez donc agir en ce sens, j'y consens.

Saluez de ma part votre religieux compagnon, le diacre ; qu'il lutte contre le cavalier, son antagoniste. Recevez les compliments de toute ma famille, à laquelle s'est joint Ision, que vous désiriez avoir pour secrétaire (1). Si je viens de m'abaisser à des sentiments indignes d'un philosophe en

(1) Ἐπόθεις ἀπὸ διηγημάτων, expression assez obscure, à laquelle j'ai donné le sens qui m'a paru le plus probable.

vous priant d'écrire pour moi au chef de la province, c'est Ision qui en est cause : j'ai cédé aux instances qu'il m'a faites de vive voix au nom de beaucoup d'amis, ainsi qu'aux lettres nombreuses qu'il m'apportait. Lui aussi vous attend jusqu'au jour que je vous ai déjà indiqué, c'est-à-dire le 20.

De la Cyrénaïque, 402.

—

51. A son frère. (*A Phyconte.*)

Le seize du mois d'athyr (1), Castricius est mort, après avoir eu et raconté un rêve affreux.

De la Cyrénaïque, 402.

—

52. A la philosophe (Hypatie). (*A Alexandrie.*)

Je suis assez malheureux pour avoir besoin d'un hydroscope (2). Faites-m'en donc faire un, je vous prie. C'est un tube cylindrique, de la forme et de la grandeur d'une flûte. Tout le long de l'instrument, sur une ligne droite, sont des entailles qui servent à indiquer la pesanteur des eaux. L'une des extrémités est formée par un cône, si justement adapté au tube que ce cône et le tube n'ont qu'une seule et même

(1) Athyr, le troisième mois de l'année égyptienne. Le premier jour d'athyr correspond au 28 octobre.

(2) Cet hydroscope qu'il demande est un instrument dont il avait besoin, soit pour faire quelque expérience, soit, comme le suppose Pierre de Fermat, qui en a donné la description, pour connaître le poids de l'eau dont il devait se servir étant malade. Le *Journal des savants* (20 mars 1679), dans un article sur les œuvres de Fermat, explique ainsi ce passage de Synésius : « Comme nous avons perdu la figure et l'usage de cet ins-» trument avec une infinité d'autres belles choses que les anciens avaient » inventées, nos savants et nos curieux se sont donné beaucoup de peine » pour comprendre quel était cet instrument dont parle Synésius. Le » P. Pétau, pour ne rien dire de tous les autres qui ont donné chacun » leur explication, avoue qu'il ne le comprend pas ; il soupçonne pour-» tant que c'était un instrument qui servait à niveler les eaux, ce qui » n'est pas l'affaire d'un malade. Mais M. Fermat a sans doute trouvé le » véritable sens de Synésius, lorsqu'il dit que c'était un instrument fait » en cylindre, pour examiner et connaître le poids des différentes eaux ; » car, en le mettant dans l'eau, il y enfonce plus ou moins (ce que l'on » connaît par les lignes horizontales qui sont marquées le long du cy-» lindre), suivant que les eaux sont plus ou moins légères. »

base : l'appareil se trouve de la sorte lesté. Quand on le plonge dans l'eau, il prend donc une position verticale; on peut compter aisément les entailles, et calculer ainsi la pesanteur du liquide.

De la Cyrénaïque, 402.

—

53. A Héliodore. (*A Alexandrie.*)

Puisse-t-il avoir toutes sortes de prospérités, cet homme qui garde un si bon souvenir de vous et de vos mérites, et qui a rempli toutes les oreilles des louanges qui vous sont dues pour votre cœur d'or et votre bouche d'or ! Du reste il est bien payé de l'éloge qu'il fait de vous ; car cela lui attire à son tour les louanges de vos innombrables amis, à la tête desquels je prétends être placé pour l'affection que je vous porte. Du reste cette place, je n'ai plus à y prétendre, car elle m'est accordée de l'aveu de tous.

De la Cyrénaïque, 402.

—

54. A Héliodore. (*A Alexandrie.*)

Je sens mon affection croître avec les années. S'il en est de même de vous, et que vos nombreuses occupations ne vous laissent pas le temps d'honorer d'une seule lettre vos meilleurs amis, en dérobant aux affaires publiques juste les quelques instants nécessaires pour m'écrire, au moins faites-le-moi savoir. Mais si vous reconnaissez que l'on peut avec quelque raison vous soupçonner d'oubli, hâtez-vous de réparer votre tort et de vous rendre à nous.

De la Cyrénaïque, 403.

—

55. A Héliodore. (*A Alexandrie.*)

La renommée raconte que vous jouissez de beaucoup de crédit auprès du préfet actuel d'Égypte, et elle dit vrai. Vous êtes digne de ce crédit, vous qui savez si bien en user. Voici une belle occasion de signaler votre bienveillance et votre

pouvoir. Mon cher Eusèbe a besoin d'appui ; il vous exposera son affaire, et vous verrez que c'est un orateur que je vous recommande (1).

De la Cyrénaïque, 403.

—

56. A Uranius. (*A Nysse.*)

Je viens de vous envoyer, en présent, un cheval qui a toutes les qualités que l'on peut exiger d'un cheval : vous le trouverez excellent pour les courses, excellent pour la chasse et pour la guerre, et pour la pompe triomphale que vous promet votre victoire de Libye. Je ne sais vraiment pour quoi il a le plus de prix, pour la poursuite des animaux ou pour les jeux de l'hippodrome, pour la bataille ou pour les cérémonies d'apparat. S'il est moins beau de forme que les chevaux de Nysse, s'il a le front trop bombé et les flancs un peu décharnés, c'est que pas plus aux chevaux qu'aux hommes la perfection n'a été donnée par Dieu. Du reste c'est peut-être une qualité de plus chez lui d'avoir les parties molles du corps moins développées que les parties dures : les os valent mieux que les chairs pour résister à la fatigue. Vos chevaux sont plus en chair, les nôtres plus en os.

De la Cyrénaïque, 403.

—

57. A Olympius. (*A Alexandrie.*)

Je vous laisse à penser avec quel plaisir j'ai lu votre charmante lettre, et comme à chaque ligne mon cœur se fondait. J'ai ressenti toutes sortes d'impressions, et j'espère bien n'être pas longtemps sans revoir cette Alexandrie, où est encore un ami qui m'est si cher. Que ne vous dois-je pas ? En vous intéressant à Sécundus vous m'avez honoré, et en m'adressant une lettre si gracieuse vous avez fait que je suis à vous, que je vous appartiens. Comme je suis de ceux qui

(1) Cette lettre figure, dans le recueil des lettres de Libanius, sous le n° 1573. Elle porte la même suscription : A Héliodore.

ne sont rien, je dois avouer que j'ai été traité au-delà de mes mérites, quand vous me faites le double honneur de m'écrire des choses si flatteuses, et d'agir, par égard pour moi, avec tant d'obligeance.

J'ai déjà écrit plusieurs fois au comte, mon seigneur; mais comme, dans les lettres que vous avez remises pour moi au jeune homme, vous me reprochez de ne lui avoir pas écrit, j'ai chargé mon frère d'une lettre pour lui.

Portez-vous bien; soyez heureux; donnez-vous tout entier à la philosophie, comme il convient à celui qui s'est approché d'elle poussé par un amour divin. C'est de mon lit que je vous écris, et je n'ai de force que juste ce qu'il en faut pour faire cette lettre. Souhaitez pour moi ce qu'il y a de meilleur: en quoi consiste le meilleur, Dieu en décidera. Si je me rétablis, je partirai tout de suite pour Alexandrie.

De Cyrène, 403.

---

58. A Olympius. (*A Alexandrie.*)

Voici qu'en vous écrivant j'ai un dessein tout particulier. Ma lettre a pour objet, non pas de vous recommander celui qui vous la remettra, mais de vous procurer la connaissance d'un homme avec lequel vous aurez tout à gagner, vous et votre cher Diogène. N'allez pas m'en vouloir si je crois, si je dis qu'il y aura plus à gagner pour vous avec Théotime que pour Théotime avec vous. C'est la vérité; car entre tous les poëtes de nos jours Théotime est le plus divin; et rien ne peut, aussi bien que la poésie, nous illustrer dans la postérité et nous faire connaître au loin. Les grandes actions, quand il manque un chantre pour les célébrer, disparaissent de la mémoire des hommes et s'ensevelissent dans l'oubli; elles ne brillent que juste le temps pendant lequel elles s'accomplissent, et seulement aux yeux de ceux qui en sont les témoins. Quand on a l'heureuse fortune de rencontrer un poëte, il faut l'honorer, lui faire fête, à part même tout intérêt personnel. Car si l'on vénère les Muses, il convient d'entourer d'égards leurs prêtres, et de ne pas les mettre au-dessous de

ceux qui sont habiles dans l'art de courtiser les rois. Il y a encore un troisième motif pour que vous témoigniez de la considération à Théotime : c'est que Synésius admire en lui toutes les qualités qui sont chez les hommes un sujet d'estime et de louange. Portez-vous bien, vous que j'ai mille raisons de révérer. Tous ceux qui habitent ma maison, et surtout votre Ision, saluent votre personne sacrée. Moi je salue tous ceux qui sont avec vous, et surtout mon Abramius. Vous jugerez si vous devez ou non remettre au comte ma lettre.

De Cyrène, 403.

—

59. A Olympius. (*A Alexandrie.*)

En lisant la lettre où vous me parliez de votre maladie, j'ai été d'abord saisi, et puis je me suis rassuré; car après m'avoir fait peur avec le danger que vous couriez, vous me tranquillisez en m'annonçant votre rétablissement. Quant aux choses que vous me priez de vous envoyer ou de vous apporter, je vous les promets, toutes celles du moins qu'il est en mon pouvoir de vous envoyer ou de vous apporter. Mais quelles sont celles-là? Il est inutile de vous en donner l'énumération; vous le saurez quand vous les recevrez. Vivez en joie et en bonne santé, et que Dieu vous comble de ses faveurs, ami trois fois cher. Puissions-nous bientôt nous retrouver ensemble, jouir l'un de l'autre. N'allez pas partir avant que nous nous soyons revus; mais si le ciel en décide autrement, du moins, malgré l'éloignement, souvenez-vous de moi. Vous rencontrerez bien des gens qui valent plus que Synésius, mais vous n'en rencontrerez pas qui vous aiment mieux.

De Cyrène, 403.

—

60. A Pylémène. (*A Constantinople.*)

Dans Platon nous voyons Socrate, déjà avancé en âge, rechercher les jeunes gens. « Ne vous étonnez pas, leur dit-il,

» si, m'étant mis avec peine à l'amour, j'y renonce aussi avec » peine (1). » J'éprouve quelque chose de semblable avec vous, et je dois aussi demander mon pardon, moi qui ai passé une année tout entière, je ne dirai pas sans vous écrire, ce serait contraire à la vérité, mais à vous écrire inutilement, puisque mes lettres me sont revenues. Aujourd'hui donc je vous les adresse de nouveau toutes à la fois. En causant longuement avec vous, non-seulement je solde le reliquat de ce qui vous est dû, mais je vous paie même des intérêts. J'en atteste le Dieu qui préside à notre amitié, je suis descendu à votre intention vers la mer, à pied; j'ai fait marché avec des matelots de Phyconte, que je chargeais de vous remettre et mes lettres et.... Mais à quoi bon énumérer les présents que j'envoyais à Pylémène, et qui sont allés s'égarer à Alexandrie, détournés par un fâcheux coup de vent. J'en suis contrarié, à cause de vous sans doute; mais quoique Pylémène me soit cher entre tous les amis que j'ai là-bas, j'en suis contrarié, je le jure par vous-même que je vénère, plus encore à cause de beaucoup d'autres amis, et surtout de l'admirable Proclus et de Tryphon, les seuls dont vous m'ayez transmis les salutations. Je vous envoie dix pièces d'or, et à Proclus, comme le prescrit Hésiode (2), un tiers de plus qu'il ne m'a prêté. Voici la chose : au moment de revenir dans mon pays, j'ai fait à Proclus un emprunt de soixante pièces d'or; sur le billet il en a écrit soixante-dix, et je lui en envoie quatre-vingts. Il aurait même eu davantage, si vous aviez reçu mes lettres et si le vaisseau vous était arrivé avec mes présents. Maintenant les circonstances m'ont amené à Alexandrie; j'avais pensé que nous aborderions à vos ports; mais des vents contraires nous ont insensiblement poussés des côtes de la Crète dans la mer égyptienne. Sans cela qui vous empêcherait de nourrir aujourd'hui, au milieu de vos poules, des autruches ? Demandez, comme il est juste, au vénérable

(1) Synésius cite sans doute de mémoire, et ses souvenirs ne sont pas toujours exacts; car la seule phrase de Platon (du moins je n'en ai pas trouvé d'autre) qui offre quelque analogie avec la citation de cette lettre est ce début du *Premier Alcibiade* : « Tu es surpris qu'ayant été le premier » à t'aimer je te reste seul fidèle, quand tous mes rivaux t'ont quitté. »
(2) *Les Travaux et les Jours*, 349-350.

Proclus ma reconnaissance, quand il aura reçu les quatre-vingts pièces d'or; et priez mon ami Troïle de me renvoyer le plus tôt possible les livres que vous lui avez rendus, Nicostrate et Alexandre d'Aphrodise. Si, grâce à vous, ceux qui doivent venir nous gouverner nous témoignent de la bienveillance, vous aurez, en ce qui nous touche, fait autant de bien à la philosophie que lui fait de mal, au jugement de Platon, le mépris dont elle est l'objet (1).

D'Alexandrie, 403.

---

61. A Pentadius, Augustal. (*A Alexandrie.*)

Si je viens fréquemment vous importuner, ne vous en prenez qu'à vous-même. Me témoigner, comme vous le faites, une extrême considération, c'est envoyer chez moi tous ceux qui ont besoin de quelque recommandation : aussi tous ont recours à moi. Savez-vous ce qu'il faut faire pour que je ne sois plus pressé par les solliciteurs, et que je ne vous presse plus à leur sujet? Quoique celui pour lequel je vous écris ne demande rien que de juste et de raisonnable, et qu'il mérite tout à fait, de l'aveu de tous, de voir accueillir sa supplique, renvoyez-le, comme si c'était un malhonnête homme qui vous demandât des choses malhonnêtes. Faites plus encore : si je vais chez vous pour vous adresser quelque requête, dites à vos gens de me fermer la porte au nez. Quand on aura vu, quand on aura raconté ma déconvenue, alors vous et moi nous serons tranquilles; personne désormais ne viendra plus m'apporter ses doléances. Mais si cette résolution vous coûte, si vous ne voulez pas faire jaser le public, résignez-vous à répandre tous les jours vos bienfaits sur ceux qui viennent vous supplier en mon nom et au nom de Dieu. Du reste, je le sais, nous ne cesserons jamais, vous d'exercer votre bonté, et moi de vous fournir des occasions de déployer votre généreuse nature.

D'Alexandrie, 403.

(1) *La République*, liv. VII.

62. A Pentadius, Augustal. (*A Alexandrie.*)

Je prends à cœur vos intérêts à tous les deux, à vous comme à lui, si je puis empêcher qu'une injustice soit faite par vous ou reçue par lui. Si vous pensez avec Platon (1) que c'est un plus grand mal de commettre une injustice que de la subir, j'estime que c'est à vous, plus encore qu'à lui, que je rends service, quand je viens vous prier de ne pas lui infliger la punition de fautes qu'il n'a point commises (2).

D'Alexandrie, 403.

---

63. A la philosophe (Hypatie). (*A Alexandrie.*)

J'ai composé cette année deux ouvrages, l'un pour obéir à une inspiration divine, l'autre pour répondre aux propos malveillants de certains censeurs (3). Parmi ces gens qui portent le manteau blanc ou noir, plusieurs allaient répétant que j'étais infidèle à la philosophie ; et pourquoi ? C'est que je recherchais l'élégance et l'harmonie du style, c'est que je citais Homère et que je parlais des figures oratoires ; à leurs yeux pour être philosophe il faut détester les lettres, et ne jamais s'occuper que des choses divines. Il est à croire qu'ils se sont élevés, eux, à la contemplation de l'intelligible ; moi je ne le puis sans doute, attendu que je prends sur mes loisirs quelques heures pour m'exercer à la parole et pour égayer mon esprit. Ce qui les a surtout excités contre moi et leur a fait dire que je n'étais propre qu'aux bagatelles, c'est que mes *Cynégétiques* s'étant échappées, je ne sais comment, de ma maison, ont été accueillies avec grande faveur par les jeunes gens, amoureux d'atticisme et de grâce ; quelques autres essais poétiques ont paru aussi l'œuvre d'un artiste

(1) Voir le *Gorgias*.
(2) Cette lettre, comme deux autres que nous avons déjà signalées, se trouve dans le recueil des lettres de Libanius. Elle porte le n° 1188, et est adressée à un anonyme.
(3) C'est du *Traité des Songes* et du *Dion* qu'il est ici question.

qui fait de l'antique, comme on dit en parlant des statuaires. Mais parmi ces critiques quelques-uns, chez qui l'ignorance va de pair avec la présomption, sont toujours prêts à pérorer sur Dieu ; vous ne pouvez les rencontrer sans qu'ils dissertent sur les syllogismes illogiques ; ils se répandent en un flux de paroles inutiles, mais où ils trouvent, je crois, leur profit. C'est de cette race que sortent tous ces discoureurs publics que l'on voit dans nos villes ; ils ont en main la corne d'Amalthée, et ils en usent. Vous reconnaissez, je crois, ces gens au verbiage frivole, disposés à décrier toute étude sérieuse. Ils veulent m'avoir pour disciple ; ils prétendent qu'en un rien de temps je pourrai hardiment discourir sur Dieu tout un jour et toute une nuit.

Les autres, plus recherchés dans leurs vêtements, sont des sophistes plus malheureux ; ils voudraient se distinguer par la même faconde, mais ils n'ont même pas la chance d'y pouvoir atteindre. Vous en connaissez quelques-uns qui, dépouillés par le fisc ou contraints par quelque nécessité, se font philosophes au midi de leur vie : cela consiste tout simplement, quand ils nient ou quand ils affirment, à prendre, comme Platon, Dieu à témoin ; d'un mort, plutôt que d'eux, on pourrait attendre un sage discours. Mais il faut voir les airs qu'ils se donnent ! Oh ! quels fiers sourcils ! Leur barbe est si épaisse qu'ils doivent la soutenir avec la main ; ils se tiennent plus graves dans toute leur personne que les statues de Xénocrate. Ils prétendent nous imposer une loi toute à leur profit : ils ne veulent pas qu'il soit permis de montrer ce que l'on sait ; c'est leur faire offense que de passer pour philosophe et de savoir parler. Ils pensent cacher sous cet extérieur austère leur ignorance, et donner à croire qu'au dedans ils sont pleins de sagesse.

Voilà les deux espèces d'hommes qui vont me décriant, et répètent que je m'occupe de futilités, les uns parce que je n'imite pas leur bavardage, les autres parce que je ne reste pas silencieux, et que je n'ai pas comme eux la langue pesante. C'est contre ces ennemis qu'a été dirigé l'ouvrage où je réponds tout à la fois et à ces parleurs et à ces muets. Quoique ce soit surtout à ces derniers, gens envieux, qu'il

s'adresse (et peut-être avec un assez grand bonheur d'expressions), il a pu aussi dire aux autres leur fait : il se pique d'être tout à la fois un éloge et un spécimen des qualités littéraires. Loin de protester contre les critiques dont j'étais l'objet, je me suis fait un point d'honneur de les mériter encore davantage, pour chagriner mes adversaires. Puis mon livre cherche quel est le genre de vie qu'il convient de choisir : il trouve que rien ne vaut mieux que la philosophie. Mais quelle idée faut-il se faire de la philosophie ? Vous le verrez en lisant ces pages. Enfin il justifie ma bibliothèque, accusée, elle aussi, parce qu'elle renferme, disent-ils, des exemplaires incorrects : car voilà jusqu'où va leur sotte malveillance. Si dans mon ouvrage chaque chose est à sa place, si la matière est traitée avec élégance, si les diverses parties se relient entre elles par d'heureuses transitions, si la question est considérée sous plusieurs points de vue, comme dans ce livre divin, *le Phèdre*, où Platon parle des différentes espèces du beau, et si cependant tous les développements tendent à un but unique ; si les preuves se glissent sous l'apparente négligence de la composition, et si de ces preuves résulte la démonstration, telle que la comporte le sujet, tout cela ne peut être que le fruit de la nature et de l'art réunis. Celui qui sait découvrir une figure céleste cachée sous un masque grossier, comme cette Vénus, ces Grâces, et les divinités charmantes que les artistes athéniens renfermaient dans des statuettes de Silènes et de Satyres, celui-là devinera tout ce que mon livre dévoile de dogmes mystérieux ; mais le vulgaire ne les saisira point, parce qu'ils ont l'apparence de hors-d'œuvre, jetés dans le discours à l'aventure et sans dessein. Les seuls épileptiques ressentent les froides influences de la lune ; seules aussi les âmes saines, que n'aveugle pas la matière, perçoivent la lumière spirituelle : Dieu fait briller pour elles une clarté spéciale, sans laquelle l'intelligence ne peut comprendre, ni l'intelligible être compris. De même aussi cette autre lumière, qui éclaire les objets terrestres, fait communiquer l'œil avec les couleurs : supprimez-la, l'œil perd la faculté de voir.

Sur tout cela j'attendrai que vous décidiez. Si vous êtes

d'avis que je publie mon livre, je l'offrirai aux orateurs et aux philosophes : il plaira aux uns, il sera utile aux autres, j'en réponds, si un aussi bon juge que vous ne le condamne pas. Mais s'il ne vous semble pas digne de l'attention des Hellènes, si, comme Aristote, vous préférez la vérité à un ami, mon ouvrage va rentrer dans la nuit du néant : personne n'en entendra parler.

Assez sur ce sujet. Quant à l'autre livre, c'est Dieu lui-même qui m'a fait le composer et l'écrire, et je l'ai offert comme un hommage à l'imagination. Ce sont des recherches sur l'âme et sur les images qu'elle reçoit, et sur quelques points qui n'ont jamais été traités par aucun philosophe grec. Mais pourquoi m'appesantir là-dessus ? Ce livre a été composé tout entier dans une seule nuit, ou plutôt dans une fin de nuit, après l'ordre que je venais de recevoir dans une vision. Il y a deux ou trois passages où il me semblait qu'étranger à moi-même j'étais un de mes auditeurs. Et maintenant encore cet ouvrage, quand je le relis, produit sur moi un effet merveilleux : une voix divine, comme celle qu'entendent les poëtes, résonne à mes oreilles. Je saurai bientôt par vous si d'autres doivent ressentir les mêmes impressions. C'est vous qui la première après moi connaîtrez cette œuvre.

Ces deux livres que je vous envoie sont inédits. Pour que le nombre soit parfait, j'y joins mon discours sur le don d'un astrolabe : il y a longtemps (c'était à l'époque de mon ambassade) que je l'ai composé pour un des grands de la cour impériale. Le discours et le don ne furent pas sans utilité pour la Pentapole.

D'Alexandrie, 404.

---

64. A SON FRÈRE. (*En Cyrénaïque.*)

Garde-toi de l'aspic, du crapaud, dit le sage,
Du Laodicéen, du chien saisi de rage,
Du serpent, mais surtout du Laodicéen (1).

(1) J'ignore quel est le poëte dont Synésius cite les vers.

Après l'excellent et honnête Pentadius, c'est un Laodicéen, Euthale, qui vient d'obtenir la préfecture d'Égypte. Tu l'as connu jeune ; car, si je ne me trompe, il a servi en même temps que nous, et il ne pouvait passer inaperçu, à cause de ses tours d'adresse et du surnom qu'il portait. Tu te souviens d'un certain *La Bourse*, auquel ce joli nom n'était pas venu de son père, par héritage, mais qui se l'était acquis lui-même. Préfet du temps de Rufin, en Lydie, je crois, il pressura si bien les Lydiens, que Rufin, irrité, le condamna à une amende de quinze livres d'or, en chargeant quelques-uns de ceux qu'il estimait, parmi ses soldats, les plus énergiques et les plus fidèles, d'aller exiger la somme et de la lui rapporter. Que fait notre Sisyphe ? Je ne m'amuserai pas à narrer longuement une histoire sue de tous. Il prépare deux bourses plus semblables entre elles que les cavales d'Eumèle (1) ; il remplit l'une de cuivre, l'autre d'or ; il cache la première, montre la seconde ; on compte, on pèse, on appose le sceau public ; puis il fait subtilement l'échange des deux bourses, et n'envoie ainsi, au lieu de pièces d'or, que des oboles. Nos gens cependant avaient donné, sur les registres publics, quittance de la somme qu'ils devaient rapporter.

Daphnis est depuis lors le premier des pasteurs (2).

Voilà comment Euthale s'est poussé à sa haute fortune. Personne ne songea, tant on riait, que l'État était volé : oncques n'avait été plus habile homme ; il y avait plaisir à le voir. On l'a fait venir. En grande pompe, comme un bienfaiteur de l'Empire, il fait son entrée dans les villes, sur un char triomphal. Il est plus bavard, je le sais, que les désœuvrés qui passent leur temps sous le vestibule du sénat. Et voilà celui qui va remplacer notre cher Pentadius !

D'Alexandrie, 404.

(1) Sur les merveilleuses cavales d'Eumèle, voir l'*Iliade*, II, 763-767.
(2) Théocrite, VIII, 91.

65. A Jean. (*A Cyrène.*)

Bien souvent déjà je suis venu à votre aide; je vous ai assisté de tout mon pouvoir, soit en paroles, soit en actions, dans des circonstances difficiles. Aujourd'hui, dans la situation où vous vous trouvez, je veux vous donner un conseil, puisque je ne puis faire davantage. Synésius, tant qu'il vivra, se doit tout à ses amis pour leur être utile. Écoutez donc les vérités que je crois à propos de vous exposer.

Si la Renommée est une déesse, comme le dit un de nos poëtes, c'est vous qui avez tué Émile; non pas que vous ayez accompli vous-même le meurtre, mais vous l'avez ordonné; vous avez tout disposé pour ce drame affreux; vous avez aposté un assassin, le plus scélérat de la bande qui vous obéit. Voilà ce que conte la Renommée, et elle ne peut mentir, si elle est déesse. Mais si Hésiode se trompe en lui donnant ce nom, si beaucoup de choses se disent à tort, et s'il en est ainsi en particulier de ce qu'on dit de vous (combien je le voudrais! car j'aimerais mieux perdre ma fortune qu'un ami), si vous êtes étranger au crime dont on vous accuse, vous n'êtes que malheureux sans être coupable (1). Malheureux, plût à Dieu que vous ne le fussiez pas! Mais coupable, vous seriez digne de haine, et malheureux, digne de pitié. Quant à moi, telle est mon affection pour vous, que je vous plaindrais, même criminel, tout en détestant votre forfait. Mais il faut secourir, autant que l'on peut, celui que l'on plaint, et chercher à lui rendre service. Innocent ou non, je dois vous dire ce qui me semble le plus dans votre intérêt; vous pouvez, dans les deux cas, mettre à profit le même conseil.

Allez vous soumettre à la vindicte des lois; livrez-vous au juge, avec tous vos gens, si vous prenez d'eux quelque soin. Si vous êtes l'auteur du meurtre, priez, suppliez, conjurez, jetez-vous à genoux, jusqu'à ce que la sentence du juge vous ait remis au bourreau, pour recevoir votre châtiment. Ce

(1) Ἀτυχεῖς, οὐκ ἀδικεῖς, un de ces jeux de mots qu'affectionne Synésius

sera un bonheur pour vous, mon cher Jean, quand vous paraîtrez devant le tribunal de l'autre monde, d'avoir été purifié avant de sortir de cette vie. Et ne croyez pas que cette exhortation soit un propos en l'air, une plaisanterie. J'en atteste et la philosophie et mes enfants, si vous n'étiez pas mon ami, je ne vous conseillerais pas ce remède, et je souhaite que mes ennemis ne s'en avisent point : puissent-ils ne jamais se mettre dans l'esprit qu'il vaut mieux pour le coupable subir volontairement l'expiation ! Que leurs crimes les laissent tranquilles, afin que chargés de plus d'iniquités ils encourent dans les enfers des tourments affreux !

Voici des vérités dont je veux, car je vous aime, ne pas vous faire mystère. Entre les châtiments du corps, qui n'est que matière, et ceux de l'âme, il n'y a point de parité. Dieu est plus puissant que l'homme, et les choses de ce monde ne sont que l'ombre de l'ordre surnaturel. L'office que le bourreau, ce bras de la justice, remplit dans la cité, des divinités vengeresses le remplissent dans l'univers. Il y a des démons chargés de faire expier les crimes; ils traitent les âmes comme le foulon traite les étoffes souillées. Si l'étoffe était douée de sentiment, quelles seraient ses souffrances, je vous le demande, lorsqu'elle est battue, lessivée, cardée ? Quelles douleurs avant que les taches invétérées aient pu disparaître ! Encore souvent ces taches sont si profondes qu'on ne saurait les enlever; l'étoffe s'en irait plutôt en lambeaux que de reprendre son premier éclat; elle ne peut plus se nettoyer parce que les souillures sont trop anciennes et trop considérables. Il serait heureux pour l'âme coupable qu'elle aussi pût se détruire. Mais s'il en est de certains péchés comme des taches qu'on ne peut laver, l'âme n'est point comme l'étoffe salie dont la trame ne résiste plus : éternelle, elle supporte un éternel supplice, quand elle s'est couverte de crimes ineffaçables. Mais si l'on reçoit sa punition dans le temps où l'on a péché, l'âme où la faute n'a pas encore profondément pénétré, mais qui n'a été touchée qu'à la surface, pour ainsi dire, est aisément purifiée. Il faut donc courir au-devant du châtiment, et avoir affaire aux bourreaux plutôt qu'aux démons. On dit, et je le crois, que dans l'autre

vie le sort des coupables est remis à la discrétion de leurs victimes, qui prolongent ou abrégent le supplice à leur gré. Que l'on ait fait beaucoup de mal à une seule personne ou un peu de mal à beaucoup de gens, la conséquence sera donc à peu près la même; car chacun réclame sa part de vengeance, et il faut donner satisfaction à tous. Si l'on peut être guéri, la peine déjà subie adoucit le juge, en disposant à la pitié même les victimes. Que faut-il donc pour que l'âme d'Émile vous soit clémente? Je pense, ou plutôt je sais qu'on doit épargner le suppliant qui s'est puni lui-même. Sur la terre que de fois un accusé, pour s'être reconnu coupable et digne du châtiment, n'a-t-il pas obtenu son pardon! Mais jouir de ses attentats, c'est faire que celui à la fortune ou à la vie de qui on a attenté demeure inexorable. Eh! que deviendrez-vous quand la mort, violente ou douce, sera venue vous atteindre? Quand votre âme, au sortir du corps, rencontrera l'âme d'Émile, que ferez-vous? Vous n'aurez plus de langue pour nier, et votre forfait sera empreint sur votre front. Quel trouble! Où vous réfugier? Muet, vous êtes entraîné; vous comparaissez devant le tribunal où nous sommes attendus, et vous, et moi, et tous ceux qui ne se sont pas purifiés par une pénitence publique. Allons, montrons du cœur, mon courageux ami, car je veux compter sur votre courage; renonçons aux jouissances que nous avons achetées par des crimes. Il faut, sans crainte des hommes, tout avouer au juge, et conjurer, par un prompt châtiment, les peines de l'enfer. Après l'innocence, le premier de tous les biens c'est le retour à la vertu. Le coupable qui est resté longtemps sans être puni doit être regardé comme le dernier des malheureux, abandonné de Dieu et des hommes. Voyez en effet : si l'impunité passe pour un mal, la punition est un bien; car les contraires, c'est la raison qui le déclare, ont des effets contraires.

Si j'étais auprès de vous, vous n'auriez pas la peine de surmonter la honte pour aller vous dénoncer; moi-même je viendrais à votre aide en vous conduisant au juge comme à un médecin. Quelque insensé dirait peut-être : « Synésius se » fait l'accusateur de Jean ». Mais vous comprendriez que, si

je vous accuse, c'est par intérêt, par sollicitude pour vous, et pour soulager votre infortune. Oui, voilà ce que je ferais, si vous étiez coupable; et plaise à Dieu que vous ne le soyez pas! Je le souhaite et pour vous et pour la cité; car une cité où un frère a été l'assassin de son frère est souillée tout entière par ce sang versé. Mais si vous êtes pur et d'acte et de pensée (et puissiez-vous l'être!) maudits soient ceux qui vous ont mensongèrement accusé : ils sont réservés aux peines de l'enfer; car Dieu déteste par-dessus tout ces calomniateurs qui blessent dans l'ombre. Ce sont des lâches qui font beaucoup de mal; ils se trouvent surtout, on a raison de le dire, parmi ces infâmes débauchés, passés maîtres en fait d'inventions; car il leur faut, pour leur métier, tant d'adresse et de subtilité! Trouvez-vous quelqu'un qui répande des bruits calomnieux? Cet homme (la chose est certaine, n'en doutez point), fût-il d'apparence mâle et vigoureuse, est à moitié femme; c'est un vrai suppôt de Cotys.

Vous pouvez confondre ceux qui vous incriminent faussement : vous n'avez qu'à vous livrer au juge, avec vos gens. Allez lui dire : « Il en est qui m'accusent, sans oser se » montrer; ils se donnent un démenti à eux-mêmes en se » cachant; mais enfin je suis de leur part l'objet des incul- » pations les plus graves; et ils obtiendront peut-être » quelque créance, tant ils sont habiles à nuire et à propager » des rumeurs diffamatoires ». Puis abordez les faits qu'on vous impute, le mariage et cet horrible assassinat. Et puisqu'on prétend que c'est un certain Spatalus, suborné par vous, qui a été l'exécuteur du crime, produisez-le; priez, suppliez le tribunal qu'on ne le relâche point sans l'avoir soumis à un interrogatoire en règle, qu'on ne le condamne pas par défaut. « O le plus digne des magistrats, direz-vous, » personne sans doute n'ose me dénoncer ouvertement, mais » vous devez cependant recourir à tous les moyens pour » chercher, pour découvrir la vérité. On parle beaucoup de » Spatalus : le voici, il est entre vos mains; mettez-le à la » question; qu'il soit aujourd'hui, s'il a pris part au meurtre, » son propre accusateur et le mien. » Et si le juge ne se rend pas à votre prière, du moins vous vous serez justifié devant

l'opinion publique. S'il défère à votre demande, s'il vous accorde cette enquête, alors votre innocence éclatera au grand jour, et les calomniateurs seront confondus et réduits au silence. Il ne s'agit pas de laisser Spatalus tranquille ; il faut qu'on le garrotte, qu'on le suspende, qu'on lui déchire les flancs. Les bourreaux sont admirables pour contraindre un coupable à se démasquer ; ils ont inventé des ongles de fer qui valent autant que de savants syllogismes, et qui arrachent des aveux que l'on peut considérer comme l'expression de la vérité même. Si après cette épreuve vous êtes absous, vous revenez du tribunal la tête haute et triomphant, pur de tout crime, et jugé tel par tous.

Je viens de vous donner les conseils qui m'ont paru les meilleurs ; si vous ne les suivez pas, si vous ne vous présentez pas devant le juge, tout ce qui s'est passé n'en reste pas moins connu de l'éternelle Justice. L'œil de la déesse pénètre partout ; elle regardait la Libye ; elle a vu et la vallée, et ce combat vrai ou supposé ; elle a vu Émile courir ; comment et par qui a-t-il été frappé, ce qu'il a pu dire, ce qu'il a pu entendre, elle sait tout. Elle sait aussi que, même en admettant que vous soyez innocent devant Dieu et que vous n'ayez ni commis ni préparé ce forfait, vous n'êtes pas innocent à nos yeux, tant que vous ne vous serez pas justifié. Aussi nous ne voudrons plus vous donner la main, ni manger à la même table que vous ; car nous craignons les Furies vengeresses d'Émile. Qu'avons-nous besoin d'attirer sur nous la peine de votre crime ? Hélas ! n'avons-nous pas assez de nos propres souillures, sans nous charger encore de celles des autres ?

D'Alexandrie, 404.

—

66. A SON FRÈRE. (*A Cyrène.*)

Jean, dit l'un, a tué Émile. Non, dit l'autre, c'est une imputation mensongère que font courir ses ennemis politiques. — Où est la vérité ? Dieu le sait, et le temps nous la fera connaître. Pour moi, sans pouvoir me prononcer sur l'accusation, j'estime que tous ces gens-là sont également détes-

tables. Jean, s'il n'a pas commis le crime, était homme à le commettre, et sa vie autorise tous les soupçons. Quant à ses ennemis, s'ils n'ont pas inventé à plaisir, ils en sont du moins capables; ils savent fort bien calomnier. Ayez une vertu irréprochable : tous les méchants propos du monde n'entameront pas votre réputation. Soutenir par exemple qu'Ajax avait des habitudes infâmes serait chose souverainement ridicule; tandis qu'Alexandre, pour avoir été de mœurs, sinon dépravées, du moins légères, a pu être accusé avec quelque vraisemblance. Pour Sisyphe et Ulysse, je les déteste : même quand ils disaient par exception la vérité, ils étaient toujours menteurs par nature. Dans mes chagrins je me trouve encore trop heureux d'être délivré d'amis et d'ennemis de cette espèce. Je veux rester éloigné d'eux, n'avoir plus de rapports avec aucun d'eux. Je vivrai plutôt étranger sur une terre étrangère. J'étais séparé d'eux par le cœur avant de l'être par les distances (1). Je pleure sur le sort de mon pays : Cyrène, autrefois le séjour des Carnéade et des Aristippe, est livrée maintenant aux Jean, aux Jules, dans la société desquels je ne puis vivre. Toi, dans tes lettres, ne me dis rien de ce qui se passe là-bas, ne me recommande aucun de ceux qui ont des procès, car je ne veux plus m'intéresser à personne. Je serais bien malheureux si, après m'être privé des jouissances que me faisait goûter ma chère patrie, je ne prenais part qu'à ses divisions et à ses peines; il me faudrait ainsi renoncer à la paix que je trouve dans la philosophie. Moi qui croirais tout gagner si j'obtenais le repos même avec la pauvreté, irais-je m'imposer pour autrui d'inutiles tracas?

D'Alexandrie, 404.

---

67. A son frère. (*A Cyrène.*)

Le sénateur que voici est de la ville où j'ai eu mes enfants : aussi devons-nous considérer et traiter tous les habitants d'Alexandrie comme des concitoyens. D'ailleurs c'est

(1) Ὁ τρόπος πρὸ τοῦ τόπου ἡμᾶς διῴκισεν, jeu de mots.

un parent de ce Théodore, aujourd'hui mort, mais dont nous gardons un si vif souvenir; et il est tenu en grande estime par ceux qui ont ici le premier rang dans la cité. Comme il va porter l'argent qui doit être distribué à vos troupes, on me l'a amené; on m'a prié d'écrire pour vous le recommander; on a pensé que tout irait au mieux pour lui si je vous le présentais, à toi et à quelques autres personnes. J'ai fait ce qui m'était demandé : c'est à vous maintenant de faire voir si j'ai auprès de vous quelque crédit.

D'Alexandrie, 404.

—

68. A Hérode et a Martyrius. (*A Cyrène.*)

Vous ne m'en voudrez pas, je l'espère, si je vous écris à tous les deux à la fois. Unis comme vous l'êtes par le cœur, si ma lettre séparait vos deux noms, c'est alors que vous auriez le droit de me faire des reproches. Recevez tous mes vœux, mes nobles amis. Cette missive vous sera remise par un sénateur que le trésor envoie porter de l'argent. Faites-lui le meilleur accueil possible. Il m'a été recommandé par le sénat tout entier : je souhaite donc l'obliger, et je ne connais personne sur qui je puisse compter plus que sur vous pour m'aimer et seconder mes désirs.

D'Alexandrie, 404.

—

69. A Diogène. (*A Cyrène.*)

Théodore, jusqu'à la fin de sa vie, a fait l'accueil le plus hospitalier à tous les habitants de la Pentapole. Il s'était attaché surtout nos parents par son empressement à leur rendre toutes sortes de services, et par les grâces et la distinction de son langage. Le souvenir de ses qualités nous fait un devoir d'obliger aujourd'hui Ammonius, son cousin. Je m'acquitte pour ma part de ce devoir ; car, absent, je ne puis que recommander Ammonius aux gens qui demeurent dans la Cyrénaïque. C'est à vous de lui procurer de l'agrément tout le temps qu'il va rester là-bas.

D'Alexandrie, 404.

70. Au gouverneur (de la Cyrénaïque). (*A Ptolémaïs.*)

Si vous gardez encore, noble seigneur, le souvenir de Théodore (et comment ne pas le garder?) daignez honorer sa mémoire et ses vertus dans la personne de son cousin. Vous aurez, du même coup, obligé le sénat de la grande Alexandrie et bien traité un honnête homme. Ses collègues sont venus me le présenter, en me priant de lui donner des lettres de recommandation. J'ai fait ce que je devais en vous écrivant; mais lui aura-t-il servi que je vous écrive? Cela dépend de vous.

D'Alexandrie, 404.

---

71. A Troïle. (*A Constantinople.*)

Oui, quand même les morts oublieraient dans l'Enfer,
Moi je m'y souviendrai d'un compagnon si cher (1).

Ces vers d'Homère, je peux me les appliquer, car je ne sais si Achille aimait Patrocle autant que je vous aime, vous qui méritez toute ma tendresse et toute ma reconnaissance. J'en atteste le Dieu que révère la philosophie, votre image, douce et sacrée, est toujours présente à mon cœur; je la porte partout avec moi; mes oreilles sont encore sous le charme de la sagesse qui s'exprime par votre bouche. Quand je suis revenu de l'Égypte dans ma patrie et que j'ai lu vos lettres des deux dernières années, je les ai arrosées de mes larmes. Ces pages, que vous aviez écrites et qui me faisaient jouir de vous, auraient dû sans doute me combler de joie; mais j'étais triste quand je me rappelais, en vous lisant, ces jours heureux passés avec vous. De quel ami, de quel père, sans que la mort me l'ait ravi, je me sens aujourd'hui privé! J'accepterais volontiers l'obligation de me dévouer encore pour ma patrie, si je pouvais ainsi m'en aller aux lieux où

(1) *Iliade*, XXII, 389.

vous êtes. Aurai-je le bonheur de vous revoir jamais, ô le meilleur des pères, d'embrasser votre tête sacrée, de me joindre à cet auditoire que captive votre parole ? Si cette joie m'est donnée, je ferai voir, par mon exemple, que ce que les poëtes racontent d'Éson, le Thessalien, n'est pas une fable : déjà vieux, il reprit, dit-on, une seconde jeunesse.

De Cyrène, 404.

—

72. A SON FRÈRE. (*A Phyconte.*)

Est-ce assez triste de n'avoir que de mauvaises nouvelles à nous envoyer l'un à l'autre? Les ennemis ont occupé Battia, attaqué Aprosylis ; ils ont brûlé les récoltes, ravagé les champs, réduit les femmes en esclavage ; pour l'autre sexe, point de quartier. Jadis ils emmenaient vivants les petits garçons ; mais maintenant sans doute ils se trouvent trop peu nombreux pour garder tant de captifs et suffire en même temps à toutes les nécessités de la guerre. Et personne de nous ne s'indigne ! Et nous restons inactifs dans nos foyers ! Pour nous défendre, nous nous attendons à nos soldats (on peut si bien compter sur eux !) et nous leur reprochons la solde qu'ils reçoivent et les avantages dont ils jouissent pendant la paix, comme si c'était le moment de leur intenter procès, et non pas de repousser les barbares. Quand donc en finirons-nous avec notre inutile bavardage ? Quand agirons-nous sérieusement ? Ramassons nos robustes paysans pour courir à l'ennemi, pour assurer le salut de nos femmes, de nos enfants, de notre pays, et même, on peut l'ajouter, des soldats. Comme il sera plaisant, quand la paix sera revenue, de pouvoir dire que nous entretenons des troupes et que nous les sauvons ! C'est presque à cheval que je dicte cette lettre. J'ai organisé, avec les ressources que j'avais sous la main, des compagnies ; elles ont des chefs. Il se forme à Asusamas un corps considérable, et j'ai donné aux Dioëstes rendez-vous à Cléopâtra. Quand nous nous serons mis en marche, quand on saura que nous avons une troupe nombreuse, j'espère que beaucoup viendront d'eux-

mêmes se joindre à nous ; on accourra de tous côtés, les braves pour s'associer à notre courageuse entreprise, les lâches pour avoir quelque butin.

De la Cyrénaïque, 405.

—

73. A Olympius. (*En Syrie.*)

Tout dernièrement, à la fin du consulat d'Aristénète et de..., j'ignore le nom de son collègue (1), j'ai reçu une lettre qui portait votre sceau, et signée de votre nom sacré. Mais je vois qu'elle est déjà bien ancienne, car elle est mangée des vers et en grande partie illisible. Je voudrais bien que vous ne vous contentiez pas de m'envoyer, en manière de tribut, une seule lettre par an, et que vous ne preniez pas pour unique courrier l'ami Syrus ; car de la sorte rien ne m'arrive dans sa fraîcheur, tout sent le moisi. Faites comme moi : aucun messager impérial ne part sans que son paquet ne soit grossi de quelque lettre à l'adresse de Votre Éloquence. Si l'on vous remet toujours ou parfois seulement mes envois, que ceux qui vous les remettent exactement soient bénis, ce sont de braves gens. Mais s'ils ne s'acquittent point de leur commission, vous êtes alors plus avisé que moi, vous qui ne vous fiez point à ces infidèles porteurs. Mais pour ne pas fatiguer inutilement mon secrétaire à lui dicter des lettres que vous ne recevez point, je veux être certain d'abord qu'elles vous parviendront. Je vais donc m'arranger autrement, et désormais je ne me confierai qu'à Pierre. Je pense que Pierre remettra fidèlement ce qu'il aura reçu par l'intermédiaire d'une main sacrée, car cette lettre je l'expédie de la Pentapole à notre commune maîtresse (2) ; celle-ci choisira l'homme par qui elle veut la faire porter, et son choix, j'en suis sûr, se fixera sur le porteur qu'elle sait être le plus exact.

Je ne sais, ô mon cher Olympius, si nous pourrons encore jamais nous revoir. La lâcheté des chefs livre sans combat

(1) Ce collègue d'Aristénète, que Synésius ne connaît point, est l'empereur Honorius.
(2) C'est d'Hypatie qu'il est ici question.

notre pays aux barbares ; il n'y a parmi nous de survivants que ceux qui ont pu se réfugier dans des lieux fortifiés ; quant aux autres, surpris dans la campagne, ils ont été égorgés comme des troupeaux. Nous craignons, si l'ennemi nous tient longtemps assiégés, de nous voir forcés, par la soif, à rendre la plupart de nos places. Voilà pourquoi je n'ai pas répondu à vos reproches au sujet des présents que vous voulez m'envoyer. Je n'avais pas un instant à moi, occupé que j'étais d'une machine que je construis pour lancer, à de grandes distances, de grosses pierres. Mais je vais vous laisser libre de me faire des présents, car il faut bien que Synésius consente à ce que veut Olympius ; toutefois j'y mets une condition, c'est que dans ces dons rien ne soit pour le luxe ; j'ai blâmé le luxe de vos réceptions quand je vivais avec vous. Envoyez-moi des objets qui servent pour la guerre, des arcs, des flèches, et ces flèches avec leurs pointes. Pour des arcs, je puis à la rigueur en acheter ailleurs, ou réparer ceux que j'ai ; mais il n'est pas facile de se procurer des flèches, de bonnes, s'entend. Celles que nous avons, en bois d'Égypte, sont pleines de nœuds et raboteuses, ce qui les fait dévier : elles sont comme les coureurs qui dès le départ s'embarrassent et trébuchent ; mais celles que l'on fait chez vous sont longues, bien lisses et parfaitement cylindriques : aussi volent-elles en ligne droite. Voilà ce qu'il faut m'envoyer, en même temps que des freins pour les chevaux. Ce cheval italien, dont vous me faites un si magnifique éloge, avec quel plaisir je l'aurais vu arriver, surtout s'il doit nous donner, comme vous le promettez, d'excellents poulains. Mais au bas de votre lettre, en post-scriptum, j'ai lu qu'il a fallu le laisser à Séleucie, parce que le capitaine de vaisseau n'a pas voulu s'en charger, à cause du mauvais temps. Mais comme je n'ai reconnu ni votre style, ni votre main, ni votre écriture si nette, je crois qu'il est bon de vous prévenir : ce serait grand dommage si un cheval de cette valeur était perdu pour vous et pour moi.

De Cyrène, 405.

74. A SON FRÈRE. (*A Phyconte.*)

Que les femmes poussent des cris, se frappent la poitrine, ou s'arrachent les cheveux, quand on voit ou quand on annonce l'ennemi, cela peut à la rigueur s'admettre : encore Platon ne l'admet-il point : « Car, dit-il, en ne sachant » pas, comme les poules, braver toutes sortes de dangers » pour défendre leurs petits, elles donnent à notre espèce, » par leur manque de courage, la triste réputation d'être la » plus lâche de toutes (1). » Mais que tu sois pusillanime, toi, comme les femmes, que tu t'épouvantes la nuit, que tu te précipites hors de ton lit et que tu ailles criant que les ennemis sont aux portes de la citadelle (car voilà ce que j'entends conter de toi), n'est-ce pas intolérable? Et comment se peut-il faire que mon frère soit si poltron? Pour moi, dès l'aurore, je monte à cheval, je m'aventure au loin dans la campagne, regardant, écoutant, pour découvrir ces brigands; car je ne puis donner le nom d'ennemis à des pillards, à des voleurs (je voudrais trouver des expressions plus énergiques encore), qui ne tiennent jamais contre des adversaires résolus, et ne s'attaquent qu'aux peureux pour les égorger comme des troupeaux et les dépouiller. La nuit, avec une escorte de jeunes gens, je fais des rondes autour de la colline; et les femmes dorment tranquillement, grâce à nous, en sachant que nous veillons à leur sûreté. J'ai de plus avec moi quelques Balagrites. Avant que Céréalius n'eût le commandement de la province, ils étaient archers à cheval; mais depuis l'arrivée de ce chef, on leur a retiré leurs chevaux; ils ne sont plus que de simples archers; mais même à pied ils rendent de grands services : leur arc nous est très-utile pour la garde des puits et du fleuve; car à l'intérieur de la place l'eau manque. Si nous en avions, qui nous empêcherait de passer le siége en joie et en festins? Mais il nous faut vaincre en combattant, ou succomber sous les coups de l'ennemi, si

(1) C'est dans les *Lois*, liv. VII, 814, que se trouve le passage auquel Synésius fait allusion.

nous ne voulons mourir de soif ; et quoi de plus triste que de mourir ainsi? La nécessité nous force donc à montrer du cœur. Toi, de ton côté, fais comme nous; encourage ceux qui t'entourent. Tu as là deux chevaux, grands mangeurs, que tu nourris pour l'État (1) : dis qu'on te les amène. A l'heure qu'il est, rien ne vaut un cheval : faut-il faire des courses, aller à la découverte, porter rapidement des nouvelles, avec un cheval rien de plus facile. Si tu as besoin d'archers, tu n'as qu'à en demander : il en viendra. Quant aux rameurs de Phyconte, je ne compte pas plus sur eux, pour faire œuvre de soldats, que sur mes jardiniers. Je ne veux qu'un petit nombre d'hommes, mais que ce soient vraiment des hommes : si j'en trouve (puisse Dieu m'entendre!) je suis rassuré. S'il faut mourir, eh bien ! grâce à la philosophie, je ne regarderai pas comme un trop grand malheur l'obligation de sortir de cette enveloppe de chair. Mais que je quitte ma femme et mon fils sans verser une larme, voilà ce que je n'oserais promettre. Ah! si le pouvoir de la philosophie allait jusque-là! Mais puisses-tu ne jamais me soumettre à cette épreuve, non, jamais, ô Dieu sauveur! ô Dieu libérateur !

De Cyrène, 405.

—

75. A Simplicius. (*A Constantinople.*)

En chargeant Céréalius de nous apporter vos félicitations, vous lui avez rendu le service de nous faire ignorer pendant cinq jours combien il était méprisable. Eh! comment nos villes n'auraient-elles pas mis leur espoir dans un personnage que Simplicius daignait connaître? Mais il s'est hâté de déshonorer, non pas vous, car à Dieu ne plaise que votre réputation dépende d'autrui ! mais lui-même, et sa charge, et, pour tout dire, l'Empire romain ; vénal au delà de toute expression, ne faisant pas de compte de l'estime publique,

(1) Il s'agit évidemment ici d'un impôt en nature, exigé des propriétaires pour les besoins de l'État.

sans aucune qualité militaire, vrai fléau pendant la paix, dont il n'a guère joui du reste, car il ne lui a pas fallu longtemps pour mettre partout le trouble et le désordre. Comme si l'avoir des soldats revenait de droit au général, il leur prend ce qu'ils ont, et leur donne en échange congés, exemptions de service, les laissant libres d'aller là où ils espèrent trouver de quoi vivre. Après avoir ainsi traité les indigènes (car pour les étrangers il n'y avait pas moyen d'en tirer de l'argent), il s'est mis à rançonner les cités, en conduisant et en établissant ses troupes, non pas où la sûreté publique l'exigeait, mais où il y avait plus de profits à faire : pour se débarrasser de ces hôtes si incommodes, les villes finançaient. Tout cela a été bientôt su des Macètes ; les demi-barbares en faisaient des récits aux barbares (1), et ceux-ci sont venus

Nombreux, comme au printemps les feuilles et les fleurs (2).

Hélas! hélas! nous avons vu tomber notre jeunesse, nous avons vu détruire nos espérances de moissons! Nous n'avons ensemencé nos champs que pour les flammes ennemies! Nos richesses, à la plupart d'entre nous, c'étaient notre bétail, c'étaient nos troupeaux de chameaux, de chevaux qui paissent dans les prairies. Tout est perdu, tout est ravi. Je sens que je ne suis pas maître de ma douleur; mais pardonnez-moi. Je vous écris, enfermé dans des remparts, assiégé; à chaque instant je vois luire les torches qui servent de signaux, et j'en allume moi-même. Où sont maintenant les chasses qui nous entraînaient au loin, et dont nous jouissions jadis en toute sécurité, grâce surtout à vous? C'est en gémissant que nous nous rappelons

Ces jeunes ans, ces pensers et ces joies (3).

Mais aujourd'hui l'on n'entend partout que le pas des che-

(1) Par ces demi-barbares Synésius entend sans doute les soldats étrangers.
(2) *Iliade*, II, 468.
(3) J'ignore d'où est tiré le vers ïambique que cite Synésius.

vaux ; tout le pays est occupé par l'ennemi ; et moi, placé en sentinelle entre deux tours, je lutte contre le sommeil.

A ma lance je dois mon pain,
A ma lance je dois mon vin ;
Je bois appuyé sur ma lance.

Je ne sais si cela était aussi vrai pour Archiloque que pour moi. Périsse Céréalius, s'il n'a pas déjà péri avant mes imprécations ! Il méritait bien de disparaître dans la dernière tempête, lui qui, à la vue des périls où il a jeté la province, n'a pas osé demeurer à terre ; il a transporté toutes ses richesses sur des vaisseaux, et il reste au large. Une petite barque nous apporte ses lettres pour nous prescrire, quoi? ce que nous faisons déjà, nous tenir dans l'enceinte des murs, ne tenter aucune sortie, ne pas livrer combat à des ennemis invincibles : si nous ne lui obéissons pas, il proteste qu'il n'aura à répondre de rien. Puis il recommande d'établir des gardes de nuit, distribuées en quatre veilles, comme si toutes nos espérances résidaient dans la privation de sommeil. Ne dirait-on pas, à l'entendre, qu'une vie rude lui est familière? Il a eu soin cependant de ne pas partager nos fatigues. Au lieu d'être sur les remparts, comme Synésius le philosophe, il se tient, lui, le général, sur un navire.

Vous m'avez demandé mes vers. Je n'y vois rien d'heureux que le sujet ; mais si vraiment vous désirez les avoir, souhaitez que la guerre laisse respirer un peu les Cyrénéens. Mais dans l'état où nous sommes, comment songer à produire ses écrits?

De Cyrène, 405.

---

76. A Nicandre. (*A Constantinople.*)

Cette inscription qui me fait honneur (je puis le dire, puisque le grand Nicandre a bien voulu la louer),

C'est ou Vénus ou Stratonice,

vous savez pour qui je l'ai composée? Pour ma sœur, et le vers même l'indiquait assez. Cette sœur, pour qui j'ai la plus

vive tendresse, et à qui j'ai élevé une statue, au bas de laquelle j'ai mis ce vers, a épousé Théodose, un des gardes du corps de l'Empereur. Si l'on ne tenait compte que de la durée et de l'excellence des services, Théodose depuis longtemps serait monté en grade; mais on accorde plus à la faveur qu'à l'ancienneté. Tâchez de lui venir en aide, soit pour son avancement, soit pour les procès qu'il pourrait avoir à soutenir devant Anthémius. Puisse-t-il obtenir la protection du grand Nicandre !

De Cyrène, 405.

—

77. A Troïle. (*A Constantinople.*)

Si vous avez connu de son vivant Maximinien (il est resté assez longtemps à la cour), vous savez que c'était un très-honnête homme. Son fils est mon cousin, et c'est lui qui vous remettra cette lettre. D'autres peut-être honoreront surtout en lui sa position; car il est de ceux qui ont occupé des charges assez importantes. Mais Troïle est philosophe; il ne verra dans ce jeune homme que ses qualités personnelles, et il l'estimera pour lui-même. Je suis certain que vous viendrez en aide à mon parent; il est poursuivi par les délateurs qui désolent Cyrène : mais

. . . . revêtez votre force (1).

Tout ce qu'Anthémius, ou l'un de ses pairs, pourra faire, à votre prière, pour nous et pour la vérité, c'est à vous que nous en serons redevables; c'est vous qui serez l'auteur de tout ce qui nous adviendra. A propos d'un seul homme et d'une seule affaire, vous pouvez, et faites-le, je vous en prie, nous délivrer de cette engeance de bêtes féroces : car le succès qu'obtiendraient les premiers délateurs engagerait bien des gens à suivre leur exemple.

De Cyrène, 406.

(1) *Iliade*, IV, 221.

78. A Tryphon (1). (*A Constantinople.*)

En agissant pour Diogène avec la bienveillance qui vous est naturelle, vous ne ferez que continuer et achever votre œuvre. Il est de Cyrène, et si cette ville existe encore, c'est à vous et à vos amis qu'elle le doit. Ce n'est pas seulement la cité, c'est aussi chaque citoyen qui peut réclamer vos bons offices. L'affaire pour laquelle Diogène a besoin d'amis qui lui viennent en aide vous sera par lui contée de vive voix, mieux que je ne vous l'exposerais par écrit; car rien de tel que de souffrir pour être éloquent. Saluez de ma part Marcien le philosophe, l'ex-préfet de Paphlagonie : s'il peut quelque chose (et je crois qu'il peut beaucoup), je le prie d'empêcher que mon parent, mon cousin germain, ne devienne la victime des délateurs qui sont la plaie du pays. Je le remets, avec cette lettre, entre vos mains; traitez-le comme un fils : car si nous ne sommes que deux frères par le sang, Évoptius et moi, avec Diogène nous sommes trois par l'affection.

De Cyrène, 406.

—

79. A Pylémène. (*A Constantinople.*)

Tenez les propositions de la géométrie pour certaines : aussi les autres sciences sont-elles fières quand elles peuvent, pour leurs démonstrations, faire quelque emprunt à la géométrie. Or voici un de ses axiomes : deux choses semblables à une troisième sont semblables entre elles. Je suis lié avec vous par le caractère, avec Diogène par la nature ; tous les deux vous avez un même ami. Il faut donc vous attacher l'un à l'autre, par mon intermédiaire, comme vous m'êtes attachés. Je vous unis par cette lettre ; en vous la donnant l'excellent

(1) Les manuscrits portent pour suscription : *à Tryphon*. C'est donc par erreur que M. Hercher a mis : *à Troïle*. Cette lettre d'ailleurs ferait double emploi avec la précédente, écrite déjà à Troïle pour recommander Diogène.

Diogène se donnera aussi tout à vous ; et du même coup, j'en suis sûr, il conquerra toute l'affection de mon cher Pylémène ; en vous appelant ainsi je ne dis rien, je crois, dont nous ayons à rougir ni l'un ni l'autre. Grâce à vous, il obtiendra aussi l'amitié de tous ceux qui m'aiment, et, s'ils ont quelque crédit, leur aide : je vous ferais injure si j'en doutais. Or il a besoin, plus que personne, d'amis qui lui viennent en aide.

Voici en peu de mots son affaire. Diogène est un jeune homme loyal, honnête, plein tout à la fois de douceur et de courage, tel que Platon en eût voulu faire un des gardiens de sa République (1). Il a servi, encore presque enfant ; au sortir de l'adolescence, il a commandé les troupes dans notre pays, et en s'exposant au danger il n'a recueilli que l'envie ; car voilà comme on est disposé chez nous pour ceux qui se distinguent. Mais il s'est élevé au-dessus de la malveillance. D'autres peuvent faire de lui un grand éloge ; moi je n'aime pas plus de prodiguer des louanges que Diogène n'aime d'en recevoir. Bref, il a vaincu les ennemis par ses armes et les méchants par sa vertu. Malgré sa jeunesse et sa puissance, il s'est toujours montré, dans sa vie, le digne parent d'un philosophe.

Tel que je vous le dépeins, Diogène a d'ennuyeuses affaires sur les bras, précisément parce qu'il est honnête homme. Les gens de bien sont, pour les fripons, une bonne aubaine, et les coquins tirent leur revenu le plus clair de ceux qui ne leur ressemblent pas. Un délateur donc essaie d'extorquer de l'argent à Diogène ; après avoir échoué dans sa tentative, il lui intente un procès. Comme il ne réussit pas davantage à lui rien arracher (car nous avons la loi pour nous), il se tourne d'un autre côté, et l'attaque cette fois au criminel, en lui imputant je ne sais quel méfait plus ancien que lui. Diogène n'attend pas qu'on le cite en justice ; car il ne faut pas que nous cédions à un misérable calomniateur, ni que nous lui abandonnions, avec notre honneur, les biens que nous tenons de nos pères et de nos ancêtres. Diogène a donc besoin

(1) *République*, liv. II, 375.

d'amis sincères, dévoués, capables, tels que vous. Il pourra compter (Dieu m'entende!) sur vous d'abord, grâce à moi, et, grâce à vous, sur nos amis communs. En rendant service à Diogène, chacun d'eux acquerra des titres à ma reconnaissance personnelle.

De Cyrène, 406.

—

80. A Pylémène. (*A Constantinople.*)

J'ai reçu votre lettre. Vous accusez de nouveau la fortune qui ne vous traite pas mieux que par le passé. Vous avez tort, ô mon bien cher ami! Laissez de côté les plaintes; ayez bon courage. Dans vos ennuis vous pouvez venir chez moi; vous serez dans la maison d'un frère. Je ne suis pas riche; mais ce que je possède peut suffire pour Pylémène et pour moi. Si nous habitions ensemble peut-être même serions-nous dans l'opulence. D'autres, avec un héritage comme le mien, ont joui d'une grande aisance; mais moi je m'entends assez mal en économie domestique. Cependant, malgré mon insouciance, mon patrimoine subsiste encore, assez considérable pour les besoins d'un philosophe; et s'il était administré avec soin, vous ne l'estimeriez pas si médiocre. Rendez-vous donc à mon invitation, à moins que vous ne trouviez la fortune plus favorable, et que vous ne vouliez encore relever Héraclée de son abaissement.

Le temps ne me permet pas d'écrire aujourd'hui à mes correspondants habituels; du reste tout dernièrement je leur ai écrit à tous. J'ai donné à Diogène tout un paquet de lettres; Diogène est mon cousin; il vous a cherché sans aucun doute, et s'il vous a trouvé, le paquet a dû vous être remis, car c'est à vous que je l'adressais. Si vous ne l'avez pas reçu, priez le pilote de vous faire savoir où est le jeune homme; et quand vous aurez les lettres, chargez-vous de les distribuer. Il y a plusieurs personnes que je vous prierai de saluer en mon nom, le vénérable Proclus; Tryphon, qui a gouverné notre province; Simplicius, digne homme, excellent magistrat, et mon ami: puisque vous aurez à lui porter ma lettre, profitez

de l'occasion pour entrer avec lui en relations : un soldat qui cultive la poésie est une connaissance charmante.

Nous avions de grandes autruches prises dans le temps où la paix nous permettait le plaisir de la chasse. Mais nous n'avons pu, car le pays est infesté d'ennemis, les envoyer jusqu'à la mer, ni mettre sur le vaisseau rien de ce qui se trouve près du rivage. Il n'y a qu'un chargement de vin; pour de l'huile, mon cher ami, on n'en a pas embarqué une seule goutte, que je sache. Recevez donc du vin; pour le recevoir, vous n'aurez qu'à remettre à Jules l'ordre que je joins à cette lettre de peur qu'il ne s'égare. J'ai écrit aussi à Proclus, en lui faisant le même envoi : que ma lettre lui soit remise par vous, et le vin par Jules. Pour le digne Tryphon nous avions préparé des présents délicats (1), beaucoup de silphium (vous savez, du silphium de Battus) et de l'excellent safran, car c'est encore là un des produits renommés de Cyrène. Mais il n'est pas possible, à l'heure qu'il est, de faire cet envoi. Nous attendrons un autre vaisseau pour expédier les autruches et l'huile (2).

De Cyrène, 406.

---

81. A ANASTASE. (*A Constantinople.*)

Grande a été ma joie, bien grande, vous n'en pouvez douter, quand j'ai appris que les nobles enfants de l'Empereur devenaient, par sa volonté, les vôtres (3). Je m'en suis réjoui, d'abord parce que vous avez toute mon affection, et

(1) Il y a ici un intraduisible jeu de mots, dont Synésius s'excuse lui-même, sur le nom de Tryphon, Τρύφωνι, et sur les présents délicats, τρυφῶντα δῶρα. Littéralement : *pour le digne Tryphon* (*je peux bien, en pareille matière, faire un jeu de mots à la manière de Gorgias*), *nous avions préparé*, etc.

(2) Il y a quelque obscurité dans la fin de cette lettre. *Nous enverrons*, dit Synésius, μετ' αὐτοῦ μὲν τὰς στρουθοὺς, καταμόνας δὲ τοὔλαιον. Cela veut-il dire : *J'enverrai pour Tryphon et pour vous des autruches, et pour vous en particulier de l'huile?* Ou bien : *De moitié avec lui j'enverrai les autruches, et à moi seul l'huile?* Mais je ne vois pas à qui se rapporterait cet *avec lui*. J'incline donc pour le premier sens.

(3) Anastase venait sans doute d'être nommé précepteur des enfants d'Arcadius.

qui la mérite mieux que vous? ensuite parce que je déteste ces vils intrigants dont les secrètes espérances viennent d'être trompées. Heureux nos jeunes princes qui leur échappent!

De Cyrène, 406.

—

82. A Pylémène. (*En Isaurie et à Constantinople.*)

Les uns vous disent en Thrace, les autres en Isaurie : j'écris donc dans les deux pays à la fois, afin que vous puissiez recevoir l'une ou l'autre lettre. Ce que je dis dans toutes les deux, c'est que j'ai une vive affection pour mon cher ami, Pylémène le philosophe : car pour philosophe il l'est, bon gré mal gré ; jamais il ne pourra chasser entièrement son naturel; il ne parviendra pas à éteindre le feu sacré; mais un jour, revenu de ses vaines préoccupations, il ne songera plus qu'à le rallumer.

De Cyrène, 406.

—

83. A Pylémène. (*A Héraclée.*)

Je pense que dans votre Héraclée on n'ignore pas le nom de notre compatriote le philosophe Alexandre, qui se fit dans ses voyages une grande réputation.

Seuls les muets ne parlent point d'Hercule (1).

Son fils, mon cousin germain, vous remettra cette lettre. Il veut marcher sur les traces de son père, en le rappelant, non par le costume, mais par le caractère. Il s'en va donc en guerre contre les méchants, pour en purger sa patrie, comme un autre Hercule. Pour exterminer les monstres, il fallait la protection de Dieu et le bras d'Hercule ; mais il fallait aussi l'aide et l'assistance d'Iolas. Quant à la faveur de Dieu, mon cousin ne négligera rien pour l'obtenir, et il la

(1) Pindare, *Pythiq.*, IX, 90.

gagnera par sa vertu et sa piété ; en fait d'ami, j'essaie, et tel est l'objet de ma lettre, de lui procurer en vous un autre Iolas. Vous serez avec lui comme vous êtes avec moi. Quand vous aurez admis ce jeune homme dans votre intimité, vous reconnaîtrez que je n'ai pas eu tort de faire son éloge.

De Cyrène, 407.

---

84. A Pylémène. (*A Héraclée.*)

Puis-je espérer que vous restez fidèle à la philosophie ? Retrouverai-je le Pylémène que j'ai laissé, tout récemment purifié par les augustes initiations, et naissant aux choses divines ? Je crains le temps qui s'est écoulé depuis notre séparation ; je crains surtout que le tumulte du barreau, que les circonstances et le tracas des affaires ne viennent souiller ce temple sacré, je veux dire votre âme sainte, digne entre toutes de servir de sanctuaire à la Divinité. Je me souviens qu'un de mes vœux les plus chers c'était de pouvoir célébrer avec vous les mystères de la philosophie. Mais puisque l'amour de la patrie l'emporte dans votre cœur, je souhaite au moins que partout où vous serez vous cultiviez la philosophie autant que vous le pourrez. J'embrasse votre tête chérie ; je l'embrasse encore et toujours, que je me taise ou que je parle, que j'écrive ou que je n'écrive point.

De Cyrène, 407.

---

85. A son frère. (*A Phyconte.*)

J'ai déjà trois cents lances et autant de cimeterres ; pour des épées à double tranchant, je n'en ai jamais eu plus de dix ; on ne fabrique pas chez nous de ces armes allongées. Je crois qu'avec le cimeterre on porte à l'ennemi des coups plus terribles : nous en userons donc. Au besoin nous aurons même des massues faites avec l'excellent bois de nos oliviers sauvages. Quelques-uns des nôtres portent à la ceinture une hache : en brisant avec la hache les boucliers de nos adversaires, nous les forcerons à combattre à chances égales

88. A son frère. (*A Phyconte.*)

Tu trouves que je suis docile à tes recommandations ; voilà du moins ce que tu m'écris. Tu as grandement raison d'avoir de moi cette opinion ; combien je t'en sais gré, car en pensant ainsi tu te montres reconnaissant, si tant est qu'un frère aîné doive de la reconnaissance au cadet pour sa docilité, ce que je ne crois point. Mais pour te remercier je n'ai qu'une chose à te dire, c'est que je t'appartiens tout entier, à toi seul.

Tu es sûr, dis-tu, que Jules a le désir de se rapprocher de moi. Je ne puis être de ton avis : je ne dirai pas que tu veux me tromper, mais tu te trompes; car en même temps que je lisais ta lettre, une personne en lisait une de Jules, et cette personne m'a parlé tout autrement que toi : elle sait, pour l'avoir lu, pour l'avoir ouï dire, que Jules s'exprime sur mon compte en termes très-malveillants. Comme c'est un fort honnête homme qui me faisait ce rapport, il m'était impossible de n'y pas croire; mais tout en y croyant, j'en atteste la divinité qui préside à notre affection fraternelle, je ne regrettais point d'avoir rendu service à Jules : la veille encore je l'avais sauvé de l'accusateur qui le poursuivait comme coupable de lèse-majesté, pour avoir outragé la maison de l'Empereur. Tu peux m'en croire, j'ai eu bien de la peine à me donner avec le juge et l'accusateur : le premier, craignant de paraître trop indulgent dans une affaire de cette nature, n'admettait point qu'il fût tenu compte à l'accusé de ce qu'il avait renoncé à son dessein ; le second, avec une audace désespérée, comme s'il y était contraint par la nécessité, se montrait résolu à faire et à souffrir tout le mal possible. L'affaire aurait eu de terribles conséquences, non-seulement pour la femme et les enfants de Jules, mais aussi pour beaucoup de ses parents et de ses amis, riches et pauvres. Toutes sortes de calamités allaient fondre sur notre ville, par le fait d'un furieux qui se perdait. Jules aurait pu gagner sa cause, mais dans des conditions telles que la vie lui fût de-

venue insupportable. Pour toutes ces raisons je devais agir comme j'ai agi. J'ai le caractère si facile que mes ennemis mêmes peuvent user de moi; j'aime bien mieux rendre service à des gens qui n'en sont pas dignes que de laisser des malheureux en butte à des maux immérités, quand je peux les en préserver. Je n'ai pas sujet d'en vouloir à la femme de Jules qui est de bonne naissance, ni à ses jeunes enfants. Lui-même d'ailleurs a beau se répandre sur moi en méchants propos, ce n'est pas une raison, tant s'en faut, pour chercher à me venger. Sans doute c'est un homme détestable; il parle de moi avec la pensée de me nuire, et n'ouvre la bouche que pour me mordre; ses intentions sont mauvaises et coupables. Il devrait cependant savoir... — en fait j'aime mieux qu'il ne le sache pas, car je n'aurais plus à attendre de lui un certain genre de services; — mais toi tu dois savoir que l'expérience démontre la vérité de ce vieux proverbe, *les ennemis ont leur utilité*. En effet, si j'ai bonne réputation, n'en suis-je pas grandement redevable à Jules? Quand on veut dire du bien de moi, si l'on ne sait plus comment me louer, le plus bel éloge, l'éloge par excellence consiste dans ce peu de mots : Jules le déchire tant qu'il peut. N'est-ce pas là un panégyrique complet? Car être l'adversaire du vice, c'est faire preuve de vertu. Je n'avais pas de moi si bonne opinion; mais Jules m'apprend ce que je suis; en cherchant à me dénigrer il montre ce que je vaux, et je lui en suis reconnaissant. Je le jure par ta tête sacrée et par la vie de mes enfants, Jules ne peut rien faire de mieux pour moi que de m'outrager; c'est le meilleur titre que je puisse avoir à l'estime de Dieu et des hommes. Jules finira par être puni de sa méchanceté : ce n'est pas que je me vengerai, non; quand même je le pourrais je ne le voudrais pas, et si je le voulais je ne le pourrais pas. Quel crédit en effet peut avoir auprès du préfet actuel un malheureux comme moi, chassé de sa demeure, errant, sans espoir de retour, puisque les barbares campent sur mes terres et se font de ma maison comme une citadelle contre Cyrène? Qui donc punira Jules? Qui? La Justice elle-même; je l'affirme, j'en suis sûr. Elle le frappera pour ses offenses envers moi et envers notre commune patrie; car

c'est en suivant des partis opposés dans l'administration des affaires publiques que nous sommes devenus ennemis, lui et moi. Que j'aie jamais songé à mes intérêts particuliers, lui-même n'oserait le dire ; mais d'abord je voyais l'armée et le sénat tomber sous la dépendance des mercenaires, et je m'y opposais ; l'ambassade avait été entre nous une autre cause de division. Je ne parle point de l'affaire de l'ami Dioscoride : certes j'y ai mis la plus grande modération, et je n'ai pu mériter le courroux ni de Dieu ni des hommes ; car je ne veux pas m'attirer la colère de cette Némésis, que nous chantons sur la lyre dans les vers qui suivent :

Tu viens, en silence, à pas lents ;
Tu courbes les fronts insolents ;
A tout mortel ta loi s'impose (1).

A l'époque où il s'agissait de porter un décret, j'étais d'avis, moi, ne voyant que le bien du pays, de ne pas admettre les étrangers dans l'armée ; mais Jules me combattait, dans l'intérêt d'Hellade et de Théodore. Qui ne sait cependant que les officiers, même les plus zélés, désapprennent leur profession par leur contact avec les étrangers, et se transforment en véritables trafiquants ? Une autre fois je proposai d'abolir chez nous le commandement militaire ; car le seul remède à nos maux, tout le monde est d'accord là-dessus, c'est que nous soyons rattachés à notre ancienne préfecture, en d'autres termes que la Libye rentre dans le gouvernement d'Égypte ; mais Jules s'y oppose, pour garder ses profits, et il ose dire qu'il est bon de faire des soldats avec des gens de la pire espèce.

Eh ! mon ami, pourras-tu lui dire, si l'on vous déteste, c'est que vous faites tourner les choses pour vous autrement que pour le public. Votre fortune croît avec la misère des autres ; mais moi je souffre avec mes concitoyens. Sachez-le cependant, c'est une loi de la nature que les parties soient affectées comme le tout. Que par suite d'une maladie la rate vienne à grossir, tant que le corps résiste, elle augmente, elle en-

(1) J'ignore de quel poëte sont les vers cités par Synésius.

graisse ; mais quand le corps périt, elle périt aussi. A l'heure présente tout vous réussit; mais vous ne voyez pas que votre politique sera fatale à votre pays et à vous-même. Lasthène s'appelait l'ami de Philippe jusqu'au jour où il livra Olynthie. Et quand on n'a plus de patrie, comment peut-on être heureux?

De Cyrène, 407.

—

89. A JEAN. (*A Cyrène.*)

Il faut user de l'amitié des grands, mais ne pas en abuser.

De Cyrène, 407.

—

90. A JEAN. (*A Cyrène.*)

Ne demandez pas trop; car vous vous exposez à n'être qu'un fâcheux, si vous obtenez, ou à revenir fâché, si vous n'obtenez pas.

De Cyrène, 407.

—

91. A JEAN. (*A Cyrène.*)

Pour être exempt de crainte il faut craindre les lois; vous toujours vous avez rougi de paraître les craindre. Mais redoutez vos ennemis; redoutez aussi les juges, s'ils sont incorruptibles; et s'ils se laissent corrompre, tenez-vous encore pour bien compromis, à moins que vous ne soyez le mieux donnant : car ils sont les rigides gardiens des lois, lorsqu'on achète leur sévérité.

De Cyrène, 407.

—

92. A THÉOTIME. (*A Constantinople.*)

Simonide a été pour Hiéron un ami plus précieux qu'Hiéron pour Simonide. J'en atteste le Dieu qui préside à notre

affection, je ne vous félicite pas de votre intimité avec le grand Anthémius plus que je n'en félicite le grand Anthémius lui-même. En effet, pour un des puissants de ce monde est-il rien qui vaille la possession d'un ami vrai et sincère? Tel est Théotime, l'homme le meilleur que je connaisse, et bien cher à Dieu. Toutefois voici en quoi vous êtes supérieur à Simonide : Simonide avouait qu'il composait ses vers pour de l'argent; mais où vous lui ressemblez, c'est que Simonide a recommandé Hiéron à la postérité, et que vos poésies, Théotime, tant qu'il existera des Grecs, perpétueront le souvenir d'Anthémius. Puissent toujours s'accroître, grâce à lui, la prospérité de l'Empire, et, grâce à vous, la renommée d'Anthémius! Car le ciel a fait de vous autres, poëtes, les dispensateurs de cette gloire dont l'éclat rejaillit en même temps sur vous.

De Cyrène, 407.

---

93. A Olympius. (*En Syrie.*)

Je suis en retard avec vous; mais comment faire? Aucun des Grecs qui habitent la Libye n'envoie de bâtiment dans votre mer (1). Je vous tiens quitte à votre tour, car vos Syriens ne songent guère à venir aux bords de la Cyrénaïque, et s'il en venait je l'ignorerais. En effet je ne demeure point près de la mer, et je viens rarement au port. Je me suis fixé à l'extrémité méridionale de la Cyrénaïque, et j'ai pour voisins des hommes tels qu'en cherchait Ulysse, partant de nouveau d'Ithaque, avec sa rame sur l'épaule, pour conjurer, suivant la prescription de l'oracle, la colère de Neptune; des mortels

. . . qui, toujours vivant loin du rivage,
Du sel pris à la mer ne savent point l'usage (2).

Et je n'exagère pas, soyez-en certain; nos gens ne connaissent pas la mer, même pour en tirer du sel. N'allez pas

(1) Au lieu de ἡμῖν, je lis ὑμῖν que nécessite le sens et que donnent d'ailleurs plusieurs manuscrits.
(2) *Odyssée*, XI, 121.

croire cependant que nos viandes et notre pain soient fades et sans assaisonnement. Nous avons, je le jure par Vesta, à une distance moindre, au sud, que celle qui nous sépare de la mer, au nord, un sel terrestre que nous appelons sel ammoniac. Il se forme sous une croûte de pierre friable ; lorsqu'on a enlevé cette croûte qui le cache, il est facile de labourer le sol avec la main ou avec la herse ; et les mottes que l'on soulève ainsi sont du sel agréable à la vue comme au goût. Ne supposez pas que ce soit un sentiment de vanité qui me pousse à vous conter des merveilles de notre sel : des campagnards n'ont pas tant de prétention. Mais vous me demandez de vous faire connaître tout ce qu'il y a chez nous ; ne vous en prenez donc qu'à vous de mon bavardage : c'est la punition de votre curiosité. Il est assez difficile de faire croire aux gens ce qu'ils n'ont jamais vu. Un Syrien n'admettra donc pas aisément qu'il existe du sel fossile, tout comme ici on se montre incrédule quand je parle vaisseaux, voiles et mer. Vous souvenez-vous qu'un jour, du temps où je philosophais avec vous, je regardais la mer et ce grand lac salé qui s'étend de Pharos à Canope ? Certains navires étaient remorqués ; d'autres allaient à la voile ; d'autres étaient mus par les rames : on riait de moi quand je comparais ces derniers à des animaux à cent pieds. Nos paysans sont comme nous, quand on nous parle des régions au delà de Thulé, de cette Thulé qui permet aux voyageurs de faire à plaisir des récits fabuleux. S'ils admettent à la rigueur, quoique non sans peine, ce qu'on leur dit des vaisseaux, ils se refusent obstinément à croire que la mer puisse donner des aliments : c'est un privilége qui, d'après eux, n'appartient qu'à la terre, cette mère nourrice. Comme ils se montraient incrédules sur l'article des poissons, je pris un vase que j'avais apporté d'Égypte et qui contenait des poissons salés ; je le brisai contre une pierre : mes gens, s'imaginant que c'étaient de dangereux reptiles, s'enfuirent par crainte des arêtes, qu'ils se figuraient venimeuses comme le dard empoisonné d'un serpent. Alors le Nestor et l'oracle de la troupe dit qu'il lui semble impossible que l'eau salée produise rien de bon à manger, puisqu'il ne vient dans

les eaux de sources, excellentes pourtant à boire, que des sangsues et des grenouilles, dont personne, à moins d'être fou, ne voudrait goûter. Leur ignorance s'explique aisément :

Jamais, pendant la nuit, la mer ne les éveille.

Rien ne vient interrompre leur sommeil que les hennissements des chevaux, les cris bruyants des troupeaux de chèvres, les bêlements des brebis et les mugissements des taureaux. Puis, au premier rayon de soleil, le bourdonnement des abeilles, aussi doux à entendre que les plus agréables concerts.

Ne vous semble-t-il pas que je décris le pays d'Anchémachus (1), quand je parle de ces champs où nous vivons loin de la ville, loin des routes, loin du commerce et de la fraude? Nous pouvons philosopher tout à l'aise, nous n'avons pas de loisir pour faire le mal. On se réunit pour s'entr'aider ; tout est en commun, les travaux rustiques, la garde des troupeaux, la chasse aux animaux de toute espèce que produit la terre. Nul, homme ou cheval, ne peut prendre sa nourriture qu'après l'avoir gagnée par sa sueur. Nous déjeunons d'une bouillie qui se mange ou se boit, comme vous aimez le mieux, mais délicieuse, et semblable à celle que préparait Hécamède pour Nestor (2). Quand on est bien fatigué, en été, il n'y a rien de meilleur à prendre pour se remettre de la chaleur. Nous avons encore des gâteaux de froment, les fruits des arbres cultivés ou sauvages, qui naissent d'eux-mêmes dans notre pays, grâce à l'excellence du sol ; nous avons le miel de nos abeilles, le lait de nos chèvres, car ce n'est pas l'usage de traire ici les vaches. La chasse, à l'aide des chiens et des chevaux, nous procure aussi des mets abondants. Je ne sais pourquoi Homère n'appelle point la chasse un exercice glorieux, qui illustre ceux qui s'y livrent : il a bien fait l'éloge de la place publique (3) ; et qu'en sort-il cependant? Des effrontés sans conscience,

(1) J'ignore ce que sont cet Anchémachus et les Anchémachites dont il est parlé plus loin.
(2) *Iliade*, XI, 630. — (3) *Ibid.*, I, 490.

sans honneur, qui ne savent que diffamer et tendre des piéges. Viennent-ils chez nous, ils sont vraiment risibles; ils frissonnent à la vue du gibier qui sort du four. Que dis-je? le gibier! Ils goûteraient plutôt du poison que de n'importe lequel de nos mets. Il leur faut le vin le plus fin, le miel le plus épais, l'huile la plus légère et le blé le plus lourd. Ils vantent les lieux où s'obtiennent ces produits renommés, Cypre, l'Hymette, Phénice et les Barathres (1). Mais si d'autres pays l'emportent par la qualité d'une de leurs productions, nous l'emportons par la réunion de toutes. Au second rang pour chaque chose, nous sommes au premier pour l'ensemble, comme Pélée et Thémistocle, qui furent estimés les plus remarquables entre tous les Grecs. Admettons, si l'on veut, que notre miel ne vaille pas celui de l'Hymette : il est cependant d'une qualité qui ne nous laisse pas regretter le miel étranger. Quant à notre huile, elle est certainement la meilleure de toutes, si l'on ne s'en rapporte pas aux gens dont le goût est dépravé. Ils jugent de l'huile au poids; la moins pesante est celle qu'ils estiment le plus. Chez nous on ne fait point de balances à huile; mais si nous en avions, je dis qu'il faudrait préférer celle qui est la plus lourde. Leur huile si vantée, et qui coûte si cher, quand on la met dans la lampe est tellement faible qu'elle éclaire à peine; la nôtre est si bonne qu'elle donne une grande flamme : au lieu d'une simple lumière, c'est la clarté même du jour. Rien de meilleur encore pour pétrir la pâte des gateaux, ou pour assouplir les membres des athlètes.

Nous avons aussi une musique qui n'appartient qu'à nous. Nos Anchémachites se servent d'une petite lyre, rude, agreste et sans art, mais qui n'est point cependant sans charme; elle a un caractère mâle, tel que le demande Platon pour l'éducation des enfants; elle est un peu monotone et ne se prête pas à toute espèce d'airs; mais avec un petit nombre de cordes elle suffit à nos chanteurs. Ce ne sont point des sujets tendres et langoureux que nous choisissons : l'éloge

(1) Le vin de Cypre et le miel de l'Hymette sont assez connus. Phénice était une ville de l'Épire. Les plaines humides et fertiles en blé qui s'étendaient autour de Péluse, en Égypte, avaient reçu le nom de Barathres.

du bélier vigoureux, du chien hardi qui ne craint point l'hyène et qui étrangle le loup, du chasseur qui assure la sécurité de nos campagnes et couvre nos tables de mets, voilà souvent l'objet de nos chants. Nous n'oublions pas la brebis féconde qui deux fois par an a des agneaux; nous célébrons aussi nos figuiers et nos vignes bien alignées. Mais surtout nous chantons pour prier le ciel, pour lui demander de répandre ses faveurs sur les hommes, sur les troupeaux et sur les plantes. Voilà à chaque saison nos fêtes, telles que nous les tenons de nos pères, et qui charment notre pauvreté. Mais quant à l'Empereur, quant aux favoris de l'Empereur, et à tous ces jouets de la fortune, qui, semblables à des météores, brillent un instant pour bientôt s'évanouir, nul n'en parle; nos oreilles sont ailleurs. Qu'il y ait un Empereur, sans doute on le sait bien, car chaque année le collecteur d'impôts prend soin de nous le rappeler; mais quel il est au juste, personne ne le sait. Il en est chez nous qui s'imaginent que le prince régnant est Agamemnon, fils d'Atrée, un grand, un excellent roi qui a fait le voyage de Troie. Dès l'enfance on n'entend désigner le souverain que par ce nom. Il a pour ami, disent nos braves bouviers, un certain Ulysse, homme chauve, fort habile à se tirer des pas les plus difficiles. Et ils racontent en riant l'histoire du cyclope, dont il a crevé l'œil l'année précédente; comment le vieillard s'est accroché sous le ventre du bélier pour sortir de la caverne, tandis que le brigand se tenait posté à la porte, ne se doutant pas de la charge qu'à l'arrière-garde emportait le bélier, chargé seulement (1), pensait-il, de douleur ainsi que son maître.

Ma lettre vous a fait passer en esprit quelque temps avec nous; vous avez contemplé nos campagnes, et vu la simplicité de nos habitudes et de notre vie; et sans doute vous vous serez dit: « C'est ainsi qu'on vivait sous Noé, avant que le genre humain trouvât dans la servitude le châtiment de ses fautes ».

De la Cyrénaïque, 408.

(1) Οὐκ ἀχθόμενον τῷ φορτίῳ, τῇ συμφορᾷ συναχθόμενον, jeu de mots.

94. A Olympius. (*A Séleucie, en Syrie.*)

Absent, vous êtes toujours présent à ma pensée ; quand même je le voudrais, je ne pourrais vous oublier, vous la douceur et la franchise même, et qui êtes pour moi vraiment un frère. Rien ne peut m'être plus précieux que votre souvenir, rien, si ce n'est la bonne fortune de vous embrasser encore. Que Dieu m'accorde cette faveur ! Je serais si heureux de vous revoir et de vous entendre ! Vous m'avez fait le plus grand plaisir avec vos présents ; je les ai tous reçus : pourtant ils éveillent en moi la tristesse, quand je songe de quel ami je suis privé, sans que la mort nous ait séparés. Puisse venir le jour où nous serons réunis ! Puisse Dieu vous rendre à mes vœux !

De la Cyrénaïque, 408.

—

95. A Simplicius. (*A Constantinople.*)

Convenait-il que la fortune changeât vos sentiments ? Et deviez-vous croire qu'il était au-dessous de votre dignité de vous souvenir de vos anciens amis ? Voilà bien longtemps que vous nous oubliez : pouvais-je m'y attendre, quand je me rappelle la tendre affection qui nous unissait ?

De la Cyrénaïque, 408.

—

96. A Diogène. (*En Syrie.*)

Quoi ! les plaisirs de la Syrie vous font oublier vos parents et vos amis ! Voilà cinq mois que vous ne m'avez écrit, et cependant vous avez reçu de la nature un si admirable talent pour composer, je ne dis pas seulement des lettres d'affaires, mais des lettres destinées à être montrées et applaudies. Enfin, si vous êtes tous bien portants, vous, vos aimables enfants et leur heureuse mère, je suis satisfait.

De Cyrène, 408.

97. A Pylémène. (*A Constantinople.*)

Vous avez bien fait de revenir dans la cité où réside l'Empereur. J'admets que dans vos montagnes de l'Isaurie la fortune se fût montrée favorable ; toujours est-il qu'il y a des faveurs auxquelles les lieux enlèvent tout leur prix. Et puis j'ai quelque intérêt à ce que vous vous plaisiez dans la capitale : en y séjournant, vous pourrez me servir d'intermédiaire pour recevoir mes lettres, et me faire passer celles que l'on m'écrit, produits précieux entre tous ceux qui me viennent de Thrace.

De Cyrène, 408.

—

98. A son frère. (*A Alexandrie.*)

Écrire une longue lettre n'est-ce pas dire que celui qui la porte est un étranger ? Mais en fait de nouvelles qui t'intéressent, Acace en sait autant que moi ; il t'en dira même plus qu'il n'en sait, parce qu'il t'aime et qu'il s'entend à amplifier les choses. Je t'écris donc pour me rappeler à ton souvenir, plutôt que par nécessité. Mais si je t'apprends que ton fils Dioscore se porte bien, qu'il lit et qu'il aime les livres, ma lettre sera pour toi de quelque prix. Je viens de donner à Dioscore des compagnons d'études, mes deux fils : voilà de nouveaux élèves pour Hésychius. Que Dieu bénisse tous ces enfants ! Je le souhaite, pour eux d'abord, puis pour leurs parents, pour leur famille tout entière, et pour leur patrie.

De la Cyrénaïque, 409.

—

99. A son frère. (*A Alexandrie.*)

Tu demandes combien de vers Dioscore récite chaque jour ? Cinquante. Il les dit sans hésiter, sans se reprendre,

ne s'arrêtant jamais pour chercher ses souvenirs. Une fois qu'il a commencé, il continue sans interruption, et ne se tait que quand sa récitation est achevée.

De la Cyrénaïque, 409.

---

100. A SON FRÈRE. (*A Alexandrie.*)

A qui est due ton estime toute particulière et celle de tes pareils? A qui? A des gens honnêtes, spirituels, instruits, religieux, en un mot à ceux qui sont comme Géronce. Je te l'adresse avec cette lettre. Quand tu le connaîtras, tu diras que j'ai eu raison de faire son éloge.

De Cyrène, 409.

---

101. A CHRYSE. (*A Alexandrie.*)

L'estimable Géronce est le parent de mes enfants: cette raison, quoiqu'elle soit sérieuse, n'est pas la seule pour laquelle je le recommande à votre amitié; mais Géronce est une nature d'or, comme la vôtre (1). Pour tout dire en quelques mots, si vous avez toutes les vertus, nul, plus que celui qui vous remettra cette lettre, n'est digne de votre amitié.

De Cyrène, 409.

---

102. A UN AMI (2). (*A Alexandrie.*)

On ne charge qu'un étranger d'une longue lettre. Mais pour Géronce il sait aussi bien que moi tout ce qui me touche, et, s'il n'avait le mensonge en aversion, je crois qu'il

(1) Il y a ici un jeu de mots intraduisible sur le nom de *Chryse*, qui veut dire *d'or*. Aussi Synésius ajoute : « s'il m'est permis de faire un jeu » de mots à la manière de Gorgias ». Nous avons déjà vu pareille excuse, L. 80.

(2) Cette lettre, et les deux qui suivent portent, ainsi que la précédente, la suscription *à son frère*. Mais il y a là évidemment une erreur de copiste. De ces quatre lettres, qui ont toutes le même objet, une seule devait être pour Evoptius, les trois autres pour divers amis.

en dirait sur moi plus encore qu'il n'en sait, parce qu'il m'aime et qu'il s'entend fort bien à exprimer ses sentiments. En lui faisant bon accueil vous m'obligerez beaucoup,

De Cyrène, 409.

—

103. A un ami. (*A Alexandrie.*)

Recevez à la fois avec une lettre inanimée une lettre animée ; l'une, c'est le billet que je vous adresse, l'autre c'est l'estimable Géronce. Je vous écris pour me conformer à l'usage plutôt que pour causer avec vous. Votre souvenir m'est toujours présent : voilà ce que Géronce vous dira mieux que ne pourraient le faire toutes mes lettres.

De Cyrène, 409.

—

104. A un ami. (*A Alexandrie.*)

En remettant à Géronce une lettre pour un ami aussi cher que vous, j'ai voulu lui procurer l'occasion de faire votre connaissance. Sur ma recommandation recevez-le bien ; plus tard, quand vous l'aurez apprécié, lui-même à son tour sera pour d'autres une recommandation suffisante.

De Cyrène, 409.

—

105. A Domitien l'avocat (1). (*A Alexandrie.*)

Je sais, et j'en ai des preuves nombreuses, que votre plus grand plaisir c'est de faire du bien, et que vous êtes toujours prêt à tendre aux infortunés une main secourable. Eh bien ! c'est à une bonne œuvre que je vous invite ; je viens exciter, comme on dit, un cheval à courir. Voici, mon cher ami, une occasion plus belle que jamais de montrer combien vous êtes

(1) Le texte dit *scholastique*. Ce mot est pris quelquefois dans le sens, bien justifié ici, d'*avocat*. (Voir sur les scholastiques le *Code Théodosien*, liv. VIII, tit. x, 2.)

humain ; car la personne pour laquelle je sollicite votre pitié est des plus malheureuses : c'est une femme que l'on tourmente, une femme veuve, chargée d'un enfant en bas âge. Qui la persécute, en quoi, et comment, elle-même vous l'apprendra. Je vous en prie donc, venez-lui en aide ; c'est un acte de charité ; vous serez ainsi fidèle à vous-même, et en même temps vous m'obligerez ; car tout ce que vous ferez pour elle, vous le ferez pour moi : elle est ma parente, elle a été élevée dans ma famille, et formée à la vertu sous l'œil d'une mère respectable.

De Cyrène, 409.

—

106. A Domitien l'avocat (1). (*A Alexandrie.*)

Le bon droit a besoin d'appui, et ceux qui le font triompher sont heureux de pouvoir travailler pour une cause juste. C'est donc vous que, dans la circonstance présente, j'ai choisi comme défenseur ; je compte sur votre cœur et sur votre talent. Je n'ai pas de plus grand plaisir que de rendre service, quand je le peux : donnez-m'en l'occasion. Vous me mettrez ainsi à l'épreuve ; jamais vous ne pourrez vous plaindre de mon amitié, pas plus que personne n'en pourra douter.

De Cyrène, 409.

—

107. A Constant. (. . . . . . .)

Si vous honorez la philosophie, vous honorerez les philosophes, les morts aussi bien que les vivants. Le divin Amyntianus, notre compatriote, passé depuis longtemps à une vie meilleure, me semble toujours présent, quoiqu'il nous ait quittés. Son ami, son parent, est en butte aux injustes attaques de votre Sotérichus. Témoignez de l'intérêt pour Denys, et Sotérichus cessera immédiatement de le tourmenter.

De la Cyrénaïque, 409.

(1) Cette lettre et la précédente ne doivent, selon toute apparence, en faire qu'une seule.

108. A Pylémène. (*A Constantinople.*)

Chaque année il m'arrive une lettre de vous ; c'est comme une production de la belle saison ; et j'estime ce fruit préférable à ceux qu'apportent les divers mois et le travail des champs. N'êtes-vous pas bien dur en me privant d'une jouissance à laquelle vous m'aviez accoutumé ? Allons, soyez généreux, et que cette année il me vienne de vous des lettres en abondance.

De Cyrène, 409.

---

109. A Troïle. (*A Constantinople.*)

Vous êtes philosophe et humain ; je puis donc déplorer auprès de vous les malheurs de ma patrie : vous aurez pour elle de la considération, parce qu'elle est la mère du philosophe qui vous écrit, et de la pitié, parce que vous avez un cœur généreux ; et à ce double titre vous vous efforcerez de la relever de son abaissement. Vous le pouvez, puisque Anthémius a tout ce qu'il faut pour être le sauveur des cités, bonté, puissance, génie. Dieu, entre autres faveurs, lui a donné des amis ; et le meilleur de tous ces amis, c'est Troïle. Lisez, je vous en prie, non pas seulement avec vos yeux, mais avec votre cœur, cette lettre que j'ai mouillée de mes larmes.

Un Phénicien ne peut gouverner la Phénicie ; un Célésyrien la Célésyrie ; un Égyptien peut être préfet partout, excepté en Égypte : comment se fait-il donc qu'à un Libyen seul il soit permis d'administrer son propre pays ? Les Libyens sont-ils donc supérieurs aux autres hommes, et se croient-ils le droit d'enfreindre les lois ? Contre ceux qui osent transgresser ces lois des châtiments ont été établis ; mais ils ne font qu'exciter la criminelle audace des pervers. La Pentapole Cyrénaïque était condamnée à périr. La famine et la guerre n'ont pu la détruire assez vite ; elles vont lente-

ment, et ne la consument que peu à peu. Mais voici que nous avons trouvé le moyen de l'anéantir promptement : nous n'avons eu qu'à nous souvenir du vieil oracle qui annonçait comment finirait la Pentapole. Nos pères, qui le tenaient de nos ancêtres, nous redisaient : « La Libye périra par la mé- » chanceté de ses chefs. » Ces expressions sont de l'oracle même. Tel est l'arrêt du destin ; mais tâchons pourtant d'ajourner notre perte : la médecine ne peut affranchir les hommes de la mort qui nous attend tous ; du moins elle retarde la fatale nécessité. Eh bien ! nous demandons à l'habileté des gouvernants d'en faire autant ; qu'ils viennent en aide à la nature contre le mal dont nous souffrons ; qu'ils ne hâtent pas notre fin. De grâce, qu'il ne soit pas dit que, du temps du grand Anthémius, une des provinces de ce diocèse a été perdue pour l'Empire. Dites-lui, je vous en conjure au nom des lettres, dites-lui : « N'est-ce pas vous qui par une loi nouvelle avez remis les anciennes prescriptions en vigueur, et menacé des peines les plus rigoureuses ceux qui prétendraient au gouvernement de leur pays ? Comment votre colère ne tombe-t-elle pas sur ceux qui veulent mettre à néant vos décrets ? S'ils vous sont connus, vous faites douter de votre justice ; inconnus, de votre vigilance. Un homme d'État ne doit pas ainsi donner prise à la critique ; son premier devoir est de choisir pour administrateurs les plus dignes. Quoi de plus magnifique et de plus divin qu'une sagesse qui s'emploie à chercher les gens de bien ? On veille ainsi aux intérêts de tout un peuple. Il faut surtout écarter les hommes qui bravent les lois, lorsqu'ils veulent, malgré ces lois, gouverner leur pays, et nous offrir comme gage à ceux qui leur prêtent de l'argent. Mettez fin à ce fâcheux état de choses. »

Envoyez-nous des magistrats, comme le veut la loi, que nous ne connaissions point, qui ne nous connaissent point, et qui règlent nos affaires d'après un examen sérieux, et non suivant leurs passions. A l'heure qu'il est il nous vient un maître, mêlé naguère aux luttes qui divisent la Cyrénaïque, et que nous retrouverons sur son tribunal homme de parti. Et que d'autres maux encore ! La réunion de quelques con-

vives devient chose suspecte; des citoyens sont sacrifiés au caprice d'une femme; la délation est encouragée ; si l'on ne veut pas dénoncer, on se fait condamner, à moins que l'on n'ait déjà subi, avant même d'être condamné, toutes les peines qu'entraîne une condamnation. J'ai vu jeter en prison un citoyen, parce qu'il ne voulait pas accuser de péculat l'honnête préfet qui vient de sortir de charge. Je me trompe quand je dis que j'ai vu : on m'avait interdit d'approcher, comme si j'étais un scélérat, un ennemi de l'Empereur. On a pu torturer autant qu'on a voulu cet infortuné; il n'a pu revoir la lumière qu'à la condition d'accuser Gennadius. Notre Pentapole doit beaucoup à Gennadius le Syrien : exerçant son pouvoir avec douceur, il a, par la seule persuasion, fait entrer insensiblement dans le trésor public plus d'argent que tous ses prédécesseurs, même les plus durs et les plus cruels, et cet argent n'a coûté de larmes à personne ; nul, pour payer, n'a été contraint de vendre son champ : c'étaient là, pourrait-on dire, de pieuses offrandes, puisqu'elles n'étaient point arrachées par la rigueur et par la violence. O citoyens doublement malheureux, et par le souvenir du passé et par l'expérience du présent! Que demandons-nous ? Rien d'extraordinaire; nous supplions seulement Anthémius de faire respecter les lois, ces lois dont il est le gardien, et qui sont vénérables par leur antiquité (c'est surtout l'antiquité qui donne à la loi un caractère auguste); ou, si l'on aime mieux, de faire respecter les nouveaux décrets, qui sont là, devant nous, avec leur autorité, pour ainsi dire, dans toute la force de la jeunesse.

De la Cyrénaïque, 409.

—

110. A SON FRÈRE. (*A Alexandrie.*)

J'aurais tort de ne pas me montrer reconnaissant envers les habitants de Ptolémaïs, qui me jugent digne d'un honneur auquel je n'aurais jamais osé prétendre. Toutefois je dois considérer, non pas l'importance des fonctions que l'on veut me confier, mais mon aptitude à les remplir. Se

voir appelé, quand on n'est qu'un homme, à une charge presque divine, c'est, si l'on a un vrai mérite, une grande jouissance; mais si l'on est inférieur à sa position, à combien d'ennuis doit-on s'attendre! Ce n'est pas d'aujourd'hui seulement, c'est de tout temps que j'ai redouté les honneurs que j'obtiendrais des hommes en déplaisant à Dieu. Quand je m'examine, je ne me trouve pas du tout les qualités nécessaires pour m'élever à la hauteur du sacerdoce. Je veux te dire toutes les pensées qui m'agitent, car je ne puis choisir un plus sûr confident que le frère bien-aimé qui connaît toute ma vie. N'est-il pas tout naturel que tu partages mes soucis, que la nuit tu veilles avec moi, et que le jour nous cherchions ensemble ce qui peut m'apporter de la joie ou détourner loin de moi le chagrin? Écoute-moi donc, quoique tu saches d'avance presque tout ce que je vais te dire.

J'ai pris un fardeau léger, et jusqu'ici je crois l'avoir assez bien supporté : c'est la philosophie. Comme je ne suis pas resté trop au-dessous des obligations qu'elle m'imposait, on m'a donné des éloges; puis on a estimé que je pouvais faire mieux encore; mais on s'exagère les efforts dont je suis capable. Si par excès de présomption j'accepte la dignité qui m'est offerte, j'aurai déserté la philosophie, sans m'élever jusqu'à l'excellence de l'épiscopat. Vois en effet : tous mes jours se partagent entre le plaisir et l'étude; aux heures d'étude, surtout quand je m'occupe des choses divines, je me retire en moi-même; aux heures de plaisir je m'abandonne à tout le monde; car, tu le sais, quand je ne regarde plus mes livres, personne n'est plus disposé que moi à prendre joyeusement ses ébats. Quant aux affaires publiques, je m'en tiens éloigné par humeur autant que par raison. Mais l'évêque doit être au-dessus des faiblesses de l'humanité; étranger, comme Dieu même, à toute espèce d'amusements, il faut qu'il garde sans cesse sa gravité; tous les yeux le surveillent, et on ne l'estime que s'il s'est fait une âme austère et inaccessible au plaisir. Dans l'exercice du ministère sacré il ne s'appartient plus à lui-même; il est tout à tous, en sa qualité de docteur de la loi, chargé d'expliquer les saints

préceptes. Ajoute qu'à lui seul il a autant d'occupations que tous les autres ensemble; car il faut qu'il se charge des affaires de tous, s'il ne veut s'exposer à toutes sortes de critiques. A moins d'être un esprit rare et supérieur, comment soutenir le poids de tant de soucis sans en être accablé? Comment garder en soi la flamme divine sans qu'elle s'éteigne au souffle des vents les plus contraires? Sans doute il est des hommes, je les admire et je les déclare vraiment divins, qui suffisent à cette double tâche de se mêler aux choses humaines sans se laisser détourner des choses de Dieu. Mais moi je me connais; je vais, je viens, esclave à la ville et à la campagne de préoccupations vulgaires et basses, et couvert de plus de souillures que personne ne pourrait se l'imaginer. En effet, j'ai tant à me reprocher! Pour peu qu'à mes misères ordinaires vienne s'ajouter quelque nouvelle faute, la mesure est comble. Je manque de force : malade au dedans, faible au dehors, je ne puis être en paix avec ma conscience. Si l'on me demande quelle idée je me fais d'un évêque, je n'hésite pas à dire qu'il doit être sans tache, plus que sans tache, lui qui est chargé de purifier les autres.

En écrivant à mon frère j'ai encore autre chose à lui dire. Tu ne seras pas seul à lire cette lettre : en te l'adressant, je veux surtout faire savoir à tous dans quelles dispositions je suis : quoi qu'il arrive ensuite, on n'aura le droit de m'accuser ni devant Dieu, ni devant les hommes, ni surtout devant le vénérable Théophile. En lui soumettant toutes mes pensées, je m'en remets à sa décision : en quoi donc pourrais-je être coupable? Or Dieu lui-même et la loi m'ont donné une épouse de la main sacrée de Théophile. Je le déclare donc hautement, je ne veux point me séparer d'elle; je ne veux point non plus m'approcher d'elle furtivement, comme un adultère; car de ces deux actes l'un répugne à la piété, l'autre est une violation de la règle. Je désire, je veux avoir un grand nombre d'enfants vertueux. Voilà ce qu'il ne faut pas laisser ignorer à celui de qui dépend la consécration : à cet égard Paul et Denys pourront le renseigner; car j'apprends qu'ils viennent d'être députés auprès de lui par le peuple.

Enfin il est un point sur lequel on n'a rien à apprendre à Théophile, mais qu'il est bon cependant de lui remettre en mémoire : là-dessus je dois insister un peu plus ; car à côté de cette difficulté toutes les autres ne sont rien. Il est malaisé, pour ne pas dire impossible, d'arracher de notre esprit les convictions que la science y a fait entrer. Or tu sais que la philosophie repousse beaucoup de ces dogmes admis par le vulgaire. Pour moi je ne pourrai jamais me persuader que l'âme soit d'origine plus récente que le corps ; jamais je ne dirai que le monde et les parties qui le composent doivent périr. Cette résurrection, objet de la commune croyance, n'est pour moi qu'une allégorie sacrée et mystérieuse, et je suis loin de partager les opinions de la foule. Le philosophe, contemplateur du vrai, est obligé de faire quelques concessions à l'erreur ; car la vérité est à l'esprit ce que la lumière est à l'œil (1) : l'œil ne peut supporter sans dommage une lumière trop vive, et l'obscurité convient mieux à ceux qui ont la vue faible. Il en est ainsi de l'erreur ; elle est utile au peuple, tandis que la vérité nuit à ceux qui ne peuvent fixer leurs regards sur la splendeur des choses éternelles. Je pourrai bien accepter l'épiscopat, si les obligations qu'il m'impose me permettent de faire chez moi de la philosophie, d'exposer ailleurs des mythes ; si je puis, sans détruire, sans édifier aucune croyance, laisser chacun dans ses idées préconçues. Mais si l'on me dit qu'il y a d'autres exigences à subir, qu'il faut que l'évêque soit du peuple par ses opinions, je me trahirai vite et me ferai voir tel que je suis. Que peut-il y avoir de commun entre le vulgaire et la philosophie ? Les vérités divines doivent rester cachées ; mais le mystère ne convient pas au vulgaire. Je ne cesserai de le répéter, j'estime que le sage, tant que la nécessité ne l'y contraint pas, ne doit ni imposer ses sentiments, ni se laisser imposer ceux d'autrui. Non, si je suis appelé à l'épiscopat, je n'irai point, j'en prends à témoin Dieu et les hommes, prêcher des dogmes auxquels je ne croirai pas.

(1) Synésius établit une véritable proportion à la manière des mathématiciens : *lumière : vérité : : œil : esprit* ; ou, en intervertissant l'ordre des antécédents et des conséquents, *vérité : esprit : : lumière : œil.*

Dieu est la vérité même, et je ne veux pas l'offenser. Mes doctrines sont le seul point où je ne pourrai me faire violence. Je me sens beaucoup de goût pour le plaisir ; depuis mon enfance j'ai aimé passionnément les armes et les chevaux, on m'en a même fait un reproche ; je serai donc accablé de douleur : de quel œil en effet pourrai-je voir mes chiens chéris sans les mener à la chasse, et mes arcs rongés par les vers ? Je me résignerai cependant, si Dieu l'ordonne. Je déteste les soucis des affaires ; pourtant, quoi qu'il doive m'en coûter, je supporterai les procès et les tracas de toute espèce, pour m'acquitter, selon la volonté de Dieu, de mon laborieux ministère. Mais jamais je ne consentirai à dissimuler mes convictions ; ma langue ne sera pas en désaccord avec ma conscience.

En pensant, en parlant ainsi, je crois plaire à Dieu ; je ne veux pas faire dire que j'ai par surprise saisi l'épiscopat. Il faut que le vénérable Théophile sache à quoi s'en tenir sur mon compte, et quand il sera parfaitement renseigné, qu'il décide de moi. Il me permettra de continuer ma vie et de philosopher comme je l'entends ; ou s'il veut que je sois évêque, il n'aura plus le droit de me juger et de me déposer. Toutes les raisons que l'on m'opposera ne sont que bagatelles ; car il n'est rien qui soit plus agréable à Dieu que la sincérité. Je le jure par ta tête sacrée, mieux encore, je le jure par le Dieu de vérité, je souffre (et peut-il en être autrement ?) à la pensée qu'il faudra changer d'existence. Enfin, après les déclarations que je viens de faire, si celui qui tient ce pouvoir du ciel persiste à me mettre au nombre des évêques, je me soumettrai, et j'accepterai le poste où Dieu m'appelle. Je me dis que si l'Empereur ou même un simple augustal donne un ordre, on est bien forcé de l'exécuter ; et je ne m'empresserais pas d'obéir quand c'est Dieu lui-même qui commande ! Mais s'il ne veut pas de moi pour son ministre, eh bien ! j'aurai du moins aimé par-dessus tout la vérité, et je ne me serai pas glissé dans le sacerdoce par les voies obliques du mensonge. Fais en sorte que mes amis (1)

(1) Le texte dit *scholastique*. Ce mot, qui veut dire ailleurs avocat (voir

connaissent bien mes sentiments, et que par eux Théophile en soit instruit.

De Ptolémaïs, 409.

—

111. A Olympius. (*En Syrie.*)

J'en prends à témoin la divinité qui préside à la philosophie et à l'amitié, je préférerais de beaucoup la mort à l'épiscopat. Mais Dieu m'a imposé, non point ce que je désirais, mais ce qu'il voulait; je le prie de me guider dans cette vie nouvelle où il me fait entrer : puissé-je ainsi, non pas descendre des hauteurs de la philosophie, mais en atteindre les plus hauts sommets! Si quelque bonheur m'était advenu, je m'empresserais de vous en faire part comme à l'ami qui m'est le plus cher : il est donc juste que vous soyez le confident de mes chagrins, pour les ressentir avec moi. Vous me connaissez; voyez ce qu'on exige de moi : selon vous que faut-il que je fasse? Je m'essaie à distance. Depuis sept mois que je lutte, je vis loin du pays où je dois exercer le ministère épiscopal; j'attends que je sache exactement à quoi ce ministère m'engage. S'il est compatible avec la philosophie, je l'accepterai; mais s'il ne peut se concilier avec mes principes et mes idées, qu'aurai-je à faire de mieux que de fuir en Grèce? Car si je repousse l'épiscopat, je ne peux plus songer à revenir dans ma patrie : je n'y trouverais que haine et mépris : est-ce vivre que d'être en butte à l'aversion publique?

D'Alexandrie, 410.

—

112. Aux prêtres. (*En Cyrénaïque.*)

Si je n'ai pu vous résister, quoique j'aie employé toutes mes forces, toutes les ruses pour éviter l'épiscopat, ce n'est

lettre 105), semble signifier ici les gens instruits, les savants, avec lesquels Synésius s'était lié à Alexandrie, et qui avaient sans doute des relations avec Théophile.

pas vous cependant qui m'avez vaincu ; il a fallu la volonté de Dieu pour que je sois aujourd'hui ce que je n'étais point naguère. J'aurais préféré cent fois la mort aux fonctions sacerdotales, car je ne me sentais pas assez de force pour supporter une charge aussi lourde. Mais puisque Dieu m'a imposé, non point ce que je désirais, mais ce qu'il voulait, je le prie de me diriger dans cette vie nouvelle où il me fait entrer (1). J'ai passé ma jeunesse dans l'étude de la philosophie et dans la tranquille contemplation des êtres ; je n'ai connu que les soucis auxquels nous soumettent les nécessités de l'existence et l'accomplissement des devoirs de citoyen : comment donc pourrai-je suffire aux travaux qui se succéderont sans relâche ? Et si je me livre au tracas des affaires, pourrai-je encore élever mon esprit vers les beautés intelligibles, qu'un heureux loisir peut seul goûter ? Sans ce doux repos, la vie, pour moi et pour ceux qui sont comme moi, n'a rien de supportable. De quoi serai-je capable ? Je l'ignore ; mais à Dieu, comme on dit, tout est possible, même l'impossible. Élevez donc pour moi vers le ciel vos mains suppliantes ; ordonnez pour moi des prières publiques et privées dans toutes les églises des villes, des villages, des hameaux. Si Dieu ne m'abandonne point, alors je reconnaîtrai que le sacerdoce, loin de me faire descendre des hauteurs de la philosophie, m'a élevé encore plus haut.

D'Alexandrie, 410.

---

113. A Auxence. (*En Cyrénaïque.*)

Homère relègue

Sur la cime des monts, au sein des flots bruyants (2),

la discorde et les maux qu'elle enfante ; le philosophe ne leur permet même pas d'approcher de son âme. Nous

(1) Synésius répète ici littéralement ce qu'il a déjà dit dans la lettre précédente, à Olympius. Il lui arrive assez fréquemment de se copier ainsi lui-même. Sa lutte contre Andronicus nous offre plusieurs exemples de ces répétitions.

(2) *Iliade*, VI, 347.

sommes trop faibles, moi du moins, pour être philosophes ; mais nous ne voulons pas cependant nous conduire moins bien que les soldats dont parle le poëte. J'emprunte donc à Homère cet autre vers :

A vous de commencer, vous êtes le plus jeune (1).

Loin de nous la lutte; mais s'il faut lutter, que le plus jeune commence. Telle est la pensée de Neptune, lorsqu'il invite un dieu moins âgé que lui à porter les premiers coups. Le rôle de l'aîné c'est de provoquer au bien : or rien de meilleur que la concorde. Pour moi non-seulement je l'emporte sur vous par l'âge, mais je suis même avancé en âge : on le voit à ma peau, comme dit Phérécyde (2). C'est donc à moi de faire les avances. Celui qui a eu les premiers torts doit être le premier à revenir : si vous voulez que ce soit moi, j'y consens, pour vous faire plaisir; car, puisque je recherche votre amitié, il est tout simple que je commence par vous accorder tout ce que vous voulez.

De Ptolémaïs, 410.

---

114. A Auxence. (*En Cyrénaïque.*)

Si je vous accusais d'avoir manqué à l'amitié, je gagnerais ma cause au tribunal de Dieu et des gens de bien : car pourquoi votre ressentiment contre mon frère s'est-il étendu jusque sur moi ? Mon frère, quoi que je pusse lui dire, s'était mis du parti de Phaüs, aujourd'hui mort, contre Sabbatius : vos raisons n'ayant pu le faire changer d'opinion, vous avez tourné contre moi votre colère, et vous m'avez fait tout le mal possible. Moi, provoqué par vous, j'ai accepté la guerre : alors cela m'était permis; mais aujourd'hui je n'en ai plus ni le droit ni la volonté. L'âge étouffe en moi l'esprit de contention, et la loi de Dieu nous interdit la haine. D'ailleurs je me rappelle notre commune enfance : nous avons grandi, nous avons vécu ensemble à Cyrène ; ces souvenirs ne doi-

(1) *Iliade*, XXI, 439. — (2) Voir note 3, p. 310.

vent-ils pas être plus puissants sur nous que tous les démêlés à propos de Sabbatius? Laissez-vous aller aux charmes de l'amitié, ce bien précieux. Je reviens à vous ; je regarde comme perdu tout le temps que j'ai passé sans vous écrire. J'en souffrais vivement, vous pouvez le croire ; mais je dévorais ma peine. Oh ! que les querelles sont donc chose déplorable !

De Ptolémaïs, 410.

—

115. A Athanase l'hydromicte (1). (. . . . .)

Ulysse demandait à Polyphème de le laisser sortir de son antre. « Je suis magicien, lui disait-il, et je puis vous aider » à gagner le cœur de la nymphe que vous aimez. Je connais » des paroles, des enchantements, des charmes amoureux, » qui vaincront promptement la résistance de Galatée. Soulevez seulement la porte, ou plutôt ce roc, qui me semble » une montagne. Je reviendrai tout de suite après avoir » soumis la jeune fille. Que dis-je? après l'avoir soumise! » Je saurai, par mes procédés magiques, l'amener ici ; elle- » même viendra vous prier, vous supplier. Vous pourrez à » votre tour faire le difficile et le dédaigneux. Mais un point » m'inquiète : l'odeur des toisons offensera peut-être cette » nymphe délicate, habituée à se plonger souvent dans les » flots. Vous feriez donc bien de balayer, de parfumer votre » demeure ; mieux encore, préparez des couronnes de lierre » et de smilax, pour en parer votre tête et celle de votre bien- » aimée. Mais que tardez-vous ? Quoi ! vous n'avez pas » déjà ouvert la porte ? » Alors Polyphème de rire aux éclats en battant des mains. Ulysse croyait que c'étaient des transports de joie causés par l'espoir de posséder bientôt celle qu'il aimait. Mais le géant lui caressant le menton : « O Personne, dit-il, tu m'as bien l'air d'un homme adroit et » plein de ressources ; mais cherche un autre artifice, car tu » ne t'en iras pas d'ici ».

(1) D'autres éditions portent la suscription : *à Anastase l'hydrocomète.*

Ulysse, injustement retenu, pouvait recourir à la ruse pour se sauver ; mais vous êtes, vous, plus audacieux que Polyphème, plus entreprenant que Sisyphe. C'est la justice qui vous a saisi ; c'est la loi qui vous a emprisonné : puissiez-vous ne pas leur échapper. S'il faut à toute force que vous vous mettiez au-dessus des lois, moi je ne vous aiderai toujours pas à les fouler aux pieds ; je ne briserai pas les portes du cachot. Si les prêtres avaient à régir les cités, ils devraient châtier les coupables ; car le glaive du bourreau purifie les villes aussi bien que l'eau lustrale placée à l'entrée des temples.

C'est ainsi que jadis les héros s'illustraient (1).

Il était bon à leurs yeux qu'au même homme fût confié le soin de prier pour le bonheur public, et d'agir pour assurer ce bonheur. Pendant longtemps les Égyptiens et les Hébreux furent gouvernés par leurs prêtres ; plus tard les fonctions furent séparées : d'un côté le sacerdoce, de l'autre le pouvoir civil ; les magistrats furent destinés aux affaires ; nous sommes, nous, établis pour la prière. La loi nous défend de prêter main-forte à la justice et de mettre à mort un scélérat : comment nous permettrait-elle de prendre parti pour un criminel contre la justice ? Je puis au moins, comme prêtre, et j'use de ce droit dans mes prières particulières comme dans les sacrifices publics, demander à Dieu que l'équité triomphe de la violence, et que la cité ne soit plus souillée par le crime : c'est lui demander de perdre tous les méchants, vous et vos pareils. Combien je serais empressé à vous punir, si cela m'était permis ! Jugez-en, puisque, ne pouvant vous punir, je vous maudis.

De Ptolémaïs, 410.

—

116. A Théophile. (*A Alexandrie.*)

Puisse une longue et heureuse vieillesse vous être réservée, très-saint, très-docte prélat ! Que de biens nous pouvons nous

(1) *Iliade*, IX, 520.

promettre de la prolongation de vos jours ! Et quel magnifique enseignement de la doctrine chrétienne nous apportent ces lettres pascales dont le nombre s'accroît avec les années ! Celle que vous venez de nous envoyer a instruit et charmé tout à la fois nos diocèses par la force des pensées et par la grâce du langage.

De Ptolémaïs, 411.

---

117. A son frère. (*A Alexandrie.*)

Vous saviez, tu ne prétendras pas le contraire, que le porteur des lettres pascales allait se mettre en route ; et pourtant vous l'avez tous laissé partir sans daigner vous souvenir de moi, sans lui remettre le moindre billet pour m'apprendre comment vous allez et ce que vous faites. Tout ce qui vous touche m'intéresse grandement, et comme je n'ai chez moi que des sujets de chagrin, je voudrais au moins avoir à me réjouir à votre sujet ; mais vous me privez de cette consolation. Vous avez bien tort. Quand nous ne serions pas sortis du même sang, nous avons été nourris ensemble, élevés ensemble ; entre nous tout n'a-t-il pas été commun ? Que de liens donc nous unissent ! L'adversité, on a bien raison de le dire, est chose terrible ; les mauvais jours, lorsqu'ils arrivent, mettent surtout à l'épreuve l'affection des amis et des frères. Que j'aie de vos nouvelles, même par des étrangers, et je serai content, pourvu que Dieu vous prodigue ses faveurs ; car c'est là surtout ce que je désire apprendre.

De Ptolémaïs, 411.

---

118. A un ami (1). (. . . . . . .)

Cette lettre si distinguée, si charmante, si spirituelle dans sa brièveté, ce chef-d'œuvre que vous avez composé, je l'ai

(1) Cette lettre, qui ne se trouve point dans l'édition du P. Pétau, a été tirée d'un manuscrit du Vatican, où elle figure sous ce titre : *A un ami qui lui avait demandé un évêché après le rétablissement des évêques.* J'avoue

entre les mains ; j'en suis doublement ravi, car celui qui me l'écrit est un ami bien cher, et dans ce qu'il écrit quelle grâce délicate ! Votre lettre m'a fait venir à l'esprit une pensée audacieuse ; et si l'amitié qui rapproche les extrêmes et réunit les contraires ne me promettait le pardon, je m'exposerais fort à vous fâcher. Mais en quoi consiste donc cette audace ? demanderez-vous. Le voici : plus que personne vous êtes le favori des Muses ; Démosthène dirait, s'il vous voyait parmi nous, que vous semblez le dieu de l'éloquence descendu sur la terre ; et j'ose vous donner de ma prose, moi qui n'ai jamais pu atteindre à l'élégance du langage, et qui suis d'ailleurs devenu si rustique, qu'à peine si je sais encore qu'une barque s'appelle une barque ! Je me gâte ; le mal dont je suis atteint, et que je vous avoue tout bas, gagne tous les jours ; il finira, je le crains, par m'envahir tout entier. Il faut donc, non pas me féliciter, mais me plaindre, moi qui n'ai même pas le bonheur de rencontrer ici un esprit distingué, tel que vous, au contact duquel je puisse me dépouiller un peu de ma barbarie et me défaire de ma crasse.

Mais ce qui me chagrine plus encore, c'est que la requête que vous m'adressez m'est arrivée trop tard. L'huile que vous me demandez, et que je voudrais, ou plutôt que je désirais donner à un homme tel que vous, est restée dans le pays (ainsi l'ont voulu les circonstances), et elle a eu son emploi. Tous les oliviers, si vous me permettez d'user d'une locution faite, ont reçu leur greffe ; il n'en est plus sur lequel je puisse enter mon ami ; ils sont tous en culture, et commencent déjà à donner des fruits. Je n'en dis pas plus ; le porteur de ma lettre vous exposera le reste, et vous expliquera comment l'occasion m'a manqué pour satisfaire vos désirs. Adieu ; continuez de vous porter avec ardeur à la philosophie.

De Ptolémaïs, 411.

que ce titre me laisse des doutes ; la réponse à cette demande se trouverait seulement dans la seconde partie de la lettre ; mais les expressions en sont bien cherchées, et même assez énigmatiques. Synésius trop souvent manque de simplicité, mais en général il est clair, qualité que nous ne trouvons pas ici. D'ailleurs d'un bout à l'autre de cette lettre le langage est si affecté, si pénible, on y sent si peu l'évêque, que j'ai peine à croire que la lettre soit vraiment de Synésius, et surtout de Synésius métropolitain.

119. A Clédoine. (*A Constantinople.*)

Un de mes parents se plaint d'une injustice : vous êtes mon ami et son juge ; vous pouvez donc me donner satisfaction en même temps qu'aux lois. Qu'Asphalius rentre en possession de ses vases, et que le testament de son père soit confirmé par votre sentence. Que l'accusation n'empêche pas de faire appeler immédiatement sa cause. Et quel temps plus convenable pour rendre la justice que celui où nos supplications s'élèvent avec le plus de ferveur vers Dieu ?

De Ptolémaïs, 411.

—

120. A Théotime. (*A Constantinople.*)

Comptez Pierre au nombre de ceux qui s'attirent la juste haine de la Pentapole. C'est un homme qui brave ouvertement les lois. Du reste ceux qui les enfreignent hypocritement ne sont pas pour moi l'objet d'une moindre aversion : Dieu le sait, et Dioscoride aussi. Mais Pierre est bien autrement effronté que Dioscoride : qu'une chose excite sa convoitise, il commence par mettre la main dessus ; après s'en être emparé, il intente procès au propriétaire ; s'il perd, il en appelle à la violence. C'est ainsi qu'il vient d'agir. Il avait pris un vase : on le traduit devant les tribunaux ; il est condamné, mais il ne rend pas l'objet, et menace de coups les agents de la justice. Cela m'irrite ; car la vie ne serait pas tenable dans une ville où des particuliers seraient plus puissants que les lois. Je décide d'honnêtes citoyens à se réunir pour faire exécuter le jugement et venir au secours de la cité ; car si notre homme n'avait pas eu le dessous, bientôt nous aurions vu des Pierres en foule. L'excellent Martyrius surtout (et je lui en suis très-reconnaissant) a partagé mon indignation et m'est venu en aide de tout son pouvoir : puisse-t-il en être récompensé par Dieu ! Mais qu'il n'en éprouve aucun préjudice auprès d'Anthémius, à qui Pierre menace d'en appeler. Je vous en prie, et je prie en même

temps par votre intermédiaire l'illustre et sage Troïle, faites en sorte tous les deux qu'Anthémius ne se laisse pas surprendre, et qu'un misérable ne puisse abuser des lois contre les lois. Ce sont les intérêts de la Pentapole que je défends, et je ne voudrais pas qu'un de mes amis se trouvât à cause de moi dans un mauvais cas. Comment peuvent être déjouées les manœuvres de ce coquin, ce n'est pas à moi de le chercher, mais à vous, ô le plus ingénieux des hommes, lorsqu'il s'agit de trouver tout ce qui est bien !

De Ptolémaïs, 411.

—

121. A Troïle. (*A Constantinople.*)

Jadis, quand je parlais, quand j'écrivais à mes amis, ce n'était point pour les entretenir d'affaires ; je vivais avec mes livres, étranger aux choses de l'administration. Mais aujourd'hui, dans le poste où Dieu m'a établi, j'ai des devoirs publics qui me sont imposés, j'ai des relations avec des hommes de toutes les classes. Je voudrais donc être utile à ceux qui m'entourent, faire le plus de bien possible aux particuliers et à la cité ; en un mot, dans cette traversée de la vie, aimer mes compagnons et m'en faire aimer. J'ai écrit pour vous recommander Martyrius : si j'ai pu le servir, sachez que c'est moi que vous obligez en vous montrant bienveillant pour un de mes intimes ; il m'est si attaché, j'en atteste les lettres qui nous sont chères à vous et à moi, que souvent pour me tenir compagnie il reste jusqu'à une heure avancée de la nuit.

De Ptolémaïs, 411.

—

122. A Théophile. (*A Alexandrie.*)

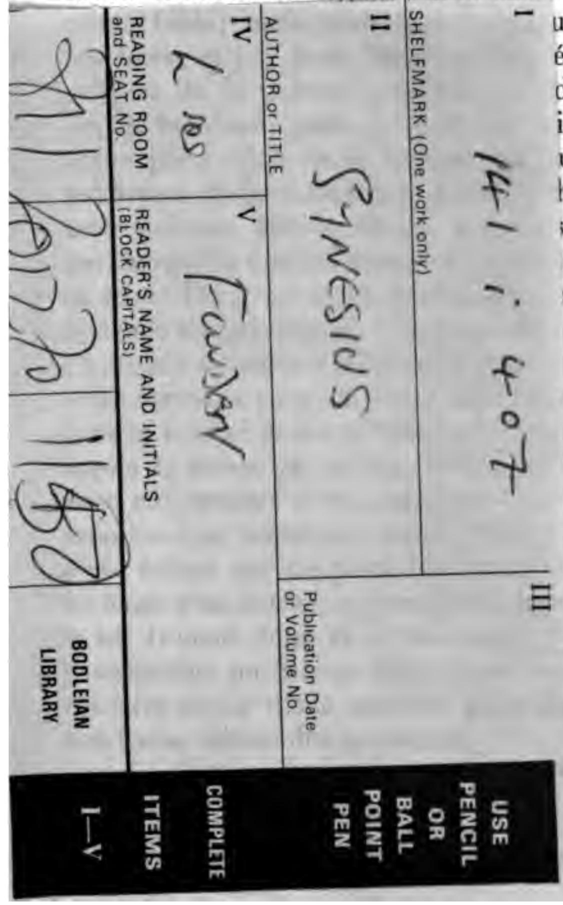
Je viens vous soumettre une difficulté, mais je dois vous donner quelques explications préalables. Un Cyrénéen, Alexandre, de l'ordre des sénateurs, s'engagea, encore jeune, dans la vie monastique ; avec l'âge, il fut élevé aux

fonctions ecclésiastiques, diacre d'abord, et puis prêtre. Une affaire l'appelle à la cour; il est recommandé à Jean (1), d'heureuse mémoire (ne parlons qu'avec respect de celui qui n'est plus, car toute haine doit expirer devant le tombeau); grâce à cette recommandation (c'était avant que les églises fussent en lutte les unes avec les autres), il est, par les mains de Jean, sacré évêque de Basinopolis, en Bithynie. Peu de temps après la discorde éclate; Alexandre reste l'ami de celui auquel il doit l'épiscopat, et l'un de ses partisans. Même quand le synode se fut prononcé, l'accord ne se rétablit pas encore tout de suite. Mais qu'ai-je besoin de vous raconter ce que vous savez mieux que personne? N'est-ce pas à vous d'ailleurs qu'on a dû les mesures prises pour ramener l'union? Je me rappelle même avoir lu un traité plein de sens que vous adressiez, si je ne me trompe, au bienheureux Atticus, pour l'inviter à recevoir à la communion les anciens adversaires. Jusque-là Alexandre ne se distingue en rien des gens de son parti; mais voici en quoi, seul ou presque seul, il tient une conduite toute particulière. Depuis trois ans qu'à la suite de l'amnistie (2) la paix a été faite, il n'est pas retourné en Bithynie, il n'a pas repris possession de son siége; il reste au milieu de nous, comme s'il lui était indifférent de ne pas être traité en évêque. Pour moi, que ma vie antérieure laissait étranger à l'étude des lois sacrées, je ne puis encore beaucoup les connaître, depuis moins d'un an que je suis admis dans les rangs du sacerdoce. Si je m'adresse aux vieux prêtres, ils ne me cachent point qu'ils n'en savent guère plus que moi; mais comme ils redoutent surtout d'enfreindre, sans le vouloir, quelque canon de l'Église, ils traitent Alexandre avec rigueur : on peut hésiter à qualifier sa faute; ils n'hésitent pas à lui infliger un affront en refusant de l'admettre sous leur toit. Pour moi je ne veux ni les blâmer ni les imiter. Vous plaît-il de savoir à quel parti je

(1) Il s'agit ici de saint Jean Chrysostome, dont Théophile avait été l'un des adversaires les plus acharnés. Voilà pourquoi Synésius semble s'excuser de parler avec respect d'un ennemi du patriarche d'Alexandrie.

(2) « On ne sait, dit Fleury, *Histoire ecclésiastique*, XXII, 42, ce que c'est » que cette amnistie et cet accommodement de Théophile avec le parti de » saint Chrysostome. »

me suis arrêté, ô père très-vénérable? Je n'ai pas voulu recevoir Alexandre à l'église, ni le laisser prendre place à la



ueille sans songer à
égards que pour les
d'eux vient me visi-
ire honneur, la pre-
u reproche que l'on
hé de mes droits de
, quand il s'agit de
er seul pour le repos
her les fatigues sans
l'église, je voudrais
rue ; si je l'aperçois,
ir; mais dès qu'il a
sous mon toit, je le
erai-je mis d'accord
public je n'agis de
la loi, tantôt je cède
nce. Mais je ferais
ent à quoi m'oblige
us le successeur de
s occupez (1); vous
récise si je dois ou

Ptolémaïs, 411.

ndrie.)

e, regarder comme
qui me viennent de votre trône. Aussi, pour vous obéir, quittant les occupations funèbres (2), et forçant à la fatigue ce corps brisé de douleur, j'ai parcouru des lieux suspects, comme s'ils étaient sûrs ; et traversant un pays infesté par l'ennemi, je me suis rendu à

(1) Littéralement, *vous qui avez l'autorité de la succession évangélique.* Saint Marc, l'évangéliste, avait été le premier évêque d'Alexandrie.
(2) Synésius venait de perdre un de ses fils.

Palébisque et à Hydrax : ce sont deux bourgs de la Pentapole, sur les confins de la Libye aride. Là je réunis les habitants ; je remets la lettre que vous leur avez adressée, et je donne lecture de celle que vous m'avez écrite sur le même sujet ; puis je leur tiens un discours sur la nécessité de procéder à une élection. J'espérais les amener, soit de leur plein gré, soit après quelque résistance, à faire choix d'un évêque ; mais je n'ai pu parvenir à vaincre leur attachement pour le très-religieux Paul. Vous pouvez m'en croire : je ne voulais pas avoir fait un voyage inutile ; j'ai mécontenté des gens qui jusque-là me tenaient en grande considération. Parmi les principaux habitants, les uns protestaient avec des exclamations de colère ; d'autres, montant sur des pierres pour pérorer, haranguaient l'assistance. Les traitant alors comme des vendus et des factieux, j'ordonnais aux huissiers de les arrêter et de les chasser de l'assemblée. Je m'efforçais d'apaiser, de réprimer l'agitation tumultueuse de la foule ; j'employais toutes sortes d'arguments ; j'invoquais la soumission due à votre haute dignité : vous mépriser ou vous honorer, c'est mépriser ou honorer Dieu lui-même. Alors leurs lèvres ne prononçaient votre nom qu'avec respect ; se prosternant, ils vous suppliaient, comme si vous aviez été présent, avec des cris et des gémissements. L'émotion des hommes éclatait plus vive que je ne m'y étais attendu ; mais ce n'était rien encore : les femmes (ce sexe ne veut rien écouter) tendaient leurs bras en l'air, levaient vers le ciel leurs nourrissons, fermaient les yeux pour ne point voir le trône épiscopal veuf de son pontife accoutumé. Enfin peu s'en fallut, malgré mes résolutions contraires, que leur douleur ne me gagnât. Craignant de ne pouvoir résister, car je me sentais troubler, je pris le parti de remettre l'assemblée à quatre jours plus tard, non sans avoir d'abord prononcé de terribles malédictions contre ceux qui, par vénalité, par intérêt personnel, par complaisance, ou toute autre cause semblable, tiendraient un langage en désaccord avec la volonté de l'Église.

Au jour fixé, le peuple arrive, opiniâtre et animé comme la première fois. Je n'avais encore eu le temps de rien dire

que toutes les voix s'élèvent ensemble, formant un bruit confus, étourdissant. Les huissiers sacrés commandent le silence : aux cris succèdent les pleurs; rien de triste comme d'entendre les gémissements des hommes, les lamentations des femmes, les sanglots des enfants. « C'est un père, c'est » un fils, c'est un frère que nous regrettons », disaient-ils, chacun, suivant son âge, donnant à Paul un de ces noms si chers. Je me préparais à parler : du milieu de la foule on me fait passer une supplique ; on me prie de la lire à haute voix. C'était pour m'adjurer de ne plus les contraindre, d'ajourner toute décision jusqu'à ce qu'ils aient pu vous envoyer un messager pour vous faire connaître les vœux de la cité ; ils me prient même de vous écrire pour plaider auprès de vous leur cause, en vous faisant part de tout ce que je sais. Or voici les faits tels que je les ai appris dans le synode des prêtres, dans l'assemblée du peuple, et tels qu'ils se trouvent consignés dans la supplique. Conformément à la tradition religieuse, constamment observée, les églises de Palébisque et d'Hydrax ressortissaient à celle d'Érythre ; mais elles s'en séparèrent du temps où Orion était évêque : trop avancé en âge, on lui reprochait de la faiblesse de caractère ; c'était un tort inexcusable aux yeux de ceux qui veulent que le pontife s'occupe des choses de la terre et prenne en main les intérêts de tous. Ce digne Orion vivant trop longtemps, on n'eut pas la patience d'attendre sa mort; on fit choix, pour le remplacer, de Sidérius, homme jeune, actif; il avait servi sous les ordres de l'empereur Valens, et il revenait de l'armée pour administrer un domaine qu'il avait obtenu ; il pouvait nuire à ses ennemis et servir ses amis. A cette époque l'hérésie était triomphante (1) ; elle avait pour elle la multitude ; l'habileté était de mise alors et pouvait être réputée sagesse. On ne voulut donc que Sidérius pour évêque de Palébisque. Mais le fut-il légitimement? Non : les canons étaient violés, d'après ce que m'ont dit les anciens, puisqu'il ne fut sacré ni en Égypte par le patriarche, ni en Cyrénaïque par trois évêques, quoique la permission en fût venue

(1) L'hérésie arienne.

d'Alexandrie. Philon prit sur lui de sacrer tout seul Sidérius : c'était Philon l'ancien, évêque de Cyrène, oncle de Philon le jeune. Dans tout le reste scrupuleux observateur de la loi chrétienne, quand il s'agissait de commander ou d'obéir il prenait assez facilement certaines libertés avec la règle. Je demande pardon de cette réflexion à l'âme de ce saint personnage. Il vint donc, et à lui seul il sacra Sidérius et le plaça sur le trône épiscopal. Mais dans les temps mauvais il faut se relâcher un peu de la rigueur de la loi : le grand Athanase fit la part des circonstances; et bientôt, comme il voulait ranimer et relever dans la Ptolémaïde la foi orthodoxe presque expirante, et que Sidérius lui paraissait convenir à un poste important, il le transféra sur le siége de Ptolémaïs, l'appelant ainsi à la dignité de métropolitain. Plus tard la vieillesse ramena Sidérius à sa première église; en quittant la vie il n'eut point de successeur dans ces bourgades, pas plus qu'il n'avait eu de prédécesseur. Palébisque et Hydrax revinrent, comme par le passé, sous la dépendance d'Érythre, et cela, affirme-t-on, d'après votre décision.

Les habitants insistaient sur ce point qu'il ne convient pas qu'un de vos actes pontificaux soit abrogé. Je leur ai demandé la pièce originale : ils n'ont pu me la représenter; mais ils ont produit comme témoins quelques-uns des évêques de la province. Ceux-ci déclarent que, pour obéir à une lettre reçue de vous, ils avaient proposé au peuple Paul pour évêque; le peuple l'avait agréé; ils vous en avaient alors référé, et d'autres avaient procédé à l'intronisation. Si vous me permettez de vous le dire, père très-vénérable, vous étiez libre alors de prendre tel parti que vous auriez voulu : il est moins dur de refuser que de retirer après avoir accordé. Du reste qu'il soit fait comme il plaira à votre autorité paternelle. Ce que vous aviez décidé semblait juste, et c'est ce qu'on allègue; mais si vous changez d'avis, ce qui semblait juste cesse de l'être. Ainsi votre volonté fera loi pour le peuple; car l'obéissance c'est la vie, et la désobéissance c'est la mort. Ils ne songent donc pas à vous résister; mais ils vous prient, ils vous conjurent de ne pas les rendre orphelins du vivant de leur père; je répète leurs propres expres-

sions. Faut-il louer Paul, faut-il le féliciter de l'attachement que les habitants lui témoignent? Car à moins de se recommander par de rares qualités, ou d'être tout particulièrement favorisé de Dieu, comment aurait-il gagné l'affection de tous et les aurait-il charmés, à ce point qu'ils déclarent ne pouvoir vivre sans lui? Traitez-les avec la bonté qui fait le fond de votre caractère. Je vais retourner à Ptolémaïs, où j'attendrai vos instructions.

Je dois vous raconter tout ce que j'ai fait pendant les quatre jours que j'ai passés ici, et comment j'ai réglé différentes affaires. Ne vous étonnez pas s'il m'arrive de louer et de blâmer le même homme: c'est que ses actes auront été divers; l'éloge et le blâme s'appliquent aux choses plutôt qu'aux personnes. Entre ceux qui sont frères en Jésus-Christ il est bon que jamais la discorde ne se produise; et si elle vient à se produire, il est bon qu'on la fasse disparaître promptement. Dans cette pensée, et pour obéir d'ailleurs à vos recommandations, j'ai jugé comme arbitre, après avoir entendu les deux parties, la querelle que je vais vous exposer. Dans le bourg d'Hydrax, sur une colline, s'élevait anciennement une forteresse, aujourd'hui en ruines à la suite d'un tremblement de terre. Jusqu'ici on faisait servir à divers usages ce qui restait de cette forteresse; mais la guerre survenant, comme on peut, en réparant l'édifice, le rendre à sa première destination, voilà qu'à la possession de ces murs s'attache un intérêt sérieux. Entre nos vénérables frères Paul et Dioscore, comme entre leurs prédécesseurs, il y avait une vive contestation au sujet de la propriété de ce fort. L'évêque de Dardanis reprochait à celui d'Érythre d'avoir usé de fraude; car, pour s'emparer d'un terrain qui ne lui appartenait pas, il l'avait d'abord consacré, et prenant ainsi les apparences de la religion, il prétendait maintenir son usurpation par la violence. A cela Paul opposait différentes raisons : il était le premier occupant; d'ailleurs le fort avait servi d'église avant que Dioscore le possédât. En examinant l'affaire avec soin, j'ai démêlé bientôt la vérité. Les dires de Paul n'avaient rien de sérieux : que les habitants des campagnes, chassés par la crainte de l'ennemi, aient fait leur prière dans le lieu où ils

s'étaient réfugiés, cela ne suffit point pour que ce lieu soit consacré; car autrement toutes les montagnes, toutes les vallées seront églises; il n'y aura point de forteresse qui ne soit un temple; car on s'y retire en cas d'invasion, et l'on est bien forcé d'y prier, d'y célébrer les saints mystères. Combien de maisons, du temps où l'impiété arienne triomphait, ont offert un asile au culte! Les Ariens étaient aussi des ennemis qui mettaient les fidèles en fuite; elles n'en sont pas moins des demeures privées.

Mais il y a eu un fait de consécration. J'ai dû m'enquérir si c'était du consentement et avec l'autorisation du maître de ce fort. Pas le moins du monde, comme j'en ai eu la preuve. L'un des deux évêques demandait le fort; celui qui en était le possesseur refusait net. Enfin, un jour que Dioscore était parti avec les clefs, Paul s'introduit dans l'édifice; il apportait avec lui un autel, et il consacre sur la colline une petite chapelle. Mais pour arriver à cette chapelle il fallait traverser toute la colline : Paul avait fait ce calcul qu'il pourrait ainsi réclamer comme sien le plateau tout entier. Pour moi je trouvais le procédé indigne, plus qu'indigne, et je m'irritais de cette violation des lois religieuses et des lois civiles. Où en sommes-nous en effet si l'on invente un nouveau genre de confiscation, si l'on abuse des choses sacrées pour exécuter une œuvre détestable, si la prière, si la table sainte, si le voile mystique deviennent des instruments de violence et de spoliation? C'est ainsi que déjà la chose avait été jugée dans la ville; car nous avions eu à Ptolémaïs une réunion de presque tous les évêques de la province, venus pour délibérer sur une question d'intérêt public. Je leur avais conté l'affaire; ils blâmaient fort la conduite de Paul; mais ils n'osaient le déposséder. Quant à moi, j'ai voulu séparer la superstition de la piété; c'est un vice qui se couvre du masque de la vertu, et la philosophie ne peut y voir qu'une troisième espèce d'irréligion. A mes yeux il n'y a rien de saint et de sacré que ce qui est juste et légitime. Aussi je ne m'effrayais point de cette consécration, dont on ne me parlait qu'avec terreur. Non, le véritable christianisme n'admet point que des cérémonies, que des chants aient la vertu matérielle d'attirer la

Divinité : tout au plus pourrait-on ainsi évoquer des esprits mondains. Dieu ne descend que dans les âmes exemptes du trouble des passions, et qui lui sont entièrement soumises : comment l'Esprit-Saint descendrait-il dans un cœur où règnent la colère et l'aveugle obstination, lui que ces passions feraient fuir d'une âme où il habiterait déjà?

J'allais donc interdire la chapelle, quand j'ai acquis la preuve que Paul avait promis de l'interdire lui-même, et s'y était engagé par serment. Heureux d'échapper ainsi à l'obligation de prononcer une sentence, j'invitais Paul à être son propre juge, je le pressais de tenir sa parole. Mais il revenait sur sa promesse; la chose traînait en longueur. Comme je me trouvais dans le pays pour l'affaire relative à l'évêché de Palébisque, je résolus de me rendre sur les lieux pour vider ce différend. Là se joignent à moi les évêques du voisinage, venus pour diverses causes. On nous fit voir à tous les bornes qui délimitaient le territoire de Dardanis; en outre les vieillards affirmaient, et leur témoignage n'était plus contredit par la partie adverse, que le terrain disputé appartenait bien à Dioscore. Sur les instances de Dioscore, il fallut donner publiquement lecture d'un écrit injurieux que Paul avait composé, en forme de lettre à vous adressée, satire grossière et violente dirigée contre son confrère; mais l'insulteur avait à en rougir plus que l'insulté. Après l'innocence il n'y a rien de plus estimable que la honte de la faute commise : Dieu seul a le privilége de ne jamais faillir; mais pour l'homme qui a péché, le repentir c'est déjà le retour vers le bien. Paul manifesta les plus vifs regrets ; aucun discours n'aurait été aussi expressif que le sincère aveu qu'il fit de ses torts ; il se montra si affligé, si contrit de la conduite qu'il avait tenue, que nous lui rendîmes du même coup notre estime et notre amitié. Nous n'avions pas à cela grand mérite. Mais le vénérable Dioscore, en faveur de qui les juges se prononçaient, céda volontairement à son adversaire, en le voyant revenir à de meilleurs sentiments. Il laisse Paul libre de garder ou de rendre, à son choix, la colline; il est le premier à lui proposer divers arrangements, dont il n'aurait même pas voulu entendre parler avant le repentir de Paul.

Celui-ci désirait-il acheter l'emplacement de la chapelle? Préférait-il acquérir, moyennant échange, la colline tout entière? Dioscore était prêt à tout; il s'ingéniait à faire de ces offres qui témoignent un vif désir d'obliger. Mais l'autre ne voulait qu'une chose, avoir le domaine à prix d'argent, aux mêmes conditions où Dioscore en était devenu propriétaire. Paul aujourd'hui possède donc, outre la colline, des vignes, des plants d'oliviers. Quant à Dioscore, s'il ne lui reste plus de champs, il lui reste, ce qui est plus précieux, sa générosité de sentiments et l'honneur d'avoir été fidèle à la loi évangélique, qui fait de la charité le précepte par excellence. Il eût peut-être été plus convenable de me borner à vous dire que l'union et la concorde étaient rétablies entre les frères, sans parler des faits antérieurs, ni des torts qu'a pu avoir un évêque; car il vaut mieux laisser tomber dans l'oubli des fautes qu'on aurait dû ne jamais commettre. Mais Dioscore voulait garder au moins votre estime; il m'a prié de vous écrire en détail, de vous exposer toute l'affaire : il attache un grand prix à ce que vous sachiez que le bon droit, dans cette contestation, était de son côté. J'ai pour lui beaucoup de considération et de sympathie; mais j'admire surtout de quel respect il est pénétré pour votre haute dignité. Je le jure par votre tête chère et sacrée, vos pauvres d'Alexandrie doivent de la reconnaissance à Dioscore, qui fait cultiver leurs champs, qui se multiplie pour en tirer un revenu même dans les mauvaises années, et sait mettre à profit toutes les circonstances favorables.

Voilà comment s'est terminé le démêlé entre les deux évêques. Vous m'aviez aussi ordonné d'ouïr la plainte du prêtre Jason, qui accuse un de ses confrères de l'avoir outragé ; et la chose en effet est certaine. Jason établissait que Lamponien l'avait maltraité : celui-ci, sans attendre que la preuve soit faite contre lui, avoue sa faute : il en est puni par l'excommunication, malgré son repentir et ses larmes, et quoique le peuple ait demandé son pardon. Mais je n'ai pas cru pouvoir revenir sur ma décision; j'ai renvoyé le droit de faire grâce à l'autorité patriarcale. Seulement j'ai pris sur moi de permettre que, dans le cas où Lamponien se

trouverait gravement malade et en danger de mort, tout prêtre l'admît à la communion ; car, autant qu'il dépend de moi, je ne veux pas que personne meure sous le coup des interdictions de l'Église; mais s'il revient à la santé, il encourra de nouveau sa peine; votre divine bonté pourra seule l'absoudre. Du reste Jason n'est pas non plus sans reproche : il a la langue assez prompte, et il s'est attaqué à un homme dont la main est encore plus prompte; et, comme on dit, pour une chose légère, rien que des propos (1), il a reçu une lourde correction.

Quant à la somme dont j'ai parlé, Lamponien reconnaît qu'il la doit; bien que la reconnaissance signée de sa main ait disparu dans un naufrage, il n'entend pas s'affranchir par là de sa dette ; il demande seulement qu'on lui permette d'attendre le moment favorable pour vendre sa récolte. Il n'a rien plus à cœur, dit-il, que de rembourser promptement l'argent des pauvres. La somme s'élève à cent cinquante-sept pièces.

Si je vous signale maintenant une habitude fâcheuse trop répandue dans ce pays, c'est avec l'espoir que vous la ferez cesser. Des prêtres souvent accusent d'autres prêtres; en supposant que ces dénonciations ne soient pas calomnieuses, toujours est-il qu'elles partent d'un esprit jaloux et malveillant; car on veut ainsi, non pas faire punir des coupables, mais procurer aux chefs militaires des gains illicites. C'est sur moi que retombe la responsabilité de toutes les fautes. Écrivez donc, je vous en prie, et faites défense à tous d'agir de la sorte. Par là vous m'obligerez, en même temps que vous viendrez en aide aux honnêtes gens qui se voient tourmentés; enfin vous rendrez surtout service aux dénonciateurs, car on est d'autant plus heureux qu'on est délivré d'un plus grand mal; et il y a plus de mal à commettre l'injustice qu'à la subir ; car dans le premier cas on souffre de sa propre faute, et dans le second de celle d'autrui. Je n'ai voulu désigner personne ; vous, de votre côté, quand même vous sauriez les noms, n'en citez aucun, en exprimant votre blâme. Je ne

(1) Platon, *Les Lois*, XI, 935.

veux pas m'attirer l'animadversion de mes frères. Si dans le tête-à-tête je fais de sévères objurgations, Dieu ne me le reprochera pas. Mais dans la lettre que vous m'adresserez, contentez-vous de faire voir combien vous réprouvez les dénonciations ; je saurai, le ciel aidant, sans blesser personne, mettre un terme, je ne dirai pas à la honte de l'Église, mais à notre honte.

Encore un point à traiter, et je finis ma lettre. Dans notre pays nous voyons courir un certain nombre de vaguants (1) ; je vous demande pardon de ce mot assez barbare ; c'est le terme, assez expressif, admis ici pour désigner ceux qui désertent leur résidence ecclésiastique. Ils ne veulent plus sans doute avoir de résidence nulle part, eux qui, délaissant celle qui leur était assignée, ont changé de pays non par nécessité, mais par caprice. Ils vont chercher des honneurs, et se rendent partout où ils peuvent trouver plus de profit. Voici, selon moi, vénérable père, la conduite à tenir à leur égard : il faut interdire toute église à ceux qui ont quitté leur église ; qu'ils y retournent, sinon on ne les recevra plus à l'autel ; on ne les invitera plus à prendre les premières places ; on les laissera confondus avec la foule sur les derniers bancs quand ils viendront dans nos temples. Ils iront vite reprendre leurs fonctions, dès qu'ils ne se verront plus entourés de respect. Sans doute ils cherchent à se faire honorer partout plutôt que dans leur légitime église ; mais mieux vaut encore chez eux que nulle part. Nous les traiterons en public comme de simples particuliers, si tel est votre avis. Mais dans la vie privée, chez nous, comment faudra-t-il les recevoir ? J'attends la réponse à la question que je vous ai posée il y a quelque temps au sujet d'Alexandre le Cyrénéen, évêque d'une des églises de Bithynie : chassé de son siége dans des temps de trouble, maintenant qu'il y peut retourner, il ne va pas l'occuper, il reste ici. En vous écrivant, je vous contais son histoire en détail, et je vous demandais comment je devais en user avec lui. Comme vous ne m'avez pas

(1) Βακαντίβοι. D'où vient ce mot ? Est-ce du latin *vacare* ou *vagari* ? De *vagari* probablement, d'après les habitudes de ceux auxquels Synésius applique ce nom.

répondu, je ne sais si ma lettre vous est parvenue, si elle ne s'est pas égarée. J'ai causé de toute cette affaire avec Dioscore, ce digne évêque ; et il a ordonné aux tachygraphes de reproduire l'exposé des faits, tel que je vous l'avais adressé. En recevant cette pièce, à défaut de ma lettre, vous pourrez juger et me rendre réponse.

Surtout priez pour moi, oui, priez, car je reste seul, abandonné de tous ; j'ai besoin de votre assistance. C'est à peine si j'ose implorer Dieu pour moi : toutes choses tournent contrairement à mes vœux ; n'est-ce pas la punition de ma coupable témérité ? Chargé de péchés, nourri hors de l'Église, étranger à ses enseignements, je n'ai pas craint de toucher les autels du Seigneur.

De Palébisque, 411.

—

124. A Anastase. (*A Constantinople.*)

Je n'ai rien pu pour le prêtre Évagrius, rien, pas plus que pour aucun autre opprimé. Nous avons pour préfet Andronicus, de Bérénice, un scélérat, dont l'âme et la langue sont également détestables. Qu'il me méprise, cela n'a pas d'importance ; mais il semble avoir honte de respecter Dieu. Dans son orgueil, il s'attaque au ciel même. Je le jure par votre tête chère et sacrée, il a mis la Pentapole en deuil ; il a inventé des instruments de torture pour les doigts, pour les pieds, et introduit toutes sortes d'appareils de supplices, destinés, non pas aux coupables, car on a maintenant toute liberté pour faire le mal, mais à ceux qui ont à payer des impositions pour leur fortune, ou qui doivent de l'argent à quelque titre que ce soit. Il s'entend admirablement à battre monnaie, avec l'aide de Thoas, un geôlier chargé par lui de ramasser les sommes qu'il exige pour la levée des troupes ; il en exige aussi pour les besoins de la cour (1) ; avec lui, c'est

(1) Χρυσίου τιρωνικοῦ, expression tirée du latin, argent pour la levée ou pour l'entretien des troupes. — Αὐλαναῖα, j'ai donné à ce mot le sens qui m'a semblé le plus plausible.

impôt sur impôt ; il en écrase la population. On a beau être riche, avoir de quoi payer ; on n'échappe pas au fouet. Parfois, tandis que l'esclave court à la maison chercher la rançon du maître, le maître est battu, et risque d'avoir quelques doigts mutilés. Lorsque Andronicus n'a plus d'autres victimes pour rassasier sa cruauté, il revient à Maximin et à Clinias ; il les tient en réserve pour se donner toute satisfaction. Un méchant comme lui doit être le favori des démons qui prodiguent les honneurs et les richesses aux âmes perverses, dont elles usent comme d'instruments pour faire le malheur des cités : Andronicus est pour eux une nature d'élite ; ils favorisent donc son élévation.

Voyez cette étrangeté : le même homme qui se fait humble avec les superbes se montre superbe avec ceux qui sont humbles. Est-on d'humeur simple et douce ? Pour Andronicus on est moins que rien. Les seuls qui soient tout-puissants auprès de lui sont Zénas et Jules. Zénas est celui qui a extorqué cette année aux citoyens un double impôt, et qui menace de poursuivre et de faire condamner mon cher Anastase (1), coupable, à ce qu'il prétend, de prévarication dans son ambassade ; il doit tout son crédit à l'affection d'Andronicus. Jules au contraire obtient tout par la violence et la brutalité ; il n'en use avec personne aussi rudement qu'avec Andronicus. Déjà dans deux ou trois circonstances il s'est emporté contre lui, avec des apostrophes injurieuses (2) ; il lui a reproché toutes ses indignités comme je voudrais l'avoir fait moi-même ; si bien qu'il a rendu ce misérable, qui ressemblait à un lion furieux, plus timide qu'un rat ; et depuis lors il le traite en esclave : mais les esclaves peuvent au moins murmurer contre leur maître, et Andronicus ne l'ose pas ; il n'en a point la permission. Un insensé n'est jamais courageux ; il est tour à tour lâche ou téméraire, mais toujours également méprisable.

(1) Cet Anastase n'est point le même que celui auquel cette lettre est adressée. Ce doit être l'Anastase dont il est question lettre 30.

(2) Littéralement *avec des injures du haut du char*, comme les injures que lançaient dans les fêtes de Bacchus ceux qui étaient montés sur le char.

Héron vous racontera lui-même ce qui lui est arrivé, si toutefois il peut se remettre ; car il a tant souffert de sa liaison avec ce méchant homme, toutes les horreurs qu'il a entendues, qu'il a endurées, l'ont tellement brisé, qu'il espère à peine revenir à la vie, quoique délivré aujourd'hui de cette fatale société. Il a pu s'échapper, car Thoas n'était pas encore de retour de son fameux voyage ; mais une fois rentré, Thoas s'est mis en travers (1) pour empêcher les gens distingués de s'éloigner : il rapportait un songe mystérieux du préfet (2), et ce songe prescrit de faire mourir certains citoyens, d'en jeter d'autres en prison. Ainsi, à cause d'un rêve, ceux-ci sont plongés dans les fers ; ceux-là, sans qu'on ait rien à leur reprocher, périssent : du moins, s'ils n'ont pas encore succombé, ils périront bientôt. Autant qu'on l'a pu, on les a fait expirer sous les verges ; s'ils vivent encore, à l'heure où je vous écris, c'est la vigueur de leur constitution qui seule les a sauvés. « Le grand Anthémius, l'illustre préfet du prétoire, » ne pourra recouvrer la santé, ni se guérir de la fièvre, si » Maximin et Clinias ne sont mis à mort. » Voilà l'histoire que Thoas conte à l'oreille des gens. Maximin offre de l'argent pour sortir de prison : Andronicus se refuse à rien entendre ; il ne veut pas non plus que Leucippe puisse vendre ses biens. « Il ne s'agit pas, dit-il, de remplir le trésor public, » mais de rendre au préfet la santé. Le préfet a fait venir » Thoas, et, sans autre témoin de leur entretien que le so» phiste (3), il a raconté le songe qu'il avait eu ; puis l'ordre » a été donné, Thoas en fait le serment, de fermer tous les » ports, jusqu'à ce que lui-même soit revenu à Ptolémaïs, » et ait mis Andronicus au courant de la chose : car il ne » faut laisser échapper aucun de ceux qui doivent mourir » pour assurer le salut d'Anthémius. » Ainsi, pour un rêve qu'a fait le préfet, ou plutôt pour un rêve qu'on lui attribue, la Pentapole essuie des afflictions qui ne sont que trop réelles.

(1) Littéralement *il a élevé un mur de Décélie*. Pendant la guerre du Péloponèse, les Spartiates, qui avaient pris Décélie, s'y étaient fortifiés, pour qu'on ne pût en approcher.
(2) Ce préfet est le préfet du prétoire, comme on va le voir.
(3) Ce sophiste est sans doute Troïle, l'ami d'Anthémius.

Andronicus, qui a reçu ces confidences, se montre animé d'un zèle sans bornes pour la vie du ministre.

Dans ses fougueux transports il obéit. . . .

à Thoas ; il ne sait plus respecter

Les hommes ni les dieux ; la fureur le possède (1).

Dans le triste état où est tombé notre pays, Évagrius n'avait pas besoin d'aller consulter un prophète pour être sûr qu'il perdrait, si son affaire passait devant le tribunal. Andronicus s'en était expliqué d'avance, non pas avec des indifférents, mais avec Évagrius lui-même. « Soumettez-vous sans résis-» tance, lui avait-il dit ; payez, cela vaut mieux (2) ; sinon je » suis bien décidé à vous condamner. »

Quant à moi, ma justification est toute prête. Dieu, Dioscoride et les hommes ne peuvent m'en vouloir si je n'ai rien fait : j'étais considéré, je ne le suis plus, du moins en tout ce qui se rapporte aux choses humaines ; j'avais du crédit, je n'en ai plus. Tandis que j'étais loin de Ptolémaïs, Andronicus professait pour moi beaucoup de vénération ; à Alexandrie, je l'avais deux fois sauvé de la prison. Je reviens, il se montre tout autre à mon égard. Quand j'ai eu le malheur de perdre celui de mes enfants qui m'était le plus cher, un instant j'ai songé à quitter la vie ; j'étais vaincu par le chagrin : le chagrin m'a toujours trouvé trop faible, vous le savez. Si j'ai fini par surmonter ma douleur, ce n'a pas été par un effort de raison ; mais Andronicus a changé le cours de mes idées, et m'a contraint de ne plus penser qu'aux malheurs publics. Les calamités ont fait diversion aux calamités ; de nouvelles peines ont chassé les peines anciennes ; la tristesse que je ressentais de la mort de mon fils a fait place à une autre tristesse mêlée de colère.

On m'avait prédit, vous le savez, le jour où je mourrais. C'est ce jour-là que j'ai été fait évêque. Ma vie jusque-là

(1) *Iliade*, IX, 238.
(2) Il s'agit ici des charges curiales, charges ruineuses, qu'Andronicus voulait imposer à Evagrius.

s'était écoulée dans la joie, elle avait été comme une fête perpétuelle : estime publique, jouissances du cœur, les biens du dehors comme les satisfactions de l'âme, tout se réunissait pour me rendre plus heureux que ne le fut jamais philosophe. Aujourd'hui de tout ce bonheur il ne me reste plus rien. Mais la plus cruelle de toutes mes afflictions, celle qui me fait désespérer de la vie, c'est qu'habitué jusqu'ici à voir mes prières exaucées, je sens maintenant que je m'adresse en vain à Dieu. Le deuil est entré dans ma maison ; j'habite une patrie désolée ; tous viennent vers moi pour pleurer et gémir ; Andronicus met le comble à toutes mes misères, et ne me laisse plus jouir d'un seul moment de repos. Comme je ne puis assister ceux qui recourent à moi, je suis condamné à les entendre me reprocher mon impuissance.

Je vous en supplie donc tous les deux (1), mais je vous supplie surtout, vous qui m'êtes si cher, Anastase, mon frère ; on prétend que ce furieux est votre protégé : il est juste que vous usiez de votre crédit pour Synésius plutôt que pour Andronicus. Délivrez de tant de misères Ptolémaïs, la cité dont je suis l'évêque. Je ne voulais pas l'être, le ciel le sait. Qu'ai-je donc fait pour être si durement puni ? Si j'ai attiré sur moi, comme on dit, la colère de quelque Dieu, n'ai-je pas assez expié mes fautes ? N'en peut-on pas dire autant de Maximin et de Clinias ? Les plus cruels démons auraient pitié de ces infortunés ; mais Thoas et Andronicus sont des démons implacables.

De Ptolémaïs, 411.

—

125. A Anysius. (*En Cyrénaïque.*)

Jean, que j'aime beaucoup, parce qu'il vous aime, vient d'être fort malade ; mais il souffrait moins encore de sa maladie que du déplaisir d'être éloigné de vous ; son état ne lui permet pas encore de vous rejoindre. Ce qui achève de le

(1) Cet autre auquel il fait allusion est sans doute Troïle.

désoler, c'est qu'il désire se distinguer par quelque exploit; et il ne supporte qu'avec impatience l'inaction à laquelle il se voit condamné.

De Ptolémaïs, 411.

—

126. A Anysius. (*En Cyrénaïque.*)

Tout dernièrement la nouvelle m'arrivait de Cyrène que l'ennemi approchait; je songeais à envoyer tout de suite à Teuchire pour vous le faire savoir; mais un messager est venu nous apprendre que vous occupiez déjà avec vos soldats les hauteurs du pays. Vous avez donc été averti avant nous. Puisse Dieu vous récompenser de votre diligence et maintenant et plus tard. Mais je vous ai adressé mes félicitations, en même temps que je m'informais de vos affaires; elles sont en bon état, je l'espère. J'ai à cœur, fort à cœur (et peut-il en être autrement?) le bonheur de la Pentapole, la mère de ma mère, comme disent les Crétois, et je n'ai pas moins souci de vous et de votre gloire : aussi à chacune de vos victoires tout le monde vient me faire compliment. Intéressé comme je le suis à vos succès, ô le meilleur des hommes et des généraux, j'ai donc le droit de savoir ce que vous faites. J'ai exhorté Jean à se signaler: vous trouverez en lui, Dieu aidant, un vaillant soldat. Accordez-lui votre protection (1), à cause de son frère qui vous rendra à lui seul autant de services que plusieurs. Moi qui connais à fond ces deux jeunes gens, et qui sais combien ils tiennent à l'estime l'un de l'autre, je vous donne le conseil qui me semble le meilleur : si vous le suivez, rien de mieux. Saluez de ma part les compagnons qui servent sous vos ordres. Je désire voir bientôt mon ami de retour, et il me rapportera de bonnes nouvelles de cette guerre : quoiqu'il ne soit pas bien intrépide, il s'est mis hardiment en route, comptant que les chemins étaient sûrs, grâce à vos armes.

(1) Δὸς χεῖρα, dit le texte. Peut-être cela signifie-t-il : *donnez-lui une troupe* (*à commander*).

Rendez à Cyrène les deux frères; ils combattront pour la patrie qui les a élevés et nourris.

De Ptolémaïs, 411.

—

127. A Anysius. (*A Ptolémaïs.*)

La lumière et les ténèbres ne sauraient habiter ensemble; il est dans leur nature de rester séparées. Nous revenions de vous faire cortége, quand nous avons rencontré Andronicus.

De Ptolémaïs, 411.

—

128. A Anysius. (*En Cyrénaïque.*)

Rien ne serait plus utile à la Pentapole que d'avoir des Unnigardes, soldats vaillants et honnêtes, plutôt que des troupes indigènes, et même que tous les auxiliaires qui ont été envoyés dans notre pays. En effet ceux-ci, même quand ils étaient supérieurs en nombre, n'ont jamais livré bataille avec confiance; mais les Unnigardes, dans deux ou trois affaires, sans être plus de quarante, en sont venus aux mains avec plus de mille ennemis; aidés par Dieu et commandés par vous, ils ont remporté les plus grandes et les plus belles victoires. Les barbares se sont à peine montrés, que les uns sont tués, les autres chassés; puis les Unnigardes reviennent, parcourant les hauteurs, toujours au guet pour arrêter les incursions de l'ennemi, comme ces fidèles chiens de garde qui errent à l'entour du troupeau, pour le protéger contre les attaques du loup. Mais je rougis quand je vois ces braves gens ne retirer que de la peine pour prix des services qu'ils nous ont rendus. Je n'ai pu lire sans tristesse la lettre qu'ils m'ont écrite, et je crois que vous ne devez pas rester indifférent à leur prière. Ils désirent (cette demande est trop juste et nous ne devions pas attendre qu'ils nous la fissent) que j'intercède auprès de vous et que vous intercédiez auprès de l'Empereur pour qu'on ne les inscrive pas, eux qui sont

des soldats d'élite, au rôle des troupes indigènes. Ce sera une grande perte, pour eux et pour nous, s'ils se voient retirer les grâces impériales, s'ils sont privés de leurs chevaux, de leur armement, de la solde qui leur est nécessaire. Je vous en prie, vous qui vous êtes distingué à leur tête, ne laissez pas infliger à vos compagnons d'armes cette dégradation; mais qu'ils gardent leur rang et les avantages dont ils jouissaient. Il en sera ainsi si vous faites savoir à notre clément Empereur combien ils sont utiles à la Pentapole. Priez en outre l'Empereur d'ajouter cent soixante de ces soldats aux quarante que nous avons déjà: car n'est-il pas certain que, Dieu aidant, deux cents Unnigardes, tous animés du même esprit et du même courage que ceux dont je loue les bonnes qualités, en auront bientôt fini, commandés par vous, avec les Ausuriens? Qu'est-il besoin de lever tant de troupes, et de tant dépenser chaque année pour leur entretien? N'ayons que peu de soldats, mais que ce soient de vrais soldats.

De Ptolémaïs, 411.

---

129. Aux évêques. (*Dans les pays chrétiens.*)

Andronicus a trompé l'Église; il apprendra qu'elle ne menace pas en vain. Naguère, hier encore, il outrageait Dieu, il insultait les hommes. Aussi, lui fermant notre église, nous vous avions écrit, vénérables frères, pour vous faire connaître la sentence rendue contre lui (1). Avant que la lettre partît, Andronicus est venu, en suppliant, et témoignant du repentir : tous ont été d'avis de l'admettre à la pénitence, moi seul excepté; car je croyais connaître à fond cet homme, capable de tout dire et de tout faire. Je pressentais, je prédisais qu'à la première occasion il reviendrait à son naturel; j'estimais qu'il serait moins audacieux sous le coup des condamnations ecclésiastiques que s'il était affranchi de toute

(1) Cette lettre, écrite aux évêques, forme la dernière partie du discours *contre Andronicus* (ch. XII, XIII et XIV).

peine. Je voulais donc maintenir la décision prise à son égard, et je pensais me montrer ainsi fidèle observateur de la loi de Dieu et gardien zélé des intérêts de la cité. Mais n'est-ce pas de la présomption que de prétendre résister seul à plusieurs, moi surtout qui suis encore jeune, à ces vénérables vieillards dont la vie s'est écoulée dans le sacerdoce, tandis qu'il n'y a pas un an que j'exerce le saint ministère? J'ai donc cédé à leurs instances; j'ai consenti à ne pas envoyer la lettre; j'ai reçu les excuses d'Andronicus, mais à la condition que désormais il renoncerait à traiter cruellement des citoyens d'une condition égale à la sienne, et qu'il prendrait pour guide la raison, et non plus la passion. « Si vous restez, lui » disais-je, dans les limites que vous vous êtes tracées vous- » même, non-seulement nous prierons pour le pardon de » vos péchés, mais nous vous admettrons encore à prier » avec l'Église. Mais si vous manquez à votre promesse, la » sentence qui reste suspendue sera publiée; la peine n'aura » été ajournée que le temps nécessaire pour faire voir à tout » le monde qu'il ne faut attendre de vous aucun amende- » ment. » Andronicus acceptait ces conditions; il assurait que bientôt il donnerait des preuves de son changement. Des preuves! oui, il nous en a donné, nous en avons eu, mais de son impénitence.

Combien de nouveaux motifs d'excommunication! Jusqu'à présent il avait reculé devant la confiscation et le meurtre. Aujourd'hui que de proscrits! que de malheureux, riches naguère, réduits par lui à la mendicité! Mais tout cela n'est presque rien, si l'on songe au supplice du noble Magnus qu'il a fait périr si cruellement. Il a été mis à mort ce fils d'un citoyen distingué; après avoir prodigué sa fortune dans les charges publiques, il a péri victime de la haine dont un autre était l'objet. On exigeait de lui de l'or : s'il n'en donnait pas, il était frappé de verges; s'il en donnait, il était encore frappé pour en avoir trouvé : en effet il avait vendu sa terre non pas à ses amis, mais au préfet. Je pleure cette jeunesse si cruellement traitée, et ces espérances tranchées dans leur fleur. Mais plus malheureux encore que ce jeune homme est sa vieille mère : elle avait deux fils; l'un a été

exilé par Andronicus, et elle ne sait où il traîne sa vie errante; pour l'autre elle sait où il a été inhumé. Et les lois? Les lois, hélas! sont foulées aux pieds par ces préfets qui gouvernent leur propre pays, qui empruntent pour acheter leurs charges. Dieu veut pour ces lois d'autres gardiens. Quant à nous il nous suffit de rester purs parmi les purs. Tenons-nous renfermés dans l'enceinte sacrée, et interdisons aux coupables l'accès des saints autels.

De Ptolémaïs, 411.

—

130. A Hésychius. (*A Cyrène.*)

Les Athéniens louaient Thémistocle, fils de Néoclès, de ce qu'étant le plus ambitieux de tous les hommes de son temps, il refusait cependant toute charge où il n'aurait pu rendre à ses amis plus de services qu'à des étrangers. Votre mérite reconnu a fait créer pour vous un emploi, nouveau dans la cité de nom comme de fait. Je m'en suis réjoui: c'était tout naturel, vu notre ancienne affection : la géométrie sacrée ne nous a-t-elle pas liés l'un à l'autre? Mais quand je vous vois inscrire mon frère au nombre des sénateurs, et ne pas effacer de cette liste maudite sa belle-mère, malgré les revers qu'elle a éprouvés, je dis que ce n'est pas agir en imitateur de Thémistocle ni en géomètre : car il fallait traiter Évoptius en frère, s'il est vrai que deux choses égales à une troisième sont égales entre elles. Si vos occupations trop nombreuses vous ont fait commettre une erreur, faites droit à ma réclamation, ô mon cher ami; et après avoir reçu ma lettre, déclarez la belle-mère d'Évoptius affranchie pour l'avenir et pour le passé de cette injuste contribution. Rendez-moi aussi mon frère. Est-ce pour échapper à des charges aussi lourdes qu'il s'est éloigné de notre pays? Dieu le sait; mais c'est la seule raison que me donne Évoptius, quand il n'est pas là pour m'apporter les consolations qui me seraient si nécessaires dans les malheurs dont vous avez entendu parler.

De Ptolémaïs, 411.

131. A TROÏLE. (*A Constantinople.*)

Cyrène et les villes voisines vous doivent de la reconnaissance pour la lettre qu'elles ont reçue d'Anastase ; mais vous pouvez en outre compter sur la faveur de Dieu, dont vous vous montrez l'imitateur par votre empressement à faire du bien. Soyez heureux, ô le meilleur des philosophes! J'aime, en m'inspirant des circonstances, à vous donner ce nom.

De Ptolémaïs, 411.

---

132. A THÉOPHILE. (*A Alexandrie.*)

Il n'y a plus de justice parmi les hommes ; naguère Andronicus était inhumain ; aujourd'hui on le traite avec inhumanité. Mais l'Église aime à relever les humbles, à humilier les orgueilleux. Elle détestait Andronicus à cause de ses crimes ; aussi a-t-elle précipité sa chute : mais maintenant qu'il est accablé de plus misères que nous n'en avions appelé sur sa tête, nous le prenons en pitié, et par là nous avons offensé les puissants du jour. Mais faut-il s'étonner si jamais nous n'habitons avec les heureux, si nous pleurons toujours avec ceux qui pleurent? Nous l'avons donc arraché au tribunal, nous avons adouci ses calamités. Si votre piété juge cet infortuné digne de quelque intérêt, ce sera pour moi la preuve évidente que Dieu ne l'a pas encore entièrement délaissé.

De Ptolémaïs, 411.

---

133. A SON FRÈRE. (*A Alexandrie.*)

Celui à qui j'ai remis cette lettre est le questeur et l'intendant de la légion des Dalmates. J'aime tous les Dalmates, comme mes enfants ; car ils sont de la ville dont je suis de-

venu l'évêque (1). Voilà tout ce que j'avais à te dire ; c'est à toi maintenant de faire accueil à ceux qui me sont chers comme à tes propres amis.

De Ptolémaïs, 411.

—

134. A Théophile. (*A Alexandrie.*)

Celui que j'ai chargé de cette lettre se rend à Alexandrie pour une affaire sur laquelle il ne m'est pas permis de m'expliquer. Mais je peux dire, et c'est la vérité même, qu'il a toujours été fidèle à la vertu. Vous le traiterez donc avec la considération à laquelle un honnête homme a droit. Quant à l'accusation qu'il a intentée, il en arrivera ce qu'il pourra; car à Dieu ne plaise que vous participiez jamais, si peu que ce soit, même à la mort d'un coupable.

De Ptolémaïs, 411.

—

135. A Théophile. (*A Alexandrie.*)

Les Olbiates (ce sont les habitants d'un bourg voisin) avaient à élire un évêque en remplacement du bienheureux Athamas, mort après une longue vie passée dans le sacerdoce. Ils m'ont appelé pour prendre part à leur délibération. J'ai fait compliment au peuple d'avoir à choisir entre beaucoup de candidats, tous fort méritants ; mais j'ai fait surtout compliment à Antoine de ses vertus, qui l'ont fait juger le plus digne entre tous; car c'est sur lui que se sont portées toutes les voix. Le choix de la multitude a eu le plein assentiment de deux vénérables évêques, avec lesquels Antoine avait été élevé, et c'est par l'un d'eux qu'il a été ordonné prêtre. Je le connaissais par moi-même assez peu ; mais tout ce qui me revenait de lui me l'a fait prendre en grande estime. Après tout ce que j'avais vu et entendu à l'honneur d'Antoine, je n'ai pas hésité à lui donner, moi aussi, mon

(1) Il ressort de ce passage que cette légion se recrutait parmi les habitants de la Ptolémaïde.

suffrage. Je serai heureux de l'avoir pour collègue dans l'épiscopat. Il ne manque plus, mais c'est le point essentiel, que votre approbation : les Olbiates vous la demandent, et moi je réclame vos prières.

De Ptolémaïs, 411.

—

136. Au prêtre Pierre. (*A Ptolémaïs.*)

Que Dieu conduise toujours ma main et ma langue. Je vous envoie la lettre solennelle qui fixe la fête de Pâques au dix-neuvième jour de pharmuthi (1); la nuit qui précède ce jour doit être aussi consacrée au mystère de la Résurrection. Ayez pour le porteur de cette lettre toutes sortes d'égards, à son passage et à son retour ; fournissez-lui chaque fois les chevaux dont il peut avoir besoin : c'est de toute justice ; car, pour ne pas laisser se perdre l'antique coutume de nos églises, il s'expose à tomber entre les mains des ennemis, en traversant un pays qu'ils infestent. Dans cette lettre je demande aussi à la ville des prières pour moi. Elle doit maintenant comprendre l'imprudence qu'elle a commise en m'appelant à l'épiscopat, moi qui, loin d'oser prier pour le peuple, ai plutôt besoin que le peuple veuille bien prier pour mon salut. Un synode, où se réunissent beaucoup de prêtres, convoqués pour traiter des affaires présentes, me permet à peine de vous écrire. Si je n'ai pu vous tenir un langage comme celui que vous êtes habitué à entendre, il faut me pardonner, et n'accuser que vous-mêmes ; car vous avez préféré à ceux qui connaissent les saintes Écritures un homme qui les ignore.

D'Alexandrie, 412.

—

137. A Anysius. (*Dans la Cyrénaïque.*)

Carnas est bien lent à s'exécuter ; ni de gré ni de force il ne peut se décider à devenir honnête. Il faut pourtant qu'il

(1) Le 19 de pharmuthi correspond au 14 avril.

paraisse devant nous, que nous sachions ce qu'il dit, et s'il osera me regarder, lui qui veut m'acheter malgré moi le cheval qu'il m'a volé : car sans cheval, dit-il, il ne peut être soldat. Le prix qu'il m'offre est dérisoire; comme je ne l'accepte pas, il refuse de me rendre le cheval, et croit en être légitime possesseur. Quand on est un Agathocle ou un Denys, on peut, avec le pouvoir despotique dont on jouit, se permettre impunément toutes sortes de méfaits; mais un Carnas de Cappharodis devra rendre des comptes à la justice. Si on l'amène devant vous, faites-le-moi savoir, afin que je fasse venir de Cyrène des témoins qui le confondent.

De Ptolémaïs, 412.

---

138. A ANYSIUS. (*En Cyrénaïque.*)

Vous avez agi pour moi comme un fils pour son père; je vous en remercie. Carnas m'a supplié, et Dieu lui-même appuyait ses supplications : car un prêtre peut-il, dans les jours de jeûne, permettre qu'à cause de lui un homme soit arrêté? Celui qui a amené Carnas ne l'a point relâché, on le lui a enlevé. Si la contrainte qu'il a subie lui attire un châtiment de votre part, j'aurai le regret d'avoir, par mon indulgence à l'égard d'un coupable, fait du tort à un innocent.

De Ptolémaïs, 412.

---

139. A CHRYSO... (1). (. . . . .)

Le printemps plaît aux autres hommes parce qu'il embellit la terre en la revêtant de fleurs, et fait de la campagne une verdoyante prairie; si je l'aime, moi, c'est qu'il me permet de converser avec vous, mes chères fleurs. Je voudrais reposer sur vous mes yeux. Puisque cette joie m'est refusée,

(1) Ce nom se trouve incomplet dans le manuscrit, d'où la lettre est tirée. Cette lettre et la suivante ne se trouvent point dans l'édition du P. Pétau. Sont-elles réellement de Synésius? Je ne puis m'empêcher d'avoir à cet égard quelques doutes, comme pour la lettre 118, et pour les mêmes raisons.

je me donne toute la satisfaction que je peux me donner ; en vous écrivant, je suis en quelque sorte avec vous. Les matelots et les navigateurs ne ressentent pas autant de plaisir à traverser la mer, à cette époque de l'année, que j'en éprouve à prendre la plume, le papier et l'encre, pour causer avec des amis si charmants. En hiver, quand la glace couvre les champs, quand la neige obstrue les chemins, personne n'ose venir nous voir du dehors, personne n'ose s'en aller d'ici. Renfermés dans nos demeures comme dans une prison, et condamnés, faute de messagers, à nous taire, nous avons, quoiqu'à regret, gardé un long silence. Mais aujourd'hui que la saison plus douce rouvre les routes et nous rend la parole, nous avons dépêché vers vous le prêtre qui demeure avec nous, pour qu'il nous rapporte des nouvelles de vos santés. Faites-lui donc, excellent seigneur, l'accueil qu'il mérite ; regardez-le d'un œil bienveillant ; et quand il reviendra, faites-nous dire, je vous prie, comment vous vous portez : car vous n'ignorez pas combien nous tenons à le savoir.

De Ptolémaïs, 412.

---

140. A Chryso. . . (. . . . .)

Le fils de Laërte, le prudent Ulysse, après avoir reçu d'Éole les outres pleines de vent, voyait déjà les sommets d'Ithaque ; le chant des oiseaux arrivait à son oreille, quand, par la faute de ses compagnons, il fut rejeté en pleine mer, loin de sa patrie. Nous aussi, quand déjà nous entendions le chant des oiseaux, les aboiements des chiens, la voix de nos amis à quelque distance de nous, nous avons dû revenir, privés de ceux que nous aimons et qui nous aiment ; nous nous résignons aux rigueurs de la fortune qui nous poursuit sans relâche ; nous cédons au temps, et nous obéissons aux événements, qui sont plus forts que notre vouloir, et soumettent l'âme à l'empire de la nécessité. Adieu, cher ami, qui connaissez notre affection pour vous, et qui nous rendez en retour la vôtre.

De Ptolémaïs, 412.

141. AUX PRÊTRES. (*En Cyrénaïque.*)

Il faut mettre sa confiance en Dieu plutôt que dans les hommes. J'apprends que les sectateurs de l'indigne hérésie d'Eunome (1), s'appuyant du nom de Quintianus et du crédit qu'ils se vantent de posséder à la cour, veulent attenter de nouveau à la pureté de l'Église. Des piéges sont tendus aux âmes simples par de faux docteurs, débarqués tout récemment ici avec les émissaires de Quintianus. Leur procès n'est qu'un prétexte pour masquer leur impiété, ou plutôt n'est que l'occasion cherchée pour soutenir leur impiété. Veillez donc à ce que ces prêtres illégitimes, ces apôtres d'un nouveau genre envoyés par le démon et par Quintianus, ne se jettent à votre insu sur le troupeau confié à votre garde, ou ne sèment l'ivraie avec le bon grain. On connaît leurs retraites; vous savez quelles campagnes les recueillent; vous savez quelles demeures sont ouvertes à ces brigands. Poursuivez ces voleurs à la piste; efforcez-vous de mériter la bénédiction donnée par Moïse aux Israélites fidèles qui dans le camp armèrent leur cœur et leur bras contre les adorateurs des idoles. Voilà les exemples que je dois mettre sous vos yeux, mes frères. Faites bien ce qui est bien; laissez de côté les viles préoccupations d'intérêt; dans toutes vos œuvres n'ayez en vue que Dieu. Le vice et la vertu ne peuvent avoir le même objet; c'est pour la religion que vous luttez; c'est pour les âmes qu'il faut combattre; ne permettez pas que l'erreur les enlève à l'Église, comme elle ne l'a fait déjà que trop. Mais celui qui ne se donne comme le défenseur de l'Église que pour s'enrichir, qui spécule, pour s'élever, sur les services qu'il peut rendre dans des circonstances qui réclament une énergique activité, celui-là nous le repoussons de la société des chrétiens. Dieu ne veut pas d'une vertu

(1) Eunome, évêque de Cyzique, hérésiarque du IVe siècle, niait que le fils de Dieu se fût fait homme, et enseignait que le Saint-Esprit était produit par le Fils seul. Ceux qui professaient cette doctrine, disait-il, ne pouvaient perdre la grâce, quels que fussent leurs péchés.

intéressée ; il n'a pas besoin de serviteurs vicieux : il aura toujours assez de soldats dignes de l'Église ; il trouvera des combattants qui cherchent leur récompense, non point ici-bas, mais dans le ciel. Soyez ces élus de Dieu. Je dois bénir les bons et maudire les méchants. Ceux qui par lâcheté trahiront la cause du Seigneur, ou qui ne poursuivront ses ennemis que pour s'emparer de leurs biens, sont coupables devant Dieu. Voici quel est votre devoir : déclarez la guerre à ces dangereux marchands (1), qui altèrent les dogmes sacrés pour en faire comme une fausse monnaie ; faites voir à tous ce qu'ils sont. Qu'ils s'en aillent, chassés honteusement de la Ptolémaïde, mais emportant avec eux tout ce qui leur appartient. Maudit soit devant Dieu celui qui enfreindra ces prescriptions. Si quelqu'un, en voyant ces assemblées impies, en entendant les discours qui s'y tiennent, reste indifférent, ou se laisse corrompre par l'appât du gain, nous ordonnons qu'il soit considéré comme un de ces Amalécites dont il n'était pas permis de prendre même les dépouilles. Saül garda une part de ce butin : *Je me repens*, dit le Seigneur, *d'avoir établi Saül roi d'Israël* (2). Qu'il n'ait pas à se repentir de vous avoir pour ministres. Pour que Dieu jette sur nous un regard favorable, soyez tous dévoués à son service.

De Ptolémaïs, 412.

---

142. A Olympius. (*En Cyrénaïque.*)

Des impies, venus du dehors, menacent notre église ; sachez leur résister : un clou chasse l'autre.

De Ptolémaïs, 412.

(1) Τραπεζίτας, dit le texte. Il s'agit sans doute de banquiers, de changeurs d'argent, venus sous prétexte d'affaires, mais en réalité pour propager l'Eunomianisme. Ce qui suit est une allusion à leur profession.
(2) *Livre des Rois*, I, xv, 11.

143. A Simplicius. (*A Constantinople.*)

Dieu nous commande d'être généreux envers nos débiteurs : or si les uns nous doivent de l'argent, les autres nous doivent satisfaction pour les offenses commises envers nous. Pardonner les offenses, c'est donc obéir à Dieu.

De Ptolémaïs, 412.

---

144. A Jean. (*En Cyrénaïque.*)

Je vous trouve heureux au delà de toute expression, vous qui nous avez quittés, nous autres hommes,

> Errants dans le séjour triste et sombre d'Até (1),

et plongés dans les terrestres pensées. Dès à présent, dégagé des vulgaires soucis, vous venez d'entrer dans la vie heureuse. Ganus, votre ami, en nous racontant votre existence nouvelle, s'est bien gardé sans doute de rien dire qui ne fût l'exacte vérité, quoique par amitié quelquefois on altère la vérité. Ganus donc raconte que vous vivez dans un monastère ; que si vous venez encore à la ville, c'est uniquement pour consulter les livres et acquérir la science théologique. Il ajoute que vous avez pris le manteau brun : le manteau n'en vaudrait pas moins s'il était blanc ; car cette couleur, nette et brillante aux yeux, convient mieux à la pureté des âmes. Mais si vous préférez le brun, pour imiter vos devanciers, je vous approuve de vouloir plaire à Dieu : car c'est l'intention qui fait le mérite de nos actes ; c'est dans l'intention que réside la vertu. Je vous félicite donc, vous qui avez atteint tout de suite le but que nous poursuivons à grand'peine. Priez pour nous afin que nous arrivions aussi. Puissions-nous n'avoir pas perdu le temps que nous consacrons à la philosophie, et ne point user inutilement notre vie sur les

(1) Ce vers est d'Empédocle.

livres. Recevez les vœux que je forme pour votre santé et pour votre bonheur.

De Ptolémaïs, 412.

—

145. A UN ÉVÊQUE (1). (. . . . . .)

Le caractère sacré que vous avez reçu ne vous a pas été enlevé. Les impies ont beau vous repousser; pour les gens de bien vous restez toujours évêque. Vous êtes banni de l'Égypte ; réjouissez-vous, et croyez que c'est à vous que s'adresse le prophète quand il crie : « Qu'y a-t-il de commun » entre vous et la terre d'Égypte ? Qu'avez-vous besoin de » boire l'eau du Géon ? (2) » Cette race est depuis longtemps rebelle envers Dieu et ennemie des saints pères.

De Ptolémaïs, 412.

—

146. A SON FRÈRE. (*A Alexandrie.*)

Jusqu'ici j'avais été heureux ; mais par un triste retour du sort je ne vois plus que sujets d'affliction et dans ma patrie et dans ma famille. Je vis dans un pays en proie à tous les maux de la guerre : évêque, je dois ressentir les infortunes de tous ; il n'y a pas de semaine où je n'aie à courir souvent aux remparts, comme si mes fonctions m'appelaient à combattre plutôt qu'à prier. J'avais trois fils ; il ne m'en reste plus qu'un seul. Mais si le ciel te sourit et t'accorde ses faveurs, je ne me trouverai pas encore tout à fait maltraité par la fortune.

De Ptolémaïs, 412.

(1) Le titre assez long porte : *A un évêque chassé de son siége pour n'avoir pas voulu souscrire à l'hérésie des Ariens.* Mais Tillemont soupçonne qu'il y a là quelque erreur : « Car, dit-il, les Ariens n'avaient point alors assez » de crédit pour faire chasser injustement d'Egypte un prélat, et Synésius » n'aurait pu se résoudre à mal parler de Théophile, ou de saint Cyrille, » neveu et successeur de Théophile. »

(2) *Jérémie*, II, 18.

147. A Théophile. (*A Alexandrie.*)

Vous aimez, oui, vous aimez la Pentapole. Vous lirez donc les dépêches; mais les calamités qu'elles font prévoir sont bien au-dessous de celles qui nous accablent, comme vous l'apprendrez de la bouche de notre messager. Il est parti pour aller demander qu'on nous envoie du secours; mais il n'était pas encore en route, que déjà les ennemis s'étaient répandus dans tout le pays. Tout est perdu, détruit, il ne reste plus que les villes, au moment où je vous écris, rien que les villes; mais subsisteront-elles encore demain? Dieu seul le sait. Combien nous avons besoin de vos prières, de ces prières par lesquelles le Seigneur se laisse fléchir! Quant à moi, c'est en vain que dans la solitude ou à l'église j'implore le ciel; que dis-je? en vain! Tout se tourne contre moi: telle est la punition réservée à des péchés trop nombreux.

De Ptolémaïs, 412.

---

148. A Anysius. (*A Constantinople.*)

Celui à qui j'ai remis cette lettre est philosophe de cœur, mais avocat de profession. Il pouvait, tant qu'Anysius a été chez nous et qu'il y a eu une Pentapole, exercer ici son métier. Après votre départ, nous avons été livrés aux ennemis; plus de tribunaux: il s'est décidé à chercher une autre cité, où il puisse tirer parti de sa parole pour vivre, et se faire connaître comme avocat. Tâchez de lui procurer la faveur de quelqu'un de ceux qui gouvernent les provinces. J'en atteste la Divinité qui préside à notre amitié, ceux auxquels vous l'aurez recommandé vous seront eux-mêmes reconnaissants, quand ils auront fait l'épreuve de ce qu'il vaut.

De Ptolémaïs, 412.

149. A ANASTASE. (*A Constantinople.*)

Amasis se conduisit assez mal le jour où il prit ses précautions pour n'avoir pas à pleurer sur les infortunes sans doute prochaines de Polycrate (1). Mais comme Polycrate était encore heureux au moment où Amasis lui fit savoir par un héraut qu'il renonçait à son amitié, c'était lui dire qu'on aurait partagé ses peines si l'adversité était venue avant que l'amitié fût dénoncée. Vous m'êtes resté fidèle, vous, tant que la fortune ne m'a pas tourné le dos ; puis vous vous êtes éloigné avec elle. Ceux qui viennent de Thrace racontent que de sentiments et de langage vous vous montrez bien dur pour moi. Agir ainsi ce n'est pas seulement me signifier que vous n'êtes plus mon ami, c'est vous déclarer mon ennemi. C'était assez, c'était trop déjà de ne pas vous associer à mes chagrins ; mais ajouter encore à ces chagrins c'est combler la mesure, c'est faire pis qu'Amasis ; ce n'est pas digne d'un homme. Mais vous avez sans doute consulté vos intérêts : soit, agissez comme vous l'entendrez ; puissiez-vous seulement vous en trouver bien. Je ne serai qu'à moitié malheureux si les chagrins que je souffre peuvent servir mes amis.

De Ptolémaïs, 412.

---

150. A THÉOPHILE. (*A Alexandrie.*)

Après les recommandations que vous m'aviez faites, vous pouviez compter sur ma bonne volonté et sur mes démarches. Mais en vérité je ne crois pas que jamais Ampélius ait été aussi soigneux d'arrondir sa fortune que Nicée d'amoindrir la sienne. Pourquoi en effet Nicée est-il parti naguère, puis revenu, puis reparti, je n'en sais rien, car je ne l'ai pas vu, et personne n'a pu me renseigner exactement à son sujet. Un autre que lui m'a apporté la lettre que vous m'aviez écrite, et se charge de reporter la réponse. Nicée s'était déjà rembar-

(1) Hérodote, *Thalie*. 43.

qué. Mais si je ne l'ai pas vu, moi, vous croyez peut-être que le préfet l'a vu ou a entendu parler de lui ? Pas le moins du monde ; ni vu ni entendu. Comment donc Nicée pourra-t-il gagner son procès, s'il vit au loin, à la campagne, s'il néglige son affaire, pour goûter les plaisirs que les diverses saisons apportent aux laboureurs ? Mais ces plaisirs, comme il en jouirait mieux, s'il ne s'était pas laissé enlever l'héritage maternel.

De Ptolémaïs, 412.

—

151. A Cyrille. (*En Cyrénaïque.*)

Retournez, mon frère Cyrille, à l'Église, votre mère. Vous en avez été, non pas retranché, mais éloigné pour un temps proportionné à vos fautes. Je suis certain que déjà vous auriez obtenu votre grâce de notre père commun, de mémoire sacrée, si la mort ne l'avait prévenu : limiter la peine, c'était promettre le pardon. Croyez donc que c'est lui, ce saint prêtre, qui vous permet aujourd'hui de revenir ; rapprochez-vous de Dieu avec un cœur purifié ; oubliez vos misères passées ; mais souvenez-vous avec reconnaissance de l'auguste et pieux vieillard qui vous a mis à la tête du peuple : vous ne le trouviez pas alors trop dur.

De Ptolémaïs, 413.

—

152. A Asclépiodote. (*En Cyrénaïque.*)

Hélas ! je souffre autant qu'un mortel peut souffrir (1).

Le troisième de mes fils, le seul qui me restait, vient de mourir. Je continue de penser pourtant qu'il n'y a ni bien ni mal dans les choses placées en dehors de notre volonté. Cette vérité, que j'admettais jadis sur la foi des philosophes, j'y crois maintenant de toutes les forces de mon âme, après les épreuves que j'ai subies. Je devais être frappé des coups les

(1) Fragments tragiques.

plus rudes : aussi le démon, qui s'acharne à ma ruine, a pris soin, avant d'exercer ses dernières rigueurs, que vous ne fussiez plus là, vous qui m'êtes si cher. Puissiez-vous venir enfin, ô le meilleur, ô le plus cher des amis !

L'excellent Ménélas a pour vous une vive affection, je peux vous l'attester. Aussi j'ai plaisir à le voir souvent, parce qu'il garde de vous un souvenir plein de vénération. Quoique tout entier au soin de son âme, et s'abandonnant aujourd'hui à la direction de ceux qui l'emmènent à Teuchire, c'est du grand Asclépiodote qu'il parle surtout avec des sentiments de reconnaissance, et comme de celui auquel il doit le plus.

Je cherche, pour y conserver de l'eau fraîche, une aiguière, une cuve en marbre : si cette cuve est grande, elle n'en vaudra que mieux. Je la mettrai dans l'Asclépius. Je bâtis un couvent sur le bord de ce fleuve, et je prépare l'ameublement nécessaire. Que Dieu m'aide dans mon entreprise !

De Ptolémaïs, 413.

—

153. A Proclus. (*A Constantinople.*)

Pendant l'année qui vient de s'écouler je n'ai reçu aucune lettre de vous, et je compte cette privation au nombre des malheurs qui m'ont éprouvé; car l'année a été pour moi remplie de douleurs, et cet hiver vient de m'enlever, avec le seul fils qui me restait, ma dernière consolation. C'était ma destinée sans doute d'être heureux auprès de vous, et de ne connaître loin de vous que l'infortune. Puisse au moins me venir une lettre de vous qui adoucisse mon chagrin ! La Thrace ne saurait rien m'envoyer de plus précieux.

De Ptolémaïs, 413.

—

154. A la philosophe (Hypatie). (*A Alexandrie.*)

Si la fortune ne peut tout m'enlever, elle m'enlève du moins tout ce qu'elle peut, elle

Qui m'a ravi des fils excellents et nombreux (1).

(1) *Iliade*, XXII, 144.

Mais ce qu'elle ne m'ôtera point, c'est l'amour de la justice et le désir de venir en aide aux opprimés. A Dieu ne plaise qu'elle puisse jamais changer mon cœur! Je déteste l'iniquité, cela est toujours en mon pouvoir; je voudrais l'empêcher, mais j'ai perdu tout mon crédit, même avant de perdre mes enfants.

Jadis il fut puissant l'habitant de Milet (1).

Il y a eu un temps où je pouvais être utile à mes amis; vous m'appeliez même le bien d'autrui; j'usais, pour rendre service, de la faveur que m'accordaient les grands; ils étaient en quelque sorte mes bras. Mais aujourd'hui je n'ai plus aucune influence, aucune, excepté la vôtre; je vous compte comme l'unique bien qui me reste, avec la vertu. Vous pouvez beaucoup, et vous ferez bon emploi de ce pouvoir. Je vous recommande Nicée et Philolaüs, jeunes gens excellents et unis par des liens de parenté : ils cherchent à rentrer dans leur patrimoine. Procurez-leur l'appui de tous vos amis, simples particuliers ou magistrats.

De Ptolémaïs, 413.

---

155. Au général (2). (*A Constantinople.*)

La louange est le salaire de la vertu. Marcellin a droit à vos éloges, aujourd'hui qu'il est sorti de charge, aujourd'hui que nous ne pouvons plus être soupçonnés de flatterie. En venant ici il trouvait nos villes désolées par deux fléaux : au dehors la fureur des bandes barbares, au dedans l'indiscipline des soldats et l'avidité des chefs. Marcellin est apparu comme un Dieu : avec un seul jour de combat il a vaincu les ennemis; avec sa vigilance de tous les instants il a ramené ses subordonnés à la règle : il a ainsi rendu la paix et l'ordre à nos cités. Il n'a pas voulu de ces profits que la coutume semble autoriser; il n'a pas essayé de spolier les riches, il n'a

(1) Aristophane, *Plutus*, 1002.
(2) Quel est ce général? Je suppose que c'est un chef militaire duquel dépendait Marcellin.

pas maltraité les pauvres; il s'est montré pieux envers Dieu, juste envers les citoyens, humain envers les suppliants. Aussi, prêtre philosophe, je le loue sans rougir, moi qui jamais ne me suis laissé arracher un témoignage intéressé. Nous voudrions voir ici les juges de Marcellin : ensemble ou séparément, tous, habitants de Ptolémaïs, nous essaierions de nous acquitter envers lui dans la mesure de notre pouvoir, mais non de son mérite; car aucun éloge ne peut être à la hauteur de ses actions. Alors je parlerais volontiers au nom de tous; mais puisqu'aujourd'hui il est loin de nous, nous voulons du moins, solliciteurs et non sollicités, lui rendre témoignage par lettre.

De Ptolémaïs, 413.

—

156. A LA PHILOSOPHE (HYPATIE). (*A Alexandrie.*)

Je vous salue et je vous prie de saluer de ma part vos bienheureux compagnons, ô vénérable maîtresse ! Depuis longtemps je vous reprochais de ne pas m'écrire; mais aujourd'hui je vois que tous vous me délaissez. Ce n'est point que j'aie des torts envers vous; mais je suis malheureux, aussi malheureux qu'on peut l'être. Si du moins j'avais pu recevoir des lettres de vous, savoir comment vous allez tous, apprendre que vous n'avez pas de chagrins et que le sort vous sourit plus qu'à moi, je ne me trouverais plus qu'une demi-infortune, puisque je jouirais de votre bonheur. Mais votre silence ajoute encore à tous mes maux. J'ai perdu mes enfants, mes amis, l'affection de tous; je regrette surtout la vôtre, qui m'était si précieuse. J'avais espéré cependant qu'elle me resterait fidèle, et qu'elle résisterait aux injures de la fortune et aux coups de la destinée.

De Ptolémaïs, 413.

—

157. A LA PHILOSOPHE (HYPATIE). (*A Alexandrie.*)

C'est du lit où me retient la maladie que j'ai dicté pour vous cette lettre; et puisse-t-elle vous trouver en bonne santé,

ô ma mère, ma sœur, ma maîtresse, vous à qui je dois tant de bienfaits et qui méritez de ma part tous les titres d'honneur ! Pour moi les chagrins m'ont amené à leur suite la maladie. La pensée de mes enfants morts m'accable de douleur. Synésius aurait dû prolonger son existence jusqu'au jour seulement où il a connu l'affliction. Comme un torrent longtemps contenu, le malheur est venu tout d'un coup fondre sur moi ; ma félicité s'est évanouie. Plaise à Dieu que je cesse ou de vivre ou de me rappeler la perte de mes enfants ! Pour vous, portez-vous bien, et saluez de ma part vos bienheureux compagnons, le vénérable Théotecne d'abord et mon cher Athanase, puis tous les autres. Si leur nombre s'est accru de quelque nouveau venu qui mérite votre affection, je dois lui savoir gré de la mériter : c'est un ami pour moi ; qu'il reçoive aussi mes salutations. Me portez-vous encore quelque intérêt ? je vous en suis reconnaissant ; m'avez-vous oublié ? je ne vous oublierai pas cependant.

De Ptolémaïs, 413.

APPENDICE.

J'ai essayé de classer dans un ordre chronologique les lettres de Synésius. Faute d'indications plus précises, souvent la comparaison des noms, des faits, le rapprochement de certains détails, quelquefois même des allusions, m'ont servi à fixer la date au moins approximative de chaque lettre. J'ai dû tenir compte aussi des différentes dispositions d'esprit que me paraissaient révéler quelques parties de cette correspondance. Je n'ai point la prétention d'avoir toujours bien deviné : mais j'espère que si toutes les dates ne sont pas certaines, elles sont au moins vraisemblables. Les lettres se suivent assez régulièrement, je crois, dans l'arrangement que je propose : le lien n'en est plus brisé à chaque instant; et si l'ordre dans lequel je les ai distribuées peut en faciliter la lecture, je me tiens pour satisfait.

Ce travail comprend cinq colonnes dans lesquelles j'indique : 1° le nouveau numéro que je propose de substituer pour chaque lettre à l'ancien; 2° le numéro d'ordre qui y correspond dans l'édition de M. Hercher, qui a reproduit du reste l'ordre adopté par le P. Pétau; 3° le nom de la personne à laquelle écrit Synésius; 4° le lieu d'où il écrit; et 5° le lieu où réside la personne à laquelle il écrit. Pour ces deux dernières colonnes, quand je n'ai que des probabilités, je place le signe d'interrogation (?) à côté du nom du pays. Enfin, dans les notes mises au bas de la page, j'explique, aussi succinctement que possible, les raisons sur lesquelles j'appuie mon opinion.

L'édition de M. Hercher comprend 159 lettres, 3 de plus que celle du P. Pétau. Ce sont les lettres 118, 139 et 140. — Nous ne comptons cependant que 157 lettres, parce qu'il y en a deux (voir p. 377), dont nous avons fait le discours *contre Andronicus*.

Ordre nouveau.	Ordre ancien.	A qui il écrit.	D'où il écrit.	Où il écrit.
1	51	Son frère.	Ile de Pharos.	La Cyrénaïque.
2	33	La philosophe (Hypatie).	Alexandrie ?	Alexandrie.
3	115	Théodore, médecin.	Id. ?	Id. ?
4	137	Herculien.	Cyrène.	Id. ?
5	138	Id.	Id.	Id. ?
6	139	Id.	Id.	Id. ?
7	145	Id.	Id.	Id. ?
8	7	Théodose et Stratonice.	Id.	Constantinople.
9	41	Un ami.	La Cyrénaïque.	En Cyrénaïque.

1. Lettre écrite de l'île de Pharos, dans un voyage que Synésius fait de Cyrène à Alexandrie. Je suppose que c'est quand il allait, pour la première fois, assister aux leçons d'Hypatie. Car, plus tard, quand il se rendit en Égypte, en 403, pour y demeurer pendant deux ans, et vers 409, quand il venait d'être nommé évêque, son frère habitait Alexandrie : Synésius ne pouvait donc lui adresser ses lettres dans la Cyrénaïque. D'ailleurs la description qu'il lui fait de l'île de Pharos eût été inutile, si son frère l'avait connue, comme il ne pouvait manquer de la connaître, après un séjour à Alexandrie.

2.-3. La brièveté de ces deux lettres permet de n'y voir que de simples billets, comme s'en écrivent les habitants d'une même ville. — Je rapporte la lettre à Hypatie au premier voyage que Synésius fit en Égypte, parce que, vers 407, il parle à Pylémène (L. 83) d'un Alexandre qui semble mort depuis plusieurs années, et que cet Alexandre est sans doute celui dont il est question ici. – Dans les lettres 67, 69 et 70, écrites vers 404, il est question d'un Théodore, d'Alexandrie, mort depuis assez longtemps sans doute : peut-être est-ce de celui-ci qu'il s'agit.

4.-5.-6. Ces trois lettres, par l'analogie des idées, paraissent dater de la même époque. Synésius semble avoir écrit la première au retour du voyage d'Alexandrie, où il venait de connaître la célèbre Hypatie. *Nous avons vu, nous avons entendu celle qui préside aux mystères de la philosophie* (L. 4). Cet Herculien, avec lequel Synésius entretenait un commerce de lettres philosophiques, n'était point d'Alexandrie, comme nous le prouve l'expression τὴν σὴν ἀποδημίαν. Nous ne voyons nulle part de quel pays il était. Quoi qu'il en soit, il se fixa plus tard à Alexandrie. Y demeurait-il déjà quand Synésius lui adressa ces lettres ? Je le suppose, d'après ce que dit Synésius des doctes qui abondent aux lieux où vit Herculien.

7. Héraclien, dont il est question, fut comte d'Égypte, en 395.

8. Cette lettre, où respire une vive tendresse, est adressée à Stratonice, sœur de Synésius, et à son mari, garde du corps de l'Empereur. Point d'indication précise ni de date ni de lieu pour cette lettre. Je suppose qu'elle est écrite de Cyrène d'après l'expression κατὰ τὴν πόλιν. Il n'est pas encore question de la fille de Stratonice, dont Synésius parle plus tard (L. 11), et qu'il chérissait beaucoup.

9. Aucune indication, si ce n'est que Synésius habite au bord de la mer; car il vient de louer un vaisseau pour son ami. Je place cette lettre avant le temps de son ambassade, parce qu'après son retour de Constantinople Synésius semble avoir résidé ordinairement plus au midi de la Pentapole.

Ordre nouveau.	Ordre ancien.	A qui il écrit.	D'où il écrit.	Où il écrit.
10	55	Son frère.	Cyrène.	Alexandrie.
11	56	Id.	Id.	Id.
12	54	Id.	Id.	Id.
13	136	Id.	Anagyre.	Id.
14	135	Id.	Cyrène.	Id.
15	110	Id.	Id.	Id. ?
16	4	Id.	Port d'Azaire.	Id.

10. Évoptius alla, à différentes reprises, s'établir à Alexandrie. Auquel de ces voyages se rapporte cette lettre? Les idées mythologiques qu'elle renferme me font croire que c'est au premier.

11. Synésius se plaint qu'Évoptius ait emmené leur nièce. *Vous partis, dit-il, j'ai perdu tout ce que j'aimais.* Ce langage ne s'expliquerait guère, s'il avait été marié et père. Ainsi la lettre a dû être écrite peu de temps après le premier départ d'Évoptius.

12. Évoptius était allé s'établir à Alexandrie, où il resta assez longtemps. C'est là sans doute que Synésius lui écrit, au moment où il va partir pour Athènes. Ce voyage à Athènes doit avoir été fait avant l'ambassade de Constantinople : car Synésius, jeune et avide de science, désirait visiter les écoles de philosophie; et après 400, époque où il revint de Constantinople, nous suivons assez bien sa vie, et nous ne voyons point en quelle année on pourrait placer ce voyage. Synésius parle de s'affranchir des maux présents. Peut-être s'agit-il de la guerre : dans ce cas cette lettre devrait être de la fin de 395, ou du commencement de 396; car à cette époque les Ausuriens et les Macètes, au rapport de Philostorge, firent des incursions en Libye.

13. Synésius écrit de l'Attique. Ce voyage est postérieur sans doute à son premier séjour à Alexandrie, car il paraît connaître Hypatie. *De nos jours c'est en Égypte que se développent, grâce à Hypatie, les germes féconds de la philosophie.*

14.-15. Pæménius emporte les regrets de la Cyrénaïque (L. 14). — Chilas vient d'être mis à la tête des Marcomans (L. 15). — Nous ne voyons aucune mention ni de l'un ni de l'autre dans les nombreuses lettres écrites après l'an 400, lettres si pleines de faits pour l'histoire de la Cyrénaïque. Je conclus donc que Synésius dut écrire ces lettres avant 397, année où il se rendit à Constantinople, pour n'en revenir qu'en 400.

16. Synésius charge son frère de saluer pour lui Hypatie : la lettre a donc été adressée à Alexandrie. Pour trouver l'époque où elle a été écrite, suivons le récit de notre auteur. Il s'embarque un vendredi, aborde à un havre le samedi, quatre heures après le lever du soleil, πρὶν ὥρας εἶναι τέτταρας. Ils y restent deux jours, lui et ses compagnons, δύο ἑξῆς ἐπιμείναντες ἡμέρας. Puis ils se rembarquent au lever du soleil; le lendemain soir le vent les quitte : ce jour-là, dit Synésius, était le treizième du mois finissant, ἣν μὲν οὖν τρισκαιδεκάτη φθίνοντος. Et de plus la nouvelle lune allait arriver cette nuit même, τῆς συνόδου τῶν ἀστέρων... — τὴν συνοδικὴν νύκτα.

D'après ces données, voici le calcul du P. Pétau. Il suppose d'abord que le samedi n'est point compris dans les deux jours de relâche, et que Synésius est resté le dimanche et le lundi dans le havre où il avait abordé. Il en repart donc le mardi, et comme c'est le lendemain soir que

le vent tombe, un peu avant la nouvelle lune, il suit de là que c'est dans la nuit du mercredi au jeudi que cette nouvelle lune a dû arriver. Quant au treizième du mois finissant, le P. Pétau l'explique en disant qu'il s'agit d'un mois égyptien, et que c'est le treizième jour avant la fin, c'est-à-dire le 18, les mois égyptiens étant de trente jours. Or il y a eu nouvelle lune le mercredi 14 septembre 410, dans la soirée; et de plus, si l'on fait commencer la journée au coucher du soleil, le 18 du mois de thoth égyptien commençait ce jour-là, mercredi, au soir. C'est donc au mois de septembre 410 que cette lettre a été écrite. Et le P. Pétau attache à cette date une grande importance : car il trouve dans quelques expressions de la fin de cette lettre, expressions assez vagues, du reste, et qu'il interprète arbitrairement, la preuve que Synésius, en entrant dans l'épiscopat, déclare renoncer à sa femme.

Ce calcul n'a point convaincu Tillemont, qui le rejette d'après les raisons suivantes (*Histoire ecclésiastique*, t. XII, p. 687) : 1° Le jour où Synésius est sorti du havre où il était descendu ne peut s'entendre que du lundi : or le P. Pétau veut que ce soit un mardi; sa supposition se trouve donc fausse d'un jour, ce qui la ruine entièrement. 2° La journée égyptienne ne commence point au coucher du soleil; Synésius même remarque, comme une chose particulière aux Juifs, qu'ils joignent la nuit au jour suivant. 3° Il est difficile d'admettre que τρισκαιδεκάτῃ φθίνοντος soit le 18 du mois; car on a peine à se persuader que les Grecs comptassent à rebours comme les Latins, et qu'ils commençassent la fin du mois φθίνοντα avant le 21, puisqu'ils avaient μῆνα ἱστάμενον, qui était le milieu du mois depuis le 11 jusqu'au 21 (Tillemont se trompe : μῆνα ἱστάμενον est la première décade du mois; la seconde s'appelle μῆνα μεσοῦντα). De sorte que τρισκαιδεκάτῃ φθίνοντος devrait être le 33 du mois, ce qui peut se dire en joignant au dernier mois appelé *mésori* les cinq jours intercalaires que les Égyptiens ajoutaient pour faire l'année complète de trois cent soixante-cinq jours; et ainsi ce treizième jour du mois finissant sera le 26 d'août, qui se rencontrait le mardi, vers ce temps-là, en 396, 402 et 413.

Pour que cette supposition de Tillemont eût quelque valeur, il faudrait que, vers le 26 août des trois années qu'il indique, il y ait eu une nouvelle lune, ce qui n'est point. La plus rapprochée de cette date du 26 est celle du mois d'août 396, qui a dû arriver le 21. La conjecture de Tillemont tombe ainsi d'elle-même. Quant à cette objection que les Grecs ne comptaient point à rebours, comme les Latins, elle n'est point fondée. Le scoliaste d'Aristophane (*Ad nubes*, v. 1131) explique l'emploi de cette interversion chez les Grecs pour la dernière décade du mois, et indique même ἐνδεκάτῃ φθίνοντος comme signifiant le 20. Que si l'usage n'était pas à Athènes de remonter ainsi jusqu'au 18, on conçoit cependant qu'au IVe siècle il ait pu en être autrement des Grecs d'Alexandrie, qui avaient adopté la réforme de Jules César. En empruntant aux Romains leur calendrier (à part quelques différences peu essentielles), ils avaient pu aussi leur emprunter la manière de compter les jours du mois. — Quant à l'expression δύο ἑξῆς ἡμέρας ἐπιμείναντες, le P. Pétau l'a bien comprise : il s'agit évidemment des deux jours pleins qui suivent le samedi.

Tillemont nous semble donc dans l'erreur sur ces divers points : mais la seconde objection qu'il adresse au P. Pétau nous paraît sans réplique. Il y a eu nouvelle lune le mercredi 14 septembre; mais ce mercredi, jour

Ordre nouveau.	Ordre ancien.	A qui il écrit.	D'où il écrit.	Où il écrit.
17	34	Aurélien.	Constantinople ?	Constantinople.
18	112	Troïle.	Id.	Id.
19	31	Aurélien.	Cyrène ?	Id.
20	120	Son frère.	Id.	En Cyrénaïque.
21	61	Pylémène.	Id.	Constantinople.

où les voyageurs se virent en péril un peu après le coucher du soleil, était le 17, et non le 18 du mois de thoth égyptien.

Il faut donc chercher une autre époque, et trouver un jour qui soit à la fois un mercredi, le 18 d'un mois égyptien (car Synésius compte toujours par mois égyptiens, voir L. 51 et 136), avec une nouvelle lune dans la nuit du mercredi au jeudi. Or de l'an 390 à l'an 410, le mercredi 13 mai 397, dix-huitième jour du mois de pachon, est le seul où ces trois conditions se trouvent réunies. C'est donc à cette date que je rapporte la lettre 16.

J'ai dû m'étendre un peu sur ce sujet : car quand il s'agit d'un P. Pétau ou d'un Tillemont, qui font autorité en matière de chronologie, on ne doit point rejeter leur opinion à la légère. Mais quoi qu'il en soit de tous ces calculs, le ton général de la lettre me paraît prouver, indépendamment de toute autre considération, qu'à l'époque où Synésius l'écrivit il ne pouvait être évêque. Tillemont l'a justement remarqué : « L'air en est » trop gai et trop enjoué pour un homme qui vient de recevoir un minis- » tère que Synésius ne regardait qu'avec frayeur. » Ses plaisanteries, au moins légères, sur les femmes, sur Priape, plaisanteries d'un goût que nous ne trouvons dans aucune autre lettre, témoignent, ce me semble, de la jeunesse de notre auteur. Raison de plus de rapporter cette lettre au temps que j'ai indiqué.

17. C'est à Constantinople que Synésius connut Aurélien. Ce dernier sans doute avait été sur les rangs pour occuper une haute dignité que Synésius, dans l'intérêt de l'Empire, regrette de lui voir échapper. Or Aurélien fut préfet du prétoire en 399 et en 402, et consul en 400. Est-ce du consulat qu'il s'agit ici? Je ne le pense point : le consulat, titre purement honorifique, ne conférait plus de pouvoir réel. C'est donc à la préfecture du prétoire que Synésius fait allusion. Aurélien, très-probablement, n'avait encore jamais été chargé de ces importantes fonctions, comme semblent l'indiquer ces mots : *La Providence n'a pas encore jeté un regard de pitié sur l'Empire, mais elle le jettera. Ils ne mèneront pas toujours une vie retirée dans leurs demeures, ceux qui peuvent sauver l'État.* C'est donc à l'année 398, pendant le séjour de Synésius à Constantinople, qu'il convient de rapporter cette lettre.

18. Simple billet comme s'en écrivent les habitants d'une même ville.

19. Lettre de remerciements écrite sans doute vers la fin de 400, au nom des villes de la Pentapole, pour les services qu'Aurélien venait de leur rendre en aidant Synésius dans l'accomplissement de sa mission. Nouvellement rentré, je pense, dans la Cyrénaïque, Synésius charge Aurélien de saluer pour lui son fils Taurus.

20. Évoptius habite sans doute la Cyrénaïque; car il n'est fait aucune mention de personnages d'Alexandrie.

21. On est en guerre. Depuis le retour de Synésius, c'est le troisième vaisseau qui part pour Constantinople.

Ordre nouveau.	Ordre ancien.	A qui il écrit.	D'où il écrit.	Où il écrit.
22	104	Son frère.	Cyrène ?	Phyconte ?
23	113	Id.	Id. ?	Id. ?
24	124	Hypatie.	Id. ?	Alexandrie.
25	38	Aurélien.	Id.	Constantinople.
26	88	Pylémène.	Id.	Id.
27	152	Id.	Id.	Id.
28	1	Nicandre.	Id. ?	Id.
29	74	Pylémène.	Id. ?	Id.
30	100	Id.	Id.	Id.
31	140	Herculien.	Id.	Alexandrie.
32	141	Id.	Id.	Id.
33	142	Id.	Id.	Id.

22.-23.-24. Lettres écrites dans la Cyrénaïque, mais sans indication précise ni de temps ni de lieu. Je crois toutefois qu'il faut les rapporter à la guerre que Synésius retrouva à son retour. Il n'était pas alors encore marié ; ainsi quand il énumère les objets pour lesquels il doit se battre, il ne parle ni de femme ni d'enfants : *Il s'agit de défendre nos foyers, nos autels, nos lois, notre fortune* (L. 23).

La lettre 22 ne respire aucune crainte sérieuse ; l'ennemi paraît encore éloigné. Le danger semble ensuite plus pressant (L. 23 et 24).

25. Point d'indication de date, mais assez peu de temps, je suppose, après le retour de Synésius, qui recommande à Aurélien son cousin Hérode.

26. Aucune indication de date. Synésius dit seulement qu'il vient de recevoir de Constantinople des lettres du printemps, tout un paquet. Ces lettres ont-elles été écrites au printemps qui suivit son retour ? Je le suppose, d'après cette idée que c'est à l'époque la plus rapprochée de son voyage à Constantinople qu'il dut recevoir le plus de lettres d'habitants de cette ville.

27. Lettre philosophique qui semble, par les protestations d'amitié qu'elle renferme, dater des premières années de la liaison de Synésius avec Pylémène. Cette liaison se forma à Constantinople ; et il semble bien que la lettre 21 est la première que Synésius adressa à Pylémène après son retour en Cyrénaïque.

28.-29. Synésius annonce, dans ces deux lettres, l'envoi d'un ouvrage qui est l'*Éloge de la Calvitie*. Peut-être le composait-il ou l'avait-il déjà communiqué à son frère quand il écrivait la lettre 22, car il fait des allusions à la chevelure. *Porteurs de cheveux longs sont tous francs débauchés... Honnis soient ceux qui ont de longues chevelures*. Nicandre et Pylémène habitaient tous deux Constantinople, comme on le voit par les lettres qui leur sont adressées.

30. Cette lettre, dans laquelle Synésius vante et recommande Anastase à Pylémène, doit être antérieure à celles qui nous montrent Anastase en crédit à la cour (L. 37 et 81). Synésius se plaint de n'avoir pas encore joui des immunités que lui avait accordées l'Empereur.

31.-32.-33. Ces lettres, où se retrouvent des idées et des sentiments analogues, peuvent se rapporter à peu près à la même époque : d'ailleurs les deux premières ont été écrites et envoyées en même temps : *Ne soyez pas surpris si je remets deux lettres pour vous au même messager* (L. 32). Dans cette même lettre Synésius réclame à Herculien un ou-

Ordre nouveau.	Ordre ancien.	A qui il écrit.	D'où il écrit.	Où il écrit.
34	101	Pylémène.	La campagne, en Cyrénaïque.	Constantinople.
35	103	Id.	Id.	Id.
36	102	Id.	Cyrène.	Id.
37	43	Anastase.	Id.	Id.
38	3	A son frère.	Id. ?	Phyconte ?
39	35	Id.	Id. ?	Id. ?
40	39	Id.	Id. ?	Id. ?
41	32	Id.	La campagne, en Cyrénaïque.	Id.
42	52	Id.	Id.	Id.
43	65	Id.	Id. ?	Id. ?
44	92	Id.	Id.	Id. ?
45	106	Id.	Id.	Id. ?
46	114	Id.	Id.	Id.
47	109	Id.	Cyrène ?	Id.
48	146	Herculien.	La Cyrénaïque.	Alexandrie.
49	143	Id.	Id.	Id.
50	144	Id.	Id.	Id.

vrage qu'il lui a envoyé, ouvrage écrit en ïambes, où l'auteur s'adresse à son âme. Cet ouvrage paraît être l'hymne troisième, qui commence ainsi : Ἄγε μοι, ψυχά. Or comme dans cet hymne Synésius parle de sa récente ambassade à Constantinople, il est clair que la lettre 141 a été écrite après son retour. La date probable de la composition de l'hymne peut encore servir d'indication (voir page 81).

34.-35. Lettres écrites à peu près dans le même temps. Synésius vit dans la solitude. Il engage Pylémène à se livrer à la philosophie et à abandonner le barreau (L. 34). Pylémène accueille mal sans doute ces conseils, et lui dit que s'il s'applique à l'éloquence c'est pour se rendre utile à sa patrie. — Synésius se justifie (L. 35) du reproche d'avoir voulu, dans la lettre précédente, se jouer de son ami.

36.-37. Lettres du même temps, car dans l'une et dans l'autre Synésius recommande le même Sosena. Anastase commence sans doute à acquérir du crédit.

38.-39.-40.-41.-42.-43.-44.-45.-46. Quoiqu'on ne puisse déterminer exactement la date de ces lettres, on peut les rapporter cependant à peu près toutes à la même époque. Synésius paraît vivre tranquille, d'abord à Cyrène, puis à la campagne. Évoptius habite encore Phyconte, d'où il alla bientôt s'établir à Alexandrie. Dans la plupart de ces lettres, qui ne sont presque toutes que de simples billets comme on s'en adresse entre voisins, Synésius charge son frère de quelques commissions, ou lui donne quelques nouvelles souvent très-courtes. Nulle part il ne paraît marié, et il n'est point question de guerre.

47. Synésius demande à son frère les nouvelles qu'il a rapportées de Ptolémaïs. Même date que pour les lettres précédentes, et pour les mêmes raisons.

48.-49.-50. Ces trois lettres ont dû être écrites à dates assez rapprochées : même tour d'esprit, mêmes idées. Ici encore Synésius paraît entièrement livré à la philosophie. Il n'est pas marié : *En dehors de vous trois* (Herculien et deux autres amis) *rien de ce qui est ici-bas ne m'est précieux* (L. 49). Dans la lettre 48 il fait allusion à une autre lettre (L. 31) qu'il a écrite antérieurement pour blâmer les regrets excessifs qu'Her-

Ordre nouveau.	Ordre ancien.	A qui il écrit.	D'où il écrit.	Où il écrit.
54	36	Son frère.	La Cyrénaïque ?	Phyconte ?
52	1[illegible]	Hypatie.	Id.	Alexandrie.
53	17	Héliodore.	Id.	Id.
54	25	Id.	Id.	Id. ?
55	117	Id.	Id.	Id.
56	40	Uranius.	Id.	Nysse.
57	98	Olympius.	Cyrène.	Alexandrie.
58	99	Id.	Id.	Id.
59	97	Id.	Id.	Id.
60	129	Pylémène.	Alexandrie.	Constantinople.
61	29	Pentadius, Augustal.	Id.	Alexandrie.
62	30	Id.	Id. ?	Id.

culien éprouve de leur séparation. Dans la lettre 49 il est question de l'épigramme qui se trouve à la fin du discours à Pæonius, preuve incontestable que c'est après l'ambassade à Constantinople que la lettre a été écrite. — Dans les lettres 48 et 50 on voit qu'Ursicinus venait d'apporter plusieurs lettres d'Herculien. Enfin (L. 48) Synésius refuse l'offre que lui faisait Herculien d'écrire en sa faveur au chef militaire ; puis il se ravise (L. 50), et accepte cette offre.

51. Billet écrit à une époque incertaine, mais si court, qu'il semble bien que les deux frères habitent dans le voisinage l'un de l'autre.

52. Cette lettre, par laquelle il demande un hydroscope, semble avoir été écrite dans le temps où il vivait en repos à la campagne, uniquement occupé de science et de philosophie.

53.-54.-55. Ces trois lettres ne portent absolument aucune indication de date. Je conjecture toutefois, d'après le style, que Synésius était encore philosophe. Héliodore paraît avoir été un homme en crédit. Il habitait sans doute Alexandrie, à l'époque où Synésius vivait dans la Cyrénaïque : *La renommée raconte que vous êtes en grand crédit auprès du préfet d'Égypte* (L. 55).

56. Synésius vit tranquille dans les champs : il envoie un cheval qu'il a élevé à Uranius, de Nysse ; car il compare les chevaux de ce pays avec ceux de la Libye.

57.-58.-59. Ces trois lettres datent à peu près de la même époque. Évoptius venait de partir, chargé d'une lettre pour le comte (Pæonius, sans doute), et Synésius se proposait d'aller lui-même à Alexandrie dès que sa santé le permettrait (L. 57). — Dans la 58e, il suppose que la lettre qu'il a écrite pour le comte est entre les mains d'Olympius. Enfin, d'après la 59e, il semble qu'il est tout près de faire ce voyage, qu'il annonçait comme un simple projet. — La lettre 57 est certainement postérieure à la 33e, dans laquelle il dit qu'il n'a pas encore écrit au comte. — Et la 58e a été écrite après la 50e ; car dans l'une nous voyons qu'un certain Ision vient d'arriver chez Synésius, et dans l'autre, Ision est nommé comme une des personnes de la famille.

60. Synésius est à Alexandrie depuis quelque temps : *Maintenant les circonstances m'ont amené à Alexandrie.*

61.-62. Lettres écrites la première année du séjour de Synésius à Alexandrie. Il était déjà dans cette ville, car il dit à Pentadius : *Si je suis importun, fermez-moi votre porte* (L. 61). L'année suivante, il fut témoin de l'entrée d'Euthale, Augustal à la place de Pentadius (voir L. 64).

Ordre nouveau.	Ordre ancien.	A qui il écrit.	D'où il écrit.	Où il écrit.
63	154	La philosophe (Hypatie).	Alexandrie ?	Alexandrie.
64	127	Son frère.	Id.	La Cyrénaïque.
65	44	Jean.	Id.	Cyrène.
66	50	Son frère.	Id.	Id.
67	18	Id.	Id.	Id.
68	19	Hérode et Martyrius.	Id.	Id.
69	20	Diogène.	Id.	Id.
70	21	Le gouverneur (de la Cyrénaïque).	Id.	Ptolémaïs ?
71	123	Troïle.	Cyrène.	Constantinople.
72	125	Son frère.	La Cyrénaïque.	Phyconte ?

63. Synésius se maria à Alexandrie et y devint père, comme il nous l'apprend lui-même en plusieurs endroits (L. 67 et 110). Il dut aussi y composer son *Dion*, puisque dans cet ouvrage il s'adresse au fils qui va lui naître. — Or il communique maintenant à Hypatie ses deux écrits, récemment achevés, *Dion* et le *Traité des Songes*.

64. Évoptius était retourné à Cyrène. Synésius lui écrit pour lui annoncer qu'Euthale vient de succéder à Pentadius, en qualité de préfet d'Égypte, vers 404 apparemment.

65.-66. Ces deux lettres se rapportent au même fait, au meurtre d'Émile, que la voix publique attribuait à Jean. Or, à cette époque, Synésius était absent : *Je vous éviterais la honte de vous dénoncer vous-même, si j'étais près de vous* (L. 65). Et en écrivant à son frère, il se félicite d'être éloigné de Cyrène (L. 66). Dans la lettre à Jean il parle de ses enfants. Ailleurs (voir plus loin, L. 67), il dit formellement qu'il avait eu plusieurs enfants à Alexandrie ; et cependant, dans une lettre écrite après son retour (L. 74), il ne parle que d'un seul fils. Comment résoudre cette difficulté ? Je l'explique en supposant que de ses deux fils l'un était né, l'autre près de naître. Synésius considérait déjà comme vivant celui qui vint au monde vraisemblablement à Cyrène, mais qu'il attendait déjà dès Alexandrie. C'est ainsi que dans son *Dion* il parle à l'un de ses enfants qui n'a pas encore vu le jour.

67.-68.-69.-70. Lettres écrites pour recommander, au nom du sénat d'Alexandrie, un sénateur qui se rend dans la Cyrénaïque pour y porter l'argent destiné aux troupes. Comme il est question des enfants de Synésius (L. 67), ces quatre lettres, ainsi que les deux précédentes, doivent dater des derniers temps du séjour de Synésius à Alexandrie, c'est-à-dire de la fin de 404, puisque, d'après notre supposition, le second de ses fils naquit dans la Pentapole.

71. Synésius revient d'Alexandrie, où il a passé deux ans ; on lui remet plusieurs lettres de Troïle.

72. Les barbares renouvelèrent leurs attaques vers la fin de 404 ou le commencement de 405. C'est de cette invasion, et non de celle de l'an 400, qu'il est ici question ; car Synésius paraît maintenant marié : *Assurons le salut de nos femmes, de nos enfants*. Cette lettre semble dater du début de la guerre : Synésius annonce l'approche de l'ennemi, dont on n'a pu encore arrêter les progrès ; car rien n'est organisé pour résister. Plus tard, il énumère les moyens de résistance.

Ordre nouveau.	*Ordre ancien.*	*A qui il écrit.*	*D'où il écrit.*	*Où il écrit.*
73	133	Olympius.	Cyrène.	La Syrie.
74	132	Son frère.	Id.	Phyconte.
75	130	Simplicius.	Id.	Constantinople.
76	75	Nicandre.	Id ?	Id.
77	118	Troïle.	Id.	Id.
78	119	Tryphon.	Id.	Id.
79	131	Pylémène.	Id.	Id.
80	134	Id.	Id.	Id.
81	22	Anastase.	Id. ?	Id.
82	71	Pylémène.	Id.	L'Isaurie et Constantinople.
83	150	Id.	Id.	Héraclée (en Isaurie).
84	151	Id.	Id.	Id.

73. Aristénète fut consul en 404. Cette lettre, écrite peu de temps après son consulat, date donc des premiers mois de 405. Olympius est en Syrie, comme nous le voyons d'après la fin de la lettre. Cyrène est assiégée.

74.-75. Cyrène continue d'être assiégée. Synésius gourmande son frère, qui se cache à Phyconte. Il a un fils (L. 74). — Les griefs contre Céréalius vont croissant. Après avoir signalé des changements assez fâcheux introduits par ce général dans l'organisation des troupes (L. 74), Synésius dénonce plus tard sa lâcheté et son incapacité (L. 75).

76.-77.-78.-79. Point de date précise pour ces quatre lettres. Les trois dernières ont dû être écrites en même temps; car il recommande dans toutes les trois son cousin Diogène, en faveur duquel il prie Troïle d'agir auprès d'Anthémius. Dans la 76e, il invoque aussi pour son beau-frère la bienveillance du même Anthémius. Or, comme Anthémius ne fut préfet du prétoire qu'en 405, ces lettres n'ont pu être écrites plus tôt. Je ne pense pas non plus qu'il faille les reculer au delà de 406 ou de 407; car Diogène, sans doute après avoir obtenu justice à Constantinople, semble avoir été dans la suite chargé de fonctions en Syrie, et c'est là que Synésius lui écrit pour lui reprocher de le laisser des mois entiers sans aucune nouvelle (L. 96). Cette dernière lettre paraît antérieure à l'épiscopat de Synésius : elle daterait donc au plus tard du commencement de 409. Or il me paraît difficile de ne pas mettre un intervalle d'à peu près deux ans entre l'époque où il recommande Diogène à ses amis de Constantinople et le moment où il lui écrit en Syrie.

80. Lettre écrite un peu après les précédentes, car il parle de Diogène, qu'il a recommandé peu de temps auparavant.

81. Il semble qu'Anastase venait d'être nommé précepteur des enfants de l'Empereur : c'est ainsi du moins que le P. Pétau explique ces expressions : Μαθὼν τὰ χρυσᾶ παιδία, τῇ τοῦ βασιλέως φωνῇ, νόμῳ σοι παιδία γενόμενα. Il ne peut être question que des enfants d'Arcadius, mort en 408. Ainsi cette lettre daterait au plus tard du commencement de 408, époque où Théodose le Jeune avait environ neuf ans; mais il convient de la reporter un peu plus haut.

82. On vient d'annoncer à Synésius que Pylémène est parti pour l'Isaurie, où il se proposait d'aller. Comme la nouvelle ne paraît pas encore bien certaine, Synésius écrit à la fois à Constantinople et en Isaurie.

83.-84. Pylémène est à Héraclée : *Dans votre Héraclée on n'ignore pas le*

Ordre nouveau.	*Ordre ancien.*	*A qui il écrit.*	*D'où il écrit.*	*Où il écrit.*
85	108	Son frère.	Cyrène.	Phyconte?
86	107	Id.	Id.	Id.?
87	122	Id.	La Cyrénaïque.	Id.?
88	95	Id.	Cyrène.	Id.?
89	63	Jean.	Id.?	Cyrène?
90	64	Id.	Id.?	Id.?
91	2	Id.	Id.?	Id.?
92	49	Théotime.	Id.?	Constantinople.
93	148	Olympius.	La Cyrénaique.	Séleucie (en Syrie).
94	149	Id.	Id.?	Id.?

nom d'Alexandre (L. 83). — *L'amour de la patrie l'emporte dans votre cœur* (L. 84). Dans la lettre 80, Synésius avait invité Pylémène à venir habiter avec lui en Cyrénaïque ; il fait allusion au désir qu'il avait eu de partager avec lui sa demeure et ses études (L. 84).

85.-86. La guerre venait sans doute de recommencer. Synésius a plusieurs enfants ; il les recommande à son frère. Il prépare des armes (L. 85). — Son frère, en lui répondant, blâme sans doute ces préparatifs ; car Synésius se justifie dans la lettre 86.

87. La guerre continue toujours. Synésius rend compte d'un engagement qui vient d'avoir lieu. Faute d'indications plus précises, nous rapportons à cette guerre, plutôt qu'aux précédentes, la lettre 87, parce que le ton nous en paraît déjà respectueux à l'égard des prêtres, comme il convenait à un homme qui de jour en jour se rapprochait du christianisme.

88. La guerre n'est point finie. Synésius dit que ses terres sont occupées par l'ennemi, qui s'en sert comme d'une citadelle contre Cyrène. Il a plusieurs enfants : *Je le jure par la vie de mes enfants*. Il est en querelle, pour l'administration de la cité, avec Jules et les hommes de son parti.

89.-90.-91. Ces lettres, extrêmement courtes, ne portent aucune indication de date. Le Jean dont il est question me semble être celui qu'on accusait d'avoir tué son frère. Il était lié avec Jules (L. 66), et ce Jules avait pour lui (L 88) l'appui du gouverneur. Or comme Synésius venait de se brouiller avec les gens de ce parti, je suppose qu'après avoir engagé Jean à ne point abuser de la faveur du gouverneur (L. 89, 90), il lui tient un langage plus sévère, et fait allusion aux craintes qu'une conscience troublée devait lui inspirer (L. 91).

92. Synésius félicite Théotime d'avoir obtenu l'amitié d'Anthémius. Anthémius, comme nous l'avons déjà dit, avait été nommé préfet du prétoire en 405. Il semble qu'il en exerçait les fonctions depuis un certain temps déjà quand Synésius écrit cette lettre.

93.-94. Aucune date précise. Nous voyons seulement (L. 93) qu'Olympius était en Syrie. Or il ne paraît y avoir été qu'après le voyage de Synésius à Alexandrie, puisqu'un peu avant de partir Synésius lui écrivait : *Ne partez point avant que je ne vous aie vu* (L. 59). Je pense donc que la lettre 93, où Synésius raconte sa vie à la campagne, a été écrite dans un des intervalles de paix que laissaient les barbares. La 94e me semble un peu postérieure ; car d'après les expressions que nous venons de citer (L. 93), Synésius paraît n'avoir encore rien reçu de son ami, tandis que dans la lettre suivante il le remercie de ses dons.

Ordre nouveau.	Ordre ancien.	A qui il écrit.	D'où il écrit.	Où il écrit.
95	24	Simplicius.	La Cyrénaïque.	Constantinople.
96	23	Diogène.	Cyrène?	La Syrie.
97	48	Pylémène.	Id.?	Constantinople.
98	53	Son frère.	La Cyrénaïque.	Alexandrie?
99	111	Id.	Id.	Id.?
100	82	Id.	Cyrène.	Id.?
101	83	Chryse.	Id.	Id.?
102	84	Un ami.	Id.	Id.?
103	85	Id.	Id.	Id.?
104	86	Id.	Id.	Id.?
105	155	Domitien l'avocat.	Id.?	Id.?
106	156	Id.	Id.?	Id.?
107	27	Constant.	La Cyrénaïque.	. . . .
108	153	Pylémène.	Cyrène?	Constantinople.
109	73	Troïle.	Id.	Id.
110	105	Son frère.	Ptolémaïs.	Alexandrie.

95. Synésius reproche à Simplicius de l'oublier depuis qu'il est dans les honneurs. Cette lettre semble donc postérieure à la lettre 80, où il l'appelle magistrat distingué, son ami.

96. Synésius se plaint à Diogène, qui depuis cinq mois ne lui a pas écrit. Diogène était en Syrie : *Les plaisirs de la Syrie vous font oublier vos parents et vos amis.*

97. Pylémène, qui était allé en Isaurie (L. 82, 83, 84), vient de revenir à Constantinople : *Dans la cité où réside l'Empereur.* Cette lettre paraît avoir été écrite de Cyrène : *Vous me servirez à Constantinople d'intermédiaire pour recevoir les lettres que j'y enverrai et me faire passer celles qui me seront adressées.*

98.-99. Évoptius était sans doute retourné se fixer à Alexandrie, où il habitait, quand Synésius fut élevé à l'épiscopat. Son fils Dioscore ou Dioscure (car la différence des deux noms semble bien venir d'une erreur de copiste), ne l'avait point suivi en Égypte : il était resté chez son oncle, qui l'élevait. Dans ces deux lettres Synésius rend compte de ses progrès, et il ajoute (L. 98) qu'il vient d'associer ses propres fils aux études de leur cousin : ils étaient donc déjà d'un certain âge, et ces lettres peuvent se reporter vers la fin de 408 ou le commencement de 409.

100.-101.-102.-103.-104. Ces lettres sont toutes écrites pour recommander un certain Géronce, parent de mes enfants, dit Synésius (L. 101). C'était, je suppose, un parent de la femme de Synésius.

105.-106.-107. Pour ces trois lettres, dont les deux premières semblent n'en faire qu'une seule, je ne trouve aucune indication de date. Cependant, comme le ton ne paraît pas encore celui d'un évêque, et comme, d'un autre côté, un peu avant l'élévation de Synésius à l'épiscopat, il se commettait beaucoup d'injustices dans la Cyrénaïque, je suppose assez volontiers que ces lettres ont été écrites vers 409.

108. *Je reçois de vous une lettre tous les ans*, dit Synésius à Pylémène. Donc leur liaison est ancienne déjà. Point d'autre indication.

109. Gennadius vient de quitter la Pentapole, et Andronicus le remplace comme gouverneur. Synésius se plaint à Troïle de cette nomination, faite au mépris de la loi.

110. Lettre écrite peu de temps après l'élection de Synésius comme

Ordre nouveau.	Ordre ancien.	A qui il écrit.	D'où il écrit.	Où il écrit.
111	96	Olympius.	Alexandrie.	La Syrie ?
112	11	Les prêtres.	Id. ?	La Cyrénaïque.
113	116	Auxence.	Ptolémaïs ?	Id. ?
114	60	Id.	Id. ?	Id. ?
115	121	Athanase l'hydromicte.	Id. ?	. . . .
116	9	Théophile.	Id.	Alexandrie.
117	8	Son frère.	Id.	Id.

évêque. Il charge son frère d'exposer ses scrupules au patriarche d'Alexandrie (automne de 409).

111. Lettre écrite d'Alexandrie sept mois après l'élection de Synésius, c'est-à-dire vers l'été de 410. *Je m'essaie à distance. Depuis sept mois que je lutte, je vis loin du pays où je dois exercer le ministère épiscopal.*

112. Dans la lettre précédente Synésius paraissait encore indécis. Dans celle-ci nous le voyons accepter l'épiscopat. Je pense que c'est d'Alexandrie qu'il écrivit, pour se recommander aux prières des chrétiens de la Cyrénaïque.

113.-114. Synésius était brouillé depuis longtemps avec Auxence : il cherche à se réconcilier avec lui. Nonobstant quelques souvenirs païens dans la lettre 113 (et on sait que Synésius n'en purgea jamais complétement son style), je suppose que ces deux lettres datent des premiers temps de son épiscopat. En entrant dans le ministère sacré, Synésius voulut sans doute se conformer au précepte chrétien, qui ordonne l'oubli des ressentiments. Ce qui me confirme dans cette opinion, c'est qu'il parle de son âge déjà avancé (L. 113). — Dans la lettre 114, son langage est encore plus explicite, et l'allusion à ses nouvelles fonctions me paraît évidente.

115. J'ignore absolument quel était cet Athanase, et pour quelle faute Synésius s'indigne contre lui ; mais on voit qu'il était déjà évêque. Les souvenirs mythologiques qu'il mêle à ses invectives me font croire que cette lettre date des premiers temps de son épiscopat.

116. Synésius remercie Théophile de l'envoi d'une lettre pascale : « Ce » n'était pas pour l'an 413, dit Tillemont, puisque Théophile était mort » dès le mois d'octobre 412 ; et il semble peu probable que ce fût celle » qui était pour l'an 411. Car c'eût été la première que Synésius eût » reçue, ce qui ne paraîtrait pas s'accorder avec ce qu'il dit dans son » remerciement, que ces lettres de Théophile se multipliaient avec les » années. » Un point cependant embarrasse Tillemont : c'est d'expliquer comment Synésius peut, d'un côté, avoir envoyé lui-même d'Alexandrie la lettre pascale pour 412, puisque, comme nous le verrons (L. 136), il était dans cette ville au moment où s'envoyait cette lettre pascale, et, de l'autre, remercier Théophile de la lui avoir envoyée. La difficulté est en effet sérieuse. N'est-il pas plus simple d'admettre qu'il est question de la lettre pascale de 411 ? Quand Synésius parle des lettres pascales qui se multiplient, il n'entend pas celles qu'il a lui-même reçues (il ne put, dans tous les cas, en recevoir jamais que deux de Théophile), mais de toutes celles qu'a écrites Théophile pendant la durée de son patriarcat.

117. Synésius se plaint que son frère ne lui ait point donné de ses nouvelles par le porteur des lettres pascales. Ces lettres pascales, écrites

Ordre nouveau.	*Ordre ancien.*	*A qui il écrit.*	*D'où il écrit.*	*Où il écrit.*
118	159	Un ami.	Ptolémaïs?	. . . .
119	42	Clédoine.	Id.	Constantinople?
120	47	Théotime.	Id.	Id.
121	91	Troïle.	Id.	Id.
122	66	Théophile.	Id.	Alexandrie.
123	67	Id.	Palébisque.	Id.
124	79	Anastase.	Ptolémaïs.	Constantinople.
125	87	Anysius.	Id.	La Cyrénaïque.
126	94	Id.	Id.	Id.
127	77	Id.	Id.	Ptolémaïs?

pour annoncer aux fidèles le jour où tombait la fête de Pâques, étaient, selon Tillemont, publiées solennellement le jour de l'Épiphanie, et devaient, par conséquent, être envoyées vers la fin de l'année précédente. Synésius dit qu'il est dans la douleur de tous les côtés, ἐν ἅπασι λυποῦμαι τοῖς ἐμαυτοῦ. Je suppose qu'il fait allusion à la mort d'un de ses enfants, et aux chagrins que lui faisait éprouver Andronicus. Cette lettre aurait donc été écrite vers la fin de 410 ou le commencement de 411.

118. J'ai (note, p. 542) exprimé mes doutes sur cette lettre. Si à toute force elle est de Synésius, et de Synésius évêque, le ton général ne permet pas de la reporter aux derniers temps de son épiscopat.

119.-120. Ces deux lettres sont probablement de la même date; car il est question, dans toutes les deux, d'un même fait, d'un vol de vases. Synésius est déjà évêque, car il dit qu'il veille sur la Pentapole (L. 120). Il fait en même temps l'éloge de Martyrius, et prie qu'on le recommande auprès d'Anthémius.

121. Cette lettre a dû être écrite peu de temps après les deux précédentes; car Synésius dit qu'il sera heureux d'apprendre que l'éloge qu'il a fait de Martyrius (L. 120) ait pu servir à celui-ci. Il n'y a pas longtemps qu'il est évêque, et il ne paraît pas encore éprouver les peines qu'il eut plus tard à supporter.

122.-123. Lettres écrites à peu d'intervalle l'une de l'autre; car dans la seconde Synésius rappelle une question qu'il avait posée dans la première. — Il n'y a pas encore longtemps qu'il est évêque : *Je suis admis depuis moins d'un an dans les rangs du sacerdoce* (L. 122). — Il vient de perdre un de ses fils et la campagne est infestée par l'ennemi (L. 123).

124. Après la mort de son fils, Synésius raconte à Anastase les actes tyranniques et cruels d'Andronicus. Toutefois, comme il garde le silence sur quelques-uns des faits les plus graves, je pense que cette lettre est antérieure à la sentence d'excommunication, amenée par les derniers excès du gouverneur.

125. Lettre écrite pendant la guerre : la date n'en est pas bien certaine. Il semble cependant qu'Anysius, le nouveau chef dont Synésius, dans son *Discours contre Andronicus*, ch. 3, avait annoncé la prochaine arrivée, n'avait pas encore remporté la victoire dont Synésius le félicite plus tard (L. 126).

126. Anysius vient de se porter en toute hâte au-devant des barbares, qu'il a repoussés.

127. Pour célébrer la victoire remportée par Anysius, on l'avait, j'imagine, escorté en triomphe à son retour à Ptolémaïs. En rentrant chez lui,

Ordre nouveau.	*Ordre ancien.*	*A qui il écrit.*	*D'où il écrit.*	*Où il écrit.*
128	78	Anysius.	Ptolémaïs.	La Cyrénaïque.
129	72	Les évêques.	Id.	Les pays chrétiens.
130	93	Hésychius.	Id.	Cyrène.
131	26	Troïle.	Id.?	Constantinople.
132	90	Théophile.	Id	Alexandrie.
133	87	Son frère.	Id.	Id.
134	68	Théophile.	Id.	Id.
135	76	Id.	Id.	Id.
136	13	Le prêtre Pierre.	Alexandrie.	Ptolémaïs.

Synésius rencontre Andronicus. La brièveté de cette lettre ne permet point de croire qu'il s'agisse du départ d'Anysius, quand il quitta la Cyrénaïque.

128. Lettre qui paraît avoir été adressée à Anysius dans les derniers temps du séjour de ce général dans la Pentapole. Synésius le prie de faire valoir les services rendus, sous son commandement, par les Unnigardes.

129. Andronicus, menacé d'excommunication, avait promis de s'amender, et la sentence avait été suspendue. Après de nouveaux crimes du gouverneur, Synésius se décide à la publier: *J'avais cru,*dit-il, *devoir céder aux sollicitations des prêtres vieillis dans le ministère, moi qui n'avais pas encore un an d'épiscopat.* Quoique élu vers la fin de 409, il n'accepta ces fonctions que plus de sept mois après, c'est-à-dire vers le milieu de 410.

130. Synésius se plaint de l'absence de son frère : il aurait besoin de l'avoir auprès de lui pour se consoler dans les malheurs dont Hésychius a entendu parler. Je suppose qu'il fait allusion à la mort de son fils et à ses démêlés avec Andronicus. — Cet Hésychius était sans doute un magistrat de Cyrène, chargé de dresser la liste des sénateurs.

131. Lettre qui semble écrite pour remercier Troïle au nom de la Pentapole : mais le remercier de quel service? D'avoir, je pense, fait enlever à Andronicus le pouvoir dont il abusait. Nous avons vu plus haut (L. 109) que Synésius avait recours à l'influence de Troïle. Il ne peut être question d'un appui prêté aux réclamations des villes de la Cyrénaïque en 400 : car à cette époque Anastase, qui paraît ici un personnage en crédit, n'avait point encore d'autorité. D'ailleurs c'est à la faveur d'Anthémius que Troïle dut surtout l'importance dont il jouit : or Anthémius ne fut préfet du prétoire qu'en 405.

132. La chute d'Andronicus suivit sans doute d'assez près son excommunication. Synésius le recommande à la pitié de Théophile.

133. Synésius est évêque, λαχούσης με πόλεως, expressions qu'il emploie souvent après son élévation à l'épiscopat, pour désigner Ptolémaïs. Point d'autre indication. — Comme il paraît assez tranquille, je suppose que cette lettre a été écrite à peu près à l'époque où Anysius, par sa victoire, avait rendu un peu de repos à la Cyrénaïque.

134.-135. Je ne trouve dans ces deux lettres aucune allusion ni aux chagrins privés de Synésius, ni aux malheurs qui désolèrent de nouveau la Pentapole après le départ d'Anysius. Je suppose donc qu'elles ont été écrites pendant le court intervalle de paix dont on jouit vers la fin de 411.

136. Synésius annonce que la fête de Pâques tombe le 19 du mois de

Ordre nouveau.	Ordre ancien.	A qui il écrit.	D'où il écrit.	Où il écrit.
137	6	Anysius.	Ptolémaïs.	La Cyrénaïque.
138	14	Id.	Id.	Id.
139	157	Chryso. . . .	Id. ?	. . . .
140	158	Id.	Id.	. . . .
141	5	Les prêtres.	Id.	La Cyrénaïque.
142	45	Olympius.	Id.	Id.
143	28	Simplicius.	Id.	Constantinople.
144	147	Jean.	Id.	La Cyrénaïque.
145	128	Un évêque.	Id.	. . . .
146	89	Son frère.	Id.	Alexandrie ?
147	69	Théophile.	Id.	Id.
148	59	Anysius.	Id.	Constantinople.

pharmuthi : le 19 du mois de pharmuthi correspond au 14 avril, qui fut le jour de Pâques en 412. C'est donc au commencement de 412 que cette lettre a été écrite. Le P. Pétau suppose que Synésius était alors à Alexandrie ; et Tillemont partage cette opinion, parce que la lettre, dit-il, « est » écrite d'un lieu où beaucoup d'évêques s'assemblaient alors, et ce grand » nombre d'évêques ne convient point aux conciles que Synésius pouvait » assembler de sa province. » Cette opinion semble en effet fort probable. Pierre était sans doute un prêtre chargé de l'administration ecclésiastique pendant l'absence de Synésius.

137.-138. Ces deux lettres ont été écrites à peu près en même temps ; car dans la première il se plaint de Carnas qui lui a enlevé un cheval ; dans la seconde nous voyons qu'Anysius avait fait droit à sa plainte. Cette dernière lettre date du carême, ἐν νηστίμοις ἡμέραις, et du carême de 412 ; car en 411, dans le discours qu'il prononçait contre Andronicus, Synésius annonçait (ch. 3) la prochaine arrivée d'Anysius.

139.-140. Ces deux lettres, écrites au même personnage, semblent être à peu près du même temps. A supposer qu'elles soient vraiment de Synésius, ce qui me porte à les faire dater du temps de son épiscopat, c'est qu'il parle (L. 139) du prêtre qui demeure avec lui. Du reste aucune autre indication.

141.-142.-143.-144.-145. Je ne trouve aucune date pour ces cinq lettres. Je les rapporte cependant aux dernières années de Synésius. La gravité soutenue du langage et les préoccupations plus exclusivement religieuses indiquent, ce me semble, une époque plus avancée de sa vie comme évêque. Dans la lettre 141, il recommande aux prêtres de poursuivre l'hérésie des Eunomiens. C'est encore des Eunomiens qu'il s'agit, je crois, dans la lettre à Olympius (L. 142). — En écrivant à Simplicius, il prescrit, selon le précepte divin, le pardon des injures (L. 143). — Jean (celui, je pense, dont il vante les qualités dans ses lettres à Anysius, et non point cet autre Jean qu'on avait soupçonné du meurtre d'Émile), Jean vient d'entrer au couvent : il le félicite d'avoir pris cette détermination (L. 144). — Enfin (L. 145), son style reproduit le langage des Écritures, quand il écrit à un évêque chassé de son siége pour n'avoir point voulu souscrire à l'hérésie des Ariens.

146. La guerre désole la Cyrénaïque ; Synésius a perdu son second fils.

147. Les barbares font chaque jour de nouveaux progrès ; tout a péri, il ne reste plus que les villes.

148. Lettre qui a dû être écrite après les malheurs causés dans la Cyrénaïque par les barbares : *Tant qu'il y a eu une Pentapole*, dit Synésius.

Ordre nouveau.	*Ordre ancien.*	*A qui il écrit.*	*D'où il écrit.*	*Où il écrit.*
149	46	Anastase.	Ptolémaïs.	Constantinople.
150	80	Théophile.	Id.	Alexandrie.
151	12	Cyrille.	Id.	La Cyrénaïque.
152	126	Asclépiodote.	Id.	Id.
153	70	Proclus.	Id.	Constantinople.
154	81	La philosophe (Hypatie).	Id.	Alexandrie.
155	62	Le général.	Id.	Constantinople ?
156	10	La philosophe (Hypatie).	Id.	Alexandrie.
157	16	Id.	Id.	Id.

149. Synésius se plaint qu'Anastase l'abandonne dans le malheur. Rien n'indique la date de cette lettre : toutefois elle semble postérieure à la lettre 124, dans laquelle il parle à Anastase comme à un ami fidèle.

150. Point d'indication de date pour cette lettre. Toutefois elle ne peut avoir été écrite au delà de 412, puisque Théophile mourut le 15 octobre de cette année. D'un autre côté, comme dans une lettre écrite plus tard à Hypatie (L. 154), il est encore question de l'affaire d'un certain Nicée dont Synésius parle ici, je croirais assez volontiers que cette lettre est une des dernières adressées à Théophile.

151. Cette lettre semble écrite à un évêque privé de son siége par Théophile. Tillemont suppose qu'il s'agit d'un simple prêtre que le prédécesseur de Synésius aurait séparé de l'Église. Mais l'expression, ὁ κοινὸς ἡμῶν πατήρ, me paraît s'appliquer bien mieux à Théophile, le consécrateur de Synésius, qu'à l'évêque de Ptolémaïs, mort avant que Synésius fût lui-même baptisé. Le P. Pétau croit aussi qu'il est question du patriarche d'Alexandrie. Ce père commun vient de mourir : la lettre a donc été écrite au plus tôt vers la fin de 412.

152. Synésius vient de perdre son troisième fils.

153. L'hiver précédent (celui de 412 à 413, je suppose), Synésius a perdu son dernier fils.

154. Synésius parle de la mort de ses enfants qui ne semble plus tout à fait récente. Il recommande ce Nicée dont nous avons vu qu'il est question (L. 150). Mais tandis qu'en écrivant à Théophile il disait ne point savoir pourquoi Nicée partait, ici il paraît au courant de ses intérêts.

155. Marcellin avait commandé dans la Cyrénaïque. Il sortait de charge : Synésius écrit pour attester l'excellence de son administration.

156.-157. Ces deux lettres paraissent dater des derniers jours de Synésius ; il est plongé dans la douleur, il n'a plus d'enfants, ses amis l'oublient (L. 156). — Il est malade, c'est de son lit qu'il écrit ; le souvenir de ses enfants le consume ; il est temps qu'il meure, après avoir tout perdu (L. 157).

LISTE ALPHABÉTIQUE

DES PERSONNAGES AUXQUELS SONT ADRESSÉES LES LETTRES DE SYNÉSIUS.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

DE LA VIE ET DES ŒUVRES DE SYNÉSIUS.

Nous avons voulu résumer les principaux événements de la vie de Synésius en les rapportant aux dates ou certaines ou probables que nous avons données dans le cours de cet ouvrage. Nous indiquons en même temps les pages où se trouvent exposées les raisons qui nous ont décidé à adopter chacune de ces dates.

An 370. Naissance de Synésius (P. 9).

.... *Les Cynégétiques* ont été sans doute son premier ouvrage; mais on ne sait en quelle année il les composa (P. 80).

394. Il se rend à Alexandrie, où il connait Hypatie (P. 12).

395. Il visite Athènes (P. 15).

396. Il écrit les *Hymnes I et II* (P. 83).

397. Il voyage par mer au mois de mai; le vaisseau sur lequel il est embarqué est battu par la tempête et relâche au port d'Azaire (P. 587 à 589).

Vers la fin de l'année, il est député par les villes de la Cyrénaïque à Constantinople, où il séjourne pendant trois ans (P. 19 et 97).

399. Il adresse à Pæonius son discours sur *le Don d'un astrolabe* (P. 21 et 158).

Il prononce devant Arcadius son discours sur *la Royauté* (P. 22 et 99).

400. Le consul Aurélien est chassé par Gaïnas. Synésius écrit la première partie du traité sur *la Providence*. Le peuple se révolte à Constantinople contre les

Goths : retour d'Aurélien (P. 21 et 130). — Un tremblement de terre jette la terreur à Constantinople : Synésius s'enfuit; il revient dans la Cyrénaïque, où il trouve la guerre (P. 22).

An 401. Il compose l'*Hymne III* (P. 81) et la seconde partie du traité sur *la Providence* (P. 132). — Vers la fin de l'année ou au commencement de l'année suivante il écrit le traité de *la Calvitie* (P. 176).

402 ou 403. Il compose les *Hymnes IV et VI* (P. 84).

403. Au commencement de l'année il va s'établir à Alexandrie; il s'y marie (P. 31). — Il compose son *Dion* (P. 161). — Dans le cours de cette année ou de l'année suivante il compose l'*Hymne V* (P. 85).

404. Il écrit le traité des *Songes* (P. 219). — Naissance de son premier fils (P. 29).

405. Il revient dans la Cyrénaïque au commencement de l'année. Naissance de son second fils (P. 31). — Céréalius arrive comme gouverneur dans la Pentapole; Cyrène est assiégée par les barbares (P. 29).

405 ou 406. Synésius compose l'*Hymne VIII* (P. 82).

407 ou 408. Il se fait chrétien (P. 33) et compose les *Hymnes VII et IX* (P. 85).

409. Il compose l'*Hymne X* (P. 86). — Les habitants de Ptolémaïs le sollicitent d'accepter l'épiscopat : il s'y refuse d'abord (P. 33).

410. Il se rend à Alexandrie; il y est consacré (P. 41). — Andronicus arrive comme gouverneur de la Pentapole, à la place de Gennadius (P. 42). — Synésius revient à Ptolémaïs. Il perd un de ses enfants (P. 44). — Les barbares reparaissent (P. 52). — Anysius est nommé général (P. 53).

411. Synésius se rend à Palébisque et à Hydrax (P. 52). — Il lutte contre Andronicus, et l'excommunie. Disgrâce d'Andronicus (P. 46). — Anysius est rappelé : Synésius prononce la *première Catastase* (P. 54 et 121).

412. Innocent succède à Anysius. Synésius perd un autre fils. Siége de Ptolémaïs. *Seconde Catastase* (P. 54 et 122).

413. Il perd son dernier fils. Lui-même tombe malade et meurt (P. 55).

INDEX

DE TOUS LES PERSONNAGES HISTORIQUES ET FABULEUX DONT IL EST QUESTION DANS LES ŒUVRES DE SYNÉSIUS.

TABLE.

ŒUVRES DE SYNÉSIUS.

FIN DE LA TABLE.

Poitiers. — Typ. de A. Dupré.

